

HISTOIRE DES ARABES



HISTOIRE

DES ARABES

PAR

CL. HUART

Consul général de France, 1er Secrétaire-Interprète du Gouvernement
Professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes
Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes-Études

TOME II

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VIe)
—
1913

HISTOIRE DES ARABES

CHAPITRE XIX

LES EYYOUBITES

Les Croisades. — La prise de Jérusalem par les Croisés (15 juillet 1099) avait jeté la consternation dans le monde musulman ; l'une des villes saintes de l'islamisme, qui avait été pendant quelque temps le point vers lequel le prophète s'était tourné pour la prière, était aux mains de ceux que le peuple considérait comme infidèles. Cette victoire couronnait une longue série de luttes qui, menées contre différents princes, n'avaient guère eu de retentissement en Orient. Le torrent d'hommes précipité sur l'Asie Mineure par l'éloquence enflammée du prédicateur populaire d'Amiens, Pierre l'Érmite, ancien soldat devenu moine et pèlerin de Terre-Sainte, avait eu des fortunes diverses. L'avant-garde, sous les ordres de Gauthier sans Avoir, avait été plus que décimée au passage des Balkans ; au milieu des luttes continuelles qu'il eut, par sa faute, à soutenir entre Semlin et Nich, et surtout sous les murs de cette dernière ville, où il périt en grande partie, le gros de l'armée, inspiré par l'ermite, se trouva bien diminué quand il put enfin se reposer sous les murs de Constantinople. D'autres rassemblements n'avaient pu parvenir aussi loin, comme la bande du moine Gottschalk, partie du Palatinat, qui avait mis la Hongrie à feu et à sang et fut détruite par une trahison des chefs hongrois, ou le ramassis de brigands réunis par Folkmar et le comte Émicon, qui signala sa marche par le

massacre des Juifs d'Allemagne et alla s'écraser sous les murs de Mosebourg.

Alexis Comnène s'empressa d'offrir aux Croisés des navires pour les conduire au delà du Bosphore, et ceux-ci s'en allèrent camper dans la région d'Ismid (Nicomédie), d'où ils essayèrent de traverser les montagnes pour aller attaquer Iznîk (Nicée), alors aux mains du sultan seldjouqide de Qonya, Qylydj-Arslan Ier, fils de Soléïman, mais ils tombèrent dans une embuscade, et périrent presque tous, y compris Gauthier sans Avoir.

Cependant des armées mieux organisées commençaient à se former en Europe. Le 15 août 1096, un corps composé de Lorrains, de Bavarois et de Saxons s'était mis en marche sous la direction de Godefroy de Bouillon, vassal de l'empereur d'Allemagne, qui avait vendu ses terres aux évêques de Liége et de Verdun. Godefroy, qui savait mener la guerre, maintint la discipline parmi ses soldats, et traversa la Hongrie et la Bulgarie en prenant soin de payer tout ce qui était nécessaire à son armée, après accord avec les souverains territoriaux ; il n'y eut de difficultés sérieuses qu'au passage des Balkans, déjà couverts de neige.

Philippe Ier, roi de France, avait joint aux maigres forces qu'il pouvait réunir un gros contingent provenant de la Normandie et du Blaisois, et leur avait donné pour commandant son frère Hughes, comte de Vermandois. On traversa les Alpes pour aller s'embarquer à Bari ; le pape Urbain II était à Lucques et bénit les Croisés ; quand ceux-ci arrivèrent à Rome, ils y trouvèrent les soldats du pape aux prises avec ceux de l'antipape Guibert de Ravenne. L'hiver était venu ; dans l'Adriatique, une tempête dispersa la flotte ; Hughes de Vermandois fit naufrage sur la côte de Durazzo, fut arrêté par les autorités grecques et conduit à Constantinople comme un véritable prisonnier.

Boémond, l'un des fils de Robert Guiscard, proclama la guerre sainte dans son camp sous les murs d'Amalfi, souleva l'enthousiasme de ses Normands et se vit contraindre par eux à devenir leur chef. Débarqué à Durazzo, il traversa toute la Roumélie pour aller rejoindre, dans la capitale de

l'empire byzantin, les Croisés d'Allemagne que Godefroy venait d'y conduire.

Enfin Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, apportait à l'armée son expérience des guerres avec les Musulmans, car il avait combattu les Arabes en Espagne, dans les longues luttes qui avaient popularisé le nom du Cid Campéador ; il aurait pu en être le général en chef, mais son orgueil et sa dureté lui firent refuser la conduite de l'armée, confiée à Godefroy. Ses richesses considérables lui avaient permis de lever un corps de troupes énorme, qu'il avait rassemblé à Lyon et conduit, par la Lombardie et le Frioul, à travers les montagnes de l'Albanie ; il ne put franchir celles-ci qu'en concluant, à Scutari, un arrangement avec le roi du pays.

Au printemps de 1097, les Croisés arrivèrent devant Nicée, dont Qylydj-Arslan avait réparé en hâte les fortifications romaines. Le prince Seldjouqide se tenait dans les montagnes voisines, et essaya de surprendre le camp des alliés, mais il fut battu. En lançant des barques sur le lac Ascanius, on interrompit le ravitaillement de la ville, qui se rendit à l'empereur de Constantinople, frustrant ainsi les Croisés des espérances de pillage que le succès de leurs attaques leur avait fait entrevoir.

De là, on se mit en marche pour traverser l'Asie Mineure, en remontant à distance le cours du Sangarius (Saqaria), non dans sa vallée profondément encaissée, mais en passant par les hauts plateaux de la région de Bilédjik. On atteignit ainsi Dorylée (Eski-Chéhir), où Qylydj-Arslan essaya encore une fois de surprendre les Croisés ; il tomba à l'improviste sur le corps commandé par Boémond, à la tête des Normands de France et d'Italie, qui allait être défait lorsqu'il fut sauvé par l'arrivée de Godefroy et de Raymond de Saint-Gilles. Les Turcs durent s'enfuir à travers des montagnes impraticables. Cette victoire ouvrait aux Francs l'accès de l'Asie Mineure, mais leur pérégrination y fut des plus pénibles, le Seldjouqide ayant pris soin de dévaster le pays devant eux, d'incendier les moissons sur pied, de couper les arbres fruitiers et de piller les villes de la Phrygie et de la Pisidie,

habitées principalement par des Grecs. C'était en juin, la chaleur devenait accablante, et la faim commença à se faire sentir, les villages qu'on rencontrait étant déserts. A Antiochette (Yalovatch) seulement on put se ravitailler et se reposer ; on traversa comme une trombe la région de Qonya, et l'on descendit en Cilicie par les passes du Taurus ; c'est la route habituelle qu'ont suivie toutes les expéditions guerrières.

Tancrède s'empara de Tarsous, mais il en fut dépossédé par les roueries de Baudoin, frère puîné de Godefroy. Celui-ci ne tarda pas d'ailleurs, dans des visées d'ambition personnelle, à abandonner l'armée pour s'aller conquérir, en Mésopotamie, une principauté indépendante ; la capitale en fut Édesse, que le vieux Théodore, le prince qui y régnait, avait réussi à sauver de la domination des Turcs par le payement d'un tribut, et qui en fut bien mal récompensé par une sédition au milieu de laquelle il périt.

La traversée du Taurus, puis celle de l'Amanus avaient privé les Croisés de leurs chariots, de leurs bagages, même d'une partie de leurs armes ; c'est en piteux équipage qu'ils arrivèrent sous les murs d'Antioche et entrèrent en contact avec les pays arabes. La ville était défendue par le chef turc Yâghi-Siyân, qui harcela les assiégeants par d'incessantes escarmouches. L'hiver amena la disette dans le camp des Croisés ; le sang-froid et le courage de l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, légat du Pape, empêchèrent seuls les Francs de se livrer au plus sombre désespoir. La défaite des troupes de Damas et d'Alep qui venaient au secours des défenseurs d'Antioche amena la prise de cette ville au bout de neuf mois de blocus ; elle fut occupée par Boémond, un matin d'avril, à la suite de la trahison du défenseur de l'une des tours, Roûz-bih, d'origine persane, connu sous le surnom de Zerrâd « le fabricant de cottes de mailles », qui avait à se venger de Yâghi-Siyân. Celui-ci, pris d'une terreur subite, s'enfuit, puis éprouva une vive douleur de s'être ainsi comporté ; défaillant, il tomba de cheval, et fut abandonné à demi mort par ses compagnons; un bûcheron arménien lui coupa la tête et porta ce trophée aux nouveaux maîtres d'Antioche.

A peine en possession de la ville, mais non de la citadelle, les Croisés y furent à leur tour assiégés par Kour-boghâ, prince de Mossoul, à la tête de ses alliés de Syrie et de Mésopotamie, et complètement défaits dans une sortie qu'ils tentèrent. Les souffrances devinrent affreuses et de nombreux chrétiens désertèrent pour passer à l'islamisme. La découverte du fer de la lance qui avait percé le flanc de Jésus sur le Calvaire eut seule le don de ranimer les courages défaillants. Débordant d'enthousiasme, les Francs marchèrent à l'ennemi, le 29 juin 1098 ; leur victoire fut facilitée par un vent violent qui poussa dans les yeux des Turcs la fumée de l'incendie qu'eux-mêmes avaient allumé dans les champs couverts d'herbes sèches. Le camp des Musulmans, largement approvisionné, offrit aux vainqueurs ce qui leur manquait le plus, des aliments abondants ; les défenseurs de la citadelle, découragés, capitulèrent.

La peste qui éclata dans la ville décida la reprise de la marche sur Jérusalem, but suprême de la grande entreprise. Ma'rrat-en-No'mân résista plusieurs semaines, mais enfin elle fut prise et tous ses habitants furent massacrés, car ils étaient musulmans. Quand on s'avança vers le sud, on trouva des secours efficaces auprès des populations chrétiennes de la montagne et de la plaine, qui apportèrent au camp leurs grains et amenèrent leurs troupeaux. Pendant qu'on s'attardait au siège d'Archas ('Arqa), au pied du Liban, dans la Cœlé-Syrie, Boémond et Raymond enlevèrent les places du littoral, Lattaquié, Djébélé, Tortose (Antaradus). On abandonna 'Arqa qu'on ne pouvait prendre, après quatre mois, faute de machines de siège, et l'on partit enfin pour la cité sainte.

Renonçant à assiéger les places fortes, opération pour laquelle ils manquaient de tout le nécessaire, les Croisés les tournèrent en marchant droit devant eux, inaugurant ainsi une tactique qui fut plus tard celle des généraux de la Révolution française ; ils prirent la route de la côte après avoir évité Homs, et acceptèrent le rachat que l'émir de Tripoli offrit pour sauver sa capitale ; ils passèrent sans s'arrêter devant Beyrouth, Sidon, Tyr, Saint-Jean-d'Acre et Césarée. Arrivés là, il fallut que les Croisés quittassent la côte pour gagner,

par les vallées abruptes, le haut plateau que couronnent, à sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, les murailles crénelées de Jérusalem.

La ville était alors au pouvoir des Fâṭimites, qui y avaient un gouverneur, Iftikhâr-ed-daula, à la tête de troupes nombreuses et bien armées. Il y avait trois ans qu'ils l'avaient enlevée à Soqmân et Il-Ghâzi, tous deux fils d'Ortoq ; un corps de troupes commandé par El-Afḍal, fils de Bedr-el-Djémâli, et bien muni de machines de guerre, s'en était emparé malgré la vive résistance des habitants (cha'bân 489 = août 1096). Les Croisés s'imaginèrent que sans mangonneaux et même sans échelles, ils pourraient s'emparer de murailles bien défendues ; il leur fallut reculer sous l'effet de l'huile bouillante et de la poix enflammée que l'on jetait du haut des remparts. La chaleur intolérable enlevait toute force aux soldats, qui, la nuit venue, ne trouvaient pas d'eau pour étancher leur soif. La situation de l'armée assiégeante allait devenir fort critique lorsqu'une flotte génoise apporta à Jaffa des provisions ainsi que des instruments de charpentier qui servirent à façonner les arbres trouvés dans la forêt de Naplouse et à en fabriquer les machines de guerre dont l'absence avait brisé le premier élan des assiégeants. La flotte génoise avait été brûlée par les Musulmans, mais son chargement avait pu être débarqué à temps, et fort à propos pour les Croisés.

Ceux-ci n'étaient plus qu'une vingtaine de mille ; dans l'assaut général tenté le jeudi 14 juillet 1099, après douze heures de combat, il fallut reconnaître que l'avantage restait aux défenseurs de la cité. On fut plus heureux le lendemain (22 cha'bân = 15 juillet). Godefroy réussit à jeter sur les remparts le pont-levis de la tour de bois qu'il commandait sur le front nord, et l'armée suivit l'exemple de son chef. La garnison égyptienne et les habitants de la ville furent massacrés jusqu'au dernier homme ; une petite troupe, réfugiée dans la Tour de David, obtint de pouvoir se retirer à Ascalon ; les savants, les ascètes, les pèlerins qui se trouvaient dans la mosquée el-Aqçâ périrent tous.

Une fois la conquête opérée, il fallut se préoccuper d'or-

ganiser l'occupation du pays ; la délivrance de Jérusalem avait coûté assez cher pour qu'on n'abandonnât pas la cité sainte ; et comme cette ville, au sommet des montagnes, ne peut vivre sans la contrée d'alentour, on résolut d'y constituer un royaume franc. On proposa au comte de Flandre, qui avait éloquemment défendu ce projet au conseil des chefs, ce royaume à défendre contre les ennemis qui l'environnaient de toutes parts ; il refusa, et Raymond de Toulouse, Tancrède, Robert de Normandie, en firent autant ; il ne restait guère que Godefroy de Bouillon, qui par bonheur possédait les principales qualités qu'il fallait déployer dans des moments si difficiles ; il fut élu, malgré l'opposition des Provençaux. En même temps le clergé, de son côté, élisait un patriarche dans la personne d'Arnould, chapelain du duc de Normandie, sans tenir le moindre compte des droits du patriarche grec Siméon, réfugié dans l'île de Chypre.

El-Afḍal, le même ministre qui avait enlevé Jérusalem aux Ortoqides pour la donner aux Fâṭimites, se mit à la tête d'une armée considérable qui se proposait de prendre une revanche de la victoire des Croisés, et à laquelle s'étaient joints des auxiliaires venus de l'Asie antérieure, les dissentiments qui existaient entre les Chi'ites et les Sunnites s'étant apaisés en face du danger commun. Il s'avança jusqu'à Gaza ; pour lui faire face, les Francs s'assemblèrent à Ramla et marchèrent droit à la mer ; ils rejoignirent à Ascalon les Musulmans appuyés aux murailles de la forteresse. Ces derniers, qui croyaient les Croisés beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité, les laissèrent évoluer tranquillement, séparer le gros de l'armée des remparts qui devaient la soutenir, et se trouvèrent tout à coup enfoncés par les charges répétées de la cavalerie flamande, appuyée par les archers normands. Le duc de Normandie ayant réussi à s'emparer de l'étendard du ministre égyptien, l'armée musulmane se débanda ; de nombreux soldats périrent étouffés aux portes de la ville ou noyés en essayant de regagner la flotte ; el-Afḍal put contempler le désastre du haut d'une des tours, puis il monta sur un de ses navires, et

donna l'ordre de mettre à la voile, abandonnant les débris de son armée à une destruction complète.

La ville d'Ascalon ne se rendit pas, et les Croisés durent se contenter d'en tirer une forte contribution ; les divisions des chefs entre eux, l'abandon de Raymond, comte de Toulouse, qui s'éloigna dès que Godefroy voulut l'empêcher de la prendre pour lui tout seul, empêchèrent le succès d'être complet. La même chose se passa devant Arsouf, qui résista vigoureusement, et où Raymond et Godefroy faillirent en venir aux mains, ce qui serait arrivé sans l'intervention de Tancrède et de Robert de Flandre. Godefroy rentra à Jérusalem, mais ce fut pour y apprendre le départ de toute la partie militaire de l'armée, à l'exception de trois cents chevaliers qui restaient avec Tancrède. La croisade était terminée, son but rempli, les serments accomplis ; les Croisés estimaient qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux en Palestine, et ils s'en retournèrent en Europe, laissant presque sans défenseurs le nouveau royaume.

Au mois de dhou'l-qa'da 493 (septembre 1100), Boémond, marchant au secours du prince de Malaṭia, menacé par Gumuch-tékin, fils du Dânichmend, rencontra celui-ci aux environs de la ville qu'il venait sauver, perdit la bataille et fut fait prisonnier ; une tentative faite pour le délivrer échoua misérablement. De vaines attaques ne permirent pas aux Croisés de s'assurer de la ville de Djébélé, sur la côte de Syrie, qui s'était rendue indépendante sous l'autorité de son cadi, Ibn-Çolaïḥa. Ce personnage, dont le nom était Abou-Moḥammed 'Obéïd-Allah ben Mançoûr, était le fils de l'ancien juge du temps de la domination byzantine, qui l'était resté sous la domination du prince de Tripoli, et céda en mourant sa magistrature à son fils ; celui-ci, qui avait autant de goût pour l'art militaire que pour la jurisprudence, leva quelques troupes, se déclara indépendant, et pour marquer sa défection à l'endroit des Fâṭimites, fit faire la prière au nom du Khalife 'abbaside. Quand les Croisés arrivèrent dans le pays, il réussit, en faisant courir de faux bruits, à les éloigner ; à la troisième fois, il leur fit faire, par les chrétiens de la ville, de fausses ouvertures de trahison, et quand

les soldats se présentèrent au rendez-vous et montèrent à l'aide d'échelles de cordes dans la tour indiquée, il leur fit couper la tête les uns après les autres. Néanmoins, craignant sans doute de ne pouvoir tenir davantage, il partit pour Bagdad et rendit la ville à Tâdj-el-Moloûk Boûri, fils de Toghtékin.

Le nouveau légat du pape, Daimbert, archevêque de Pise, devint patriarche et se fit attribuer la souveraineté du quartier qui entourait l'église de la Résurrection, avec des droits éventuels à la possession de la ville entière en cas de décès de Godefroy sans héritier ; de sorte que l'autorité du roi fut bien diminuée et réduite à un rôle tout militaire. Aussi s'occupa-t-il de conquérir plusieurs forteresses, d'assurer la domination de la Galilée en y déléguant Tancrède, et de lui prêter le secours de ses troupes quand celui-ci fut assailli, sans succès, par une expédition partie de Damas. Désabusé, inquiet, Godefroy de Bouillon ne tarda pas à mourir.

Les chefs de l'armée repoussèrent tout d'abord les prétentions de l'archevêque Daimbert à la succession de Godefroy, et s'adressèrent à Baudoin, souverain d'Édesse, qui, en accourant en hâte, faillit être pris dans les défilés du Liban par les troupes que commandait Douqâq, prince de Damas. Pendant quinze ans, Baudoin guerroya sans trêve, usant ses forces dans des luttes incessantes, dans des razzias continuelles, avec des chances diverses de succès, tantôt vainqueur et tantôt vaincu.

La petite ville de Saroûdj, en Mésopotamie, avait été occupée l'année même de la mort de Godefroy, après la défaite de Soqmân ; on s'empara également de Caïffa (Ḥaïfâ) et de Césarée de vive force, et d'Arsouf par capitulation. Raymond de Saint-Gilles, défait dans une rencontre avec Qylydj-Arslan, s'en vengea sous les murs de Tripoli en mettant en déroute les troupes de Ḥoms et de Damas ; mais devant la résistance de la ville, il se contenta d'accepter une contribution de guerre qu'on lui offrait et d'aller mettre la main, non loin de là, sur la ville de Tortose (Antaradus) en 495 (1102) ; puis il alla assiéger successivement Ḥiçn el-Akrâd et Ḥoms.

Baudoin avait attaqué Saint-Jean-d'Acre ; l'incendie détruisit les machines de siège et la flotte ; on dut lever l'investissement de Beyrouth. El-Afḍal ne cessait d'envoyer des troupes en Syrie, mais les succès étaient partagés. Djébéïl et Acre furent prises par les Croisés en 497 (1104), mais l'attaque de Ḥarrân se termina par une déroute complète; Baudoin du Bourg, comte d'Édesse, fut fait prisonnier, son cheval s'étant embourbé au passage d'un gué, et ne fut mis en liberté qu'au bout de cinq ans, par Djaouli Saqaou. Au siège d'Artâḥ par Tancrède (cha'bân 498 = avril 1105), Riḍwân, prince d'Alep, qui venait au secours de la place, vit ses troupes enfoncées par un retour offensif des Croisés après un simulacre de fuite, et sa défaite amena la prise de la ville. Apamée céda à la famine ; Tyr se racheta et Sidon se défendit (501 = 1108). Tripoli, qui avait résisté si longtemps, fut enfin prise (11 dhou'l-ḥidjdja 503 = 1er février 1110) ; la flotte égyptienne qui devait la secourir avait été retenue par des vents contraires ; elle arriva huit jours trop tard. En rébî' II (fin novembre), Sigurd Ier, roi de Norvège, prit Sidon par capitulation. Les Francs subirent une défaite à Tibériade au début de l'an 507 (juillet 1113), où le roi Baudoin fut fait un instant prisonnier, mais ne fut pas reconnu. Il poussa jusqu'en Égypte et y prit la ville de Faramâ. C'est au retour de cette expédition qu'il tomba malade à El-'Arîch et y mourut (1118).

La situation était mauvaise pour les Croisés. Le comté d'Édesse était aux mains de Baudoin du Bourg, cousin du roi de Jérusalem, qui fut appelé à lui succéder. Il eut à se préoccuper tout d'abord de la situation d'Antioche, alors gouvernée par un chevalier nommé Roger, passionné pour la chasse aux faucons, qui fut surpris et complètement défait par Il-ghâzi, prince d'Alep (26 juin 1119). Baudoin du Bourg, loin de venir à bout de l'ennemi qui s'était levé ainsi au nord-est, fut vaincu à plusieurs reprises, surtout à cause de la mauvaise qualité de ses soldats, recrutés en grande partie dans le pays. Antioche n'avait qu'une faible garnison ; son patriarche prit des mesures énergiques pour la défendre par ses propres moyens, puisqu'elle ne pouvait plus espérer

de secours du dehors. A Édesse, Josselin de Courtenay avait remplacé Baudoin du Bourg; il ne put se défendre contre le successeur d'Il-ghâzi, l'Ortoqide Balak; il fut fait prisonnier et emmené à Kharpout, et la même mésaventure arriva à Baudoin du Bourg accouru à son secours; Josselin seul put s'échapper, à la faveur d'une ruse qui mit un parti de Francs en possession, pour quelques jours, de la citadelle.

A ces nouvelles, les Égyptiens entrèrent en Palestine et vinrent assiéger Jaffa; la ville fut délivrée par la victoire remportée par les Croisés près d'Ascalon; ces derniers s'emparèrent ensuite, par capitulation, de Tyr (23 djoumâda 518 = 9 juillet 1124), grâce à l'appoint d'un fort parti de Vénitiens, arrivés sur leurs galères, et par suite des tiraillements qui s'étaient produits entre les Fâṭimites et Toghtékin, prince de Damas. Les habitants évacuèrent la ville et se dispersèrent dans la contrée ; ils prirent avec eux ce qu'ils pouvaient emporter; ils laissèrent le reste. On ne trouva dans la ville que les malades; les Francs n'inquiétèrent personne, et restèrent depuis lors en possession de la vieille cité phénicienne, pendant cent soixante-sept ans, jusqu'en 690 (1291).

On put négocier le rachat de Baudoin du Bourg, qui fut remis en liberté; il avait passé sept ans dans les prisons musulmanes. Pendant la route du retour, il fit une vaine tentative pour assiéger Alep, d'accord avec les Chi'ïtes, mais les citadins livrèrent leur ville à l'émir Borsoqî, lieutenant des Seldjouqides, et les Francs levèrent le siège; et quand il eut repris possession du royaume, il usa ses forces à de petites expéditions de pillage sans but sérieux, comme, par exemple, cette campagne de l'an 520 (1126) où l'on vit les Turcomans et les Francs s'enfuir successivement les uns devant les autres. Les Croisés avaient fait une démonstration contre Damas, où commandait Toghtékin, et étaient venus camper à Merdj-eç-Çoffar; dans un combat (fin de dhou'l-ḥidjdja = janvier 1127), Toghtékin tomba de cheval ; ses soldats, le croyant mort, prirent la fuite : le prince remonta à cheval, et se trouvant seul, s'enfuit aussi. Les fantassins turcomans, voyant la cavalerie chrétienne courir à la poursuite

des fuyards, tombèrent sur la garde du camp et pillèrent celui-ci, où ils s'emparèrent entre autres d'une chapelle remplie d'objets de culte en métaux précieux. Quand la cavalerie des Croisés revint de la poursuite et trouva les bagages pillés et la garde massacrée, elle prit la fuite, saisie de terreur. La capture de la ville de Rafaniya, à l'ouest de Ḥama, compensa faiblement les pertes subies au cours de la campagne de Damas.

Les Ismaéliens, qu'on soupçonnait de vouloir livrer la ville aux Croisés, furent massacrés à Damas par la population (ramaḍan 523 = septembre 1129) ; à cette nouvelle, leur chef, Isma'îl, qui tenait la forteresse de Bânyâs, la livra aux Francs ; ceux-ci marchèrent ensuite sur la capitale de la Syrie, où commandait le fils de Toghtékin, Tâdj-el-mòloûk Boûrî ; mais ils se retirèrent dès qu'ils apprirent la défaite subie dans le Ḥauran par un corps expéditionnaire qu'ils y avaient envoyé pour y faire une razzia.

Quand Baudoin mourut (1131), on lui donna pour successeur Foulques d'Anjou, vieillard âgé de soixante ans, usé de corps et d'esprit, sous le règne de qui la discorde entre les princes chrétiens réduisit le royaume à un état d'anarchie complète. Par ambition, certains d'entre eux s'alliaient avec les Musulmans ; Josselin de Courtenay eut recours à leur aide pour combattre le fils de Boémond, venu d'Italie pour gouverner Antioche et qui fut tué en défendant sa principauté; la veuve de celui-ci, Alyse, voulut épouser un chef musulman, projet qui fut entravé par Foulques, mais provoqua la révolte de Pons, comte de Tripoli ; Hughes, comte de Jaffa, qui avait toute la confiance du roi, obtint d'avoir la vie sauve et de pouvoir se rendre en Europe. Dans ce désordre, l'empereur grec Jean Comnène fut le seul à profiter de ces discordes incessantes et reprit une partie des villes de la côte de l'Asie Mineure ; il exigea que le prince d'Antioche se reconnût son vassal, et il envoya des troupes assiéger Chaïzar, dans la vallée de l'Oronte, ville enlevée aux chrétiens par les Musulmans d'Alep. Foulques, en mourant, ne laissait qu'un fils âgé de douze ans ; la régence fut confiée à la reine Mélisende, malgré les torts qu'elle avait eus envers son mari.

Ce n'étaient plus les mêmes Croisés qui avaient conquis la Terre-Sainte ; une nouvelle génération était née en Orient, et sous la double influence du climat et du milieu, elle était devenue pareille aux indigènes, même pire qu'eux ; les témoignages précis de Jacques de Vitry et de Guillaume de Tyr ne permettent pas de douter qu'à des guerriers braves, naïfs, et quelque peu féroces, avaient succédé leurs fils pusillanimes, astucieux et amollis. Le royaume de Jérusalem aurait croulé très vite si de nouvelles créations n'étaient venu redonner quelque vigueur à un corps décomposé. En fondant l'ordre des Hospitaliers, Gérard de Provence s'était proposé de secourir les blessés pendant la bataille, les malades en temps de paix ; le succès de son entreprise la développa singulièrement ; il se bâtit de vastes constructions, les unes devant servir d'hôpital pour les malades, les autres destinées à l'habitation des chevaliers qui avaient suivi l'exemple de Gérard ; ceux-ci vivaient dans la plus stricte pauvreté, et réservaient leurs soins aux infirmes ; mais ils s'étaient aussi obligés à combattre à outrance les Musulmans, ce qui constitua un ordre de moines, non contemplatifs ni mendiants, mais militaires. On imitait ainsi l'institution du *ribâṭ* chez les Arabes, ces couvents des frontières où les combattants étaient tenus par leur vœu d'être toujours prêts pour la guerre sainte.

L'exemple des Hospitaliers fut suivi par les Templiers, dont le but était de protéger les pèlerins et de contribuer à la défense de la Terre-Sainte ; on les nommait ainsi parce qu'ils s'étaient établis dans les environs du temple de Salomon, dont la mosquée d''Omar recouvrait les ruines. Au début, eux aussi pratiquaient couramment la charité et se faisaient remarquer par un dévouement absolu aux besoins de la communauté. Ces deux ordres religieux rendirent les plus grands services au maintien du royaume de Jérusalem.

A peine Baudoin III eut-il quatorze ans qu'on l'intronisa, tellement on était fatigué de la régence de Mélisende ; mais il était bien jeune pour soutenir un fardeau aussi pesant. Sa folle entreprise contre Boçrà échoua et aurait amené un terrible désastre si une saute de vent, en détournant de l'armée franque l'incendie des prairies desséchées allumé

par l'adversaire, ne lui avait permis de rentrer en Palestine sans de trop grandes pertes.

Les Atabeks. — C'est du nord que devaient venir les plus grands dangers. A la fin du cinquième siècle de l'hégire (onzième de l'ère chrétienne), il s'était créé, dans l'Asie antérieure, un certain nombre de principautés dont les chefs, d'origine turque, portaient un titre emprunté à ce groupe de langues, celui d'*ata-bek*. En turc-oriental, *ata* signifie « père » et *bek* (*beg*) « prince » ; ce nom avait été donné à des esclaves, affranchis ou non, chargés de remplir les fonctions de précepteur et d'éducateur des princes du sang ; on comprend aisément que le jeune prince, élevé par l'*atabek*, conservait, quand il était arrivé à son tour au pouvoir, pour son vieux maître, une affection profonde et de chers souvenirs ; le précepteur était l'homme de confiance auquel on remettait le soin de traiter les affaires délicates et de résoudre les difficultés épineuses ; aussi ne tarda-t-il pas à exercer une influence prépondérante qui se traduisait par de hautes dignités et un pouvoir réel. L'*atabek* fut, à de certains moments, commandant des troupes ; chargé du gouvernement de certaines provinces, il s'y établit de manière à fonder, lui aussi, des dynasties indépendantes de fait, moyennant la reconnaissance d'une vague suzeraineté.

Un Turc, Aq-Sonqor, « le faucon blanc », était gouverneur d'Alep et de plusieurs autres villes de Syrie vers cette époque, et en cette qualité, il avait reçu du Khalife 'abbaside le titre de *qasîm-ed-daula* « copartageant de la dynastie ». Ce titre passa, en même temps que son pouvoir, à son fils Abou-Sa'îd Zengî, revêtu du surnom honorifique d''Imâd-ed-dîn, et celui-ci fut le père de l'atabek Noûr-ed-dîn Zengî, dont le nom propre était Maḥmoûd, et qu'on appelait parfois Ibn-el-Qasîm d'après le titre qu'avaient mérité son père et son grand-père.

'Imâd-ed-dîn Zengî, prince de Baçra, avait été appelé au gouvernement de Mossoul par la population de cette ville ; il y joignit bientôt Alep et se trouva par là en contact avec les principautés franques de Syrie ; il apportait aux Musulmans l'appui de forces toutes fraîches.

Il s'empara de la forteresse d'Athârib, entre Alep et Antioche (524 = 1130) ; ses troupes ravagèrent le territoire de Lattaquié (rédjeb 530 = avril 1136) ; un an après, celles de Damas agissaient de même dans la région de Tripoli, pendant que Zengî enlevait les places de Ma'arra, de Kafr-ṭâb et de Ba'rîn près de Ḥama, cette dernière par capitulation ; ce fut la prise la plus importante de toute la campagne, car cette place forte dominait le pays d'alentour.

Quand Josselin de Courtenay mourut, il fut remplacé par son fils, Josselin II, qui n'avait aucune qualité militaire et préférait passer, sous les ombrages fleuris de Turbessel (Tell-Bâchir), un temps exempt de préoccupations.

Les troupes n'étaient pas payées et les forteresses n'étaient pas réparées. L'année 540 (1145) fut marquée par la conquête d'Édesse. Cette ville n'avait qu'une très petite garnison franque ; les négociants arméniens et chaldéens, qui formaient le fond de la population, s'armèrent et coururent aux remparts. Zengî parut devant Édesse le 28 novembre 1145. Josselin II avait demandé du secours à Jérusalem et à Antioche, mais on était beaucoup trop occupé pour pouvoir songer à une province aussi lointaine. Les mineurs creusèrent le sol au-dessous de deux tours des remparts, et mirent le feu aux boiseries qui soutenaient les galeries de mine ; les tours s'écroulèrent, et pendant que la plus grande partie de la population accourait défendre la brèche, les soldats de Zengî escaladèrent les murailles laissées sans défenseurs (3 janvier 1146). La citadelle n'ayant pas ouvert ses portes, ceux qui voulurent s'y réfugier périrent étouffés contre les ais fermés. Surpris de la richesse de la cité, Zengî arrêta le massacre et fit mettre en liberté les habitants de la ville, auxquels on rendit leurs maisons. Saroûdj et les autres places que Josselin possédait à l'orient de l'Euphrate furent conquises ; El-Bîré, sur le fleuve même, résista seule aux entreprises de l'atabek, préoccupé de l'assassinat de son lieutenant Djaghar à Mossoul ; cette place se rendit néanmoins au prince de Mârdîn.

Zengî fut assassiné par ses esclaves tandis qu'il assiégeait le château de Dja'bar, le 5 rébî' II 541 (14 septembre 1146).

Il avait passé toute sa vie à tâcher de remédier à l'état d'anarchie qui avait si singulièrement facilité l'établissement des Croisés.

Profitant de cet événement, Josselin II réussit à reprendre sa capitale, aidé par la faiblesse de la garnison laissée par Zengî, et par la complicité des habitants qui facilitèrent son escalade nocturne ; mais son succès fut de bien courte durée : quelques jours plus tard, il abandonnait, devant une attaque menée par Noûr-eddîn Zengî, fils d'ʿImâd, la ville qu'il venait de reprendre si audacieusement ; le reste de la population, qui tenta de s'enfuir, périt presque entier ; la ville fut démantelée, la citadelle détruite.

Noûr-eddîn naquit le dimanche 14 chawwâl 511 (10 février 1118), et succéda à son père en 541 (1146). Pieux Musulman, il rêva de se consacrer à la guerre sainte ; il enleva aux Francs Marʿach, Bânyâs et autres forteresses ; orthodoxe, il s'évertua à faire disparaître d'Alep les doctrines chiʿites que les Fâṭimites y avaient implantées. Il institua des *waqfs* en faveur des malades, c'est-à-dire pour l'entretien des hôpitaux, et pour celui des maîtres de l'enseignement coranique ; en assignant des fiefs aux chefs des tribus bédouines, il les empêcha de mettre obstacle à la marche du pèlerinage ; il donna l'ordre de compléter la construction du mur d'enceinte de Médine, et fit élever, sur les routes, des caravansérails fortifiés et des ponts. Son respect pour la coutume du Prophète était si grand qu'ayant appris un jour, par un prédicateur, que Mahomet portait son sabre en bandoulière, il rompit immédiatement avec l'usage qui s'était introduit dans l'armée, de l'attacher à la ceinture.

Noûr-eddîn s'était empressé, à la mort de son père, d'occuper Alep. Dès que Boémond, prince d'Antioche, eut vent de l'assassinat de Zengî, il se mit en campagne immédiatement et lança deux expéditions, l'une dans la direction de Ḥama, l'autre dans celle d'Alep ; les populations, sans défiance, furent razziées ; Asad-eddîn Chîrkoûh, sorti en hâte de cette dernière ville, ne put rejoindre les Croisés, et dut se contenter, en taillant en pièces un détachement d'infanterie, de reprendre une grande partie du butin.

En 543 (1148-1149), les Croisés, qui venaient de recevoir des renforts par mer, entreprirent d'attaquer Damas, et vinrent camper à El-Mizza, à peu de distance des murs. Ils s'emparèrent des canaux du Baradâ, se répandirent dans les jardins et abattirent les arbres pour former des palissades. Un renfort d'archers venus de la Béqâʿ donna l'avantage aux Musulmans, qui firent une guerre de partisans, et fouillant tous les sentiers, tuaient tous les chrétiens qu'ils parvenaient à saisir. Les Croisés durent battre en retraite; poursuivis et harcelés, ils perdirent beaucoup de monde dans leur marche rétrograde. Moʿîn-ed-dîn Anâr, gendre de Noûr-ed-dîn, avait, par sa constance et grâce aux renforts reçus, lassé l'attaque des envahisseurs; quand son beau-père arriva avec de nouvelles troupes, la lutte était finie.

Toutefois, la même année, Noûr-eddîn, dans sa marche sur Apamée, fut surpris par Josselin II, prince d'Antioche; il dut s'enfuir après avoir perdu ses bagages, et rentrer à Alep. Il prit sa revanche l'année suivante, rencontra les Francs à Innib (Nepa de Guillaume de Tyr) et leur infligea une sanglante défaite (21 çafar 544 = 29 juin 1149). A la suite de cette victoire, il se porta sur Antioche dont la population, bien protégée par des ouvrages de défense, obtint une trêve, puis sur Apamée qui capitula. Pendant qu'il s'était rendu devant Damas, dont les habitants, depuis quelque temps, avaient partie liée avec les Croisés, et qu'il voulait réduire, il apprit qu'un corps de Turcomans venant d'Alep, et apostés par lui pour se venger d'une défaite, avait fait prisonnier Josselin III pendant une partie de chasse; pour profiter de cet avantage, il remonta au nord, alla bloquer ʿAzâz et força à se rendre cette ville admirablement défendue par la nature et par l'art (5 moḥarrem 545 = 4 mai 1150). Ce succès préluda à la bataille de Tell-Bâchir, où la déroute des Francs amena la reddition de la citadelle de Tell-Khâlid. Un peu plus tard (546=1151) il se passa un événement fort simple dont les conséquences devaient être incalculables: Çalâḥ-ed-dîn Yoûsouf (Saladin) quitta son père, Nedjm-ed-dîn Eyyoûb, alors gouverneur de Baʿlbekk, pour aller prendre du service à Alep, auprès de son oncle Asad-eddîn Chîrkoûh; et ce dernier le

présenta à Noûr-eddîn, qui l'embrassa et lui octroya un magnifique fief.

Le prince d'Alep poursuivit ses succès, s'empara d'Antartoûs, pendant que de leur côté les Croisés occupaient Ascalon (548=1153) qui devait rester trente-quatre ans entre leurs mains. La présence d'une flotte égyptienne n'empêcha pas les Francs d'emporter d'assaut les remparts de la ville, qui se rendit.

Noûr-eddîn aurait bien voulu tenter de la leur enlever, mais Damas lui barrait la route ; l'ancienne capitale de la Syrie, aux mains d'un descendant de Togh-tékin, était sous la dépendance effective des Croisés, qui n'attendaient que le moment de s'y installer à demeure ; Noûr-eddîn résolut de la conquérir, et pour cela, par d'habiles et peu scrupuleuses négociations, il éloigna successivement du prince tous ses chefs militaires ; ensuite il lui fut facile de prendre la ville et de devancer ainsi l'arrivée des auxiliaires francs, qui se produisit trop tard (549=1154). Tell-Bâchir se rendit ; une trêve sauva la forteresse de Ḥârim, près d'Antioche ; Chaïzar, sur l'Oronte, s'écroula pendant le terrible tremblement de terre qui ruina les villes de Syrie (rédjeb 552 = août 1157), et les Banou-Monqidh y périrent tous, à l'exception d'Ousâma, qui vivait retiré à Damas ; Noûr-eddîn profita de cette occasion pour occuper cette place forte, et la rebâtit, à cause de son importance stratégique.

En 558 (1163), Noûr-eddîn perdit la bataille d'El-Boqaï'a, sous les murs du château de Ḥiçn-el-Akrâd, dont il voulait s'emparer pour aller attaquer Tripoli. En plein midi, les Croisés fondirent sur le camp des Musulmans ; l'attaque fut si brusque que l'atabek enfourcha son cheval alors qu'il était encore entravé ; un Kurde se dévoua, coupa les entraves et fut tué sur place ; une seconde de plus, l'atabek était pris.

Châwar ben Modjîr-ed-dîn était le ministre du dernier Khalife fâṭimite el-'Âḍid ; ce poste, qu'il avait obtenu par la violence, lui fut enlevé par le même procédé ; Ḍirghâm, fils de Sawâd, se révolta contre lui à la tête de forces considérables et le contraignit à se réfugier auprès de Noûr-ed-dîn. Le prince d'Alep le traita généreusement ; en reconnaissance,

Châwar lui proposa, s'il lui fournissait les troupes nécessaires pour le rétablir dans ses fonctions, de le reconnaître comme son maître. Noûr-eddîn hésita beaucoup à accepter ; il se trouvait partagé entre le désir d'augmenter sa puissance et de pouvoir mettre ainsi en ligne des forces plus considérables pour combattre les Croisés, et la crainte d'étendre davantage sa ligne de bataille et de prêter le flanc aux entreprises des Francs, qui tenaient les routes de l'Égypte. Il chargea Asad-ed-dîn Chìrkoûh de commander un corps expéditionnaire tandis que lui-même détournait l'attention des Croisés par une démonstration sur leurs frontières ; Asad-ed-dîn arriva sans encombre en Égypte et rétablit Châwar dans ses fonctions (559=1164). Pendant ce temps, Noûr-eddîn remportait sur les Croisés la victoire de Ḥârim où il faisait prisonniers le prince d'Antioche et le comte de Tripoli. Boémond se racheta pour une grosse somme d'argent qui servit à alimenter la caisse de la guerre sainte.

Bânyâs (Panéas, Césarée de Philippe) fut assiégée et prise en 559 (1164) ; les Croisés la possédaient depuis seize ans. Le siège fut poussé vigoureusement, et le frère de l'atabek y perdit un œil, à la suite d'un coup de flèche. Les secours arrivèrent trop tard pour sauver la place.

Châwar, rétabli en Égypte, s'était bien vite aperçu que Chìrkoûh convoitait le pays pour son maître ; pour parer à ce danger, il entra en correspondance avec les Croisés et leur offrit de venir s'établir à demeure dans le pays. Noûr-eddîn fut fort effrayé du danger que pouvait présenter, pour le succès des armées musulmanes, une Égypte aux mains des Croisés ; il équipa une troupe dont il confia le commandement à Chìrkoûh, en contraignant Çalâḥ-ed-dîn à accompagner son oncle, malgré sa répugnance pour cette campagne.

En effet, Chìrkoûh n'avait pas perdu de vue la possibilité de se rendre maître de l'Égypte. Il s'assura l'appui du khalife abbasside en lui montrant le grand service qu'il pouvait rendre à l'islamisme orthodoxe en chassant les khalifes fâṭimites ; et il tourna les positions des Croisés qui se disposaient à lui fermer les voies d'accès, en passant, au delà du Jourdain, dans le pays qui sépare le désert de Syrie de la Pales-

tine (rébî' I 562=janvier 1167); mais les Francs, qui n'avaient pu le rejoindre, avaient gagné les bords de la Méditerranée par la route de Gaza, et de là étaient entrés en Égypte, avaient renouvelé les traités conclus avec les Fâṭimites, et s'étaient fait remettre des sommes considérables à titre d'avance.

Chîrkoûh n'osa pas attaquer le Caire; il passa le Nil et vint s'installer nuitamment à Gizè, au pied des Pyramides. Pour l'atteindre dans son camp, Amaury essaya de construire un pont de bateaux, mais le Kurde détruisait cet ouvrage à mesure qu'on l'exécutait, de sorte qu'on resta en présence cinquante jours sans rien faire. Chîrkoûh lança des expéditions le long de la rive ouest du Nil, mais il fut bientôt entravé par les Croisés qui venaient de traverser le fleuve à la pointe du Delta ; le Kurde partit pour la Haute-Égypte et s'installa avec deux mille cavaliers dans le défilé de Bâbéïn (les deux portes) où il attendit de pied ferme les assaillants qui, malgré leurs forces supérieures et après un combat d'un jour entier, furent finalement défaits par un mouvement tournant. Cela livra l'Égypte et Alexandrie au chef Kurde, mais d'une manière fort précaire et pour peu de temps, car les Croisés recevaient incessamment des renforts de Syrie, et Chîrkoûh, sentant qu'il ne pouvait plus tenir devant leur coalition avec les Égyptiens, consentit par traité à évacuer le pays.

Les Croisés n'avaient, aux termes du même traité, quitté le Caire qu'à la condition qu'il y resterait une garnison franque, et cette garnison n'eut pas de cesse qu'elle n'eût fait, malgré les traités, revenir Amaury de Palestine ; celui-ci rompit incontinent tous les arrangements, prit Belbéïs au bout de trois jours de siège et en massacra les habitants.

Que devait faire Châwar en présence de cette rupture imprévue ? Après quelque indécision, il s'adressa à l'atabek Noûr-eddîn, qui lui envoya de nouveau Chîrkoûh. Amaury était devant le Caire ; les Égyptiens, pour mieux assurer la défense de leur capitale, venaient d'incendier Fosṭâṭ, qui brûla pendant cinquante-quatre jours. On négocia et Amaury accepta, mais à contre-cœur et pour éviter la conquête du

pays par Noûr-eddîn, de retourner en Syrie moyennant des sommes considérables dont il fut payé un acompte sur le champ ; il se retira avant l'arrivée des troupes de Syrie, qu'il rencontra néanmoins à son retour, toujours à Belbéïs ; cette aventure ne tourna pas à son avantage.

Chîrkoûh entra au Caire avec le prestige de la victoire remportée sur Amaury (7 rabî' II 564=8 janvier 1169). Le khalife fâṭimite comptait sur lui pour le débarrasser de la tyrannie du ministre tout-puissant Châwar ; Chîrkoûh le fit arrêter par Çalâḥ-eddîn au milieu d'une visite qu'il faisait en cérémonie au camp des Syriens, entouré d'un nombreux cortège. Le khalife, heureux du succès de ce coup hardi, ordonna de mettre à mort le ministre qui l'avait tenu si longtemps dans sa dépendance, et la populace pilla son palais.

Ce fut naturellement Chîrkoûh qui le remplaça et fut revêtu des fonctions de commandant suprême de l'armée (émîr el-goyoûch) avec le titre d'el-Mélik el-Mançoûr ; mais au bout de deux mois et cinq jours, il tomba malade et mourut subitement (22 djoumâda II = 22 mars), d'une suffocation amenée par de fréquentes indigestions.

Çâlah-eddîn. — Les chefs des troupes syriennes auraient tous voulu être choisis par le khalife pour succéder à Chîrkoûh ; celui-ci alla chercher le plus jeune d'entre eux, le propre neveu du défunt, Yoûsouf Çalâh-eddîn, peut-être parce qu'il le crut le plus intelligent, ou parce que le moins grand nombre de ses partisans lui donnait moins d'ombrage, pour remplacer le ministre ; et bien que les autres chefs militaires marquassent du mécontentement qu'il en fût ainsi, Çalâh-eddîn, revêtu du titre d'el-Mélik en-Nâçir, sut habilement mettre de son côté et ramener les dissidents ; il devint bien vite un maître aussi absolu de l'Égypte que l'avaient été ses prédécesseurs.

Les Croisés étaient loin d'être satisfaits de la tournure qu'avaient prise les affaires d'Égypte ; le succès de la campagne de Chîrkoûh rendait en réalité l'atabek Noûr-eddîn maître de ce pays ; le khalife fâṭimite n'étant qu'un jouet entre les mains de son ministre, général au service de l'atabek, celui-ci tenait de tous les côtés le royaume de Jérusalem,

menacé de se voir bloqué de partout. On convoqua un grand conseil qui décida d'envoyer demander des secours aux rois de France, d'Angleterre et de Sicile, par deux ambassadeurs, Frédéric, archevêque de Tyr et Jean, évêque de Saint-Jean-d'Acre. Ceux-ci n'obtinrent guère que le secours de l'empereur de Constantinople ; il envoya une flotte complètement équipée de cent cinquante galères qui trouva les Croisés, partis d'Ascalon, déjà établis à Faramâ, sur une branche du Delta ; la flotte les aida à traverser le fleuve, et le camp chrétien fut établi devant Damiette (çafar 565 = novembre 1169), dont il fallut faire le siège, rendu d'autant plus difficile que le Nil, étant barré par une forte chaîne, ne pouvait être remonté par les galères byzantines, et que la ville était en communication constante avec l'intérieur du pays. La famine et les intempéries entravèrent les travaux des assiégeants; un brûlot ayant incendié la flotte et détruit le reste des provisions, il fallut retourner en Palestine ; on ne fut pas inquiété pendant la retraite parce qu'on s'était assuré le concours de quelques émirs égyptiens. Quand Çalâḥ-eddîn arriva à Damiette, les chrétiens avaient déjà quitté l'Égypte : il ne trouva plus d'ennemis à combattre.

L'année suivante, il poussa une pointe en Palestine, défit à moitié chemin entre Gaza et Ascalon les troupes amenées en hâte par le roi de Jérusalem pour débloquer le château de Dâroûm, et à la suite de ce succès occupa Gaza, où il laissa une garnison musulmane.

Ce fut à son retour au Caire qu'il reçut de Noûr-eddîn Zengî l'ordre de substituer le nom du khalife abbasside à celui du khalife fâṭimite dans la prière publique du vendredi, c'est-à-dire en réalité de proclamer la déchéance d'un ordre de choses qui régnait depuis bien longtemps déjà. Çalâḥ-eddîn hésita, car on ne savait comment l'opinion publique se comporterait en présence d'un changement aussi brusque, mais des ordres formels de l'atabek l'obligèrent à obéir; il réunit un conseil des chefs militaires, dont les uns trouvèrent l'entreprise trop hardie, et dont les autres promirent de la seconder ; un chef persan, Émir 'Alam, se chargea de lancer l'entreprise, et le premier vendredi du mois de moḥarrem

567 (10 septembre 1171), il monta en chaire dans la mosquée cathédrale avant que le *khaṭib* eût prononcé le prône et y proclama le nom du sultan abbasside : c'était une révolution, qui fut, contrairement aux appréhensions, accueillie par la population avec l'indifférence la plus complète. Le khalife fâṭimite n'en sut même rien ; il était malade et renfermé dans une chambre du palais ; personne ne l'instruisit du changement survenu, ni de sa déposition ; d'ailleurs il ne tarda pas à mourir. La dynastie des Fâṭimites avait régné en Égypte deux cent sept ans.

Cependant les chi'ïtes n'étaient pas sans appui ; revenus du premier mouvement de surprise, les partisans des Fâṭimites s'organisèrent en sociétés secrètes et choisirent pour succéder au khalife défunt le savant 'Omâra du Yémen ; mais celui-ci sentit que la situation de Çalâḥ-eddîn était trop forte pour pouvoir être attaquée, et il renonça volontairement au dangereux honneur auquel on l'avait appelé.

Pour contrebattre une prédication qui avait joui pendant deux siècles de l'appui de toutes les forces gouvernementales, Çalâḥ-eddîn résolut d'employer le même système, celui des missions à l'intérieur, pour vulgariser les doctrines sunnites ; il bâtit, pour le rite chafé'ïte, un collège autour du tombeau de l'imam Châfé'î au Vieux-Caire, et il fit venir des derviches mystiques pour lesquels il installa un *khânqâh* ou couvent.

L'Atabek Noûr-eddîn n'était pas sans appréhension au sujet de l'établissement de Çalâḥ-eddîn en Égypte, et il lui prêtait, non sans motifs, le projet de se rendre indépendant. En vue de s'en convaincre, il saisit l'occasion du siège de Karak, qu'il voulait reprendre aux Croisés, pour y convoquer son lieutenant avec un corps de troupes : celui-ci se mit bien en marche, mais arrivé à moitié chemin, sous le prétexte de troubles qui nécessitaient sa présence, il retourna sur ses pas en prévenant par courrier son suzerain de son absence. Celui-ci comprit le véritable motif de l'action de Çalâḥ-eddîn ; il le menaça d'aller lui-même en Égypte le déposer ; pour répondre à cette menace, Çalâḥ-eddîn convoqua un conseil où son père Nedjm-eddîn Eyyoûb, prenant la parole, prononça

un discours loyaliste, puis attirant son fils à part, lui fit comprendre l'imprudence qu'il y avait à publier ainsi ses projets d'indépendance sans être sûr de la fidélité fort douteuse des chefs turcs qui l'entouraient; aussi Çalâḥ-eddîn, cédant à ces conseils judicieux, remit à plus tard l'explosion de ses idées. La mort de Noûr-eddîn à Damas (8 ramaḍan 569 = 12 avril 1174), au moment où il terminait ses préparatifs à la fois contre les Croisés et contre son lieutenant, vint délivrer celui-ci des appréhensions qu'on lui avait fait concevoir; il laissait un empire considérable, comprenant la Syrie, la Mésopotamie, le Yémen, entre les mains d'un enfant de seize ans, son fils el-Mélik eç-Çâliḥ Ismâ'îl. Ce fut le signal de la désorganisation; sans se mettre en révolte ouverte, les Émirs restèrent en possession des villes qu'ils tenaient et se contentèrent de rompre les faibles liens de vasselage qui les reliaient à la puissance suzeraine : c'est le moment que Çalâḥ-eddîn choisit habilement pour aller présenter ses hommages au jeune el-Mélik eç-Çâliḥ et reconquérir les places de Syrie qui avaient échappé à celui-ci, Damas, Homs, Hama, Ba'albekk et Édesse; seulement, une fois en possession de ces places, il les gardait pour lui-même au lieu de les rendre au jeune souverain, dépouillé ainsi de toute possession réelle. Alors el-Mélik eç-Çâliḥ se tourna résolument vers Séïf-eddîn Ilghâzî, prince de Mossoul, qui réunit ses troupes aux siennes; mais les armées réunies furent battues complètement près de Ḥama (19 ramadan 570 = 13 avril 1175), ce qui mettait Alep à la disposition de Çalâḥ-eddîn, qui y fit proclamer son nom au prône solennel du vendredi: il était dès lors maître non seulement de l'Égypte, mais de la Syrie; il n'y avait plus qu'à faire reconnaître ce titre par la chancellerie du khalifat de Bagdad, ce qui n'était qu'une simple formalité quand les cadeaux envoyés étaient suffisamment abondants. La conquête de la Syrie mettait Çalâḥ-eddîn en contact direct avec les Croisés : ce fut alors sans doute qu'il donna sa forme définitive au projet de les chasser entièrement de la Palestine, qui l'avait hanté toute sa vie.

Pendant son absence, il avait confié l'administration de

l'Égypte à un eunuque nubien, Béhâ-eddîn el-Asadî, qui fit réparer les digues négligées pendant l'insécurité des dernières années des Fâṭimites ; il construisit des routes et des ponts dont les matériaux furent fournis par les petites pyramides, et enfin il proposa d'élever, sur un contrefort du mont Moqaṭṭam, la citadelle du Caire, encore existante aujourd'hui (Qal'at-el-Djebel, forteresse de la montagne), sur l'emplacement du Qaçr-el-hawâ (pavillon du bon air) des Toulounides. En même temps, il entourait le Caire d'une muraille. C'est lui que le peuple a surnommé Qara-Qoûch.

Devant Ramla (1er djoumâda II 573 = 26 novembre 1177), Çalâḥ-eddîn, embarrassé par les bagages au passage de la rivière, et n'ayant plus sous la main ses troupes disséminées dans les villages des environs qu'elles pillaient, fut battu par une attaque en masse des Croisés, malgré les prodiges de valeur de son neveu Taqî-eddîn. Le général lui-même fut pris à partie par trois chevaliers qui coururent sur lui, la lance en arrêt ; il fut sauvé par trois braves de son armée qui prévinrent leur choc. La nuit étant arrivée, il fallut, pour regagner la frontière d'Égypte, s'engager dans les sables, sans eau, sans guide, sans vivres ni fourrage. Heureusement, le cadi El-Fâḍil s'était fait accompagner par des Arabes de la tribu de Kinâna, qui éclairèrent la route du retour et sauvèrent une partie de l'armée musulmane.

Les Croisés auraient pu profiter de cet avantage ; ils n'en firent rien ; deux mois après, des forces considérables envahissaient à nouveau la Syrie. Le roi de Jérusalem, Baudoin IV, assailli dans une rencontre, fut sauvé par le dévouement de Honfroy qui périt, le corps percé de flèches. Une razzia aux environs de Bânyâs donna un grand nombre de prisonniers de marque (2 moḥarrem 575 = 9 juin 1179). Le château de Béït el-Aḥzân, bâti par les Francs pour défendre le gué du Jourdain qui menait à Çafed, fut pris et démoli. La présence aux environs de Karak, d''Izz-eddîn Ferroukhchâh, autre neveu de Çalâḥ-eddîn, empêcha Renaud de Châtillon de donner suite à son projet d'expédition contre la ville de Téïmâ, en pleine Arabie.

Le 5 moḥarrem 578 (11 mai 1182), Çalâḥ-eddîn quittait

l'Égypte, qu'il ne devait plus revoir, pour se rendre en Syrie, en contournant par l'est les possessions franques, en évitant Karak par la route de Wâdi-Moûsa et en continuant par Boçrà jusqu'à Damas.

ʿIzz-eddîn, prince de Mossoul, avait fait alliance avec les Croisés pour combattre Çalâḥ-eddîn; celui-ci reprit vite les villes de la haute Syrie qui lui avaient été enlevées, il y adjoignit la plupart des places de la Mésopotamie et vint mettre le siège devant Mossoul qu'il aurait probablement reprise si, atteint d'une dangereuse maladie, il n'avait été obligé de se retirer à Ḥama ; mais ʿIzz-eddîn lui fit proposer la paix en le reconnaissant comme suzerain et en s'obligeant à lui fournir des troupes.

A partir de ce moment Çalâḥ-eddîn tourna toutes ses forces du côté des établissements francs de la Terre-Sainte. En 583 (1186), il enleva successivement aux Croisés Tibériade, Césarée, Caïffa, Jaffa, Sidon, Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre, après avoir remporté une victoire décisive à Ḥiṭṭîn près de Tibériade, le samedi 24 rébîʿ II (4 juillet) ; Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et les grands-maîtres des Templiers et des Hospitaliers furent faits prisonniers. C'était la fin du royaume des Croisés : Çalâḥ-eddîn marcha sur Jérusalem, qui capitula après quatorze jours d'une vigoureuse résistance.

Les habitants durent se racheter, chaque homme moyennant dix dinars ; les femmes furent taxées à cinq dinars par tête et les enfants à deux ; ceux qui ne purent payer devinrent esclaves. Les chrétiens étaient restés maîtres de la ville sainte pendant quatre-vingt-huit ans ; Çalâḥ-eddîn y entra le vendredi 27 rédjeb 583 (2 octobre 1187), anniversaire de la nuit du Miʿradj.

Toute la Palestine tomba entre ses mains, sauf Tyr (Çoûr) qu'il attaqua en vain, et Saint-Jean-d'Acre reprise par les chrétiens. On conclut une trêve et l'on s'occupa du mariage du frère de Çalâḥ-eddîn, el-Mélik el-ʿAdil Séïf-eddîn (Safadin), avec la sœur de Richard, roi d'Angleterre ; tout était arrêté et entendu lorsque les évêques refusèrent leur consentement à ce mariage d'une chrétienne avec un musulman, contraire aux canons de l'Église. Il aurait fallu que

Séïf-eddîn se fit baptiser ; tout accord fut rompu et la lutte reprit, mais pour peu de temps, car Çalâḥ-eddîn, à peine âgé de cinquante-sept ans, mourut à Damas le vendredi 27 çafar 589 (4 mars 1193). Il ne laissait dans son trésor particulier que quarante-sept dirhems d'argent ; tout le reste était passé aux frais de la guerre. Il fallut que sa sœur, Sittat-ech-Châm, distribuât de ses propres deniers les aumônes d'usage à l'occasion des funérailles.

L'État fondé par Çalâḥ-eddîn disparut avec lui et se morcela en une infinité de petites principautés; car il n'avait pas laissé moins de seize enfants mâles, plus une fille qui épousa le fils de Séïf-eddîn, el-Mélik el-Kâmil, son cousin, et il fallait satisfaire tous les appétits. Toutefois, les conquêtes de Çalâḥ-eddîn restèrent groupés dans trois principales divisions : l'Égypte avec 'Imâd-eddîn 'Othmân (El-Mélik el-'Azîz), la Palestine et la Syrie moyenne et centrale (Damas et Boçrâ) avec Noûr-eddîn 'Ali (el-Mélik el-Afḍal), la Syrie septentrionale avec Ghiyâth-eddîn Ilghâzî (el-Mélik ezh-Zhâhir). Les autres princes conservèrent, à titre de souverains, les territoires qu'ils avaient reçus en apanage, mais ils reconnurent la suzeraineté de l'un de ces trois fils du conquérant ; c'est ainsi qu'à Karak et Chaubak, se trouve établi Séïf-eddîn Abou-Bekr (el-Mélik el-'Adil), frère de Çalâḥ-eddîn; à Ḥama, Salamiyya et Ma'arra, un petit-neveu du même, Nâçir-eddîn Moḥammed (el-Mélik el-Mançoûr), fils de Taqî-eddîn 'Omar ; à Ba'albekk, Behrâm-Châh (el-Mélik el-Amdjad), également petit-neveu ; à Edesse, Chîrkoûh (el-Mélik el-Modjâhid), petit-fils de l'oncle de Çalâh-eddîn. Le Yémen restait aux mains de Toghtékîn (el-Mélik el-Mo'izz) qui avait succédé à son frère Chems-ed-daula Toûrân-Châh, fils de Çalâh-eddîn, déjà maître de ce pays depuis 569 (1173).

Les compétitions des divers membres de la famille des Eyyoubites ruinèrent bien vite des contrées qui auraient gagné à être maintenues sous une seule direction. Dès 592 (1196), el-Mélik el-'Adil Abou-Bekr s'entendit avec son neveu d'Égypte, el-Mélik el-'Azîz 'Othmân, pour enlever Damas à el-Mélik el-Afḍal : celui-ci, devant cette coalition, n'eut d'autre ressource que de s'enfuir auprès du khalife abbasside

en-Nâçir, qui ne le secourut point. El-Mélik el-'Azîz ne jouit pas longtemps d'une victoire qui ne lui avait coûté que la cession de Jérusalem en faveur de son allié ; il mourut à vingt-sept ans (21 moḥarrem 595 = 22 novembre 1198), après avoir vainement essayé de démolir la troisième des grandes pyramides et avoir rétabli les règlements de police institués par el-Ḥâkim pour interdire les promenades sur l'eau pendant la nuit à l'occasion de la grande crue du Nil. Le fils qu'il laissait avait à peine huit ans ; il fallait un tuteur à Nâçir-eddîn Moḥammed (el-Mélik el-Mançoûr) ; un parti puissant appela le sultan détrôné de Damas, el-Mélik el-Afdal, qui se déclara *atabek* (tuteur) de son neveu, mais, sans tarder, el-Mélik el-'Adil entra en Égypte pour réclamer cette charge, assiégea l'*atabek* dans son palais du Caire et le contraignit à s'enfuir : puis, maître de la situation, il ne tarda pas à déposer le neveu qu'il était venu protéger, et il devint par ce coup d'État maître de l'Égypte comme de la Syrie (chawwâl 596 = juillet-août 1200). Les autres princes de la famille, y compris el-Mélik ezh-Zhâhir d'Alep, reconnurent sa suzeraineté ; ainsi se trouvait reconstitué, sous une seule main, le royaume de Çalâḥ-eddîn.

Les discussions qui partageaient en fractions hostiles les membres de la famille d'Eyyoûb avaient paru aux Croisés un moment favorable pour reprendre l'avantage ; la cinquième croisade, prêchée par le pape Innocent III en 1198 et la sixième, dont l'initiative était due au même, en 1213, allaient jeter sur les rivages de l'Égypte et de la Syrie des foules de nouveaux combattants. Mais l'activité d'el-Mélik el-'Adil et la réunion des principautés éparses sous sa direction devaient lui permettre de faire face à tous les dangers. Les Croisés débarquèrent dans le Delta, et pénétrèrent jusqu'à Foua, sur la branche de Rosette, dont ils massacrèrent les habitants; le sultan n'était pas encore en mesure de les repousser par la force ; il acheta leur retraite par la cession de Jaffa (601-1204) et des moitiés indivises de Lydda et de Ramla, alors partagées entre les Musulmans et les chrétiens. Les combattants de la sixième croisade débarquèrent surtout à Saint-Jean-d'Acre et repoussèrent de Naplouse, en la coupant de

ses communications avec l'Égypte, el-Mélik el-ʿAdil ; puis ils allèrent mettre le siège devant Damiette (615-1218). Le gouvernement de l'Égypte était alors entre les mains du fils d'el-Mélik el-ʿAdil, Nâçir-eddìn Moḥammed (el-Mélik el-Kâmil), qui se mit courageusement à l'œuvre en attendant l'arrivée de son père et des renforts que celui-ci lui expédiait en hâte ; el-Mélik el-ʿAdil s'était lui-même mis en route lorsqu'il mourut subitement, à l'âge de soixante-quinze ans, dans les plaines de la Palestine (7 djoumâda II 615 = 31 août 1218).

Les Croisés venaient de s'emparer de la Tour de la Chaîne (*bordj es-silsila*), ainsi appelée à cause de la grosse chaîne de fer qui barrait l'entrée du Nil et qui s'étendait entre elle et les murs de Damiette. En plus de ce succès, les troupes se mutinèrent et voulurent proclamer sultan un émir kurde, ʿImâd-eddîn Aḥmed : la situation était donc des plus périlleuses pour le jeune el-Mélik el-Kâmil, lorsqu'il fut sauvé par son frère Khaïr-eddìn ʿIsà (el-Mélik el-Moʿazhzham, Coradin des écrivains occidentaux), prince de Damas, qui réprima la révolte et battit les Francs sans pouvoir néanmoins leur faire lever le siège de Damiette ; cette place finit par être prise d'assaut (10 ramaḍân 616 = 19 novembre 1219).

Les Croisés ne voulurent pas en rester là et se mirent en marche vers le Caire ; mais ils furent obligés de s'arrêter à Mançoûra, où le sultan était campé et où arrivaient les renforts amenés de Syrie par les Eyyoubites ; néanmoins, comme il n'avait pas confiance dans l'issue d'un second combat, le premier lui ayant fait éprouver des pertes considérables, il offrit aux Croisés la cession de Jérusalem, d'Ascalon, de Tibériade et des places de la côte, moyennant la reddition de Damiette ; les Francs demandèrent en outre des indemnités, dont une grosse somme pour rétablir les fortifications de Jérusalem qu'el-Mélik el-Moʿazhzham venait de faire démanteler pour qu'ils n'allassent pas en faire un réduit inexpugnable ; ces négociations traînaient en longueur lorsque les Musulmans, profitant de ce que la crue du Nil était dans son plein, allèrent couper la digue du canal de Maḥallé sur les derrières du camp des Croisés. L'inondation changea

la face des choses et les Francs, pour pouvoir se retirer tranquillement, furent obligés de sacrifier Damiette sans compensation ; on échangea des otages et le traité d'évacuation fut signé (7 redjeb 618 = 27 août 1221).

El-Mélik el-Kâmil résolut de détourner à son profit la grande force combattante que représentaient les Croisés ; désireux d'enlever Damas à el-Mélik el-Mo'azhzham, il négocia avec l'empereur d'Allemagne Frédéric et le détermina à attaquer la Syrie moyenne. Seulement il arriva ceci : le prince eyyoubite de Damas mourut, et son jeune fils Çalâḥ-eddîn Da'oûd (el-Mélik en-Nâçir) se vit enlever par son oncle, el-Mélik el-Kâmil, les places de Chaubak et de Jérusalem ; ayant appelé de Mésopotamie à son secours el-Mélik el-Achraf, celui-ci s'arrangea avec le sultan d'Égypte et ils partagèrent entre eux les possessions du jeune prince dépouillé. Quand Frédéric II, aux termes du traité, se mit en marche, les choses avaient changé ; mais il n'en tint pas compte, et continuant d'aller de l'avant, il s'empara de Tyr. Il s'en suivit de nouvelles négcciations qui furent interrompues par la mort, à Damas, d'el-Mélik el-Kâmil (rédjeb 635 = février-mars 1238).

Il avait laissé en Égypte son fils Séïf-eddîn Abou-Bekr (el-Mélik el-'Adil II) qui fut immédiatement reconnu par les émirs comme son successeur; celui-ci avait tout à craindre de son frère Nedjm-eddîn Eyyoûb (el-Mélik eç-Çâliḥ), lequel venait d'échanger ses possessions de Mésopotamie contre la Syrie, que lui cédait l'émir Yoûnous el-Mélik el-Djawâd ; il marcha à sa rencontre jusqu'à Belbéïs où éclata le complot que les émirs avaient formé à l'instigation du nouveau maître de la Syrie ; arrêté dans sa tente, il fut déposé (8 dhoul-hidjdja 637 = 30 juin 1240) après deux ans environ de règne. El-Mélik eç-Çâlih fit une entrée triomphale au Caire.

Une fois affermi sur le trône, le nouveau sultan pensa à se débarrasser des gênants collaborateurs qui l'y avaient amené ; appuyé sur sa garde particulière composée de *mamloûks* (esclaves) d'origine turque, il fit arrêter tous les émirs qui avaient comploté en sa faveur, et il dépouilla de ses États de Mésopotamie ce même émir el-Mélik el-Djawâd

avec lequel il les avait échangés contre la possession de la Syrie. Celui-ci alla demander asile aux Croisés de Saint-Jean-d'Acre ; on le reçut, mais on le livra ensuite à Ismâ'îl, prince de Damas, qui le fit étrangler.

L'Égypte attirait toutes les ambitions : le prince de Ḥoms et celui de Karak promirent aux Francs le partage de cette province s'ils les aidaient à la conquérir, et leur cédèrent tout d'abord Tibériade, Ascalon et Jérusalem; la guerre resta indécise, d'autant plus qu'un nouvel élément entra en scène: les troupes du Khârizm-Châh ou roi du Khârizm (Chorasmie, Khiva actuel), refoulées des bords de l'Oxus par les conquêtes des Mongols, s'allièrent avec le sultan d'Égypte, et vinrent attaquer les Francs et leurs alliés sous les murs de Gaza, où, réunis aux Égyptiens, ils remportèrent une victoire complète qui donna la Syrie, sauf Ḥoms, à El-Mélik eç-Çâliḥ.

Le concile de Lyon (1245) avait décidé une septième croisade. Elle était commandée par Louis IX, roi de France ; elle débarqua en Égypte. Depuis la première conquête de Damiette par les Francs, on avait tout fait pour mettre cette ville en état de défense ; mais ces préparatifs ne servirent à rien: l'émir Fakhr-eddîn, qui avait tenté de s'opposer au débarquement, vit ses troupes écrasées, et la tribu arabe des Banou-Kinâna, chargée de la garde des remparts, fut prise de terreur panique; elle s'enfuit, et les habitants la suivirent. Les Croisés entrèrent sans coup férir dans la place, qui n'avait plus de défenseurs (22 çafar 645 = 29 juin 1247). El-Mélik eç-Çâliḥ était alors en Syrie, préparant l'attaque de Ḥoms ; à cette nouvelle, il revint en hâte, et comme il souffrait d'un ulcère au jarret, il se fit transporter sur une litière. A son arrivée il fit pendre tous les membres de la tribu des Banou-Kinâna et alla camper à Mançoûra, où d'ailleurs il ne tarda pas à mourir de cet ulcère à la jambe qui avait empiré rapidement ; il avait à peine quarante ans (15 cha'bân = 14 décembre).

Il n'avait pas désigné de successeur, et son seul fils était alors à Ḥiçn-Kaïfâ, en Syrie. L'esclave favorite du sultan, qui avait un grand empire sur lui et qu'il aurait même épousée suivant certains auteurs, Chadjar ed-dorr, était la mère de

ce seul fils, Ghiyâth-eddîn Tourân-châh ; pour lui conserver le trône, elle se concerta avec l'émir Fakhr-eddîn et le chef des eunuques Djémal-eddîn Moḥassin ; la mort du sultan fut tenue secrète ; on fit accroire à l'assemblée des émirs qu'il avait formellement désigné son fils pour lui succéder et qu'il avait choisi pour *atabek* (tuteur du jeune prince) et chef du gouvernement l'émir Fakhr-eddîn. Cette ruse réussit, tandis qu'on mandait en toute hâte Ghiyath-eddîn Toûrân-Châh (el-Mélik el-Moʿazhzham).

Pendant ce temps les Francs marchaient sur le Caire. Un combat heureux leur ouvrit la route de Mançoûra (la Massoure), où ils surprirent l'armée musulmane le mardi 5 dhoû'l-qâda 647 (8 février 1250) et la massacrèrent en partie ; l'émir Fakhr-eddîn avait courageusement péri au début de l'attaque ; la charge du corps des mamlouks arrêta seul l'élan des chevaliers français. On resta sur ses positions respectives. L'arrivée du nouveau sultan ranima l'ardeur des Musulmans, et, au fort de la lutte, ceux-ci réussirent à s'emparer de trente-deux navires de la flotte des chrétiens. Cette perte était irréparable, car les vivres des Croisés leur venaient par eau de Damiette ; ils proposèrent d'évacuer celle-ci si on leur rendait Jérusalem, mais leurs offres furent rejetées. Pressés par la famine, il leur fallut songer à se replier sur le port où ils avaient débarqué ; mais au milieu de leur retraite ils furent atteints à Fareskoûr le jeudi 2 moḥarrem 648 (6 avril 1250) et complètement défaits ; le roi Louis IX et les princes de son entourage, qui s'étaient retirés à Minyet Aboû-ʿAbdallah, furent forcés de se rendre prisonniers à l'eunuque Moḥassin.

Cette victoire fut fatale au jeune sultan. Enivré par son succès, il crut pouvoir éloigner de lui les émirs et les mamlouks pour s'entourer de courtisans ramenés de Mésopotamie. Le mois de moḥarrem ne s'était pas encore écoulé que la révolte éclata : le lundi 30 (4 mai), les mamlouks assaillirent sa tente, et l'un d'eux, Béïbars, lui porta le premier coup : le sultan se réfugia dans une tour de bois à laquelle on mit le feu, il courut alors vers le Nil pour y trouver une embarcation, mais atteint par les flèches, il tomba et fut achevé à coups de sabre. Ce fut la fin du règne des Eyyoubites en Égypte.

Eyyoubites.

Égypte.

El-Mélik en Nâçir Çalâḥ-ed-dìn Yoûsouf (Saladin). 564-1169
— el-'Azìz 'Imâd-ed-dìn 'Othmân 589-1193
— el-Mançoûr Moḥammed 595-1198
— el-'Âdil Séïf-ed-dìn Abou-Bekr (Saphadìn) 596-1199
— el-Kâmil Moḥammed 615-1218
— el-'Âdil II Séïf-ed dìn Abou-Bekr. . . 635-1238
— eç-Çâliḥ Nedjm ed-dìn Eyyoûb. . . . 637-1240
— el-Mo'azhzham Toûrân-Châh. 647-1249
— el-Achraf Moûsà 648-650 (1250-1252)

Damas.

El-Mélik el-Afḍal Noûr-ed-dìn 'Ali. 582-1186
— el-'Âdil Seïf-eddìn Abou-Bekr 592-1196
— el-Mo'azhzham Charaf-ed-dìn 'Isà. . . 615-1218
— en-Nâçir Çalâḥ-ed-dìn Dâoûd 624-1227
— el-Achraf Moûsà. 626-1228
— eç-Çâliḥ Ismâ'ìl 635-1237
— el-Kâmil, el-'Âdil, eç-Çâliḥ et el-Moazhzham d'Égypte. 635-645 (1237-1249)
— en-Nâçir Çalâh-ed-dìn Yoûsouf, d'Alep, 648-658 (1250-1260).

Alep.

El-Mélik ezh-Zhâhir Ghiyâth ed-dìn Ghâzi . . . 582-1186
— el-'Azîz Ghiyâth-ed-dîn Moḥammed . . 613-1216
— en-Nâçir Çalâḥ-ed-dìn Yoûsouf, 634-658 (1236-1260)

Mésopotamie.

El-Mélik el-Auḥad Nedjm-ed-dìn Eyyoûb . . . 597-1200
— el-Achraf Mozhaffar-ed-dìn Mousà. . . 607-1210
— el-Mozhaffar Ghâzì 628-643 (1230-1244)

Ḥama.

El-Mélik el-Mozhaffar Ier Taqî ed-dìn 'Omar. . . 574-1178
— el-Mançoûr Ier Moḥammed 587-1191
— en-Nâçir Qylydj-Arslân 617-1220
— el-Mozhaffar II Taqî ed-dîn Maḥmoûd . 626-1229
— el-Mançoûr II Moḥammed 642-1244
— el-Mozhaffar III Maḥmoûd . 683-698 (1284-1298)

— el-Mo'ayyad Abou'l-Fédâ Ismâ'îl, 710-1310.
— el-Afḍal Moḥammed . . . 733-742 (1332-1341)

Ḥoms.

Moḥammed ben Chìrkoûh 574-1178
El-Mélik el-Modjâhid Chìrkoûh. 581-1185
— el-Mançoûr Ibrâhìm 637-1239
— el-Achraf Mozhaffar-ed-dìn Moûsà,
644-661 (1245-1262)

Arabie.

El-Mélik el-Mo'azhzham Toûrân-châh ben Eyyoûb. 569-1173
Séïf-el-Islâm Toghtékìn ben Eyyoûb 577-1181
Mo'izz-ed-dîn Ismâ'îl 593-1196
El-Mélik en-Nâçir Eyyoûb. 598-1201
— el-Mozhaffar Soléïmân. 611-1214
— el-Mas'oûd Çalâḥ-ed-dìn Yoûsouf, 612-625
(1215-1228)

BIBLIOGRAPHIE

Recueil des historiens des Croisades, Historiens orientaux, in-f°, t. Ier, 1872; extraits d'Abou'l-Fédâ et d'Ibn-el-Athîr (*Kâmil et-téwârikh* et *Histoire des Atabeks de Mossoul*), par M.-G. de Slane; t. III, 1884; t. IV, 1898; t. V, 1906. Les deux derniers tomes contiennent le *Kitâb er-Raudataïn*, « Livre des deux jardins », histoire de Nour-ed-dîn et de Çalâh-ed-dîn, par Abou-Châma, publié et traduit par C. Barbier de Meynard.

Bahâ-ed-dîn Ibn-Cheddâd, *Vita et res gestae sultani... Saladini*. ed. et latine vertit A. Schultens, in-f°, 1755.

'Imâd ed-dîn el-Kâtib el Isfahanî, *El Fath el-Qossî fi'l-fath el-qodsî, Histoire de la conquête de la Syrie et de la Palestine par Salah-ed-din*, texte arabe publié par C. de Landberg, t. I, in-8, 1888.

Michaud, *Bibliothèque des Croisades*. Quatrième partie, chroniques arabes, traduites et mises en ordre par Reinaud : 1 vol. in-8, 1829.

Adolph-H. **Helbig**, *Al-Qâdi al-Fâdil*, der Wezîr saladin's, eine Biographie. In-8, Berlin, 1909.

CHAPITRE XX

LES MAMLOUKS TURCS OU *BAḤRITES*

Les conquêtes des Mongols avaient abondamment pourvu d'esclaves les marchés de l'Orient, et le sultan el-Mélik eç-Çâliḥ en avait profité pour se constituer une garde particulière (*ḥalqa*) composée d'esclaves turcomans, destinée à contrebalancer le pouvoir des émirs qui se transformaient peu à peu en seigneurs féodaux ; il pouvait compter sur la fidélité de cette garde turque ; mais celle-ci à son tour prit le dessus, renversa le dernier de ses successeurs et mit fin à sa dynastie. Pour loger les régiments ainsi créés, il avait fallu construire de nouvelles casernes ; on avait utilisé pour cela l'extrémité sud de l'île de Rauḍa, près du Miqyâs et le long du bras oriental du Nil (*el-baḥr*) ; d'où le nom de *Mamloûks baḥrites* sous lesquels ils sont connus dans l'histoire.

Une fois la révolution faite, ceux qui en profitaient étaient bien embarrassés ; l'anarchie la plus complète régnait partout. Le roi de France et les princes de sa cour étaient encore prisonniers non loin de la tour de bois de Fareskoûr ; au milieu de ce désordre, ils sortirent sans être inquiétés, traversèrent sans difficulté les rangs d'une armée qui ne leur était plus hostile, et s'embarquèrent à bord des navires qui devaient les conduire à Damiette. Du bord des vaisseaux, ils assistèrent à la catastrophe : Toûrân-Châh périt tout près de la galère sur laquelle était monté le sire de Joinville. On a même prétendu, chose entièrement invraisemblable, que la couronne d'Égypte fut offerte à Louis IX qui la refusa ; mais

ce qui est certain, c'est qu'il vit un des meurtriers, Fâris Aqṭaï, venir lui présenter son sabre encore tout ensanglanté, en lui demandant une récompense.

L'ordre fut rétabli par les négociations de la sultane Chadjar-ed-dorr, qui depuis longtemps avait distingué, dans la foule des Mamloûks, ʿIzz-eddîn Aïbek, qu'on soupçonnait pourtant d'avoir participé au meurtre d'el-Mélik el-Moʿazhzham. D'accord avec lui, elle assembla les émirs et se fit prêter serment de fidélité, tandis qu'Aïbek fut constitué *atabek* (tuteur) de l'ancienne favorite, c'est-à-dire en réalité régent du royaume. La diminution des impôts lui attira la faveur populaire, des largesses lui attachèrent les chefs de l'armée; mais les premières difficultés vinrent de l'extérieur. Le Khalife de Bagdad el-Mostançir-billah refusa de délivrer le diplôme d'investiture au nom d'une femme, et les Mamloûks de Damas livrèrent la ville au sultan éyyoubite d'Alep, el-Mélik en-Nâçir Yoûsouf. Ces deux événements contraignirent Chadjar-eddorr à abdiquer, sous la pression de l'opinion publique, et son associé resta seul souverain, avec le titre d'el-Mélik el-Moʿizz, auquel on ajoutait celui de Djâchengîr parce qu'il avait rempli les fonctions d'officier dégustateur, et de Turkmânî à cause de son origine; puis il épousa Chadjar-ed-dorr.

Toutefois les choses n'allèrent pas toutes seules. Aïbek avait contre lui un parti puissant de Mamloûks, qu'on appelait Çâliḥites parce qu'ils avaient appartenu à el-Mélik eç-Çâliḥ Nedjm-eddîn ; ceux-ci tenaient pour un jeune prince de la branche éyyoubite du Yémen, Moûsâ Mozhaffar-eddîn, arrière-petit-fils d'el-Mélik el-Kâmil ; ils forcèrent Aïbek à le reconnaître comme souverain sous le titre d'el-Mélik el-Achraf, et à se contenter du titre d'*atabek :* en réalité, avec cette diminution de situation, Aïbek conservait le même pouvoir qu'auparavant, le pouvoir absolu.

Le danger croissait du côté de la Syrie. Une fois maître de Damas et des autres villes, el-Mélik en-Nâçir Yoûsouf pensa à réclamer la vengeance d'el-Mélik el-Moʿazhzham son cousin : il fit appel à tous les autres membres de la famille et proposa à Louis IX, qui était à Saint-Jean-d'Acre, de se

joindre à lui moyennant la restitution du royaume de Jérusalem. Au cours des négociations qui se suivaient en même temps auprès du prince d'Alep et auprès des Mamloûks, il fut aisé de démêler que ceux-ci acceptaient des conditions d'un intérêt pratique plus immédiat que la vague promesse de la restitution de la ville sainte; en effet, le roi de France avait demandé que les Égyptiens renonçassent aux deux cent mille dinars qui restaient encore à payer aux termes du traité d'évacuation, renvoyassent tous les enfants enlevés et contraints d'embrasser l'islamisme, et remissent les têtes des chrétiens pendues aux créneaux du Caire ; les Mamloûks consentirent à tout ; ils promirent aussi, comme les Alépins, la restitution du royaume de Jérusalem, et firent présent à Louis IX d'un éléphant qui fut le premier de son espèce qu'on vit en France.

El-Mélik en-Nâçir, voyant que ses propositions n'aboutissaient pas, comprit aisément que celles des Mamloûks avaient été agréées : avec une prompte décision, il envoya des troupes qui, pour empêcher la jonction des Croisés avec les Égyptiens, battirent ceux-ci à Gaza et les poursuivirent ; puis, ramenées en Syrie, elles pénétrèrent de nouveau en Égypte ayant à leur tête le sultan d'Alep lui-même. C'est à 'Abbâsa, à la limite du désert, que se livra la bataille décisive. Les Égyptiens, mis en déroute, allèrent porter au loin la nouvelle de leur défaite; les habitants se hâtèrent de se déclarer en faveur du vainqueur présumé, ce qui indique le degré d'impopularité où était tombé le régime détesté des Mamloûks ; mais cette hâte imprudente leur coûta cher. En effet, Aïbek, en opérant sa retraite, avait rencontré par hasard Chems-eddin Lou'lou', général des Syriens, accompagné d'une faible escorte ; il l'attaqua, le tua, puis se précipita sur El-Mélik en-Nâçir lui-même qui se trouvait sur le champ de bataille avec quelques personnages seulement pour l'entourer; devant l'attaque impétueuse de l'ennemi el-Mélik en-Nâçir n'eut que le temps de s'enfuir, et Aïbek, prenant à revers les corps isolés et débandés soit par le pillage du camp, soit par la poursuite des fuyards, en eut promptement raison. La bataille était gagnée. Le sultan de Da-

mas, à bout de forces, conclut la paix avec les Mamloûks en leur cédant Gaza, Jérusalem, Naplouse et toute la côte de Phénicie. Ce traité était dû à la médiation de Nedjm-ed-dîn Bâderâyî, envoyé par le Khalife abbasside (651-1253).

Âïbek était devenu tout-puissant. Il se vengea de l'attitude des citadins du Caire en faisant mettre la ville au pillage ; il employa toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent ; outre les confiscations qui suivirent les exécutions qu'il ordonna, son ministre Hibat-allah Fâïzi imagina des expédients jusqu'alors inconnus et établit une foule d'impôts nouveaux sur le commerce et les propriétés. Un soulèvement des Bédouins, sous les ordres du chérif Hiçn ed-dîn Thaʿlab, fut réprimé par Fâris Aqṭaï ; depuis lors les Arabes d'Égypte se trouvèrent dispersés et perdirent entièrement leur importance et leurs richesses. Cela ne fit qu'agrandir la situation que ce général occupait au Caire ; Aïbek sentit que les Mamloûks baḥrîtes échappaient à son autorité, et il se débarrassa de l'émir Fâris Aqṭaï en le faisant tuer à coups de sabre ; et comme les Çâliḥites vinrent en foule à la porte de la citadelle demander qu'on le leur rendît, parce qu'il était le chef de ce parti, il leur fit jeter sa tête du haut des remparts : saisis de terreur panique, les assaillants s'enfuirent jusqu'en Syrie et en Asie Mineure ; ceux de leurs partisans qui ne purent quitter la ville furent punis de mort ou mis en prison. Enfin le dictateur fit emprisonner el-Mélik el-Achraf, le jeune prince éyyoubite qu'on lui avait imposé, et qui n'avait plus de point d'appui, la faction des Çâliḥites étant définitivement anéantie ; il mourut dans sa geôle, après un an et un mois de règne.

Une tragédie de palais, bientôt après, allait détruire l'édifice si péniblement élevé par l'émir mamloûk. Sous le prétexte que Chadjar ed-dorr ne lui avait pas donné d'enfants, Aïbek s'était entouré de concubines dont une fut la mère de son fils Noûr-eddîn ʿAlî. En outre, il avait demandé en mariage la fille du souverain de Mossoul, Bedr-eddîn Lou'louʾ. La colère de Chadjar ed-dorr s'enflamma et elle ne rêva plus que meurtre. Cinq assassins furent cachés dans le bain de la citadelle et y étranglèrent par surprise Aïbek

(mardi 24 rébî' I 655 = 10 avril 1257). La vengeance de cet attentat ne se fit pas attendre. En vain Chadjar-ed-dorr, ayant recours à l'un des principaux émirs, 'Izz-eddîn el-Ḥalabî, lui fit remettre le sceau de l'empire : il refusa, n'osant pas faire une démarche aussi hardie. Au matin, les mamloûks partisans d'Aïbek se soulevèrent et installèrent à sa place son fils Noûr-eddîn 'Alî (el-Mélik el-Mançoûr), qui n'avait que quinze ans ; Chadjar-ed-dorr fut assommée, dans le harem, à coups de galoches ou patins de bois nommés *qabqab* dont on se sert pour marcher sur les dalles de marbre ou de pierre. Son cadavre, jeté dans les fossés de la citadelle, en fut retiré à demi dévoré par les chiens errants et ensuite enterré.

Le jeune Noûr-eddîn 'Alî n'était pas de taille à pouvoir se maintenir dans des conjonctures aussi difficiles ; il passait la plus grande partie de son temps à jouer avec des pigeons, à faire combattre des coqs ou des béliers, à s'exercer au jet de pierres ; d'ailleurs son âge ne lui permettait guère de régner par lui-même ; il lui fallait un ministre qui avait forcément le maniement des affaires entre les mains. Ce fut d'abord un médecin d'origine copte, Hibat-allah, surnommé Charaf-eddîn quand il se fit musulman, qui avait déjà été ministre des derniers princes éyyoubites ; mais son influence ne put rien contre celle de l'émir Séïf-eddîn Qouṭouz qui, une fois nommé *atabek*, eut en son pouvoir le commandement des troupes ; après avoir fait revenir de Syrie les émirs du parti Çâliḥite, il convoqua un conseil pour aviser aux mesures nécessaires en vue de se procurer de l'argent, et il profita de l'assentiment tacite qui lui était donné en déposant Noûr-eddîn après un règne de moins de trois ans (24 dhoû'l-qa'da 657 = 12 novembre 1259). Son premier soin fut de faire emprisonner et disparaître son prédécesseur, en même temps qu'il faisait mettre en croix Charaf-eddîn à la porte de la citadelle. Qouṭouz (1) était, prétend-on, fils de Maudoûd-Châh, de la famille des Khârizm-Châh que les conquêtes

(1) Le nom de *Qouṭouz*, qui signifie « chien enragé » en turc oriental, est le même que celui du maréchal russe Kutusoff ; l'adversaire de Napoléon Ier en 1812 était d'origine tatare.

des Mongols venaient de disperser dans le monde : on disait que, fait prisonnier par les envahisseurs, il avait été vendu à Damas et de là conduit au Caire, et par un hasard singulier, c'est à ce moment que Houlagou, qui venait de s'emparer de Bagdad l'année précédente, envoya des députés sommer l'Égypte de se soumettre au petit-fils de Tchinggiz-Khân. Les Mongols étaient alors maîtres de la Syrie presque tout entière : Alep et Damas étaient tombées entre leurs mains; El Mélik en-Nâçir avait fui en hâte de cette dernière ville, ainsi que tous ceux des habitants qui le purent; arrêté par un de ses pages, il fut livré à Houlagou. Qoutouz était le digne parent de l'illustre et brave Djélâl-eddîn Mangobirti, le dernier des Khârizm-Châh, qui lutta si longtemps et avec tant de courage contre les armées commandées par le conquérant tatare en personne. Il pouvait compter sur la bravoure de ses troupes, enorgueillies de leurs derniers triomphes sur les Croisés; il y joignit une levée générale des tribus arabes et perçut une contribution extraordinaire de ses sujets. Ainsi prêt à tout événement, il partit pour la Syrie; mais la bataille décisive que l'on escomptait n'eut pas lieu; l'empereur Mangou venait de mourir et Houlagou, son frère, était parti avec son armée pour l'Asie centrale, ne laissant en Syrie qu'un corps de cavalerie commandée par son lieutenant Ketbogha. Cette troupe, forte d'environ dix mille hommes, continua néanmoins sa route, mais elle se vit couper celle-ci à 'Aïn-Djâloût en Palestine, et y fut défaite complètement ; il ne réchappa que peu de monde de ce désastre; le pillage du camp mongol fut excessivement fructueux (25 ramaḍân 658 = 3 sept. 1260).

L'auréole de la victoire — et c'en était une considérable que d'avoir arrêté le flot débordant qui avait submergé toute l'Asie et l'Europe orientale et ne connaissait guère la défaite — n'empêcha pas un complot de se former contre Qoutouz; il fut assassiné, étant encore à cheval, en revenant de la chasse, sur un signal donné, le lundi 17 dhoû'l-qa'da 658 = 24 octobre 1260), par l'émir Béïbars (Rokn-eddîn el-Bondoqdârî). Celui-ci fut proclamé sultan avec le titre d'el-Mélik

el-Qâhir, qu'il changea bientôt en celui d'el-Mélik ezh-Zhâhir considéré comme de meilleur augure. Son surnom de Bondoqdârî venait de celui que portait déjà le premier maître qui l'avait acheté au marché, 'Alà-ed-dîn Aïtékin el-Bondoqdârî (esclave de l'arbalétrier de la cour); il était passé ensuite au service du prince éyyoubite Mélik-Çâliḥ Nedjm-eddîn.

Quoiqu'il dût son élévation à un crime, Béïbars se montra un grand souverain. Les premières mesures qu'il adopta indiquent un esprit large et ouvert. Au lieu d'exiler et de réduire à la misère les mamloûks de la maison déchue, il rappela ceux de ses prédécesseurs qui s'étaient dispersés dans les villages de la Basse-Égypte, et les incorpora dans sa propre maison militaire; il vida les prisons, diminua les impôts, fit publier des ordres sévères contre les exactions : il n'en faut pas plus, en pays musulman, pour s'attirer les bénédictions du peuple qui, malgré sa résignation, a en horreur la tyrannie et l'injustice.

Dès le début de son règne, il eut à faire la guerre en Syrie ; les habitants de Damas s'étaient révoltés et avaient proclamé sultan l'émir Sandjar d'Alep avec le titre d'el-Mélik el-Modjâhid ; mais l'armée envoyée par Béïbars sous la conduite d'un de ses lieutenants défit ceux-ci, assiégea Damas, s'en empara et y établit sa domination par des exécutions. D'ailleurs son pouvoir allait être inopinément renforcé par l'appui spirituel et moral que venaient lui offrir les débris de la famille des Abbassides. Le dernier des Khalifes de Bagdad, el-Mosta'çim, avait été mis à mort par les Mongols en 1258, et le Khalifat abbasside avait ainsi pris fin ; mais il restait encore un membre de la famille d''Abbâs qui vint se réfugier en Égypte (659-1261) : c'était Abou'l-Qâsim Aḥmed, fils du Khalife ezh-Zhâhir biamrillah et oncle d'el-Mosta'çim, qui s'était enfui de Bagdad lors de la prise de la ville, et avait passé quelque temps au milieu des tribus bédouines de l''Irâq; il résolut de se rendre en Égypte, et, sous l'escorte d'un corps d'Arabes de la tribu de Mohennâ, il arriva à Damas ; en habile politique, qui connaît la valeur des facteurs moraux, Béïbars le reçut avec de grands honneurs, fit vé-

rifier sa descendance, et le proclama Khalife avec le titre d'el-Mostançir billah ; ainsi fut rétabli au Caire le Khalifat de Bagdad, qui dura jusqu'à la conquête ottomane en 1517, comme une autorité purement spirituelle, sans aucun pouvoir effectif : d'ailleurs il y avait bien longtemps qu'il en était ainsi à Bagdad même. Béïbars conçut aussi le projet de rétablir le Khalife sur le trône de ses ancêtres, mais les forces égyptiennes, suffisantes pour maintenir la Syrie dans leur dépendance, ne l'étaient plus pour s'attaquer au nouvel Etat que les Mongols venaient de fonder en Perse ; le corps expéditionnaire envoyé en 'Irâq fut surpris par les troupes tatares et exterminé en grande partie, sauf une cinquantaine d'hommes ; le Khalife el-Mostançir y périt, après avoir joui de sa dignité pendant seulement cinq mois et vingt jours. L'émir Abou'l-'Abbâs Aḥmed, échappé à ce désastre, se rendit en Égypte et y fut reconnu comme Khalife sous le nom d'El-Ḥâkim biamrillah.

Béïbars eut, dès le début de son règne, l'occasion d'exercer les talents d'administrateur que la nature lui avait départis. Une famine désola l'Égypte, et les pauvres se traînaient misérablement dans les campagnes pour dévorer des racines de plantes vertes ; le sultan les fit rassembler, inscrire sur des listes, et partager entre les gens riches qui leur distribuaient des vivres au moyen des greniers de l'État ; en même temps il faisait venir des blés de Syrie et d'autres contrées plus favorisées. Un incendie qui dévora une grande partie de la ville du Caire fut imputé aux chrétiens ; ceux-ci furent taxés à une somme considérable destinée censément à réparer les dommages, mais qui, en réalité, servit à payer quelque peu des frais de la campagne projetée en Syrie, occupée encore en partie par les Croisés et par des princes dissidents.

L'un des premiers soins de Béïbars fut de s'emparer de Karak. Cette forteresse en plein désert était réputée imprenable ; Renaud de Châtillon l'avait défendue avec succès contre Saladin. Elle était au pouvoir du prince éyyoubite El-Mélik el-Moghîth depuis l'an 648 (1250) ; le sultan avait invité plusieurs fois ce prince à venir le voir, mais il s'y était refusé, se dérobant sous divers prétextes. Béïbars con-

tinua de témoigner le plus grand empressement pour le voir; le prince se décida enfin à se rendre à l'invitation du sultan, alors en Syrie (661-1263), et le trouva à Béïsân, où il fut reçu magnifiquement; mais à peine eut-il mis le pied dans l'enceinte du camp, qu'il fut arrêté. On prouva qu'il entretenait des intelligences avec les Mongols, et on le fit conduire à la citadelle du Caire. D'un autre côté, Béïbars voulait gagner les habitants de Karak; arrivé en personne devant cette place, il donna dans ses troupes un commandement au fils d'el-Mélik el-Moghîth et la ville se rendit. On en compléta les travaux de défense, car elle commandait l'une des routes d'accès de la Syrie; on continua notamment le fossé tout autour des murailles, et on la munit abondamment d'armes et de provisions.

La route par le désert, qui permettait de tourner les positions des Croisés, était libre. Béïbars prit Césarée et Arsoûf; il mit le siège devant Saint-Jean-d'Acre, mais il dut l'abandonner pour courir au-devant des Mongols qui, alliés aux Arméniens de Cilicie, venaient de s'emparer de Damas; arrivé devant cette ville, il n'y trouva plus de Mongols : Houlagou venait de mourir et ses troupes avaient regagné la Perse. Forcé de rentrer en Syrie, Béïbars s'empara de Çafed, située sur une hauteur qui domine le lac de Tibériade, et d'Aïla sur la mer Rouge. Le sultan se porta alors sur la Cilicie; Haïṭon, roi de la Petite-Arménie, qui se trouvait, ainsi que les Seldjouqîdes de Roûm, sous la dépendance des Mongols et forcé de combattre pour eux, perdit Sîs, sa capitale, et les principales villes de son royaume; mais Béïbars dut s'arrêter, car Abaqa venait de succéder à son père Houlagou et se portait au secours de ses alliés.

Après une année passée à de nouveaux préparatifs, le sultan se remit en campagne en 666 (1267) et conquit un certain nombre de places fortes, telles que Jaffa, Antioche; il fit également le pèlerinage de la Mecque l'année suivante. Deux ans plus tard (669-1270), il mettait fin, par la prise de la forteresse de Ḥiçn el-Akrâd (le château des Kurdes), aux établissements des Ismaéliens ou Assassins en Syrie, comme Houlagou, plusieurs années auparavant, avait détruit cette

secte inquiétante en démolissant son repaire d'Alamoût, dans les montagnes de Qazwîn. La Syrie fut complètement délivrée de toute crainte d'invasion mongole par la bataille d'El-Bîré (Birédjik) sur l'Euphrate, à la hauteur d'Alep ; une manœuvre tactique que Béïbars employa à propos en tournant l'ennemi, facilitée d'ailleurs par l'emploi de barques démontées qu'il avait fait porter sur des chariots, depuis Damas, lui avait assuré le gain du combat. Il y avait, en tout cas, été puissamment aidé par un de ses généraux, l'émir Qalâoun el-Elfî qui avait traversé l'Euphrate à gué, à la tête de sa cavalerie. Une partie des troupes avait passé le fleuve à la nage, en tenant la bride des chevaux et en se servant de ses lances comme de rames (671-1272). Abaqa revint à la charge deux ans plus tard et essaya de prendre El-Bîré; il n'y réussit pas.

Rassuré de ce côté, Béïbars étendit ses conquêtes ; il occupa la Cyrénaïque et Barqa; puis il réduisit la Nubie déjà razziée trois ans auparavant, après une seule bataille livrée à Assouan par l'émir Aq-Sonqor el-Fârékânî. Cette campagne avait été entreprise à la suite des plaintes du neveu du roi de Nubie, victime des injustices de ce roi, nommé David ; celui-ci, une fois défait, fut remplacé par son neveu, qui céda au sultan les parages immédiats de la ville d'Assouan. On démolit l'église de Soûs, d'où l'on enleva des richesses considérables ; les Nubiens se soumirent au payement de la capitation, et l'on établit à Dongola des collecteurs chargés de percevoir cet impôt (674-1275). Béïbars aurait étendu probablement encore le cercle de son activité, s'il n'avait pas péri tout à coup, empoisonné par méprise. Les Seldjouqides d'Asie Mineure étaient alors sous la dépendance des Mongols, et il résolut de se mettre en campagne pour les réduire et assurer les frontières septentrionales ; il fit garder les passages de l'Euphrate pour mettre à l'abri son flanc droit, franchit les défilés d''Aïn-Tâb et rencontra l'armée alliée, turco-mongole, dans la plaine de Howéïn, près d'Albistan; celle-ci fut taillée en pièces. Béïbars entra à Qaïçariyè, puis revint en Syrie ; Abaqa arrivait avec son armée et dévasta la contrée entière, sans que personne osât

s'y opposer; toutefois les Mongols n'entrèrent pas en Syrie. De retour à Damas, Béïbars s'y livra à des fêtes qui se terminèrent de la façon la plus fâcheuse; il pensa devoir faire disparaître un dernier rejeton de la famille d'Eyyoub, ʿAbd-el-Mélik Béhâ-eddîn, fils de Mélik Moʿazhzham ʿIsâ, dont il était jaloux, et lui présenta une coupe empoisonnée; ce prince but le vin qui y était contenu; Béïbars la fit remplir à nouveau par erreur et la but : c'est ainsi qu'il périt victime de sa propre machination (16 moḥarrem 676 = 19 juin 1277). Il avait plus de cinquante ans et en avait régné dix-sept. Esclave originaire du Qyptchaq, il avait une taille élevée et les yeux bleus, dont l'un était couvert d'une petite taie; il était d'une activité extraordinaire; il était violent et très craint.

Béïbars fut un grand constructeur, et bien qu'il commençât et terminât sa carrière de dominateur par un crime, les travaux d'édilité qu'il fit entreprendre et achever lui ont acquis la célébrité d'un grand souverain. Une quantité de ponts sur les rivières et les canaux portent encore aujourd'hui le lion passant, armoiries parlantes (*bârs*, « panthère », en turc oriental) qu'il avait fait figurer sur ses monnaies. Parmi les travaux d'utilité publique que l'on doit à son initiative, on peut citer les fortifications de Damiette, où l'on rétrécit le bras du Nil pour empêcher l'entrée des gros navires, d'Alexandrie et de Rosette où l'on ajouta une tour d'observation; au Vieux-Caire, d'immenses greniers publics; la mosquée d'Âthâr-en-Nabi, où l'on conserve une pierre portant l'empreinte des pieds de Mahomet; la réparation de la mosquée el-Azhar, de la grande tour de la citadelle; la construction de plusieurs mosquées au Caire. Tout cela coûta cher; le fisc se livra à de nombreuses exactions; les tributaires virent leurs impôts doublés, et le payement exigé à coups de fouet.

L'on cacha d'abord son décès. Les émirs décidèrent en conseil de faire enterrer secrètement son corps dans la citadelle de Damas et de faire croire qu'on le ramenait malade en Égypte, dans une litière fermée; le secret fut bien gardé : une fois la litière vide introduite dans la citadelle du Caire,

on proclama sultan son fils Baraka-Khan avec le titre d'el-Mélik es-Sa'îd. L'émir Bedr-ed-dîn Bîlik fut maintenu dans les fonctions de *nâïb;* c'était un esclave favori de Béïbars, qui en avait fait son trésorier dès le début de son règne; il avait justifié la confiance mise en lui par son maître; comme *nâïb*, Bîlik administra heureusement le pays, mais il ne tarda pas à mourir, et Baraka, entouré de jeunes mamloûks, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Aq-Sonqor, le conquérant de la Nubie, son successeur, se vit emprisonner et outrager; il mourut d'ailleurs en prison. Les autres émirs, craignant le même sort, conspirèrent contre leur maître : cette conspiration éclata à Damas où Baraka-Khan s'était rendu pour se divertir; craignant la vengeance du sultan, les émirs qui avaient conspiré abandonnèrent le camp, se rendirent au Caire et s'y fortifièrent. Baraka-Khan les y suivit, mais il se vit contraint de se retirer dans la citadelle, où on le bloqua. Il dut capituler et renoncer à son pouvoir (7 rébî' II 678 = 17 août 1279) : il fut exilé à Karak, où il mourut d'une chute de cheval, en jouant à la paume.

Son frère Bedr-eddîn Salâmech, qui le remplaça avec le titre d'el-Mélik el-'Adil, n'avait que sept ans ; le maître de l'Égypte était l'*atabek* Séïf-eddîn Qalâoun, qui ne pensa qu'à renverser un pouvoir purement nominal; après s'être assuré l'appui des émirs et la connivence du khalife, dont il avait besoin pour la délivrance du brevet d'investiture, il déposa au bout de quatre mois le roi fantôme et se proclama sultan sous le nom d'el-Mélik el-Mançoûr. Dès le début, il eut affaire avec la révolte de l'émir Sonqor-Achqar, lieutenant gouverneur de la Syrie, qui fit croire à son entourage que le sultan avait été assassiné ; il prit le titre d'el-Mélik el-Kâmil et se mit en rapport avec les deux partis qui divisaient les Mamloûks, les Çâliḥis et les Zhâhirîs, c'est-à-dire les anciens esclaves d'el-Mélik eç-Çâliḥ et d'el-Mélik ezh-Zhâhir Béïbars. Le sultan en vint à craindre d'être assassiné; on insultait même ses armoiries (*rank*). Les troupes rebelles s'emparèrent de Gaza, mais furent sans tarder mises en déroute : bientôt un corps d'armée, sorti du Caire, refoula

le parti de l'émir révolté, quoiqu'il eût reçu des renforts des Bédouins et de la Syrie du Nord. Abandonné par la plus grande partie de ses soldats, Sonqor fut défait sous les murs de Damas et s'enfuit dans le désert; la ville ouvrit ses portes, et l'on proclama une amnistie générale.

Cependant Sonqor ne désespérait pas; en même temps qu'il écrivait aux Mongols pour les inviter à conquérir la Syrie, il se créait une principauté dans le nord de cette province et se faisait obéir à Antioche, à Çahyoûn, à Lattaquié; cette situation de fait fut reconnue par un traité formel conclu avec Qalâoun (680-1281).

Sur l'invitation reçue, les Mongols s'avancèrent. Abaqa avait franchi la frontière, et son frère Mangou-Timour était entré en Asie Mineure et descendait vers 'Aïn-Tâb et Ḥama; Qalâoun était à Ḥoms; la bataille s'engagea entre ces deux villes (jeudi 14 rédjeb 680 = 30 octobre 1281); l'aile gauche des Égyptiens fut enfoncée et poursuivie jusque sous les murs de Ḥoms, mais l'aile droite avait été victorieuse et Mangou-Timour forcé de fuir; la partie de l'armée mongole qui avait triomphé jusque-là dut renoncer à la poursuite et chercher son salut dans une retraite précipitée. Dans la déroute, on s'empara d'un coffre qui contenait la correspondance envoyée par Sonqor et les autres émirs syriens; Qalâoun ordonna de laver ces documents, de sorte que personne n'en eut communication.

La fin des luttes avec les Mongols fut amenée par la mort d'Abaqa et la conversion à l'islamisme de Takoudar-Aḥmed (681-1282). Cet événement important fut annoncé par des ambassadeurs, porteurs d'une lettre écrite dans la ville de Wâsiṭ; on les cacha à la vue de tout le monde, et, quoique comblés d'honneurs à l'occasion de leur réception, ils furent reconduits à la frontière dans le même équipage.

La prise du château de Marqab en Syrie, qui appartenait aux Hospitaliers, et celle de la forteresse de Karak (684-1285) furent deux faits d'armes qui marquèrent son activité au dehors. Il eut le chagrin de perdre son fils 'Alî qu'il avait fait reconnaître comme son successeur sous le titre d'el-Mélik eç-Çâliḥ et qui mourut d'une dysenterie (687-1288).

Pour chercher une diversion à la douleur profonde qu'il en éprouvait, il alla attaquer Tripoli de Syrie, une des dernières villes au pouvoir des Croisés ; la ville résista, mais elle fut prise et rasée, les habitants égorgés ou réduits en esclavage. Pris de fièvre au moment de partir pour réduire Saint-Jean-d'Acre, il mourut le samedi 6 dhoû'l-qa'da 689 (11 novembre 1290) ; il fut enterré dans le mausolée à côté du Moristân qu'il avait construit, ce grand et bel hôpital qui existe encore aujourd'hui, un des joyaux de la ville du Caire. Contrairement à ce qui s'était passé pour les autres Mamloûks, ses prédécesseurs, la plupart de ses descendants occupèrent, avec de rares intermittences, le trône d'Égypte. Pour assurer son pouvoir contre ses compétiteurs, il avait créé un corps de Mamloûks circassiens qu'il opposait aux Mamloûks turcs, préparant ainsi la chute future de sa dynastie ; il les avait logés dans les tours de la citadelle, d'où ils prirent le nom de Bordjîs. Qalâoun parlait élégamment le turc, mais il savait fort peu d'arabe.

Ce fut son fils aîné, Çalâḥ-eddîn Khalîl, qui le remplaça sous le nom d'el-Mélik el-Achraf. Il eut pour ministre Chems-eddîn Moḥammed ben es-Saloûs, qu'il avait fait revenir du Ḥedjaz et qu'il investit d'un pouvoir étendu comme n'en avait joui aucun de ses prédécesseurs; fier de la faveur du maître, le ministre impérieux méprisait même les émirs du plus haut rang et ne se levait pas quand ils entraient dans la salle d'audience. Khalîl reprit la guerre contre les Francs, en vue de les chasser de l'unique place qu'ils occupaient encore sur la côte de la Syrie, Saint-Jean-d'Acre. Malgré une défense désespérée, la ville fut prise et démantelée, et comme d'habitude, les habitants massacrés (960-1291). Les Musulmans étaient montés à l'assaut, excités par le vacarme de six cents timbales placées sur trois cents chameaux, qui battaient la charge toutes ensemble. Avec elle tombèrent quelques petites localités, comme Ḥaïfâ, Athlîth, Çoûr, Çaïdâ, qui furent démolies. Puis le sultan poussa une pointe en Petite-Arménie et s'empara de Qal'at-er-Roûm, après trente-trois jours de siège ; on y trouva le patriarche des Arméniens, qui demeura prisonnier. Les Musulmans étaient montés sur les remparts au

moyen d'une chaîne attachée aux créneaux de la forteresse, tandis que l'autre extrémité était fortement fichée en terre. Rentré au Caire, Khalîl y fut assassiné, au cours d'une partie de chasse, par une bande de conjurés qui agissaient à l'instigation du Mamloûk Béïdara (lundi 12 moḥarrem 693 = 14 décembre 1293). Le meurtre ne profita pas à l'auteur responsable ; ce Mamloûk fut bien proclamé sultan avec le titre d'el-Mélik el-Qâhir, mais il ne le resta qu'un jour ; il fut massacré avec ses complices par les Mamloûks révoltés, qui proclamèrent le frère du khalife assassiné Moḥammed, autre fils de Qalâoun, âgé seulement de neuf ans, avec le titre d'el-Mélik en-Nâçir. Ce fut un long règne que le sien, traversé d'aventures extraordinaires.

Un ancien esclave de Qalâoun, Zéïn-eddîn Ketboghâ, fut installé comme *nâïb* (vice-roi) et, à l'exemple de ceux qui l'avaient précédés, il ne tarda pas, au bout d'un an, à renverser le sultan et à le faire reléguer dans une chambre de la citadelle, en se proclamant à sa place sous le titre d'el-Mélik el-'Adil (moḥarrem 694-décembre 1294). Son usurpation ne fut pas heureuse: après la peste et la famine, qui ruinèrent l'Égypte, et les exactions de ses agents, qui indisposèrent les Syriens, il eut à tenir compte du mécontentement des émirs mamloûks. Au retour de Damas, où il était allé passer quelque temps, ces derniers, sous l'impulsion de Lâdjîn, revêtu du titre de vice-roi, complotèrent son assassinat, car le sultan les accusait d'entretenir une correspondance avec les Mongols de Perse, chez qui Ghâzân venait de monter sur le trône ; sachant le sort qui les attendait, ils résolurent de prévenir le coup. Le sultan, rentrant en Égypte, était campé près de Ramla ; le 27 moḥarrem 696 (25 novembre 1296), à midi, les conjurés assaillirent brusquement sa tente et blessèrent ou tuèrent quelques-uns de ses officiers; mais Ketbogha eut le temps de sauter à cheval et de s'enfuir vers Damas, sans être rejoint. Il fut remplacé naturellement par le promoteur du complot, Lâdjîn, avec le titre d'el-Mélik el-Mançoûr.

Ketboghâ, réfugié dans la citadelle de Damas, vit tout le monde l'abandonner ; il accepta de bonne grâce le comman-

dement de la forteresse de Çarkhad, dans le Ḥaurân, et se soumit. Lâdjîn consacra des sommes importantes à la réfection de la mosquée de Ṭoûloûn au Caire, en reconnaissance de ce que jadis il était resté longtemps caché dans le minaret de ce monument alors abandonné et où aucun muezzin ne montait pour annoncer la prière. Il relégua à Karak le fils de Qalâoun, el-Mélik en-Nâçir, resté depuis sa déposition enfermé dans une chambre de la citadelle.

Lâdjîn fit reviser le cadastre de l'Égypte, ce qui eut pour principal résultat de diminuer la valeur des fiefs militaires et de provoquer le mécontentement des soldats; mais le vice-roi Mangou-Timour fit bâtonner ceux qui se plaignirent tout haut. Celui-ci, abusant de l'ascendant qu'il avait acquis sur l'esprit du sultan, voulut se défaire des émirs qui le gênaient; cette entreprise amena la perte de son maître.

Un soir, alors qu'il se disposait à faire sa prière, Lâdjîn fut tué à coups de sabre par ses Mamloûks (11 rébî' II 698 = 16 janvier 1299). Mangou-Timour, qui aurait pu se défendre, se rendit à discrétion; enfermé dans les oubliettes de la citadelle, il en fut extrait tout de suite après et mis à mort d'un coup de lance par l'émir Kurdji, son ennemi et le principal instigateur du meurtre de Lâdjîn; car c'était pour atteindre le vice-roi qu'on avait assassiné son maître. Lâdjîn était un homme d'une grande taille, roux avec des yeux bleus; il était fort populaire à cause de la suppression des taxes arbitraires, qu'il poursuivait de toutes ses forces; son aveuglement pour son ministre l'entraîna dans l'abîme. Puis il y eut un interrègne; l'émir Séïf-eddîn Taghdjî essaya de se faire proclamer sultan, mais il ne dura qu'un seul jour et fut massacré par les troupes revenant de Cilicie et commandées par Bektâch; enfin on procéda à l'élection d'un sultan et les voix se portèrent sur el-Mélik en-Nâçir qu'il fallut aller chercher dans son exil de Karak; il avait alors quatorze ans. Il était temps que l'anarchie prît fin: l'armée de Ghâzân-Khan était entrée en Syrie. El-Mélik en-Nâçir partit à la tête des troupes égyptiennes et fut défait à Ḥoms; Damas fut occupée, à l'exception de la citadelle, défendue par Ardjéwach; la ville fut soumise à une énorme contribution de

guerre, et placée sous les ordres de Qibtchaq, un transfuge des Mamloûks ; mais il ne perdit pas courage, rallia ses soldats débandés et leva de nouvelles troupes. Les Mongols disparurent sans combattre.

En 701 (1301-1302), il s'en alla razzier les tribus arabes de la Haute-Égypte et rapporta un butin considérable de cette expédition. L'année suivante, il se porta à Damas et défit, dans les environs de cette ville, un corps mongol commandé par Qotlou-Châh, général de Ghâzân (702 = 1303) ; son retour au Caire fut triomphal ; seize cents prisonniers tatars marchaient devant le sultan, et portaient, suspendues à leurs cous, les têtes de leurs compagnons tués dans l'action. Malgré ces succès, il sentit bientôt qu'un complot se formait contre lui ; une première tentative pour se rendre maître des meneurs n'ayant pas réussi et n'ayant servi qu'à lui faire ôter le peu de pouvoir effectif qu'il avait encore, il adopta tout de suite un projet bien extraordinaire pour un souverain oriental, celui d'abdiquer, et voici comment il s'y prit: sous le prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, il partit du Caire avec une nombreuse escorte dont il était sûr ; il se rendit à Karak, s'empara du trésor contenu dans la forteresse, et une fois installé là, prenant pour prétexte d'interrompre son voyage, un accident arrivé à son entrée (le pont-levis vermoulu s'était effondré), il écrivit aux Mamloûks qu'ils pouvaient nommer qui ils voulaient (708 = 1309).

Cette milice turbulente choisit l'émir Rokn-eddîn Béïbars II el-Djâchengîr (le dégustateur), ancien esclave de Qalâoun, qui devait son surnom aux fonctions toutes de confiance qu'il avait exercées à la cour, l'officier dégustateur étant chargé de s'assurer, par une expérience personnelle, qu'il n'y a point de poison dans les mets offerts au sultan. On lui donna le surnom d'El-Mélik el-Mozhaffar (23 chawwâl 708 = 5 avril 1309). Un an s'écoula à peine qu'el-Mélik en-Nâçir, se repentant de sa décision, surtout parce qu'il avait été remplacé par un esclave de son père, partit de Karak pour Damas, s'y fit reconnaître comme souverain par les émirs égyptiens, et rendit au prince éyyoubite Abou'l-Fédâ Ismâ'îl ben 'Alî, géographe et historien, la ville de Ḥama que ses

ancêtres avaient possédée (26 cha'bân 709 = 29 janvier 1310). Il en repartit pour l'Égypte, trouva à la frontière l'émir Borloghî chargé de le combattre, qui suivit le mouvement général irrésistible et se rallia à sa cause ; dès lors Béïbars II était perdu ; il voulut s'enfuir dans la Haute-Égypte : à son départ du Caire, il dut rendre l'argent qu'il emportait. Le lendemain, el-Mélik en-Nâçir rentrait à la citadelle pour la troisième fois. Il avait vingt-cinq ans : les longues vicissitudes qu'il avait traversées avaient mûri son esprit ; il gouverna dès lors avec prudence et sagesse.

Béïbars avait obtenu le fief de Çahyoûn ; quittant la route de l'Égypte, il prit le chemin de la Syrie pour aller l'occuper ; à peine arrivé à Gaza, il fut arrêté dans la localité d'el-'Onçor, près de Dâroûm, par le gouverneur de Damas, Qara-sonqor, qui en avait reçu l'ordre, et enfermé dans la citadelle du Caire d'où il ne sortit plus.

Qara-sonqor, n'étant pas rassuré sur le sort qui lui était réservé, s'enfuit à la tête de quelques mécontents auprès d'Euldjaïtou, frère de Ghâzân et son successeur en Perse, et le décida à faire une incursion en Syrie, sans autre succès d'ailleurs, car les envahisseurs étaient déjà partis lorsque le sultan marcha à leur rencontre. On reprit les invasions en Cilicie, déjà fréquemment dévastée sous les règnes précédents ; Mélik-Nâçir s'empara de Malaṭia (22 moḥarrem 715 = 27 avril 1315) qui fut pillée malgré les efforts d'Aboul-Fédâ pour sauver la ville. La paix conclue avec les Mongols, sous le règne d'Abou-Sa'îd, protégea contre toute attaque les possessions égyptiennes de Syrie. Un soulèvement des Noçaïris, à l'appel d'un faux Mahdî, inquiéta un moment les Mamloûks (717 = 1317) ; ces sectaires s'emparèrent de Djabala, mais le gouverneur de Tripoli réussit à les mettre en fuite. Nâçir essaya d'étendre son influence en Tripolitaine et dans le Yémen, mais ses entreprises n'aboutirent pas. Bien que la situation des chrétiens fût assez misérable à la suite des mesures sévères adoptées contre eux, Nâçir s'efforça de leur rendre justice et de les protéger contre certains énergumènes qui faisaient appel contre eux aux pires instincts de la populace. Tengiz, gouverneur de Damas, avait d'abord été

traité avec la plus grande faveur ; puis bientôt, on ne sait pour quel motif, sous une accusation injustifiée de trahison, il fut arrêté, conduit à Alexandrie et mis à mort (740-1340). Il ne fut pas le seul : de nombreuses exécutions suivies de confiscations calmèrent les esprits les plus disposés à la révolte. Ces sévérités n'atteignaient pas le peuple, elles étaient réservées aux Mamloûks trop vite enrichis ; aussi le règne de Nâçir passe-t-il pour un des plus heureux que le pays vît jamais.

Pendant trente-trois années, l'Égypte jouit d'une tranquillité qu'elle ne connaissait plus : paix à l'extérieur, la Syrie n'étant plus menacée par personne; repos à l'intérieur après une longue anarchie. Aussi le règne d'el-Mélik en-Nâçir fut-il entièrement consacré à des œuvres d'utilité publique. Il acheva et agrandit le Moristan commencé par son père Qalâoun ; il construisit la mosquée Nâçiriyyè, un palais sur l'emplacement des ruines de celui de Mélik el-Achraf, un palais de justice (*dâr-el-'Adl*), un observatoire, des ponts, des fontaines et des écoles ; le canal *el-Khalîdj en-Nâçirî*, de Foua à Alexandrie, est ainsi appelé parce qu'il le fit recreuser et reconstruire.

El-Mélik en-Nâçir mourut encore jeune, à cinquante-sept ans, après en avoir régné plus de quarante-quatre (jeudi 21 dhou'l-ḥidjdja 741 = 7 juin 1341). On dit que c'est la perte de son fils Anouq qui hâta sa fin par le chagrin qu'elle lui causa. Il fut le dernier souverain remarquable de la famille de Qalâoun et de la dynastie des Mamlouks baḥrites : ses huit fils, il est vrai, montèrent successivement sur le trône d'Égypte, mais sans aucun éclat.

Séïf-eddîn Abou-Bekr (el-Mélik el-Mançoûr), son fils, fut déposé par son ministre Qausoun, qui craignait le sort de son collègue Bechtaq, quarante jours après son intronisation; son plus jeune frère, 'Alâ-eddîn Koudjouk (el-Mélik el-Achraf II), qui n'avait que six ans, resta cinq mois sur le trône ; moins de six mois furent la durée du gouvernement de Chihâb-eddîn Aḥmed (el-Mélik en-Nâçir II), fils aîné d'el-Mélik en-Nâçir, ramené de Karak sur les conseils des émirs et qui y retourna dès qu'il le put ; enfin 'Imâd-eddîn Ismâ'îl

(el-Mélik eç-Çâliḥ) réussit à se maintenir pendant trois ans. Il perdit tout sommeil et fut atteint de langueur à partir du moment où on plaça devant lui la tête de son frère Aḥmed, tué à la prise de Karak, assiégée par les Mamloûks (août 1344); il mourut moins d'un an après (4 rébî' II 746 = 4 août 1345). Séïf-eddîn Cha'ban (el-Mélik el-Kâmil) s'attira la haine de tout le monde par sa cruauté et régna treize mois; il fut déposé en djoumâda I 747 (septembre 1346); attaqué dans son palais par les mamloûks de Syrie, il fut poursuivi jusque dans son harem et mis à mort. Zéïn-eddîn Ḥâdjî (el-Mélik el-Mozhaffar) ne dura pas plus longtemps; il périt massacré (12 ramaḍan 748 = 16 décembre 1347). Séïf-eddîn Ḥasan (el-Mélik en-Nâçir III), grâce à la politique habile de son ministre l'émir Béïbagharoûs, se maintint au pouvoir près de quatre ans. Son règne ne fut guère marqué que par l'effroyable peste de l'an 749 (1348); mais, en rédjeb 752 (fin août 1351), il fut déposé et emprisonné, puis remplacé par le huitième et dernier fils d'el-Mélik en-Nâçir, Çâliḥ Çalâḥ-eddîn (el-Mélik eç-Çâliḥ II), dont l'*atabek*, l'émir Chéïkho, réussit à le maintenir en place pendant un peu plus de trois ans. Des intrigues amenèrent la déposition du sultan au profit de son prédécesseur et frère Ḥasan (22 chawwâl 755 = 9 novembre 1354); celui-ci remonta sur le trône pour six ans et demi, grâce à l'émir Chéïkho, qu'il choisit comme ministre; mais il ne put empêcher un complot des principaux émirs qui finirent par l'assassiner (9 djoumada II 762 = 16 avril) 1361. C'est lui qui fit bâtir au pied de la citadelle du Caire, de l'autre côté de la place, la mosquée du sultan Ḥasan, un des plus somptueux monuments de la capitale de l'Égypte.

Dès lors ce ne fut plus qu'une succession de sultans éphémères, se remplaçant les uns les autres au gré des passions du parti qui se sentait assez fort pour essayer de dominer le pays. Le neveu du sultan assassiné, Moḥammed (el-Mélik el-Mançoûr V), fils de Ḥâdji, âgé de quatorze ans, fut contraint de résigner le pouvoir au bout de deux ans entre les mains de son cousin Cha'bân (el-Mélik el-Achraf III), arrière-petit-fils de Qalâoûn, qui n'avait que dix ans et en régna quatorze; les dernières années surtout furent marquées par des trou-

bles graves. Au début de l'année 767 (octobre 1365), Pierre de Lusignan, roi de Chypre, parut devant Alexandrie avec une flotte considérable et une armée composée de Vénitiens, de Génois et de chevaliers de Rhodes; personne ne s'attendait à cette attaque : la garnison essaya quelque résistance, mais la ville fut emportée d'assaut. Le roi de Chypre, qui comptait s'emparer de l'Égypte, se rembarqua en hâte à l'annonce de l'approche des troupes des Mamloûks. Cette folle équipée coûta de lourdes avanies aux chrétiens indigènes. L'*atabek* Yel-boghâ el-ʿOmarî fut assassiné par le peuple révolté contre l'oppression de ses propres Mamloûks (768-1366) qui voulaient s'attaquer à la personne du sultan, mais furent repoussés ; el-Djâï el-Yoûsoufi, qui le remplaça un peu plus tard, s'acquit la faveur de son maître et épousa la mère de celui-ci, puis visant à de plus hautes destinées, il souleva les Mamloûks meurtriers de Yel-boghâ et essaya de surprendre le sultan dans son palais ; mais celui-ci avait pris ses précautions : les assaillants furent repoussés jusqu'au Nil, où ils se jetèrent et furent tous noyés. Une autre conspiration attendit le départ pour le pèlerinage, où le sultan voulait se rendre, pour éclater : attaqué au milieu de la nuit près d'ʿAqaba, il s'échappa à la faveur de l'obscurité ; caché dans une maison amie du Caire, chez une chanteuse, il y fut découvert et étranglé (6 dhoû'l-qaʿda 778 = 16 mars 1377). C'est son fils, ʿAlî (el-Mélik el-Mançoûr VI), âgé de sept ans, que les meurtriers élurent et qui eut pour ministres les émirs In-Beg, Qaraṭaï, et enfin Barqoûq, qui donna pour successeur à ʿAlî, à sa mort survenue au bout de quatre ans (23 çafar 783 = 19 mai 1381) son frère Ḥâdjî (el-Mélik eç-Çâliḥ III) qui n'avait que six ans ; au bout de dix-huit mois, Barqoûq le fit déposer pour s'emparer lui-même du trône et fonder la dynastie des Mamloûks *bordjites* ou Circassiens (19 ramaḍan 784 = 26 novembre 1382).

Mamlouks Baḥrites.

Chadjar-ed-dorr		648-1250
El-Mélik el-Mo'izz 'Izz-ed-dîn Aï-bek		648-1250
—	el-Mançoûr Noûr-ed-dîn 'Alî	655-1257
—	el-Mozhaffar Séïf-ed-dîn Qouṭouz	657-1259
—	ez-Zhâhir Rokn-ed-dîn Béïbars el-Bondoqdârî	658-1260
—	es-Sa'îd Nâçir-ed-dîn Baraka-khân	676-1277
—	el-'Âdil Bedr-ed-dîn Salâmich	678-1279
—	el-Mançoûr Séïf-ed-dîn Qalâoûn	678-1279
—	el-Achraf Çalâḥ-ed-dîn Khalîl	689-1290
—	en-Nâçir Nâçir-ed-dîn Moḥammed	693-1293
—	el-'Âdil Zéïn-ed-dîn Ketboghâ	694-1294
—	el-Mançoûr Ḥosâm-ed-dîn Lâdjîn	696-1296
—	en-Nâçir Moḥammed (2e fois)	698-1298
—	el-Mozhaffar Rokn-ed-dîn Béïbars el-Djâchengîr	708-1308
—	en-Nâçir Moḥammed (3e fois)	709-1309
—	el-Mançoûr Séïf-ed-dîn Abou-Bekr	741-1340
—	el-Achraf 'Alâ-ed-dîn Koudjouk	742-1341
—	en-Nâçir Chihâb-ed-dîn Ahmed	742-1342
—	eç-Çâliḥ 'Imâd-ed-dîn Ismâ'îl	743-1342
—	el-Kâmil Séïf-ed-dîn Cha'bân	746-1345
—	el-Mozhaffar Zéïn-ed-dîn Ḥâdjî	747-1346
—	en-Nâçir Séïf-ed-dîn Ḥasan	748-1347
—	eç-Çâliḥ Çalâḥ-ed-dîn Çâliḥ	752-1351
—	en-Nâçir Ḥasan (2e fois)	755-1356
—	el-Mançoûr Çalâḥ-ed-dîn-Moḥammed	762-1361
—	el-Achraf Zéïn-ed-dîn Cha'bân	764-1363
—	el-Mançoûr 'Alâ-ed-dîn 'Alî	778-1376
—	eç-Çâliḥ Zéïn-ed-dîn Ḥâdjî	783-1381

BIBLIOGRAPHIE

Khalîl ed-Dâhiry, *Zoubdat Kechf el-Mamâlik*, tableau politique et administratif de l'Égypte, de la Syrie et du Hidjaz sous la domination des sultans mamloûks, texte arabe publié par P. Ravaisse, in-8, 1894 (dans les Publications de l'École des Langues orientales vivantes).

Makrizi, Histoire des sultans mamloûks de l'Égypte, traduite en français par E. Quatremère, 4 tomes en 2 vol. in-4, 1837-1845. — Histoire d'Égypte, traduite par E. Blochet, grand in-8, 1908.

Sakhâwi, *Kitâb at-tibr al-masboûk* (845-857 hég.), publié d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque khédiviale, par Gaillardot-Bey, in-8, Boulaq, 1896.

Soyoûtî. *Hosn el-moḥâḍara*, éd. lithographiée, t. II. pp. 40-82.

W. **Muir**, The Mameluke or slave dynasty of Egypt from 1260 to 1517 A. D., avec une carte et douze planches, in-8, 1896.

Abou'l-Fédâ, *Târîkh el-Mélik el-Mo'ayyad Isma'il*, éd. de Constantinople, imprimerie de l'*El-Djéwâ'ib*, s. d., t. III, pp. 191 et suivantes ; t. IV (jusqu'en 748 hég.).

Mission archéologique du Caire, Mémoires de l'Institut français d'archéologie, t. VI, 4e fasc. (mosquée, divan, porte de la citadelle construits par El-Mélik en-Nâçir) ; t. XIX, p. 86 (inscriptions de la même époque).

Ibn-Khaldoûn, *Kitâb el-'ibar*, éd. de Boulaq, t. V, pp. 373 et suivantes.

Gustav **Weil**, *Geschichte der Chalifen*, t. IV : *Geschichte der Abbasidenchalifats in Egypten*, t. I, Stuttgart, 1860.

CHAPITRE XXI

LES *MAMLOUKS* CIRCASSIENS OU *BORDJITES*

Avant d'en arriver au coup d'État qui lui donnait le pouvoir suprême, Barqoûq avait eu une vie fort mouvementée : amené de Circassie en Crimée pour y être vendu comme esclave, il y fut acheté par un musulman qui le conduisit en Égypte (764-1363) où il entra dans la maison de l'émir Yel-boghâ. Ses qualités brillantes, la beauté de son visage attirèrent surtout sur lui l'attention de son maître, qui l'éleva au rang d'émir quand il fut lui-même appelé à exercer la fonction d'*atabek ;* après sa mort, sa maison ayant été dispersée, Barqoûq passa au service de l'émir Mandjik, gouverneur de Damas, puis rentra en Égypte lorsque Cha'bân rappela les Mamlouks de Yel-boghâ et s'y poussa si bien qu'il devint *atabek* sous le sultan 'Alî, ce qui lui donna le moyen de déposer, comme nous venons de le voir, le fils de celui-ci, Ḥâdji. Il prit alors le titre d'el-Mélik ezh-Zhâhir.

L'habitude était tellement invétérée en Égypte de comploter les uns contre les autres qu'elle ne pouvait se perdre du jour au lendemain. Les khalifes abbassides, dénués de tout pouvoir, usaient leurs forces et employaient leur activité à des intrigues politiques. Barqoûq s'en étant aperçu, fit destituer le khalife el-Motawakkil, qu'on voulait placer sur le trône, par un grand conseil d'hommes de loi et mit à sa place 'Omar ben Ibrâhim el-Wâthiq-billah ; après diverses vicissitudes, on rétablit el-Motawakkil, resté interné dans sa maison depuis sa déposition ; mais le vieux renard, à peine libre,

renoua des intrigues avec l'émir Mantach alors gouverneur de Malaṭia, et par son entremise, réussit à provoquer en Syrie la révolte de Yelboghâ en-Nâçirî, gouverneur d'Alep; les conjurés, craignant d'être compris dans les représailles qui suivirent la conspiration avortée, s'emparèrent de Damas et marchèrent sur le Caire. La sédition eut un succès complet: Barqoûq, arrêté par les révoltés, fut envoyé à la forteresse de Karak; il y avait six ans qu'il régnait. On rappela Ḥâdji, qui ne voulut pas du surnom d'el-Mélik eç-Çâliḥ et le remplaça par celui d'el-Mélik el-Mançoûr; mais il n'était pas le maître et dut suivre docilement les instructions du khalife et de l'émir Yelboghâ, bientôt remplacé, à la suite d'une guerre de rues, par l'émir Mantach; Barqoûq, menacé de mort, s'était enfui en Syrie et avait perdu une bataille devant Gaza; mais ayant par hasard rencontré le khalife et le jeune sultan, il s'empara de leurs personnes et les ramena au Caire, et huit mois ne s'étaient pas écoulés que Barqoûq remonta sur le trône (14 çafar 792 = 1er février 1390); celui-ci se débarrassa vite des concurrents qui l'avaient un moment supplanté.

Barqoûq, par une diplomatie active, s'occupa de maintenir la sécurité des frontières en agitant les uns contre les autres les divers princes qui auraient pu songer à empiéter sur ses États. C'est ainsi qu'il fit alliance avec Qara-Yoûsouf, fondateur de la dynastie du Mouton-Noir (Qara-qoyounlou) qui le reconnut comme suzerain (794 = 1392), et qu'il vit, l'année suivante, se réfugier auprès de lui le sultan Aḥmed ben Owéïs, de la dynastie des Djélaïrides ou Ilékaniens, qui avait Bagdad pour capitale: c'est qu'un nouveau conquérant turc était apparu en Asie, et que Tamerlan (Timour), deux siècles après Tchinggiz-Khan, bouleversait à nouveau cet immense continent. Un ambassadeur envoyé par le conquérant de la Perse pour établir de bons rapports entre les deux États fut assassiné par l'ordre de Barqoûq, et la guerre éclata. Édesse fut prise et ses habitants massacrés; les succès des Turcs auraient probablement continué si Timour n'avait pas lancé ses troupes sur l'Inde. Toutefois celles-ci pouvaient et devaient revenir: Barqoûq fit tous les préparatifs néces-

saires pour la résistance, mais il mourut au cours de cette entreprise, d'une dysenterie dont il souffrait depuis quelque temps ; il était âgé de soixante-dix ans (vendredi 15 chawwâl 801 = 20 juin 1399), laissant comme souvenir l'une des plus belles mosquées du Caire, le collège appelé de son surnom el-Mèdreset ezh-Zhâhiriyyé, et la reconnaissance du peuple pour une foule de taxes abusives qu'il avait supprimées.

Son fils aîné Faradj (el-Mélik en-Nâçir) lui succéda ; il n'avait que treize ans, et après avoir eu à lutter contre les gouverneurs de Syrie, l'*atabek* Itmich, Tenem el-Frâsâni, qu'il défit en Palestine, il se rencontra avec Tamerlan, qui en avait fini avec l'Inde ; il eut l'avantage dans quelques escarmouches, mais il fut obligé de rentrer en hâte dans la capitale, où un complot venait d'éclater, et le souverain turc entra, après Alep, à Damas. L'historien Ibn-Chiḥna nous a laissé un récit de la prise de la première de ces deux villes, dont il fut le témoin oculaire : ce récit a été inséré par Ibn-'Arabchâh dans son histoire de Tamerlan. Quant à la seconde, elle fut affreusement dévastée ; les artistes, les architectes, les ouvriers furent emmenés à Samarqand.

Le conquérant fut détourné de ses projets sur la Syrie par sa lutte contre Bayézid, sultan ottoman, qui se termina par la bataille d'Ancyre où le successeur d'Osman, fils d'Ertoghroul, fut fait prisonnier. Une fois vainqueur, il renonça à ses projets de conquête : il envoya à Faradj des ambassadeurs chargés de lui proposer la paix moyennant la reconnaissance de la suzeraineté turque. Faradj, qui ne pouvait faire autrement après la défaite du sultan ottoman, et préoccupé d'ailleurs par des difficultés intestines, accepta ces propositions et prit la précaution de garder prisonniers en Syrie les réfugiés, Aḥmed le Djélaïride et Qara-Yoûsouf, au lieu de les remettre à Tamerlan, qui d'ailleurs mourut deux ans plus tard (17 cha'ban 807 = 18 février 1405) à la veille d'entreprendre la conquête de la Chine. La mort du conquérant et les disputes qu'amena le partage de son immense empire rendirent toute liberté d'allures aux deux prisonniers, qui s'en allèrent reconquérir leurs États ; Faradj

allait en faire de même pour les parties de la Syrie qu'il avait laissé échapper, lorsqu'il fut brusquement attaqué ; quoiqu'il se fût rendu bientôt maître de la sédition, les rebelles qui se jalousaient entre eux, rendaient tout gouvernement impossible ; un jour même qu'il était au bain, Faradj fut tenu si longtemps sous l'eau du bassin qu'il faillit s'y noyer ; il fut délivré à temps par un esclave grec. Sentant autour de lui des conspirations, il résolut d'abdiquer (25 rebî' I 808 = 20 septembre 1405). On mit à sa place son frère 'Izz-eddîn 'Abd-el-'Azîz.

Ce coup de surprise n'eut pas un brillant résultat : deux mois après, 'Abd-el-'Azîz, qui avait pris le titre d'el-Mélik el-Mançoûr, était renversé ; Faradj, soigneusement caché, réapparut et fut proclamé de nouveau ; il reprit Damas et quelques autres places de Syrie ; mais il ne tarda pas à tomber victime de la rébellion d'un chef des Mamloûks, Abou-Naçr Chéïkh el-Maḥmoûdî ezh-Zhâhirî, qui se rendit indépendant à Damas, en y joignant la plus grande partie de la Syrie, tandis que Djakam se faisait proclamer sultan à Alep, sans grand succès d'ailleurs, car il périt en luttant contre les Turcomans. Ce Chéïkh el-Maḥmoûdî profita de ce que Faradj se trouvait à Damas pour l'y venir sommer d'abdiquer, à la tête de ses soldats victorieux, dans une campagne au Ḥaurân ; Faradj se crut assez fort pour lutter, mais ses efforts furent vains, ayant vu se détacher de lui la plupart de ses troupes à la suite de la proclamation du khalife el-Mosta'în-billah en qualité de sultan. Faradj allait s'enfuir lorsque son écuyer Arghoun lui fit remarquer qu'il n'avait rien à craindre des assiégeants dont la plupart étaient des esclaves de son père ; il rendit la citadelle (11 çafar 815 = 23 mai 1412). Chéïkh voulait le faire conduire à Alexandrie, mais le khalife le fit juger au criminel, condamner à mort et exécuter dans sa prison par des bourreaux armés de poignards.

C'est le khalife qui lui succéda ; Chéïkh el-Maḥmoûdî, qui l'avait fait monter sur le trône, fut naturellement son ministre ; il partagea d'abord le pouvoir avec l'émir Nauroûz, mais il se débarrassa bien vite de celui-ci en lui faisant confier la vice-royauté de Syrie. Le khalife aurait peut-être

voulu gouverner par lui-même et faire régner la justice en Égypte ; mais il ne se faisait pas beaucoup d'illusions, et d'ailleurs cela n'arrangeait pas le ministre, qui, pour augmenter son pouvoir, joignit à ses titres précédents celui d'*atabek*, qu'il se fit délivrer ; une fois muni de ce nouveau diplôme, il s'installa en maître dans le palais du khalife, auquel il interdit de donner directement des ordres : dès lors le pontife fut relégué au fond de ses appartements.

Petit à petit celui-ci se voyait entouré des créatures de Chéïkh ; une révolte des Bédouins servit de prétexte pour réclamer, à la tête du pays, un chef militaire, et les émirs acquiescèrent à la demande opportunément formulée. On saisit cette occasion pour faire déposer el-Mosta'în et le remplacer par son frère Dâoud el-Mo'taḍid-billah (816-1413). Chéïkh el-Maḥmoûdî, qui prit alors le nom d'El-Mélik el-Mo'ayyad, n'avait plus d'adversaires : il profita de son heureuse fortune pour continuer l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs et utiliser les huit années de règne qui lui furent imparties par des travaux publics, parmi lesquels il convient de citer la mosquée Djâmi' el-Mo'ayyad, près de Bâb-Zowéïlé, au Caire, sur l'emplacement d'une prison où il avait jadis passé une partie de sa vie.

Sa première entreprise avait été de réduire l'émir Nauroûz, qui se croyait indépendant en Syrie ; il arriva sans difficulté devant Damas et obligea le vice-roi à s'enfermer dans la citadelle et à capituler. L'on s'arrangea pour que Chéïkh prêtât un serment qui ne l'engageait pas ; Nauroûz croyait que la vie lui était garantie, tandis qu'il n'en était rien, et il fut en effet immédiatement décapité (817-1414).

En 822 (1419), une expédition commandée par son fils Ibrahîm et destinée à ramener dans le devoir les chefs syriens fut conduite jusque devant Césarée de Cappadoce (Qaïçarié), en pleine Asie Mineure ; cette ville dépendait des États de Moḥammed ben Qaramân ; le gouverneur s'enfuit et la ville se rendit. Après une rapide expédition qui obligea le fils de Qaramân à la fuite dans les montagnes, Ibrahîm revint à Alep.

Sa rentrée au Caire fut triomphale, tellement que son père

en devint jaloux; craignant d'être supplanté, Chéïkh le fit, dit-on, empoisonner l'année suivante (823-1420). Ce crime, s'il a réellement eu lieu, ne profita guère au sultan qui, malade depuis longtemps, expira quelques mois plus tard.

Après sa mort (lundi 8 moḥarrem 824 = 13 janvier 1421), les désordres reprirent : son fils Abou's-Sa'âdât Aḥmed (el-Mélik el-Mozhaffar), qui n'avait qu'un an et cinq mois, après sept mois d'un règne fictif, fut aisément détrôné, d'un seul geste, par l'atabek Séïf-eddîn Tatar (el-Mélik ezh-Zhâhir), régent du royaume, alors à Damas, et qui mourut d'ailleurs à la fin de la même année et fut remplacé par son fils Nâçir-eddîn Moḥammed (el-Mélik eç-Çâliḥ), âgé d'à peu près dix ans, mais pour fort peu de temps ; au bout de quatre mois, son tuteur Séïf-eddîn Barsbâï le déposséda et s'installa à sa place sous le titre d'el-Mélik el-Achraf (8 rébî' II 825 = 1er avril 1422).

Ce sultan reprit la série des souverains énergiques, amis de l'ordre et grands bâtisseurs. Dès le début de son règne (826-1423) il commença la construction de la mosquée Djâmi' el-Achrafiyyé. La révolte à Damas du gouverneur Tenbeg el-Badjâchî (827-1424) fut promptement réprimée : le traître fut décapité et remplacé par Soudoûn ben 'Abd-er-Rahman. Il se livra à plusieurs expéditions contre les Francs qui couvraient de leurs corsaires la Méditerranée ; à la suite d'une descente dans l'île de Chypre, le roi Janus de Lusignan perdit, contre un corps expéditionnaire débarqué à Limassol, la bataille de Hiérocittia (1er ramaḍan 829 = 7 juillet 1426) où il fut fait prisonnier; emmené au Caire, il y fut promené dans les rues avec des milliers de captifs et traité ignominieusement, à telles enseignes qu'il s'évanouit après avoir rendu hommage au sultan ; enfermé dans un appartement de la citadelle, il ne commença à être l'objet de quelques soins qu'à partir du moment où le consul vénitien et des négociants européens promirent de payer pour lui une rançon; de plus il dut se reconnaître son vassal et lui payer un tribut annuel. C'est sous son règne qu'un capitaine indien de Calicut, nommé Ibrahîm, mécontent de la manière dont on traitait à Aden les négociants étrangers, franchit le détroit de

Bab-el-Mandeb et vint mouiller à Djedda. La Mecque, dont le chérif un instant révolté venait d'être contraint à reconnaître, comme par le passé, la suzeraineté de l'Égypte, devint un marché international important, et les cris des négociants s'entendirent tout autour de la Kaʿba; il fallut réglementer les opérations et interdire aux marchands d'envahir le temple. Les Mamloûks ordonnèrent d'apporter à Alexandrie ou au Caire toutes les marchandises venant d'Orient, et les y soumirent à des taxes exorbitantes; ils s'emparèrent du monopole des épices, y compris le poivre, et du sucre, dont on avait pourtant besoin à titre de médicament, en cas de peste. Qara-Youlouk, des Turcomans du Mouton-Blanc, avait fait une tentative sur la frontière de la Syrie; l'armée envoyée pour le repousser assiéga Édesse, qui capitula et n'en fut pas moins mise à sac (832-1429); l'indiscipline était telle qu'il fallut se contenter de ce succès.

Les difficultés étaient incessantes avec Châh-Rokh, fils et successeur de Tamerlan, qui aurait voulu obtenir l'autorisation d'envoyer à la Mecque le voile de la Kaʿba, et ne réussit qu'à s'attirer une réponse insultante de Barsbâï; celui-ci, suzerain de la Mecque, ne pouvait accepter une offre qui aurait marqué, aux yeux des Musulmans, sa propre déchéance. Pris entre les deux ennemis, le rôle de Qara-Youlouk n'était pas des plus faciles; Barsbâï s'en vint en 836 (1433) assiéger Amid (Diarbékir) sans succès; néanmoins, le Turcoman fit la paix et reconnut la suprématie des Mamloûks. La mort de Qara-Youlouk remit tout en question, mais le gouverneur de Damas rétablit la paix en poursuivant l'ennemi au travers des plateaux de l'Asie Mineure.

Les derniers jours du sultan furent attristés par la peste qui ravagea l'Égypte et pénétra même dans son palais; il n'en fut pas atteint, mais comme ses deux médecins n'arrivaient pas à le guérir d'une autre maladie qui l'inquiétait, il leur fit couper la tête.

Seize ans dura le règne de Barsbâï qui mourut à soixante ans (samedi 13 dhoûl-hidjdja 841 = 7 juin 1438) après avoir désigné pour son successeur son fils Djémâl-eddîn Yoûsouf (el-Mélik el-ʿAzîz) qui ne régna pas plus de trois mois, ses

partisans n'ayant pas été assez forts pour le défendre contre les entreprises de l'atabek Séïf-eddîn Djaqmaq qui se fit proclamer sultan sous le nom d'el-Mélik ezh-Zhâhir (mercredi 19 rébîʿ I 842 = 9 septembre 1438). Djaqmaq avait soixante-six ans quand il monta sur le trône ; son règne ne fut marqué au début que par une révolte de la Syrie faite au nom du sultan détrôné, Yoûsouf ; celui-ci s'échappa de la citadelle déguisé en cuisinier, mais ne put pas sortir du Caire, où il se cacha ; bientôt découvert, il fut interné à Alexandrie. On reprit aussi les expéditions maritimes ; cette fois, Rhodes était visée par les Mamloûks ; mais deux tentatives qu'ils firent pour s'en emparer n'aboutirent qu'à des incursions de pillage (844-1440 et 848-1444). Djaqmaq permit au Châh de Perse d'envoyer couvrir la Kaʿba des voiles qu'il offrait, et punit sévèrement les auteurs d'une sédition qui s'attaqua à la suite de la reine, veuve de Tamerlan, se rendant au pèlerinage.

Il convient de noter la mort du khalife abbasside el-Moʿtadid (845-1441) qui avait occupé ce poste spirituel pendant vingt-neuf ans, laissant le souvenir d'un pontife pieux et vénéré : il en fut de même de son frère jumeau el-Mostakfi-billah, qui occupa pendant dix ans ce haut poste (jusqu'en 855-1451) ; ainsi comprise, la dignité de khalife ne pouvait porter ombrage au détenteur du pouvoir réel, au sultan. Ce fut un troisième frère, el-Qâïm-bi-amr-illah qui leur succéda. Le sultan était malade ; ses douleurs prirent une intensité telle que le vieux Djaqmaq, qui avait près de quatre-vingts ans, résolut de déposer le pouvoir et d'abdiquer en faveur de son fils Fakhr-eddîn ʿOthmân (el-Mélik el-Mançoûr), fils d'une esclave grecque, âgé de dix-huit ans ; il mourut d'ailleurs bientôt, le 3 çafar 857 (13 février 1453). Cruel et avare, le jeune sultan vit tout le monde lui tourner le dos, à l'exception de ses propres Mamloûks ; ses adversaires, d'accord avec le khalife, traité avec fort peu de respect à la cérémonie de l'intronisation, résolurent de porter au pouvoir le vieil Abou'n-Naçr Inâl, qui avait commandé la flotte dans l'expédition de Rhodes ; on assiégea la citadelle, qui fut prise au bout d'une semaine ; il y avait un mois

et demi qu'Othmân régnait. Inâl (El-Mélik el-Achraf) n'avait aucune instruction ; il ne savait même pas signer son nom. D'une faiblesse incroyable, il fut le jouet de ses Mamloûks, devenus de plus en plus les maîtres de l'Égypte et à la tyrannie desquels rien ne pouvait résister. Les voleurs eux-mêmes se costumèrent en Mamloûks pour pouvoir réussir plus aisément leurs entreprises.

Depuis l'expédition de Barsbâï, l'île de Chypre était vassale de l'Égypte, et lui payait un tribut annuel. Un fils naturel de Jean II, Jacques, revendiqua pour lui l'île que son père avait assignée en dot à sa fille Charlotte, mariée d'abord au prince Jean de Portugal, puis à Louis de Savoie. Sur l'avis de son père, Jacques avait embrassé l'état ecclésiastique et se trouvait alors archevêque de Nicosie. Il s'enfuit secrètement en Égypte, fut bien reçu par le sultan, et obtint de lui la promesse de troupes de secours pour l'aider à conquérir Chypre. Cependant Inâl, à la suite d'une ambassade, avait reconnu Charlotte comme reine lorsque les Mamloûks se soulevèrent et l'obligèrent à prendre le parti de Jacques, que l'on savait soutenu par le peuple de l'île. Nicosie fut occupée sans difficulté (864-1460). C'est pendant le règne d'Inâl qu'une ambassade envoyée par le sultan ottoman Moḥammed II vint annoncer officiellement la prise de Constantinople (857-1453) ; à cette occasion, la ville du Caire fut ornée et décorée pendant plusieurs jours.

Inâl resta sultan pendant huit ans, jusqu'à sa mort (jeudi 15 djoumâda I 865 = 26 février 1461), mais non plus que bien d'autres avant lui, il ne put assurer à son fils Chihâb-eddîn Aḥmed (el-Mélik el-Mo'ayyad) l'autorité royale pour laquelle il l'avait désigné un peu avant sa mort : au bout de quatre mois, celui-ci fut remplacé par un nouveau sultan, Séïf-eddîn Khoch-qadam (el-Mélik ezh-Zhâhir), esclave d'origine grecque qui avait été vendu à un certain Khodja Nâçir-ed-dîn, d'où son surnom d'en-Nâçirî. Il n'avait pas le caractère rude des esclaves turcs et circassiens ; néanmoins, poussé par la faction des Mamloûks entre les mains de qui il se trouvait, il n'hésita pas à faire assassiner Djânibeg, auquel pourtant il devait le trône ; il essaya ensuite

d'opposer coterie à coterie, pour pouvoir régner sans luttes intestines ; son règne de six ans fut tranquille, sauf vers la fin, où les Bédouins se livrèrent à des déprédations dans le pays, que les Mamloûks continuaient de traiter comme un pays conquis et de soumettre à un pillage continu devenu la règle ; il en avait soixante-cinq quand il mourut (samedi 10 rébî' I 872 = 10 octobre 1467) des suites d'une dysenterie qui l'avait longtemps affaibli.

Ce fut l'émir Abou'n-Naçr Yelbâï (el-Mélik ezh-Zhâhir) qui fut choisi pour le remplacer, choix bien malheureux, car sa faiblesse fut telle qu'il fallut le déposer au bout de cinquante-six jours (7 djoumâda I = 4 décembre) ; son successeur ne resta guère plus longtemps en place ; Abou-Sa'ìd Témour-boghâ (el-Mélik ezh-Zhâhir) fut remplacé au bout de deux mois (6 rédjeb = 31 janvier 1468) par Qâït-bâï, et ce choix fut au moins définitif. Ancien esclave de Djaqmaq et affranchi par lui, Qâït-bâï (el-Mélik el-Achraf) était un soldat de grande valeur à qui il était réservé de se mesurer avec le pouvoir grandissant de l'empire ottoman.

Moḥammed II, sultan de Constantinople, qui venait d'enlever aux Grecs leur capitale pour la faire sienne, accomplissant ainsi la promesse donnée aux croyants par le Qoran, avait résolu d'envahir la Syrie (884-1480) à la suite de ses luttes contre les princes de la dynastie des Dhou'l-Qadriyya, qui occupaient la région d'Abolostìn et de Mar'ach, lorsque la mort vint l'empêcher de suivre le plan arrêté ; la lutte entre ses fils Bajazet II et Djem (Zizim) détourna de la Syrie les projets des sultans. Qâït-bâï avait donné l'hospitalité au prince Djem fugitif, avant sa seconde entreprise en Asie Mineure ; convaincu que Bajazet se vengerait du secours prêté à son frère, le sultan d'Égypte prit les devants et ouvrit les hostilités en pillant la caravane de la Mecque et en enlevant aux Turcs les villes de Tarsoûs et d'Adana.

Défaites dans la première rencontre sous les murs de Malaṭia, les troupes égyptiennes s'arrêtèrent dans les montagnes où elles surprirent les troupes ottomanes et les massacrèrent. L'émir Ezbèk, qui avait chassé les Turcs de Tarsoûs et d'Adana, et défait l'armée commandée par Ya'qoûb-

pacha, construisit au Caire en mémoire de son éclatante victoire la mosquée Ezbèkiyyé qui a donné son nom à la place, convertie en jardin public, où commence le chemin de Boulaq. En 893 (1488), une nouvelle armée commandée par 'Alî-pacha vint reprendre les deux villes de Cilicie déjà disputées tant de fois et conquérir la Petite-Arménie, y compris Sîs, sa capitale; mais l'émir Ezbèk vint l'attaquer près de Tarsoûs et détruisit l'armée ottomane.

Qâït-bâï, qui avait déjà tenté de conclure la paix, s'y essaya encore cette fois; le sultan de Constantinople, préoccupé par la Hongrie, renonça aux trois forteresses conquises par les Égyptiens dans la plaine de Tchouqour-Owa, lesquelles devaient être considérées comme des fondations pieuses affectées aux villes saintes, et la paix fut signée (896-1491). Cinq ans plus tard, Qâït-bâï, qui avait vu périr de la peste sa seule femme et l'une de ses filles, mourut après un règne de vingt-neuf ans, le 27 dhou'l-qa'da 901 (8 août 1496), à la suite de l'émotion causée par un soulèvement des Mamloûks. Une belle mosquée, au Caire, perpétue le souvenir de son règne, sans compter les édifices, mosquées, ponts, écoles, qu'il fit construire ou réparer sur toute la surface de son empire.

Son fils Abou's-Sa'âdât Moḥammed (el-Mélik en-Nâçir), âgé de quatorze ans, débauché et cruel, n'avait aucune des qualités qu'il fallait pour diriger les affaires de l'État ; au bout de six mois, l'émir Qansoû (el-Mélik el-Achraf), connu sous le sobriquet de *Khams-mi'è* parce que son maître Qâït-bâï l'avait acheté cinq cents pièces d'or, se crut assez fort pour s'emparer de la citadelle et assumer le pouvoir, non plus en qualité d'atabek, mais en celle de sultan ; sa folle entreprise ne dura que deux jours, car le parti adverse reprit le dessus et Abou's-Sa'âdât Moḥammed réussit à remonter sur le trône, mais pour dix-huit mois seulement, au bout desquels il fut massacré (15 rébî' I 904-31 octobre 1498) au retour d'une partie de plaisir.

On mit à sa place un autre Qansoû, oncle de Moḥammed ; après vingt mois d'un pouvoir qu'il n'avait accepté qu'à contrecœur, on le remplaça (vendredi 29 dhou'l-qa'da 905

= 27 juin 1500), par Abou'n-Naçr, surnommé Djân-poulâd (âme d'acier), déposé au bout de sept mois (18 djoumâda II 906 = 9 janvier 1501) et remplacé par Abou'n-Naçr Toumân-bâï, ancien esclave de Qâït-bâï : proclamé à Damas, il fut presque aussitôt reconnu au Caire, et d'ailleurs massacré au bout de cinq mois (dhou'l-qa'da 906 = juin 1501) après être resté quarante-deux jours caché dans la maison d'un ami.

Ces désordres continuels avaient fini par mécontenter les populations : pour répondre à leur vœu unanime, les rebelles réunirent un conseil composé des émirs et des chéïks, et le choix de cette assemblée se porta sur un émir qui vivait en dehors des intrigues de la capitale, Qansoû el-Ghoûrî, ancien esclave de Qâït-bâï, âgé de plus de soixante ans, mais dans toute la vigueur de son tempérament ; il occupait alors les fonctions de chancelier de l'empire. Il refusa d'abord d'accepter sa désignation, et n'admit de monter sur le trône que si on lui garantissait la vie sauve en cas de déposition. Il ramena la tranquillité en se défaisant des plus turbulents ; il construisit au Caire la mosquée el-Ghoûriyyè. Il fut moins heureux quand il fallut faire face aux dangers qui menaçaient l'Égypte. Une flotte qu'il fit équiper pour lutter contre les entreprises des Portugais dans la mer de l'Inde, fut détruite.

Qansoû s'était allié au souverain çafawide de Perse, Châh Isma'ïl, mais malgré cet appui, ses troupes ne purent résister. Il fit de vaines ouvertures pour la conclusion d'une paix : le sultan ottoman voulait conquérir l'Égypte. Les deux armées se rencontrèrent à Merdj-Dâbek, près d'Alep ; l'emploi de l'artillerie, arme alors nouvelle en Orient, le solide appui que fournissait à l'armée turque l'infanterie des Janissaires, eurent raison de la cavalerie égyptienne ; en réalité, c'était un monde nouveau qui prenait possession de l'Asie antérieure ; le moyen âge était décidément fini. Dans la déroute, Qansoû, tombé de cheval, périt écrasé sous les sabots de la cavalerie en déroute, à moins qu'il n'ait été tué par ses propres soldats, qui ne voulaient pas le laisser aux mains de l'ennemi et ne pouvaient l'emporter (25 rédjeb 922 = 24 août 1516).

Il laissait son pouvoir à son esclave et lieutenant Toumân-beg (el-Mélik el-Achraf), qui commandait au Caire en son absence. Avec les débris des troupes de Syrie et de nouveaux contingents, Toumân essaya de défendre l'Égypte en allant camper sur la lisière du désert, à Çalâḥiyyè; mais les Turcs tournèrent cette position en marchant droit sur le Caire par el-Khanqâh. Toumân battit en retraite et vint tomber sur les derrières de l'armée ottomane; l'action s'engagea à er-Ridâniyyé. Pour contrebattre l'artillerie ottomane, le Mamloûk avait acheté aux Vénitiens quatre-vingts bouches à feu, mais les artilleurs égyptiens étaient encore inexpérimentés; les Turcs remportèrent une victoire complète (vendredi 29 dhou'l-ḥidjdja 922 = 22 janvier 1517)

Le Caire fut occupé sans coup férir, les Mamloûks poursuivis et massacrés; pendant le pillage, de nombreux Égyptiens furent molestés. Un retour offensif de Toumân-beg, sept jours après, lui rendit inopinément la possession de la ville, qu'il mit en état de défense. Dans l'après-midi du huitième jour, les Ottomans faisaient irruption en masse, et réoccupaient très vite la cité. Toumân-beg avait pu s'enfuir dans la haute Égypte : là, une ambassade envoyée par Sélim vint le trouver pour traiter de la paix, à laquelle Toumân-beg était assez disposé, mais les Mamloûks ne le permirent pas et massacrèrent les messagers du sultan ottoman; l'Égyptien revint combattre dans la plaine des Pyramides ; après une lutte qui dura deux jours, il fut arrêté par des Bédouins et livré aux Ottomans. Sélim Ier le reçut d'abord avec colère et lui reprocha sa résistance obstinée et le meurtre de ses envoyés ; Toumân-beg déclina toute responsabilité sur ce dernier chef et déclara que l'honneur l'avait obligé de combattre pour l'indépendance du pays dont le gouvernement lui avait été confié. Sélim, impressionné par cette fière réponse, avait décidé de lui laisser la vie et de l'emmener à Constantinople; toutefois, sur les remontrances de Khaïr-beg et de Djan-Berdi, il changea d'avis et il le fit pendre sous l'arcade de Bâb-Zowéïlé (22 rébî' auwal 923 = 15 avril 1517). L'Égypte n'était plus qu'une province de l'Empire ottoman.

MAMLOUKS BORDJITES.

El-Mélik	ezh-Zhâhir Séïf-ed-dîn Barqoûq	784-1382
—	en-Nâçir Abou's-Sa'âdât Faradj . . .	801-1398
—	el-Mançoûr 'Izz-ed-dîn 'Abd-el-'Azîz .	808-1405
—	en-Nâçir Faradj (2e fois)	809-1406
—	el-'Adil el-Mosta'în, khalife 'abbasside .	815-1412
—	el-Mo'ayyad Chéïkh	815-1412
—	el-Mozhaffar Aḥmed	824-1421
—	ezh-Zhâhir Séïf-ed-dîn Ṭaṭâr	824-1421
—	eç-Çâliḥ Nâçir-ed-dîn Moḥammed. . .	824-1421
—	el-Achraf Séïf-ed-dîn Bars-bâï	825-1422
—	el-'Azîz Djémâl-ed-dîn Yoûsouf . . .	841-1438
—	ezh-Zhâhir Séïf-ed-dîn Djaqmaq . . .	842-1438
—	el-Mançoûr Fakr-ed-dîn 'Othmân . . .	857-1453
—	el-Achraf Séïf-ed-dîn Inâl	857-1453
—	el-Mo'ayyad Chihâb-ed-dîn Aḥmed . .	865-1460
—	ezh-Zhâhir Séïf-ed-dîn Khochqadem . .	865-1461
—	ezh-Zhâhir Séïf-ed-dîn Yelbâï	872-1467
—	ezh-Zhâhir Timour-boghâ	872-1468
—	el-Achraf Séïf-ed-dîn Qâït-bâï	873-1468
—	en-Nâçir Moḥammed	901-1496
—	ezh-Zhâhir Qânsoû.	904-1498
—	el-Achraf Djân-poulâd	905-1500
—	el-'Âdil Abou'n-Naçr Toûmân-bâï . .	906-1501
—	el-Achraf Qânsoû el-Ghoûrî.	906-1501
—	el-Achraf Toûmân-beg	922-1516

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages cités au chapitre précédent.

G. **Weil**, *Geschichte der Chalifen*, t. V ; *Geschichte der Abbasidenchalifats in Egypten*, t. II, Stuttgart, 1862.

CHAPITRE XXII

RELATIONS DIPLOMATIQUES ET COMMERCIALES AVEC LES PUISSANCES D'OCCIDENT

Les objets d'échange. — Les grandes guerres qui avaient amené de si profonds changements dans la situation de l'Asie antérieure et de l'Afrique du Nord avaient certes entravé les relations commerciales existant de toute antiquité entre ces deux régions et l'Europe, mais elles ne les avaient pas détruites ; et malgré l'incertitude entretenue par les luttes incessantes entre les divers pouvoirs qui se partagèrent les fragments du grand empire arabe, les routes commerciales continuèrent d'être fréquentées.

Les contrées orientales étaient seules à produire, naturellement ou industriellement, un certain nombre d'articles fort recherchés et que la navigation et les caravanes transportaient lentement jusqu'aux marchés où s'opérait la vente. L'aloès, c'est-à-dire le suc amer provenant de l'incision pratiquée dans la feuille charnue de diverses espèces formant ce genre, et ensuite desséché, était surtout fourni par l'île de Soqoṭora : c'était la qualité la plus estimée, bien qu'on en trouvât également sur la côte de l'Arabie, dans le Ḥadramaut et dans l'Aḥqâf. Celui de l'Inde n'atteignit jamais les prix de celui de Soqoṭora, qui était transporté par la voie d''Aden, Alexandrie et Chypre ; toutefois la falsification, le mélange plus ou moins avoué avec les qualités inférieures provenant d'Espagne, de Grèce (îles de Calymnos et de Leros), de l'Italie méridionale, de la Sicile et de Malte, four-

nissaient à la consommation des quantités que la petite île de l'Océan indien, qui aujourd'hui n'en produit presque plus, était hors d'état de produire.

L'alun, très recherché au moyen âge, provenait, entre autres, de Sidjilmâssa, de Bougie et de Majorque, sans compter les mines déjà en exploitation en Europe, mais c'était surtout d'Asie Mineure, de Phocée, nommée Foglia par les Génois, que l'on tirait les qualités de choix demandées par les teinturiers et les tanneurs. Alexandrie en tenait un entrepôt, et cet article lui venait soit de la Haute-Égypte et de la Nubie par le Nil, soit du Yémen.

Comme parfum, on estimait particulièrement l'ambre gris, qui se présentait dans le commerce sous l'apparence de morceaux d'une matière dure et grisâtre, analogue à la cire ; il suffisait de la chauffer pour en obtenir une odeur très fine. On se perdait en conjectures sur son origine; on la trouvait soit au milieu de la mer, soit parmi les rochers et les récifs ou sur les plages du rivage, soit enfin dans le corps de certains poissons. Au rapport d'Edrîsî, Hâroûn-er-Rachîd voulut en avoir le cœur net ; il fit faire une enquête auprès des habitants des cités méridionales de l'Arabie, et le résultat en fut que l'ambre sortait de sources situées au fond de la mer; les flots le roulaient ensuite sur le rivage. D'autres ont pensé que c'était une plante croissant au fond de la mer, à la façon des éponges, ou bien que c'était de l'écume de mer solidifiée. On savait aussi qu'on le trouvait parfois dans le corps du cachalot, seulement on croyait que le cétacé l'avait avalé et en était mort d'indigestion ; cependant un médecin de Bagdad, Ḥobéïch ben el-Ḥasan, cité par Ibn-Béïṭâr, savait déjà que l'ambre gris se forme dans le corps même du cétacé ; toutefois il le prenait pour un excrément, tandis que ce n'est qu'une induration, une concrétion.

Une légende qui courait les îles Maldives prétendait que l'ambre gris était l'excrément durci d'un oiseau de grande taille, et que le parfum spécial qu'il exhale lui venait des plantes aromatiques dont l'oiseau faisait sa nourriture. Une partie restait déposée sur les rochers du pays d'origine, tan-

dis que les vents en emportaient une autre partie jusqu'à la mer qui finissait par la déposer sur de lointains rivages ; enfin une troisième partie était avalée par des poissons, qui en mouraient d'indigestion ; d'où trois qualités d'ambre, de plus en plus inférieures.

Toutes les côtes de l'océan Indien en fournissaient ; la qualité la plus fine se trouvait dans les îles de l'Afrique ; à Çoḥâr, dans l''Oman, les indigènes parcouraient la côte au clair de la lune, montés sur des chameaux dont le flair faisait reconnaître les gisements de la matière précieuse. 'Aden en avait un entrepôt spécial : de là, il prenait la voie de la mer Rouge pour arriver en Europe, ou celle du golfe Persique à destination de Bagdad, d'où il rayonnait dans tout l'Orient. En revanche, l'ambre récolté sur les côtes d'Espagne et du Portugal, réputé de qualité inférieure, s'exportait néanmoins jusqu'en Égypte.

Les voyageurs qui visitent le Caire ne manquent jamais de pousser jusqu'à Maṭariyya, près d'Héliopolis, à peu de distance au nord de la ville ; c'est là que se trouve une source miraculeuse, marquant l'endroit où, d'après une légende chrétienne provenant du cycle des Évangiles apocryphes, la Vierge Marie s'était reposée un instant pendant la fuite en Égypte ; la ferme qui y est jointe se livre à l'élève des autruches domestiquées ; le jardin attenant est célèbre parce qu'il est planté de baumiers, l'arbre qui produit le baume. Au moment de la sève ascendante, les jardiniers pratiquaient des incisions dans l'écorce du tronc, ou bien en détachaient des feuilles, des rejetons et des ramilles ; le baume suintait immédiatement ; on le recueillait, soit à la main, soit au moyen de bandes de coton ou de petites fioles ; on laissait reposer au soleil ; on recueillait ensuite l'huile pure qui surnageait et on la plaçait sur le feu, où elle prenait une belle couleur d'un rouge vineux.

Cette ferme était la propriété du souverain de l'Égypte, et la récolte du baume, qui se faisait à son profit, était surveillée de près. Le baume servait à des présents diplomatiques, à des cadeaux faits à certains voyageurs de marque ou à des dignitaires civils ou religieux ; une partie était en-

voyée aux hôpitaux et aux châteaux forts de la Syrie : le reste était vendu. Les jardiniers étaient autorisés à faire bouillir et à comprimer les branches coupées qui leur étaient abandonnées, et ils s'en procuraient ainsi une certaine quantité de qualité inférieure, qu'ils vendaient pour leur compte.

Les baumiers de Maṭariyya étaient à peu près les seuls arbres, au moyen âge, d'où l'on tirait le baume ; mais l'arbre lui-même n'était pas indigène de l'Égypte, il y avait été apporté de l'Arabie, et quand, par suite de la dégénérescence que le climat de l'Égypte impose à la plupart des végétaux introduits sur son sol, il était devenu nécessaire de renouveler les plants, on s'adressait au Ḥedjâz. Dans l'antiquité, la Palestine avait connu cet arbre, et Bernardus Sapiens, pèlerin qui se rendit à Jérusalem au neuvième siècle, trouvait encore à Jéricho une plantation de cette nature et voyait les habitants pratiquer des incisions dans l'écorce avec des pierres pointues, le même procédé qu''Abd-el-Laṭif vit employer à Maṭariyya ; mais la culture en disparaît à l'époque des croisades. Des troubles ruinèrent le jardin modèle d'Héliopolis ; quand il fallut reconstituer la précieuse culture, on alla chercher des rejetons dans les environs de la Mecque où le baumier croît en abondance.

Le benjoin venait de Sumatra, et les Arabes l'appelaient *lubân djâwî*, « encens de Java », d'où le nom que les Portugais lui ont donné, *benzavi*, *benzoin*. On le cotait sur le marché d'Alexandrie, où il avait une valeur considérable ; les sultans égyptiens en envoyaient aux doges de Venise à titre de présents diplomatiques.

Le bois d'aloès, à raison de la bonne odeur qu'il dégage quand on le brûle, était d'un usage fréquent dans tout l'Orient ; les khalifes et les sultans en avaient toujours un grand approvisionnement. Il venait de l'Assam occidental, l'ancien royaume indien de Kamaroupa, dont le nom transformé en Kamroûn avait donné l'appellation de *kamroûnî* sous laquelle était désignée la meilleure espèce, celle que les pèlerins hindous apportaient à Moultan ; une autre espèce moins bonne, le bois d'aloès sauvage, portait le nom de *qomarî*, parce qu'il provenait du pays des Khmers, le Cambodge.

Le santal citrin, qui développe un arome à la fois fin et pénétrant, était recherché et d'un prix très élevé ; il ne s'en exportait que fort peu en Occident; le santal blanc, dont l'odeur est plus faible, faisait au contraire l'objet d'un commerce assez étendu, qui n'était dépassé que par le santal rouge, employé comme colorant, et provenant d'ailleurs d'une plante différente. Le pays d'origine de ces produits était l'île de Timor, l'Inde et Ceylan.

Comme bois colorant en rouge, on se servait volontiers du bois du *Cæsalpinia Sappan*, connu en Orient sous le nom de *baqqam* et chez nous sous celui de bois de brésil parce qu'on le comparait, pour la couleur, au charbon ardent (*ligneum brasile*); c'est d'ailleurs le même qui a fait donner au Brésil, lors de sa découverte, le nom que ce pays porte encore aujourd'hui. Son apparition dans les douanes d'Italie coïncide avec les Croisades. Marco-Polo déclarait que celui de Ceylan était le premier du monde. Il arrivait sur le marché en billes; on enlevait l'écorce et l'aubier, et on extrayait du cœur la matière colorante.

Le camphre (*kâfoûr*) est mentionné dans le Qoran (chap. LXXVI, v. 5) comme mélangé au nectar délicieux du paradis, dans le but de le rafraîchir ; ce qui prouve qu'il n'était pas inconnu à cette époque dans le Ḥedjâz, et que ses qualités thérapeutiques étaient appréciées. Cependant les Bédouins ignoraient complètement l'existence de cette drogue, de sorte qu'à la prise de Madâïn par les Musulmans, ceux-ci ayant trouvé dans la capitale des Perses Sassanides d'abondantes provisions de camphre, en jetaient, par stupidité, en guise de sel, dans leurs marmites, au rapport de Bélâdhorî. Plus tard les géographes recueillirent les récits des marins qui avaient visité les lieux de production, s'étaient assis à l'ombre des camphriers, et avaient appris qu'on l'obtenait sous la forme liquide en pratiquant des incisions dans l'écorce, ou bien sous la forme solide en allant chercher la résine accumulée au cœur de l'arbre. Ibn-Baṭoûṭa s'est trompé, il est vrai, en affirmant qu'on le trouve dans les nœuds d'une sorte de bambou ; mais il peut avoir été induit en erreur par l'ancien usage des indigènes qui, après avoir

recueilli la sève du camphrier dans des bambous, l'y laissaient s'épaissir au contact de l'air. La meilleure espèce venait de Sumatra, et la qualité provenant de Féïsour (malais : Pasouri, Fansour de Marco-Polo), sur la côte occidentale, était la plus appréciée, comme l'est encore actuellement celle qui est fournie par les mêmes régions et que l'on appelle camphre de Baros. La Chine produisait aussi du camphre, mais on le tirait d'une plante entièrement différente du camphrier.

La cannelle (*dâr-çînî*, ce qui signifie « bois de Chine » en persan) est un de ces articles de commerce dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Tous les marchés de l'Orient en étaient abondamment pourvus ; dès le huitième siècle de notre ère, nous constatons son importation en France par les bouches du Rhône ; les épices et les parfums que les ecclésiastiques s'envoyaient sous forme de cadeaux comprenaient de la cannelle ; les apothicaires en tenaient dans leurs officines.

La casse jouait, dans la thérapeutique arabe, un rôle au moins égal à celui que nous lui voyons tenir en Europe jusqu'à des temps fort rapprochés de nous. On la trouvait dans le commerce sous la forme des gousses pendantes de la *Cassia fistula* plantée en grandes masses dans les jardins qui entouraient la ville d'Alexandrie ; on pensait même qu'on ne la pouvait trouver ailleurs, bien qu'elle crût également dans l'Inde. On reconnaissait la bonne qualité à ce que la gousse était épaisse et très noire, et à ce qu'elle ne sonnait pas creux quand on la secouait.

La cuisine et la préparation des boissons aromatiques, en Europe, dès l'époque mérovingienne, exigeaient l'emploi du clou de girofle. Il venait d'Orient, et se vendait beaucoup plus cher que le poivre. On le tirait des îles Moluques, mais les Arabes n'en savaient rien, parce que leurs navires n'allaient pas dans cette direction ; ils confondaient les pays où cet ingrédient était importé avec le véritable pays de production. Ibn-Baṭoûṭa parle de girofliers qu'il aurait vus à Sumatra, mais il peut avoir confondu avec le cannellier ou le muscadier ; la description qu'il en donne est insuffisamment précise.

La cochenille était tirée de l'Arménie, dans les régions au pied du mont Ararat, et l'on s'en servait pour teindre la soie en rouge ; à Bagdad on fabriquait des étoffes de soie que l'on importait en Europe, au rapport de Marco-Polo, sous le nom de *quermesi*, c'est-à-dire teintes au kermès ou cochenille. On sait que Brandt a classé cette cochenille d'Arménie dans le genre *Porphyrophora*.

L'exportation du corail suivait la marche inverse de la plupart des autres produits, car les plus belles espèces se trouvent dans la partie occidentale de la Méditerranée, et c'est de là qu'on l'expédiait dans l'Inde et à la Chine. A Ténès, à Ceuta, à Bône se trouvaient les grandes pêcheries : la meilleure qualité provenait d'un petit port des environs de cette dernière ville, nommée à cause de cette industrie Mersa'l-Kharaz, « le port des coquillages ».

La pharmacie exigeait l'emploi du *costus*, qui est en botanique la racine de l'*Aucklandia costus*, à raison de ses puissantes propriétés curatives, amères et toniques. Son pays d'origine était le haut bassin de l'Indus ; il gagnait l'Asie antérieure par Hormouz et Aden, et l'Europe par la Méditerranée.

Bien qu'il fut cultivé en Europe, les seules bonnes qualités de coton ne pouvaient se rencontrer qu'en Orient ; les meilleures venaient de Ḥama et d'Alep ; les environs de ces deux villes étaient consacrés à la culture du cotonnier, et ces champs merveilleux étonnaient profondément les voyageurs. Des qualités un peu inférieures venaient de Sélefké et d'Adana dans la Petite-Arménie ; le cotonnier nain croissait aux environs de Damas ; enfin Saint-Jean-d'Acre, Chypre et Lattaquié donnaient une troisième espèce moindre comme valeur, mais néanmoins encore fort supérieure aux cotons d'Europe, puisque des flottes de navires marchands allaient en prendre des cargaisons à tous les ports de la côte de Syrie, ainsi qu'à Alexandrie où l'on trouvait, non seulement le coton égyptien dont on parle peu et dont la culture n'existait probablement plus au temps d''Abd-el-Laṭîf, mais encore celui de l'Inde et de la vallée de l'Euphrate et du Tigre. La Perse en produisait énormément,

et l'excédent était exporté ; il jouissait d'une grande réputation. Les marchés européens voyaient également leur arriver les cotons d'Asie Mineure achetés à Brousse et à Éphèse.

Il est de tradition que l'encens provient de l'Arabie Heureuse. Marco-Polo ayant eu la curiosité de s'enquérir auprès des marchands sur les pays d'où on le tirait, il lui fut répondu par les deux noms de Chiḥr et de Zhafâr, les deux villes principales du Ḥaḍramaut. C'est ce que disent également les anciens géographes arabes, et Carter, au cours d'un voyage exécuté de 1844 à 1846, a découvert dans la même région un arbre de la famille des *Boswellia* d'où l'on tire par incision un suc d'un blanc laiteux ; ce sont des arbres du même type qui croissent sur la côte du Çomâl, pays qui est à peu près le seul à fournir actuellement cet article. Du Ḥaḍramaut, l'encens était porté à Bagdad et à Tébrîz, où le commerce allait le chercher, car celui que l'on trouvait à Alexandrie était d'une qualité sensiblement inférieure. La production de Chiḥr était monopolisée par le sultan du pays ; celui-ci payait au producteur dix livres d'or par quintal et revendait la même qualité aux marchands pour soixante livres d'or.

Les médecins arabes ont prôné la racine de galanga, dont le nom est tiré de *khalandjân* qui vient lui-même du chinois. On la recherchait pour la pharmacopée et aussi, à raison de ses propriétés échauffantes et excitantes, pour la cuisine ; on la trouvait dans toutes les Échelles du Levant, notamment à Constantinople, à Saint-Jean-d'Acre, à Alexandrie, à Famagouste. On en connaissait deux qualités ; la première était lourde, âpre, d'une couleur rouge foncé à l'extérieur et à l'intérieur, odoriférante ; c'est la petite galanga de nos officines, qui vient de la Chine ; la seconde était moins bonne, légère et insipide, la grande galanga des droguistes, que l'on sait provenir du sud de l'Asie.

Bien que cultivée en Europe dès avant le temps de Charlemagne, la garance n'en était pas moins importée parfois d'Orient, de l'Arabie par Alexandrie et de la Syrie par Chypre. Celle de l'Arabie méridionale, concentrée dans

les entrepôts d'Aden, prenait la route de la Perse et de l'Inde; ce dernier pays recevait encore de la garance de Géorgie, par la voie de la Caspienne et la route de terre à partir du Djordjân.

Le gingembre, excessivement répandu en Europe au moyen âge, provenait de l'Inde et des environs de la Mecque ; la Chine, qui en est la grande productrice, n'en envoyait pas, sans doute à cause de la distance. A côté du gingembre vert, on en vendait confit dans le sucre ; ces conserves se trouvaient dans les bazars d'Alexandrie sous l'appellation de *zandjabîliyya.*

De toute antiquité, la gomme adragante, sorte de résine qui découle des incisions faites dans l'écorce de divers arbrisseaux de la famille des Astragales, venait de Grèce; mais au moyen âge la meilleure qualité provenait de l'Asie Mineure et se vendait sur le marché d'Adalia, d'où on la transportait à Chypre et à Alexandrie.

La gomme laque, dont le nom est indien, est originaire de l'Inde et de l'Indo-Chine. Dans ces deux contrées, l'on trouve certains arbres de la famille des Euphorbiacées qui nourrissent des pucerons de l'espèce dite *Coccus lacca ;* ce petit insecte perce avec sa trompe l'écorce des branches et en fait sortir une sève résineuse qui, desséchée, forme une croûte épaisse de couleur rouge où ces pucerons eux-mêmes finissent par s'ensevelir. Sur les marchés, on trouvait la laque à l'état brut et renfermant encore des éclats de branches, ou bien moulée après avoir été ramollie sur le feu. Elle servait dans les industries de la teinture et du polissage, ainsi qu'en médecine, où l'on connaissait une teinture de laque nommée *dialacca.*

Bagdad était le grand marché de l'indigo (*nîl*) ; il y venait, comme d'ailleurs son nom européen le montre, de l'Inde. Toutefois on le cultivait avec succès dans d'autres régions, telles que Kâboul, Kermân, Hormouz. Les oasis de la haute Égypte en fournissaient aussi, mais du moins bon ; le Nord de l'Afrique, l'Espagne et la Sicile en produisaient également.

L'ivoire se trouvait dans plusieurs places de commerce,

telles qu'Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre, Famagouste, Aden, mais il ne s'y rencontrait qu'en transit; c'est l'Éthiopie qui en fournissait le monde entier. L'ivoire y est plus abondant que dans l'Inde; l'éléphant d'Afrique a d'ailleurs des défenses beaucoup plus longues et plus lourdes que son congénère de la grande presqu'île sud-asiatique; la femelle y est, à ce point de vue, aussi bien partagée que le mâle. Les Indiens avaient besoin de grandes quantités d'ivoire; on le leur apportait d'Éthiopie, et il était envoyé ensuite jusqu'en Chine. Zéïla', dans la mer Rouge, était l'un des grands marchés de ce produit, dont on trouvait d'immenses quantités emmagasinées sur la côte du Zanguebar et à Madagascar.

La résine de ladanum est une matière visqueuse de couleur brun foncé que produisent diverses plantes du genre *Cistus;* on l'utilisait en médecine pour la confection des emplâtres; on s'en servait aussi pour l'embaumement des cadavres. On l'importait jadis en Occident; aujourd'hui ce n'est plus un article d'échange. Avicenne dit que la meilleure espèce venait de Chypre, mais la production la plus abondante était fournie par l'île de Crète, et la marchandise était embarquée à Candie. On en recueillait aussi en Asie Mineure.

Pour trouver la meilleure qualité de lin, supérieure à celles que produisait l'Europe, on s'adressait à l'Égypte, qui le voyait croître le long du Nil jusqu'aux embouchures des diverses branches dans la mer, et dans l'intérieur du Delta. Une quantité d'ateliers fabriquaient avec ce produit de la toile fine, préférée des indigènes. A l'état brut, le lin s'exportait par Damiette et Alexandrie vers tous les pays baignés par la Méditerranée. Quand on mêlait du lin de Naplouse à celui d'Égypte, c'était une fraude punissable.

La manne qui vient de Perse est le *ter-engabîn*, « miel humide », suc melliforme que laisse suinter l'*Alhagi camelorum:* on le recueille dans le Khorasan et aux environ de Bokhara; on le trouvait dans les marchés de Samarqand, de Tébrîz et de Soulṭâniyyé. Cependant les anciennes cartes de l'Arabie (celle de Fra Mauro) indiquent que la manne se trouve dans ce pays, aux environs de la Mecque; et d'ailleurs

le très célèbre récit de la marche des Israélites à travers le désert, à la conquête de la Terre promise, prouve que la tradition avait conservé le souvenir d'un emploi comestible de cette résine. En dehors de l'*Alhagi* de Perse, on trouve en effet en Arabie le *Tamarix gallica* qui peut produire la manne ; mais on ne le rencontre plus que dans quelques vallées de la presqu'île du Sinaï, d'où les Bédouins l'apportent au Caire.

L'île de Chio est célèbre dans le monde entier par la production de cette résine aromatique, provenant d'une sorte de lentisque, que l'on appelle mastic, employée jadis pour les fumigations, ou en médecine pour les vertus curatives qu'on lui attribuait : on ne s'en sert plus guère que pour la composition de certains vernis ou pour la faire dissoudre dans de l'alcool ; il résulte de cette dernière opération une liqueur que l'on appelle également *mastic* (*'araq* en arabe, *raki* en grec moderne, *arack*, *rack* en français). Comme pour les autres résines, c'est en pratiquant des incisions sur le tronc que l'on obtenait des grumeaux qui durcissaient sur l'arbre même, et que l'on préférait à ceux qui tombaient à terre, bien que les paysans eussent soin d'étendre des toiles sous les branches pour les recueillir. Cette denrée se vendait principalement sur les marchés d'Alexandrie et de Damas ; les deux tiers de la production étaient absorbés par l'Orient : le dernier tiers seul était exporté en Europe.

La noix muscade, recherchée pour son emploi culinaire, était appréciée depuis longtemps sans qu'on sût exactement de quel pays elle provenait ; en Europe même, on est resté dans la plus grande incertitude jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, où il a été possible de démontrer que la contrée originaire de ce produit est une région formée par les îles Banda, Amboines et Moluques. Avec la noix muscade on exportait aussi le macis, qui est proprement une arille entourant le noyau et sa coquille, et entourée elle-même par la chair et la peau du fruit ; la couleur rouge pourpre qu'elle avait sur l'arbre passe au jaune orangé quand on l'a fait sécher au soleil. Ces épices fines craignaient les longs voyages sur mer ; on les trouvait cepen-

dant à Alexandrie, où elles arrivaient après avoir traversé l'océan Indien. Quant à leur présence dans les marchés de Perse et du Turkestan, elle n'a rien que de très explicable.

Le poivre est noir quand la baie a été séchée au soleil sans lui enlever sa peau, et blanc quand on l'en a dépouillée auparavant. Ibn-Béïṭâr a connu l'existence du second, mais c'était le premier dont l'usage était le plus répandu. On racontait les fables les plus étranges sur l'origine de sa peau noire et ridée, attribuée à l'incendie au moyen duquel on chassait les serpents, gardiens de ce trésor, ou bien à une torréfaction ; mais Ibn-Baṭoûṭa combattit ces croyances populaires. Il venait du Malabar par Sîrâf et par 'Aden, et aussi de l'île de Ceylan. Quand les Portugais s'établirent sur les côtes méridionales de l'Inde, d'audacieux contrebandiers n'hésitèrent pas à établir une intercourse entre Sumatra et l'Arabie, d'où le poivre passait en Europe par la Mecque.

La *moûmiyâ* est le pissasphalte, recherché jadis pour ses propriétés curatives. Cette sorte de goudron minéral se recueillait dans une grotte, en Perse, à Darâbdjird, au nord-est de Chirâz; cette caverne était la propriété du souverain et surveillée de près. C'était la meilleure qualité ; toutefois on en trouvait encore de la suffisamment bonne dans le reste de la Perse. On vendait également sous le même nom, surtout pour l'exportation, la matière noire et bitumineuse qui était le résidu des ingrédients employés pour l'embaumement des momies égyptiennes ; on la recueillait dans le crâne et à la place des entrailles : c'était un des produits que recherchaient les fouilleurs de tombes et les détrousseurs de cadavres. La *moûmiyâ* artificielle, que l'on se procurait par ce procédé, était absolument semblable à la *moûmiyâ* naturelle de Perse et possédait les mêmes qualités curatives.

Le musc, matière sécrétée par l'animal du même nom et contenue dans une poche velue près de l'ombilic, a toujours été recherché pour son parfum pénétrant. D'après les auteurs arabes, ce chevrotain vit dans une région comprise

entre le Tibet et la Chine ; son aire serait toutefois plus étendue, on le rencontrerait en Asie centrale et même dans l'Indo-Chine. L'on dit que quand on prend la poche de musc sur le corps de l'animal, le parfum a une odeur désagréable parce qu'il n'est pas encore mûr et doit être complètement desséché ; l'on raconte même que l'animal se débarrasse lui-même de cette poche en se frottant contre des rochers, et que des gens parcourent les contrées sauvages fréquentées par cette bête timide pour y chercher ces vésicules desséchées. Le musc du Tibet voyageait par terre, de sorte qu'on le préférait à celui de la Chine apporté par le commerce maritime. La route de terre était par Khotan, le Turkestan chinois, Ṭalâs et Khiva ; pour le musc du Tibet il arrivait à Bokhara par le plateau de Pamir et la vallée du haut Oxus.

Les apothicaires réclamaient du myrobalan, fruit à noyau du genre de la prune, que l'on faisait voyager sec ou confit dans le sucre ; on en connaissait cinq espèces, provenant de différents végétaux qui croissaient dans l'Inde, jusque vers Kâboul; ce pays fournissait probablement au Khorasân les trois mille livres que cette province était obligée d'envoyer à Bagdad, à titre d'impôt en nature. On recherchait ce fruit pour ses propriétés digestives, stomachiques et légèrement purgatives ; on le prenait en décoction et en pilules.

La noix de galle, à cause de la grande quantité de tanin qu'elle renferme et de ses propriétés astringentes, était d'un usage constant en médecine, sans parler de son emploi pour la confection de l'encre. Ces excroissances des feuilles du chêne, produites par la piqûre d'un insecte, se vendaient aisément quand elles étaient lourdes et de couleur verdâtre ; on rejetait celles de couleur jaune. C'est l'Asie Mineure qui exportait ce produit par Adalia (Satalia) et Alâyâ (Candelore).

On n'ignorait pas que la rhubarbe venait de la Chine, bien qu'elle portât vulgairement le nom de rhubarbe de Perse ou de Turquie, ayant emprunté le nom des contrées par lesquelles elle transitait. Ramusio, ce noble Vénitien qui aimait tant les relations de voyages qu'il en a publié toute

une série, rencontra un jour un marchand de rhubarbe, nommé Ḥâdji Moḥammed, qui était originaire du Gilân, en Perse. Celui-ci lui raconta comment il voyageait dans l'Asie centrale, comment, après avoir fait ses achats dans les provinces nord-ouest de la Chine, il traversait le désert de Gobi en passant par l'oasis de Khamil, puis en longeant la base des montagnes jusqu'à Kachghar, Samarqand, Bokhara, d'où il regagnait la mer Caspienne par Hérat et Soulṭâniyyè. C'était la route suivie par les grandes caravanes qui traversaient la Perse et transportaient, entre autres, la rhubarbe qui ne supportait pas les longues traversées maritimes.

Le safran est indispensable à la cuisine orientale. Le meilleur était celui de la Cilicie, connu de bonne heure en Europe ; à cause de sa belle couleur jaune d'or, les peintres s'en servaient pour les lettres dorées des manuscrits ; en Perse, on en connaissait aussi d'excellente qualité, qui croissait aux environs d'Ispahan, de Hamadan et de Ḥolwân. On en faisait également un fréquent usage en médecine.

La scammonée est un purgatif énergique et jadis très fréquemment employé ; on sait que c'est une résine provenant de la plante du même nom, très répandue dans le nord de la Syrie et dans toute l'Asie Mineure. La qualité d'Antioche était la meilleure ; elle arrivait en Europe par Alep, comme l'a observé Pierre Belon ; le commerce en était entre les mains des Vénitiens et des Florentins.

Les Arabes avaient introduit l'élevage des vers à soie en Espagne et en Sicile. Autour de Jaën, il existait trois mille localités où l'on élevait le bombyx sur les mûriers ; Grenade produisait assez de soie pour occuper les tisserands d'Alméria, et l'on trouvait encore le moyen d'exporter le reste non employé. Dès la fin du treizième siècle, les Génois allaient chercher la soie grège du Gilân, qu'un siècle plus tard ils achetaient à Chémâkhi, dans le Chirwân, en concurrence avec les Vénitiens. Le Tabaristan ou Mazandéran, limitrophe du Gilân et dont le climat est le même, était le pays qui fournissait le plus de soie grège.

La tutie (*toûtiyâ*) naturelle était le minerai de zinc, tandis

que la tutie artificielle était l'oxyde de zinc impur qui s'attache aux cheminées des fourneaux, quand le minerai de fer contient du zinc. Les Arabes ont connu ces deux formes du même métal. La tutie était exportée par Alexandrie, mais on savait qu'elle provenait du Kerman, où des hauts fourneaux la produisaient ; il y avait en outre des mines de zinc en pleine activité aux environ d'Ispahan. Il en venait également de l'Inde et de la Chine. On en fabriquait des collyres pour le traitement des ophtalmies.

A titre de contrepoison, on employait la racine amère connue sous le nom de zédoaire (*djedwâr*, *zedwâr*), et l'on tentait de combattre, par ce moyen, les maladies que causait aux orfèvres l'empoisonnement mercuriel. C'était également un stimulant énergique, et on l'introduisait dans les boissons. On en trouvait dans les Échelles du Levant, où elle était apportée de l'Inde, de Java et de Madagascar.

On appelait or filé, or de Chypre, argent filé, des fils d'or et d'argent qui avaient l'apparence de fils métalliques, mais ce n'était que des fils de lin entourés d'une enveloppe très fine formée de boyaux de mouton revêtus d'une couche métallique excessivement mince; ce n'est que tout récemment que l'on a découvert le procédé opératoire dont on se servait. Ces fils se tissaient dans l'étoffe même et donnaient des brocarts, ou étaient employés à broder des arabesques sur les vêtements et les tapis. Cette industrie fut introduite à Lucques et à Paris dès le treizième siècle ; les ateliers d'Italie, Gênes, Venise, Milan, Florence étaient en pleine activité et protégés par les autorités, pour concurrencer les articles du Levant.

Les voyageurs arabes connaissaient la porcelaine de Chine (*ghadâ'ïr es-saroûdj* « vaisselle de kaolin » dans Moṭahhar ben Ṭâhir el-Maqdisî, au xe siècle), mais ce produit fabriqué n'a pénétré que successivement l'Orient d'abord, l'Europe ensuite. Vers l'époque de l'invasion des Mongols, de riches collectionneurs, en Perse, avaient réuni des pièces de ce genre ; un siècle après, Ibn-Baṭoûṭa en trouvait répandues dans l'Inde, la Syrie et l'Asie Mineure. On a lieu de penser qu'il y en avait dans la cargaison de ces

jonques chinoises dont les capitaines, trouvant à ʿAden un fort mauvais marché, avaient poussé jusqu'à Djedda (835-1431). C'est à partir de cette époque que l'on pouvait s'en procurer sur les marchés du Caire, et que les sultans d'Égypte en envoyaient parmi les cadeaux diplomatiques qu'ils faisaient aux souverains d'Occident.

La canne à sucre était cultivée dans l'Inde, l'Indo-Chine et le sud de la Chine, mais on ne savait pas en fabriquer du sucre : on se bornait à écraser la canne et à en extraire le jus, que l'on faisait ensuite épaissir sur le feu. Le raffinage doit avoir été inventé par les Arabes, ou plus exactement par les pharmaciens de l'école de médecine de Djondéï-Châpoûr, dont le pseudo-Moïse de Khoren dit qu'on y fabriquait du sucre artificiellement. La canne à sucre avait été acclimatée de bonne heure dans le Khoûzistan, province admirablement appropriée à ce genre de culture, à cause de l'irrigation rationnelle que l'on y entretenait avec soin. C'est de là que venaient les trente mille livres de sucre qui étaient versées en nature au trésor des khalifes abbassides et que nous avons vu figurer dans leur budget sous la rubrique Ahwâz ou Susiane.

Bagdad fut longtemps connue pour son abondante production de sucre et pour la qualité supérieure de ses confitures et de ses sirops qu'elle exportait au loin. C'est de ce centre qu'est parti l'art de raffiner le sucre, qui se répandit ensuite dans les différentes contrées. Des habitants du Caire, venus en Chine sous le règne de Koubilaï-Khan, le premier empereur mongol, apprirent aux indigènes à raffiner le sucre en y jetant de la potasse tirée des cendres de certaines plantes.

La culture de la canne s'était vite implantée en Syrie, aux environs de Tripoli, et dans le nord de l'Afrique, d'où elle passa en Espagne à la suite des Arabes ; en Sicile le nom de *massara* donné au moulin à sucre (*maʿçara* « pressoir ») prouve que l'introduction en est due à la conquête musulmane. C'est à Tripoli de Syrie que les Croisés firent connaissance avec la canne à sucre et, au rapport d'Albert d'Aix, en humaient le suc avec délices. Après la chute des principautés franques, l'île de Chypre hérita de la culture

de la canne et de la fabrication du sucre ; à Episcopia, dans le territoire de Limassol, on voyait des plantations appartenant à la grande famille vénitienne des Cornaro, où quatre cents personnes, à la fin du quinzième siècle, étaient employées aux usines. Les produits en étaient importés en Europe par Venise. L'Égypte tout entière, mais plus spécialement Rosette et Damiette, cultivait la canne, et partout l'on trouvait des pressoirs où les tiges, préalablement sciées, étaient écrasées sous des meules que des bœufs faisaient tourner ; on les jetait ensuite dans de vastes chaudières pour y faire bouillir le jus. Une fois le jus concentré sur un feu lent, clarifié et cristallisé, on pouvait à volonté faire des pains parfaitement blancs et durs, ou du sucre candi entièrement transparent. Le sucre en poudre était aussi moulé en forme de pain au sortir de la chaudière, mais n'étant pas consistant, il se réduisait en poudre pendant le transport. La partie de la masse qui ne cristallisait pas était livrée au commerce sous forme d'une viscosité jaune et épaisse que l'on appelait miel sucré ou mélasse.

Le cheval faisait l'objet d'un important commerce avec l'Inde. En effet, dans ce pays, on n'élevait point de chevaux, et il fallait en faire venir de partout : on en amenait de la Chine et de l'Indo-Chine, du pays des Turcs, de l'Arabie méridionale (Yémen, Ḥaḍramaut, ʿOman), du golfe Persique. On expédiait des côtes du Fârs, dans la première moitié du treizième siècle, dix mille chevaux par an ; la consommation était considérable, parce que cet animal s'y acclimatait difficilement et périssait vite : ce commerce procurait d'ailleurs d'énormes bénéfices. Le transport avait lieu par mer ; les navires, à leur retour, trouvaient aisément un fret dans les bazars de l'Inde occidentale (côte de Coromandel, Maʿbar des géographes arabes).

Perles et pierres précieuses. — Les deux grandes pêcheries de perles sont le golfe Persique et le détroit qui sépare l'Inde de l'île de Ceylan. Dans la première de ces deux régions, les plus connues sont celles de l'île d'Awal ou Baḥreïn. Les marchands y venaient chaque année à la saison favorable pour la pêche, y louaient des bateaux munis

d'équipages de plongeurs, et partaient à la recherche des bancs d'huîtres perlières. Quand on avait trouvé le terrain de pêche, on mouillait les embarcations, et les plongeurs se mettaient au travail jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé le banc ; puis on passait à un autre. Les navires restaient en mer jour et nuit, jusqu'à la fin de la pêche. On triait ensuite les perles, que l'on rangeait en trois catégories suivant leur grosseur ; les marchands en vendaient sur place une partie et emportaient le reste. Ils tenaient la précieuse récolte enfermée dans des bourses; on connaît la fameuse anecdote racontée par le poète persan Sa'dî au sujet du Bédouin mourant de faim, perdu dans le désert, et trouvant une bourse qu'il croyait avec bonheur pleine de farine, et qui, à son désespoir, ne renfermait que des perles. A côté de l'île d'Awal, la côte des Pirates dans l''Oman, la région en face d'el-Qaṭîf, l'île de Karak, celles de Lar et de Kichm, offraient des établissements de moindre importance.

La seconde des deux régions, celle de Ceylan, était connue des géographes arabes. Les pêcheries y étaient épuisées au temps d'El-Biroûni, mais elles reprirent de la vigueur quand l'exploitation s'y fit moins intense, et à l'époque d'Edrîsi la pêche donnait de nouveau de splendides résultats.

Les perles, qui en Orient servent à faire des colliers ou sont montées sur étoffes et entremêlées de fils d'or et d'argent, devaient être percées ; c'est à Hormouz que l'on se livrait à ce travail délicat. Les principaux marchés étaient Tébrîz, Sultaniyyè, Samarqand et Bagdad.

Les mines d'émeraudes de la haute Égypte étaient exploitées dans l'antiquité ; elles étaient situées à la limite de la Nubie ; l'extraction des pierres précieuses qu'elles fournissaient, à savoir l'émeraude et l'aigue-marine qui l'accompagne habituellement, dura pendant tout le moyen âge jusqu'en 1359, où on l'abandonna, les mines étant probablement épuisées. On y distinguait deux sortes d'émeraudes, l'une que l'on exportait par mer dans tous les pays riverains de l'océan Indien, l'Abyssinie, l'Inde, la Chine, l'autre qui était recherchée plutôt par les Européens. La Mecque en

recevait de l'Inde par 'Aden et d'autres ports de la côte méridionale.

On trouvait aussi le rubis en Égypte, mais le plus estimé était celui qui venait de Ceylan, surnommée par Bélâdhori l'île des rubis; cette pierre n'y était pas fort abondante, mais elle était de toute première qualité. Les habitants de l'île savaient remédier au défaut de vivacité et d'éclat en exposant le rubis pendant quelques heures à un feu de charbon. Dans l'Indo-Chine, la région d'Ava fournissait des rubis d'un rouge intense, mais moins durs et d'un prix moins élevé que ceux de Ceylan. On prisait beaucoup le rubis balais, ainsi nommé parce qu'il était originaire du Badakhchân (variante dialectale Balakhchân) sur le haut Oxus; la production en était raréfiée artificiellement par le monopole que s'attribuaient les souverains du pays; il était, sur les marchés, rare et, par conséquent, fort cher.

En Perse, le Kermân et le Khorâsan fournissaient des turquoises, dont on trouvait les plus belles à une soixantaine de kilomètres au nord de Nichâpour, dans le second de ces deux pays. Le Badakhchân exportait dans le monde entier le lapis-lazuli, matière employée pour la fabrication du bleu d'outremer véritable (azur de Bagdad) recherché par les peintres.

De l'Inde venaient des cornalines dont une grande partie gagnait l'Europe par la route de l'Égypte, des calcédoines, des grenats, des saphirs, et enfin des diamants. Le moyen âge n'a connu que le diamant de l'Inde, et en particulier celui qui venait de mines situées à quelque distance de Golconde, sur le Krichna. Le prix du diamant a toujours été supérieur à celui des autres pierres précieuses; notons cependant qu'au treizième siècle, Téïfachî constatait qu'à Bagdad et au Caire le rubis était coté à un prix supérieur, peut-être par suite de quelque raréfaction commerciale.

Produits industriels. — L'industrie de la soie, qui avait été si florissante sous les Sassanides (un grand nombre d'ornements d'église conservés en Europe sont des étoffes de cette provenance), fut importée en Espagne par les conqué-

rants musulmans. Les soieries d'Alméria sont assez souvent citées dans les romans de chevalerie ; elles sortaient des huit cents métiers qu'Edrìsî y vit fonctionner. On parlait aussi de celles de Palma, dans les Baléares. Les souverains musulmans entretenaient, dans les dépendances de leurs palais, des fabriques d'étoffes de soie à bordures formées par des lettres arabes entrelacées (*ṭirâz*). Les Croisades répandirent en Europe le goût des soieries, qu'il fallut aller chercher aux lieux de production.

Le baldaquin, devenu plus tard synonyme de dais, était une étoffe de soie riche et coûteuse, généralement brochée d'or et ornée de figures, originaire de Bagdad, comme son nom l'indique (*baldac*, *baudac*). Le *kamkhâ* (*camocas*) s'était fabriqué primitivement en Chine ; c'était une étoffe damassée et fréquemment brochée d'or, dont on faisait des robes de cérémonie, des ornements sacerdotaux et des tentures d'appartement. Des ateliers s'établirent en Perse, et ensuite à Bagdad, à Alexandrie et à Damas ; dans cette dernière ville on fabriquait aussi le *damaschino* ou drap de Damas, étoffe lourde à dessins tissés dans le corps de l'étoffe. A Saint-Jean-d'Acre, à Famagouste et à Constantinople, on se procurait un brocart d'or appelé *marramas* ou *mairamas* (*maḥrama*), employé comme étoffe de meubles ou pour les besoins des églises. Le taffetas (persan : *tâfta* « tordu ») venait de Perse ; le tabis (*'attâbî*) était le nom d'un lourd satin rayé.

Les mêmes navires qui emportaient du Levant les étoffes précieuses faites avec la soie, y amenaient les produits de l'industrie européenne, les tissus de laine et de lin. C'est à Venise qu'on chargeait les draps d'Angleterre, où la laine était fine et abondante, de Flandre, de France et d'Italie : Florence surtout, au début du quinzième siècle, couvrait de ses produits les ports de la Méditerranée. Les draps de Châlons, de Douai et de Provins passaient de préférence par Gênes ; ceux du Languedoc et de la Catalogne étaient exportés par Montpellier, Narbonne et Barcelone. La toile de lin faite à Reims avait la vogue chez les femmes d'Égypte.

Damas possédait des verreries renommées ; on y fabriquait

des gobelets, des bouteilles, des plats en verre peint ou décoré ; cette industrie fut ruinée par Timour, qui emmena les ouvriers à Samarqand. On vantait aussi les beaux objets sortis des ateliers d'Hébron, en Palestine, et le verre de l'ʿIrâq, qui se fabriquait près de Sâmarrâ, jouissait d'une grande réputation ; la mention des vases ou coupes dits *iraga* se rencontre parfois dans les documents espagnols. A Tyr, au milieu de la colonie vénitienne, vivaient des verriers juifs qui exerçaient héréditairement leur métier ; ils en possédaient les traditions, qui remontaient à l'antiquité, où le verre de Tyr était célèbre pour sa transparence, et il est possible que ce soit par leur entremise que Venise fit en cette matière les énormes progrès qui marquent chez elle cette industrie.

Les arts plastiques et industriels. — L'étude des matières ouvrées nous ayant amenés à celle des industries de l'Orient, il serait à propos de jeter un coup d'œil sur les arts tels qu'ils ont été pratiqués dans les pays dont l'histoire nous occupe.

Si l'on prend le nom des Arabes comme désignant le peuple habitant la péninsule arabique au temps du Prophète, il est clair qu'il n'y a point d'art arabe ; le Bédouin a une industrie rudimentaire du tissage qui n'a rien d'artistique ; il a certainement pratiqué un dessin très élémentaire dans les *wasm* ou signes de propriété imprimés au fer rouge sur la peau des chameaux et des autres animaux, et reportés ensuite sur certains monuments rupestres ; les bijoux que portaient les femmes étaient fabriqués par des ouvriers juifs et ce travail ne constitue pas un art indigène. Le seul temple connu, la Kaʿba, simple parallélipipède de pierres sans toit, ne rentre dans l'art à aucun degré ; les maisons, telles qu'on les y bâtit encore dans les villes, ne témoignent guère d'une compréhension quelconque de l'art. L'ornementation qu'on y pouvait voir était d'importation étrangère, araméenne dans le Nord, perse ou abyssine dans le Sud.

Il n'y a donc pas d'art arabe à proprement parler ; mais il y a des arts musulmans, qui sont l'appropriation à un nouveau genre de société, des traditions artistiques existant déjà dans les pays conquis, et dont l'influence se fait immédiatement sentir.

Comme l'a fait remarquer M. H. Saladin, à l'origine le style musulman est syrien en Syrie, copte en Égypte, romain en Afrique et en Espagne, sassanide en Perse et en Mésopotamie. Toutefois, au début, ce sont les formules asiatiques qui débordent sur le domaine conquis ; c'est ainsi que la grande mosquée de Cordoue et celle de Sidi-ʿOqba à Kairouan montrent, dans leur ornementation sculptée ou peinte, les influences orientales apportées par les ouvriers qu'on fit venir pour y travailler, ou encore par l'imitation d'étoffes, de broderies et de tapis apportés de l'Orient.

La coupole ovoïde est d'origine mésopotamienne ; son invention est très ancienne, car on la retrouve sur un bas-relief assyrien de Koyoundjik ; elle a été fort pratiquée par les architectes des Sassanides, et elle a envahi l'Empire romain d'Orient ; Justinien, élevant à Constantinople un temple à la Sagesse divine (Sainte-Sophie), le recouvre d'une coupole gigantesque. Le khalife oméyyade ʿAbd-el-Mélik ben Merwân, désirant bâtir à Jérusalem un monument destiné à occuper l'emplacement du Temple, fait choix, dans ce que nous appelons improprement la mosquée d'Omar, du type de la coupole, d'où son nom de *Qoubbèt ec-çakhra* « coupole de la Roche » : ce type était fort commun en Syrie, où l'on considérait comme le chef-d'œuvre de ce genre de construction l'église de la Vierge à Antioche. El-Wélîd y fit exécuter à l'extérieur des mosaïques par des artistes byzantins prêtés par l'empereur romain ; ces mosaïques ont été, du temps des Turcs, remplacées par les plaques de faïence émaillée qu'on y voit aujourd'hui, mais les mosaïques de l'intérieur subsistent toujours.

L'ancien modèle de la mosquée musulmane, celui qui s'est propagé dans les pays qui adoptèrent la langue arabe comme idiome national, c'est le plan de la mosquée fondée à Fosṭâṭ, aujourd'hui le Vieux-Caire, par le conquérant de l'Égypte, ʿAmr ben el-ʿAç, en 642 ; d'abord un mur de fond avec un ou plusieurs *miḥrâbs* fixant la direction de la *qibla*, point vers lequel on se dirige pour faire la prière, puis des alignements de colonnes supportant un toit de bois, et une place carrée à ciel ouvert, avec la fontaine des ablutions au milieu.

La décoration en plaques de faïence ornées de rinceaux et de feuilles de végétaux stylisées et peintes de couleurs vives, bleu foncé, bleu turquoise, vert, rouge passant quelquefois au violet, rarement jaune (à l'exception du fond de belles plaques en relief d'Ispahan et de la décoration usuelle au Maghreb), est originaire de la Perse, où cet art existait dès une antiquité fort reculée, mais provenait néanmoins de la Mésopotamie ; partout où, en pays de langue arabe, on a introduit cette industrie, ce sont des Persans qui l'y ont apportée.

La seule sculpture connue des Musulmans est la sculpture d'ornement, fidèle servante de l'architecture et qui lui est complètement subordonnée. La peinture décorative du temps des Oméyyades nous a été conservée à Qoçaïr-'Amra : elle est purement byzantine. Quand les khalifes fâṭimites veulent décorer leurs palais, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, ils s'adressent à des peintres de la vallée de l'Euphrate et du Tigre, comme Ibn-el-'Azîz de Baçra et Qaçîr de l'Irâq, qu'El-Yazoûrî, ministre d'el-Mostançir-billah, attira en Égypte.

L'enluminure des manuscrits est byzantine ; c'est un artiste de Wâsiṭ, Yaḥya ben Mahmoûd, qui a illustré le manuscrit des *Séances* de Ḥarîrî, œuvre importante de la collection Ch. Schefer conservée à la Bibliothèque Nationale. Les modèles en sont fort rares. Bien plus fréquente est l'ornementation en arabesques, et surtout le décor géométrique, à arêtes droites, qui orne les titres enluminés des Qorâns calligraphiés en Égypte ; le décor à fleurs et oiseaux, à arêtes courbes, est plutôt d'origine persane.

La mosaïque, que seuls connaissaient les artistes byzantins, fut remplacée, comme motif de décoration à l'intérieur des édifices, par la marqueterie de marbre de diverses couleurs ; les monument musulmans du Caire en montrent de fastueux exemples.

Le bois sculpté se présente sous deux aspects différents, le bois plein et le bois ajouré. Tandis que le premier genre de travail est répandu dans tout le monde musulman, le second ne se rencontre guère qu'en Égypte, où la matière nécessaire était apportée de Syrie et d'Asie Mineure, les

arbres indigènes ne se prêtant que difficilement à être ouvrés; il s'y développa d'ailleurs une industrie considérable, celle des *moucharabis*, proprement *machrabiyya*, treillage des fenêtres sur balcons en saillie sur la rue, ou miradors (*bow-window*), ainsi nommés parce qu'on y plaçait les cruches poreuses ou alcarazas servant à rafraîchir l'eau par l'évaporation des gouttelettes suintant à la surface. Ces grillages, formés de billes alternant avec des cylindres dans des combinaisons très variées, ont été trouvés si élégants qu'on en a fait des panneaux de litière, et qu'actuellement les ouvriers égyptiens, travaillant sur des modèles européens, en font des cadres de tableaux, des paravents, et autres objets de luxe.

L'époque fâṭimite nous a laissé de fort beaux panneaux sculptés, entre autre trois miḥrâbs magnifiques qui font l'ornement du musée arabe du Caire. Au treizième siècle de notre ère, les panneaux sont plus petits, les lignes plus minces et les formes plus variées; en outre, le style iranien s'introduit par l'emploi de la ligne courbe et des figures animées, par exemple dans les fameuses portes du Morìstân du sultan Qalâoun. Un autre travail de bois, qui a donné des spécimens remarquables, est le *minbar* ou chaire à prêcher dans les mosquées; il se fait quelquefois en pierre, comme celui de la mosquée de Barqoûq au désert, près du Caire, mais plus généralement en bois ; la mosquée construite à Qonya, en Asie Mineure, par le Seldjouqide 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, en offre un modèle magnifique du douzième siècle ; le sultan mamloûk Lâdjìn en fit faire, pour la mosquée d'Ibn-Touloûn, un qui n'existe plus, mais dont les panneaux verticaux sont conservés à Londres ; on cite encore celui de Qâït-bâï au Caire et de la Zéïtoûniyya à Tunis.

Un meuble qui se rencontre surtout dans les mosquées égyptiennes est le *koursî* ou armoire hexagonale, à l'intérieur de laquelle on renfermait les beaux manuscrits du Qorân ; on en a fait en métal, mais généralement le *koursî* est en bois, et ses panneaux sont ornés de délicates incrustations d'ivoire et de bois de couleur.

L'orfèvrerie a offert un développement magnifique. Au

onzième siècle, le poète persan Nâçir-i Khosrau, qui a écrit le récit de son voyage dans sa langue maternelle, a vu à Tyr des lustres d'or et d'argent, à Jérusalem des portes revêtues de plaques de cuivre, au Caire le trône du khalife fâṭimite el-Mostançir, en or et argent, puis couvert d'inscriptions et de scènes de chasse. La mosquée des Oméyyades à Damas conserve encore, à Bâb-Djéïroûn, les belles portes ornées de plaques de cuivre repoussé qu'elle doit à la générosité d'un sultan égyptien.

On a conservé de beaux cuivres incrustés remontant au douzième siècle, mais la floraison de cet art est certainement antérieure et doit être cherchée dans les ateliers de Mossoul; l'inspiration en est iranienne, et la survivance de certains motifs d'ornement nous reporte aux bas-reliefs assyriens.

L'ornement gravé et en relief, repoussé, est le plus ancien mode de décoration des objets en cuivre ; l'incrustation d'or et d'argent ne se présente que plus tard. A côté de Mossoul, il y a un autre centre artistique dont les productions sont d'un style différent, c'est le groupe syro-égyptien dans lequel on classe les cuivres éyyoubites du commencement du treizième siècle. Les ruines accumulées par l'invasion des Mongols interrompent la production, qui reprend, en Syrie et en Égypte, avec une nouvelle vigueur, sous l'impulsion des Mamloûks ; mais les artistes sont bien les élèves des maîtres de Mossoul; la tradition séparée s'est perdue.

Le bronze a servi à faire des marteaux de porte, les beaux spécimens étant commandés pour les mosquées ; pour l'éclairage des temples également étaient ouvrées ces admirables lampes en bronze et en fer, telles que celle de la mosquée du Sultan Ḥasan conservée au Musée arabe du Caire, et celle du Musée archéologique de Madrid, provenant de Grenade. Quand les fondeurs ont voulu s'attaquer à la représentation en relief des êtres animés, ils n'ont abouti qu'à des résultats ridicules au point de vue esthétique, et seulement intéressants pour l'histoire de la technique ; c'est ainsi qu'on leur doit le griffon de Pise, rapporté d'Égypte au temps des Croisades, le cerf du Musée national de Munich, le cheval de Cordoue, le paon et le perroquet brûle-parfums du Louvre.

On aimerait à avoir des détails précis sur les armes offensives et défensives, mais leur histoire, en Orient, est encore à faire. Le catalogue de la belle collection de M. H. Moser à Charlottenfels près de Schaffhouse, qui vient de paraître, est la première tentative de classement méthodique qui ait jamais été faite. On connaît par tradition la trempe des aciers de Damas et de Tolède ; mais si l'on cherche à approfondir les rares renseignements que l'on trouve, on en est réduit à fort peu de chose. Le sultan mamloûk Béïbars, envoyant des présents diplomatiques à Bèrèkè-Khan, souverain mongol du Turkestan, lui adresse des armes de Damas ; Tamerlan fait transporter à Samarqand les ouvriers qui travaillaient l'acier dans la capitale de la Syrie. En Espagne, Tolède était fameuse, dès avant la conquête arabe, par sa manufacture d'armes, restaurée par ʿAbd-er-Raḥmân Ier ; mais il ne reste absolument rien de ses productions. Nous ne savons pas si les sabres droits des anciens Arabes étaient fabriqués dans le pays ou importés de l'étranger, ou si la lame seule, travaillée au dehors, était montée par des ouvriers établis dans le pays même, dans des ateliers de montage. La lance était un bambou que la navigation apportait à El-Khaṭṭ sur le golfe Persique, mais le fer, nous ne savons pas où il était fabriqué ni adapté.

La céramique est d'origine persane et les ateliers qui, dans les pays de langue arabe, se livraient à sa fabrication étaient peuplés, ou d'ouvriers iraniens, ou d'artistes travaillant sous leur inspiration. Les carreaux de faïence à décor lustrés de la mosquée de Sidi ʿOqba à Kairouan ont été apportés de Bagdad par le fondateur de la dynastie des Aghlabites. Les ateliers de Raqqa sur l'Euphrate ont fourni quelques pièces intactes et de nombreux débris de poterie. En Égypte, les matières premières fournies par le sol ont donné naissance à un travail de céramique qui a fleuri à l'époque fâṭimite et dont on rencontre de nombreux débris dans la plaine du Vieux-Caire. Au onzième siècle, Nâçir-i Khosrau constate l'existence de la poterie à couleur changeante, ce qui paraît bien désigner la faïence à reflets métalliques. L'Espagne s'est particulièrement distinguée par la

création de la faïence dite hispano-mauresque, qui est en grande partie à reflets métalliques. On dit que cette industrie lui est venue de Bagdad, peut-être par la voie de Kairouan. Ibn-Baṭoûṭa, au quatorzième siècle, visite Malaga et y voit les ateliers où l'on fabriquait la belle poterie ou porcelaine dorée. Le chef-d'œuvre en est probablement le vase de l'Alhambra.

Le verre a été inventé en Égypte ; on connaît l'anecdote célèbre de la fusion du natron. Toutefois cette industrie ne s'y est pas maintenue, tout au moins dès le haut moyen âge. On y fit bien, dès les premiers temps de la conquête, des étalons servant de poids, en forme de grosses pastilles, qui portent la date de leur fabrication ; mais l'art n'a rien à y voir. L'industrie de la verrerie s'était transportée à Tyr ; Benjamin de Tudèle a vu dix verreries en activité à Antioche ; Jacques de Vitry parle des verreries de Saint-Jean-d'Acre ; au quatorzième siècle, on voyait travailler les ouvriers à Damas le long des murs extérieurs de la mosquée des Oméyyades, qui est tellement enserrée dans les bazars qu'on peut en faire le tour à couvert, sauf du côté du nord ; au commencement du siècle suivant, Tamerlan emmenait les verriers à Samarqand rejoindre les travailleurs de l'acier. Les lampes de mosquée en verre à décor colorié sont le témoignage d'une habileté surprenante ; toutefois le verre lui-même est défectueux, plein de bulles et de défauts. Ces verreries proviennent probablement de la Syrie ; la plus belle collection et la plus complète est celle du Caire.

Les étoffes et les tapis ont fait et font encore l'objet d'une fabrication très développée. A Tinnis, dans une île du lac Menzalé, on tissait des étoffes à raies longitudinales, désignées sous le nom grec d'ὑποκάλαμον, d'où l'appellation arabe de Bou-Qalamoûn, qui est en même temps le nom du caméléon. Les tissus arabes, à l'origine, reflètent des types byzantins ou sassanides ; et ces types sont employés pendant de longs siècles par les ouvriers musulmans. La mousseline, comme l'indique son nom, venait de Mossoul ou y était fabriquée. La broderie du *ṭirâz* était un monopole de l'État ; les Fâṭimites avaient installé, en Sicile, un hôtel pour

le travail de cette broderie qui était une dépendance du palais des émirs. Les beaux tapis sont les tapis de Perse ; les Arabes en ont fabriqué, mais ce n'est qu'une imitation grossière des types iraniens.

PRINCIPALES VOIES COMMERCIALES. — Ainsi que dans l'antiquité, l'intercourse de la Méditerranée était le but de l'armement maritime ; ignorant encore les voies nouvelles qu'allait indiquer la découverte du cap de Bonne-Espérance, les marchands ne pensaient qu'à aller se procurer, sur les places du Levant, les produits naturels ou fabriqués qui étaient demandés en Europe. Ces places étaient les mêmes que les anciens avaient connues : Alexandrie, Tyr, Beyrouth, Gaza : c'est là qu'affluaient les marchandises apportées de très loin par les caravanes qui suivaient les voies de terre ou par la navigation de l'océan Indien, du golfe Persique et de la mer Rouge. Les navires chinois, sauf de rares exceptions, ne dépassaient guère l'île de Ceylan, et les caravanes qui traversaient l'Asie centrale pour entrer en Chine par les voies de Khotan, de Tourfan et de Khamil, étaient entre les mains des Sogdiens.

Au moment de la naissance de l'islamisme, la péninsule arabe est traversée en tous sens par des caravanes ; celles-ci aboutissent à la mer, au sud à ʿAden, à l'est au Baḥréïn, au nord à Gaza ; les fameuses lances d'el-Khaṭṭ n'étaient que des bambous que le commerce maritime importait de l'Indo-Chine dans ce port du golfe Persique. A partir du moment où le pèlerinage de la Mecque devint un article de foi pour tout Musulman, une nouvelle clientèle s'ouvrit au commerce, et de nouveaux agents de transmission se créèrent ; car il est bien connu que l'accomplissement des devoirs religieux autour de la Kaʿba n'empêche nullement l'esprit mercantile de se donner libre cours.

Outre les motifs politiques qui ont déterminé les Abbassides à choisir pour leur capitale un petit marché des bords du Tigre, Soûq-Baghdâdh, les raisons commerciales peuvent y avoir également contribué dans une certaine mesure. Les navires qui naviguaient sur le golfe Persique pouvaient aisément, à raison de leur faible tonnage, remonter jusqu'à

Bagdad et y apporter sans transbordement les marchandises de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Les radeaux du Tigre y amenaient les produits de l'Asie Mineure, qu'ils chargeaient à Amida (Diarbékir), et un canal alors navigable, aujourd'hui ensablé, mettait directement la ville en relation avec l'Euphrate et par suite avec la Syrie et les régions baignées par la Méditerranée.

Les célèbres voyages de *Sindbad le Marin*, encadrés artificiellement dans *les Mille et une nuits*, ne sont autre chose que les récits d'aventureux marins qui avaient parcouru les diverses régions des mers de l'Inde, et y avaient été témoins de choses surprenantes devenues merveilleuses dans leurs récits enthousiastes. Le point extrême atteint par Sindbad est Kalah dans la presqu'île de Malacca; mais dès le huitième siècle, des marchands arabes avaient été s'installer dans la ville de Canton, dont le port venait d'être ouvert au commerce étranger; lors des troubles qui eurent lieu dans cette ville en 758 de notre ère, on constate la présence de sujets des khalifes qui font cause commune avec des mercenaires perses soudoyés par l'Empereur de Chine pour combattre des rebelles, pillent les habitants, incendient des maisons et ensuite s'enfuient par la voie de la mer; c'étaient des marchands ou des équipages de vaisseaux arabes, soit de race arabe, soit d'origine différente (araméenne ou iranienne, le nom de Sindbad est iranien, comme celui du capitaine Bozorg fils de Chahriyâr), en tout cas des ressortissants de l'empire abbasside.

D'un autre côté les Chinois, sous la domination de la dynastie des Tang, se lançaient hardiment en pleine mer et poussaient leurs expéditions maritimes bien au delà des points atteints par leurs devanciers; ils suivent les côtes du Malabar jusqu'à l'Indus, puis pénètrent dans le golfe Persique et atteignent Sîrâf, et parfois l'embouchure de l'Euphrate, mais rarement, à cause des pirates qui infestaient ces régions. Soléïman, ce marchand qui vivait dans la première moitié du neuvième siècle, fit plusieurs fois le voyage de l'Inde et de la Chine en profitant du retour des jonques chinoises qui regagnaient leur pays.

C'est de Sîrâf également que partaient les vaisseaux arabes armés pour la navigation au long cours ; mais d'autres préféraient venir charger à Obolla (ancienne Apologos), vieux port de commerce sur le Chaṭṭ el-ʿArab, les marchandises que la navigation fluviale apportaient jusque-là. Les navires suivaient la côte de l'Inde jusqu'à son extrémité méridionale, mais là ils ne craignaient pas d'abandonner les côtes de vue et de traverser le golfe du Bengale en ligne directe, à l'exemple des Chinois.

Canton, comme escale des navires étrangers, avait été remplacée par Khan-fou, dans une baie au sud du port actuel de Shang-haï, à quelques milles de distance de la capitale de la dynastie des Soung. Il y avait là de nombreux Arabes installés définitivement; par la tolérance des autorités chinoises, ils avaient même un cadi, qui rendait la justice d'après les principes de la loi canonique musulmane et présidait aux cérémonies du culte. Il ne leur était d'ailleurs pas défendu de pénétrer dans l'intérieur du pays et d'y trafiquer en toute liberté, pourvu qu'ils fussent munis de passeports délivrés par l'autorité locale.

Cette situation favorable changea brusquement à la suite de l'insurrection qui éclata vers l'an 878 dans le nord-est de la Chine. Le pays fut couvert de ruines, et les Arabes eurent beaucoup à souffrir, non seulement de la part des insurgés, mais encore de la part de l'Empereur, quand celui-ci eut repris le dessus grâce au concours de contingents étrangers ; les lieutenants des provinces n'étant pas maintenus comme auparavant par un pouvoir fort, se laissèrent aller à des vexations ; les marchands arabes, las de souffrir des violences et des dénis de justice, transportèrent leur entrepôt à Kalah, dans la presqu'île de Malacca ; et à partir de ce moment, quand on voulait aller en Chine, il fallait s'embarquer sur des jonques chinoises, puisque les capitaines arabes ne conduisaient plus leurs navires au delà de ce point. Kalah joua dès lors un rôle analogue à celui de Singapour actuellement ; c'est là qu'on trouvait tous les produits de l'Indo-Chine, et de plus, dans les environs mêmes de la ville, l'étain qui lui doit le nom qu'il porte en arabe (*qalʿî*)

Cependant les colonies musulmanes restèrent établies dans les villes où elles se trouvaient, et se sont même maintenues, bien que très diminuées, jusqu'à nos jours ; on en a la preuve par les inscriptions arabes de Zéïtoûn (Ts'iun-tcheou), récemment relevées par le P. Arnàiz et interprétées par M. Max van Berchem (*T'oung-pao*, t. XII, p. 677). La mosquée, dont les ruines existent encore, avait été bâtie en 400 (1009) et restaurée en 710 (1310) ; l'inscription qui nous a conservé ces renseignements établit que ce monument est antérieur au temple du Saint-Souvenir de Canton, qui ne remonte qu'à 751 (1350).

L''Oman entretenait de fréquents rapports avec l'Inde et les a continués jusqu'à nos jours, ce qui s'explique par sa situation géographique. L'île de Soqoṭora abritait des pirates indiens qui attaquaient les navires arabes faisant voile pour l'Inde et passant en vue de la terre ; ces vaisseaux provenaient du détroit de Bab-el-Mandeb et transportaient au delà de la mer les émeraudes de la haute Égypte et les défenses de l'éléphant d'Afrique, que l'on trouvait en abondance en Abyssinie ; ils en rapportaient du bois de teck, dont on se servait pour la construction des navires.

Pour établir des relations directes entre l'Arabie et l'Égypte, les Arabes, dès les premiers temps de la conquête, songèrent à restaurer le canal qui, dans l'antiquité, reliait Clisma (Qolzoum) à Babylone d'Égypte (643 de notre ère) ; il fut facile de le curer, et bientôt la Mecque put recevoir sans transbordement les blés qui lui étaient nécessaires ; mais les troubles politiques amenèrent bien vite son ensablement, et il fut même détruit vers 761 pour prendre par la famine la ville de Médine révoltée. Tant que cette voie fut praticable, c'est par là qu'on portait vers la Méditerranée, par le Nil, les marchandises arrivant par la mer Rouge ; les pèlerins chrétiens en profitaient même pour éviter une partie de la traversée du désert.

La percée de l'isthme de Suez avait hanté l'esprit d''Amr ben el-'Aç, puis celui de Hâroûn er-Rachîd ; mais tous deux y renoncèrent pour le même motif, c'est que la réalisation de ce projet eût amené la flotte romaine de Byzance dans les

eaux de la mer Rouge et par là entravé le pèlerinage. Toutefois l'isthme ne fut pas complètement abandonné, et des caravanes le traversaient en quatre à cinq jours pour porter à Faramâ les marchandises qui n'étaient pas dirigées sur Alexandrie.

La caravane de Syrie, au retour du pèlerinage, suivait la route traditionnelle que parcourt aujourd'hui en grande partie le chemin de fer du Ḥedjaz. Comme elle passait non loin de Jérusalem, il était loisible à une partie des pèlerins d'aller visiter cette ville, considérée comme sainte, et où se tenait, le 15 septembre, une foire très fréquentée ; mais le but de la caravane était Damas, où elle se disloquait. Les denrées apportées par elle servaient à approvisionner les places de commerce de la Syrie. Par Antioche et Alep, il était facile de gagner Raqqa et Bâlìs sur l'Euphrate ; le nom de « port des Syriens » que donne à cette dernière ville le géographe el-Içṭakhrî est particulièrement significatif.

Dans la Méditerranée, les navires partis d'Alexandrie touchaient d'abord à Barqa et suivaient ensuite la côte, couverte de ports, depuis Tripoli jusqu'au Maroc ; Mehdia, port de Kairouan, était des plus florissants au onzième siècle. On arrivait ensuite en Sicile et en Espagne, mais les côtes de l'Europe méridionale, sauf ces deux exceptions, n'étaient guère visitées que par des corsaires, toujours prêts aux incursions et aux ravages. Malgré cet état d'hostilité permanent, on rencontrait des Orientaux dans certaines villes d'Italie, notamment à Pise.

On a trouvé, en Russie et dans les pays scandinaves, une quantité de monnaies d'argent d'origine orientale ; c'étaient les cultivateurs et les bûcherons qui les déterraient, et rencontraient ainsi parfois des sommes considérables. C'étaient des trésors que leurs possesseurs avaient confiés à la terre, comme ailleurs on les dissimulait dans l'épaisseur des murailles : le propriétaire mourait en voyage ou était tué à la guerre, et plus jamais personne n'en avait connaissance, jusqu'au moment où le hasard d'un défrichement les ramenait au jour. Les provinces baltiques, les régions des cours supérieur et moyen du Volga et du Dniéper sont les endroits où l'on a fait les plus belles découvertes de ce genre.

Les pièces arabes les plus anciennes sont de la fin du septième siècle ; les plus récentes, du commencement du onzième ; la série de dirhems trouvée en Suède débute par la date de 698, sous la dynastie des Oméyyades, et se termine à l'année 1010, sous la dynastie des Bouïdes ; les pièces les plus nombreuses correspondent à l'intervalle 909-914. Plus des deux tiers de ces dirhems proviennent de l'État fondé par les Samanides dans le Khorasan ; après cela viennent les monnaies frappées à Bagdad ; celles qui tirent leur origine des autres pays arabes sont beaucoup plus rares.

On a cherché à s'expliquer la présence de cette quantité considérable de monnaies orientales dans les pays du Nord. Les courses des Wikings le long des côtes de l'Europe, les expéditions des Russes sur la mer Caspienne, les ravages des Normands en Espagne et dans l'Afrique du Nord, pouvaient avoir amené dans les régions septentrionales ces trésors, produits de leurs rapines ; mais W. Heyd a fait remarquer qu'une grande partie de ces monnaies sont cassées en morceaux, et qu'il était peu probable que les guerriers venus du Nord se fussent amusés, en guise de passe-temps, à casser les pièces qui leur tombaient sous la main, tandis qu'il est certain que sur les marchés de l'Orient, où l'on pesait l'argent remis en payement, ce procédé était habituel pour se procurer les coupures nécessaires à l'appoint.

Sans doute les marchands arabes n'ont point voyagé si loin, mais cependant il est certain qu'ils remontaient le Volga jusqu'à Boulghâr, ville qui fut la capitale des Bulgares turco-tatares avant leur marche vers la péninsule des Balkans et leur complète slavisation ; elle était située au-dessous du confluent de la Kama et du Volga, entre Kazan et Simbirsk.

C'étaient les fourrures et l'ambre de la Baltique que l'on allait chercher dans les pays hyperboréens ; les pelleteries étaient apportées par les trappeurs à Boulghâr ; les Russes, qui n'étaient alors encore que la nation scandinave fondée par le Suédois Rurik, avaient le monopole du transport par bateaux sur le Volga ; c'étaient eux qui apportaient à Itil, ville des Khazares, à l'embouchure du fleuve, ces produits de la chasse ; mais les marchands arabes, désireux de remon-

ter plus près de la source, n'hésitaient pas à se rendre au grand marché des fourrures, qui fut visité en 920 par Ibn-Fadlân, envoyé en mission par le Khalife El-Moqtadir.

Un diplôme délivré par le roi mérovingien Chilpéric II et qui est daté de l'an 716, autorisait le monastère de Corbie, dans la Somme, à percevoir, sur les produits de la douane de Fos (*Fossæ Marianæ*, les Martigues), une rente annuelle composée, entre autres choses, de poivre, de clous de girofle, de cannelle, de nard, de dattes et de papyrus d'Égypte ; or ces produits venaient tous d'Orient, soit qu'ils en fussent originaires, soit qu'ils transitassent par les pays gouvernés par les Arabes. Les épices, notamment, étaient fort répandues en France et l'objet d'un commerce considérable. Les relations diplomatiques ébauchées entre Hâroûn er-Rachîd et Charlemagne, devenu empereur d'Occident, auraient pu amener un courant commercial d'échanges continus entre le Levant et l'Europe si tous les projets qu'avait formés le grand conquérant n'avaient été mis à néant par les malheurs qui accablèrent ses successeurs, les ravages des Normands sur les côtes de l'Océan et de la Manche, et l'établissement des Musulmans à Fraxinet, qui les rendait maîtres de la navigation du golfe du Lion et des passages des Alpes. Les cadeaux diplomatiques apportés par les ambassadeurs du khalife consistaient en animaux rares, tels qu'éléphants et singes, en pièces mécaniques et instruments de musique, lustres, étoffes de soie, tente avec rideaux, produits pharmaceutiques, épices et parfums (baume et nard) ; ceux que les envoyés de l'empereur avaient emportés avec eux étaient, entre autres, des draps de Frise, d'espèces et de couleurs diverses, rares et fort chers en Orient, au dire du moine de Saint-Gall. Charlemagne avait, d'accord avec le patriarche, fondé un hôpital à Jérusalem pour les pèlerins pauvres, et en face se trouvait un marché très fréquenté et ouvert à tous les négociants, moyennant le payement de deux pièces d'or par an. Après lui, quand les pèlerins voulaient se rendre en Terre sainte, ils étaient obligés, pour éviter les pirates, d'aller s'embarquer en Italie.

C'est que les relations avec les Arabes y étaient plus fré-

quentes et plus faciles. Vers la fin du dixième siècle, Bari, alors au pouvoir des empereurs de Constantinople qui y déléguaient un lieutenant nommé *Katapane*, entretenait des rapports constants avec la Syrie ; au retour de son pèlerinage aux Lieux saints, Pierre l'Ermite rencontre, sur cette côte, des vaisseaux marchands de Bari qui le ramènent dans son pays. D'ailleurs, peu auparavant, la ville elle-même avait été gouvernée par un sultan musulman pendant vingt-neuf ans (842-871), et il n'est pas impossible que ce souverain eût délivré aux marchands italiens, ses sujets, le passeport nécessaire pour trafiquer dans les contrées possédées par les Arabes. Salerne, sujette des princes lombards, Amalfi, Naples et Gaëte, censées au pouvoir de l'empereur grec, en réalité indépendantes sous des magistrats municipaux, ducs ou doges, qu'elles élisaient elles-mêmes, entretenaient de fréquents rapports avec les Sarrasins, leur vendaient des esclaves et s'alliaient même avec eux. Les papes eurent à souffrir de ces coalitions qui ravageaient le territoire de Rome ; les menaces d'excommunication ne suffisaient pas à détacher les princes chrétiens de ces étranges alliances. Les Amalfitains fréquentaient surtout la côte septentrionale de l'Afrique, et cela les conduisit plus tard jusqu'en Égypte et en Syrie.

Ces mêmes régions recevaient la visite des navires vénitiens, qui y transportaient entre autres des armes et des munitions de guerre ; en 971, l'empereur Jean Zimiscès voulut interrompre ce trafic, envoya ses doléances au doge et menaça de faire incendier les vaisseaux marchands de Venise ; le doge se hâta d'interdire cette exportation, sous les peines les plus sévères. Gênes et Pise, dès le début de leurs rapports avec les Arabes, avaient été obligées de mener contre eux la guerre la plus active ; la première de ces villes avait été prise et pillée, en 935 ; Pise le fut deux fois, en 1004 et en 1011. Les deux cités s'allièrent et réussirent à expulser de la Sardaigne Modjâhid ben 'Abdallah el-'Amirî (1016) ; les Pisans s'emparèrent de Bône en 1034.

Le plus important de leurs efforts pour se débarrasser des pirates barbaresques fut fait dans l'été de l'an 1087, lorsqu'une expédition de Pisans et de Génois, aidés d'auxiliaires romains

fournis par le pape Victor III, et montés sur une flotte de trois à quatre cents navires, alla s'emparer de Mehdia, où régnait le Zîride Témîm ; celui-ci, réfugié dans la citadelle, dut souscrire à toutes les demandes des vainqueurs, contributions de guerre, délivrance des captifs chrétiens détenus dans les bagnes, admission en franchise de douane des marchandises apportées par les navires de la haute Italie. Une tentative des Pisans pour s'emparer de Palerme, capitale de la Sicile musulmane, fut moins heureuse ; après avoir saisi quelques navires marchands dans le port même, il fallut renoncer à attaquer le corps de la place ; ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que les Normands réussirent là où les Pisans avaient échoué.

Les Juifs, répandus par la diaspore à travers le monde entier, étaient d'actifs agents de ce commerce international. Ibn-Khordâdhbeh nous renseigne sur l'itinéraire des marchands juifs qui se rendaient du pays des Francs à la Chine, soit par terre, soit par mer. Après avoir traversé la Méditerranée, ils débarquaient en Égypte, à Faramâ, traversaient en cinq jours l'isthme de Suez, et se rembarquaient à Qolzoum pour traverser l'océan Indien ; d'autres quittaient, à l'embouchure de l'Oronte en Syrie, le navire qui les avait amenés, passaient par Antioche et descendaient le cours de l'Euphrate, se rendaient à Bagdad en suivant le canal qui faisait communiquer l'Euphrate et le Tigre ; leur but commun était d'atteindre l'Indus, de le remonter et de gagner la Chine par les diverses routes de terre que nous avons déjà indiquées. On pouvait aussi éviter les longues et dangereuses traversées en suivant des routes presque entièrement terrestres, comme celle qui, partant du détroit de Gibraltar, traversait l'Afrique du Nord, la Syrie et l''Irâq pour atteindre l'Inde par les provinces méridionales de la Perse, ou bien celle qui traversait l'Allemagne et les pays slaves pour aboutir à Itil, ville des Khazares, d'où l'on franchissait la mer Caspienne pour atteindre l'Asie centrale par le haut Oxus ; les distances à parcourir étaient ainsi beaucoup plus considérables que par la première méthode. Ces marchands apportaient en Orient des eunuques, des esclaves, de la soie des fabriques byzan-

tines, des fourrures et des sabres ; ils en rapportaient du musc, de l'aloès, du camphre, de la cannelle ; on les appelait *rahdâniyya* (du persan *râh-dân* « connaisseur des routes »).

Les Croisades. — Le mouvement d'enthousiasme religieux qui précipita sur le Levant des armées immenses développa encore plus le commerce maritime et l'armement de nombreuses flottes.

En 1097, douze galères emmenèrent de Gênes un grand nombre de bourgeois notables qui venaient de prendre la croix et rejoignirent l'armée croisée devant Antioche. Des navires partaient isolément pour transporter des vivres, des armes, des machines de siège et même des soldats qui allaient rejoindre leur corps. Deux galères, surprises à Jaffa par des Sarrasins partis d'Ascalon, débarquèrent en hâte leur matériel de guerre qui fut transporté devant Jérusalem et servit à construire des machines pour battre les murailles de la ville assiégée par les Croisés. Le précieux concours des flottes était payé au moyen de concessions territoriales, et c'est ainsi que se formèrent, dans les Échelles du Levant, de nombreuses colonies italiennes.

Les Génois aidèrent Baudoin à conquérir Arsouf, Césarée, Saint-Jean-d'Acre ; ils furent payés de leur aide empressée par la concession du tiers des territoires conquis, le tiers des recettes des douanes de Saint-Jean-d'Acre, et l'exemption d'impôts dans tout le royaume. Ces privilèges furent constatés par une inscription qu'ils obtinrent de faire placer dans l'abside du Saint-Sépulcre. Ils aidèrent puissamment aussi à la formation du comté de Tripoli, constitué morceau par morceau grâce aux efforts du comte Raymond de Toulouse et de ses successeurs.

Les Vénitiens, à leur tour, aidèrent les Francs à s'emparer de Tyr et leur prêtèrent l'argent dont ils avaient un pressant besoin (1124). Marseille également avait contribué à la conquête et à la défense des Lieux saints, soit par une aide effective, soit par des avances d'argent, car les privilèges qu'elle obtint des rois de Jérusalem, tels que la franchise des droits de douane et la possession de quartiers séparés

dans la capitale et les villes maritimes ne sont que l'écho des services rendus.

Aux concessions attribuées aux Italiens à l'intérieur des villes étaient jointes des propriétés dans les campagnes, cultivées par les indigènes, paysans syriens, dont quelques-uns, à raison de la considération dont ils jouissaient et du rôle de magistrats qu'ils jouaient, étaient revêtus du titre de *rëïs* (capitaine). Les propriétaires ne s'occupaient pas de l'exploitation de ces biens ruraux, groupés autour des villages, hameaux ou fermes, connus sous le nom de *casaux ;* mais ils faisaient aux cultivateurs des avances de semences, et avaient ainsi le droit de contrôler les récoltes. Celles-ci étaient partagées selon la proportion suivante : un tiers ou un quart pour la commune propriétaire, deux tiers ou trois quarts pour le paysan, qui en outre était tenu de fournir au baile (*bajulus*, consul, chef de la commune), trois fois l'an à l'occasion de certaines fêtes, un poulet, ou dix œufs, ou un demi-fromage par charrue. Les corvées (*angariæ*) auxquelles ils devaient se prêter en amenant leurs bêtes de trait ne sont citées que très rarement ; il est clair cependant qu'en cas d'expédition militaire les réquisitions se donnaient libre jeu.

La contrebande de guerre, à laquelle se livraient des marchands européens qui importaient en Orient les armes nécessaires aux Musulmans, fit l'objet de dispositions législatives ; les onzième, douzième et treizième conciles généraux (de 1179 à 1245) se saisirent des plaintes que provoquait de toutes parts cette assistance matérielle fournie aux ennemis des Croisés ; ils décidèrent que quiconque vendrait aux adversaires du fer, des armes, des bois de constructions maritimes, des navires tout construits, quiconque entrerait au service des Musulmans en qualité de capitaine ou de pilote, encourrait l'excommunication, doublée de la confiscation des biens et de la perte de la liberté individuelle, car celui qui s'emparerait de la personne du délinquant serait autorisé à le garder comme esclave. Les autorités des ports de Syrie s'empressèrent de rendre des ordonnances pour mettre en vigueur cette interdiction ; malgré ce luxe de défenses formelles, la contrebande de guerre ne s'en exerça pas moins sur une vaste

échelle et fut même reconnue par les traités conclus entre la ville de Pise et les souverains égyptiens, en ce qui concerne le transport d'armes et de matériel de constructions navales, y compris la poix. Les Musulmans se moquaient de cet amour du lucre qui faisait que leurs ennemis étaient les premiers à leur fournir les armes destinées à les combattre, et Çalâḥ-ed-dîn ne manque pas de signaler cet avantage pour l'islamisme dans une lettre qu'il écrivit au khalife de Bagdad.

La conquête mongole ouvrit de nouvelles voies au commerce international ; si longues que fussent les routes de caravanes au cœur de l'Asie, le parcours en était facilité par l'établissement de relais de poste sur les principales pistes. Tébrîz devint la plus importante place de commerce, et se ravitaillait par le port d'Ayâs (Lajażzo), au fond du golfe d'Alexandrette, qui avait l'avantage, étant sur le territoire de la Petite-Arménie, de se trouver en pays chrétien, et par conséquent ouvert au trafic européen alors que les papes, sous peine d'excommunication, avaient interdit tous rapports avec les Sarrasins. Un service régulier de galères unissait ce port à celui de Venise, en passant par Chypre. Les Arabes de Syrie y importaient de grandes quantités de coton, et un habitant de Bagdad, nommé Yoûsouf, y avait établi un comptoir permanent.

Dans les luttes entre les sultans mamloûks et les rois de la Petite-Arménie, Ayâs fut prise et pillée à plusieurs reprises, en 1266 et 1275 ; conquise une troisième fois, en 1322, elle fut détruite par El-Mélik en-Nâçîr Moḥammed ; la paix conclue l'année suivante permit de la reconstruire, mais elle resta sans défense du côté de la mer. Elle fut prise définitivement en 1347 et resta depuis lors au pouvoir des Égyptiens. Ce fut sa perte.

Les longues guerres qui amenèrent la ruine de l'Empire de Byzance et des colonies européennes dans les Échelles du Levant obligèrent le commerce à renoncer aux anciennes voies, et à se tourner vers celles qui lui restaient encore ouvertes, la Syrie et de l'Égypte. Cela valut à ces deux pays un regain de prospérité qui ne déclina qu'au moment de la découverte de la route maritime des Indes par les Portugais.

Le port principal de l'Égypte était naturellement Alexandrie; mais Damiette avait conservé une clientèle considérable, à raison de la facilité qu'on avait de s'y procurer le sucre de canne produit par le Delta ; on y voyait des Grecs, des Génois, des Vénitiens, des Florentins. Rosette était fréquentée par les voyageurs qui, venus d'Alexandrie à dos d'âne ou de chameau, y trouvaient des barques pour les emmener au Caire.

Cependant, quand le canal qui amène à Alexandrie l'eau douce du Nil n'était pas comblé, on pouvait en profiter pour faciliter le voyage; ce canal avait été réparé par El-Mélik en-Nâçir Moḥammed en 1310; cette réparation dura jusque vers 1368, où l'ensablement ne permettait au canal de porter des barques que pendant la crue du Nil, c'est-à-dire depuis la moitié de juin jusqu'au commencement d'octobre.

Cela dura ainsi fort longtemps, malgré la remise en état ordonnée par Barsbâï en 1423, mais qui ne dura pas, l'entretien constant des travaux d'utilité publique étant une conception qui n'est jamais entrée dans la tête des Orientaux, et le canal devint absolument impraticable. Il l'est resté jusqu'au temps de Méhémet-Ali.

L'Égypte ne produisait pas tous les objets dont elle avait besoin; le commerce les lui fournissait. Le bois du sycomore et du palmier n'est guère utilisable pour les constructions; aussi importait-on du bois de Chypre et de la Crète, mais il en venait encore de l'Asie Mineure par le port d'Adalia, et même d'Europe, malgré l'interdiction papale. Les métaux, non seulement l'or et l'argent, mais le fer et le cuivre, les fourrures, la laine arrivaient en grandes quantités; le pays ne possédant, en fait de plantes oléagineuses, que le sésame, il fallait faire venir d'Europe l'huile d'olive qui faisait concurrence à celle de la Syrie ; on y joignait des comestibles variés, le miel, les raisins secs, les amandes, les noix, les noisettes. Le vin que certains Musulmans buvaient en cachette provenait de Crète. Enfin l'industrie européenne était seule à pouvoir fournir les draps, l'argenterie, les cristaux. Les gerfauts et autres faucons, nécessaires à la chasse, venaient du Nord, en particulier de la Suède; il en périssait

beaucoup en cours de route, ils étaient excessivement cher, et ils figuraient fréquemment dans les cadeaux diplomatiques offerts au sultan par les républiques italiennes.

La vente des produits importés était organisée d'une manière très particulière. Les droits de douane étaient en moyenne de 10 p. 100 établis *ad valorem*, mais ils variaient beaucoup, et surtout il venait s'ajouter aux droits exigibles légalement une foule d'exactions qui majoraient singulièrement le prix de la marchandise. Il fallait d'abord peser ou mesurer les articles, puis on procédait à la délicate opération de l'estimation, source inépuisable de vexations et de réclamations, bien que les fonctionnaires fussent tenus de prendre pour base le cours du marché. Une fois les droits acquittés, on était libre de faire transporter les marchandises au *fondouq* (*fondaco*, caravansérail, du grec πανδοχεῖον) de la colonie d'où relevait le marchand ; mais la grande partie s'en vendait à la douane même, dans le *qabbân* ou bureau du peseur public. Deux intermédiaires étaient rendus obligatoires par la nature même des tractations : le drogman (*terdjoumân*, interprète, truchement) indispensable par sa connaissance des langues étrangères et de celles du pays, et le courtier (*dallâl*, indicateur) qui allait de bureau en bureau proposer les marchés ; les courtiers étaient organisés en corporation. Toute vente conclue par le canal de ces intermédiaires et en présence de témoins était définitive.

L'institution des agents en douane était de la plus haute importance pour le commerce, du moment que les magasins de cette administration de l'État étaient devenus des entrepôts réels où les marchandises étaient conservées, sous sa responsabilité, dans de vastes hangars fermés réservés aux nations étrangères et dont chaque colonie gardait la clef. L'agent en douane était chargé de la défense des intérêts pécuniaires de ses compatriotes : il vérifiait l'application des tarifs et inscrivait sur un registre tant les sommes dues à la douane que celles qu'elle devait aux marchands, soit à titre d'acheteur, soit à celui de courtier ; cet agent servait de caution aux négociants quand ils restaient débiteurs de la douane à leur départ ; sans cette garantie, ils n'auraient

pu se mettre en route. En cas de contestation et si l'agent en douane ne parvenait pas à régler le différend à l'amiable, il ne restait plus qu'à en référer au consul de la nation.

Les ruines accumulées par les conquêtes rapides mais passagères de Timour et l'établissement définitif et progressif de l'Empire ottoman déplacèrent le mouvement commercial, en fermant les anciennes routes d'accès à l'intérieur du continent asiatique. C'est alors que l'on voit se développer le port de Beyrouth, échelle naturelle de Damas et de la Syrie centrale, malgré les deux chaînes de montagnes qu'il faut traverser pour y parvenir. Le port était sûr ; malheureusement la ville, démantelée, était parfois victime de visites imprévues des bandes de brigands qui opéraient dans son voisinage. Au quinzième siècle, Venise y envoyait régulièrement, chaque année, des convois composés de trois ou quatre galères, sans compter d'autres caravanes de navires qui visitaient les autres ports de la Syrie, notamment Tripoli, dont le succès était dû en partie à ce que le port de Lattaquié était complètement ensablé. Les Catalans et les Provençaux y fréquentaient assidûment, Marseille y envoyait ses vaisseaux ; le voyageur Bertrandon de la Broquière nous entretient d'une galère de Narbonne qui avait débarqué à Beyrouth, en 1432, un passager qui se rendait à Damas, et qui était destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire de France ; il se nommait Jacques Cœur ; c'est lui qui devint l'argentier de Charles VII.

L'hôtel qu'il se fit construire à Bourges, et qui est aujourd'hui le palais de justice, est orné de motifs empruntés à la faune et à la flore des pays que l'infortuné contrôleur des finances avait vus dans ses voyages du Levant. Ses fonctions publiques ne l'empêchèrent pas de continuer ses opérations commerciales ; il possédait sept galères, dont le port d'attache était Montpellier. Sa chute n'interrompit pas le trafic qu'il avait réussi à créer, et longtemps encore on vit des galères parties de cette ville, mais armées au nom du roi de France et équipées à ses frais, promener dans les mers du Levant leur pavillon aux armes royales.

Création des consuls. — Lorsque, vers la fin du onzième

siècle, les bourgeoisies italiennes se constituèrent en corps politiques, elles se donnèrent des chefs élus pour lesquels on reprit le vieux terme de consul illustré par les fastes de l'histoire de Rome. On trouve à Pise des magistrats revêtus de ce titre dès l'an 1087, et à Gênes, l'origine de cette institution doit remonter au moins à l'an 1098. A l'établissement des États fondés par les Croisés, on avait introduit en Orient le système féodal, mais les colonies commerçantes s'étaient fait payer leur concours par l'octroi de certains privilèges, tels que celui de s'organiser elles-mêmes. Quand elles avaient obtenu la concession d'un quartier dans une ville conquise, elles désignaient certains personnages pour l'administrer, y rendre la justice, et défendre ses droits contre les empiétements. Ces personnages portaient le titre de vicomte, par analogie avec celui dont étaient décorés, ainsi que nous l'apprennent les Assises de Jérusalem, les gouverneurs des villes, soit que celles-ci dépendissent directement du roi, soit qu'elles relevassent de quelqu'un de ses vassaux. Le vicomte était donc le chef de la colonie, et ce titre ne fut remplacé que peu à peu par celui de consul, avec le même sens. En 1179, le chef de la colonie des Pisans à Saint-Jean-d'Acre figure dans les documents avec le titre de consul qui paraît avoir été usité depuis, au moins chez les Pisans. Un peu plus tard, quand Venise veut grouper entre elles ses diverses colonies de Syrie, qui avaient jusqu'alors vécu isolées les unes des autres, elle centralise leur administration entre les mains d'un baile (*bajulus* ou *rector*) : c'était un consul général qui séjournait à Saint-Jean-d'Acre. Gênes en fit autant, avec cette différence qu'elle délégua ces fonctions à deux consuls, agissant de concert, et conservant l'ancien titre de vicomte à côté du nouveau ; de même pour Pise, qui eut jusqu'à trois consuls formant une sorte de triumvirat (1192), organisation qui dura jusqu'en 1248 où nous ne trouvons plus, pour cette république, qu'un seul consul pour toute la Syrie, avec résidence à Acre.

A l'époque où de nouveaux concurrents vinrent s'établir dans les Échelles du Levant, leurs colonies furent également administrées par des consuls ; ainsi Florence et Naples à

Alexandrie ; Marseille dans la même ville, à Acre, à Tyr, à Beyrouth ; Montpellier à Alexandrie, Acre, Tripoli, et à Chypre ; Narbonne à Alexandrie. Les chevaliers de Saint-Jean avaient également des agents de cette catégorie à Alexandrie, Damiette, Jérusalem et Ramla. Les Catalans avaient aussi un consul général en Syrie et des agents à Alexandrie, Damas et Famagouste.

En Égypte, sous les sultans mamloûks, la situation de ces agents avait quelque chose de particulier qu'il convient de signaler. L'entretien des *fondouqs* était à la charge de la douane ; ces caravansérails servaient, non seulement à l'habitation des négociants, mais encore à l'emmagasinement des marchandises ; à Alexandrie, les Vénitiens y avaient une église, ainsi qu'un bain réservé à leur usage. Bien que le vin fût interdit, il était permis d'en introduire dans les *fondouqs*, et même d'en vendre. Le directeur du *fondouq* et les trois serviteurs affectés à la personne du consul étaient exempts de l'impôt de la capitation. Sous el-Mélik el-'Adil Ier, les consuls étaient reçus en audience par le sultan dix fois par an et étaient autorisés à présenter, verbalement, à cette occasion, les réclamations de leurs ressortissants. Les négociants vénitiens pouvaient d'ailleurs saisir directement le gouvernement égyptien de leurs doléances ; quand ils en chargeaient leur consul, celui-ci adressait au sultan un mémoire écrit.

Les sultans mamloûks accordaient aux représentants des puissances étrangères une dotation de deux cents ducats ou besants, appelée *djâmakiyya*, « entretien de l'habillement » et acquittée par la caisse de la douane. Cette pension, dont les gouvernements étrangers n'auraient jamais dû accepter le principe, était pourtant stipulée formellement par les traités. Il est aisé de comprendre que ce versement avait l'inconvénient de mettre encore plus les agents des nations européennes sous la coupe de l'autorité locale, qui les considérait comme une sorte d'otages auxquels on pouvait faire supporter la responsabilité de tout acte d'hostilité commis contre l'Égypte, et lui en appliquer la peine Aussi leur arrivait-il d'être mis en prison, et même de rece-

voir la bastonnade; il y en eut qui payèrent de leur vie les entreprises de leur gouvernement.

Rachats de captifs. — L'un des motifs qui obligèrent de bonne heure les Musulmans à signer des traités avec les puissances étrangères, fut la nécessité où ils se trouvèrent de racheter ceux des leurs qui, tombés aux mains de l'ennemi, y étaient réduits à l'esclavage. Cela se fit, du temps des Grecs, avec une certaine solennité et donna l'occasion à de grands rassemblements dans le genre des foires. C'est sous le khalifat de Hâroûn er-Rachîd, en 189 (805), qu'eut lieu le premier rachat, appelé du nom d'Abou-Soléïm Faradj, esclave du khalife, qui avait été chargé de reconstruire Ṭarsoûs en 171 (787). Il fut assisté d'un Berbère, Sâlim el-Barallousî, affranchi de la famille d''Abbâs, et accompagné d'un corps de trente mille hommes soldés. C'est à Lâmis, sur les bords de la Méditerranée, qu'eurent lieu ces rachats, ainsi que les plus importants de ceux qui suivirent. Le premier se produisit sous le règne de l'empereur Nicéphore Ier, fils de Staurace; il avait été précédé d'un traité signé par un des fils du khalife, Qâsim. Il y vint de très loin une foule considérable, que la plaine ne pouvait contenir et qui dut camper sur les premières pentes du Taurus; les gens s'étaient mis en route, vêtus, montés et armés avec tout le luxe possible. Cette foule y resta environ quarante jours, mais douze jours suffirent pour racheter trois mille sept cents Musulmans, que les Grecs avaient amenés sur leurs navires de guerre, splendidement ornés. Les poètes chantèrent, à la gloire de Hâroûn, ce traité, qui avait ramené sur le sol musulman les prisonniers que personne n'espérait plus revoir.

Quatre ans plus tard, en 192 (808), Nicéphore et Hâroûn procédèrent encore à un rachat de ce genre. Cette seconde foire fut présidée par Thâbit ben Naçr ben Mâlik el-Khozâ'î, commandant de la frontière de Syrie, et, en sept jours, les Musulmans y rachetèrent plus de deux mille cinq cents prisonniers.

Le troisième rachat eut lieu en moḥarrem 231 (septembre 845), sous le khalifat de Wâthiq et sous le règne de l'empereur Michel III l'Ivrogne, fils de Théophile. Khâqân, eunuque

turc, avait été délégué pour y procéder ; en dix jours, on racheta plus de quatre mille esclaves musulmans. Parmi eux se trouvait Moslim, fils d'Abou-Moslim el-Djarmî, qui avait une connaissance profonde de l'empire romain d'Orient et des peuples qui l'entouraient, les Bulgares du Volga, les Avares, les Slaves, les Khazares; il a composé sur ce sujet des ouvrages qui sont aujourd'hui perdus, mais qui ont été utilisés par le géographe Ibn-Khordâdhbeh. Le grand qâḍi de Bagdad, Aḥmed ben Abi-Dou'âd, avait délégué un certain Yaḥya ben Âdam el-Karkhî pour faire passer aux Musulmans, avant le rachat, un examen sur le catéchisme; ceux qui admettaient que le Qorân était créé et qui niaient que les hommes dussent voir Dieu dans l'autre monde étaient rachetés; les autres étaient rendus à leurs maîtres. Beaucoup d'orthodoxes préférèrent retourner dans les pays chrétiens plutôt que de souscrire à des conditions que réprouvait leur conscience.

L'empereur Michel III était encore sur le trône lorsque, sous le khalifat d'el-Motawakkil, furent conclus le quatrième et le cinquième rachat, le premier en 241 (856) et le second en 246 (860). Un affranchi du khalife, Chonéïf, avec l'aide du qâḍi Dja'far ben 'Abd-el-Wâḥid et du commandant des frontières, 'Ali ben Yaḥya, qui était d'origine arménienne, dirigea les opérations du quatrième rachat; celui-ci dura sept jours et procura la liberté à deux mille captifs musulmans; ce qui le distingua particulièrement, c'est que les Grecs avaient aussi amené une centaine de chrétiens, habitants des territoires de l'Islam, qui avaient été faits prisonniers au cours des guerres; ils ne pouvaient être rachetés au même titre que les Mahométans captifs; on les échangea contre des barbares.

Ce même 'Ali l'Arménien, commandant de la frontière, reçut l'ordre de procéder au cinquième rachat, en compagnie d'un délégué représentant la personne même du khalife et qui appartenait au parti des 'Abbasides, Naçr ben Azhar eṭ-Ṭâ'î. En sept jours on paya la rançon de plus de deux mille esclaves musulmans.

En 283 (896), le khalife Mo'taḍid traita avec l'empereur

Léon VI, fils de Basile Ier, pour un sixième rachat, mais indirectement, car la trêve nécessaire pour que le rachat fût tranquillement opéré avait été conclue par Abou'l-Djéïch Khomârawaïh, fils d'Aḥmed ben Touloun, qui commandait effectivement en Égypte et en Syrie, dès avant sa mort, survenue en 282 (895); c'est lui également qui avait délégué à la surveillance des tractations le commandant des frontières, qui était alors Aḥmed ben Ṭoughân; trois mille captifs environ furent rachetés en dix jours.

On a donné le nom de « rachat de la perfidie » à la septième de ces opérations, parce que les Grecs se retirèrent avec le reste des captifs après que, pendant quatre jours, on avait procédé au rachat de onze cents Musulmans des deux sexes. Le commandant des frontières était alors un Iranien, originaire du Ferghâna, Roustem, fils de Bardou; Léon VI était toujours empereur, mais il avait cette fois traité avec le khalife el-Moktafi (292-905). Le même Roustem se trouvait encore là lorsqu'il fut chargé, en 295 (908), de procéder au huitième rachat dit complémentaire, où près de trois mille Musulmans purent rentrer sous l'autorité de leur chef légitime.

En 305 (917), Léon VI avait pour successeur son fils Constantin VII Porphyrogénète, mais ce n'était encore qu'un enfant, placé sous la tutelle de Romain Lécapène, qui allait, deux ans plus tard, se faire associer au trône. El-Moqtadir, alors khalife, désigna pour le représenter l'eunuque Mou'nis et un autre eunuque qui commandait la frontière, Bichr el-Afchînî; en huit jours, plus de trois mille trois cents hommes et femmes furent, à prix d'argent, arrachés à la captivité.

Le dixième rachat fut celui de l'année 313 (925), sous les mêmes souverains : du côté des Musulmans, ce fut un eunuque nègre, Mouflih el-Moqtadirî, qui y présida pendant les dix-neuf jours qu'on se livra aux opérations prévues; près de quatre mille esclaves y furent rachetés; le nègre chargé de représenter le khalife était, comme d'habitude, assisté par le général commandant les troupes des confins; c'était Bochra, lieutenant de Toml ed-Dolafi, qui exerçait les mêmes fonctions lorsqu'il fut délégué, en 326 (938), par le

ministre Faḍl ben Dja'far Ibn-el-Forât, pour assister Ibn-Warqa ech-Chéïbâni que le khalife Râḍî envoyait pour le représenter au onzième rachat, Constantin VII et Romain I[er] étant associés pour diriger les destinées de l'empire romain de Constantinople. En seize jours, plus de six mille trois cents esclaves, hommes et femmes, virent leur rançon acquittée; il resta cependant huit cents Musulmans qui ne purent être rachetés sur le coup, ce qui fit prolonger la trêve de six mois, pendant lesquels les opérations continuèrent.

Ces mêmes frontières de la Syrie étaient au pouvoir de Séïf-ed-Daula le Ḥamdânide, lorsque, sous le khalifat de Mouṭî', en 335 (946), Naçr et-Tomlî, un autre lieutenant et affranchi de Toml ed-Dolafî, reçut l'ordre de Séïf-ed-Daula, qu'il venait de reconnaître, de poursuivre les négociations relatives au rachat. Celles-ci, en effet, avaient été entreprises par Mohammed ben Ṭoghdj l'Ikhchid, gouverneur de l'Égypte et de la Syrie, mais elles avaient été interrompues par sa mort, survenue l'année précédente. L'empereur s'était fait représenter par un moine très savant et doué d'un jugement sûr, Jean Antypathos Patrikos Mystikos, qui fut emmené jusqu'en Palestine par Kâfour lorsque celui-ci, après la mort de son maître, ramena les troupes en Égypte; le moine s'embarqua à Tyr pour Tarsoûs, en compagnie d'un personnage considérable d'Adana, le chéïkh Abou-'Oméïr 'Adî ben Aḥmed, après avoir touché la somme de trente mille dinars pour le rachat qui fut le douzième et le dernier de ceux dont Mas'oûdi, dans *le Livre de l'avertissement*, nous a conservé la liste. Plus de deux mille esclaves furent remis en liberté.

Ce sont là les grands rachats officiels, conséquence de traités signés par l'empereur et le khalife; il y en eut, à la même époque, un certain nombre d'autres, qui n'eurent pas le même éclat et dont le souvenir est moins assuré. Il suffira de citer celui de Naqqâch d'Antioche sous le khalife Mahdî, celui d'Iyâd ben Sinân sous Ḥâroûn er-Rachîd (181-797), celui de Thâbit ben Naçr sous Amîn (194-810) et un autre accompli par le même sous El-Ma'moûn (201-817); celui de Moḥammed ben 'Alî sous el-Motawakkil (247-861), et celui

du même Moḥammed ben ʿAlî, assisté de Châfi, sous el-Moʿtaḍid (258-872).

Les rachats de captifs continuèrent à des intervalles divers, pendant toute la durée des rapports entre les États musulmans et chrétiens, et ne prirent guère fin que par l'occupation d'Alger en 1830, qui ruina à jamais l'armement des corsaires barbaresques. Maqrîzî, dans son *Histoire des Mamloûks,* nous apprend qu'au mois de djoumâda Ier 664 (1265), Fakhr-eddîn Ibn-Djelbân arriva du pays des Francs, ramenant avec lui un grand nombre de prisonniers, qu'il avait rachetés avec les fonds provenant des *waqf* ou fondations pieuses ; ces captifs lui avaient été remis de la part de l'émir Djélâl-eddîn Nédjîbî, de Damas. Parmi eux se trouvaient des femmes et des enfants ; les premières furent envoyées à Damas, afin que le cadi leur procurât des mariages sortables. C'est par les rapports qu'ont faits les esclaves chrétiens capturés dans la Méditerranée et vendus sur les marchés de l'Afrique du Nord, que l'on connaît dans le détail l'organisation de ce trafic. Emmanuel d'Aranda, originaire de Bruges, avait passé sa jeunesse en Espagne ; en retournant dans sa patrie, il fut enlevé par un corsaire d'Alger, mené dans cette ville, vendu au bazar, et y resta deux ans. Il composa une relation de sa captivité, lorsqu'il fut de retour en Flandre ; il faut citer, dans la traduction française, le tableau pittoresque qu'il donne de la vente à la criée :

« Le douzième de septembre, on nous mena au marché où l'on a accoutumé de vendre les chrétiens. Un vieillard fort caduc, avec un bâton à la main, me prit par le bras et me mena à diverses fois autour de ce marché. Ceux qui avaient envie de m'acheter demandaient de quel pays j'étais, mon nom et ma profession. Sur lesquelles demandes je répondais, avec des mensonges étudiés, que j'étais natif du pays de Dunkerque et soldat de profession. Ils me touchaient les mains, pour voir si elles étaient dures et pleines de cals à force de travailler; outre cela, ils me faisaient ouvrir la bouche pour voir mes dents, si elles étaient capables de ronger le biscuit sur les galères. Après cela, ils nous firent

tous asseoir, et le vieillard inventeur prenait le premier de la bande par le bras, marchant avec lui trois ou quatre fois à l'entour du marché, et criant : *Arrache! arrache!* ce qui veut dire : *Qui offre le plus?* (arabe *ḥarâdj*, enchères). Le premier étant vendu, on le mettait de l'autre côté du marché, et l'on commençait un nouveau rang. »

Le rachat avait lieu à la suite de négociations entreprises par la nation dont relevait l'esclave avant sa capture, ou bien par les délégués que les familles riches envoyaient spécialement à cet effet; mais le plus grand nombre de ces opérations eut lieu par l'entremise des religieux de Notre-Dame de la Merci, qui parcouraient toute l'Europe en vue de recueillir des aumônes pour cette œuvre pie. Cet ordre avait été fondé à Barcelone en 1223, à l'imitation de celui des Trinitaires, que saint Jean de Matha et Félix de Valois avaient établi en France dès 1196; ceux-ci, dont la règle était fort sévère, ne pouvaient monter que des ânes, ce qui les fit surnommer par le peuple *Frères aux ânes*, et aussi Mathurins, nom qui vient de leur succursale de Paris, établie en 1228 dans une ancienne aumônerie de Saint-Benoît placée sous l'invocation de saint Mathurin, sur l'emplacement des Thermes de Julien. Dès le début, l'ordre des Pères de la Merci avait eu des ressources considérables, ayant profité des dons généreux du Languedocien saint Pierre de Nolasque, son fondateur, l'un des croisés contre les Albigeois, et d'autres gentilshommes qui avaient consacré leur fortune à cette œuvre. Ce fondateur commença ses rachats dans le royaume de Valence et visita la côte d'Afrique pour le même motif; il aurait suivi saint Louis en Terre sainte sans ses infirmités, qui lui interdisaient de longs voyages.

Lorsque ces religieux estimaient suffisante la somme qu'ils avaient recueillie, ils en informaient l'administrateur de l'hôpital d'Alger, qui demandait pour eux des passeports au pacha, représentant du sultan ottoman sous la domination turque. A leur arrivée à Alger, ils étaient présentés au dey, chef de l'*odjaq* des janissaires, qui était en réalité le maître de la Régence, et lui offraient, selon l'usage, un présent

considérable; puis ils remettaient une déclaration renfermant le détail des valeurs et des marchandises qu'ils apportaient. Après vérification, à bord, de la cargaison, par un officier du palais, on transportait le tout dans la maison du dey, qui prélevait pour sa part 3 et demi p. 100 sur les espèces et 12 et demi p. 100 sur les marchandises; non content de cette exaction, il exigeait que les négociateurs rachetassent tout d'abord quelques-uns de ses esclaves, dont il fixait lui-même le nombre et le prix; les religieux étaient obligés d'en passer par là, quand même ces esclaves ne relevaient pas de leur nation ou n'appartenaient pas à leur religion.

Ce n'est qu'après l'accomplissement de toutes ces formalités que les religieux étaient autorisés à traiter, avec les propriétaires d'esclaves, le rachat des captifs. Il faut croire que les prix qu'ils offraient étaient bons, car non seulement les intéressés sollicitaient les Pères de la Merci, ce qui est tout naturel, mais même leurs maîtres musulmans. Après avoir assisté à une messe d'action de grâces, les rédimés, vêtus de manteaux blancs, étaient conduits au palais où on leur délivrait un papier individuel constatant leur affranchissement (*'atq*); les religieux étaient reçus en audience solennelle de congé, puis tous se rendaient processionnellement à bord du navire qui devait les emmener. Les mêmes processions recommençaient en Europe et, en provoquant la charité des spectateurs, fournissaient aux religieux de nouveaux fonds, avec lesquels ils pouvaient, plus tard, recommencer leurs opérations. On possède un petit recueil de complaintes chantées à l'occasion de ces processions, et notamment de celle où l'on voyait une partie des trois cent treize captifs français ramenés d'Alger; elles ont été écrites par Mercier et imprimées à Paris en 1785.

Relations diplomatiques avec la cour de Rome. — Il serait difficile et fort long de suivre dans le détail l'histoire des relations diplomatiques entre les États de l'Europe et les Arabes; d'ailleurs, les principaux traités ont été mentionnés, sinon dans leur teneur, au moins quant à leurs dates, au cours du présent résumé. Cependant il convient de noter

que les relations du Saint-Siège, en particulier, avec les États musulmans ont été constants. La pièce la plus ancienne que l'on connaisse en ce qui concerne les royaumes de l'Afrique du Nord est une lettre du pape Grégoire VII adressée à En-Nâçir, roi de la Mauritanie sétifienne (1076), pour annoncer au prince ḥammâdite que, sur sa demande, il a nommé évêque le prêtre Servand, élu par le clergé et le peuple de Bône; Rome, en effet, ayant constaté que l'Afrique, jadis si prospère, n'avait plus trois évêques pour consacrer un nouveau prélat, avait, cette même année, demandé à l'archevêque de Carthage de lui envoyer, pour procéder à l'imposition des mains, un sujet régulièrement élu. Le pape, par la même occasion, remerciait le prince musulman de ses bonnes dispositions à l'égard des chrétiens.

BIBLIOGRAPHIE

W. **Heyd**, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*. Éd. française, publiée par F. Raynaud ; 2 vol., 1885.

G. **Le Bon**, *la Civilisation des Arabes ;* 1 vol. grand in-8, Paris, 1884, pp. 599-609.

P. **Masson**, *Histoire du commerce français dans le Levant, au dix-septième siècle ;* un vol. grand in-8, 1897.

Du même, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1798) ;* 1 vol. grand in-8, 1903.

A. **Schaube**, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzüge ;* 1 vol. grand in-8, 1906.

Stanley Lane **Poole**, *The Barbary corsairs*, with additions by lieut. I. D. J. Kelley ; Londres, 1890.

G. **Jacob**, *Der nordisch-baltische Handel der Araber im Mittelalter ;* in-8, 1887.

G. B. **Baldelli Boni**, *Storia delle relazioni vicendevoli dell' Europa e dell' Asia, dalla decadenza di Roma fino alla distruzione del Califfato ;* 2 vol. in-4, 1827.

A. **Boutin**, *Anciennes Relations commerciales et diplomatiques de la France avec la Barbarie, 1515-1830 ;* in-8, 1902.

L. **Bréhier**, *l'Église et l'Orient au moyen âge ; les croisades ;* in-12, 1907.

P. **Herre**, *Der Kampf um die Herrschaft im Mittelmeer ; Die Geschichtliche Entwickelung des Mittelmeerraums ;* petit in-8, 1909.

L. **de Mas-Latrie**, *Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*, avec une introduction historique, suppléments et tables ; 1 vol. grand in-4, 1868-1872.

Du même, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au moyen âge ;* documents publiés. (Extrait des *Documents inédits*), 1 vol. in-4, Paris, 1879.

Du même, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au moyen âge ;* 1 vol. in-18, Paris, 1886.

M. **Amari**, *I Diplomi arabi del reale archivio Fiorentino ;* 1 vol., Florence, 1863.

[R. P.] H. **Lammens**, *Correspondances diplomatiques entre les sultans mamlouks d'Égypte et les puissances chrétiennes ;* in-8, 1904.

Maçoudi, *le Livre de l'avertissement et de la revision*, traduction par B. Carra de Vaux ; 1 vol. in-8, 1897, pp. 255-262.

H. **Saladin** et G. **Migeon**, *Manuel d'archéologie musulmane* ; 2 vol. in-8, 1907.

H. **Saladin** et P. **Blanchet**, *la Kalâa des Beni-Hammad*, 3 mémoires, 20 planches ; in-8, 1904-1908.

Général **de Beylié**, *la Kalaa des Beni-Hammad, une capitale berbère de l'Afrique du Nord au onzième siècle ;* 39 planches, grand in-8, 1908.

Du même, *l'Architecture des Abbassides au neuvième siècle; voyage archéologique à Samara, dans le bassin du Tigre ;* in-8, 1907.

E. **Béchard** et A. **Palmieri**, *l'Égypte et la Nubie ;* grand album monumental, historique, architectural. Reproduction, par les procédés inaltérables de la phototypie, de cent cinquante vues photographiques comprises depuis le Caire (Égypte) jusqu'à la deuxième cataracte (Nubie), avec un texte explicatif; grand in-f°, Paris, 1887.

Max **Van Berchem**, *Une Mosquée du temps des Fatimites au Caire. Notice sur le Gâmi-Goyûshi ;* 5 pl., in-4, Caire, 1888.

Ch. **Blanc**, *Voyage de la Haute-Égypte, observations sur les arts égyptien et arabe;* in-8, 1876.

E. **Blochet**, *Peintures de manuscrits arabes à types byzantins ;* in-8, 1905.

J. **Bourgoin**, *les Éléments de l'art arabe : le trait des entrelacs ;* 200 pl., dont 10 en couleurs ; petit in-4, s. d.

Herz-bey, *Catalogue raisonné des monuments exposés dans le Musée national de l'art arabe* (au Caire), *précédé d'un aperçu de l'histoire de l'architecture et des arts industriels en Égypte ;* petit in-8, 2 éd., 1906.

A. **Calvert**, *Moorish remains in Spain Cordova, Seville, and Toledo ;* 80 pl. en couleurs, in-8, 1905.

Du même, *The Alhambra, being a brief record of the Arabian conquest of the Peninsula with a particular account of the Mohammedan architecture and decoration;* 236 pl. et gravures, dont 86 en couleurs et rehaussées d'or, in-8, Londres, 1906.

A. **Gayet**, *l'Art arabe,* 1 vol. in-8, s. d.

E. **Herzfeld**, *Samarra. Aufnahmen und Untersuchungen zur islamischen Archæologie ;* 8 p. gr. in-4, 1907.

[**Musil**], *Die Wandmalereien des Wüstenschlosses von Kusejr Amra ;* 2 vol. in-4, 1907 (t. Ier, texte ; t. II, 42 pl. en couleurs, reproduction des peintures murales de Qoçaïr-'Amra d'après les tableaux de Mielich).

G. **Marçais**, *l'Exposition d'art musulman d'Alger (avril 1905)* ; 22 pl. en héliotypie, in-f°, 1906.

W. et G. **Marçais**, *les Monuments arabes de Tlemcen;* 30 pl. in-8, 1903.

D. S. **Margoliouth**, *Cairo, Jerusalem and Damascus, three chief cities of the Egyptian sultans*, painted by W. S. Tyrwhitt and R. Barratt, pl. en couleurs, petit in-4, 1908.

G. **Migeon**, *les Villes d'art célèbres: Le Caire ;* petit in-4, 1905.

G. **Petrie**, *Tunis, Kairouan and Carthage ;* 48 pl. en couleurs, in-8, 1908.

Prisse d'Avennes, *la Décoration arabe, décors muraux, plafonds, mosaïques, dallages, boiseries, vitraux, étoffes, tapis, ornements divers ;* 110 pl. en couleurs, in-4, 1880.

Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas et d'autres cabinets ;* 2 vol. in-8, Paris, 1828.

R. **Spiers**, *Architecture East and West :* a collection of essays written at various times (Mahometan architecture, the great Mosque of the Omeiyades, Damascus, etc.); 38 pl. in-8, 1905.

H. **Viollet**, *Description du palais de Al-Moutasim, fils de Haroun-al-Raschid, à Samara, et de quelques monuments arabes peu connus de la Mésopotamie*, 21 pl., in-4, 1910.

C. **Watson**, *The mosque of sultan Nasir Muhammed ebn Kalaoun* (*Cairo*), 1 pl., in-8, 1886.

P. **Ravaisse**, *Sur trois mihrâbs en bois sculpté*, avec 5 pl., in-4. Le Caire, 1888.

R. P. **Jehannot**, *Voyage de Constantinople pour le rachat des captifs ;* avec carte. In-12, 1732.

Gustav **Diercks**, *Die Araber im Mittelalter und ihr Einfluss auf die Cultur Europa's*, 2e éd. ; in-8, Leipzig, 1882.

G. **Salles**, *les Origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger, d'après des documents inédits* (*Alexandrie, Syrie, Tunis, Alger, Maroc*) ; in-8, 1896.

CHAPITRE XXIII

L'ESPAGNE ET LE MAGHREB

Conquête de l'Afrique du Nord. — L'empereur Héraclius venait de mourir (641). 'Amr ben el-'Âç, après avoir conquis l'Égypte, s'avança jusqu'en Cyrénaïque, y razzia les indigènes, Houara et Louata, qui purent se racheter au moyen d'une énorme contribution de guerre ; un de ses lieutenants, qui devait plus tard s'acquérir, lui aussi, une renommée considérable, 'Oqba ben Nâfi', poussa une pointe jusque dans le Fezzan. L'année suivante, 'Amr recommença ses courses, vint assiéger Tripoli et s'en empara. Il était aux portes de la région de l'Atlas et rêvait d'y étendre ses expéditions, mais le khalife 'Omar ne le permit pas ; il trouvait ces contrées bien lointaines et craignait que ses généraux ne fussent coupés de leur base, tandis que les Byzantins reprenaient leurs tentatives de récupérer les provinces qui leur avaient été si brusquement enlevées.

Le premier soin du khalife 'Othman avait été de rappeler 'Amr ben el-'Âç et de confier le gouvernement de l'Égypte à 'Abdallah ben Abi-Sarḥ, son frère de lait. Celui-ci reprit les projets de ses prédécesseurs, s'entoura de renseignements précis sur la situation de l'Afrique septentrionale, et décida le Khalife à autoriser une expédition, qui partit de Médine (647) pour aller rejoindre les forces égyptiennes commandées par 'Abdallah. La situation du pays qu'il s'agissait d'envahir était des plus favorables pour les Musulmans. Le patrice Grégoire avait profité de la mort d'Héraclius pour se déclarer

indépendant à Suffetula (Sbéïtla, en Tunisie), probablement avec l'appui des indigènes, tandis que l'exarque envoyé de Constantinople s'installait à Carthage, chef-lieu de la province. Grégoire se prépara à combattre les Arabes et forma une armée où l'élément indigène, qui avait le plus à craindre des envahisseurs, était en nombre considérable. Les deux armées se trouvèrent en présence à 'Aqoûba, en avant de Sbéïtla, et se livrèrent à des escarmouches sans résultat décisif pendant plusieurs jours. L'apparition d' 'Abdallah ben ez-Zobéïr, à la tête de quelques cavaliers, fit croire aux Byzantins que des renforts arrivaient aux Arabes, et cela les découragea. 'Abdallah ben Abi-Sarḥ profita de ce que les chrétiens, fatigués par la chaleur, étaient vers midi rentrés dans leur camp, pour lancer toute sa cavalerie dans une charge générale ; les Grecs s'enfuirent en désordre, et Grégoire périt dans la déroute.

Sbéïtla fut prise, et des incursions s'avancèrent dans le Djérid tunisien, la région de Gafça et celle de Tébessa, sans que les Arabes tentassent d'attaquer Carthage, où s'étaient réfugiés les restes de l'armée vaincue ; moyennant le payement d'une contribution de guerre, les envahisseurs convinrent de se retirer, emportant leur butin.

Les révolutions politiques, qui amenèrent de si grands changements dans la direction de l'islamisme, empêchèrent pendant plus de vingt ans les Arabes de songer à reprendre le cours de leurs expéditions. 'Amr ben el-'Âç n'avait pas perdu de vue le Maghreb; revenu en Égypte comme gouverneur au nom de Mo'âwîya, il entreprit dans ce sens des expéditions, sur lesquelles nous n'avons pas de renseignements. Vers 665, Djenaha, agent laissé à Sbéïtla par 'Abdallah ben Abi-Sarḥ, obtint de Mo'âwiya, qu'il alla trouver, la reprise des razzias; une armée commandée par Mo'âwiya ben Hodaïdj s'avança en Tunisie et vint camper non loin de l'emplacement de Kairouan, où elle défit un corps byzantin qui venait de débarquer à Sousse avec le patrice Nicéphore. 'Oqba parcourut la région du Fezzan et rentra à Barqa, où il reçut le diplôme qui le nommait gouverneur de la province d'Afrîqiya, nouvellement formée avec l'Afrique propre des anciens, la Tunisie actuelle (669), et qu'il dota d'une

capitale, Kairouan, fondée par lui dans l'endroit complètement désert où avait campé Mo'âwiya ben Ḥodaïdj.

Son initiative féconde fut bien mal récompensée. L'Afrîqiya, à peine constituée, fut rattachée à l'Égypte, gouvernée par Maslama ben Mokhalled, qui envoya Dînâr Abou'l-Mohâdjir, un de ses affranchis, prendre le commandement du territoire : il fit arrêter 'Oqba et détruire la ville nouvelle ; les Berbères, s'étant soulevés sous la direction du chef des Aoureba, Koséïla, furent complètement défaits par lui dans la région de Tlemcen ; Koséïla, prisonnier et menacé de mort, se convertit à l'islamisme.

Yézîd répara les torts que son père avait eus à l'égard d''Oqba, en le rétablissant dans ses fonctions de gouverneur (681). 'Oqba restaura Kairouan et entreprit de soumettre le Maghreb tout entier. Il commença par les Zénâta, qu'il défit en combat régulier, mais qu'il n'eut pas les moyens de réduire dans la citadelle où ils s'étaient réfugiés ; attaqué dans son camp près de Lambessa, il s'en tira à grand'peine, dévasta les oasis du Zâb et vint attaquer devant Tâhert les Berbères unis aux troupes romaines, qui furent battus. L'extrême Maghreb lui était ouvert. A Ceuta, il trouva le comte Julien, qui y commandait pour l'Empereur et qui lui fournit des renseignements sur l'intérieur du pays, habité par des peuplades berbères complètement indépendantes. Il s'y heurta à la confédération des Maçmoûda et des Zénaga, contre lesquels il lutta péniblement ; il réussit néanmoins à s'emparer de la capitale des premiers, Néfîs, et atteignit, dans le Sous, le rivage de l'Océan. On dit qu'il lança son cheval dans les flots de la mer et prit Dieu à témoin qu'il avait tenu son serment, n'ayant plus devant lui d'ennemis à combattre.

'Oqba ben Nâfi', considérant le Maghreb comme soumis, repartit pour Kairouan. Arrivé dans l'Aourès, il voulut aller reconnaître la forteresse dont il n'avait pu se rendre maître au début de l'expédition ; accompagné seulement d'une petite escorte, il fut attaqué inopinément à Téhoûda, au nord-est de Biskra, par une troupe considérable de Berbères commandés par des chefs chrétiens. Ainsi éclatait la conspiration ourdie par Koséïla, qui avait à se venger du traitement

méprisant que, dans son orgueil, lui avait réservé 'Oqba. Celui-ci, enveloppé par des forces considérables, périt les armes à la main (683). Son tombeau est resté un objet de vénération pour les Musulmans et un but de pèlerinage.

Ce désastre fut suivi d'un soulèvement général des populations : Zohéïr ben Qaïs fut contraint d'évacuer Kairouan et de se réfugier à Barqa. Koséïla, reconnu par tous comme roi, établit sa résidence dans la capitale d'Oqba, qu'il avait défendu de piller, et pendant cinq ans régna tranquillement sur le Maghreb.

Le khalife 'Abd-el-Mélik reprit l'offensive et envoya à Zohéïr des renforts en hommes et en argent; Koséïla n'essaya pas de défendre Kairouan et alla se retrancher à Mems, à l'est de Sebiba, près de la Médjerda; attaqué par les envahisseurs, il périt à la tête de ses troupes, qui furent complètement détruites. La tribu des Aoureba disparut; ses derniers restes s'enfuirent dans les montagnes. Aucun obstacle ne se dressait plus devant les Arabes ; et pourtant Zohéïr, au lieu de s'établir dans le pays et d'y organiser un gouvernement stable, se retira après sa victoire et évacua l'Afrique. Peut-être, entouré d'éléments hostiles et sachant qu'il ne pouvait recevoir de renforts, estima-t-il que les troupes qu'il avait avec lui étaient insuffisantes pour fournir des garnisons pouvant tenir les rebelles en respect ; peut-être aussi les nouvelles venues d'Orient influèrent-elles sur sa décision, car le Khalife oméyyade, 'Abd-el-Mélik, était alors aux prises avec son dangereux compétiteur de la Mecque, 'Abdallah ben ez-Zobéïr. Toujours est-il que Zohéïr partit pour retourner en Égypte : en traversant la Cyrénaïque, il rencontra des troupes romaines qui tentaient de réoccuper le pays ; malgré le petit nombre de ses soldats, Zohéïr n'hésita pas à les attaquer : il resta sur le champ de bataille avec ses compagnons (690).

Après la mort de Koséïla, les Berbères avaient reconnu pour chef une femme, nommée Dihia ou Damia, reine de la tribu juive des Djéraoua, branche des Zénata, qui est connue dans l'histoire sous le surnom de Kâhina « sorcière, devineresse ». Quand 'Abd-el-Mélik se fut débarrassé de ses

adversaires, il envoya en Égypte, pour y rétablir son autorité, el-Ḥasan ben Noʿman el-Ghassânî, avec l'ordre de réoccuper les provinces perdues de l'Afrique du Nord. El-Ḥasan entra sans difficulté à Kairouan, enleva par surprise Carthage et battit les troupes romaines à Satfoura, près de Bizerte ; toutefois les Byzantins tenaient la mer au moyen de leurs flottes, et ils réoccupèrent aisément Carthage. Les Arabes n'en eurent définitivement raison qu'en prenant la ville par mer, au moyen de navires envoyés par le Khalife, tandis qu'El-Ḥasan revenait l'assiéger du côté de la terre. La reddition de la place mit fin à tout espoir de l'empire romain d'Orient de recouvrer les villes d'Afrique perdues.

El-Ḥasan entreprit alors de réduire les montagnards ; il rencontra un gros de leurs troupes, placé sous les ordres d'un ancien général de Koséïla, sur les bords du Wâdi-Nîni, près de la ville de Barʿaï, et fut complètement défait ; ses soldats débandés furent poursuivis jusqu'à Gabès et ne purent être ralliés qu'en Cyrénaïque, où le gouverneur les abrita par des postes fortifiés qu'il fit construire et qui portent son nom (*Qoçoûr el-Ḥasan*).

Ce ne fut qu'en 703 qu'ʿAbd-el-Mélik put songer à envoyer des renforts à El-Ḥasan. L'histoire de cette campagne est passablement obscure. On prétend que la Kâhina, sentant que son peuple ne pourrait résister aux Arabes, voulut faire le vide devant eux et dévasta la région tout entière, ce qui lui aliéna les habitants des plaines ; que l'attaque des Arabes fut singulièrement aidée par le concours de Khâlid ben Yézid el-Qaïsî, fait prisonnier à la bataille de Wâdi-Nîni et que la Kâhina avait adopté comme fils au lieu de le remettre en liberté, comme ses autres compagnons ; que la reine, inspirée par son talent divinatoire, était persuadée que sa fin était arrivée. On ne sait même pas exactement où eut lieu la bataille qui marqua la fin de l'indépendance berbère. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Kâhina y périt, soit sur le champ de bataille, soit au cours de sa fuite : avec elle disparut le dernier point de ralliement des indigènes de la région de l'Atlas.

El-Ḥasan conquit alors l'Afrîqiya ; les Berbères se soumi-

rent et se convertirent à l'islamisme. Rentré à Kairouan, ce général se transforma en administrateur et prit des mesures qui indiquaient la fin du régime des razzias : il établit l'impôt foncier (*kharâdj*). Les richesses qui représentaient sa part dans les pillages excitèrent l'envie ; il fut dénoncé au Khalife et rappelé en Orient ; il réussit à se justifier, mais il renonça à tout service public et fut alors remplacé par Moûsa ben Noçaïr, nommé gouverneur de l'Afrìqiya et rendu indépendant de l'Égypte.

Le nouveau commandant reprit encore une fois le projet caressé par ses devanciers, celui de soumettre au Khalifat l'Afrique du Nord tout entière. L'entreprise était difficile, les Berbères de l'Ouest avaient rejeté l'islamisme et étaient retombés dans un état d'anarchie complète, ce qui les rendait d'autant plus jaloux de leur indépendance. Petit à petit il rétablit la tranquillité par des expéditions suivies de mesures rigoureuses ; il forma des auxiliaires indigènes et organisa même une flotte pour aller dévaster les îles de la Méditerranée. Il alla mettre le siège devant Ceuta, mais cette ville, où commandait le comte Julien, recevait des renforts et des approvisionnements d'Espagne, sans compter que la garnison avait l'avantage dans les combats qu'elle livra ; il fallut déguerpir. Moûsa pénétra dans l'intérieur du Maroc, soumit les Maçmoûda, traversa le Sous et le Drâʿ, et ne s'arrêta qu'à Sidjilmâssa (région du Tafilelt) ; à son retour, il prit et occupa définitivement Tanger. Rentré à Kairouan vers 708, Moûsa marqua la prise de possession efficace du pays par les armes musulmanes en convertissant en mosquées les anciennes églises chrétiennes.

Conquête de l'Espagne. — Witiza, roi goth d'Espagne depuis 701, avait été remplacé, à sa mort (709), par Roderic, fils de Théofred. Déjà les Arabes couraient la Méditerranée et venaient d'enlever les Baléares. La situation intérieure était périlleuse ; les trois fils du roi défunt, Olemundo (Audemundus)[1], Romulo et Ardabast, s'étaient réfugiés auprès du

1. Olemundo était le père de cette Sara la Gothe qui, pour protester contre son oncle Ardabast dont elle était victime (il lui avait enlevé ses propriétés), se rendit à la cour du Khalife oméyyade Hichâm ben ʿAbd-el-Mélik ; celui-ci

comte Julien, qui gouvernait en qualité d'exarque, pour l'Empereur de Constantinople, la Mauritanie Tingitane, perdue par les Goths depuis le milieu du sixième siècle. Ce comte, d'accord avec Oppas, frère de Witiza, fut l'âme d'une conspiration qui se proposait de chasser le nouveau roi. Les conjurés résolurent de faire appel au concours des Arabes, et Julien se chargea de traiter avec ceux-ci.

La situation de l'Espagne n'était pas brillante. La bourgeoisie romaine avait été ruinée par les exactions du fisc; les grandes propriétés territoriales, cultivées par des colons ou des esclaves, servaient à entretenir le luxe d'un petit nombre de riches, plongés dans l'oisiveté et les vices. Le christianisme n'avait pas changé grand'chose à cette organisme vieilli. Les Wisigoths s'étaient établis dans le pays sans y rencontrer de résistance ; leur conversion au christianisme n'amena guère que des persécutions contre les Juifs. Les populations rurales, une grande partie de celle des villes souhaitaient un changement dans lequel elles espéraient trouver un remède à leurs souffrances, et cette situation facilita singulièrement les entreprises des Arabes.

Moûsa ben Noçaïr commença, sur l'ordre prudent qui lui avait été donné par le Khalife el-Wélîd, par envoyer une reconnaissance sous le commandement de l'un de ses affranchis, Tarîf, qui razzia les côtes de l'Andalousie en débarquant à la Péninsule des Vandales, qui a donné son nom à l'Espagne musulmane (Andalos) et en revanche a pris celui du premier explorateur, Tarîfa. Le succès de cette première entreprise décida le gouverneur arabe à se lancer en avant, et au printemps de l'année 711 (28 avril = 5 rédjeb 92), il envoya un corps expéditionnaire composé de trois cents Arabes et de sept mille Berbères, sous le commandement de Ṭâriq ben Ziyâd. Cette armée fut transportée de Tanger à Ceuta, puis à Algésiras (el-Djézirat el-Khaḍra, « l'île verte ») par les navires marchands réunis sur l'ordre de Julien, et allèrent s'installer sur le promontoire saillant et éminent que forme le

lui fit rendre ses biens et la maria à 'Isa ben Mozâḥim ; parmi leurs descendants se trouva l'historien de la conquête de l'Espagne, connu sous le surnom d'Ibn-el-Qoûṭiyya (le fils de la Gothe).

mont de Calpé, connu depuis lors sous le nom du général qui commandait les envahisseurs, Djébel-Ṭâriq (Gibraltar). Ce devait être le point de départ de leurs incursions dans toute la péninsule.

Le duc Theudimer, gouverneur de l'Andalousie, défait à la première rencontre et fuyant vers Séville, se hâta de prévenir le roi d'Espagne; celui-ci lui envoya les soldats qui l'entouraient à Tolède ; puis il marcha à l'ennemi à la tête de nouvelles levées qui, pour se défendre, n'avaient que des bâtons et des frondes. Cette armée vint camper dans la plaine de Vejer de la Frontera, sur les bords du Wâdi-Bekka (rio Salado), non loin du cap Trafalgar.

Les Goths n'avaient presque pas de cavalerie. On se battit pendant huit jours ; la défection d'Oppas et des fils de Witiza encouragea les Arabes, qui chargèrent en masse (ramaḍan 92 = juillet 711). Roderic essaya de traverser la rivière malgré son armure ; on ne retrouva jamais son corps. Cette bataille, et une nouvelle défaite des chrétiens à Eçija, marquèrent la fin de la domination des Goths. Cependant Theudimer ne perdit pas courage ; il se retira sur Orihuela, dans le royaume de Valence, où il fut proclamé roi ; assiégé dans la ville, il obtint par ruse une capitulation et se dirigea vers Murcie.

Ṭâriq ben Ziyâd était entré sans peine dans Tolède : de là, il se porta sur Guadalaxara et occupa la ville de Médinat-el-Méïda, « ville de la table », où il s'empara d'une table aux bords décorés d'émeraudes, aux pieds d'or incrustés de trois rangs de pierres précieuses, qui servait à porter l'Évangile dans les processions et avait donné son nom à la cité. D'un autre côté, le renégat Moughîth er-Roûmi se dirigeait vers Cordoue ; en interrogeant en latin un berger ramené prisonnier par ses éclaireurs, il fut informé de l'existence d'une brèche par laquelle, de nuit, les assaillants pénétrèrent dans la ville. La faible garnison, composée de quatre cents hommes, se retrancha dans l'église de Saint-Aciscle, à l'ouest et en dehors de la ville, et trois mois après se rendit à discrétion, le gouverneur s'étant enfui et ayant été fait prisonnier : on trancha la tête à tous les soldats.

La conquête rapide de Malaga et de Grenade décida Moûsa

à s'embarquer, malgré son grand âge, et à venir joindre ses efforts à ceux des premiers occupants. Après plusieurs mois de siège, Séville ouvrit ses portes, mais dès que Moûsa, pour aller attaquer Mérida, l'eut quittée, la ville se révolta et obligea la garnison à s'enfuir en hâte en abandonnant quatre-vingts morts ; il suffit de détacher un corps d'un millier d'hommes, sous les ordres d''Abd el-'Azîz, fils de Moûsa, pour reprendre et châtier la cité rebelle. Mérida se défendit courageusement, mais elle dut tout de même capituler, profitant, pour obtenir des conditions meilleures, du succès d'une embuscade (94-713). A Tolède, Moûsa fut reçu avec les plus grands honneurs par son lieutenant Ṭâriq, qui mit à sa disposition les trésors conquis. La noblesse gothique fut poursuivie et ses membres décapités.

Moûsa était jaloux des succès de Ṭâriq : il l'accabla d'injures et le frappa même au visage ; il voulait le faire mettre à mort et n'y renonça que sur les instances de son entourage. Son odieuse conduite fut rapportée au Khalife et contribua à mettre le gouverneur en mauvaise posture.

C'est au milieu de ces triomphes que Moûsa fut brusquement rappelé par le Khalife El-Wélîd ; il laissa comme gouverneur, à sa place, son fils 'Abd-el-'Azîz, qui s'établit à Séville, et conclut avec Theudimer un traité de paix (4 redjeb 94 = 5 avril 713) par lequel le chef goth se reconnaissait vassal du Khalife et lui payait tribut ; moyennant cette concession, il était laissé maître absolu de la région de Valence et d'Alicante. Le produit des impôts fournit une somme considérable qu''Abd-el-'Azîz envoya à Damas, ce qui fut cause de sa perte, car le Khalife, Soléïman, jaloux de son pouvoir et qui venait de traiter ignominieusement son père, le fit assassiner pendant qu'il était à la mosquée de Robina, qui domine la plaine de Séville (98-717).

Au bout d'un an, ne voyant venir personne pour gouverner le pays, les chefs berbères se réunirent et choisirent pour les commander Eyyoûb ben Ḥabîb el-Lakhmî, neveu de Moûsa, qui s'établit à Cordoue. Il fonda, sur les ruines de Bilbilis, une nouvelle ville, qui prit son nom, Qal'at-Eyyoûb (Catalayud). Peu de temps après être rentré à Cor-

doue, il apprit du gouverneur général de l'Afrique, Moḥammed ben Yézîd, qu'il était remplacé par El-Ḥorr ben ʿAbd-er-Raḥman eth-Thaqafî, car le nouveau Khalife, ʿOmar ben ʿAbd-el-ʿAzîz, ne voulait plus de fonctionnaires se rattachant à Moûsa, qui était de la tribu de Lakhm.

Le nouveau gouverneur trouva une Espagne tranquille : suivant l'exemple donné cinq ans auparavant par Moûsa, qui avait emporté de Narbonne sept statues équestres d'argent, il franchit les Pyrénées et s'empara de cette ville, mal défendue par ses remparts romains. Sa sévérité, qui s'appliquait indifféremment aux chrétiens et aux Musulmans, provoqua des plaintes qui amenèrent sa destitution par le Khalife Yézîd II (103-721). Remplacé par Es-Samḥ, fils de Mâlek el-Khaulâni (sous le Khalifat d'ʿOmar II), celui-ci continua l'œuvre de son prédécesseur, et alla mettre le siège devant Toulouse, qui aurait succombé si Eudes, duc de Gascogne, n'était arrivé à son secours avec toutes ses forces. Es-Samḥ périt dans la bataille (9 dhoû'l-ḥidjdja = 11 mai 721), livrée sur une ancienne voie romaine qui fit donner au combat le nom de Balâṭ-ech-Chohadâ, « pavé des martyrs ».

L'émir ʿAbd-er-Raḥman avait pris le commandement de l'armée en déroute, qu'il ramena cependant à Narbonne ; cela lui valut le gouvernement de l'Espagne. Désigné par les troupes, dont il s'était attiré l'affection par des largesses qui paraissent démesurées, mais qui représentaient la part légale à laquelle avait droit le combattant, il fut confirmé par le Khalife.

Cependant ces largesses firent des envieux : on lui reprocha sa prodigalité, et l'on s'en plaignit au gouverneur d'Afrique. Sur son rapport, ʿAbd-er-Raḥman fut destitué et remplacé par ʿAmbasa ben Choḥéïm el-Kelbî, homme sévère et équitable, qui fit reconstruire le pont du Guadalquivir et distribua aux Musulmans les terres vagues et sans maître. On reprit les incursions au nord des Pyrénées, mais la direction fut tout autre ; on razzia les deux rives du Rhône, depuis Arles jusqu'à Lyon ; c'est en repassant le fleuve qu'ʿAmbasa périt, atteint par une flèche.

Il n'était pas facile de pourvoir à son remplacement. Quatre chefs furent successivement élus et déposés ; il n'y eut de

stabilité qu'au moment où le Khalife envoya el-Haïtham ben 'Abd-el-Kâfî, qui gouverna avec dureté et rapacité et se fit détester des conquérants (727). Un des Musulmans victimes de son oppression, Ziyâd ben Zéïd, écrivit au Khalife Hichâm ; celui-ci envoya un commissaire, Moḥammed ben 'Abdallah, avec pleins pouvoirs pour le châtiment du coupable. Après enquête, el-Haïtham fut lié sur un âne et promené ainsi dans les rues de Cordoue. Mais il fallait un gouverneur, et à l'applaudissement de tous, on rendit à 'Abd-er-Raḥman el-Ghâfiqì le poste qu'il avait si bien rempli, et dont on l'avait si injustement privé.

Au bout de quatre ans passés à rétablir l'ordre, le gouverneur fit prêcher la guerre sainte et reprendre le chemin de Toulouse, mais la route lui était barrée par le commandant des troupes chargées de la garde des Pyrénées, 'Othman ben Abi-Tisa'â (Munuza), allié d'Eudes dont il avait épousé la fille, Lampagia, et qui tendait à se rendre indépendant. Battu à El-Bâb (Puycerda) par l'avant-garde d''Abd-er-Raḥman, 'Othman fut surpris, pendant sa fuite, près d'une fontaine ; voyant Lampagia tomber aux mains des vainqueurs, il se jeta dans un précipice.

Passant par Bayonne, Auch et Bazas, suivi par Eudes qui essaya en vain de l'arrêter devant Bordeaux, emportée d'assaut, 'Abd-er-Raḥman alla mettre le siège devant Tours lorsque arrivèrent les Francs, sous le commandement de Charles-Martel. La rencontre eut lieu entre Tours et Poitiers, sur les bords de la Boivre. Les troupes d'Eudes s'étaient jointes aux Francs. Le premier jour se passa sans avantage marqué ; le second, 'Abd-er-Raḥman tomba percé de plusieurs coups de lance en essayant de retenir ses soldats, courant à la défense de leur camp attaqué par les Aquitains. Ce mouvement tournant, imaginé par Eudes, et la mort de leur chef décidèrent les Arabes à une prompte retraite.

'Abd-el-Mélik, vieillard de quatre-vingt-dix ans, fut envoyé d'Afrique pour gouverner l'Espagne ; mais malgré ses efforts, il ne put pas reprendre l'avantage, et perdit même, au sud des Pyrénées, les villes d'Astorga et de Pampelune. Il fut destitué et remplacé par un inconnu, 'Oqba ben el-Ḥadjdjâdj

es-Saloûlî (110-728), que le gouverneur de l'Afrique alla choisir pour rétablir les affaires, et qui, très pauvre, se tenait modestement dans un coin. Il faut dire que ce gouverneur, 'Obéïd-allah ben el-Habhâb, connaissait personnellement ses qualités et ses talents. En effet, 'Oqba rétablit l'ordre, interdit les exactions, organisa l'administration de la justice, purgea les routes des bandits qui les infestaient.

Son gouvernement fut de courte durée, car il fut bientôt rappelé en Afrique par la révolte des Berbères à Tanger; le vieil 'Abd-el-Mélik, laissé à la garde des frontières, fut plus heureux que précédemment et pacifia les montagnards des Pyrénées. 'Oqba, fatigué par les guerres d'Afrique, mourut quatre ans plus tard à Cordoue (124-741), laissant le gouvernement à 'Abd-el-Mélik.

L'anarchie régnait un peu partout, à raison de l'indiscipline des chefs des provinces, lorsqu'un danger plus grave vint menacer les possessions occidentales des Musulmans. Les Berbères, qui jusqu'alors avaient marché d'accord avec les Arabes, commencèrent à jouer un rôle indépendant. A la suite de la révolte où, en Afrique, les Berbères venaient de battre les Syriens et les Égyptiens envoyés contre eux, leurs congénères établis en Galice se soulevèrent et défirent 'Abd-el-Mélik ; il fallut appeler des renforts, mais il n'y avait guère de disponible que la garnison de Ceuta, où vingt mille hommes étaient bloqués depuis un an, sous le commandement de Baldj ben Bichr. Pour les transporter, on mit l'embargo sur les navires des négociants, qui les amenèrent à Cordoue, où ils furent équipés et ravitaillés. Les Berbères de Galice, s'avançant toujours, rencontrèrent la nouvelle armée à peu de distance de Tolède, et ne purent résister à l'impétuosité de ces vieilles bandes, qui désiraient venger leurs défaites sur le sol d'Afrique. Baldj, victorieux, revint à Cordoue, et comme l'avare 'Abd-el-Mélik lui marchandait la récompense qu'il était en droit d'attendre, il prit d'escalade la citadelle ; le gouverneur fut arrêté et mis à mort par l'ordre de Baldj.

Cette mort produisit un revirement soudain dans l'esprit des Musulmans, qui regrettèrent le sort réservé à un homme

représentant l'islamisme des premiers temps ; les Arabes d'Andalousie se soulevèrent. Baldj fut tué d'un coup de flèche au cours d'une bataille près de Calatrava par ʿAbd-er-Raḥman, fils d'ʿOqba, et Thaʿlaba ben Sélâma el-ʿÂmilî, qui lui succéda, conclut la paix avec Abou'l-Khaṭṭâr Ḥosâm ben Dhirâr el-Kelbî, après s'être quelque temps défendu dans Mérida.

Rivalité des conquérants entre eux. — Abou'l-Khaṭṭâr dissémina les Arabes dans les diverses provinces, mais ne réussit pas, par ce moyen, à ramener l'ordre : car les rivalités, un moment apaisées, ne tardèrent pas à renaître avec une nouvelle vigueur.

A la bataille de la Frontera, c'étaient des Arabes qui commandaient, mais leurs troupes étaient composées de Berbères, et c'est à cet élément berbère islamisé et ayant adopté la langue arabe, que l'empire arabe d'Occident doit son caractère particulier qui le distingue de l'Orient, soumis de bonne heure aux influences iraniennes. Le nombre des Arabes venus conquérir l'Afrique du Nord était relativement restreint : mais l'ascendant de la victoire groupa autour d'eux de fidèles troupes berbères qui conquirent pour eux l'Espagne, mal défendue par ses possesseurs goths.

L'Andalousie, qui tire son nom des établissements vandales qui s'y étaient formés et y étaient restés même après l'envahissement de l'Afrique, fut la première province conquise par les Arabes, comme elle fut la dernière qui resta entre leurs mains : son nom s'est étendu à la péninsule entière, et l'Espagne ne fut jamais, pour les Musulmans, que le pays d'Andalos.

Les Berbères battus par les Arabes, le parti médinois défait par les Syriens de Baldj commandés par Abou'l-Khaṭṭâr qui tirait son origine de la tribu de Kelb (125-743), cela amena quelque repos au milieu des dissensions intestines que l'opposition des Qaïs et des Kelb avait transportées au delà des mers. Mais Abou'l-Khaṭṭâr trouva bien vite en face de lui un adversaire redoutable dans la personne d'es-Soméïl ben Ḥâtim, descendant de Chamir qui, à la bataille de Kerbélâ, avait participé à la sanglante tragédie où périt

le second fils d'ʿAlî : il était de la tribu de Kilâb, donc un Qaïs, et l'un des chefs des troupes syriennes ; les Lakhm et les Djodhâm s'étant confédérés, le prirent pour chef et se soulevèrent au sud de Cordoue, au printemps de l'an 128 (745). Abou'l-Khaṭṭâr marcha contre eux avec des troupes déjà démoralisées et mécontentes de voir qu'elles allaient combattre des tribus apparentées avec elles. La rencontre eut lieu au Guadalète : ce ne fut qu'un simulacre de combat ; les gens d'Abou'l-Khaṭṭâr prirent la fuite, leur chef fut fait prisonnier. Thowâba ben Sélâma, qui commandait les confédérés, devint l'émir ou commandant en chef des troupes d'occupation, et établit son siège à Cordoue.

Au nord, la lutte contre les chrétiens continuait : en 138 (755), Pampelune était retombée entre les mains des Basques, et Narbonne, capitale de la Septimanie, échappait aux mains des Arabes (142-759). Les luttes intestines occupaient les forces des conquérants. Thowâba mourut un an après sa victoire (129-746-747). Sa tribu désira mettre à sa place un de ses membres, Yaḥya ben Ḥoréïth, mais cela ne convenait pas à Soméïl, qui voulait avoir entre les mains les rênes des affaires et parvint à faire désigner une personne de son choix, Yoûsouf ben ʿAbd-er-Raḥman ; celui-ci descendait du conquérant de l'Afrique du Nord, ʿOqba, et appartenait à la tribu de Fihr, branche des Qoréïchites. Yaḥya ben Ḥoréïth se contenta d'être le lieutenant de l'émir dans la province de Réyya, qui comprend Malaga ; mais il en fut bientôt destitué grâce aux menées de Soméïl. On courut aux armes ; la bataille se livra à Secunda sur le Guadalquivir, en face de Cordoue (130-747) ; elle fut indécise jusqu'au moment où Soméïl, vers le soir, appela à son secours les habitants de Cordoue eux-mêmes : si faible que fût ce renfort, il suffit à précipiter les Yéménites vers la fuite ; Yaḥya et le vieil Abou'l-Khaṭṭâr lui-même tombèrent aux mains des vainqueurs. Soméïl put assouvir sa vengeance en les faisant mettre à mort, ainsi que de nombreux prisonniers ; les soldats, dégoûtés, le contraignirent à mettre fin à cette tuerie, mais les rapports entre les Yéménites et les Qaïsites d'Espagne étaient empoisonnés à jamais par l'éternelle vendetta qui devait en sortir.

Une famine terrible qui dura trois ans obligea les Berbères à retourner en Afrique. Dès qu'elle fut apaisée, les cruautés et la tyrannie de Soméïl indisposèrent contre lui les nobles qoréïchites, et parmi eux ʿAmir, qui appartenait à l'ancienne branche des ʿAbd-ed-dâr, porte-drapeaux des Qoréïchites dans l'antiquité païenne et aux batailles de Bedr et d'Oḥod; celui-ci saisit le prétexte d'un retrait d'emploi, se retira au delà de l'Èbre et força Soméïl, qui n'avait emmené avec lui qu'un petit nombre de troupes fidèles, de se retirer dans une forteresse (136-754). Les secours tardèrent à lui arriver; enfin il lui vint des renforts des tribus qaïsites établies dans les provinces d'Elvira (Ilbîra) et Jaën (Djayyân). Une fois le siège levé, les auxiliaires, pleins de zèle à ce succès, franchirent l'Èbre ; les Yéménites, découragés, écoutèrent les propositions de paix modérées qui leur furent faites et livrèrent ʿAmir, son fils, et un autre chef qoréïchite.

A l'automne de l'année 138 (755), l'armée qui venait de réduire les Basques dans Pampelune apprit que les Kaʿb avaient été défaits dans les montagnes de Navarre, que Soléïman ben Chihâb était tombé sur le champ de bataille et que Ḥoséïn ben ed-Dadjn s'était enfui à Saragosse avec le reste des troupes. Soméïl fit alors exécuter les chefs qoréïchites, ce qui ne réussit qu'à augmenter le ressentiment des contribules du Prophète établis en Espagne. Hichâm, petit-fils d'ʿAbd-er-Raḥman ben Moʿâwiya, ne réussit pas dans son entreprise de créer un État indépendant, avec l'appui d'une tribu berbère, dans l'Afrique du Nord ; abandonné par tout le monde et accompagné d'un de ses affranchis, nommé Bedr, il se trouva aux environs de Ceuta et envoya Bedr à la découverte en Espagne. Là le pouvoir était aux mains des Arabes de Syrie, et en particulier de Damas ; chauds défenseurs de la cause des Oméyyades, comme ils l'avaient été en Orient, ils reçurent avec enthousiasme le descendant des aristocrates de Médine, échappé au massacre de sa famille; Soméïl, qui craignait pour son pouvoir l'autorité d'un Oméyyade, ne se prononça pas et éconduisit les envoyés. Ne pouvant arriver à rien avec les Qaïsites, les par-

tisans de l'Oméyyade se tournèrent vers les Yéménites qui luttaient dans le nord contre Soméïl. Ils les trouvèrent prêts à seconder leur entreprise. Au mois de rébî'I 138 (août-septembre 755), 'Abd-er-Raḥman débarqua à l'est de Malaga, à Almuñeca (el-Monaqqab) et fut conduit par les deux chefs des Syriens d'Andalousie, 'Obéïdallah ben 'Othmân et 'Abdallah ben Khâlid, au château de Torrox (Torroch), à l'ouest de Loja, dans le territoire d'Elvira, et différent du Torrox d'aujourd'hui, sur le bord de la mer, près de Malaga. Il avait vingt-quatre ans. C'était un jeune homme d'une énergie indomptable qui mit trente ans à se tailler un empire, le khalifat des Oméyyades d'Espagne ; politique adroit, il semblait hériter des vertus qui avaient porté si haut et si loin son ancêtre Mo'âwiya.

Yoûsouf ben 'Abd-er-Raḥman et Soméïl étaient campés au bord du Jarama, affluent du Tage, à l'orient de Madrid, lorsque la nouvelle du débarquement du prétendant leur parvint. L'énergique Soméïl voulait marcher à sa rencontre, mais ses troupes ne goûtèrent pas l'ordre qui leur fut donné et se débandèrent durant la nuit. Soméïl n'avait plus avec lui que quelques Qaïsites : il ne se découragea pas, et se mit en route ; l'hiver s'approchait et les torrents des montagnes barraient les routes ; les soldats murmurèrent et l'on vit ce spectacle incroyable, Yoûsouf donner l'ordre, malgré l'avis de Soméïl, de rentrer à Cordoue. L'émir imagina d'envoyer au prétendant une ambassade pour lui proposer paix et amitié et lui promettre, avec la main de sa fille, de riches propriétés dans le pays. L'orgueil de son ambassadeur, un renégat fier de sa connaissance de la langue arabe, qui se permit de se moquer des officiers qui entouraient le prétendant, le fit jeter en prison, ce qui interrompit tout projet d'arrangement.

En mars 138 (750), les Ka'b et les Thaqîf, tribus yéménites, se soulevèrent en faveur de l'Oméyyade, qui vit ainsi se former autour de lui une petite armée. Celui-ci marcha sur Séville où l'attendaient les Yéménites et les Berbères qui se rallièrent bien vite à sa cause : il s'empara de la ville, peuplée d'indigènes chrétiens ou convertis à l'islamisme, et s'y

proclama émir. Avec quelques renforts qui l'y rejoignirent, il marcha sur Cordoue sans pouvoir s'en approcher, tant à cause de la crue du fleuve qui noyait tous les gués, qu'à raison de la présence de forces considérables sous les murs de la capitale. ʿAbd-er-Raḥman employa la ruse : il fit mine de vouloir accepter les propositions déjà faites, demanda un armistice et des provisions, ainsi que l'autorisation de passer le fleuve. Yoûsouf et Soméïl se laissèrent prendre à ses avances; ils acquiescèrent à ses demandes, et le lendemain du jour où l'armée du prétendant s'était refaite au moyen des victuailles fournies par l'ennemi, celui-ci vit ses adversaires se ranger en bataille; le combat fut favorable à l'Oméyyade qui s'empara de Cordoue (10 dhou'l-ḥidja 138 = 15 mai 756). Cela se passait à El-Mosâra (Masîra, promenade) sur les bords du Guadalquivir.

A partir de ce moment ʿAbd-er-Raḥman Ier prit le titre d'Émir de Cordoue et de toute l'Espagne ; il fut surnommé ed-Dâkhil (l'immigré). Son adversaire n'était pas abattu par la défaite d'el-Mosâra, parce qu'il l'avait livrée, pour couvrir sa capitale, sans attendre les renforts qui lui arrivaient de Tolède et de Saragosse ; il rassembla ceux-ci, réoccupa Cordoue, mais demanda la paix, convaincu qu'il ne pourrait l'emporter sur le jeune conquérant ; celui-ci, qui n'était pas comme les autres Arabes emporté par le sentiment de la vengeance, mais un esprit politique tenant compte des conjonctures et des vicissitudes, accepta ces propositions et entra dans Cordoue en même temps que Yoûsouf et Soméïl. Il chercha à se concilier le peuple en établissant plus de justice, et il fit venir d'Orient les dix derniers descendants de la famille d'Oméyya, auxquels il attribua des propriétés distraites du domaine public. Parmi ceux-ci se trouvait ʿAbd-el-Mélik ben ʿOmar, descendant du Khalife Merwân, qui fut nommé gouverneur de Séville et s'y montra d'une indomptable énergie ; c'est lui qui, un jour, fit couper, en présence de l'armée, la tête à son propre fils Oméyya qui avait pris la fuite dans une attaque. Ce fut lui qui décida ʿAbd-er-Raḥman à supprimer dans les prières publiques la proclamation du nom du Khalife abbasside el-Mançoûr, déclaration explicite d'indépendance.

Ce fait, qui plaçait ʿAbd-er-Raḥman au poste de chef reconnu de l'Andalos devenue État séparé, n'était pas pour plaire à Yoûsouf et à Soméïl, qui depuis leur défaite vivaient tranquillement à Cordoue. En 141 (758), l'ancien émir s'enfuit secrètement à Almérida et s'y mit en révolte ouverte ; défait par ʿAbd-el-Mélik, gouverneur de Séville, il se retirait vers Tolède lorsqu'il fut rencontré par quelques Médinois d'origine qui lui coupèrent la tête. Soméïl, emprisonné, finit ses jours dans sa geôle. Alors le pouvoir de l'Émir fut sans bornes, mais non sans inquiétudes. Il était entouré d'ingrats. Son propre neveu El-Moghîra ben el-Wélîd conspira pour le détrôner (167 = 783-784), mais dès l'année 146 (763), il eut à lutter contre une révolte des Yéménites fomentée par ʿAlâ ben Moghîth, qui, après la conquête de l'Afrique du Nord par Moḥammed ben el-Achʿath et el-Aghlab, tentait, sur l'ordre du Khalife el-Mançoûr, d'enlever l'Espagne aux derniers Oméyyades. ʿAbd-er-Raḥman marcha en personne contre eux; mais ses troupes étaient d'un nombre bien inférieur à celui des rebelles et il fut cerné dans Carmona. Pendant deux mois il resta étroitement bloqué dans la forteresse. A la fin, il fit une sortie énergique à la tête de sept cents hommes seulement, surprit les assiégeants et les mit en déroute : ʿAlâ fut tué dans le combat. ʿAbd-er-Raḥman envoya sa tête et celle de plusieurs de ses compagnons au Khalife el-Mançoûr qui s'écria : « Louange à Dieu qui a mis la mer entre nous et un pareil ennemi ! »

Les Berbères, établis principalement au nord des possessions musulmanes, entre le Tage et la Guadiana, et dont le nombre, comme nous l'avons vu, avait été bien diminué par la grande famine qui en avait obligé une grande partie à retourner en Afrique, prêtèrent l'oreille à l'appel d'un prétendu descendant d'ʿAlî qui n'était qu'un simple maître d'école (150-767). Celui-ci, qui s'appelait Chaqya ou Sofyân, car les noms rapportés diffèrent, se maintint pendant cinq ans dans la forteresse d'Almérida ; enfin l'Émir, en semant le désaccord entre les Berbères, réussit à le refouler dans le nord. C'est à ce moment que les Yéménites du Sud, alliés aux Berbères de l'Ouest, se soulevèrent sur ses derrières ;

l'Émir réussit à détacher ces derniers de leur cause, et remporta sur eux une sanglante victoire sur les bords du Bembezar, affluent du Guadalquivir (156-773). Le gouverneur de Barcelone, Soléïman el-A'râbi, d'accord avec deux parents du Fihrite Yoûsouf, se rendirent à la cour de Charlemagne et le trouvèrent au Champ-de-Mai de Paderborn (160-777) ; ils conclurent avec le grand capitaine, qui allait bientôt devenir l'empereur romain des nations germaniques, un traité aux termes duquel les troupes franques devaient franchir les Pyrénées. C'était un coup dangereux pour l'État oméyyade ; mais l'Émir fut favorisé par la fortune. La révolte du Sud éclata trop tôt, avant que les guerriers francs se fussent montrés au Nord ; les conjurés se brouillèrent, leur chef fut assassiné par un homme soudoyé par 'Abd-er-Raḥman. Saragosse ferma ses portes et Charlemagne allait en entreprendre le siège lorsqu'il fut soudainement rappelé à l'autre extrémité de son empire par le soulèvement des Saxons commandés par Wittikind. C'est en se retirant à travers les passes des Pyrénées, que son arrière-garde, commandée par le comte Roland, fut surprise et détruite par les Basques à Roncevaux (161-778). Ce souvenir douloureux, ou plutôt les guerres incessantes contre les Saxons, les Bavarois, les Avares, les Danois et les Slaves, empêchèrent le grand empereur de songer à l'Espagne, et 'Abd-er-Raḥman n'eut plus à s'occuper des Francs ; il dut au contraire lutter contre une infinité de révoltes jusqu'à sa fin, qui eut lieu en 172 (788).

Le Khalife abbasside el-Mançoûr, le fondateur de la ville de Bagdad, avait une vive admiration pour 'Abd-er-Raḥman qui seul, sans soldats, sans amis, sans alliés, s'était créé un empire dans des régions lointaines : aussi l'appelait-il volontiers « le faucon de la famille de Qoréïch ».

Conformément à la volonté exprimée par 'Abd-er-Raḥman, ce fut son fils Hichâm Ier qui lui succéda, après quelques difficultés. La tranquillité intérieure qui marqua son règne de huit ans permit de reprendre la lutte contre les princes chrétiens. Alphonse Ier avait rejeté les Musulmans des frontières des Asturies jusqu'à la Sierra Guadarama, mais le

manque de populations chrétiennes dans cette région ne lui avait pas permis de maintenir d'aussi vastes conquêtes. Depuis la mort du roi Sila (166-783), les compétitions au trône et les dissensions entre les grands avaient de beaucoup diminué les forces des chrétiens; en 175 (791), première année du règne d'Alphonse II, les Musulmans dévastèrent impunément tout le nord de la péninsule. Trois ans plus tard, 'Abd-el-Mélik ben 'Abd-el-Wâḥid, général de Hichâm, pilla la capitale des Asturies, probablement Oviédo, mais fut défait et tué pendant la retraite. El-Ḥakam Ier succéda à son père Hichâm en 180 (796) et voulut continuer sa politique guerrière en envoyant 'Abd-el-Kérîm en Galice, mais des troubles intérieurs détournèrent son attention des frontières. Ses oncles lui disputèrent le trône ; le traité d'alliance entre Charlemagne et Alphonse II donnait à celui-ci une grande force. El-Ḥakam fit face de tous côtés, mais il ne put pas empêcher Alphonse de pousser une incursion jusqu'à Lisbonne dont il s'empara, tandis que les troupes franques de Louis le Débonnaire, roi d'Aquitaine, mettaient le siège devant Barcelone et s'en emparaient après une longue et vigoureuse défense ; cette ville devint la capitale d'une marche d'Espagne commandée par un comte ou margrave. Ce fut un troisième État chrétien, avec la Navarre et les Asturies-Léon.

El-Ḥakam était un esprit libre ; il s'aliéna vite l'âme du peuple, qui obéissait aveuglément aux suggestions des *faqîhs* (jurisconsultes, docteurs de la loi) ; des passants fanatisés lui jetèrent des pierres dans les rues de Cordoue (189-805) ; les *faqîhs* conspirèrent contre lui en faveur d'un de ses cousins, mais celui-ci refusa de prêter son nom et son appui aux entreprises des mécontents. Les conjurés furent arrêtés et exécutés en grand nombre ; ceux qui échappèrent se réfugièrent à Tolède, l'ancienne capitale des rois goths, où les indigènes, tant ceux qui avaient conservé la religion chrétienne que ceux qui avaient adopté l'islamisme, gardaient un esprit frondeur à l'égard des gouvernements. Almérida se souleva ; el-Ḥakam se mit en campagne en personne pour comprimer ces révoltes ; pour réduire Tolède, il nomma

comme gouverneur un renégat appelé ʿAmroûs, qui gagna les bonnes grâces des habitants, fit construire une citadelle à l'intérieur des murs, y établit des troupes qu'il fit venir peu à peu de Cordoue, profita d'une fête pour attirer dans le château les notables de la ville, et leur fit couper la tête à mesure qu'ils y entraient : sept cents personnes périrent ainsi. Dans la capitale, l'insolence des gardes du corps, composés de nègres et d'esclaves (*mamloûks*), mécontenta le peuple à tel point qu'il s'en suivit un soulèvement (ramaḍan 198 = mai 814). El-Ḥakam ne perdit pas la tête, et son sang-froid se communiqua aux troupes ; il envoya l'un de ses cousins, ʿObéïd-Allah ben ʿAbdallah, mettre le feu au faubourg situé de l'autre côté du Guadalquivir, et d'où venaient la majorité des séditieux. Ceux-ci coururent au feu ; pendant qu'ʿObéïd-Allah les combattait en face, l'Émir les prenait par derrière : la défaite fut complète, les exécutions sanglantes. Le faubourg du sud fut démoli, et les habitants, au nombre d'environ soixante mille personnes, contraints de quitter l'Espagne sous trois jours. Les uns gagnèrent l'Égypte, puis la Crète, les autres le Maroc, où Idrîs II, ʿAlide de la branche de Ḥasan, venait de fonder un nouvel État ; il les établit dans Fez, sa capitale. Les plus coupables, ceux qui avaient favorisé l'insurrection, les *faqîhs*, furent épargnés par l'Émir vainqueur ; de hautes considérations politiques les protégeaient ; el-Ḥakam ne voulut pas s'aliéner définitivement un parti puissant, dont l'action sur les Arabes et les Berbères était considérable.

Tolède s'était aussi soulevée à la nouvelle des troubles de Cordoue ; mais ses habitants, voyant qu'el-Ḥakam s'était dirigé vers la province de Theudimer, c'est-à-dire Murcie, pour aller attaquer les Francs en Catalogne, se laissèrent endormir dans une sécurité trompeuse et négligèrent même de fermer les portes de la ville, qui fut occupée par surprise, et les murs démantelés.

ʿAbd-er-Raḥman II, fils et successeur d'el-Ḥakam (206-822 à 238-852), était un homme d'un caractère faible qui se laissa diriger par le faqîh Yaḥya pendant que la sultane Taroûb et l'eunuque Naçr gouvernaient son palais. Pour mettre sur le

trône un fils de Taroûb aux lieu et place de Moḥammed, l'héritier présomptif, Naçr voulut empoisonner son maître ; avisé par le médecin qui avait préparé le poison, ʿAbd-er-Raḥman contraignit l'eunuque à boire la coupe préparée. La cour retentissait des succès du chanteur Siryâb, musicien d'origine persane, venu de Bagdad, qui acquit une grande influence sur l'esprit de l'Émir. Les faqîhs étant satisfaits, le pays demeura tranquille. Moûsa, de la famille des Qasî, gouverneur de Tudèle, pour une fois qu'il se fâcha contre son suzerain, battit ses troupes avec l'aide du roi de Navarre (229-844) ; il s'en suivit une paix que rien ne vint troubler. Vers la fin de son règne, les Normands se montrèrent sur les côtes du Portugal, débarquèrent à Lisbonne et ravagèrent les environs de Séville (fin de 229 = août à nov. 844).

ʿAbd-er-Raḥman II venait à peine de réunir un synode chrétien sous la présidence de Rekkafred, archevêque de Séville, pour enrayer le fanatisme des Espagnols qui, en vue de mériter le martyre, injuriaient publiquement la religion musulmane, qu'il mourut (238-852), laissant le trône à son fils aîné Moḥammed, choisi par les eunuques du palais de préférence à ʿAbdallah, fils de la sultane Taroûb, pour lequel cette femme continuait ses intrigues, sans succès d'ailleurs.

Le choix était heureux : d'un caractère énergique, Moḥammed régna trente-quatre ans. Il était avare : il augmenta l'impôt qui pesait sur les tributaires chrétiens, et diminua en même temps la solde des troupes. Fanatique, il persécuta les chrétiens et en obligea un grand nombre à embrasser l'islamisme. Les habitants de Tolède, révoltés, chassèrent les troupes de l'Émir jusqu'au delà de Calatrava (Qalʿat-Rabâḥ) la première année du nouveau règne, mais l'année suivante cette forteresse fut reprise et servit de base aux attaques contre la cité révoltée ; cependant les défaites successives infligées aux gens de Tolède, malgré l'appui qu'était venu leur prêter le roi des Asturies, Ordoño Ier, n'incitèrent pas l'Émir à poursuivre ses avantages et à mettre le siège devant la cité rebelle, qui jouit d'une indépendance réelle pendant quatre-vingts ans, appuyée d'un côté par les Banou

Qasi dans l'Aragon et de l'autre par une alliance conclue avec Alphonse III le Grand, monté sur le trône en 252 (866). A la mort de Moûsa, des Banou-Qasi, qu'on appelait « le troisième roi d'Espagne », Moḥammed enleva à ses fils Saragosse et Tudèle, mais dix ans plus tard ces places lui étaient enlevées de nouveau, ses troupes chassées de l'Aragon ; en 259 (873), le roi Alphonse reconnaissait Tolède comme une république placée sous sa protection ; deux ans après, 'Abd-er-Raḥman ben Merwân, qui était un renégat, se révolta dans les environs de Badajoz (Baṭalyoûs), battit les troupes de l'Émir et obligea celui-ci à se porter en personne contre lui. Dans les montagnes du Sud, la Serrania, les provinces de Malaga, d'Archidona et de Ronda, contrées remplies de renégats, se soulevèrent en 270 (884) et obligèrent l'Émir à abandonner ses entreprises dans le Nord.

Un certain bandit, 'Omar ben Ḥafçoûn, d'une famille gothe convertie à l'islamisme, avait été obligé, à la suite d'un assassinat, de s'enfuir en Afrique, à Tâhert (aujourd'hui Tiâret) ; mais, ne s'y sentant pas en sûreté, il revint dans son pays natal et s'y installa dans les ruines du château de Bobastro, dans la Serrania, dont il fit relever les murs ; cette forteresse, située en haut d'un gigantesque rocher, lui servit de repaire et de là il dirigea ses déprédations sur le territoire environnant. Cela dura deux ans, puis il dut se rendre aux troupes envoyées contre lui ; l'Émir voulut utiliser la bravoure et les talents incontestables de ce chef de bande ; il l'enrôla dans son armée et l'envoya guerroyer dans le nord. En hivernant à Cordoue, une offense qui lui fut faite le décida à déserter avec ses troupes, et il gagna la montagne (270-884) où il réoccupa son castel de Bobastro. Moḥammed envoya contre lui, après un intervalle de deux ans, son fils Moundhir qui serait peut-être venu à bout du rebelle si la mort de son père (273-886) ne l'avait obligé de regagner la capitale en toute hâte. Une fois reconnu, il reprit la campagne, s'empara d'Archidona et mit le siège devant Bobastro: c'est là qu'il mourut subitement, empoisonné par son frère 'Abdallah (15 çafar 275 = 29 juin 888).

'Abdallah régna vingt-cinq ans. C'était un monstre; il em-

poisonna ou fit exécuter sous de futiles prétextes ses autres frères Qâsim et Hichâm, ses deux fils Moḥammed et Moṭarrif. Son unique politique consista à laisser s'user dans des luttes intestines les partis d'opposition qui déchiraient le pays. Les renégats, qui attendaient l'occasion de se venger des Arabes, s'emparèrent du château de Montejicar au nord-est de Grenade ; à Séville, les tribus yéménites des Banou-Khaldoûn et des Banou-Hadjdjâdj pillèrent la ville et la plantureuse contrée qui l'entoure. Les Berbères accoururent de Badajoz : la vallée du Guadalquivir fut entièrement dévastée. Alliés aux Yéménites, ils massacrèrent la presque totalité de la population de la ville. L'Espagne, morcelée, échappait au pouvoir central, confiné dans la province de Cordoue ; Tolède était une république ; Ibn-Merwân à Badajoz, les Berbères de l'Estramadure et de l'Alemtejo, l'Aragon partagé entre les Banou-Qasi et les Toudjibites, étaient pratiquement indépendants.

Ce fut un petit-fils d''Abdallah, 'Abd-er-Raḥman III, qui lui succéda. Après le règne d''Abdallah, triste et lugubre, le règne encore plus long d''Abd-er-Raḥman fut pour l'Espagne une période brillante ; il régna, en effet, près de cinquante ans. Malgré son jeune âge (vingt-deux ans), c'était un chef d'une décision prompte, d'un caractère ferme, qui n'hésita pas à se mettre lui-même à la tête des troupes pour reconquérir l'empire en pleine anarchie. Il était depuis deux mois sur le trône que la ville d'Ecija se rendit à Bedr, qui était devenu son premier ministre avec le titre de *ḥâdjib* (proprement chambellan, mais en Espagne, c'était le grand vizir). En moins de trois mois, les provinces de Jaën et d'Elvira rentraient sous le joug. Ce succès brisa toutes les résistances.

La mort d'Ibn-Ḥafçoûn en 305 (917) vint encore faciliter son œuvre de reconstitution. Ce remarquable ennemi des Oméyyades, qui pendant si longtemps avait défendu la Serrania contre les entreprises du pouvoir central, ne nous apparaît plus qu'à travers la brume de ces temps lointains, aucune chronique, aucune chanson de geste n'ayant été conservée pour que nous puissions mieux nous rendre compte de son caractère. Sa mort fut saluée à Cordoue comme un

événement heureux ; en effet, dès l'année suivante, la campagne recommençait contre la Serrania, et ses fils, Soléïman et Dja'far, successivement vaincus, durent se rendre et payer le tribut. En 315 (928), le château de Bobastro capitulait définitivement. Le dernier fils d'Ibn-Ḥafçoûn, qui s'appelait Ḥafç comme son grand-père, devint officier dans l'armée d''Abd-er-Raḥman, tandis que sa sœur Argentea, qui avait pris le voile, refusa de revenir à l'islamisme et fut exécutée comme relapse.

'Abd-er-Raḥman s'occupa de ramener successivement sous son pouvoir toutes les provinces qui s'étaient peu à peu détachées de l'État oméyyade. Tolède fut la ville qui résista le plus longtemps et tenta de défendre son indépendance ; l'Émir, qui avait pris en personne le commandement de l'armée, fit construire pour ses troupes une nouvelle ville en face de l'ancienne ; le blocus dura deux ans. Quand toutes les ressources furent épuisées, quand il fut certain que le Léon, déchiré par les querelles intestines, ne pouvait venir au secours de ses alliés, quand l'entreprise malheureuse de Ramiro II pour débloquer la ville se fut terminée par la défaite, l'ancienne capitale des Goths fut forcée de capituler et 'Abd-er-Raḥman devint le maître réel de toute l'Espagne musulmane (320-932).

C'était un souverain qui avait des idées d'organisation, et il songea à embellir sa capitale. Le revenu des impôts était estimé à 6.245.000 dinars ou pièces d'or, dont il fit trois parts : la première pour couvrir les dépenses de l'État, surtout celles de l'armée, la seconde pour bâtir des édifices, la troisième pour entrer dans la réserve du trésor, qu'on dit avoir contenu en 340 (951) vingt millions de pièces d'or. Il fit ajouter un nouveau minaret à la grande mosquée fondée par 'Abd-er-Raḥman Ier et agrandie par les successeurs de celui-ci, et il fit construire, à un mille de Cordoue, une ville tout entière de palais et de jardins qu'il nomma Ez-Zahrâ (la brillante), du nom de sa favorite. Il fallut vingt-cinq ans, dix mille ouvriers et quinze cents bêtes de somme pour la construction de cet ensemble. Il obligea les principaux de ses sujets à s'élever de somptueuses demeures, et Cordoue devint bien

vite une capitale riche et fort peuplée, la rivale de Bagdad en Occident.

Son gouvernement, pour combattre l'aristocratie des descendants des Arabes immigrés, s'appuya surtout sur les Espagnols convertis à l'islamisme, et même en partie sur les Juifs et les Chrétiens. Il réussit à fondre le tout en une seule nation, connue dans tout l'Orient sous le nom d'el-Andalos. Il prit le titre de Khalife négligé par ses prédécesseurs, et le prône du vendredi fut fait, dans toutes les mosquées de l'Espagne, au nom d'en-Nâçir, commandeur des croyants (316-929). Il est probable que ce sont les progrès des Fâṭimites en Afrique qui décidèrent 'Abd-er-Raḥman à reprendre, sans opposition d'ailleurs, le titre que ses ancêtres avaient glorieusement porté à Damas.

Les succès du Khalife pour enrayer le développement du particularisme dans les villes de province et pour rattacher étroitement à Cordoue les États qui s'en étaient séparés furent dus en grande partie à l'existence d'une garde du corps composée exclusivement d'esclaves qui lui étaient entièrement dévoués. Cette garde, qui portait le nom de *Çaqâliba* « les Slaves » parce qu'elle se composait en grande partie d'esclaves provenant des régions du Nord et amenés sur les marchés de l'Andalousie, comprenait aussi, et en grand nombre, des éléments hétérogènes venus des différentes parties du monde, prisonniers de guerre amenés de Galice, de France, de Lombardie et du royaume de Naples. Les données différentes transmises par les historiens font varier l'effectif de cette troupe de quatre mille à treize mille hommes, et d'ailleurs il a pú changer selon les années ; à mesure que le trésor s'emplissait, il était facile d'augmenter le nombre des soldats, tant par le prix d'acquisition une fois payé qu'en assurant leur solde et leurs frais d'entretien.

Cependant les guerres étaient continuelles sur les confins des États chrétiens. En 305 (917), le général Aḥmed ben Abi-'Abda avait été tué dans une déroute après la prise de la forteresse de Sant Esteban par les ennemis; puis le ḥâdjib Bedr, le premier ministre, prit en personne la direction de la campagne et l'année suivante vengea la mort d'Aḥmed à

la victoire de Moutonia, localité non identifiée d'ailleurs. Malgré les razzias continuelles d'Ordoño sur le territoire musulman, la Navarre presque tout entière tomba entre les mains d'ʿAbd-er-Raḥman et fut complètement pillée, tellement qu'on dut brûler une partie du butin, ne pouvant l'enlever tout entier. Malgré les efforts de Troïle II, successeur d'Ordoño, Pampelune elle-même, sa capitale, fut occupée par les Musulmans ; elle était vide d'habitants ; on démolit les maisons et les églises.

En août 327 (939), ʿAbd-er-Raḥman est défait complètement à la bataille de Simancas (Chent-Mâkes) ; quand il se retrouva en sûreté, il n'avait plus que quarante-neuf hommes autour de lui. Douze ans plus tard (339-950), Ramiro, à la fin de sa vie, remporta une éclatante victoire à Talavera sur les troupes de Cordoue, que le Khalife ne commandait plus en personne depuis l'expérience de Simancas. Mais tout cela n'aboutissait à rien, qu'à des razzias perpétuelles sur les frontières. Les Chrétiens se disputaient entre eux ; l'insuffisance de l'organisation, l'indiscipline, la tactique défectueuse des Musulmans les empêchaient d'étendre leur empire. Ces luttes sans fin sont fastidieuses.

En Afrique, les Berbères se battaient, les uns pour les Oméyyades, les autres pour les Fâṭimites, sans succès marqué d'aucune part. En réalité ces montagnards, complètement indépendants, se déclaraient tantôt pour les uns et tantôt pour les autres selon que leur intérêt les y poussait. En 333 (945), une expédition partie de Ceuta sous les ordres d'Ibn-Taulos occupa en un clin d'œil la plus grande partie du pays au nom des Oméyyades. Les Fâṭimites se servirent des flottes que leur fournissait la Sicile pour dévaster Alméria, tandis qu'ʿAbd-er-Raḥman envoyait une expédition contre Tunis (344-345 = 955-956) sous les ordres de l'affranchi Ghâlib ; la seconde dévasta les côtes de Sousse.

Ordoño III étant mort en 346 (957), la guerre reprit avec son fils Sanche Ier et continua avec Ordoño IV : le Léon fut conquis en grande partie, sa capitale occupée ; Ordoño s'enfuit à Burgos et Sanche remonta sur le trône, comme protégé du Khalife de Cordoue.

Les princes chrétiens en étaient réduits à chercher un appui auprès des Musulmans ; la vieille et fière reine de Navarre, Tota, endoctrinée par l'habile diplomatie du médecin juif Khisdaï ben Chaproût que lui avait envoyé le Khalife, se rendit en personne à Cordoue et obtint l'envoi du corps expéditionnaire qui remit Sanche sur le trône. Naturellement ce dernier ne fut plus que la créature de son nouveau protecteur.

'Abd-er-Raḥman en-Nâçir avait soixante-dix ans quand il mourut (2 ramadan 350 = 16 octobre 961). L'historien Maqqarî raconte que l'on trouva, parmi les objets laissés par lui, un calendrier où il avait marqué les jours heureux qu'il avait rencontrés au cours de sa longue carrière, et il ne s'en trouva que quatorze ! Celui que ses contemporains avaient considéré comme l'homme heureux par excellence n'avait dû sa haute situation qu'à des préoccupations constantes, des efforts continus, poursuivis à travers mille obstacles, mille difficultés.

Son fils, el-Ḥakam II, qui prit le titre d'el-Mostançir-billah, avait quarante-six ans quand il lui succéda ; expérimenté, connaissant bien la pratique des affaires, il régna pacifiquement pendant quinze ans (de 350 à 366 = 961-976). Les dissensions seules des princes chrétiens l'obligèrent à sortir de sa réserve : en 352 (963), il conduisit une expédition contre les Navarrais et les Castillans qu'il contraignit à demander la paix. Les expéditions des Normands ne faisaient que ravager les côtes ; après la Galice chrétienne, ils s'attaquèrent à Lisbonne et à Silves, alors aux mains des Musulmans, mais une fois la razzia faite, ils se retiraient. Les luttes avec le Zîride Bologgîn et les Idrissites, en Afrique, n'intéressaient guère l'Espagne, qui vécut tranquille et vit se développer les arts. La poésie prit un essor qui rappelle les belles productions de l'Orient. Yaḥya ben Ḥakam el-Djayyâni, c'est-à-dire de Jaën, était un Arabe qui tirait son origine de la tribu de Bekr ben Wâïl ; on l'appelait la Gazelle à cause de sa beauté physique ; banni par 'Abd-er-Raḥmân II à cause de vers satiriques dirigés contre le chanteur Siryâb, il se rendit à Bagdad et y força l'admiration par son talent. Aḥmed

Ibn-ʿAbd-Rabbihi composait à la même époque son encyclopédie intitulée *el-ʿIqd el-férîd* (le Collier unique), recueil de renseignements historiques et de pièces de poésie remontant au paganisme arabe et aux premiers temps de l'islamisme. Saʿîd ben Moundhir chantait en longs panégyriques les hautes qualités de ses protecteurs. L'histoire naissait en même temps : Moḥammed ben ʿOmar, surnommé Ibn-el-Qoûṭiyya (le fils de la Gothe) parce que sa filiation remontait à Sara, petite-fille du roi goth Witiza, nous a laissé des traditions historiques sur l'époque de la conquête musulmane.

Le développement des sciences est dû presque entièrement à ʿAbd el-Ḥakam II, mais les savants espagnols n'étaient que les élèves de ceux de Bagdad, qui s'étaient formés à l'école des traductions du grec en arabe par le canal du syriaque. Cependant, ʿAbd-er-Raḥman III avait déjà entrepris quelque chose dans cette voie, lorsque Constantin VII Porphyrogénète, débarrassé de Romain Lécapène, lui envoya le texte grec du traité de médecine de Dioscoride, que personne à Cordoue ne savait lire ; c'était un cadeau diplomatique apporté par l'ambassade de 338 (949). Il fallut demander à Constantinople un professeur de grec, et l'empereur envoya en 340 (951) le moine Nicolas ; une commission de médecins traduisit cet ouvrage en arabe, sur ses indications.

El-Ḥakam II était un amateur de livres ; il envoya des agents dans les grandes villes d'Orient pour y faire des copies d'anciens et de nouveaux ouvrages; il récompensa richement les auteurs qui lui dédiaient leurs œuvres. La bibliothèque qu'il laissa comprenait quatre cent mille volumes : le catalogue, simple énumération des titres, était contenu dans quarante-quatre tomes. Il établit à Cordoue vingt-sept écoles absolument gratuites ; aussi Dozy a-t-il pu dire avec raison que dans l'Espagne musulmane presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnages les plus haut placés n'en pouvaient faire autant, à la seule exception des clercs. Sous son règne, ʿArîb écrivit la première chronique arabe de Cordoue ; le mathématicien Maslama ben Aḥmed créa l'école espagnole d'astronomie, en enrichissant par de nouvelles observations les tables astro-

nomiques qui lui étaient venues d'Orient. Enfin, il termina la construction de la grande mosquée, aujourd'hui cathédrale de Cordoue, décor de féerie, forêt de marbre formée par huit cent soixante colonnes, admirable monument de l'art musulman. Les architectes et les ouvriers étaient espagnols, mais ils ont créé là un nouvel art, sous des influences venues d'Orient, comme le montrent l'emploi des plaques de faïence à fleurs stylisées (*azulejos*) emprunté à la Perse et celui de la marqueterie de marbre, avec des formes nouvelles d'architecture, comme l'arc en fer à cheval.

OMÉYYADES D'ESPAGNE

ʿAbd-er-Raḥman Ier	138-756
Hichâm Ier	172-788
El-Ḥakam Ier	180-796
ʿAbd-er-Raḥman II	206-822
Moḥammed Ier.	238-852
El-Moundhir	273-886
ʿAbdallah	275-888
ʿAbd-er-Raḥman III.	300-912
El-Ḥakam II el-Mostançir . . .	350-961
Hichâm II el-Mo'ayyad. . . .	366-976
Moḥammed II el-Mahdî . . .	399-1009
Soléïman el-Mostaʿîn	400-1009
Moḥammed II (2e fois)	400-1010
Hichâm II (2e fois)	400-1010
Soléïman (2e fois)	403-407 = 1013-1016
ʿAbd-er-Raḥman IV el-Mortaḍà.	409-1018
ʿAbd-er-Raḥman V el-Mostazhhir	414-1023
Moḥammed III el-Mostakfi . .	414-1024
Hichâm III el-Moʿtadd. . . .	418-422 = 1027-1013

BIBLIOGRAPHIE

Francisco **Codera**, *Narbona, Gerona y Barcelona bajo la dominación musulmana* (extrait de l'*Anuari de l'Institut d'Estudis catalans*, 1909-1910), gr. in-8.

F. **Codera**, *Estudios criticos de historia arabe-española ;* in-12, 1903.

R. **Contreras**, *Étude descriptive des monuments arabes de Grenade, Séville et Cordoue, c'est-à-dire l'Alhambra, l'Alcazar et la grande mosquée d'Occident*, 4e éd.; in-8, Madrid, 1889.

Albucacim Tarif Abentarique, *La verdadera historia del rey Don Rodrigo, en la qual se trata la causa principal de la perdida de España;* traduit de l'arabe par Miguel de Luna; 2 t. en 1 vol., Saragosse, 1603.

Ajbar Machmuâ (collecion de tradiciones), *Crónica anónima del siglo X;* traduit par E. Lafuente y Alcantara; gr. in-8, 1867 (forme le tome 1er de la *Colleción de obras arabigas de historia y geografia*).

M. **Hoogvliet**, *Diversorum scriptorum loci de regia Aphtasidarum familia et de Ibn-Abduno poeta*, in-4, 1839.

Ibn-el-Athir, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, annotées et traduites par E. Fagnan ; in-8, 1901.

Ibn El Kouthyia, Extrait du livre intitulé : *Conquête de l'Espagne par les Musulmans* (texte arabe et traduction française), par A. Cherbonneau; in-12, 1853.

Du même, *Histoire de la conquête de l'Espagne par les Musulmans*, traduction par A. Cherbonneau ; in-8, 1857.

Du même, *Histoire de la conquête de l'Andalousie*, publiée et traduite par O. Houdas, gr. in-8, Paris, 1889 (dans le *Recueil de textes et de traductions*, publié à l'occasion du Congrès des orientalistes de Stockholm, t. I, pp. 219 et suivantes).

J. **Aschbach**, *Geschichte der Omaijaden in Spanien*, nebst Darstellung des Entsehens der spanischen christlischen Reiche. 2 vol. in-8, nouvelle éd., 1860.

R. **Chabas**, *Mochéhid hijo de Yúsuf y Ali hijo de Mochéhid ;* in-8, 1904.

R. **Dozy**, *Scriptorum arabum loci de Abbadidis nunc primum editi.* 3 vol. in-8 ; 1846-1863.

Du même, *Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides* (*711-1110*) ; 4 vol. petit in-8, 1861.

Du même, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, 3e éd., 2 vol. in-8, 1881.

A. **Fabricius**, *la Première Invasion des Normands dans l'Espagne musulmane* (*844*), in-8, 1892.

I. **Goldziher**, *Die Su'ubijja unter den Mahammedanern in Spanien*, in-8, 1899.

R. **Martinez y Martinez**, *Historia del reino de Badajóz durante la dominación musulmana*, in-8, 1905.

G. **Remiro**, *Historia de Murcia musulmana*, in-8, 1905.

S. **Scott**, *History of the Moorish Empire in Europe ;* 3 vol. gr. in-8. Philadelphie, 1904.

Ibn-Adhari, *al-Bayano'l-Moghrib*, histoire de l'Afrique et de l'Espagne, traduite et annotée par E. Fagnan, 2 vol. in-8. 1904.

Makkarî. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, publiés par R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright ; 2 t. in-4, 1855-1861.

Ibn Abd-el-Hakem, *History of the conquest of Spain;* now edited for the first time, translated... with critical and exegetical notes and a historical introduction, by John Harris Jones; in-8, Goettingen-London, 1858.

Abenhazam de Córdoba (Ibn-Hazm), *Nocat alarus fi tauarij aljolafa*, Regalos de la novia sobre los anales de los califos, texte arabe, publié par M. C.-F. Seybold dans la *Revista del centro de Estudios históricos de Granada y su Reino*, n° 3, 1911.

CHAPITRE XXIV

LES GUERRES CIVILES EN ESPAGNE

Atteint d'une attaque au début de 364 (fin de 974), el-Ḥakam II, qui avait à peine soixante ans, abandonna la conduite des affaires à son ministre Dja'far el-Moçḥafi. Son fils cadet, Hichâm (l'aîné était mort en bas âge), que lui avait donné son épouse Çobḥ (traduction du nom d'Aurore), d'origine basque, avait dix ans lorsque son père mourut (3 çafar 366 = 1er octobre 976). Deux partis se partageaient la cour : celui des eunuques et gardes du corps slaves, et celui des fonctionnaires arabes et espagnols, auquel appartenait le grand vizir. Berbère d'origine, mais dont le chef était le maréchal du palais Moḥammed ben Abi-'Amir. Celui-ci, après avoir en vain essayé de se créer une position dans les offices de judicature, avait, grâce à la faveur de la sultane Çobḥ, obtenu un petit emploi du palais ; il ne tarda pas à s'élever au rang de contrôleur des Monnaies ; les amis qu'il se fit l'aidèrent à triompher d'une accusation qu'on avait portée contre lui : quand les enquêteurs du Khalife vinrent examiner les caisses, elles étaient pleines. Aussi le souverain se réjouit-il d'avoir sous la main un véritable génie financier, chargé de mettre fin aux dépenses exagérées que causait en Afrique la guerre soutenue par Ghâlib contre les Idrisites. Moḥammed, revêtu de pleins pouvoirs, réussit à mettre un terme à la dissipation sans mécontenter les officiers et les soldats. Devenu maréchal du palais, il eut à lutter, avec le vizir Moçḥafi, contre le parti des gardes slaves, qui voulaient mettre sur le trône, à la place du fils d'el-Ḥakam trop jeune,

un frère de ce dernier, Moghîra. Ibn-Abi-ʿAmir réunit une troupe tirée des régiments arabes et berbères formant la garnison de Cordoue, et se dirigea vers la maison de Moghîra, qui fut assassiné sans défense. Le complot des Slaves avait ainsi échoué : ils n'avaient plus personne à mettre sur le trône, et le lendemain Hichâm II fut proclamé Khalife et prit le surnom d'el-Mo'ayyad « celui qui est aidé par Dieu ». Moçḥafi devint *hâdjib* (chambellan), mais en réalité l'homme puissant qui dirigea les affaires, ce fut Ibn Abi-ʿAmir ; le parti slave fut découronné par l'éloignement de ses deux chefs, Djaudhar et Fâïq. Ibn-Abi-ʿAmir se révéla comme général dans une campagne entreprise contre les chrétiens ; le manque d'énergie du fils de Moçḥafi, chargé de la préfecture de la ville, n'ayant pas réussi à maintenir l'ordre dans la capitale, c'est encore l'habile financier qui fut nommé à ces fonctions (366-977). Aussi le peuple le surnomma-t-il *Thaʿlab* (le Renard). Moçḥafi, dont les yeux s'ouvraient enfin au danger qui le menaçait, essaya de mettre de son côté le vieux général Ghâlib en sollicitant pour un de ses fils la main d'une de ses filles ; Ibn-Abi-ʿAmir, ayant eu vent de ses projets, demanda lui-même la jeune fille en mariage ; la sultane Çobḥ présida aux noces, et le Renard devint le gendre du vieux combattant. Moçḥafi ne tarda pas à être destitué, et son parti décontenancé par une poursuite acharnée.

Djaudhar, qui avait conservé ses entrées au palais, profita d'une audience pour tenter d'assassiner le Khalife, mais son poignard ne put atteindre que le bras d'un des assistants. Cette tentative avortée fut la condamnation des conjurés et d'un petit-fils d'ʿAbd-er-Raḥman III, ʿAbd-er-Raḥman ben ʿObéïdallah, dont ils soutenaient les prétentions. Pour prouver son orthodoxie violemment attaquée, Ibn-Abi-'Amir réunit les théologiens de Cordoue dans la bibliothèque fondée par ʿAbd-er-Raḥman III et les autorisa à rechercher et à brûler les livres de philosophie et de sciences qui leur paraîtraient suspects. Il brisa l'ancienne division de l'armée qui perpétuait le souvenir des tribus arabes, et enrôla les conscrits dans des régiments commandés par des chefs nommés par le pouvoir central.

En 370 (981), le vieux général Ghâlib se brouilla avec son gendre, lui jeta de vifs reproches à la face et voulut le percer de son sabre ; Ibn-Abi-'Amir échappa ; la guerre éclata. Ghâlib s'allia avec le roi de Léon, Ramiro III, et tenta de surprendre Cordoue; mais il tomba de cheval et laissa la victoire à son adversaire : il fut tué dans la mêlée. Pendant vingt ans, ce fut Ibn-Abi-'Amir qui régna sur l'Espagne ; le Khalife, confiné dans son palais sous prétexte de sécurité, n'en sortait jamais,

Se mettant à la tête des troupes, qu'il tenait sous une discipline de fer, et qu'il avait composées de gens à sa dévotion, il fit campagne contre les princes chrétiens, défit Ramiro et ses alliés à la bataille de la Rueda et s'empara de Simancas. Un fort orage l'empêcha seul de pénétrer dans Léon. A la suite de ces victoires, Ibn-Abi-'Amir obtint du Khalife de porter le titre d'el-Mançoûr « le victorieux », Almanzor des historiens espagnols. Les razzias continuèrent dans la Castille et la Navarre ; les princes chrétiens cherchaient un point d'appui auprès du vrai maître de l'Espagne musulmane, qui, plus heureux que ses prédécesseurs, s'empara de Barcelone (375-985). Toutes ces campagnes furent marquées par d'affreuses dévastations.

Almanzor comptait de nombreux ennemis qui complotèrent sa perte. C'étaient 'Abd-er-Raḥman ben Moṭarrif et-Toudjîbi, gouverneur héréditaire de Saragosse, le prince oméyyade 'Abdallah surnommé *piedra-secca* (pierre sèche) ou en arabe el-Ḥadjar, qui s'était naguère emparé de Zamora et qui alors gouvernait Tolède, et un fils d'Almanzor lui-même, 'Abdallah, tenu à l'écart par son père pour cause de suspicion de filiation illégitime. Mais le tout-puissant ministre fut informé de la conjuration avant que les plans en fussent mûris. La peine de mort le débarrassa des deux premiers, saisis au moyen de différentes ruses; le troisième finit ses jours en prison. La reine Çobḥ essaya en vain de reprendre un pouvoir qui lui avait échappé ; elle, qui avait facilité les premiers pas de son protégé dans l'accession aux hautes dignités de l'empire, se plaignait de l'ingratitude de cet homme ; mais celui-ci consolida encore davantage son pouvoir et obtint du Khalife

de porter le titre d'el-Mélik el-Kérîm « le roi généreux ». Un autre grand succès vint accroître sa gloire : Saint-Jacques-de-Compostelle fut conquis, la ville et la cathédrale rasées, le tombeau du saint étant seul laissé debout avec un vieux moine pour y prier ; les cloches, transportées à Cordoue sur les épaules des chrétiens prisonniers, n'en revinrent que deux cent cinquante ans plus tard, rapportées sur les épaules de captifs musulmans.

Le 27 ramaḍan 392 (10 août 1002), mourut de maladie le grand Almanzor. Il avait pris soin de faire conférer à son fils 'Abd-el-Mélik la charge de *ḥâdjib* ou grand chambellan, en réalité de premier ministre, et celui-ci l'exerça pendant sept ans après la mort de son père ; un trépas précoce l'ayant enlevé, il passa le pouvoir à son frère 'Abd-er-Raḥman ; c'était une dynastie de ministres, qu'on appelait les 'Amirides, du nom d'Almanzor, Ibn-Abi-'Amir. Il y avait à peine un mois qu'il occupait ces fonctions, qu'il obtint du Khalife d'être reconnu comme son héritier présomptif.

Le peuple refusa de souscrire à ces arrangements de cour ; un soulèvement eut lieu à Cordoue. Hichâm II n'avait pas d'enfants ; un petit-fils d''Abd-er-Raḥman III, Moḥammed II, profita de ce que le ministre était allé conduire une expédition contre le Léon, pour se mettre à la tête d'une bande armée et assassiner le préfet de la ville. Il s'empara de la personne du Khalife et se fit sans peine décerner par lui le titre d'el-Mahdî. 'Abd-er-Raḥman apprit cette nouvelle à Tolède ; il revint à marches forcées, mais fut abandonné par ses troupes et dut renoncer à reprendre la capitale ; il voulut se suicider, n'y réussit pas et tomba entre les mains du ministre d'el-Mahdî, Oméyyade lui-même ; il ne tarda pas à être exécuté (399-1009). C'en était fait du pouvoir des 'Amirides.

Il commença alors une période de troubles ininterrompus, nommée par les historiens *el-fitna* « la discorde », dans laquelle périrent la splendeur de l'Espagne musulmane et celle de Cordoue, déchirée entre les factions militaires des Berbères et des Slaves. La capitale fut dévastée : elle perdit ses beaux palais dans des luttes continuelles, le pillage suivi

de l'incendié. Des contre-khalifes se dressaient de toutes parts : Soléïmân el-Mostaʿîn était porté au trône par les Berbères, tandis que les Slaves allaient tirer de prison le faible Hichâm II pour le mettre sur le trône ; puis il disparut sans qu'on sache comment, ni à quelle occasion. Tous les gouverneurs de province se rendirent indépendants de la capitale dévastée. ʿAlî ben Ḥammoûd, un ʿAlide de la branche d'Idrîs, maître de Tanger et de Ceuta, fut proclamé Khalife avec le titre d'en-Nâçir par des gens qui avaient trouvé des témoins affirmant que Hichâm II était mort à la prise de Cordoue, en 403 (1013) ; mais il n'était pas à la hauteur de la situation de plus en plus difficile, et Khaïran le Slave, qui s'était soulevé à Alméria, suscita contre lui un prétendant, Abd-er-Raḥman IV el-Mortaḍa, arrière-petit-fils d'ʿAbd-er-Raḥman III ; celui-ci fut contraint de fuir et tué dans sa course éperdue (409-1018) ; ce fut un frère d'ʿAlî, Qâsim el-Ma'moûn, qui devint Khalife. Cinq ans après (414-1023) les habitants de Cordoue se soulevèrent contre leurs oppresseurs berbères et allèrent chercher un frère d'El-Mahdi, ʿAbd-er-Raḥman V, pour le créer Khalife avec le titre d'el-Mostazhhir : deux mois après, la populace se soulevait et le massacrait ; son successeur, Moḥammed III el-Mostakfi, ne régna qu'un an et finit dans les mêmes conditions. Il y eut encore quelques Khalifes obscurs du même genre ; les hautes classes de Cordoue s'entendirent pour prendre le gouvernement entre leurs mains, et la capitale de l'Espagne musulmane devint une république oligarchique, comme Séville l'était déjà.

CHAPITRE XXV

LES PETITS ÉTATS MUSULMANS D'ESPAGNE

C'en était fait de l'unité de l'Espagne ; divisée en petits États comme la Perse à l'époque des Arsacides (ce qui a fait employer, par les historiens arabes, la même expression de *Moloûk eṭ-ṭawâïf*, en espagnol, *reyes de taifas*, pour désigner cet état d'éparpillement), elle devait bientôt se trouver sans force en présence des provinces chrétiennes qui allaient dorénavant poursuivre leur affranchissement. Cette situation avait déjà commencé à se produire sous les Oméyyades ; les provinces qui n'étaient plus que vassales d'un pouvoir suzerain, devinrent indépendantes, de fait et de droit, à la chute définitive de ce pouvoir.

La dynastie des Toudjibites à Saragosse et celle de leurs vassaux, les Banou-Hoûd à Lérida, étaient d'origine arabe ; les Slaves Modjâhid et Khéïrân régnaient à Denia, à Alméria et aux Baléares ; les Ḥammoûdites de Malaga, qui avaient pris le titre de Khalifes, étaient Berbères et avaient pour vassaux les Zîrides de Grenade. A côté de ces États, on peut citer Valence, dont les chefs slaves se succédaient rapidement les uns aux autres ; la province de Sakhla, dont la capitale s'appelle encore aujourd'hui Albarracin, proprement Santa-Maria d'Ibn-Rasîn, car elle était gouvernée par les Banou-Rasîn, de race berbère ; les Banou-Qâsim, arabes, dominaient à Apruente ; des principautés isolées s'étaient créées à Arcos-Xérès, Ronda, Moron, Carmona, Huelva, Niebla, Algarve ; les Banou-Afṭas, d'origine berbère, s'étaient

installés à Badajoz ; Tolède était dominée par Ya'îch ben Mohammed, et nous avons vu que des pouvoirs oligarchiques régissaient Cordoue et Séville.

Saragosse avait eu une existence tranquille et florissante sous la domination des Toudjibites ; cette situation prit fin avec l'assassinat du dernier de ces princes, Moundhir II, en 430 (1039) : l'anarchie qui en résulta amena les habitants à se soumettre aux Banou-Hoûd de Lérida, qui y régnèrent jusqu'en 503 = 1110. A Valence, un petit-fils du tout-puissant ministre Almanzor, 'Abd-el-'Azîz, s'était créé une principauté. Alméria, gouvernée par des soldats slaves, fut disputée entre 'Abd-el-'Azîz et Moudjâhid, qui, établi à Dénia, avait conquis les Baléares et la Sardaigne, et dont les navires étaient maîtres de tout le golfe du Lion. Grenade avait longtemps été étouffée par la présence d'Elvira, sa voisine, capitale de la province ; elle se développa quand le Zîride Sâwi s'y établit comme lieutenant des Oméyyades, avant que, fatigué et épuisé, il ne s'en allât mourir en Afrique, à Kairouan, à la cour de son arrière-petit-neveu Mo'izz, laissant en Andalousie un fils incapable qui mécontenta la population et se fit déposer. Il fut remplacé par un neveu de Sâwi, Ḥabboûs ben Maksen, sous le règne duquel il se passa un événement qui ne fut pas banal, car il choisit un Juif pour ministre. Samuel Ha-Lévi, né à Cordoue, était établi à Malaga où il exerçait un commerce de mercerie. C'était un savant profondément versé dans l'étude du Talmud et des sciences arabes ; son talent de rédaction en beau style littéraire parvint aux oreilles du ministre de Ḥabboûs, qui l'attacha comme rédacteur à ses bureaux : et à la mort de celui-ci, il s'était acquis un tel crédit que le prince le choisit pour vizir. Il se rendit tellement indispensable dans ces fonctions qu'il les exerça durant quarante ans, sous le successeur de Ḥabboûs, et le peuple juif lui décerna le surnom de Samuel ha-nagîd « le prince », sous lequel il est connu.

Ḥabboûs laissa le trône à Bâdîs, son fils aîné, affreux tyran, dont le règne ne fut supportable qu'à raison des tempéraments que Samuel sut y apporter (429-465 = 1038-1073).

Les Afṭasides de Badajoz, impatients de renoncer à leur origine berbère, s'étaient fait fabriquer un arbre généalogique qui les rattachait à Toudjib, l'ancêtre bédouin de la dynastie qui régnait à Saragosse; complètement civilisés, d'ailleurs, ils ne rêvaient plus que d'art et de science. Ils régnèrent jusqu'en 487 (1094), et ce furent ʿAbdallah el-Mançoûr, Moḥammed el-Mozhaffar, Yaḥya el-Mançoûr II, ʿOmar el-Motawakkil. A Tolède, l'ancienne capitale des rois goths, Yaʿìch avait été remplacé dès 427 (1036) par la dynastie des Dhou'n-noûn, dont le luxe de table devint proverbial en Espagne, mais qui conservèrent peu de temps le pouvoir, car dès 478 (1085) Yaḥya el-Qâdir, successeur de Yaḥya el-Ma'moûn, dut céder la place à Alphonse VI.

Cordoue avait confié ses destinées à un homme d'une famille considérable, Djahwar ben Moḥammed, tandis que Séville prenait pour chef son cadi, Abou'l-Qâsim Moḥammed, de la maison des Banou ʿAbbâd qui se rattachait à la tribu yéménite des Lakhmides, non pas celle qui avait régné à Ḥîra, mais à une branche pauvre qui avait continué à nomadiser dans le désert de Syrie. La dynastie qu'il fonda, celle des ʿAbbadites, qui dura jusqu'à la fin du dixième siècle, donna à sa capitale un éclat qui lui permit de rivaliser avec ce qu'avait été Cordoue. Ce cadi conçut le projet de grouper tous les éléments arabes établis en Espagne pour les opposer aux Berbères et reprendre contre les États chrétiens la guerre sainte qui était la règle des frontières des États musulmans; pour cela, il dut s'entourer d'une armée qu'il lui fut facile de recruter, étant riche. Cette armée, une fois constituée, fut son principal appui. Son fils Ismâʿìl était un homme de guerre : il voulut occuper Béja, et la fortifier ; mais l'Afṭaside Mozhaffar envoya de Badajoz des troupes pour la défendre ; les deux armées en vinrent aux mains et Ismâʿìl, vainqueur, vit tomber entre ses mains Mozhaffar lui-même ; emmené prisonnier à Carmona, puis relâché, il ne se passa pas quatre ans que l'Afṭaside ne se vengeât en tombant à l'improviste sur Ismâʿìl au cours d'une razzia sur les territoires du Léon et en lui infligeant une défaite remarquable.

Le bruit courut tout à coup que Hichâm II, que l'on croyait disparu lors de la prise de Cordoue en 403 (1013), venait de se montrer à Calatrava et d'y être reconnu comme Khalife. C'était un faux Hichâm, un fabricant de nattes, nommé en réalité Khalaf, auquel une ressemblance extraordinaire avec Hichâm permettait de jouer ce rôle. Ismâ'îl amena de Tolède des troupes berbères ; la ville ne se défendit pas ; le cadi Abou'l-Qâsim, faisant semblant de croire à la réalité des prétentions de Khalaf, voulut le considérer comme un véritable Oméyyade et se servir de lui comme d'un drapeau. Amené à Séville, il remplit admirablement son rôle, assez facile, du moment qu'il restait effacé. Le cadi avait besoin d'un Khalife pour opposer au Khalife berbère de Malaga, Yaḥya el-Mo'tali, et pour rallier autour de son nom les gouverneurs hésitants. Il fut d'ailleurs vite délivré de ce dernier, qui avait l'habitude d'être ivre : un soir que les gens de Séville tentaient une surprise contre Carmona, il se jeta dans la mêlée, tout étourdi des fumées du vin, et périt sur place.

En mourant (433-1042), le cadi Abou'l-Qâsim Moḥammed laissait, dans la personne de son fils 'Abbâd, le digne continuateur de sa politique. Celui-ci, qui régna vingt-sept ans, prit le titre d'el-Mo'taḍid à la mort du pseudo-Khalife Hichâm, en 451 (1059) ; il n'avait d'ailleurs reculé devant aucun moyen pour agrandir son pouvoir, profitant de ce que les seigneurs de Ronda, de Moron et d'Arcos-Xérès, avec lesquels il entretenait des rapports d'amitié, étaient venus le visiter à Séville, pour les faire emmurer, avec leur suite, dans le bain où ils se trouvaient et où ils furent asphyxiés par l'air chaud qu'on y introduisit. Il fut facile ensuite de s'emparer de leurs États. On rappelle avec effroi son jardin, où les fleurs étaient remplacées par les crânes dénudés de ses ennemis, soigneusement classés et étiquetés. C'était un tyran, qui affectait avec cela des talents poétiques, s'interressant à l'art et aux sciences. Un seul homme pouvait lui résister : c'était Bâdîs, le maître de Grenade ; et en effet, des guerres incessantes régnèrent entre eux.

Au nord, les États chrétiens, qui s'étaient épuisés dans

des luttes perpétuelles, allaient reprendre une nouvelle vigueur avec Ferdinand I[er], qui, d'abord obligé de compter avec les grands de son royaume, avait fini par les dominer. Il enleva Vizen et Lamego à Mozhaffar de Badajoz, Alcala de Henarès à Ma'moun de Tolède ; ces deux princes achetèrent la paix au prix d'un contrat de vassalité et d'un tribut annuel. En 455 (1063), il envahit le territoire de Séville, et 'Abbâd fut contraint de suivre l'exemple de ces deux chefs, affaibli qu'il était par la révolte de son fils Ismâ'îl.

Un appui inattendu vint, l'année suivante, précipiter la ruine des Musulmans. Une armée composée de mercenaires normands, bourguignons et francs, et levée probablement sur l'ordre et au moyen des subsides du pape Alexandre II, franchit les Pyrénées avec le projet de mettre fin à la piraterie qui, de Denia, allait ravager les côtes d'Italie. Barbastro, dans l'Aragon, fut pris, la capitulation violée, les prisonniers et la plupart des habitants massacrés.

Ferdinand I[er] mourut (458-1065) et ses trois fils se disputèrent le trône jusqu'au moment où Alphonse VI réunit de nouveau sous son pouvoir le royaume de Castille, de Léon et de Galice.

A cette époque troublée par des luttes incessantes, la poésie et les sciences fleurirent d'un éclat incomparable. L'émir Mozhaffar de Badajoz et son fils 'Omar el-Motawakkil étaient de profonds connaisseurs en littérature ; parmi les poètes on peut citer Moḥammed el-Mo'ṭamid, prince de Séville, Ibn-'Abdon de Badajoz, Ibn-Khafâdja de Xucar, Ibn-Sa'îd de Grenade, la belle Wallâda, fille de l'oméyyade Mostakfî, et son amant Ibn-Séïdon, surnommé le Tibulle de l'Andalousie.

Parmi les historiens de marque, il faut citer en tête Ibn-Ḥazm qui a écrit, cent ans avant Chahristâni, un livre sur les sectes musulmanes et les différentes religions, fut ministre d''Abd-er-Raḥman V, et se livra, après la chute des Oméyyades, à des travaux d'ordre juridique, et Ibn-Ḥayyân de Cordoue, qui écrivit l'histoire de son temps en soixante volumes. Le géographe El-Bekrî appartenait à la famille des

princes de Huelva ; le grand médecin Abou'l-Qâsim de Zahrâ, la ville fondée par ʿAbd-er-Raḥman III, est plus connu en Europe sous le nom d'Albucasis que porte son traité de chirurgie traduit de bonne heure en latin ; l'étude de la philosophie grecque dut son renouveau à Ibn-Bâdjdja de Saragosse, connu en scolastique sous le nom d'Avenpace.

PETITES DYNASTIES MUSULMANES D'ESPAGNE

HAMMOÛDITES A MALAGA

ʿAlî en-Nâçir	407 (1016)
El-Qâsim el-Ma'moûn	408 (1018)
Yaḥyâ el Moʿtali	412 (1021)
El-Qâsim (2e fois).	413 (1022)
Yaḥyâ (2e fois)	416 (1025)
Idrîs Ier el-Moté'ayyad	427 (1035)
Ḥasan el-Mostançir	431 (1039)
Idrîs II el-ʿÂli.	434 (1042)
Moḥammed Ier el-Mahdî. . . .	438 (1046)
Idrîs III el-Mowaffaq	444 (1052)
Idrîs II (2e fois)	445 (1053)
Moḥammed II el-Mostaʿli . . .	446-449 (1054-1057)

HAMMOÛDITES A ALGÉSIRAS

Moḥammed el-Mahdî.	431 (1039)
El-Qâsim el-Wâthiq.	440-450 (1048-1058)

ʿABBADIDES DE SÉVILLE

Abou'l-Qâsim Moḥammed Ier ben Ismâʿîl.	414 (1023)
Abou-ʿAmr ʿAbbâd el-Moʿtadid .	434 (1042)
Abou'l-Qâsim Moḥammed II el-Moʿtamid.	461-484 (1088-1091)

ZÎRIDES DE GRENADE

Zâwî ben Zîrî	403 (1012)
Ḥabboûs.	410 (1019)
Bâdîs ben Ḥabboûs el-Mozhaffar.	430 (1038)
ʿAbd-allah ben Séîf-ed-Daula Bolouggîn	466 (1073)
Témîm ben Bolouggîn	483 (1090)

DJAHWARIDES DE CORDOUE

Abou'l-Ḥazm Djahwar	422 (1031)
Abou'l-Wélîd Moḥammed ben-Djahwar	435 (1043)
'Abd-el-Mélik ben Moḥammed .	450-461 (1058-1068)

DHOU'N-NOÛNIDES A TOLÈDE

Ismâ'îl ezh-Zhâfir.	427 (1035)
Yaḥyâ el-Ma'moûn ben Ismâ'îl .	429 (1037)
Yaḥyâ el-Qâdir ben Ismâ'îl ben Ma'moûn	467-478 (1074-1085)

'AMIRIDES A VALENCE

'Abd-el-'Azîz el-Mançoûr . . .	412 (1021)
'Abd-el-Mélik el-Mozhaffar . .	453-457 (1061-1065)
Abou-Bekr ben 'Abd-el-Mélik .	468 (1075)
El-Qâḍî 'Othmân ben Abi-Bekr .	478 (1085)

TOUDJIBITES ET HOUDIDES A SARAGOSSE

Moundhir el-Mançoûr ben Yaḥyâ et-Toudjibî	410 (1019)
Yaḥyâ ben el-Mozhaffar ben Moundhir.	414 (1023)
El-Moundhir ben Yaḥyâ . . .	420 (1029)
Soléïmân el-Mosta'în ben Hoûd .	431 (1039)
Aḥmed Séïf-ed-daula el-Moqtadir	438 (1046)
Yoûsouf el-Mo'taman ben Aḥmed.	474 (1081)
Aḥmed el-Mosta'în ben Yoûsouf.	478 (1085)
'Abd-el-Mélik 'Imâd-ed-daula ben Aḥmed	503 (1109)
Aḥmed Séïf-ed-daula ben 'Abd-el-Mélik	513-536 (1119-1141)

ROIS DE DENIA

Modjâhid ben Yoûsouf	408 (1017)
'Alî Iqbâl-ed-daula ben Modjâhid.	436-468 (1044-1075)

CHAPITRE XXVI

LES ALMORAVIDES ET LES ALMOHADES

Yaḥya ben Ibrahîm, de la tribu de Guédâla, branche du grand groupe berbère des Lemtoûna, avait entrepris le pèlerinage de la Mecque en 427 (1036) accompagné des principaux de sa tribu ; et il avait grand mérite à cela, car il était parti des bords du Sénégal, où les Berbères avaient été amenés par le désir de faire la guerre sainte, c'est-à-dire d'enlever des esclaves chez les nègres, sous le prétexte de les convertir. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient encore beaucoup à faire pour que leurs croyances les amenassent à l'état de civilisation où ils voyaient l'Égypte et la Tunisie. A leur retour, ils trouvèrent à Sidjilmâssa, dans le Maroc, l'homme qui devait les guider dans la voie spirituelle, 'Abdallah ben Yâsîn el-Djazoûli ; il est vrai que Yaḥya bén Ibrahîm ne tarda pas à mourir et que le groupe qu'il avait formé se dispersa ; mais 'Abdallah ben Yâsîn, sans se décourager, réunit autour de lui ce qui restait des adeptes du pieux pèlerin, dans une île du Sénégal, et y éleva un *ribâṭ*, c'est-à-dire une espèce de couvent fortifié à l'usage des Musulmans qui s'y livraient à des exercices pieux en même temps qu'ils se préparaient aux combats : une sorte de Templiers et de chevaliers de Saint-Jean musulmans. Celui qui habite un *ribâṭ* s'appelle *morâbiṭ* « marabout », et de là vint l'expression d'Almoravides, sous laquelle est connue la dynastie qui en sortit. Quand 'Abdallah eut autour de lui un millier d'hommes, il réfléchit qu'une troupe aussi

considérable ne serait pas aisément vaincue, et il commença ses entreprises guerrières, destinées à ramener le monde musulman dans le sentier de la vraie foi. C'est en 434 (1042) que commença la lutte entre les marabouts du Sénégal et leurs contribules du Sahara, Lemtoûna et autres. Au bout de dix ans il se sentit assez fort pour aller attaquer Sidjilmâssa, puis Soûs el-Aqçà et Aghmât qui tombèrent successivement entre ses mains. 'Abdallah restait toujours le chef spirituel de ces moines-guerriers, mais il laissa la conduite des expéditions aux fils d''Omar, Yaḥya et Abou-Bekr, deux chefs des Lemtoûna ; c'est auprès du second que se forma Yoûsouf ben Tâchfîn, leur futur commandant ; enfin, depuis 450 (1058), c'était une femme, Zéïneb, épouse d'Abou-Bekr, qui commandait les troupes. Le fondateur des marabouts du Sénégal mourut en 450 (1058), peu après la défaite des Beregwâta, peuplade indépendante qui habite entre Fez et la mer, et fut remplacé, au point de vue spirituel, par un de ses disciples ; mais le pouvoir effectif resta dorénavant entre les mains des chefs des Lemtoûna. Zéïneb divorça d'avec Abou-Bekr, qui partit pour le Sénégal combattre les dissidents, puis elle épousa Yoûsouf ben Tâchfin, qui alors commandait au nord de leurs possessions, et qui prit le titre d'Émir (453-1061). Une année plus tard, il fonda la ville de Merrâkech (Maroc), et de là conquit le Maghreb tout entier, jusqu'à la région d'Alger. Abou-Bekr essaya en vain de reprendre le pouvoir à son neveu ; Yoûsouf le renvoya dans le désert, où il exerça le commandement jusqu'à sa mort (480-1087) ; Yoûsouf réunit alors le Sénégal au Maroc.

La Qal'a des Banou-Ḥammad. — Ḥammâd était le gouverneur d'Achîr, alors le chef-lieu du Maghreb moyen, c'est-à-dire des provinces de Constantine et d'Alger ; il était l'oncle de Bâdîs le Zîride et avait souvent combattu en faveur de son neveu. Il se fit construire une forteresse, el-Qal'a, qui fut connue surtout sous le nom de la dynastie qu'il fonda et qui dura cent quarante ans, la Qal'a des Banou-Ḥammâd, dont les ruines ont été récemment relevées et étudiées par le général de Beylié. Ce fut la nouvelle capitale de tout le Zâb ; peuplée d'artisans et ornée des ri-

chesses provenant des villes voisines, elle comprenait un groupe important de chrétiens auxquels le pape Grégoire VII donna plus tard un évêque. A partir de ce moment, Ḥammâd put se considérer comme indépendant, et il le fut en effet. L'occasion de se déclarer lui fut fournie fort maladroitement par Bâdîs, qui lui donna l'ordre de consigner sa province à son propre fils Moʿizz, déclaré héritier présomptif, et qui était à peine âgé de huit ans. Ḥammâd s'y refusa, et pour bien marquer qu'il rejetait tous rapports, même lointains, avec les Fâṭimites, il se déclara sunnite de l'école de Mâlek et rétablit l'enseignement orthodoxe de la théologie et du droit. Bâdîs, il est vrai, marcha contre lui, mais après quelques succès, il mourut en route, et le tuteur de Moʿizz, régent de l'État, fut obligé de conclure la paix (408-1017) en reconnaissant l'indépendance de Ḥammâd. Celui-ci régna jusqu'en 419 (1028) et fut remplacé par son fils Qâïd (juqu'en 446-1054). En 460 (1068) la ville de Bougie fut fondée et la dynastie des Banou-Ḥammâd y transporta son siège. L'histoire de celle-ci n'est qu'une suite ininterrompue de combats avec ses voisins, les Zîrides de Mehdia et de Kairouan, les Zénâta de Tlemcen.

La Sicile. — Une attaque d'apoplexie avait, non pas tué, mais rendu incapable de gouverner Yoûsouf, qui représentait les Fâṭimites dans la grande île méditerranéenne (388-988). Son fils Djaʿfar, qui rompit tous liens avec le Khalife fâṭimite Ḥâkem, gouverna d'une manière cruelle, contrairement à la politique de son père, qui avait assuré à la Sicile de longues années de tranquillité ; une révolte de ses soldats berbères fomentée par son frère ʿAlî, échoua ; ʿAlî fut condamné à mort malgré les supplications de son père Yoûsouf, et les Berbères renvoyés en Afrique. Djaʿfar n'avait plus autour de lui que des Arabes, qu'il réussit à mécontenter ; une conjuration mit sur le trône son frère Aḥmed, surnommé el-Akḥal (aux yeux noirs) ; Djaʿfar et le vieux Yoûsouf furent embarqués pour l'Égypte, emportant avec eux six cent soixante-dix mille pièces d'or, somme d'après laquelle on peut juger de la prospérité de la Sicile à cette époque. Mais les malheurs allaient commencer :

pressés sur mer par les Pisans et les Byzantins, les Arabes de Sicile ne prirent le dessus que grâce aux renforts envoyés par Mo'izz, qui avait jeté son dévolu sur l'île et espérait compenser, en l'occupant, ses pertes territoriales en Afrique. Les flottes unies ravagèrent Corfou, la Grèce, les Cyclades, la Thrace. L'empereur Michel IV conclut la paix en 426 (1035). L'augmentation des impôts qui pesaient sur les *mowallads*, les descendants de l'ancienne population chrétienne, amena un soulèvement; Aḥmed el-Akḥal fit appel au concours des Byzantins pour réprimer la révolte, mais les rebelles se tournèrent du côté de Mo'izz, qui leur envoya un renfort de six mille hommes commandés par son fils 'Abdallah; el-Akḥal, rejeté dans Palerme, y périt (429-1038). L'empereur Michel envoya un corps expéditionnaire composé de Russes, de Varègues et de Normands, sous la conduite du fameux général Maniacès : après la prise de Messine, les Musulmans furent définitivement vaincus à Rametta et l'armée byzantine ne s'arrêta que devant les murs de Syracuse. Une nouvelle armée musulmane fut défaite à Traina (431-1040), Syracuse prise, et la Sicile serait redevenue byzantine si de sérieux dissentiments n'avaient séparé les Normands du gros de l'armée ; la mort de l'empereur Michel et les troubles qui la suivirent laissèrent le champ libre aux Arabes, qui reprirent bien vite l'île tout entière. Les Berbères eux-mêmes durent regagner l'Afrique. La Sicile se divisa en petites principautés; il y eut même, comme en Espagne, une république à Palerme. Moḥammed ben Thimna, à Syracuse, qui luttait contre 'Alî ben Ni'âma, surnommé Ibn-Hawâchi, avait été défait par lui ; pour se maintenir, il fit appel aux Normands qui, après leur brouille avec les Byzantins, s'étaient installés dans le sud de l'Italie, et, sous le commandement de Robert Guiscard, duc d'Apulée, vinrent en réalité conquérir la Sicile pour leur compte : d'abord Roger, frère cadet de Robert, qui prit Messine avec seulement deux cent soixante-dix hommes (453-1061), puis Robert lui-même avec mille cavaliers et mille fantassins, juste le double du nombre des compagnons de Garibaldi; mais il fallut trente ans avant que les Nor-

mands se fussent emparés complètement de l'île. Catane et Palerme tombèrent l'une après l'autre (463-464 = 1071-1072); Syracuse fut défendue par un brave guerrier, dont nous ne connaissons le nom que par les récits des auteurs chrétiens, Benavert ou Benarved; la ville ne se rendit qu'après sa mort (479-1086). La prise de Malte (484-1091) marque la limite des conquêtes de Roger.

L'immigration hilalienne en Afrique du Nord. — En 440 (1048), le ministre du fâṭimite Mostançir, qui ne cessait de protester, sans aucun succès, contre le retour à l'orthodoxie des princes vassaux en Afrique, conçut le projet de lancer sur eux les tribus bédouines pillardes établies en haute Égypte, les Banou-Hilâl et les Soléïm; on remit à chaque homme une pièce d'or et un chameau, à condition qu'ils videraient le pays et iraient habiter le Maghreb : ils ne se le firent pas dire deux fois, se mirent en route, pillèrent Barqa, l'ancienne Cyrénaïque, et Tripoli de Barbarie, et deux ans plus tard arrivèrent à Kairouan; Mo'izz réunit une armée de trente mille hommes qui fut complètement défaite par les Banou-Hilâl auxquels s'étaient joints les Bédouins déjà établis dans le pays. Assiégé dans sa capitale, Mo'izz dut l'abandonner et se retirer à Mehdìa en même temps qu'il mariait ses trois filles à trois chefs bédouins. Kairouan fut affreusement dévastée, et Mo'izz perdit du coup ses autres possessions, car les villes de son royaume se choisirent des chefs indépendants : Tunis eut pour maître les Banou-Khorasân, d'abord lieutenants des Banou-Ḥammâd, plus tard indépendants eux aussi; de petites principautés se créèrent à Sfax et à Gabès, Sousse devint une république. Témìm, fils de Mo'izz, parvint à réoccuper Kairouan et même à envoyer des renforts à ses coreligionnaires de Sicile, mais son pouvoir ne s'étendait guère au delà des environs immédiats de Mehdia. Les Banou-Ḥammâd essayèrent en vain d'arrêter le torrent et ne purent empêcher plusieurs tribus bédouines de s'installer sur leur territoire; pendant dix ans coula le flot ininterrompu de l'invasion, qui s'étendit jusqu'au Maroc. L'intrusion des Banou-Hilâl ruina pour toujours la civilisation du nord de l'Afrique, qui disparut petit à petit pour tomber dans l'anar-

chie et la sauvagerie où nous voyons aujourd'hui plongé le Maroc. Les Arabes nomades de l'Afrique du Nord sont les descendants des envahisseurs du onzième siècle.

Progrès des chrétiens en Espagne. — Petit à petit, à coups de guerres et de razzias, Alphonse VI étendait sa domination, gagnant de plus en plus vers le midi. A Tolède, Qâdir avait été chassé par les habitants, qui s'étaient jetés dans les bras de Motawakkil de Badajoz; le roi de Castille le rétablit sur son trône, le ruina par ses exactions, se fit remettre l'une après l'autre les forteresses de son territoire, et finit par lui enlever sa capitale elle-même, où il entra le 27 moḥarrem 478 (25 mai 1085). Le danger où se trouvaient plongées les possessions musulmanes fit faire des ouvertures aux Almoravides, qui franchirent le détroit de Gibraltar et apportèrent l'appoint de leurs jeunes forces à Moʿtamid; Alphonse, qui était occupé au siège de Saragosse, apprit l'arrivée des nouveaux venus et se dirigea en hâte vers Tolède ; les troupes ennemies se heurtèrent à Sacralias (Sallâqa) près de Badajoz et l'armée chrétienne fut complètement défaite (12 rédjeb 479 = 23 octobre 1086).

Yoûsouf n'avait pas songé à s'établir définitivement en Espagne, en venant prêter le concours de ses armes aux Musulmans opprimés ; son domaine était le Maroc, et il y retourna incontinent. C'était une faute, car son absence rendit le courage aux Chrétiens, surpris de leur soudaine défaite : dès qu'Alphonse eut rassemblé de nouvelles troupes, il se porta contre Alméria et Murcie. A Valence, il trouva un personnage qui doit à la légende un renom extraordinaire, Rodrigue ou Ruy Diaz de Bivar, plus connu sous le surnom de Cid Campéador « le Seigneur champion ». C'était en réalité un condottiere, qui avait servi également les Banou-Hoûd de Saragosse et le roi Alphonse : il était à la dévotion de qui le payait. Il s'était finalement constitué une principauté en prenant Valence après un long siège (487-1094) et avait fait brûler vif le cadi Ibn-Djaḥâf, qui était le maître de la ville depuis que, deux ans auparavant, Qâdir avait péri à la suite d'un complot. Il ne jouit pas d'ailleurs fort longtemps de son triomphe : en 492 (1099) il mourait de fureur après avoir été défait par les Almoravides.

Sentant qu'il ne pouvait rien par ses propres forces, Moʿtamid se rendit en personne en Afrique pour réclamer de nouveau l'appui de Yoûsouf ben Tâchfin. Celui-ci hésita d'autant moins qu'il se sentait pour ainsi dire appelé en Espagne par le peuple musulman, mené par les *faqîhs* (jurisconsultes), consterné de voir l'impuissance de ses princes à défendre le sol de l'empire contre les entreprises des infidèles, fatigué des luttes perpétuelles que l'extrême division du pays entretenait sans cesse, et qui voyait dans les Almoravides les défenseurs de la foi en même temps que ses protecteurs naturels. Tous les principicules de l'Espagne musulmane disparurent devant Zîr ben Abi-Bekr, général de Yoûsouf ; Cordoue, Séville, Alméria, Murcie, Dénia tombèrent entre ses mains (484-1091), malgré la valeureuse défense de Moʿtamid, qui, fait prisonnier, mourut à Aghmât près de Maroc (488-1095) après avoir déploré son malheureux sort dans des élégies qui sont des plus beaux morceaux de la poésie arabe écrite en Espagne, et qui sonnent le glas de toute une époque : celle de la vie heureuse et brillante des Oméyyades et de leurs successeurs, et qui ne se retrouva jamais plus.

En 487, Badajoz succomba, malgré l'appui des Chrétiens, et ce fut la fin du pouvoir des Afṭasides ; en 495 (1102) Valence se rendit, après une longue défense par Chimène, veuve du Cid. En 503, sauf de rares exceptions, l'Espagne musulmane était devenue la proie des Almoravides. Trois ans auparavant, Yoûsouf ben Tâchfin était mort, âgé de près de cent ans ; il avait, depuis la bataille de Sacralias, pris le titre d'Emir el-Moslimîn (chef des Musulmans), sa qualité d'orthodoxe l'empêchant de prendre le titre d'Emir el-Mou'minîn réservé au Khalife ʿabbaside de Bagdad. Ce fut son fils ʿAlî qui lui succéda, non un souverain, mais un véritable marabout, devenu une girouette entre les mains de ses conseillers spirituels ; et ce fut pour l'Espagne un régime de misère, de suspicion et de terreur. Le soupçon de libre pensée, qui s'attachait à quiconque s'occupait de science, eut vite fait de ruiner toute culture. La soldatesque berbère exigeait de l'or et se rendit vite insupportable. Les Almoravides ne durent de se maintenir qu'à leurs succès contre les Chrétiens.

Cela paraissait d'autant plus facile qu'à la mort d'Alphonse VI une guerre civile avait éclaté en Castille et Léon. Témîm, frère d'ʿAlî, remporta la victoire d'Uclès (501-1108), ce qui mena les Almoravides à Saragosse deux ans plus tard; Santarem et Lisbonne furent réoccupées; mais Alphonse Ier d'Aragon se dressa devant les Marabouts et reprit Saragosse en 512 (1118), Catalayud l'année suivante, et les défit en bataille rangée à Cutanda. Pendant ce temps, ʿAlî, l'Émir des Musulmans, séjournait en Afrique ; il ne fit en Espagne que deux courtes apparitions, marquées par des razzias sans importance, là où il n'y avait pas de péril, et il s'en retourna au Maroc, laissant son frère Témîm comme lieutenant en Europe.

Les Almohades. — C'est au Maroc même que se préparait le danger qui allait précipiter de son faîte à peine atteint la nouvelle dynastie musulmane. Dans l'Atlas occidental, dans les monts Deren, habite la puissante tribu berbère des Maçmoûda. Un jeune homme de cette tribu, Moḥammed ben Toûmert (*toûmert* est la forme berbère du nom d'ʿOmar), se faisait remarquer par sa piété ; il fréquentait les tombeaux des saints mystiques de l'islamisme, et aimait à allumer force lumières à leur chevet. Trouvant insuffisant l'enseignement des écoles du Maghreb, il se rendit à Cordoue, puis de là en pèlerinage à la Mecque, et ensuite à Bagdad, où le ministre du Seldjouqide Melek-Châh, Nizhâm el-Molk, venait de fonder l'université Nizhâmiyya, encore toute remplie de l'enseignement de Ghazâli. Après y avoir étudié, il se résolut à revenir en Occident et à s'y déclarer Mahdî ; il commença ses prédications à Tripoli de Barbarie et les continua à Bougie (512-1118), plus tard à Fez et à Maroc et enfin dans sa propre tribu, les Maçmoûda ; il se construisit un oratoire dans les montagnes et de là proclama sa doctrine, qu'il appelait le *Tauḥîd* par excellence (confession de l'unité de Dieu) ; il fut le *Mowaḥḥid*, l'Unitaire par excellence, et ses partisans sont connus dans l'histoire sous l'appellation d'*el-Mowaḥḥidoûn* « les Unitaires », d'où Almohades. Les Almoravides virent bien le danger qui les menaçait, et ils essayèrent de s'emparer de lui : mais il se révolta ouvertement, se déclara

chérîf ou descendant de Mahomet par Fâṭima et prit le titre de Mahdî, comme si, annonçant la fin des temps et les approches du jugement dernier, il était chargé de rétablir la justice sur la terre. En 524 (1130) il poussa la hardiesse jusqu'à vouloir attaquer la ville de Maroc, mais il échoua ; toutefois la défaite ne fit qu'enflammer davantage le zèle de ses sectateurs. Quatre mois plus tard, il quittait ce monde, après avoir constitué pour son successeur son plus fidèle élève, un Berbère de la tribu de Koûmiya, né dans les environs de Tlemcen, ʿAbd-el-Mou'min ben ʿAlî, et qui déjà, de son vivant, avait présidé le conseil de dix personnes que le Mahdî avait établi pour diriger les affaires de la communauté. Ibn-Toûmert étant Mahdî, son successeur fut fatalement son khalife « lieutenant », et il y eut dès lors un troisième khalifat à côté de ceux de Bagdad et du Caire.

Roger II, roi normand de Sicile, désireux d'enrayer la piraterie qui, de Mehdia comme centre, ravageait la moitié de la Méditerranée, suscita contre les Zîrides les entreprises du chef qui commandait à Sfax et lui envoya des navires pour le soutenir ; ʿAlî ben Yaḥyâ, le roi Zîride de Mehdia, qui ne pouvait plus rien attendre des Fâṭimites d'Égypte dont il avait pourtant fait rétablir le nom dans la prière, se tourna vers les Almoravides. Une flotte expédiée par ces derniers attaqua la Sicile ; Roger envoya son amiral devant Mehdia, qui, après une longue lutte interrompue par la paix, fut enfin prise en 543 (1148), ainsi que la côte entre Sousse et Tripoli, qui restèrent quelque temps entre les mains des Chrétiens.

En Espagne, Alphonse Ier d'Aragon, le Batailleur, appuyé par les « Mozarabes » ou Chrétiens de langue arabe (*mostʿarib* « arabisé »), tenta, à la tête de quatre mille hommes choisis, un *raid* sur Grenade, qu'il atteignit sans pouvoir s'en emparer : les « Mozarabes » qui le purent se joignirent à lui et le suivirent dans ses États ; les autres furent déportés en Afrique, où ils ne tardèrent pas à périr sous les coups des Almohades. Occupés en Afrique avec ceux-ci, les Almoravides n'avaient pas les mains libres en Espagne : les Portugais les vainquirent à Onrique (533-1139) et délivrèrent

une grande partie de leur pays. En sept ans, les Almohades conquirent tout le Maroc (de 534 à 541 = 1140-1147) ; Tachfîn, fils d'ʿAlî, qui lui avait succédé, se vit attaquer dans Tlemcen, abandonna la ville quand elle ne put plus se défendre, s'enfuit dans les environs d'Oran, et au milieu de la nuit tomba dans un précipice, où l'on trouva plus tard son corps : ce fut la fin de la dynastie. Alors succombèrent successivement Oran, Fez, puis Maroc où les chefs almoravides avaient placé à leur tête Isḥaq, fils d'ʿAlî. Ils furent tous massacrés : pour les fanatiques Unitaires, ils étaient tous des polythéistes, et ne pouvaient mériter d'autre peine que la mort.

Les défaites successives des Almoravides en Afrique rompirent tous les liens qui retenaient sous leur domination les villes d'Espagne : au milieu de l'anarchie qui s'établit alors, il ne surnage qu'une figure intéressante, celle de Moḥammed ben Saʿd, appelé communément Ibn-Mardenich « fils de Martinez » parce qu'il appartenait à une ancienne famille espagnole dont la plupart des membres étaient restés chrétiens. Il s'empara de Murcie, de Jaën et d'autres lieux, après s'être déclaré maître de Valence en 540 (1146), pendant que des troupes almohades commençaient à débarquer à Xérès et à Cadix pour s'emparer de Séville l'année suivante, tandis qu'Alphonse VII prenait Calatrava et Alméria, celle-ci avec l'appui d'une flotte génoise ; mais les Almohades gagnaient toujours : Cordoue et Jaën devinrent leur proie ; plus tard Alméria, enlevée aux Chrétiens, Grenade à un lieutenant des Almoravides, Bougie au dernier des Banou-Ḥammâd, furent annexées à leur empire. La mort d'Alphonse VII (532-1157), cet infatigable ennemi des Musulmans, fut un coup sensible aux Chrétiens et leur aurait été funeste sans la création l'année suivante, de l'ordre des Chevaliers de Calatrava, chargés de défendre les frontières contre les entreprises des Musulmans et qui devaient compter à leur actif, plus tard, de nombreux succès : mais en présence des progrès des Almohades, on pouvait s'estimer heureux de maintenir contre ceux-ci les possessions incon-estées des Chrétiens.

En Afrique, le Khalife 'Abd-el-Mou'min continuait le cours de ses succès : il était appelé vers l'est par les révoltes des Musulmans de Sfax, Gabès et Tripoli contre le roi normand de Sicile, Guillaume Ier; il enleva Tunis au dernier des Banou-Khorasân (554-1159) et chassa les Siciliens de toutes les places qu'ils occupaient encore. En traversant le détroit de Gibraltar, il fut frappé de la position naturellement formidable de ce rocher et y fit construire une nouvelle forteresse, plus vaste et plus forte que celle des Oméyyades. Il avait entrepris de poursuivre ses campagnes en Espagne lorsque la mort l'arrêta (558-1163).

'Abd-el-Mou'min avait changé l'ordre de succession qui aurait amené au pouvoir son propre beau-père Abou-Ḥafç 'Omar, le plus proche de lui comme rang dans le conseil des Dix, et cela au profit de ses fils : non pas d'un autre Abou-Ḥafç, mais d'un frère de celui-ci, Abou-Ya'qoûb Yoûsouf (558-580 = 1163-1184) qui eut lui-même pour successeur Abou-Yoûsouf Ya'qoûb el-Mançoûr (580-595 = 1184-1198). Ce sont les deux noms les plus illustres de la dynastie, les règnes où elle brilla de toute sa splendeur. Si orthodoxes qu'ils fussent, les Unitaires, une fois transplantés en Espagne, se montrèrent plus civilisés que les Marabouts ; Abou-Ya'qoûb attira les philosophes à sa cour, et s'occupa d'entreprises artistiques en faisant construire à Séville différents édifices, dont l'un nous a été conservé : le minaret de la grande mosquée, la Giralda, terminé seulement par ses successeurs. La philosophie d'Aristote, mélangée avec le néoplatonisme d'Alexandrie, fleurit dans des personnages tels qu'Ibn-Ṭofaïl, auteur du *Philosophus auto-didactus*, un nouveau roman de Ḥayy ben Yaqzhân dont le titre seul est emprunté à Avicenne, et Ibn-Rochd (Averrhoès), que le moyen âge européen se représentait comme un adepte de l'athéisme tandis que, bon Musulman au contraire, il cherchait à concilier la philosophie et la théologie. A cette époque, Ibn Djobaïr de Valence écrivait le récit de son pèlerinage, important pour la géographie du temps.

Le principal adversaire des Almohades était Ibn-Mardenich qui agrandissait sans cesse son royaume à leurs dépens et

avec l'aide des chrétiens ; cela dura jusqu'au moment de sa brouille avec son beau-père Ibn-Hamochk, qui gouvernait Jaën depuis la perte de Grenade, et qui passa à l'ennemi. Cette désertion fut le signal de désastres successifs pour Ibn-Mardenich, dont les possessions passèrent aux Almohades. Il était assiégé dans Murcie lorsqu'il mourut (567-1172) : la place se rendit, et toute l'Espagne musulmane se trouva au pouvoir d'Abou-Ya'qoûb. Les combats sur les frontières étaient de fortune très diverse ; ce n'est qu'en 578 (1182) qu'Alphonse VIII de Castille poussa une pointe dans la vallée du Guadalquivir et pilla une partie de Cordoue ; Abou-Ya'qoûb se vit obligé de prendre en personne le commandement des troupes, et pendant le siège de Santarem, il reçut une blessure mortelle qui l'emporta rapidement (580-1184).

Les soulèvements qui se succédèrent en Afrique détournèrent de la guerre sainte la pensée de son fils Mançoûr. Dans l'est, les Banou-Ghâniya, descendants d'Ibn-Ghâniya qui avait été gouverneur de Séville sous les Almoravides ; à Tunis, les Hafçides, descendants d'Abou-Sa'îd, fils d'Abou-Hafç 'Omar, beau-père d''Abd-el-Mou'min, tenaient la campagne et se constituaient des principautés indépendantes, tandis que le flot des Banou-Hilâl continuait de submerger le Nord de l'Afrique et que les corsaires tenaient la mer entre les Baléares et Tunis. Abou-Sa'îd, personnellement, se comporta comme lieutenant fidèle des Almohades. Après quelques combats heureux contre les rebelles, Mançoûr passa en Espagne et défit les Castillans, abandonnés par leurs alliés du Léon et de l'Aragon, à Alarcos (El-Ark) (9 cha'ban 591 = 19 juillet 1195).

Ce fut pour les Musulmans une grande victoire longtemps célébrée par des poésies et des chants ; mais elle resta en réalité infructueuse, car Tolède ne fut point prise, non plus que d'autres places attaquées, et Mançoûr dut retourner promptement en Afrique pour y lutter contre les Banou-Ghâniya, qui s'étaient révoltés à Tripoli et à Gabès. L'empire almohade s'épuisait ainsi à lutter de deux côtés à la fois, et on le vit décliner sous le règne de Moḥammed, fils de Man-

çoûr. Celui-ci était jeune, et avait de grandes idées; mais son absence de caractère le mettait sous la domination de son ministre Ibn-Djâmi. En 609 (1212), après une campagne heureuse en Afrique, il passa le Guadalquivir à la tête d'une armée très considérable (on parle de six cent mille hommes, ce qui est impossible ; soixante mille serait déjà fort joli) pour aller combattre Alphonse VIII de Castille, et cette masse énorme, qui lui faisait paraître ridicule le petit nombre des chrétiens, ne l'empêcha pas de perdre contre eux la bataille de Navas de Tolosa (15 çafar = 16 juillet) : il dut s'enfuir en toute hâte à Séville pour de là passer au Maroc : il n'était rien resté de sa belle armée.

L'année suivante, une maladie l'emportait jeune, et il laissait à la tête des difficultés son fils à peine âgé de seize ans, Yoûsouf el-Mostançir. L'empire des Unitaires s'effritait. Les Banou-Mérîn, qui appartenaient à la tribu berbère des Zénâta, s'étaient installés dans la région de Figuig et de là commençaient à descendre dans les parties florissantes du Maroc pour les razzier. La mort de Mostançir et son remplacement par un frère de Mançoûr, 'Abd-el-Wâḥid, ne changea rien à la situation : le ministre Ibn-Djâmi était toujours tout-puissant. Les chéïkhs almohades du Maroc, apprenant qu'un fils de Mançoûr, 'Abdallah, gouverneur de Murcie, venait de se faire proclamer en Espagne sous le titre d'el-'Adil « le Juste », se révoltèrent contre 'Abd-el-Wâḥid, le mirent à mort et bannirent Ibn-Djâmi : ce fut la fin de l'État unitaire.

Le Khalife el-'Adil était à peine installé à Murcie, qu'Abou Moḥammed el-Béyyâçi (ainsi nommé parce qu'il était gouverneur de Baeza) se fit reconnaître comme anti-khalife; et pour comble d'infortune, Ferdinand III, qui en avait fini avec les difficultés du commencement de son règne, saisit cette excellente occasion de la division qui régnait entre les Maures pour intervenir en faveur d'el-Béyyâçi (622-1225) et s'attribuer quelques forteresses. Moḥammed ben Yoûsouf ben Hoûd, descendant de Mosta'în Ier de Saragosse, se révolta dans l'Est et prit Orihuela, Murcie, Denia, Jativa, puis, quoique défait par le prétendant Ma'moûn, Almeria, Grenade

et Malaga (626-1229). Ce prétendant, qui n'était autre qu'Abou'l-'Ola, frère d''Adil, désespérant d'aboutir en Espagne, fit la paix avec Ferdinand et s'assura le concours d'auxiliaires chrétiens pour passer au Maroc, battit son compétiteur Yaḥyà et châtia les chéïkhs, meurtriers de son frère 'Adil; il en fit exécuter une centaine ; il rétablit le sunnisme pur en supprimant les innovations introduites par les Almohades. Il mourut en 630 (1232) en combattant contre ses adversaires.

A Tlemcen, un Berbère de la tribu de Zénâta, de la branche des 'Abd-el-Wâd et de la famille des Banou-Ziyân, Yaghmorasen, lieutenant du Khalife, allait bientôt se proclamer indépendant, tandis qu'au Maroc les Banou-Mérîn tenaient sous leur dépendance des villes comme Fez et Méquinez. C'est dans ce pays que les derniers Almohades terminèrent leur carrière en 674 (1275), anéantis par les lieutenants des Mérinides dans l'Atlas. L'Afrique du Nord est alors partagée en trois États : les Mérinides à Fez, les Ziyânites ou 'Abdelwâdites à Tlemcen, les Hafçides à Tunis. Ce furent entre eux des luttes constantes : tantôt les uns, tantôt les autres avaient le dessus. Les deux derniers durèrent jusqu'à la conquête turque : en 921 (1515) le corsaire Barberousse s'empara d'Alger : en 982 (1574), Sinan-pacha occupe Tunis et met fin à la dynastie des Hafçides. Les Mérinides finirent plus tôt; ils furent chassés par la dynastie Sa'dienne, originaire de l'oasis de Tafilelt, et qui se disait chérif (descendant du Prophète), dans la période qui s'étend de 925 à 959 (1519-1552). Leur pouvoir se termina en 1069 (1659) ; en 1075 (1664) un autre chérif descendant d'émigrés de Yambo', le port de Médine, en Arabie, et nommé Mouley « le maître », se déclara Khalife ; c'est lui dont les descendants règnent encore aujourd'hui au Maroc.

DYNASTIE DES ALMORAVIDES

Yaḥya ben 'Omar	
Abou-Bekr ben 'Omar	448 (1056)
Yoûsouf ben Tâchfîn	480 (1087)
'Alî	500 (1106)
Tâchfîn	537 (1143)
Ibrahim	541 (1147)
Isḥaq ben 'Alî	541 (1146)

DYNASTIE DES ALMOHADES

'Abd-el-Mou'min ben 'Alî	524 (1130)
Abou-Ya'qoûb Yoûsouf Ier	558 (1163)
Abou-Yoûsouf Ya'qoûb el-Mançoûr	580 (1184)
Moḥammed en-Nâçir	595 (1199)
Yoûsouf II el-Mostançir	611 (1214)
'Abd el-Wâḥid el-Makhloû'	620 (1223)
'Abdallah el-'Adil	621 (1224)
Yaḥya el-Mo'taçim	624 (1227)
Abou'l-'Ola' Idris el-Ma'moûn	626 (1229)
'Abd-el-Wâḥid er-Rachîd	630 (1232)
Aboû'l-Ḥasan 'Alî es-Sa'îd	640 (1242)
Abou-Ḥafç 'Omar el-Mortaḍâ	646 (1248)
Abou'l-'Olâ el-Wâthiq	665-667 (1266-1269)

BIBLIOGRAPHIE

F. **Codera**, *Decadencia y desparicion de los Almoravides en España*, in-12, 1899.

Abdo'l-Wahid al-Marrekoshi, *The history of the Almohades, preceded by a sketch of the history of Spain*, texte arabe, publié par R. Dozy, in-8, 1847, 2e éd., 1881.

Abd-el-Wahid Merrakechi, *Histoire des Almohades*, traduite et annotée par E. Fagnan, in-8, 1893.

R. **Basset**, *Nédromah et les Traras*, in-8, 1901.

A. **Bel**, *les Benou Ghanya, derniers représentants de l'empire almoravide, et leur lutte contre l'empire almohade*, in-8, 1903.

Mohammed Ibn Toûmert (*le Livre de*), mahdi des Almohades, texte arabe accompagné de notices biographiques et d'une introduction par I. Goldziher, in-8, 1903.

Zerkechî, *Chronique des Almohades et des Hafçides*, attribuée à Zerkechî, trad. par E. Fagnan, in-8, 1895.

E. **Fagnan**, *Nouveaux Textes historiques relatifs à l'Afrique du Nord et à la Sicile*, in-8, Palerme, 1910 (extraits du *Centenario Amari*).

E. **Carette**, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie*, in-8, 1853.

Abdul-Wahab, *la Domination musulmane en Sicile*, in-8, 1905.

M. **Amari**, *Bibliotheca arabo-sicula, ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, ecc., della Sicilia*, 2 vol. in-8, 1855-1857. — Traduction italienne, 2 vol. in-8, 1880-1881.

Du même, *Storia dei musulmani di Sicilia*, 3 vol. in-8, 1872.

Ibn-Khaldoun, *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites, et de la Sicile sous la domination musulmane*, texte arabe et traduction française par A. Noël des Vergers; in-8, 1841.

Abou'l-'Abbâs **Ahmed el-Khatîb**, *Extraits de la Farésiade* ou commencement de la dynastie des Beni-Hafss, traduits et commentés par A. Cherbonneau (Extrait du *Journal Asiatique*); in-8, 1849-1852.

Du même, *Histoire de la dynastie des Beni-Hafs* (usurpation du faux El-Fadel), fragment traduit par A. Cherbonneau); in-8, 1868.

A. **Rousseau**, *Annales tunisiennes, ou aperçu historique sur la Régence de Tunis (des Beni-Hafs jusqu'à l'époque moderne)*; in-8, 1864.

Et-Tennessy (Abou-Abdallah Mohammed), *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, traduite par J. Bargès; in-12, 1852.

J. **Bargès**, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, ouvrage du Chéïkh Mohammed Abd-al-Djalil al-Tenessy ; in-8, 1887.

CHAPITRE XXVII

FIN DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE

Depuis que les Almohades avaient abandonné l'Espagne, les grandes villes avaient reconnu l'autorité de Mohammed ben Yoûsouf ben Hoûd, depuis Badajoz jusqu'à Murcie, Cordoue et Séville. Mais son pouvoir était trop faible pour défendre les dernières possessions des Musulmans ; à peine était-il reconnu (626-1229) que les gens du Léon s'emparaient de Caceres et de Mérida, et que Mohammed était blessé à la bataille d'Alhange, perdue par lui. Pendant que les Portugais occupaient Badajoz, les Castillans se saisissaient de diverses forteresses. A la mort de Moḥammed, les Musulmans se tournèrent vers un autre Moḥammed ben Yoûsouf, qu'on appelait Ibn-el-Aḥmar « le fils du Rouge », et qui appartenait à la famille des Banou-Naçr d'Arjona. Il se fit proclamer sultan de l'Andalousie et prit le titre d'El-Ghâlib billah « qui est victorieux par la grâce de Dieu » (629-1232). Mais ses débuts furent difficiles et l'audace des chrétiens augmentait sans cesse ; quelques chevaliers escaladèrent les murs d'un faubourg de Cordoue, on fit un siège en règle, et au bout de six mois la ville capitula (23 chawwâl 633 = 29 juin 1236). Après avoir été pendant cinq cent vingt ans la capitale de l'Espagne musulmane, elle ne devait plus jamais retomber entre les mains des sectateurs du Prophète. Les habitants qui n'étaient pas au nombre des prisonniers de guerre furent forcés de s'expatrier, la grande mosquée transformée en église, et les cloches de Saint-Jacques-de-

Compostelle durent retourner au tombeau du saint, portées sur les épaules des Musulmans.

Ibn-Hoûd ayant été assassiné à Alméria (635-1238), Ibn-el-Aḥmar restait seul en face des chrétiens. Les Aragonais, conduits par leur roi Jayme Ier le Conquérant, prirent Valence, et Ibn-Mardénich, qui n'avait pu la défendre, se retira à Dénia, puis à Murcie. Un peu plus tard, Ferdinand enlevait à Ibn-el-Aḥmar d'abord sa propre ville natale, Arjona, puis Jaën (643-1246) ; alors l'Arabe prit une grande décision : il se reconnut vassal de Ferdinand et obtint par cette soumission la possession tranquille de Grenade, de Malaga et d'Alméria : mais il dut aider l'Espagnol à s'emparer de Séville (646-1248). Il ne resta plus aux Musulmans que l'Andalousie avec Grenade pour capitale, sous le règne des Banou'l-Aḥmar, avec le titre d'Émir el-Moslimîn « chef des Musulmans » ; mais ceux-ci s'y maintinrent pendant encore 250 ans. Séparé du reste de l'Espagne par de hautes montagnes, ce petit État vécut dès lors indifférent à ce qui se passait au delà, tandis que les Espagnols se faisaient la guerre entre eux ou commençaient à jeter les yeux sur la situation européenne. Grâce à une politique d'équilibre, les Grenadins tantôt jetaient l'or à pleines mains pour se faire des partisans, tantôt menaçaient les États chrétiens de lancer sur eux les troupes de leurs alliés d'Afrique ; et par cet ingénieux moyen, ils réussirent à défendre longtemps leurs dernières possessions.

L'histoire des derniers rois maures de Grenade serait pour nous d'un aussi faible intérêt que celui de telle ou telle dynastie d'Afrique ou d'Asie, si l'art ne venait pas éclairer ces derniers jours d'une civilisation agonisante au moyen d'un crépuscule merveilleux. Ces Musulmans ont en effet légué à à l'admiration des siècles futurs un des chefs-d'œuvre de l'architecture, l'Alhambra « la rouge », nom dans lequel il ne faut pas voir une allusion au nom des Banou'l-Aḥmar, car la dénomination du palais est beaucoup plus ancienne que l'appellation de la dynastie. C'est Yousoûf Ier qui fit entreprendre cette construction, achevée par ses successeurs : décor de féerie, où l'élégance des traits vient s'ajouter à la

richesse, à la somptuosité du détail. Jamais l'arabesque n'a été maniée avec une pareille fantaisie ; et partout, répétée à l'infini, la devise des Naçrides (autre nom des Banou'l-Aḥmar) : *Lâ ghâliba illa'llâh* « Il n'y a de véritable vainqueur que Dieu ». La légende, pour que rien n'y manque, a revêtu ces murs du vêtement de la poésie, et il n'est personne qui n'ait entendu parler du dernier des Abencérages et de sa fin tragique, noblement exposée dans notre langue par Chateaubriand. Bien que l'on montre, sur une dalle de marbre, une tache obscure que l'on dit être la trace du sang de la victime de Boabdil, on ne peut faire fond sur cette anecdote romanesque, que l'on ne trouve racontée que par Perez de Hita dans ses *Guerres civiles de Grenade :* la famille des Ibn-es-Serrâdj, comme l'a fait remarquer Auguste Müller, était au contraire le principal appui du pouvoir de Boabdil. Les renseignements musulmans font presque défaut : il n'y a qu'un seul auteur contemporain, et si un massacre des Abencérages a jamais eu lieu, il se rapporterait plutôt à Abou'l-Ḥasan qu'à Boabdil.

Pacifiques, amis de la concorde, les Banou'l-Aḥmar se laissaient vivre au doux climat de l'Andalousie. Deux cents ans se passèrent tranquillement, et il fallut la ferme résolution d'Isabelle la Catholique, après la réunion sous une seule couronne des provinces d'Espagne si longtemps séparées, de chasser d'Espagne les derniers Maures qui s'y trouvaient encore, pour venir troubler la paix où se complaisaient les Grenadins. La lutte entre les familles rivales des Abencérages (Ibn-es-Serrâdj) et des Zegris (gens du *thaghr* « frontière ») se partageait le pays, et l'émir Abou'l-Ḥasan, qui joignait la cruauté à la faiblesse, ne fit qu'envenimer la haine réciproque.

Cet émir avait épousé deux femmes : d'abord 'Aïcha, puis plus tard une chrétienne, Isabelle, qui, convertie à l'islamisme, porta le nom de Thoréyya « Pléiade ». Un fils de la première, Abou-'Abdallah Moḥammed, nommé par les Espagnols Boabdil et *el rey chico* « le petit roi », craignant de se voir préférer les enfants de la seconde femme, s'enfuit à Guadix (887-1482) dont les habitants prirent parti

pour lui ; mais son père réduisit la révolte, dont son frère Yoûsouf tomba victime. Ferdinand, l'époux d'Isabelle, conduisit vigoureusement la campagne : Malaga fut prise en 892 (1487) et Grenade investie en 896 (1491). Isabelle vint assister au siège, et vers la fin de l'année Boabdil céda la ville par une capitulation qui garantissait aux Musulmans et même aux Juifs le libre exercice de leur religion (1er rébî' I 897 = 2 janvier 1492).

On avait attribué, à titre de fief, la bourgade d'Andarax, dans l'Alpujarras, à Boabdil : quand il s'y rendit et qu'au dernier détour du chemin il jeta un dernier coup d'œil sur l'Alhambra, il fondit en larmes : « Pleure comme une femme, lui dit sa mère 'Aïcha, puisque tu n'as pas eu le courage de le défendre comme un homme ! » Cet endroit s'appelle encore aujourd'hui « la dernière plainte du Maure ». Boabdil ne jouit pas longtemps de ses propriétés : avec l'aide d'un ministre fourbe, il fut embarqué pour Fez (898-1493), où il est probable qu'il mourut, au rapport d'el-Maqqarî. On sait comment furent tenues, par les rois espagnols, les promesses revêtues de la signature de Ferdinand dans la capitulation de Grenade : expulsion en masse des Maures, condamnation au bûcher, persécutions de l'Inquisition, tout fut mis en œuvre jusqu'à ce qu'il ne restât plus, en Espagne, un seul Musulman.

NAÇRIDES A GRENADE

Mohammed Ier el-Ghâlib	629 (1232)
Mohammed II el-Faqîh.	671 (1273)
Mohammed III	701 (1302)
Naçr Abou'l-Djoyoûch	708 (1309)
Ismâ'îl Ier Abou'l-Wélîd	713 (1314)
Mohammed IV	725 (1325)
Yoûsouf Abou'l-Hadjdjâdj . . .	733 (1333)
Mohammed V el-Ghâni	755 (1354)
Ismâ'îl II	760 (1359)
Mohammed VI Abou-Sa'îd . . .	761 (1360)
Mohammed V (2e fois)	763 (1362)
Yoûsouf II	793 (1391)
Mohammed VII	794 (1392)
Yoûsouf III Abou'l-Hadjdjâdj en-Nâçir	810 (1407)
Mohammed VIII el-Motémassik. .	820 (1417)
Mohammed IX eç-Çaghîr	831 (1427)
Mohammed VIII (2e fois)	833 (1429)
Yoûsouf IV	835 (1432)
Mohammed VIII (3e fois)	835 (1432)
Mohammed X.	848 (1444)
Sa'd el-Mosta'în	849 (1445)
Mohammed X (2e fois)	850 (1446)
Sa'd (2e fois)	857 (1453)
'Alî Abou'l-Hasan	866 (1461)
Mohammed XI (Boabdil)	887 (1482)
'Alî Abou'l-Hasan (2e fois). . . .	888 (1483)
Mohammed XII (Zaghal)	890 (1485)
Mohammed XI (Boabdil, 2e fois) .	892-897 (1486-1492)

BIBLIOGRAPHIE

H. **Derenbourg**, *Quatre lettres missives (1470-1475) de Aboû'l-Ḥasan ʿAlî, avant-dernier roi more de Grenade*, gr. in-8, 1883.

M. **Mueller**, *Die letzten Zeiten von Granada*, in-8, 1863.

F. **Simonet**, *Descripción del reino de Granada bajo la dominación de los Naseritas, sacada de los autores árabes, y seguida del testo inédito de Mohammed Ebn Aljathib*, in-8, Madrid, 1860. Nueva edición, in-8, Granada, 1872 (sans le texte arabe).

Ibn-Khaldoun, *Histoire des Benoû'l-Ahmar, rois de Grenade*, traduite par Gaudefroy-Demombynes, in-8, 1898.

Gaspar **Remiro**, *Presentimiento y juicio de los moros españoles sobre la caída inminente de Granada y su Reino en poder de los cristianos* (dans la *Revista del centro de Estudíos históricos de Granada y su Reino*, nº 3), 1911.

Du même, *Las Inscripciones de la Alhambra* (*Errata corrigenda*), dans la même *Revista*, nº 3, 1911.

CHAPITRE XXVIII

LA DYNASTIE SA'DIENNE AU MAROC

Les Idrisites. — Le Maroc doit sa fondation, comme État séparé, à un 'Alide. L'imâm Moḥammed ben 'Abdallah, surnommé l'Ame pure (*en-nafs ez-zakiyya*) à cause de sa piété, était l'arrière-petit-fils d'El-Ḥasan, fils du Khalife 'Ali ben Abi-Ṭâlib. Il se révolta contre le Khalife 'abbaside El-Mançoûr, à Médine, en 145 (762) ; il ne put résister aux troupes envoyées pour réduire ses partisans, et périt. L'un de ses six frères, Idrìs, sortit déguisé de la Mecque, après la défaite de son neveu el-Ḥoséïn ben'Ali, petit-fils d'el-Ḥasan II, à la bataille de Fekhkh, à 6 milles de la ville sainte (samedi 8 dhou'lḥidjdja 169 = 10 juin 786), se cacha quelque temps à Fosṭâṭ, puis se rendit au Maghreb par la voie de Barqa. A partir de Kairouan, Idrìs revêtit une robe grossière et un turban de qualité ordinaire, de manière à passer pour le domestique de son serviteur Râchid, déguisé en marchand. Après être resté quelque temps dans la ville de Tanger, Idrìs partit pour Walilî (Volubilis), chef-lieu des montagnes de Zerhoûn, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le chef de cette localité, Abou-Léïla Isḥaq (172-788), qui le fit proclamer souverain par la tribu des Aouréba à laquelle s'agrégèrent bientôt les Zénâta, les Louâta, les Ghomâra et d'autres tribus berbères.

Walilì fut le centre d'où partirent de nombreuses expéditions qui soumirent le Maroc ; Idrìs entra à Tlemcen, qui se soumit volontairement (174-790), et y éleva une mosquée.

Un émissaire de Hâroûn er-Rachîd, Soléïman ben Horéïz ech-Chemmâkh, appartenant à la secte chi'ite des Zéïdites, lui offrit un jour un flacon d'essence odoriférante qui était empoisonné ; Idrîs, tout étourdi par les vapeurs de cette essence, mourut le soir même (rébî' I 177 = juin 793). Il ne laissait pas de fils, mais sa femme Kenza, Berbère de naissance, était enceinte ; quand son fils vint au monde, on l'appela Idrîs, comme son père, et le vieux domestique Râchid fut le régent du nouvel État jusqu'à ce que le jeune garçon, à l'âge de dix ans, fut proclamé dans la mosquée de Walîlî. Râchid ayant été assassiné par des gens de sa suite en 188 (803), à l'instigation du gouverneur de la province d'Afrique Ibrâhim ben el-Aghlab, fut remplacé dans ses fonctions de ministre par Abou-Khâlid Yézîd el-Ḥamoûdi. Voyant ses possessions s'accroître, Idris II décida de transférer sa capitale ailleurs ; deux tentatives qu'il fit ayant été brusquement arrêtées par des inondations subites, il chargea son ministre 'Oméïr ben Moç'ab el-Azdî de trouver un emplacement favorable et celui-ci lui désigna un terrain appartenant à des tribus Zénata et où fut édifiée la ville de Fez (aujourd'hui Fâs el-Bâli, le Vieux-Fez). La capitale du Maroc était fondée (192 = 808). Outre les tribus berbères qui s'y fixèrent, la population comprit huit mille familles expulsées d'Espagne par El-Ḥakam ben Hichâm, qui donnèrent au quartier qu'elles fondèrent le nom de 'Adwat-el-Andalos, et trois mille familles de Kairouan installées dans le quartier appelé depuis 'Adwat-el-Qaïrawiyyîn. Idris II mourut subitement à trente-trois ans (213-828) et fut enterré dans la mosquée qu'il avait fondée. On dit qu'il s'était étouffé en avalant un grain de raisin.

Son fils aîné Moḥammed divisa le Maroc en gouvernements, qu'il confia à sept de ses onze frères, et il se produisit immédiatement le résultat fatal qu'il eût été aisé de prévoir : l'un d'eux, 'Isà, se révolta à Azemmour, et un autre, El-Qâsim, refusa d'aller le combattre. Il fallut lutter, et c'est un autre frère, 'Omar, qui réussit à les châtier tous les deux. 'Isà quitta le pays et El-Qâsim embrassa la vie religieuse. Au bout de huit ans, Moḥammed mourut et fut

remplacé par son fils 'Alî (221-837), âgé de neuf ans, puis par le frère de celui-ci, Yaḥya (234-848), sous le règne duquel fut élevée, à Fez, la mosquée El-Qaïrawiyyìn, par une pieuse femme, nommée Fâṭima, fille d'un émigré de Kairouan, qui employa à cet usage sacré la fortune amassée dans le négoce par son père.

Yaḥya eut pour successeur son fils Yaḥya II ; de mœurs déréglées, il vit se former près de lui un complot qui n'eut pas le temps d'aboutir, car il mourut subitement. Sa femme 'Âtika, qui était en même temps sa cousine, étant fille d''Alî ben 'Omar, alors gouverneur du pays des Çanhâdja, avisa son père des projets formés par 'Abd-er-Raḥman ben Abi-Sahl el-Djodhamî, qui avait pris le gouvernement de la ville ; celui-ci accourut à la tête de ses troupes et s'empara de Fez.

Le pouvoir passa ainsi à cette ligne collatérale. 'Ali ben 'Omar ne fut pas tranquille pendant son règne, car il vit arriver d'Espagne 'Abd-er-Razzâq el-Fihrî qui remporta une victoire non loin de Fez et prit la capitale ; 'Ali s'enfuit, mais les habitants d'une moitié de la ville, ayant refusé de reconnaître l'usurpateur, firent appel à un fils d'El-Qâsim, Yaḥya el-Moqaddem : celui-ci défit l'étranger et fut proclamé souverain. Ayant été assassiné en 292 (905), c'est un petit fils d''Omar, Yaḥya ben Idrîs, qui fut proclamé émir. C'est lui qui fut assiégé dans Fez par le général fâṭimite Messala ben Ḥabboûs el-Miknâsî, obligé de capituler, de verser une forte contribution de guerre et de se reconnaître vassal d''Obéïd-Allah. L'année suivante (309-921), sur une dénonciation venue d'un rival, Yaḥya fut arrêté, jeté dans les fers, maltraité jusqu'à ce qu'il eût livré tous ses trésors, et exilé misérablement à Asîla (Arzille) où il vécut d'aumônes. Il essaya de se rendre en Afriqîya, mais il fut arrêté en route par le gouverneur fâṭimite du Maghreb, Mousà ben Abi'l-'Afiya et enfermé dans les prisons de Méquinez pendant près de vingt ans. Il n'en sortit que pour aller mourir de faim à Mehdia du Maroc assiégée par les Zénâta en 332 (943).

Un petit-fils d'el-Qâsim, el-Ḥasan ben Moḥammed, surnommé El-Ḥâdjim parce qu'il frappait l'ennemi à la partie du cou où s'appliquent les ventouses, s'introduisit subreptice-

ment dans Fez et, favorisé par la population, en chassa le gouverneur (310-922). Reconnu par la plus grande partie du Maroc, il se trouva l'année suivante en présence du gouverneur fâṭimite, auquel il livra bataille sur les bords de l'Oued el-Maṭâḥin, sur la route de Taza; il fut vainqueur, ce qui amena sous son obéissance tout le Maghreb central. Une sédition qui éclata dans sa capitale même fut cause de sa perte; le commandant de la ville le fit arrêter, mais hésita néanmoins à le livrer au vainqueur; il le fit échapper au milieu de la nuit. Comme El-Ḥasan n'avait pas de corde pour franchir les remparts, il sauta et se cassa la jambe; recueilli chez des habitants de l''Adwat-el-Andalos, il mourut au bout de trois jours.

Les Fâṭimites étaient maîtres du Maghreb et poursuivirent partout les Idrisites, qui se réfugièrent dans la forteresse de Ḥadjar-en-Nasr (Alhucema), où ils se trouvèrent bloqués. Moûsâ ben Abî'l-'Afiya se considéra dès lors comme absolument indépendant des Fâṭimites, étendit ses conquêtes jusqu'à Tlemcen et au Soudan où il occupa le pays de Tekroûr (Toucouleur), et reconnut la suzeraineté du Khalife oméyyade d'Espagne, 'Abd-er-Raḥman Nâçir-lidîn-illah; mal lui en prit, car Ḥoméïd ben Isliten, envoyé par 'Obéïd-allah pour le combattre, surprit son camp pendant la nuit et occupa Fez. Les efforts des derniers Idrisites n'avaient pas peu contribué à amener ce résultat; aussi vit-on bientôt l'un d'eux, Kennoûn, fils de Moḥammed ben el-Qâsim, régner sur tout le Maroc à l'exception de la ville de Fez sans sortir de la forteresse de Ḥadjar en-Nasr. Quand il mourut en 337 (949) il laissa le pouvoir à son fils Abou'l-'Aïch Aḥmed, surnommé el-Fâḍil (l'excellent) à raison de sa profonde érudition en histoire et en législation canonique. Lui aussi reconnut l'autorité de Nâçir-lidîn-illah, mais comme celui-ci exigeait la livraison de Tanger et de Ceuta, il se laissa attaquer et se fit battre. A la suite de cette aventure, la presque totalité du Maroc passa aux mains du Khalife de Cordoue. Abou'l-'Aïch mourut en Espagne au milieu des luttes contre les chrétiens (343-954); il avait laissé comme lieutenant son frère el-Ḥasan ben Kennoûn, qui fut le dernier des Idrisites.

Le général fâṭimite Djauhar, parti de Kairouan en 347 (958), battit les Zénâta aux environs de Tâhert et conquit Sidjilmâssa sur son prince, que l'on appelait Khalife et Émir des croyants, Moḥammed ben Waçoûl, également connu sous le titre de Châkir-billah. Il l'emmena prisonnier (349-960), enleva Fez d'assaut et parcourut sans difficulté le reste du Maroc, traînant à sa suite les émirs captifs, emprisonnés dans des cages de bois, hissés sur le dos des chameaux, et coiffés de calottes de vieille bure surmontées de cornes.

Quand Djauhar fut rentré à Mehdia de Tunisie, le Maroc rentra sous l'obédience du Khalife de Cordoue, et El-Ḥasan ben Kennoûn reconnut également son autorité, mais par crainte. Lorsque Bologgîn ben Zîri se mit en campagne pour faire reconnaître dans le Maghreb l'autorité des Fâṭimites rejetée depuis le départ de Djauhar, El-Ḥasan en profita pour se révolter ; c'était beaucoup trop tôt. Le Khalife expédia en Afrique un de ses généraux, Moḥammed ben el-Qâsim, qui débarqua à Ceuta à la tête d'un corps d'armée considérable (362-972) ; un combat dans les plaines de Tanger coûta la vie à ce général, et les troupes en déroute se réfugièrent à Ceuta. Le Khalife el-Mostançir leur dépêcha alors le meilleur de ses lieutenants, Ghâlib, qui détacha à prix d'argent les chefs berbères du parti d'El-Ḥasan et bloqua étroitement celui-ci dans son château de Ḥadjar en-Nasr. El-Ḥasan se rendit et fut emmené à Cordoue, où le Khalife le traita généreusement, ainsi que les sept cents Alides qui avaient suivi sa fortune. Ils demeurèrent dans la capitale des Khalifes oméyyades jusqu'en 365 (976) où el-Mostançir les exila à Tunis et en Égypte. Nizâr, fils d'el-Mo'izz, régnait alors dans ce dernier pays. Pour faire pièce aux Oméyyades, il chargea Bologgîn de fournir des troupes à El-Ḥasan qui recouvra le Maroc. Harcelé sans succès par les troupes des Oméyyades, El-Ḥasan vit la fortune changer quand Abou'l-Ḥakam, surnommé Azkeladja, fut envoyé d'Espagne avec une forte armée ; il se rendit de nouveau à l'ennemi, comme la première fois, mais sur la route de Cordoue il fut décapité par l'ordre du ministre el-Mançoûr ben Abi'Amir (1er djou-

mâda I 375 = 19 septembre 985). D'une nature cruelle et sans pitié, le dernier des Idrisites faisait précipiter les voleurs, les bandits ou même ses ennemis, du haut des remparts de Hadjar en-Nasr, dans des abîmes, où les corps n'arrivaient qu'en morceaux.

Le Maroc passa ensuite sous la domination des Zénâta (de 381-990 à 462-1069), sous celle des Almoravides (de 430-1038 à 540-1145) et sous celle des Almohades (de 524-1130 à 668-1269); il ne retrouva de situation indépendante qu'avec les Mérinides (Banou-Mérîn).

Les Mérinides. — La famille des Banou-Mérîn était la principale de la tribu des Zénâta; elle était nomade et s'occupait de chasse et de razzias. Les désastres qui signalèrent la fin des Almohades les décidèrent à s'établir définitivement sur un sol privé de ses habitants (610-1213); inquiet de leurs déprédations, l'émir Yoûsouf el-Mostançir envoya contre eux une armée, qui fut défaite sur l'Oued-Nokour, dans le pays de Bâdis (région du Rîf). L'émir Abou-Moḥammed 'Abd el-Ḥaqq était considéré comme un saint; en 613 (1216), il alla camper à Rabâṭ-Taza, au milieu des oliviers, défit les soldats du gouverneur et s'empara d'un riche butin dont il ne garda rien pour lui, ni pour ses enfants; il fut tué dans un combat, l'année suivante, sur les bords de l'Oued-Sebou, mais son armée resta victorieuse et mit à sa tête son fils Abou Sa'îd 'Othman, grand guerrier, plein d'ardeur et de courage. Ce fils continua la lutte contre les Almohades et fut assassiné en 638 (1240) par un renégat, qu'il avait élevé tout jeune, et qui le frappa, à la gorge, d'un coup de poignard dont il mourut instantanément, après vingt-trois ans de règne.

Son frère Abou-Ma'roûf Moḥammed fut élu à sa place; il continua la politique d''Othmân et se livra à sa plus chère occupation, qui était de faire la guerre; il fut d'ailleurs tué sur le champ de bataille, le soir même d'une grande lutte contre les Almohades aux environs de Fez; son cheval s'étant abattu sous lui, un chef chrétien lui porta un coup mortel (jeudi 9 djoumâda II 642 = 10 novembre 1244).

Un autre fils d'Abd-el-Ḥaqq, Abou-Bekr Yaḥyâ, lui succéda; c'était un cavalier accompli; il se servait indistinctement des

deux mains et frappait deux coups de lance en même temps. Il fut le premier de sa dynastie à organiser une armée en constituant une féodalité militaire : il distribua des fiefs aux chefs des Banou-Mérîn, à charge pour eux de munir leurs hommes de chevaux et de les instruire dans l'art de la guerre. Il harcela la ville de Méquinez, qui finit par se rendre (643-1245) ; ce fut l'occasion que saisit l'émir almohade Sa'îd pour entrer en campagne à la tête d'une armée considérable en présence de laquelle Yaḥya jugea prudent de se retirer dans le Rif, abandonnant ses conquêtes et finissant même par accepter la suzeraineté des Almohades. Dès qu'il apprit la mort de l'émir Sa'îd devant la forteresse de Temzezdekt aux environs de Tlemcen, où il assiégeait Yaghmorasen ben Zîyân, Yaḥya se porta en hâte sur Méquinez ; il y rentra sans coup férir, ainsi qu'à Fez (646-1248).

Cette dernière ville profita d'une de ses absences, l'année suivante, pour se révolter ; Yaḥya l'assiégea en vain pendant sept mois ; la marche de Yaghmorasen l'ayant appelé sur l'Oued-Isly, aux environs d'Oudjda, il l'y rejoignit et l'y vainquit. Alors il se retourna contre Fez, qu'il contraignit à capituler et à lui restituer tout l'argent qui avait été pillé dans le trésor ; les six principaux meneurs furent exécutés (648-1250). Salé, Sidjilmâssa, le Drâ' furent successivement joints à ses États ; la tranquillité se rétablit. Yaḥya mourut à Fez après dix ans de règne (656-1258).

C'est encore un fils d''Abd-el-Ḥaqq, Abou-Yoûsouf Ya'qoûb, qui succéda à son frère avec le titre d'el-Mançoûr-billah ; très pieux, il fréquentait volontiers les *zâwiyas* des mystiques ; il fit construire des hôpitaux pour les malades, les aliénés, les lépreux, les aveugles et les indigents, au moyen de fonds provenant du *béïl-el-mâl* et du produit de la capitation des Juifs. On remarque qu'il fut toujours victorieux. Proclamé Khalife à l'âge de quarante-six ans, huit jours après la mort de son frère (27 rédjeb 656 = 30 juillet 1258), il réunit le Maroc tout entier sous son pouvoir et mit fin à la dynastie des Almohades ; son empire s'étendait depuis le Soûs-el-Aqçâ jusqu'à Oudjda, et comprenait également Sidjilmâssa, le Drâ' et Tanger ; Ceuta lui paya un tribut annuel ; il alla en

Espagne faire la guerre aux princes chrétiens (674-1278) et posséda Malaga, Ronda, Almunecar et Ossuna. Les chrétiens avaient enlevé par surprise Salé (2 chawwâl 658 = 10 septembre 1260) pendant qu'il était à Rabâṭ-Tâza : il fit en vingt-quatre heures le trajet entre ces deux villes, à la tête de cinquante cavaliers, tomba sur les isolés qui rôdaient aux alentours, bloqua la ville et la reprit au bout de quatorze jours. Pour éviter le renouvellement d'un événement aussi désagréable, il fit élever des murailles qui couvraient Salé du côté de la rivière et la dota d'un arsenal maritime. En 659 (1260), il battit complètement, sur les bords de l'Ommer-Rébîʿ, les Almohades de l'émir el-Mortaḍà ; l'année suivante, il essaya en vain de prendre Merrâkech et perdit même son fils ʿAbdallah, tué dans la mêlée.

Un appoint considérable lui fut apporté par la défection de l'émir almohade Abou-Dabboûs Idrîs, accusé par el-Mortaḍà d'entretenir une correspondance avec les Mérinides, peut-être non sans de bonnes raisons ; craignant pour sa vie, Idrîs se rendit auprès d'Abou-ʿYoûsouf, qui le mit à la tête d'un corps de cinq mille Zénâta. C'est lui qui bientôt entra par surprise dans Merrâkech (moḥarrem 665 = octobre 1266) ; el-Mortaḍà prit la fuite et fut tué au sortir de la ville.

Abou-Dabboûs voulut garder pour lui-même sa conquête ; pressé dans Merrâkech étroitement bloqué, il n'hésita pas à réclamer le secours de Yaghmorasen, qui saisit l'occasion d'attaquer un ennemi dont il craignait le pouvoir grandissant ; mais il fut complètement défait sur les bords de l'Oued-Télagh (lundi 10 djoumâda II 666 = 27 février 1268). Le châtiment du traître Abou-Dabboûs ne se fit pas attendre : attiré hors de Merrâkech par une retraite feinte, il fut subitement entouré par l'armée d'Abou-Yoûsouf et périt d'un coup de lance en se défendant.

Yaghmorasen, défait de nouveau à l'Oued-Isly et voyant Oudjda détruite (670-1272), se renferma dans Tlemcen, sa capitale, et résista aux entreprises d'Abou-Yoûsouf, qui finit par battre en retraite après avoir saccagé et ruiné les environs de la ville. Après la prise de Tanger (672-1273)

et celle de Sidjilmâssa (673-1274), l'émir mérinide songea aux appels que lui avaient faits les Musulmans d'Espagne ; il forma un corps expéditionnaire placé sous les ordres de son fils Aboû-Ziyân, qui s'empara bientôt de Xérès. Il passa lui-même le détroit l'année suivante, réconcilia l'émir de Grenade et celui de Malaga, défit en bataille rangée Don Nuño de Lara, général d'Alphonse, qui périt dans la lutte (15 rébî' I 674 = 8 septembre 1275), et dévasta les environs de Séville et de Xérès. Les Juifs allaient être massacrés à Fez lorsqu'Abou-Yoûsouf, montant à cheval, arrêta la tuerie commençante ; le lendemain, il jetait les fondements de la ville nouvelle (Fâs el-djedîd) et ordonnait bientôt de bâtir la citadelle et la mosquée de Méquinez.

Une bataille perdue par Alphonse sous les murs de Séville, la dévastation portée dans la région de Xérès, l'attaque de Cordoue, amenèrent la paix avec les chrétiens (676-1278), bientôt rompue par le siège d'Algésiras ; cette ville fut débloquée, après une bataille navale, par Abou-Ya'qoûb, fils de l'émir mérinide (12 rébî' I 678 = 23 juillet 1279). Deux autres expéditions amenèrent Don Sanche à reconnaître, par traité, la suprématie des Mérinides.

Abou-Yoûsouf mourut à Algésiras, dans le palais neuf qu'il venait de s'y faire construire, le mardi 22 moḥarrem 685 (19 mars 1286) ; son corps fut enterré à Rabat (Ribâṭ el-Fatḥ). Son fils Abou-Ya'qoûb 'Abdallah, dont la mère était une Alide, lui succéda avec le titre de Nâçir-li-dîn-illah ; il avait quarante-cinq ans. Son règne fut marqué par certaines réformes, telles que la suppression de l'aumône *fiṭra*, distribuée aux pauvres le jour de la fête de la rupture du jeûne, mais qui, étant versée au Trésor, était devenue un véritable impôt ; on laissa dorénavant à chacun la liberté de faire cette aumône comme il l'entendrait ; d'autres exactions furent également abolies. Il renonça à poursuivre une guerre de conquêtes en Espagne et ne garda pour lui que quelques places en Andalousie. De nombreuses révoltes marquèrent son règne, mais il les vainquit. Il rebâtit Oudjda pour lui servir de base en vue d'opérations projetées contre Tlemcen, que ni son père ni lui n'avaient jamais réussi à

prendre ; il vint mettre le siège devant cette dernière ville ; commencé le mardi 2 chaʿbân 698 (5 mai 1299), le blocus dura si longtemps que les assaillants construisirent un nouveau Tlemcen, à côté de l'ancienne ville, qui fut appelé El-Mançoûra et fut entouré d'une enceinte fortifiée ; c'est dans le palais qu'il s'y était fait bâtir qu'il fut assassiné par un de ses esclaves eunuques (mercredi 7 dhou'l-qaʿda 706 = 10 mai 1307).

L'assemblée des chefs élut à sa place son petit-fils, Abou-Thâbit ʿOmar ben ʿAbdallah et décida d'abandonner le siège de Tlemcen. 'Omar rétablit l'ordre au Maroc où l'anarchie régnait partout. Il commença les fondements de la ville de Tétouan, destinée à servir de base au blocus de Ceuta, où s'étaient réfugiés les rebelles du Rif ; mais il ne put continuer ses campagnes, étant mort le 23 juillet 1308, après une courte indisposition. Son frère, Abou-Rebîʿ Soléïman, eut la vigueur suffisante pour écarter ses compétiteurs, et conclut avec Jayme, roi d'Aragon, un traité d'alliance qui lui fournit les moyens de se rendre maître de Ceuta. Une conjuration, appuyée par Gonzalve, chef de la milice chrétienne, tenta de porter au trône ʿAbd-el-Ḥaqq ben ʿOthman, petit-fils de Moḥammed ben ʿAbd-el-Ḥaqq, mais le rassemblement formé à Taza fut dispersé en un tour de main. Toutefois le sultan ne jouit pas longtemps de son triomphe, car il mourut subitement en 1310. Un de ses parents, Abou-Saʿîd ʿOthman, se fit, au moyen de largesses, acclamer par l'armée et entra bientôt à Fez. Une campagne qu'il entreprit contre Tlemcen, où régnait Abou-Ḥammou, aboutit à ravager inutilement les campagnes qui avoisinent la ville ; une lettre supposée, qui annonçait des projets de révolte, mise adroitement en circulation par le sultan Ziyanide, décida Abou-Saʿîd à rentrer en hâte au Maroc. Il envoya à Fez son fils Abou-ʿAli, héritier présomptif, qui, une fois parvenu à destination, se révolta contre son père et vint l'assiéger dans Taza. L'intervention de certains chéïkhs amena une transaction qui avait pour base l'abdication d'Abou-Saʿîd en faveur de son fils ; mais celui-ci, étant tombé malade, se vit abandonné de ses partisans, qui amenèrent son père devant Fez ; Abou-ʿAli

capitula à condition d'avoir en toute souveraineté la province de Sidjilmâssa.

Il ne s'y tint pas tranquille. Après avoir étendu sa domination sur le Drâʿ, le Soûs et une partie du Sahara, confiant dans la force de l'armée qu'il avait organisée, il fondit à l'improviste sur Merrâkech (1322); mais, ayant rencontré son père sur les bords de l'Omm-er-Rébîʿ, il y fut complètement battu et rentra à pied à Sidjilmâssa, presque seul. Assiégé dans le chef-lieu de sa province, il obtint encore une fois le pardon de son père.

Pendant les fêtes données à l'occasion du mariage de son autre fils Abou'l-Ḥasan avec une princesse ḥafçide, Abou-Saʿîd avait passé de vie à trépas (1331) ; il fut remplacé immédiatement par ce fils, qui dut aller réduire dans Sidjilmâssa son frère, l'incorrigible révolté ; la ville fut prise et Abou-ʿAli ne tarda pas à être étranglé sur l'ordre de son frère le sultan.

Après un siège de plus de deux ans, Tlemcen fut prise (1er mai 1337). Abou-Tachefîn Ier, fait prisonnier après une vigoureuse défense, eut la tête tranchée sur l'ordre du vainqueur. Cette catastrophe mit fin pour le moment à la domination de la dynastie Ziyânide, rétablie en 1348 par Abou Saʿîd ʿOthmân. Abou'l-Ḥasan, débarrassé de ses dangereux voisins, songea à reprendre la guerre sainte contre les chrétiens d'Espagne ; son frère Abou-Mâlek étant tombé dans une embuscade et ayant péri avec toute sa troupe (1340), Abou'l-Ḥasan débarqua à Algésiras et vint mettre le siège devant Tarifa, bien inutilement, car il dut se retirer devant l'arrivée du roi de Castille, Alphonse, aidé du roi de Portugal, et fut défait complètement sur le plateau de la montagne du Cerf, non loin de Tarifa. Il fut forcé de s'enfuir, presque seul, abandonnant ses femmes, qui furent massacrées. Sa flotte, qui jusque-là avait eu l'avantage sur ses adversaires, fut détruite par les escadres chrétiennes combinées (1342). La prise d'Algésiras (26 mars 1344) fut suivie de la conclusion d'une trêve de quinze ans.

Rentré à Fez, Abou'l-Ḥasan avait renoncé à poursuivre une entreprise qui avait si mal tourné; il profita des troubles

qui s'étaient produits à Tunis pour recommencer une campagne dans l'est. Il s'empara de Bougie et de Constantine, fit son entrée à Tunis (1347) et l'annexa à ses États.

Cette prospérité eut vite un terme à la bataille de Kairouan, perdue contre les Arabes soulevés et aidés par la trahison d'auxiliaires peu dévoués (10 avril 1348). Abou'l-Ḥasan, assiégé dans Kairouan, put en sortir et rentrer dans Tunis investie par l'ennemi ; mais un coup fatal avait été porté à son prestige ; Tlemcen se révolta et le sultan Abou-ʿInân fut reconnu par le Maroc. Il fallut quitter Tunis dans des navires qui, pendant une tempête, allèrent faire naufrage sur un îlot du rivage des Zouawa ; le sultan, après avoir passé toute une nuit sur unr ocher, fût recueilli par un vaisseau qui le transporta à Alger.

Bien accueilli par la population fidèle, il arma de nouvelles troupes, s'empara de Miliana et de Médéa, mais il fut défait sur les bords du Chélîf par son adversaire, Abou-Thâbit l'Abdelwâdite. Échappé à grand'peine, il gagna, par les montagnes, Sidjilmâssa, puis Merrâkech, mais il fut encore une fois défait par Abou-ʿInân ; il se disposait à abdiquer lorsqu'il fut enlevé par une phlébite, consécutive d'une saignée (21 juin 1351).

Abou-ʿInân voulut rétablir l'empire mérinide si compromis; l'armée qu'il forma fut surprise dans la plaine d'Angad, près d'Oudjda, et allait être dispersée lorsque le sultan ramena vivement ses troupes au combat et resta vainqueur. Il lui était facile d'entrer à Tlemcen, abandonnée par les ʿAbdelwâdites ; Abou-Thâbit fut arrêté dans sa fuite ; la dynastie ziyanite était renversée pour la deuxième fois. Médéa, Alger, Bougie tombèrent entre ses mains ; Constantine, Bône et Tunis se rendirent ; il allait poursuivre ses conquêtes lorsqu'il fut tout à coup abandonné par son armée, fatiguée de ses marches incessantes (1357). Cette désertion subite lui fit perdre tous les fruits de sa politique. Rentré à Fez, il tomba malade et fut étranglé dans son lit (3 décembre 1358) par son ministre El-Ḥasan ben ʿOmar, qui venait de placer sur le trône Saʿîd. Assiégé dans Fez par le prétendant Mançoûr, le ministre, devenu régent, allait succomber lorsqu'il

reconnut l'autorité d'Abou-Sâlem, frère d'Abou-'Inân, déjà intronisé à Tanger avec l'aide de Pierre Ier, roi de Castille ; ce dernier gagna Fez (1359) et y fut reconnu unanimement comme sultan ; il eut pour secrétaire particulier Ibn-Khaldoûn. Il entra à Tlemcen sans pouvoir s'y maintenir. Il fit venir auprès de lui un marabout, Abou-'Abdallah Ibn-Merzoûq, qu'il avait connu exilé en Espagne, et qui devint son conseiller, pour son malheur, car la puissance du derviche lui suscita de nombreux ennemis. Le ministre 'Omar ben 'Abdallah, d'accord avec Garcia, chef de la milice chrétienne, proclama sultan un de ses frères, Abou 'Omar Tachfîn; abandonné de tout le monde, Abou-Sâlem alla se cacher dans la cabane d'un berger, où il fut découvert et massacré (1361).

L'anarchie la plus complète s'établit au Maroc. Pour remplacer Tachfîn, qui était simple d'esprit, on fit venir d'Espagne Abou-Ziyân Moḥammed, qui céda Sidjilmâssa au prétendant 'Abd-el-Ḥalîm, et ne tarda pas à rentrer en possession de cette province ; il fut étranglé par l'ordre du wézir 'Omar, devenu tout-puissant, et remplacé par 'Abd-el-'Azîz, fils d'Abou'l-Ḥasan (1366). Celui-ci réussit un coup d'audace, tenté en vain par son prédécesseur : ayant appelé 'Omar auprès de lui, il le fit massacrer à coups de sabre par ses affidés (1307).

'Abd-el-'Azîz réussit à pacifier le Maroc, en allant occuper méthodiquement chaque montagne, centre de révoltes perpétuelles, et il rétablit l'autorité des Mérinides sur le Maghreb central en conquérant Tlemcen (1370) ; son général, Ibn-Ghâzi, en combattant victorieusement les révoltés de la région d'Alger, ramena la tranquillité dans ce pays. 'Abd-el-'Azîz fut enlevé par une maladie chronique dont il souffrait (23 octobre 1372) ; Ibn-Ghâzi proclama son fils Sa'îd II, en bas âge, et fut régent du royaume. La mort d''Abd-el-'Azîz permit à ses adversaires de relever la tête et de secouer la domination mérinide, d'autant plus que le sultan de Grenade, Moḥammed V, venait de susciter deux prétendants à la fois. L'un était Abou'l-'Abbâs Aḥmed, fils d'Abou-Sâlem, prisonnier à Tanger ; avec l'aide d'archers

grenadins, il déposa Sa'ïd II et régna à Fez ; l'autre était 'Abd-er-Raḥman, petit-fils du sultan Abou-'Ali; pour prix de sa coopération, il exigea Merrâkech et son territoire. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux chefs qui s'étaient partagé l'empire, et finalement Abou'l-'Abbâs s'empara de Merrâkech; son dangereux rival périt en combattant bravement (11 septembre 1382).

Mohammed V ne pouvait supporter l'affront qui avait été fait à son allié Abou-Ḥammou, à qui Abou'l-'Abbâs venait d'enlever Tlemcen. Profitant de l'éloignement de ce dernier, il fit passer subrepticement à Ceuta le prétendant Moûsa, fils d'Abou-'Inân ; celui-ci apparut subitement devant Fez et y entra sans coup férir (14 mai 1384). Abou'l-'Abbâs, abandonné par ses troupes, et s'étant fié à la générosité de son compétiteur, fut par lui chargé de chaînes et envoyé à Grenade, où Mohammed V lui rendit la liberté. A peine intronisé, Moûsa mourut inopinément de maladie; son ministre Mas'oûd ben Masâï se fit envoyer de Grenade, pour le remplacer, El-Wâthiq, petit-fils d'Abou'l-Ḥasan.

Le refus de Moḥammed V de rendre Ceuta le brouilla avec le ministre Mas'oûd, qui s'empara de la ville. Pour s'en venger, le sultan de Grenade expédia au Maroc Abou'l-'Abbâs ; celui-ci, profitant des révoltes qui troublaient le pays, entra à Méquinez et à Fez (1387). El-Wâthiq et son ministre furent mis à mort. Le Maroc resta quelque temps tranquille.

Cet état de choses prit fin avec la mort d'Abou'l-'Abbâs à Taza (1393), pendant que son fils Abou-Fâris conquérait Tlemcen, Alger, Miliana et Dellys. Abou-Fâris succéda à son père.

Les Européens commençaient à intervenir dans les affaires d'Afrique, pour mettre un terme à la piraterie qui dévastait les côtes. En 1399, une flotte organisée par Enrique III, roi de Castille, s'empara de Tétouan et en transporta les habitants en Espagne ; la ville ne fut repeuplée, au bout d'un siècle, que par les Grenadins expulsés. En 1415, le roi Jean Ier de Portugal envoie une flotte s'emparer de Ceuta. Le Maroc avait alors pour sultan Abou-Sa'ïd, dont on ignore s'il était

le fils d'Abou-Fâris ; le peuple de Fez se souleva contre lui et le mit à mort. Ce fut un de ses fils, 'Abdallah, qui, triomphant de ses deux oncles, prétendants au trône, fut proclamé sultan en 1432. Tlemcen échappa totalement aux Mérinides, et Abou-Mâlik 'Abd-el-Wâḥid, fils d'Abou-Ḥammou, envahit le Maroc ; il lui imposa comme sultan Moḥammed, petit-fils d'Abou-'Inân. Une expédition des Portugais contre Tanger se termina par un désastre (1437) ; aussi, désireux de le venger, détournèrent-ils vers le Maroc la croisade préparée contre les Turcs ottomans (1458). Ils s'emparèrent d'El-Qçar eç-Çaghîr (Qçar-Maçmoûda), tentèrent sans succès d'enlever Tanger et ruinèrent le repaire de pirates d'Anfa, ville maritime plus connue sous le nom de Dâr-el-Béïḍâ (Casablanca).

Le sultan 'Abdallah ayant été assassiné en 1471, Mouley Sa'ïd, membre de la famille royale, tenta le siège de Fez. Les Portugais en profitèrent pour s'installer à Asila (Arzille); Mouley Sa'ïd leur reconnut la suzeraineté de Ceuta et de Tanger, et conclut une trêve de vingt années. Aussi Alphonse V reçut-il les titres d'Africain et de Rédempteur des captifs. Melila fut occupée par les Espagnols en 1496. Malgré les ennuis incessants que leur causa le général marocain commandant à Tétouan, malgré l'attaque infructueuse de Tanger, les Espagnols et les Portugais conservèrent leurs possessions ; les premiers s'emparèrent même de Mers-el-Kébir, d'Oran, de Bougie et d'autres petites villes de la côte barbaresque ; les seconds fondèrent Mazaghan en 1506, occupèrent Safi, Santa-Cruz du cap d'Aguer ; il est vrai qu'Azemmour résista et qu'Asila fut prise par Mouley-Moḥammed, qui avait remplacé en 1508 son père Mouley-Sa'ïd; mais comme la garnison de cette ville se maintint dans la citadelle et que des renforts furent amenés par une flotte espagnole, l'occupation des Mérinides ne fut que temporaire. En 1513, les Portugais prennent Azemmour.

Ce fut l'apogée de leur triomphe. Une nouvelle dynastie allait redonner au Maroc la force qui lui faisait défaut. Les Mérinides ne font que décliner : leurs luttes contre le pouvoir naissant sont malheureuses ; le sultan Moḥammed est

remplacé par son fils Aḥmed qui, en 1536, est défait par les Chérifs ; le Maroc est partagé entre les deux pouvoirs. La prise de Fez par Abou-Ḥassoûn marqua la fin du pouvoir des Mérinides ; le sultân fut bien rétabli sur son trône et dans sa capitale par le corsaire turc Çâliḥ-Réïs à la tête des Algériens, mais, dès la retraite de ces derniers, sa situation devint mauvaise ; au milieu d'une bataille qu'il allait peut-être gagner, un partisan des Chérifs le tua d'un coup de lance dans le dos. Les fils d'Abou-Ḥassoûn s'embarquèrent pour l'Espagne et périrent à bord du vaisseau qui les emportait, en se défendant contre un navire chrétien qui les avait attaqués. Le nom des Banou-Mérîn, qui régnèrent au Maroc pendant près de deux siècles, a été popularisé en Europe par la race des moutons à laine fine, les *mérinos*.

La dynastie Sa'dienne. — Les Almoravides et les Almohades avaient donné l'exemple d'un pouvoir temporel appuyé sur le pouvoir spirituel d'un parti religieux puissant, formé par les ascètes fondateurs de *zâwiya* et leurs descendants et successeurs. Ce fut en se servant des mêmes procédés politiques que la dynastie sa'dienne fonda, on peut le dire, le Maroc tel qu'il existe encore de nos jours. Ce ressort était utile pour grouper en un faisceau les innombrables tribus berbères, chez qui l'esprit d'indépendance et le morcellement en fractions infimes, hostiles les unes aux autres, sont poussés jusqu'au dernier degré : mais le pouvoir spirituel, ainsi séparé du pouvoir temporel, essaya de le dominer : l'histoire des révoltes incessantes que cette lutte produisit est l'histoire même du Maroc sous la dynastie sa'dienne.

Moḥammed el-Mahdî affirmait descendre d'el-Ḥasan, fils aîné d''Alî et de Fâṭima, par Moḥammed surnommé en-Nafs ez-Zakiyya. Sa famille était donc chérifienne, et son trisaïeul Zéïdân, fils d'Aḥmed, avait été appelé de Yambo' en-Nakhl (à une journée de marche du port de Médine, Yambo' en Arabie) par les habitants de la province du Drâ'a, au sud du Maroc, qui comptaient sur sa bénédiction pour hâter la maturité de leurs dattes. Quant à l'expression de Sa'diens sous laquelle ces princes sont connus, elle a été adoptée par ceux qui prétendaient que leurs titres à la descendance d''Alî étaient

faux et que leur lignée provenait des Banou-Sa'd à laquelle avait appartenu Halîma, la nourrice du Prophète : El-Maqqarî s'est fait l'écho de cette opinion de leurs adversaires. Bien que leur chancellerie n'ait jamais employé ce titre, qu'ils rejetaient absolument, l'histoire leur a conservé ce nom, probablement à bon droit, mettant ainsi à néant des prétentions injustifiées au titre de chérif, malgré les tableaux dressés par les généalogistes officiels.

L'origine de leur fortune remonte à l'époque où les Banou-Waṭṭâs. qui régnaient sur une partie du Maroc, se trouvaient dans l'impuissance de défendre le Soûs contre les entreprises des Chrétiens, qui possédaient Asila (Arzilla), Larache, Tanger et Bâdis ; les habitants de cette contrée s'adressèrent à un saint personnage qu'ils considéraient comme leur patron, Moḥammed ben Mobârek, qui leur conseilla de recourir au chérif de Tagmadart, dans le Drâ', Abou 'Abdallah el-Qâïm biamrillah, que son pèlerinage à la Mecque et un songe qui prédisait à sa descendance un brillant avenir avait rendu célèbre dans ces régions. C'est en 916 (1510-11) qu'ils lui prêtèrent le serment d'allégeance ; il proclama la guerre sainte et pour ses débuts s'empara de Teftent (Fonti, près de Santa-Cruz). A sa mort, en 923 (1517-1518), il laissait le pouvoir à son fils aîné Abou'l-'Abbâs Aḥmed el-A'radj : c'était l'année même où les Turcs ottomans s'emparaient d'Alger et de Tlemcen. El-A'radj continua la lutte contre les Chrétiens, et soit de vive force, soit par la terreur, obtint la reddition des places d'Azemmour et d'Asila ; son autorité s'affermit, les populations se rallièrent à lui et il entra dans la ville de Merrâkech en 930 (1523-24), en dépit de son possesseur, le sultan mérinide Aḥmed ben Moḥammed, qui était alors à Fez ; celui-ci se mit en campagne ; El-A'radj se fortifia dans la ville qui venait de l'appeler et dont le siège fut bientôt abandonné par le Mérinide, rappelé à Fez par une révolte. En 935 (1529) et en 943 (1536), les deux adversaires se rencontrèrent en rase campagne : le premier combat, indécis, se termina par la conclusion d'une trêve ; le second fut plus décisif ; mais les populations, fatiguées de la guerre, obligèrent les deux partis à s'entendre pour un partage de territoires : les Mérinides

conservèrent la région comprise entre Tadela et le Maghreb central : les Chérifs eurent tout le Sous jusqu'à Tadela.

Moḥammed ech-Chéïkh, frère cadet d'el-A'radj, avait été le plus utile auxiliaire de son frère et avait manifesté à son endroit les meilleurs sentiments d'obéissance ; puis des intrigues altérèrent leurs rapports ; Moḥammed se révolta contre son frère, le déposa et l'enferma dans la ville de Merrâkech (946 = 1539-40). Moḥammed, surnommé aussi el-Mahdi, était un lettré et un savant, qui avait composé des gloses marginales sur l'interprétation du Qoran ; il admirait les poésies de Moténebbî, qu'il savait par cœur. Il fut proclamé en 951 (1544-45). Il persécuta les marabouts, dans lesquels il sentait un danger continuel pour le pouvoir centralisateur qu'il rêvait ; deux chéïkhs des plus vénérés périrent de mort violente. Sentant grandir en lui le désir des conquêtes, il détruisit ce qui restait du royaume des Mérinides : il prit Méquinez et Fez (955-1548) ; il chassa les Turcs de Tlemcen (lundi 23 djoumâda I 957 = 10 juin 1550) et s'occupa d'organiser le nouvel État ; il régla l'étiquette de son palais, ou plutôt s'en remit à un homme, Qâsem ez-Zerḥoûnî, et à une femme de charge, El-'Arifa bent Neddjoû, qui réglèrent tout ce qui concerne le service intérieur du palais.

Cependant un ennemi veillait; Abou-Ḥassoûn el-Bâdisî, prince mérinide, s'était réfugié à Alger et s'était mis sous la protection de l'*odjaq* des Janissaires, ne cessant de les exciter à entreprendre des expéditions dans l'intérieur. Cédant à ses instances et à ses promesses, le pacha Çâliḥ-Réïs s'empara de vive force de Fez et y installa Abou-Ḥassoûn (4 çafar 961 = 9 janvier 1554), dont le premier soin fut de se débarrasser des Turcs en leur versant les sommes promises. Rentré à Merrâkech, le sultan el-Mahdî rassembla des troupes et marcha sur Fez où il renferma Abou-Ḥassoûn, qui d'ailleurs ne tarda pas à être tué au combat de Mosellema, de sorte que le sultan Sa'dien rentra dans sa capitale après un court interrègne (samedi 24 chawwâl 961 = 23 septembre 1554).

Une tentative qu'il fit pour chasser les Turcs de la citadelle de Tlemcen où les tenait renfermés la population soulevée, fut infructueuse (967 = 1559 60). Malgré cet insuccès, il

conservait l'ambitieux dessein, absolument fou, de s'attaquer au sultan ottoman Suléïman le Législateur, et de lui enlever l'Égypte. Les paroles imprudentes qu'il prononça décidèrent les Algériens à lui dépêcher un émissaire, Çâliḥ el-Kiahya, qui feignit d'être un transfuge et trouva bon accueil auprès d'autres réfugiés que le sultan marocain avait pris à son service et dont il avait formé un corps de Janissaires. Profitant d'un moment d'inattention de la part des gardes, Çâliḥ et ses acolytes pénètrèrent dans la tente du sultan au cours d'une expédition et l'assassinèrent d'un seul coup de hache sur la nuque; ils s'enfuirent en emportant la tête du souverain, qui fut expédiée à Constantinople. C'est ainsi que périt, le mercredi 29 dhou'l-ḥidjdja 964 (23 octobre 1557), l'organisateur du Maroc.

« Il était, dit Ibn el-Qâḍî, un homme actif dans ses résolutions, doué d'une énergie indomptable et d'un extérieur imposant. Avec son extrême activité, ses préoccupations élevées et son audace rare, il avait assis sur de larges bases l'édifice de son pouvoir. » Il s'occupait volontiers de l'administration de l'empire ; il fut le premier qui perçut l'impôt appelé *nâïba*, « de remplacement », qui est un impôt direct prélevé sur les biens mobiliers et immobiliers, sans compter l'établissement de beaucoup d'autres taxes et redevances, dont personne ne fut exempt. Il ne craignit pas de s'attaquer aux chefs des *zâwiyas*, centres de réunions des *ikhwân*, « frères », nom que se donnent les membres des ordres religieux ; c'était à eux qu'il devait d'être arrivé au pouvoir, et parce qu'il les connaissait bien, il sentit le danger qu'offrait pour un souverain le pouvoir spirituel redoutable dont disposaient les *chéïkhs*, chefs de ces *zâwiyas*. Plusieurs de ces couvents furent évacués et les chefs mandés dans la capitale ; cela prit, aux yeux du peuple, le caractère d'une persécution (958-1551).

Son frère Abou'l-'Abbâs el-A'radj ayant été tué dans sa prison trois jours après, ce fut le fils aîné de Moḥammed ech-Chéïkh, Mouley 'Abdallah, qui lui succéda avec le titre d'El-Ghâlib-billah. Il était d'un caractère doux et affable ; atteint d'asthme, il périt suffoqué le 27 ramaḍan 981 (21 janvier 1574), laissant le pouvoir à son fils Mouley Moḥammed, qui

prit le surnom d'el-Motawakkil 'ala'llâh ; jurisconsulte éminent et lettré fort ingénieux, il était très orgueilleux et dur envers ses sujets. Son règne fut court. Un de ses oncles, Abou-Merwân 'Abd-el-Mélik, qui s'était réfugié à Alger après la mort de Moḥammed ech-Chéïkh, obtint du sultan Sélim II l'autorisation de lever une armée pour soutenir ses droits ; 'Abd-el-Mélik partit avec l'expédition commandée par Sinan-pacha, assista à la reprise de Tunis et s'en alla à Alger recruter quatre mille hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence à un endroit appelé Er-Rokn ; la défection des troupes andalouses, formées de contingents fournis par les Maures émigrés d'Espagne, découragea Mouley Moḥammed qui s'enfuit sans combattre, laissant le champ libre à son oncle. Arrivé à Merrâkech, Mouley Moḥammed essaya cependant de lutter, mais il prit de nouveau la fuite et se retira dans les montagnes; une fois encore il rentra dans Merrâkech et y soutint un siège sans plus de succès, et il dut reprendre la campagne. Ce fut alors que, se trouvant sans secours et sans appui, il alla en demander à Dom Sébastien, roi de Portugal.

Il avait été convenu qu'en échange de l'aide effective qu'il allait lui fournir, le roi de Portugal resterait en possession de tout le littoral du Maroc, l'intérieur du pays devant seul appartenir à Mouley Moḥammed. Les Portugais s'avancèrent jusque sur les bords du Wâdi el-Makhâzin, à peu de distance d'Alcazar el-Kébîr. C'est là que vint les rejoindre 'Abd-el-Mélik, déjà malade et porté dans une litière ; la maladie l'emporta au milieu du combat ; sa mort resta ignorée de tous, grâce à la présence d'esprit de son chambellan et affranchi Riḍwân le renégat, qui alla de tente en tente porter les ordres censés émanés du sultan défunt. L'armée portugaise fut complètement défaite ; la destruction du pont jeté sur la rivière, et qu'une troupe de cavaliers avait par ruse opérée au début de l'action, les empêcha de la traverser ; Dom Sébastien se noya, ainsi que Mouley Moḥammed, dont on retrouva le corps dans le Wâdi-Lokkos ; le cadavre fut écorché, et la peau remplie de paille promenée à travers les villes, d'où le surnom d'el-Masloûkh (l'écorché) qui lui est

resté depuis lors (lundi 30 djoùmada I 986 = 4 août 1578).

Mouley Aḥmed el-Mançoûr, fils d'ʿAbd-el-Mélik, fut proclamé sur le champ de bataille ; il avait trente ans. Les troupes réclamèrent le payement de leur solde et le don de joyeux avènement; il leur répliqua en demandant, aux termes de la loi coranique, la remise du cinquième du butin. Un arrangement intervint : le sultan fit l'abandon du butin, et les troupes renoncèrent à leurs réclamations. La révolte de son neveu Daoud ne fut pas de nature à l'inquiéter : aisément défait par un de ses généraux, Daoud se réfugia dans les montagnes sans pouvoir troubler davantage la paisible possession de son oncle. L'attitude de celui-ci à l'égard de l'ambassadeur de Turquie faillit amener la brouille avec le puissant sultan de Constantinople ; sentant le danger, il prit le sage parti d'offrir des satisfactions à Mourâd III, qui rappela sa flotte déjà en route.

Délivré de toute inquiétude de ce côté, el-Mançoûr songea à étendre ses conquêtes dans l'intérieur de l'Afrique : il s'empara des oasis du Touât et du Tigourarîn (989-1581), ce qui l'amena à songer au Soudan, le grand réservoir d'où sortaient les esclaves noirs. Il prit pour prétexte une redevance qu'il réclama d'Isḥaq Sokya, souverain du Soudan, à propos de la mine de sel de Téghâzza. Le corps expéditionnaire qu'il envoya, commandé par l'affranchi Djoûder, revêtu du titre turc de pacha, quitta Merrâkech le 16 dhou'l-ḥidjdja 998 (16 octobre 1590) et arriva à Tombouctou où Isḥaq avait rassemblé une armée considérable ; mais les nègres ne purent tenir devant les armes à feu dont étaient armés les Marocains (16 djoumâda 1999 = 13 février 1591). Ceux-ci passèrent le fleuve et allèrent mettre le siège devant Kâgho, capitale d'Isḥaq ; des propositions de paix furent rejetées avec hauteur par el-Mançoûr ; Isḥaq dut s'enfuir et, poursuivi de place en place, mourut en laissant le champ libre au vainqueur. La conquête du Soudan amena en abondance de l'or au Maroc, ce qui fit donner à el-Mançoûr, par le peuple, le surnom d'Edh-Dhahabî (de *dhahab* « or »). Maḥmoûd, qui avait succédé à Djoûder disgracié pour s'être prêté aux ouvertures d'Isḥaq Sokya, fit conduire au Maroc le savant

Ahmed-Baba, l'historien du Soudan, chargé de chaînes.

Toutefois la dureté d'el-Mançoûr à l'égard de ses sujets n'avait pas été sans lui aliéner l'esprit des principaux personnages de l'État, de sorte que la révolte de son neveu En-Nâçir, avec l'appui des Espagnols de Mélila, était de nature à lui causer de grands ennuis. Les troupes envoyées contre le prétendant furent défaites dans leur marche contre Taza, où il s'était établi ; une seconde armée, dirigée par l'héritier présomptif en personne, fut plus heureuse ; En-Nâçir fut fait prisonnier et eut la tête tranchée (1005 = 1596-97).

La tranquillité ainsi rétablie, El-Mançoûr songea à embellir sa résidence par la construction du palais d'El-Bédîʿ, pour laquelle il fit venir des ouvriers de tous les pays, même d'Europe ; le marbre d'Italie fut payé poids pour poids en sucre provenant de nombreux pressoirs pour la canne à sucre établis dans diverses provinces. Il ne reste pas la moindre trace de ce palais merveilleux : il fut complètement démoli et rasé en 1119 (1707-1708) par Mouley Ismaʿîl. El-Mançoûr fit élever aussi deux citadelles à Fez, connues sous le nom d'*el-Basâtîn*, qui est le pluriel arabe du mot français *bastion ;* il construisit deux forts à Larache ; il fit installer la grande vasque de marbre à la mosquée El-Qarouîîn.

L'attitude de son fils El-Ma'moûn ne fut pas sans lui créer de grandes préoccupations. Choisi comme gouverneur de Fez, il se fit remarquer par l'excès de la débauche : pour le ramener à de meilleurs sentiments, son père dut équiper une armée, mais il n'entra pas en campagne, bien qu'El-Ma'moûn eût fait des préparatifs de résistance, parce qu'il apprit que son fils avait conçu le projet de réclamer la protection des garnisaires turcs de Tlemcen. Il lui conféra le gouvernement du Drâʿ, que le jeune prince n'alla pas occuper, préférant rester à Fez ; celui-ci fit même mine de s'amender ; mais comme il retomba bientôt dans les mêmes errements, le sultan résolut de le prendre par surprise, et bien que, prévenu par ses espions de l'arrivée de son père, El-Ma'moûn se fût enfui dans une zâwiya, il y fut saisi par deux émissaires du sultan et interné à Méquinez (1011-1602).

El-Mançoûr fut emporté l'année suivante par la peste qui

régnait dans le Maghrèb, le mercredi 11 rébî' I 1012 (20 août 1603). Les notables de Fez prêtèrent serment entre les mains de Zîdân, un autre de ses fils ; mais la ville de Merrâkech refusa de reconnaître le nouveau souverain et proclama 'Abdallah Abou-Fâris, qui fit mettre en liberté son frère El-Ma'moûn ; celui-ci jouissait d'une grande popularité, malgré ses vices. La rencontre entre les deux sultans rivaux eut lieu sur les bords de l'Omm-er-Rébî' ; abandonné de la majeure partie de ses soldats, Zìdân fut vaincu ; les habitant de Fez refusèrent de prendre les armes en sa faveur ; il dut continuer sa route et gagner Oudjda.

El-Ma'moûn, qui s'était tenu à l'écart du combat d'Omm-er-Rébî', entra à Fez et s'empara du pouvoir royal. Abou-Fâris, qui perdait ainsi le bénéfice de ses manœuvres, fut défait et réduit à abandonner Merrâkech, qui fut odieusement pillée (20 cha'bân 1015 = 22 décembre 1606). Les excès des troupes décidèrent les habitants de la ville à faire venir secrètement Zìdân et à se soulever en son nom, en massacrant toute la garnison et en obligeant 'Abdallah, fils de Ma'moûn, à s'enfuir honteusement. El-Ma'moûn n'avait plus d'argent : il fallut confisquer les richesses amassées par ses généraux et équiper ainsi de nouvelles troupes auxquelles se joignirent, par pur esprit de vengeance, ceux des habitants de Fez qui avaient perdu quelque parent dans le massacre de Merrâkech. Une bataille terrible se livra à Wâdi-Tefelfelt ; le pacha Mouçtafà, qui commandait les troupes de Zìdân, fut complètement défait, et El-Ma'moûn, après une vaine tentative de défense des habitants, entra à Merrâkech où ses troupes commirent encore plus d'atrocités que la première fois ; Zìdân s'était enfui dans les montagnes,

Un groupe de réfugiés dans les parties inaccessibles de ces montagnes proclama un nouveau souverain, Mouley Moḥammed, qu''Abdallah, fils d'El-Ma'moûn, essaya de réduire ; mais c'est lui qui fut battu et contraint de lui livrer Merrâkech ; toutefois un parti mécontent fit de nouveau appel à Zìdân qui défit ce Mouley Moḥammed et rentra dans sa capitale. Une nouvelle tentative d''Abdallah sur Merrâkech fut également infructueuse (chawwâl 1017 = jan-

vier 1609). Zîdân poursuivit ses adversaires et les aurait réduits à merci s'il n'avait pas été rappelé à Merrâkech par des troubles, ce qui donna à ses ennemis l'occasion de reprendre l'avantage ; 'Abdallah, fils d'El-Ma'moûn, accompagné de son oncle Abou-Fâris, rentra à Fez après une bataille où fut défait le pacha Mouçṭafâ (7 rébî' II 1018 = 10 juillet 1609). Le même 'Abdallah, un mois après, assassinait son oncle sous le prétexte que les caïds des Chérâga complotaient sa propre perte pour le remplacer par Abou-Fâris.

El-Ma'moûn s'était enfui en Espagne où il avait sollicité le secours de Philippe III, que celui-ci ne voulut lui accorder que moyennant la remise du port de Larache (4 ramaḍân 1019 = 20 novembre 1610). Il s'établit dans le Rif, puis dans le Fahç, s'empara de Tétouan, et finit par être assassiné au milieu de son camp (5 rédjeb 1022 = 21 août 1613), à l'instigation, dit-on, du rebelle Aboû-Maḥallî, surnom d'Abou'l-'Abbâs Aḥmed ben 'Abdallah qui prétendait descendre d'el-'Abbâs ; en réalité c'était un Berbère, qui, après avoir fait des études de droit musulman, s'adonna à la pratique du mysticisme et résolut de réformer les mœurs dissolues de son époque. A la suite de l'évacuation de Larache, il se dirigea vers Sidjilmâssa, à la tête de ses partisans, avec l'intention de s'en emparer ; après avoir défait, malgré le petit nombre d'adeptes qui l'entouraient, le gouverneur de la ville, il y entra et y réforma les abus. Une armée organisée par Zîdân fut également battue par Aboû-Maḥallî, qui s'installa bientôt à Merrâkech dans le palais abandonné par Zîdân qui avait fui en hâte. Celui-ci, sans perdre la tête, fit appel au concours d'Abou-Zakariyâ Yaḥyâ Ed-Daoûdî, marabout qui habitait une zâwiya dans les montagnes et souleva ses partisans en faveur du sultan ; il marcha sur la ville de Merrâkech, sous les murs de laquelle Aboû-Maḥallî fut atteint d'une balle en pleine poitrine, ce qui mit fin à la guerre (1022-1613).

Dès la mort d'El-Ma'moûn, son fils 'Abdallah se déclara souverain à Fez, où l'autorité était entre les mains d'un chef populaire, Soléïmân, qui, en groupant les habitants de la ville,

avait débarrassé ceux-ci de la tyrannie et de l'insolence des prétoriens Chérâga ; mais la popularité de ce Soléïmân disparut tout à coup lorsqu'il voulut partir en campagne avec le nouveau sultan pour venger le trépas d'El-Ma'moûn : personne ne voulut le suivre.

'Abdallah eut à lutter contre son frère Moḥammed surnommé Zeghouda, qui le vainquit d'abord (1028-1619) mais ne tarda pas à être défait à son tour à Méquinez, de sorte qu''Abdallah reprit sa capitale et son trône. Mais les exactions de ses agents, sur lesquelles il fermait volontairement les yeux, car il y avait tout profit, indisposèrent les populations ; Méquinez et Tétouan se révoltèrent ; Fez était divisée en factions ennemies qui se battaient entre elles. Les voleurs, appelés *sayyâb*, furent les véritables maîtres de la ville pendant quarante ans.

'Abdallah mourut d'excès alcooliques en 1033 (1624), laissant à son frère 'Abd-el-Mélik un pouvoir diminuant de jour en jour jusqu'à sa mort (1036-1627). A Merrâkech, à la mort de Zìdân, son fils Abou-Merwân 'Abd-el-Mélik le remplaça ; c'était un débauché qui fut assassiné le dimanche 6 cha'ban 1040 (10 mars 1631) ; son frère El-Wélìd le fut également au bout de cinq ans (jeudi 14 ramaḍan 1045 = 21 février 1636) pour avoir refusé de payer aux renégats leur solde et les cadeaux d'usage. On proclama sultan un autre fils de Zìdân, Moḥammed ech-Chéïkh, surnommé el-Açghar (le petit) pour le distinguer d'El-Ma'moûn, qui s'appelait aussi Moḥammed ech-Chéïkh ; ce fut un souverain indulgent et bienveillant, mais son autorité n'était guère reconnue en dehors de la ville de Merrâkech et de la contrée qui l'avoisine. Il fut malheureux dans ses entreprises pour réduire les rebelles qui méconnaissaient son autorité. Il mourut en 1064 (1654) et son fils Mouley Aḥmed el-'Abbâs n'eut pas un pouvoir plus étendu que le sien. Assiégé dans sa capitale par les Chébâna, il alla les trouver dans leur camp, à l'instigation de sa mère, pour gagner leur confiance ; mais il fut traîtreusement mis à mort par les assiégeants (1069-1659), et ce fut la fin de la dynastie sa'dienne.

DYNASTIE DES IDRISITES

Idrîs Ier	172 (788)
Idrîs II	177 (793)
Moḥammed	213 (828)
'Alî Ier ben Moḥammed	221 (837)
Yaḥya Ier ben Moḥammed	234 (848)
Yaḥya II ben Yaḥya	—
'Alî II ben 'Omar	—
Yaḥya III ben el-Qâsim	—
Yaḥya IV ben Idrìs	292 (905)
El-Ḥasan el-Ḥâdjim	310 (922)

DYNASTIE DES MÉRINIDES

'Othman Ier Adergal, fils d''Abd-el-Haqq. .	614 (1217)
Moḥammed Ier	637 (1239)
Abou-Yaḥya Abou-Bekr	642 (1244)
'Omar	656 (1258)
Abou-Yoûsouf Ya'qoûb	657 (1259)
Abou-Ya'qoûb Yoûsouf Nâçir-lidin-illah. .	685 (1286)
Abou-Thâbit 'Âmir	706 (1307)
Abou-Rebî' Soléïman	708 (1308)
Abou-Sa'ïd 'Othman II.	710 (1310)
Abou'l-Hasan 'Ali	732 (1331)
Abou-'Inân.	749 (1348)
Es-Sa'id.	759 (1358)
Abou-Sâlim Ibrahim	760 (1359)
Abou-'Omar Tâchfîn	762 (1361)
'Abd-el-Ḥalìm	763 (1361)
Abou-Ziyân Moḥammed II	763 (1361)
'Abd-el 'Aziz	768 (1366)
Es-Sa'id II.	774 (1372)

Abou'l-'Abbâs Aḥmed	776 (1374)
Moûsa	786 (1384)
El-Montaçir	786 (1384)
El-Wâthiq	788 (1386)
Abou'l-'Abbâs, pour la deuxième fois . .	789 (1387)
Abou-Fâris	796 (1393)
Abou-Sa'ìd.	vers 814 (1411)
S'a'ìd et Ya'qoûb	824 (1421)
'Abdallah	826 (1423)
Moḥammed, fils d'Abou 'Inân	
Ahmed.	
Mouley Bou-Ḥassoûn.	vers 862 (1458)
'Abdallah	vers 875 (1470)
Mouley Sa'ìd	vers 876 (1471)
Mouley Aḥmed	—
Mouley Nâçir Bou-Gantouf	908 (1502)
Mouley Moḥammed.	914 (1508)
Mouley Aḥmed	926 (1520)
Mouley Abou-Ḥassoûn.	961 (1554)

DYNASTIE SA'DIENNE

Abou-'Abdallah el-Qâïm-biamrillah (916-923 = 1511-1517).

Abou'l-'Abbâs Aḥmed el-A'radj (923-946 = 1517-1539).

Moḥammed ech-Chéïkh Ier el-Mahdì (951-964 = 1544-1557).

Mouley 'Abdallah Ier (964-981 = 1557-1574).

Mouley Moḥammed (981-986 = 1574-1578).

Abou-Merwân 'Abd-el-Mélik Ier (983-986 = 1575-1578).

Mouley Aḥmed el-Mançoûr ben 'Abd-el-Mélik, edh-Dhahabì (986-1012 = 1578-1602).

Mouley el-Ma'moûn (1012-1022 = 1602-1613).

Mouley 'Abdallah II (1022-1033 = 1613-1624).

Mouley 'Abd-el-Mélik (1033-1036 = 1624-1627).

Moḥammed ech-Chéïkh II el-Açghar (1036-1064 = 1627-1654).

Mouley Aḥmed el-'Abbâs (1064-1069 = 1654-1659).

BIBLIOGRAPHIE

G. **Salmon**, *Essai sur l'histoire politique du Nord marocain* (*Archives Marocaines*, t. IV).

Godard, *Description et histoire du Maroc.*

G. **Maura**, *la Question du Maroc au point de vue espagnol*, traduit par H. Blanchard de Farges, 1 vol. in-8. Paris, 1911.

H. **de Castries**, *les Sources inédites de l'histoire du Maroc*, série I, vol. V; *Dynastie saadienne*, 1 vol. in-8. Paris, 1911.

Du même, *Une Description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed el-Mansour* (*1596*) *d'après un manuscrit portugais de la Bibliothèque nationale.* Texte portugais et traduction française (extrait du précédent recueil); in-8, 1909.

Du même, *Agents et voyageurs français au Maroc* (*1530-1560*), avec carte (extrait du même recueil); in-8, 1911.

A. **Cousin** et D. **Saurin**, *le Maroc* (géographie, histoire, organisation politique et administrative, etc.), avec photogravures, cartes et un plan; in-8, 1905.

E. **Doutté**, *Merrâkech*, ouvrage publié sous le patronage du gouvernement général de l'Algérie. Fasc. 1, gr. in-8, 1905.

E. **Mercier**, *Histoire de l'Afrique septentrionale* (*Berbérie*); 3 vol. in-8. Paris, 1888.

A. **Beaumier**, *Roudh el-Kartas*, Histoire des souverains du Maghreb (Espagne et Maroc) et Annales de la ville de Fès, traduit de l'arabe; 1 vol. in-8. Paris, 1860.

Mohammed Esseghir ben Elhadj ben Abdallah **Eloufrâni**, *Nozhet-elhâdi*, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), texte arabe et traduction française par O. Houdas; 2 vol. grand in-8. Paris, 1888-1889.

Général **Faure-Biguet**, *Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane* (*740-1830*); in-8, 1905.

H. **Gaillard**, *Une Ville de l'Islam : Fès* (*origine, dynasties berbères, chérifiennes, etc.*); 1 vol. in-18, 1905.

J. **Massignon**, *le Maroc dans les premières années du seizième siècle, tableau géographique d'après Léon l'Africain*, t. I, in-4, 1906.

CHAPITRE XXIX

LES CHÉRIFS HASANIENS DE SIDJILMASSA

La disparition de toute autorité centrale n'était pas faite pour remédier à l'état d'anarchie complète dans lequel se débattait le Maroc. Un marabout nommé Moḥammed ben Aḥmed el-ʿAyyâchî, emporté par son zèle religieux, s'était voué à la guerre sainte. Né probablement en 981 (1573), il reçut à Salé les leçons du chéïkh ʿAbdallah ben Ḥassoûn es-Sélâsî, puis se rendit à Azemmour et s'y livra à des razzias continuelles sur les terres possédées par les Chrétiens. Sa popularité devint telle qu'elle porta ombrage à Zîdân, qui régnait alors à Merrâkech et essaya vainement de s'emparer de sa personne ; tout au contraire, c'est à ce marabout que les habitants de Salé, ruinés par les troubles incessants qui dévastaient leur cité, s'adressèrent pour lui remettre les rênes du gouvernement. El-ʿAyyâchî, ayant été défait dans sa lutte contre les gens de la zâwiya de Dilâ, fut assassiné par trahison tandis qu'il se trouvait dans un campement de la tribu des Kholṭ (19 moḥarrem 1051 = 30 avril 1641). Les Espagnols l'avaient surnommé *santo* (santon) et sa mort fut pour eux le signal de grandes réjouissances.

Ces gens de la zâwiya de Dilâ sont des Berbères se rattachant aux Çanhâdja et étaient gouvernés par des marabouts qui se succédaient de père en fils.

Les chérifs Ḥasaniens de Sidjilmâssa descendent d'el-Ḥasan ben Qâsim, descendant lui-même d'ʿAlî ben Abi-Ṭâlib, qui quitta Yanboʿ en-Nakhl pour s'établir au Maroc à la fin

du septième siècle (milieu du treizième), peut-être en 664 (1266), date qui est donnée par quelques auteurs. Contrairement aux chérifs sa'diens, leur généalogie est incontestable ou plutôt incontestée, étant admise comme telle par tous les habitants du Maroc.

On les appelle aussi Filâlî, c'est-à-dire originaires du Tafilelt, oasis où El-Mançoûr leur avait, à la fin du seizième siècle, concédé d'importants domaines.

Les exactions des gouverneurs avaient poussé à la révolte les habitants de Sidjilmâssa, et ils choisirent pour chef Mouley Moḥammed, fils d'ech-Chérîf, entre les mains de qui ils prêtèrent serment (1050-1640). Il agrandit peu à peu ses États par des expéditions heureuses ; ses succès le firent appeler à Fez par les citadins, et il y entra le 29 djoumâda II 1059 (10 juillet 1649) ; toutefois son pouvoir n'y fut pas de longue durée et il dut se contenter de la possession de Sidjilmâssa et du Drâ'. Son frère Mouley er-Réchîd, qui voulait lutter contre lui, se procura de l'argent en faisant assassiner un juif riche qui habitait la qaçba d'Ibn-Mech'al et en s'emparant de ses richesses. Il réunit par ce moyen des troupes, et à la première rencontre qui eut lieu, Mouley Moḥammed, atteint d'une balle à la gorge, mourut sur le coup (vendredi 9 moḥarrem 1075 = 2 août 1664).

Devenu, par ce trait du hasard, maître des forces ḥasaniennes, Mouley er-Réchîd s'empara de Taza et de Fez et y ramena le calme en faisant massacrer les fauteurs de troubles. Il détruisit le pouvoir des gens de la zâwiya de Dilâ et entra à Merrâkech. Il était ainsi devenu maître de tout le Maroc et avait en cette qualité négocié des traités de paix avec Louis XIV, les Turcs et les Rifains, mais sans pouvoir jouir bien longtemps de sa fortune, presque sept ans, car il mourut à Merrâkech le jeudi 11 dhoûl-hidjdja 1082 (9 avril 1672), son cheval emporté lui ayant brisé la tête contre une branche d'oranger ; son corps fut plus tard enterré à Fez. Ce fut son frère Abou'n-Naçr Mouley Isma'îl, son lieutenant à Méquinez, qui fut proclamé sultan ; il avait vingt-six ans. Tout l'empire reconnut son autorité, mais ce ne fut qu'après de longues luttes contre les agitateurs et en s'appuyant, au

début, sur les chérifs et les marabouts qui ne se confondaient pas avec l'aristocratie militaire des Berbères et avaient même un certain mépris pour celle-ci. Plus tard, les marabouts le gênèrent et il les persécuta. Il conquit, dans le Soudan, des provinces que n'avait pas réduites le sultan el-Mançoûr edh-Dhahabi : son empire s'étendait à l'est jusqu'aux environs de Biskra et englobait tout le territoire de Tlemcen. Enfin il reprit sur les Espagnols et les Portugais toutes les villes de la côte restées en leur possession, savoir la Mamoure ou el-Mehdia, emportée d'assaut le jeudi 14 rebi' II 1092 (3 mai 1681); Tanger, évacuée après un blocus (1095-1684); les Anglais possédaient cette ville depuis 1662; Alphonse VI l'avait cédée à Charles II comme dot de sa sœur Catherine ; Larache où les Musulmans entrèrent par la brèche après trois mois et demi de siège (18 moharrem 1101 = 1er novembre 1689); les Chrétiens de la citadelle d'el-Qebîbat capitulèrent et furent envoyés à Méquinez, où ils furent employés à la construction des palais ; la nuit, on les logeait dans des caves ; puis ce fut Arzille, abandonnée par ses habitants (1103-1692). Ce ne fut qu'en 1134 (1721) que les Espagnols tirèrent une maigre vengeance de ces désastres en débloquant, sous les ordres du marquis de Lèves, Ceuta que les Marocains cernaient depuis vingt-six ans.

L'appui des Rifains avait favorisé les conquêtes de Mouley Isma'îl. Leur chef, Amar ben Ḥadou, avait contribué à l'occupation de la Mamoure ; son frère Aḥmed conquit les villes du nord, et les terres occupées, constituées en fiefs, furent distribuées à sa famille.

Mouley Isma'îl aimait Méquinez et travailla à l'embellir ; il construisit une nouvelle enceinte, et bâtit la grande mosquée à l'intérieur de la qaçba. Il constitua une armée composée de nègres en faisant enlever tous les noirs existant au Maroc, même de condition libre. Il les installa dans le camp de Mechra' er-Remel, près du Sebou, et leur fit cultiver les terres; puis il fit apprendre des métiers manuels, y compris celui de soldat, à leurs enfants et constitua ainsi une armée que les historiens disent s'être élevée un moment à cent cinquante mille hommes. Ce fut là son principal point d'appui,

et sa politique obtint un résultat qu'on avait oublié depuis fort longtemps, le rétablissement de la sécurité: « Un Juif ou une femme, dit Abou'l-Qâsim ben Aḥmed ez-Ziyâni, pouvait aller d'Oudjda à l'Oued-Noûl sans que personne osât leur demander d'où ils venaient, ni où ils allaient. »

Ces nègres avaient été placés sous l'invocation du fameux auteur d'un des recueils authentiques de traditions du prophète, el-Bokhârî, et portent encore ce nom. A côté d'eux, les Arabes de la tribu des Oudaya, qui étaient autrefois établis au Nord du Sahara et qui furent alors attirés dans les environs de Fez, fournissaient un autre contingent à la garde royale. On trouvait encore dans celle-ci des esclaves et des renégats européens.

Après un règne de cinquante-sept ans, Mouley Isma'îl mourut de maladie, le samedi 27 rédjeb 1139 (4 avril 1727) après avoir eu soin de faire venir à ses côtés son héritier présomptif, Aḥmed edh-Dhahabî ; débauché et ami des plaisirs, celui-ci se tint renfermé dans son palais « sans plus s'occuper de son royaume, ni de ce qui s'y passait »; l'anarchie et le brigandage ne tardèrent pas à régner comme auparavant. Pour remédier à ces maux, les prétoriens nègres de Mechra' er-Remel, après s'être entendus avec les habitants de Fez, déposèrent le sultan Aḥmed pour le remplacer par son frère 'Abd-el-Mélik (cha'ban 1140 = mars 1728) ; mais celui-ci mécontenta les troupes par sa parcimonie et en excitant les prétoriens contre les Berbères et réciproquement, de sorte qu'il fut à son tour déposé, et dut s'enfuir en laissant le champ libre au sultan Aḥmed qui, lui, était au moins généreux. Il se réfugia à Fez, mais la ville fut assiégée et capitula (1141-1728) ; 'Abd el-Mélik, qui s'était rendu aux nègres, fut empoisonné et étranglé secrètement lorsque le sultan Aḥmed, à Méquinez, sentit sa fin approcher.

Les nègres et les membres du gouvernement s'entendirent pour proclamer un autre fils d'Isma'îl, Mouley 'Abdallah, qui se trouvait alors à Tafilelt. Il eut à faire le siège de Fez qui s'était révoltée : il mécontenta tout le monde par ses exactions, et ce qui était plus grave, il s'aliéna l'esprit des noirs, dont il avait essayé de diminuer l'influence en fai-

sant périr leurs principaux chefs; ceux-ci le remplacèrent par son frère Mouley 'Ali, qui dépensa tout son avoir en dons de joyeux avènement ; quand il n'eut plus d'argent, il enleva à la mère de son frère toute sa fortune avec laquelle il paya la solde des troupes ; il essaya d'obtenir d'elle de nouvelles sommes par la torture, mais sans succès. Aussi parla-t-on bientôt de ramener 'Abdallah (1er moharrem 1149 = 12 mai 1736), tandis que les gens de Fez proclamaient Mohammad ben 'Arbiya; le désordre fut à son comble ; le vol et le pillage étaient pratiqués par tout le monde; les nègres s'étant emparés de Mohammed, on fit venir el-Mostadî, autre fils d'Isma'îl, tandis qu''Abdallah tenait la campagne à la tête des contingents berbères. Les exécutions auxquelles se livra le nouveau sultan firent réfléchir les nègres, qui proclamèrent 'Abdallah pour la troisième fois (1153-1740) ; mais l'anarchie régnait partout ; Méquinez, la capitale, avait été atrocement pillée ; le pacha Ahmed le Rifain, qui s'était constitué une belle fortune par ses pillages et s'était emparé de Tétouan à l'improviste en massacrant une partie de ses habitants, prit le parti d'un autre fils d'Isma'îl, Zéïn el-'Abidîn, et le proclama sultan d'accord avec les nègres qui ramenèrent Zéïn à Méquinez, et ne tardèrent pas à le déposer pour reconnaître 'Abdallah une quatrième fois ; moins de deux mois après, les nègres versatiles rappelèrent el-Mostadî de Merrâkech, et 'Abdallah essaya de leur résister en groupant autour de lui les tribus arabes et berbères. El-Mostadî', entré à Méquinez, marcha sur Fez ; après plusieurs combats, 'Abdallah arriva avec les contingents berbères, ce qui lui donnait une telle supériorité numérique que son frère jugea bon de décamper brusquement pendant la nuit. D'accord avec son frère, il se retira de la vie publique et alla s'installer à Arzille, puis on saisit le prétexte de ce qu'il vendait des céréales aux Chrétiens pour le faire arrêter et conduire à Fez. El-Mostadî', réfugié à Sidjilmâssa, y mourut en 1173 (1759-60).

Le pacha Ahmed, qui se considérait comme presque indépendant à Tétouan, et qui avait organisé ses troupes avec l'aide des Anglais, fut défait complètement sur les bords du

Lokkos, près de Larache, et son corps fut trouvé sur le champ de bataille.

Les nègres étaient impuissants à maintenir l'ordre ; les Berbères tenaient les routes, empêchaient les vivres d'arriver dans les villes et enlevaient les enfants jusque dans les tentes et les jardins. Quand on leur demanda de s'entendre en vue de la paix, ils répondirent qu'ils agissaient ainsi d'après les ordres du sultan 'Abdallah, et il n'en fallut pas plus pour que les nègres résolussent de le déposer encore une fois ; celui-ci, prévenu, s'enfuit nuitamment de Méquinez. On proclama son fils Moḥammed et la paix se fit avec les Berbères ; mais Moḥammed refusa d'accepter le serment d'allégeance qu'on lui offrait et de se mettre en rébellion contre son père. Celui-ci s'était accordé avec les gens de Fez qui lui ouvrirent leurs portes (1161-1748). La résistance de Moḥammed et la visite qu'il alla faire à son père décidèrent les gens de Méquinez et de Merrâkech à reconnaître, pour la sixième fois, le sultan 'Abdallah.

Moḥammed avait essayé, à Merrâkech, de s'établir dans la qaçba, qui tombait en ruines (1169-1756), et d'y bâtir de nouvelles constructions ; mais il en fut empêché par les Raḥâmena, qui tenaient la campagne et finirent par le chasser ; le prince se rendit alors à Safi, ouvrit ce port à l'exportation, et s'enrichit par le commerce ; il organisa une armée dont la présence suffit à inspirer aux Raḥâmena une terreur si salutaire qu'ils allèrent eux-mêmes solliciter le prince de rentrer à Merrâkech. Celui-ci put donc achever les constructions commencées à la qaçba, pacifia le Soûs et le Ḥâḥa, et se trouva prêt à exercer le commandement suprême lorsque, en çafar 1171 (octobre 1757), le sultan 'Abdallah mourut.

Le premier soin du sultan Moḥammed, reconnu sans conteste par les trois capitales de l'empire, fut de parcourir le territoire placé sous sa domination pour y rétablir l'ordre, fortifier les places de guerre et assurer la défense du pays ; il fit élever le fort actuel de Tétouan et inspecta les ouvrages de Ceuta, alors aux mains de l'Espagne, et il reconnut l'impossibilité de s'en emparer de vive force. Il n'hésita pas à faire

mettre à mort un marabout très vénéré chez les Ghomâra, dans le Rif, près de Bâdis, Abou's-Sokhoûr el-Khamsî, qui annonçait à tout venant que le règne du nouveau souverain ne durerait pas. Ce fut lui qui fonda, au port de Sowéïra, la ville connue sous le nom de Mogador (1178 = 1764-65). C'est en cette même année que les Français bombardèrent Salé et Larache ; cette expédition était commandée par du Chaffaut; les chaloupes qui avaient pénétré à l'intérieur de la rivière de Larache furent cernées, abordées à la nage et prises par les Musulmans.

L'attaque de Mélila, en pleine paix (1er moḥarrem 1185 = 16 avril 1771) fut interrompue sur les représentations du roi d'Espagne, qui fit voir que le traité conclu portait mention de paix sur terre et sur mer, malgré les chicanes des Marocains : ceux-ci prétendaient qu'il ne concernait que la mer. Le sultan fit cesser l'attaque, mais il stipula que les Espagnols transporteraient sur leurs navires le matériel de siège qu'il avait accumulé devant la place, et que, sans leur aide, ses troupes auraient eu la plus grande peine à évacuer.

En 1189 (1775), les nègres se révoltèrent à Méquinez contre un décret qui prescrivait de prendre mille d'entre eux pour aller former la garnison de Tanger, et proclamèrent le fils du sultan, Yézîd, envoyé par son père pour rétablir l'ordre. Mais celui-ci et les nègres furent défaits à la bataille d'el-Mechta et Moḥammed rentra à Méquinez sans coup férir. Les nègres furent expulsés de cette capitale et répartis entre les ports de Tanger, de Larache et de Rabat. Ceux de Tanger se révoltèrent l'année suivante, et le sultan, fatigué de ces mutineries incessantes, prit le parti de dissoudre l'organisation de ces noirs ; il les répartit comme esclaves entre les tribus arabes établies dans la région qui s'étend de Méquinez à Tanger et les obligea à se livrer à des travaux agricoles ; mais cette mesure le privait de sa principale force : aussi l'insurrection gagna-t-elle toutes les tribus, et quatre ans plus tard, le sultan Moḥammed enrôla de nouveau ces soldats laboureurs et leur fit donner des vêtements, des armes et des chevaux.

Yézîd était un fils incorrigible contre lequel son père

était obligé de prendre toutes sortes de précautions, comme par exemple d'envoyer par mer les présents destinés aux villes saintes de la Mecque et de Médine, par crainte qu'il ne se les appropriât; ce qui ne l'empêcha pas, une fois rendu à la Mecque, de s'introduire à l'heure de la sieste dans la maison où demeurait celui qui avait la garde des présents destinés au Yémen et à la Syrie et d'en prendre la plus grande partie. Arrêté par les autorités turques, il dut rendre ce qu'il n'avait pas eu le temps de dissimuler. Rentré d'Orient au bout de trois ans, Yézîd craignit la colère de son père et se réfugia dans un lieu d'asile, le mausolée de Mouley 'Abd-es-Sélâm. C'est ce fils qui succéda à son père quand celui-ci mourut en rédjeb 1204 (avril 1789).

Son règne commença par le pillage des Juifs de Tétouan. Une tentative de siège contre Ceuta n'amena aucun résultat. Les exécutions inconsidérées qu'il ordonna provoquèrent une exaspération telle que tout le monde était disposé à reconnaître Mouley Hichâm comme souverain ; l'armée de ce dernier se rencontra avec les troupes du sultan sur les bords de l'Oued-Tansift, dans la région de Merrâkech, et fut dispersée par l'effet de l'artillerie; mais pendant la déroute, deux tirailleurs tirèrent chacun une balle sur le sultan; une de ces balles l'ayant atteint à la cuisse, il mourut bientôt de cette blessure (djoumâda II 1206 = février 1792). On proclama à Fez le sultan Soléïman, fils de Moḥammed, qui fut préféré à cause de sa piété, de sa réserve et de son intelligence. Des luttes incessantes contre ses compétiteurs, une campagne dans la Châwiya, une marche contre Oudjda, occupée par les Turcs mais évacuée par eux à la première nouvelle du départ de l'expédition (1211-1796), occupèrent les débuts du règne et amenèrent la pacification totale du Maroc. En 1221 (1806), le sultan s'empara de Figuig qui avait déjà appartenu au Maroc du temps du sultan Isma'îl ; deux ans après, il réunit à ses États les oasis du Gourâra et du Touât. Une expédition contre les Berbères (1226-1811) se termina par une retraite désastreuse qui se serait achevée par une immense catastrophe si le sultan n'avait réussi à reprendre l'avantage sur les Guérouân.

A la fin de son règne, il ramena à l'obéissance les marabouts qui s'étaient constitué à Tamegrout, dans l'Atlas, une principauté indépendante, et réprima trois insurrections dans le Rîf. Il fut remplacé, le 13 rébî' I 1238 (28 novembre 1822), par son neveu 'Abd-er-Raḥman ben Hichâm, qu'il avait désigné depuis longtemps pour lui succéder; le début de son règne fut marqué par une lutte heureuse contre les Chérârda qui furent vaincus (1244-1828). A la nouvelle de la prise d'Alger par les Français (moḥarrem 1246 = juillet 1830), les habitants de Tlemcen rendirent leur ville aux Marocains; mais la mauvaise volonté des populations environnantes ne donna à cette occupation qu'un caractère tout passager. Une révolte des Oudaya à Fez contraignit 'Abd-er-Raḥman à assiéger sa propre capitale (1247-1831); victorieux, il dispersa ce corps de troupes indiscipliné. Il voulut aider l'émir 'Abd-el-Qâdir (Abdel-Kader) contre les Français, déjà maîtres de la plus grande partie de l'Algérie, et perdit contre eux la bataille d'Isly (1260-14 août 1844), suivie du bombardement de Tanger et de Mogador (1845).

En 1268 (1851), la ville de Salé fut bombardée par les Français. Deux navires de leur nationalité, chargés de blé, s'étaient échoués sur le rivage, et la populace s'était hâtée de les piller; elle enleva même les planches et les agrès de ces vaisseaux. La France porta plainte auprès du Sultan, mais le gouverneur de la ville, Moḥammed Zenîber, nia purement et simplement les faits. N'obtenant pas satisfaction, le Gouvernement français envoya une division navale s'embosser devant la ville et la châtier en la bombardant. Une fois l'opération achevée, la flotte leva l'ancre. Les Marocains s'imaginèrent qu'elle avait épuisé ses provisions, et Zenîber fit croire à son maître que les Français étaient partis « déçus et humiliés, et que Dieu les avait repoussés avec toute leur colère, sans qu'ils aient obtenu un résultat utile ». On voit que cette démonstration ne servit pas à grand'chose.

La révolte dans le Sahara d'Ibrahîm Isemmoûr El-Izdégî (1271-1855), qui avait groupé autour de lui un fort parti berbère et que le Sultan avait revêtu de la dignité de chef de

cette contrée, se termina par un combat où l'un des parents du rebelle, pour se faire bien venir des Marocains, le tua par surprise et lui coupa la tête, qui fut apportée à Merrâkech.

Mouley 'Abd-er-Raḥman avait établit sa résidence à Merrâkech, d'où il se rendait parfois à Méquinez; c'est dans cette dernière ville qu'il mourut de maladie le lundi 29 moḥarrem 1276 (29 août 1859). On lui attribue l'honneur d'avoir rétabli les affaires de la dynastie à un moment où elle était sur son déclin. Il avait reconnu l'insuffisance des Marocains dans la manœuvre des pièces d'artillerie, et il avait désigné vingt jeunes gens pour être formés dans la pratique de cet art. Il restaura le sanctuaire de Mouley Idrîs à Fez; il augmenta, après le bombardement de 1851, les fortifications de Salé, ainsi que celles de Rabat (Ribâṭ el-Fatḥ); il réédifia, à Merrâkech, la mosquée d'El-Mançoûr.

Son fils Moḥammed lui succéda. Depuis quelque temps il avait entre les mains la conduite des affaires; il s'occupait surtout de l'organisation de troupes régulières, dont l'absence était la principale cause de l'anarchie qui ruinait le Maroc. La rupture de la paix avec les Espagnols provint d'une dispute des habitants de l'Andjéra avec la garnison de Ceuta; les indigènes prétendaient que les Espagnols avaient contrevenu à l'usage en établissant, pour la garde de la frontière, une maison en pierre, au lieu des cabanes employées jusqu'alors; ils s'emparèrent de cette maison et insultèrent le pavillon qui y flottait. Les Espagnols exigèrent la livraison de douze coupables; Mouley Moḥammed refusa. Un corps de débarquement, commandé par O'Donnel et où Prim se distingua, occupa Tétouan le lundi 13 rédjeb 1276 (6 février 1860). Depuis deux jours, la ville était pillée par la populace. Un peu plus tard, les Espagnols se laissèrent surprendre par leurs adversaires et éprouvèrent quelques pertes. Mouley 'Abbâs, frère du Sultan, qui commandait en chef, se décida à conclure la paix; les Espagnols évacuaient Tétouan et le Sultan versait une indemnité de guerre de vingt millions de douros, à percevoir sur les revenus des douanes.

Après en avoir fini avec les étrangers, Mouley Moḥammed dut se préoccuper de la révolte du Roguî, El-Djilâni, homme obscur et de basse condition, qui avait été berger chez les Arabes Sefiân. A la tête de quelques mauvais sujets armés de bâtons et de frondes, il souleva la région de Koûrt, assiégea et mit à mort le caïd des Sefiân; en promettant à ses adeptes le partage des richesses dont il s'emparerait, il multiplia le nombre de ses partisans. Très préoccupé par cette grave sédition, le Sultan chargea un de ses frères, Mouley er-Rachîd, de le réduire; le rebelle n'était pas en état de se défendre; il se réfugia dans le mausolée de Mouley Idrîs au mont Zerhoûn et y fut tué par un chérif (1278-1862).

Le sultan Moḥammed mourut à Merrâkech le 18 rédjeb 1290 (11 septembre 1873). On rapporte de lui ce fait remarquable que quand il fit élever son palais de Rabat, appelé Agdâl, ses agents s'étaient emparés sans droit de jardins appartenant à des particuliers; ceux-ci réclamèrent, et le Sultan décida que la justice du cadi les départagerait. Les deux parties nommèrent des fondés de pouvoirs, et le cadi de Salé termina l'affaire par un compromis aux termes duquel le Sultan paya la valeur des propriétés occupées indûment. C'est lui qui fit élever la grande mosquée du marché de Casablanca, sur l'emplacement de l'ancienne mosquée, dont les *waqfs* payèrent les frais de la reconstruction. La raffinerie qu'il fit élever à grands frais à Merrâkech est actuellement abandonnée.

Mouley El-Ḥasan, proclamé à Merrâkech à la mort de son père, eut toutes les peines du monde à obtenir sa reconnaissance à Fez révoltée contre ses agents; il dut faire des promesses, qu'il ne put pas tenir. Il se préoccupa tout d'abord de donner un semblant d'organisation à l'empire; le sultan Moḥammed avait cherché à détruire l'omnipotence des Bokhâris et des Oudaya, et s'était appuyé, à cet effet, sur les tribus qu'il avait su grouper autour de son nom; mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il se privait ainsi de tout pouvoir effectif, les tribus étant maîtresses de payer l'impôt quand bon leur semblerait. Mouley El-Ḥasan adopta

un plan qui est resté le type de l'organisation du Maroc jusqu'à aujourd'hui, celui de la constitution de tribus *makhzen*, c'est-à-dire de tribus au service du gouvernement, jouissant de grands privilèges, tels par exemple que l'exemption d'impôts, mais tenues, en revanche, au service militaire permanent. Il établissait ainsi un noyau fixe d'une armée, auquel venaient s'ajouter les contingents volontaires attirés par l'appât du butin. Les tribus *makhzen* furent au nombre de quatre : les Bokhâris, nègres installés aux environs de Fez sur des terres du domaine impérial, les Oudaya, d'origine arabe, ainsi que les Chérâga (les « orientaux ») venus d'Algérie lors de la conquête turque, et les Chérârda, que le sultan Soléïman, dont ils avaient été les plus chauds partisans, avait installés dans une nouvelle résidence, entre la montagne de Zerhoûn et la rivière de Sébou.

Mouley El-Ḥasan confia aux tribus *makhzen* la garde des villes, et il engagea des officiers européens pour instruire les levées qu'il faisait dans les autres tribus. Son règne presque tout entier, d'ailleurs, se passa à des expéditions militaires destinées à contraindre au payement de l'impôt les tribus rebelles. Merrâkech, où pourtant il avait été acclamé, se souleva pendant qu'il était occupé dans le Rîf ; à peine la sédition fut-elle domptée, que Bou ʿAzza el-Habrî, sorcier et géomancien, se révolta à Oudjda, et pendant qu'il marchait vers cette ville, la tribu des Riata, dont il avait à traverser le territoire, lui enleva son harem ; il lui fallut revenir à Fez et de là se diriger sur Oudjda par un autre chemin. Quand il eut fait prisonnier le rebelle, il négocia la soumission nominale des Riata. De continuelles expéditions dans l'Atlas occupèrent ainsi ses forces jusqu'en 1882, où il réalisa le rêve longtemps caressé par ses prédécesseurs : il put parcourir la région du Soûs, restée à peu près indépendante sous la domination d'un marabout qui descendait des sultans saʿdiens.

La tribu des Zayân, dans le district de Tadela, avait été domptée en 1883. L'année suivante, profitant de ce que le parti des descendants d'Idrîs commençait à s'agiter, le Sultan enleva au chérîf d'Ouezzan, protégé de la France, le

gouvernement de cette ville, qui fut confié à un agent du pouvoir central, et réussit même à s'emparer, quelques années plus tard, de l'administration des fonds de la *Zâwiya* de cette famille de chérifs.

Son cousin Saroûr ben Idrîs avait été défait et tué dans une surprise par une tribu de l'Atlas longtemps indépendante, les Banou-Mgild ; le sultan El-Ḥasan le vengea d'une manière sanglante et mit fin à l'indépendance de ces montagnards (1888). Les Ghourâra se soumirent (1889) ; le Sultan, en reconnaissance, se rendit en pèlerinage au tombeau d'ʿAbd-es-Sélâm et ensuite à celui d'ʿAli-er-Raïsoûli, à Tétouan. Cependant les Andjérâ, ces éternels révoltés, aveuglèrent avec un fer rouge les yeux du premier délégué qui leur fut envoyé pour les gouverner, et le Sultan ne put se venger, car il avait entrepris au Tafilelt une expédition qui ne fut pas heureuse. C'est au retour de cette dernière entreprise qu'il mourut (mercredi 3 dhoû'l-hidjdja 1311 = 5 juin 1894), après avoir établi au Maroc un rudiment d'organisation que le pays n'avait pas encore connu. Il avait été aidé dans cette entreprise par des ministres intelligents, Gharnit, descendant d'un Maure de Grenade, ʿAbd-el-Kérîm ben Soléïmân, métis d'origine également andalouse, la famille des Tâzi, descendante de Juifs établis à Tâza, celle des ʿAbd-eç-Çâdiq, descendante du pacha Aḥmed le Rifain. Ba-Aḥmed ben Moûsa était le grand vizir du sultan El-Ḥasan et ce fut lui qui facilita au sultan ʿAbd-el-Azîz, qui n'avait que treize ans, l'accès du trône, d'accord avec sa mère, la Circassienne Reqiya ; aussi le nouveau Sultan fut-il fidèle à la politique de son père jusqu'à la mort de son ministre (1900) ; mais ensuite, préoccupé d'amusements futiles, il délaissa les traditions guerrières qui avaient maintenu dans l'obéissance les tribus, toujours disposées à reprendre leur indépendance et à refuser le payement amiable de l'impôt, et il réorganisa les Bokhâris pour essayer de s'assurer une garde fidèle. Un de ses ministres eut surtout une influence considérable sur lui, El-Monebbehî, enfant trouvé auquel le caïd de la tribu des Monebbehi, dans le Ḥauz, en l'adoptant, avait donné le nom de Mahdî, et sa propre appellation eth-

nique; envoyé en ambassade à Londres (1901), il rapporta d'Europe des objets inconnus avant lui à Fez, une table de billard, des bicyclettes, des automobiles, qui furent les jouets du grand enfant qu'était le Sultan. La réorganisation des finances, tentée par Ben Sliman, ministre des Affaires étrangères, souleva la réprobation de populations habituées de longue date à un tout autre régime ; l'impôt du *tertîb* fut souverainement impopulaire, parce qu'il taxait des revenus et des catégories de personnes que le Qorân avait exemptés ; aussi ne fut-il jamais appliqué. El-Monebbehì, à qui l'on attribua l'établissement de cet impôt, dont l'instigateur était Ben-Sliman, dut s'en aller en un exil déguisé sous le prétexte d'un pèlerinage à la Mecque, et il fut remplacé par Moḥammed el-Djebbâç (Guebbas, comme on prononce au Maroc). ʿAbd-el-ʿAzîz ne put pas résister au mouvement qui porta sur le trône son frère Mouley ʿAbd-el-Ḥafîzh (5 janvier 1909). Celui-ci, enfermé dans Fez et entouré de toutes parts par les tribus révoltées, ne fut délivré que par un corps expéditionnaire français, parti de Dâr el-Béïḍâ (Casablanca) occupée par la France à la suite d'un guet-apens tendu contre ses troupes. Le 30 mars 1912, Mouley ʿAbd-el-Ḥafîzh signait avec la France un traité par lequel son empire était placé sous le protectorat de cette puissance, mais il abdiquait bientôt après et était immédiatement remplacé par son frère Mouley-Yoûsef.

DYNASTIE DES CHÉRIFS HASANIENS

Mouley Moḥammed ben ech-Chérif (1050-1075 = 1640-1664).

Mouley er-Réchîd (1075-1084 = 1664-1672).

Abou'n-Naçr Mouley Isma'îl (1082-1139 = 1672-1727).

Aḥmed edh-Dhahabî (1139-1141 = 1727-1728).

Mouley 'Abdallah (1141-1171 = 1728-1757).

Moḥammed (1171-1204 = 1757-1789).

Yézîd (1204-1206 = 1789-1792).

Soléïmân (1206-1231 = 1789-1816).

'Abd-er-Raḥman ben Hichâm (1231-1276 = 1816-1859).

Moḥammed ben 'Abd-er-Raḥman (1276-1290 = 1859-1873).

Mouley El-Ḥasan (1290-1311 = 1873-1894).

Mouley 'Abd-el-'Azîz (1311-1326 = 1894-1909).

Mouley 'Abd-el-Ḥafîzh (12 dhou 'l-ḥidjdja 1326 = 5 janvier 1909).

Mouley-Yoûsef (1230-1912).

BIBLIOGRAPHIE

D. **Mackenzie**, *The Khalifate of the West, being a general description of Morocco;* cartes et illustrations, 1 vol. in-8. Londres, 1911.

Lisân-ed-dîn Mohammed **Ibn-el-Khatîb**, *Kitâb el holal el-mowachchiyya*, histoire du Maroc, en arabe, 1 vol. in-8. Tunis, 1329 (1911).

E. **Aubin**, *le Maroc d'aujourd'hui;* in-18. Paris, 1911.

H. **Gaillard**, *Une ville de l'Islam, Fès ;* esquisse historique et sociale, plans et illustrations, 1 vol. in-12. Paris, 1911.

De Chénier, *Recherches historiques sur les Maures, et histoire de l'empire du Maroc ;* 3 vol. in-8, 1787.

A. **Cour**, *l'Établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leurs rivalités avec les Turcs de la Régence d'Alger* (*1509-1830*); in-8, 1904. (Publications de l'Ecole des Lettres d'Alger.)

Es-Salâwi (Ahmed ben Khâlid en-Nâçirî), *Kitâb el-Istiqçà*, histoire du Maroc, 4 tomes en 2 vol. in-4. Boulaq, s. d. — 4 vol. gr. in-8, Caire, 1314 hég.

Es-Salâwi, *Kitâb el-Istiqçà*, chronique de la dynastie alaouie (chérifienne) au Maroc (1631-1894), traduite par E. Fumey; 2 vol. in-8, 1907 (dans les *Archives marocaines*).

T. **Weir**, *The Shaiks of Morocco*, in the XVIth century, avec carte, et préface par J. Robertson, in-8, 1904.

A. **Beaumier**, *Roudh el-Kartas*, histoire des souverains du Maghreb et annales de la ville de Fès, traduite de l'arabe ; 1 vol. in-8. Paris, 1860.

Ibn Abi-Zer, *Roud al-qartâs, Annales regum Mauritaniæ*, éd. et trad. latine de C. Tornberg, 2 vol. in-4. Upsal, 1843.

H. **de Castries**, *les Sources inédites de l'histoire du Maroc*. Cinq volumes parus, in-8, 1905-1911.

Du même, *Agents et voyageurs français au Maroc* (*1530-1560*), avec carte, in-8, 1911.

E. **Rouard de Card**, *les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le dix-huitième et le dix-neuvième siècle*. Paris, 1905.

Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, 1899.

E. **Routh**, *Tangier, England's lost Atlantic outpost, 1661-1684*, avec portraits et carte, in-8, 1912.

E. **Morel**, *Morocco in diplomacy*, avec 5 cartes, in-8, 1912.

J. **Muñoz**, *La agonia del Mogreb*, in-8, 1912.

CHAPITRE XXX

LE YÉMEN

Après avoir été conquis par les Musulmans, le Yémen resta province de l'immense empire et reçut des gouverneurs envoyés par l'autorité centrale ; il prit parti pour Moʿâwiya contre ʿAlî, resta fidèle aux Oméyyades, et passa comme tout le reste des États orientaux au pouvoir des ʿAbbassides. La domination des Qarmaṭes n'y fut point longue ; ces hérétiques s'en emparèrent en 293 (905) sous Mançoûr et ʿAlî ben Faḍl. Ce dernier, après quinze ans de règne, fut assassiné en 303 (915) par le moyen d'une lancette empoisonnée quand on lui tira du sang ; Mançoûr mourut l'année suivante laissant à ʿObéïd-allah El-Mahdî, fondateur de la dynastie Fâṭimite, le soin de choisir son successeur entre deux compétiteurs, El-Ḥasan, un des fils de Mançoûr, ou ʿAbdallah Châwirî, un de ses courtisans ; celui-ci fut préféré par le Fâṭimite, mais El-Ḥasan, tout en reconnaissant le choix du Khalife, ne se tint pas pour battu et saisit l'occasion de se débarrasser de son adversaire en le faisant mettre à mort ; puis il se déclara sunnite ; ses sujets le suivirent dans cette voie et massacrèrent les Qarmaṭes ; ceux qui échappèrent durent fuir ou se cacher. Cela n'empêcha pas El-Ḥasan et toute sa famille de périr assassinés par les montagnards de Chibâm et du Ḥadoûr à l'ouest de Çanʿâ. Quoique sunnites, les Yéménites restèrent soumis aux Khalifes fâṭimites jusqu'au règne d'El-Mostançir (427-1035). En 439 (1047), la famille indigène de Çolaïḥî s'empara du pouvoir.

Pendant ce temps, la région de Çan'â et de Djanad était tombée au pouvoir d'As'ad ben Ya'four el-Ḥiwâlî, qui fut remplacé en 310 (922) par son frère Aḥmed Nâçir, lequel s'empara d'Aden et mourut en 322 (933). Ça'da était gouvernée par l'imam Mortaḍa ben Hâdi. A Zébîd régnait la famille de Ziyâd qui dura jusqu'en 377 (987), où le gouverneur Ḥiwâli de Çan'â s'empara de cette ville et la saccagea ; en même temps, il reconnut comme suzerain le Khalife fâṭimite, qui était el-'Azîz ben Mo'izz ; il mourut en 387 (997).

Deux ans plus tard, l'imam Mançoûr Qâsim, chérif descendant de Ḥoséïn, qui jusqu'alors résidait à Khath'am dans les monts Serâṭ, vint à Ça'da se faire reconnaître comme souverain par les habitants de cette ville ; il envoya à Çan'â un gouverneur qui prit possession en son nom de divers cantons, mais ne tarda pas à se brouiller avec son maître et voulut faire reconnaître un autre imam à Çan'â : ce qui plongea la contrée dans des troubles incessants.

L'imam Ḥoséïn, fils de l'imam Mançoûr, déclara être le Mahdî de la fin des jours, en 401 (1010), à Qâ'a, dans la région de Baun, et fut reconnu en cette qualité par la plupart des tribus ; il défit et tua le gouverneur institué par son père ; mais le fils de ce gouverneur, aidé par les tribus de 'Ans et de Hemdân, demanda secours à Zébîd. En fin de compte, l'imam Ḥoséïn fut défait et tué en 404 (1013).

Le frère de Ḥoséïn, Dja'far, se proclama imam de Çan'â en 413 (1022) ; en 422 (1031) ce fut le tour d'un autre imam, Ḥasan ben 'Abd-er-Raḥman, accompagné de son fils Ḥamza, qui donna son nom aux chérifs Ḥamzites du Yémen. Au milieu des discussions qui s'ensuivirent, un autre imam, d'une famille originaire du Déïlem en Perse, se proclama à Baun et s'empara de Ça'da et de Çan'â, où il commença à lever la dîme et différents impôts ; les exactions qui accompagnèrent ces mesures amenèrent un soulèvement, suivi de son expulsion et de celle de tous les Chî'ïtes (439-1047).

Cette même année, un autre Chî'ïte, 'Alî ben Moḥammed eç-Çolaïḥî, leva l'étendard de la révolte à Mésâr, au nord-ouest de Çan'â ; il se reconnut vassal du Khalife fâṭimite, qui était alors el-Mostançir, fils d'ezh-Zhâhir ; la prise de

Zébîd lui permit d'étendre son pouvoir depuis la Mecque jusqu'au Hadramaut; mais la mise à mort du prince qui gouvernait cette ville allait causer sa propre perte. Quatre ans ne s'étaient pas écoulés qu'il fut tué par les deux fils de sa victime, à Mehdjem, sur la route de la Mecque (459-1066). L'un de ces deux fils, Sa'îd le Louche, se saisit des trésors d'eç-Çolaïhî, ainsi que de sa femme Asmâ, qui était la sœur du gouverneur de Zébîd dont Sa'îd le Louche s'empara; celle-ci, de la prison où elle était, trouva moyen d'écrire à son fils Mokram que son père eç-Çolaïhî avait laissé comme régent à Çan'â; Mokram, rassemblant ses forces, reprit Zébîd, mit sa mère en liberté, tandis que Sa'îd le Louche devait s'enfuir à Dahlak, île sur la côte d'Afrique; ayant repris Zébîd, quelques années plus tard, il fut attiré dans l'intérieur et tué dans un combat (481-1088).

Une femme joua alors le premier rôle dans le Yémen, Séyyida Horra, qui était la cousine et la femme de Mokram. Déjà son mari, désireux de se débarrasser du souci des affaires et de se livrer au plaisir, la laissait maîtresse de diriger l'État. A la mort de Mokram (484-1091), elle choisit pour ministre Mofaddal ben Abî'l-Barakât el-Himyarî qui laissa prendre la ville de Ta'kar, dont son père et lui-même avaient été gouverneurs, et où se trouvaient les trésors de la famille d'eç-Çolaïhi, par un des Ulémas sunnites qu'il avait pour ennemis; il l'assiégea et mourut, pendant le siège, pour avoir absorbé le poison contenu dans le chaton d'une bague, ou de honte, pour avoir vu les femmes de sa famille obligées d'aller jouer du tambourin sur le toit de son palais. Une fois lui disparu, Ta'kar fut rendu à Séyyida Horra.

En 510 (1116), on vit arriver un missionnaire fâtimite chargé de proclamer la véritable doctrine; il se nommait 'Alî ben Nédjîb-ed-daula. Au moyen d'un corps de cavalerie qui lui fut envoyé d'Égypte, il débarrassa Séyyida Horra de sa garde indigène, sous la dépendance de laquelle elle était tombée; la souveraine lui donna la ville de Djanad pour résidence; s'étant montré insolent, il y fut assiégé et fit ses excuses à la Séyyida quand il apprit que, par ruse, elle avait répandu le bruit que les sommes dont elle avait gratifié les troupes

étaient dues à la générosité de l'assiégé. Comme il avait dit qu'elle était incapable de nouer une intrigue, il dut s'avouer vaincu.

Ce missionnaire fut arrêté et envoyé en Égypte sur l'ordre du Khalife el-Amir bi-Aḥkâmillah et sur la dénonciation d'un autre missionnaire qui était venu le remplacer et qui voulait faire croire que son prédécesseur soutenait la cause de Nizâr.

Séyyida Ḥorra mourut en 532 (1137) à l'âge de quatre-vingt-huit ans et fut enterrée dans la mosquée qu'elle avait fait construire à Djobla, sa résidence habituelle. Ses palais et ses trésors tombèrent entre les mains du fils de son ancien ministre Mofaḍḍal, Mançoûr el-Ḥimyarî, qui, vieux et désireux de se reposer, vendit vingt-huit de ses châteaux au missionnaire Moḥammed ben Saba ; à sa mort (542-1147), il fut remplacé par son fils Aḥmed, qui fut le dernier prince de la dynastie Çolaïḥî ; il mourut en 563 (1167).

La ville de Çan'â avait été prise en 485 (1092) par le sultan Ḥâtim ben Ghochéïm, de la tribu de Hemdân ; son second fils 'Abdallah, puis son troisième fils Ma'n lui succédèrent (502-1108). La tribu de Hemdân, par ses séditions, plongea la contrée dans l'anarchie, situation qui ne prit fin qu'en 533 (1138), lorsqu'elle mit à sa tête le sultan Ḥamîd-ed-daula Ḥâtim ben Aḥmed de la tribu de Yâm.

Pendant ce temps l'imam Aḥmed ben Soléïman, qui avait pris le titre d'el-Motawakkil 'ala'llâh, proclamait son indépendance à Nedjrân et dans les contrées avoisinantes, rassemblant autour de lui un certain nombre de tribus, les Banou-Chihâb, Medhḥidj, Khaulân, les habitants du Ḥaḍoûr ; il attaqua le sultan Ḥâtim à Séréra et le battit (545-1150). Ḥâtim tenta de se réfugier à Çan'â, mais les habitants prirent parti pour l'imam, et Ḥâtim se vit obligé d'aller le recevoir solennellement en dehors de la ville et d'obtenir son pardon ; il fut d'ailleurs traité honorablement par l'imam vainqueur. Ḥâtim attendit que les troupes de l'imam rentrassent dans leurs cantonnements ; il souleva de nouveau la tribu de Hemdân, surprit le camp de l'imam à Birâch et s'empara de Çan'â.

L'imam el-Motawakkil essaya en vain de remonter le courant qui emportait les Yéménites vers Ḥâtim, et de raccommoder les tribus séparées par des querelles de clans. Ḥâtim mit fin à cette manœuvre en payant lui-même les sommes nécessaires à la composition pour meurtre (*diya*) ; alors les partisans de l'imam se dispersèrent. A sa mort (556-1161), Ḥâtim eut pour successeur son fils ʿAlî, qui agrandit ses possessions, et lutta heureusement, en 561 (1165), contre un rebelle nommé Ḥâtim ben Ibrahîm el-Ḥamîdi, qui avait soulevé les Hemdanites ; ʿAlî dévasta Chibâm, et assiégea Kaukébân qu'il prit au bout de trois ans. Il eut la gloire de voir son ancien adversaire, l'imam el-Motawakkil, fait prisonnier par les chérifs de la famille de Qâsim, lui envoyer ses fils pour lui demander aide et protection ; une simple lettre de sa part fit mettre en liberté l'imam qui retourna à Chibâm avec l'appui de son protecteur, et y mourut en 566 (1170).

Le sultan ʿAlî était à peine maître du Yémen tout entier qu'un nouvel et menaçant danger se présenta par le moyen des Turcs Ghouzz dont une colonie était établie à Dhamâr : s'appuyant sur eux, un frère de Saladin, Toûrân-châh, qui portait les titres honorifiques de Sultan el-Moʿazhzham et de Chems-ed-daula, mit le pied sur le sol de l'Arabie méridionale et la conquit en 569 (1173).

Bientôt le pays fut assez pacifié pour que l'Éyyoubite quittât la province nouvellement conquise ; il alla occuper la principauté de Damas que lui conférait son frère, en laissant des gouverneurs pour diriger les affaires en son absence et lui faire parvenir le montant des impôts ; mais il ne revit jamais sa nouvelle conquête, car il mourut à Alexandrie en 574 (1178). Sa disparition plongea de nouveau le Yémen dans l'anarchie la plus complète ; chacun des gouverneurs qu'il avait nommés se déclara indépendant et chercha à s'agrandir aux dépens du voisin. Saladin, voyant l'impossibilité où se trouvait son esclave Khaṭalbâ de maintenir l'ordre entre toutes ces convoitises, choisit comme vice-roi un autre de ses frères, Ṭough-Tékin (el-Mélik el-ʿAzîz Sêïf el-Islâm) qui partit pour Zébîd à la tête d'un millier de

cavaliers égyptiens (577-1181). La reprise du Yémen eut lieu sans difficultés.

C'est à ce moment que le sultan ʿAlî, fils de Hâtim, qui, ainsi que nous l'avons vu, s'était retiré à Birâch, fit démolir les fortifications de Çanʿâ, les murs de la ville et l'antique tour de Ghoumdân qui remontait à l'époque des rois de Saba, brûla les approvisionnements de blé et ordonna aux habitants de se retirer dans les montagnes de Djemb (583-1187). Dhimâr se rendit; reprise par les chefs des montagnards de Djemb, elle fut de nouveau occupée, et cette fois pillée, par Ṭough-Tékin. Les autres châteaux et places tombèrent les uns après les autres. Le siège de Dhemermer dura quatre ans, étant défendu par le sultan ʿAlî en personne. Finalement ce dernier résigna ce qui lui restait de ses États moyennant une pension annuelle.

Ṭough-Tékin favorisa la culture du blé et se montra dur pour les possesseurs de palmiers, dont la culture exige peu de travail. On dit qu'il visait à devenir l'unique propriétaire du sol, comme c'est le cas en Égypte, mais la vigoureuse opposition des habitants l'obligea à renoncer à cette idée. Après quatorze ans de règne, il fut, dit-on, empoisonné en 593 (1196), laissant le pouvoir à son fils aîné Ismâʿîl (el-Mélik el-Moʿazz) qu'il avait chassé pour des motifs de croyances religieuses, et qui était en route pour Bagdad lorsqu'il apprit la mort de son père.

Ismâʿîl, avec son cortège de poètes et de bouffons, était un mauvais souverain : plein d'orgueil, il prétendait descendre des Oméyyades. Il se faisait appeler Khalife, et à la mode des Khalifes portait des vêtements avec de longues manches pendantes. Une conspiration de sa garde turque mit fin à ses jours après cinq ans de règne. Un jour, monté sur une mule, il sortait de Zébîd : les conspirateurs l'attaquèrent brusquement; il se défendit vaillamment avec sa masse d'armes, mais ses longues manches l'empêchèrent de jouer du sabre, et il périt sur la route (598-1201).

Il restait un tout jeune frère d'el-Moʿazz, el-Mélik en-Nâçir. L'émir Sonqor, qui avait dû fuir devant el-Moʿazz, prit l'enfant sous sa protection et se chargea de son éducation, ce qui

lui fit donner le titre d'*atâbek* (précepteur, régent). Il maintint la paix et construisit des mosquées et des collèges à Ta'izz et à Zébîd ; dans cette dernière ville, la mesure de blé appelée *sonqorî* a perpétué le souvenir de son nom et de ses règlements. Mais lorsqu'il mourut (608-1211), el-Mélik en-Nâçir, embarrassé de trouver un successeur à son ministre, eut la main malheureuse quand son choix se porta sur un certain Bedr-eddîn ben Djabrîl, qui n'eut rien de plus pressé, au cours d'une expédition contre l'imam 'Abdallah ben Ḥamza, que de le faire disparaître par le poison dès son arrivée à Çan'â ; il voulait lui succéder et s'emparer du pouvoir, mais il avait compté sans la mère de sa victime qui arma ses esclaves contre lui : il fut tué dans une surprise (611-1214). L'imam 'Abdallah ben Ḥamza entra dans Çan'â tandis que d'autres chefs arabes se partageaient la plupart des châteaux du Yémen.

La mère de l'infortuné el-Mélik en-Nâçir, qui venait de venger si énergiquement son fils, profita de ce qu'un Éyyoubite, Soléïman ben Taqî-eddîn, qui descendait d'Éyyoûb par Châhinchâh et qu'on surnommait le *çoûfi*, accomplissait le pèlerinage de la Mecque pour l'inviter à venir au Yémen la protéger ; c'était le prier de prendre la succession de ses cousins, ce qu'il fit incontinent. Mais cela ne faisait pas l'affaire du sultan d'Égypte, el-Mélik el-'Adil Abou-Bekr, autre frère de Saladin, qui envoya son propre petit-fils, el-Mélik el-Mas'oûd Çalâḥ-eddin ben Kâmil à la tête d'une nombreuse armée et la caisse bien remplie, pour gouverner le pays, quoiqu'il fût encore très jeune; il atteignit Zébîd en 612 (1215).

Les Rasoûlides. — Dans la suite qui accompagnait Toûrân-châh se trouvaient un fils et les petits-fils de Moḥammed ben Hâroûn, surnommé Rasoûl à cause de nombreuses missions en Syrie et en Égypte dont il avait été chargé par les Khalifes abbassides; ce Rasoûl qui donna son nom à la dynastie des Rasoûlides prétendait descendre de Djabala ben el-Aïham et par lui des rois de Saba, mais il était probablement d'origine iranienne, comme le montre le nom de son ancêtre Rustem. C'était Chems-eddîn 'Alî et ses quatre

fils, tous distingués par leurs qualités supérieures : le père était un homme pieux, d'un jugement sûr; les fils brillaient par leur bravoure, ou leur intelligence, ou leur générosité.

Chems-eddîn faisait de Djoubla sa résidence, de préférence. Quand il mourut en 614 (1217), ses fils, dont la renommée s'était répandue, étaient prêts à prendre sa place. Jouissant de la confiance d'el-Mélik el-Mas'oûd, ils furent chargés de gouverner différentes places; quand celui-ci partit pour l'Égypte (630-1223) il laissa comme régent Noûr-eddin 'Omar, troisième fils d''Alî ben Rasoûl, Bedr-eddin Hasan, l'aîné, restant chargé spécialement de la garde de la ville de Çan'â. C'est en cette qualité qu'ils eurent à défendre leurs possessions contre une attaque du chérif 'Izz-ed-dîn Mohammed, fils de l'imam Mançoûr ben Hamza, qui fut défait.

El-Mélik el-Mas'oûd revint d'Égypte en 624 (1227) et son premier soin fut de faire arrêter Bedr-ed-dîn et deux de ses frères et de les jeter en prison, en attendant de les faire embarquer pour l'Égypte par la voie d''Aden. Il fit cependant exception pour Noûr-ed-dîn; la confiance qu'il avait en lui ne fut pas ébranlée; il continua de l'avoir pour premier ministre, et il le choisit de nouveau comme régent quand il partit d''Aden pour la Mecque, où il devait d'ailleurs terminer ses jours (626-1228), encore jeune ; il avait vingt-sept ans.

Noûr-ed-dîn continua d'agir comme si son maître vivait encore, sans rien changer à la frappe de la monnaie ou à la prière publique du vendredi, et continuant d'augmenter ses possessions en réduisant les forteresses qui résistaient. Mais au bout de quatre ans (630-1232), sentant sa situation encore mieux assise, il se déclara indépendant. La dynastie des Rasoûlides était fondée.

Le sultan Noûr-ed-dîn occupa la Mecque en 635 (1258) et y laissa une garnison qui y séjourna deux ans, en l'évacuant devant la marche de l'émir Sindja, gouverneur de Médine. Mais le sultan ne se laissa pas abattre par la défaite de ses troupes; il en équipa de nouvelles et ne tarda pas à rentrer en possession de la ville sainte, pour bien peu de temps, il

est vrai, car les Égyptiens reprirent la Mecque en 638 (1240). Il lui fallut prendre en personne le commandement de l'armée pour pouvoir occuper cette ville, de nouveau, en 639 (1242). Noûr-ed-dîn fut assassiné dans le château de Djanad le 9 dhou'l-qa'da 647 (15 février 1250) par des conjurés faisant partie des esclaves de sa garde, de ses *mamloûks*, dont il avait fort augmenté le nombre.

Les conjurés proclamèrent sultan le neveu de leur victime, l'émir Fakhr-ed-dîn Abou-Bekr ben Ḥasan, sous le titre d'el-Mélik el-Mo'azhzham, et ils allèrent assiéger la ville de Zébîd, dont la princesse Dâr-ech-Chemsî lui refusait l'entrée. Le sultan Mozhaffar, qui se sentait appuyé par le désir de la population, leva des troupes et partit de Mehdjem, qui était son bien, pour délivrer Zébîd; l'émir Fakhr-ed-dîn, tout agité à la nouvelle de ce mouvement, décida de partir pour Çan'â, tandis que la majorité de son armée, qui n'avait pas pris part à l'assassinat de Noûr-ed-dîn, demandait et obtenait une amnistie, à condition de livrer Fakhr-ed-dîn et les principaux fauteurs du meurtre, qui furent incontinent arrêtés.

Le sultan Mozhaffar, qui avait adopté Zébîd pour capitale, soumit successivement la plus grande partie des contrées du Yémen. Ce ne fut pourtant qu'en 672 (1273-74) qu'il put entrer à Çan'â. En 674 (1275-6), la garnison qu'il y avait laissée se révolta sous le prétexte de l'assassinat de l'un des siens, se saisit de la ville et se choisit pour maître l'imam Ibrahîm; mais l'annonce de la marche du sultan suffit à faire fuir tout le monde; l'imam, fait prisonnier, fut bien traité par le vainqueur.

Une caravane, envoyée par mer pour accompagner un ambassadeur chargé de porter des présents aux princes persans, ayant été jetée par le vent sur la côte de Zhafâr, Sâlem ben Idrîs, qui commandait le pays, s'en empara et refusa de la restituer; le sultan Mozhaffar se résolut à l'attaquer pour lui faire rendre gorge. Le corps expéditionnaire rencontra l'armée du Ḥadramaut devant Zhafâr; une seule charge suffit à mettre celle-ci en déroute (27 rédjeb 677 = 21 déc. 1278); la cité ouvrit ses portes; le chef

ennemi, Sâlem, avait été tué dans la mêlée. La reddition de Chibâm suivit bientôt.

Des luttes avec les Chérifs et avec des lieutenants révoltés remplirent le reste du règne d'el-Mélik el-Mozhaffar, jusqu'à sa mort, survenue le 10 ramaḍân 694 (20 juillet 1295), après quarante-six ans de règne. Il avait employé une partie de sa fortune à multiplier les fondations pieuses. Il était fier de ses connaissances en médecine, et patronnait l'étude des sciences. Son fils, qui le remplaça, ʿOmar, qui prit les titres d'el-Mélik el-Achraf et de Moméyyid-eddîn, n'était pas moins bien doué : ami de la science, il avait écrit divers ouvrages ; il était aimé du peuple par sa sagesse et son caractère tranquille. Mais dès le début de son règne, il eut à lutter contre son frère el-Mélik el-Mo'ayyad, qui, encouragé par certains personnages, se rendit maître du château de Semdân, puis aussitôt après d'ʿAden qu'il occupa par surprise, grâce à un chemin détourné indiqué par un chasseur. Le sultan équipa des troupes et défit l'armée de son frère (695 = 1295-96), qui, fait prisonnier, fut interné dans la citadelle de Taʿizz ; mais il ne profita guère de ce succès, ayant été surpris par la mort le 23 moḥarrem 696 (21 novembre 1296). La famille royale et la coterie des esclaves décidèrent de le remplacer par son frère, le prisonnier de Taʿizz, qu'on alla chercher en pompe.

Un de ses frères, el-Mélik el-Masʿoûd, eut des velléités de révolte qui tombèrent en présence des troupes envoyées pour le réduire; il fit immédiatement sa soumission (697-1297). La paix régna ensuite et le sultan put se livrer à son goût pour les constructions ; il se fit élever un palais nommé Maʿqilî, terminé en 708 (1308-9). El-Mélik el-Mo'ayyad mourut le 1er dhou'l-ḥidjdja 721 (22 déc. 1321). Le collège Mo'ayyadiyya de Taʿizz a été fondé par lui.

Ce fut son fils, el-Mélik el-Modjâhid, qui lui succéda. A peine installé, il fut déposé à la suite d'un complot ourdi par les soldats de son armée, qui voulaient pour chef el-Mélik el-Mançoûr Éyyoûb, fils d'el-Mélik el-Mozhaffar. Celui-ci, une fois intronisé, le relégua dans une partie du palais, mais sans rien lui refuser de ce qu'il pouvait désirer.

Cela dura soixante-dix ou quatre-vingts jours, au bout desquels un esclave de Modjâhid, à la tête d'un parti d'Arabes, réussit à s'introduire la nuit dans le château au moyen de cordes que l'on fit descendre de l'intérieur ; tout le monde dormait; au matin, la ville fut réveillée par la proclamation du nom de Modjâhid. Celui-ci mettait en même temps des bornes au pillage commencé, et régna pour la seconde fois ; mais il conservait dans le cœur le souvenir des trahisons successives de la garde du corps, composée d'esclaves, et il les fit massacrer, lorsqu'il eut trouvé une occasion favorable, le 4 djoumâda II 723 (8 juin 1323). Il y en eut dix-sept d'arrêtés et mis à mort; les autres s'échappèrent, s'emparèrent de Zébîd par la connivence de l'un de ses habitants et s'y maintinrent au nom d'el-Mélik ezh-Zhâhir, battant les troupes envoyées pour assiéger la place; toutefois ils furent un peu plus tard défaits en rase campagne dans la vallée de Djâḥif (dhou'l-ḥidjdja 724 = décembre 1324), et rejetés dans les murs de Zébîd.

L'année suivante, une députation des habitants de cette ville vint supplier le sultan d'y séjourner et d'en faire sa résidence. Le premier de sa dynastie, il posa des règles pour la perception des impôts agricoles; s'étant enquis du motif qui avait obligé les paysans à quitter leurs demeures et à s'enfuir, et ayant appris que leur exode était dû à ce que les taxes réclamées reposaient sur l'estimation du prix du blé dans les années de famine, il mit ordre à cette exaction. En 740 (1339) il fit élever à la Mecque un collège appelé, de son nom, Modjâhidiyya et alla le visiter, deux ans plus tard, au cours d'un pèlerinage. Des luttes avec les Bédouins pillards et avec deux de ses fils qui se révoltèrent sans succès, remplirent son règne, qui se termina le 25 djoumâda I 764 (12 mars 1363), pendant un séjour que le sultan faisait à Aden.

L'avis unanime de son entourage fit monter sur le trône son fils el-Mélik el-Afḍal ʿAbbâs, jugé le plus digne du trône. La ville de Zébîd, qui, occupée par les ʿAwârin, avait échappé à une surprise des Chérifs du Yémen, fut réoccupée par son lieutenant le 3 rédjeb 771 (30 janvier 1370). D'un caractère

énergique et même cruel, le sultan tint la main à ce que l'ordre régnât dans ses États; il faisait payer leurs dettes aux simples particuliers, en mobilisant au besoin contre eux, en faveur de leurs créanciers, des forces militaires; il fit exécuter les chefs du village de Qoréïchiyya, en dispersa les habitants et y logea d'autres indigènes. Son autorité était reconnue au-delà de la mer Rouge, jusqu'à Zéïla'. Les luttes contre les Chérifs, toujours prêts à lui ravir ses possessions, remplirent son règne jusqu'au 21 cha'bân 778 (2 janvier 1377), où il mourut, laissant le souvenir non seulement d'un prince valeureux et strict observateur des préceptes de la loi musulmane, mais aussi d'un fin lettré et d'un historien du Yémen.

Les principaux chefs mirent à sa place son fils el-Mélik el-Achraf Ismâ'îl, qui vit l'imam de Çan'â entreprendre de lui enlever Zébîd : mais grâce au courage des habitants et d'une partie des troupes soldées, l'assaut échoua (13 djoumâda II 791 = 9 juin 1389). Tombé malade à Zébîd le 28 çafar 803 (18 octobre 1400), le sultan jugea bon de changer d'air et de se rendre à Ta'izz, mais la douleur s'aggrava et il mourut dans cette ville, le 18 rébî' I de la même année (6 novembre), laissant comme souvenir un collège et le transept oriental qu'il fit ajouter à la mosquée d''Odéïna.

Son fils el-Mélik en-Nâçir défendit contre l'imam de Çan'â son protégé Ṭâhir ben Mo'awwada, dont les descendants devaient régner plus tard sur le pays, et eut raison des attaques que dirigea contre lui son frère révolté, Ḥasan ben Isma'îl; il régna jusqu'en 827 (1424) et eut pour successeur son fils el-Mélik el-Mançoûr, 'Abdallah ben Aḥmed. Celui-ci ne régna que trois ans; son frère, el-Mélik el-Achraf III, dont le règne fut troublé par les querelles des chefs, ne resta sur le trône qu'un peu moins d'un an; puis son oncle, el-Mélik ezh-Zhâhir, neuf ans, et enfin le dernier roi de la dynastie des Rasoûlides, Mélik Isma'îl, mort en 845 (1441), qui eut nominalement pour successeur El-Mélik el-Mozhaffar Yoûnous ben Mançoûr; les mamloûks révoltés mirent différents princes à leur tête, pendant que les Banou-Ṭâhir, descendants de Ṭhâir ben Mo'awwada, dont nous

venons de parler, et qui faisaient remonter leur origine aux Qoréïchites et à la famille d'Oméyya, s'emparaient, après différentes villes, d''Aden; el-Mélik-el-Mas'oûd, appelé à régner à l'âge de treize ans et qui en avait à peine vingt-quatre, se retira à la Mecque, ce qui mit fin au séjour des Rasoûlides dans le Yémen; 'Alî, des Banou-Ṭâhir, prit le pouvoir et le titre d'el-Mélik el-Modjâhid Chems-ed-dîn (858-1453), tandis que son frère 'Âmir adoptait la qualification d'el-Mélik ezh-Zhâfir Çalâḥ-ed-dîn.

Ce dernier périt dans une bataille contre l'imam de Çan'â en 870 (1464); il lui avait enlevé sa capitale, mais pour peu de temps. Son frère 'Alì abdiqua en faveur de son neveu el-Mélik el-Mançoûr Tâdj-ed-dîn 'Abd-el-Wahhâb (877-1472); le premier mourut en 883 (1478) et le second en 894 (1488), à Djouben, leur ville natale.

En 910 (1504), à la suite de la découverte du cap de Bonne-Espérance, les Portugais entrent en scène; Albuquerque s'empare de Mascate, des îles Khurian-Murian et d'autres places; mais il échoue devant 'Aden (919-1513). Son successeur, Lope Soarez, rencontre dans la mer Rouge une flotte égyptienne équipée par le sultan d'Égypte Qansoù el-Ghoûrî et placée sous les ordres d'un Turc de Mételin, Selmân-Réïs, qui s'empare de la plupart des ports du Yémen, sauf 'Aden. L'Égypte, néanmoins, tombe bientôt définitivement sous le pouvoir des Ottomans (923-1517).

L'eunuque Suléïman-pacha, gouverneur turc de l'Égypte, envoya de Suez une flotte qui, après avoir occupé 'Aden, se dirigea vers l'Inde, mais infructueusement, à raison de la résistance des Portugais; revenue au Yémen elle occupa les villes de la côte, ce qui fut le début de la domination ottomane (945-1538).

'Aden, prise par les Portugais en 947 (1540), fut reprise par l'amiral turc Pîrî-pacha, et en 1008 (1599) Ḥasan-pacha, gouverneur du Yémen, occupa toute la province au nom du sultan de Constantinople, état de choses qui dura jusqu'en 1040 (1630), où l'éloignement de ce pays et les dépenses considérables que nécessitait son occupation décidèrent la Sublime-Porte à l'évacuer. Le pays fut alors gouverné par la

famille d'Abou-Barakât, ancien chérif de la Mecque, dont les membres, à partir d'Isma'îl, fils de Qâsim, prirent le titre d'imam.

Au moment du grand mouvement wahhâbite et de l'occupation des villes saintes par ces sectaires (1219-1804), un chef des Banou-'Asîr, surnommé Abou-Noqṭa, se mit de leur parti et occupa les villes de la côte jusqu'à Mokha. Quand le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, fut chargé par le sultan de Constantinople de combattre les Wahhâbites, il en profita pour tenter de restaurer l'ancienne domination égyptienne et de s'emparer des villes de la côte (1235-1819), mais il les restitua bientôt, moyennant le payement d'un tribut, à l'imam el-Mahdî 'Abdallah. A la révolte du pacha d'Égypte contre la Sublime-Porte, il envoya Aḥmed-pacha occuper la côte et Massaouah sur la rive d'Abyssinie (1248-1832).

En 1255 (1839) l'Angleterre occupa 'Aden, qui depuis 1141 (1728) était indépendant de l'imam de Çan'â; elle l'avait acheté du sultan de Laḥdj moyennant une redevance annuelle; mais le sultan ayant refusé de ratifier cet arrangement, la ville fut prise d'assaut. Bien qu'un traité formel eût reconnu cet état de choses, les attaques des Arabes furent incessantes et obligèrent les Anglais à s'avancer dans l'intérieur des terres, pour pacifier les alentours de la place.

A la suite de l'évacuation de la côte du Yémen par les Égyptiens, qui rassemblaient toutes leurs forces pour résister à la quadruple alliance, le Chérif Ḥoséïn d'Abou-'Arîch tenta de réclamer pour lui le pays tout entier; mais n'y pouvant parvenir, il se résigna à reconnaître la suzeraineté ottomane et fut nommé gouverneur du Yémen en 1259 (1843) avec le titre de Ḥuséïn-pacha. Ses possessions ne comprenaient que la côte; l'intérieur reconnaissait le pouvoir des imams de Çan'â; l'un de ceux-ci, el-Imâm el-Motawakkil, le battit, le fit prisonnier et s'empara des ports de mer (1265-1848), mais pour bien peu de temps; Ḥuséïn pacha, délivré moyennant rançon, réduisit bientôt l'imam à la seule ville de Çan'â.

En 1266 (1849), les Turcs, décidés à rétablir leur pouvoir sur le Yémen, débarquèrent à Ḥodéïda ; l'imam de Çan'â vint y reconnaître la suzeraineté du sultan ottoman; mais quand les Turcs arrivèrent à Çan'â, la population chî'ïte, de la secte des Zéïdites, se souleva et massacra le corps expéditionnaire; Tevfîq-pacha, commandant en chef, blessé dans la bagarre, se retira à Ḥodéïda. Dès l'ouverture du canal de Suez (1286-1869), la Porte envoya des troupes en Arabie sous le commandement de Réouf-pacha; la campagne commença par la réduction de diverses places fortes des montagnes de l'Asîr. Aḥmed Moukhtar-pacha, qui succéda à Réouf tombé malade, débarqua à Ḥodéïda et entra par capitulation dans Çan'â (1288-1872); le reste du pays fut occupé successivement. Depuis lors le Yémen appartient sans conteste à l'Empire ottoman, bien que celui-ci n'y ait qu'une situation précaire, menacée constamment par les révoltes incessantes des Bédouins et leurs coups de main parfois heureux.

BIBLIOGRAPHIE

M. B. **Harris**, *A Journey through the Yemen and some general remarks upon that country ;* 1 vol. in-8, illustré. Londres, 1893.

L. **Hirsch**, *Neue Wanderungen in Yemen* (extrait des *Mittheilungen* de Petermann), in-4. Brunswick, 1898.

Najm ed-din **Omârah al-Hakami**, *Yaman its early mediæval history, also the abridged history of its dynasties by Ibn-Khaldun and an account of the Karmathians of Yaman by Abu Abd Allah Baha addin Al-Qanadi;* texte arabe, traduit et annoté par A. C. Kay, 1 vol. in-8. Londres, 1892.

Aliyyu' bou'l-Hasan **el-Khazrejiyy**, *The pearl-strings, a history of the Resulide dynasty of Yemen*, texte et traduction par J. W. Redhouse, publiés par E. G. Browne, R. Nicholson et A. Rogers; 3 vol. parus, 1906-1908 (forment le vol. III des *Gibb Memorial Series*).

A. **Bardey**, *Rapport sur El-Yémen et partie du pays d'Hadramaut (Arabie)*, avec carte ; in-8, 1899.

Botta, *Relation d'un voyage dans l'Yémen entrepris en 1837 ;* in-8. 1841.

Captain R. L. **Playfair**, *A history of Arabia Felix or Yemen from the commencement of the Christian era to the present time ;* in-4. Bombay, 1859.

CHAPITRE XXXI

L'ʿOMAN

Établissement des Khâridjites. — La province d'ʿOman, séparée du reste de l'Arabie par le grand désert, n'est accessible, par terre, que le long de la côte, soit au nord-ouest, soit au sud ; et cette côte est si escarpée que la défense en est aisée. La voie de la mer est la route d'accès la plus commode ; mais pour s'en servir, il faut être le maître du golfe Persique par l'entretien d'une flotte de guerre. Dans ces conditions, il a été facile à l'ʿOman de se maintenir indépendant du pouvoir central. En l'an 15 (636), le khalife ʿOmar nomme ʿOthmân ben Abi'l-ʿAç gouverneur du Baḥréïn et de l'ʿOman et celui-ci envoie de là une expédition contre le Sind, évidemment par mer. Le farouche el-Ḥadjdjâdj voulut ramener la province à l'obéissance due au Khalife oméyyade ʿAbd-el-Mélik ben Merwân; mais les troupes qu'il envoya furent battues par les habitants de l'ʿOman sous la conduite des deux frères Soléïmân et Saʿîd, descendants de ce Djoulandâ dont les fils régnaient sur le pays au temps du Prophète. Cependant un peu plus tard, un des meilleurs généraux d'el-Ḥadjdjâdj, Modjdjâʿâ, s'empara de l'ʿOman par une rapide incursion ; les deux frères, anciens chefs dépossédés, émigrèrent dans la terre des Zendjs, marquant ainsi le chemin que les ʿOmanites devaient suivre fréquemment dans la suite.

Les événements qui marquèrent, au milieu du huitième siècle, le changement d'orientation de l'Empire musulman

firent négliger les possessions lointaines. Sentant se relâcher le lien qui les rattachait au khalifat, les ʿOmanites se choisirent un souverain dans la personne de Djoulandâ ben Masʿoûd, qui paraît avoir pris le premier le titre d'imam de l'ʿOman, ce qui le constituait chef civil et militaire de la communauté musulmane. Celle-ci s'était déjà séparée, au point de vue religieux, du reste de la nation, car elle avait adopté le parti et les doctrines des Khâridjites et plus spécialement encore les dogmes formulés par ʿAbdallah ben Ibâḍ (Abâḍ d'après les livres de la secte) et-Témîmî, d'où ses adeptes furent nommés *Ibâḍites* (ou *Abâḍites*). Djoulandâ périt au cours d'une attaque dirigée contre lui par un corps expéditionnaire envoyé par Abou'l-ʿAbbâs es-Saffâḥ; malgré le succès du Khalife, il ne réussit pas à établir sa domination dans l'ʿOman, qui devint la proie de l'anarchie, étant déchiré au milieu des compétitions des chefs locaux. Les anciens du peuple convinrent de se réunir en assemblée générale à Nezwa, qui paraît avoir été la capitale ou tout au moins la ville la plus considérable de la contrée à cette époque; et conformément aux principes khâridjites, on nomma à l'élection, en qualité d'imam, un certain Moḥammed ben ʿAffân, dont la conduite inconsidérée et l'obstination ne permirent pas de supporter la domination au delà de deux ans et un mois. Un autre individu, nommé el-Wârith ben Kaʿb, élu à sa place, vit l'ʿOman attaqué sans succès par le Khalife Hâroûn er-Rachîd. Il périt, chose curieuse, au cours d'une inondation, en voulant délivrer des prisonniers menacés d'être entraînés par le courant; son corps fut trouvé, après que les eaux se furent retirées, dans les branches d'un arbre. Ghassân ben ʿAbdallah, choisi ensuite, délivra le pays des attaques des pirates qui venaient le dévaster en suivant la côte sud du continent asiatique depuis les embouchures de l'Indus. Il régna jusqu'en 207 (822), où il fut enlevé par une maladie.

Le choix du peuple tomba ensuite sur ʿAbd-el-Mâlek ben Ḥamîd. Quand il fut vieux et paralysé, il ne put plus maintenir l'ordre parmi ses troupes; on lui enleva toute autorité sans toutefois le déposer et l'on nomma

un régent dans la personne du savant chéïkh Moûsa. A sa mort, on prit pour souverain El-Mohennâ ben Djaïfar (226-840), sous le règne duquel le Mahra, qui était tributaire de l'ʿOman, fut rattaché plus étroitement au pays suzerain ; un pilier fut élevé à Nezwa et les Mahrites durent venir chaque année faire tourner autour de ce monument tous les chameaux qu'ils possédaient sans en garder un seul par devers eux, de manière à permettre d'asseoir *de visu* le montant du tribut qu'ils s'étaient engagés à acquitter. Son successeur, eç-Çalt ben Mâlik (237-851) et Râchid ben en-Naḍr (273-886) ne purent pas maintenir l'ordre avec la même autorité que leurs prédécesseurs. Le pays fut profondément troublé, et les mécontents firent appel au Khalife ʿabbaside, qui était alors el-Moʿtaḍid. ʿAzzân ben Témîm el-Kharoûsî avait essayé de se maintenir par la terreur ; mais l'anarchie était au comble, et personne n'obéissait plus.

Deux individus allèrent dans le Baḥréïn trouver le gouverneur de cette province pour le Khalife, Moḥammed ben Noûr, pour lui proposer la conquête de l'ʿOman, puis, encouragé par lui, l'un d'eux se rendit auprès du Khalife lui-même. Avec le concours des tribus nomades de Nizâr et de Ṭayy, Mohammed ben Noûr envahit l'ʿOman à la tête de forces considérables ; atteint au delà de Nezwa qu'il venait d'évacuer, ʿAzzân fut tué dans la bataille qu'il perdit et le gouverneur ʿabbasside s'établit dans l'ancienne capitale des imams ; la consternation fut générale et nombre de familles allèrent s'établir à Baçra, à Chirâz et dans l'île d'Hormuz.

Surpris par une soudaine attaque de la tribu des Hinâï, Moḥammed ben Noûr fut un instant obligé de quitter sa nouvelle résidence de Nezwa et d'atteindre la côte ; mais il y fut rejoint par d'importants renforts de Moḍar montés à chameau, deux hommes sur chaque bête, et défit complètement les gens de l'ʿOman. Pour asseoir son autorité, il se montra cruel ; il fit couper des mains et des oreilles, détruire les conduites d'eau, brûler les livres. Ces mesures sévères ne servirent de rien, car à peine était-il retourné dans le Baḥréïn en laissant El-Bodjéïra comme lieutenant,

que celui-ci fut assailli et tué dans une sédition ; sa mort ne fut point vengée et l'ʿOman reprit son ancienne coutume de choisir lui-même ses maîtres. Les difficultés que les Qarmaṭes commençaient à causer à l'empire ʿabbasside n'étaient probablement pas étrangères à l'impunité dont jouirent les fauteurs de troubles.

Dans une période d'une trentaine d'années, non moins de sept imams furent élus, puis déposés : le chéïkh Moḥammed ben el-Ḥasan el-Kharoûsî, ʿAzzân ben el-Hizr, ʿAbdallah ben Moḥammed el-Haddânî, eç-Çalt ben el-Qâsim, Ḥasan ben Saʿîd, el-Ḥawârî ben Maṭraf, son neveu ʿOmar ben Moḥammed ben Maṭraf : ces deux derniers, au lieu de combattre ouvertement l'agent du Khalife envoyé pour percevoir les impôts, se cachaient à ce moment-là, quitte à reprendre le pouvoir quand il avait terminé sa tournée. Sous ʿOmar, les Qarmaṭes se répandirent dans l'ʿOman et paraissent avoir diminué, sinon totalement supprimé le pouvoir de l'imam, malgré une défaite subie par un de leurs détachements partis du Baḥréïn. Plus tard, Moḥammed ben Yézîd el-Kindî fut choisi comme imam, après un interrègne assez long, mais il dut fuir devant l'occupation du pays par les troupes de Bagdad.

Saʿîd ben ʿAbdallah était plus savant qu'aucun de ses prédécesseurs ; il périt, dit-on, en 328 (939), dans une échauffourée causée par une dispute entre deux femmes. On élit alors Râchid ben el-Wélîd, désigné par l'accord de quatre principaux chefs, qui lui posèrent des conditions qui furent acceptées ; alors le nouvel imam fut proclamé solennellement en présence du peuple assemblé. Ce fut un bon prince, reconnu sans difficulté par toutes les villes de la contrée. Mais ensuite il arriva que des turbulents, n'étant satisfaits de rien, invoquèrent l'appui du Khalife ; Nezwa fut réoccupée ; l'imam, obligé de s'enfuir dans les montagnes et abandonné de ses partisans, fit sa soumission et rentra dans la vie privée.

L'ʿOman indépendant du khalifat. — L'indépendance de l'ʿOman venait encore une fois d'être anéantie ; mais la décadence continue et irrémédiable du Khalifat ʿabbasside lui rendit bientôt sa liberté ; à partir de l'an 400 (1009), il n'est

plus question d'intervention de l'autorité centrale de Bagdad dans les affaires de l'ʿOman. Les chefs locaux mirent successivement à leur tête El-Khalîl ben Châdhân, Râchid ben Saʿîd qui mourut en 445 (1053), son fils Ḥafç, Râchid ben ʿAlî, puis après un très long intervalle, Abou-Djâbir Moûsa, mort en 549 (1154). Ensuite il y eut un long espace de deux cent soixante ans pendant lequel la contrée fut dominée par la tribu des Banou-Nebhân et gouvernée par leurs rois (*mélik*). Cet espace de temps a été marqué par deux tentatives de la part des populations iraniennes, de prendre pied sur le sol de l'Arabie. En 664 (1265), le peuple de Chirâz dans le Fârsistan, sous le commandement de Fakhr-ed-dîn Aḥmed ben ed-Dâya et de Chihâb-ed-dîn, forma une expédition qui vint ravager l'ʿOman, assiégeant les villes et amenant une grande famine dans le pays.

De même, peu d'années après, le chef de la petite principauté d'Hormuz, qui était d'origine arabe, l'émir Maḥmoûd ben Aḥmed el-Koûsî, qui avait reconnu la suzeraineté de l'Empire mongol, vint ravager l'ʿOman, fut repoussé, mais n'en continua pas moins à se considérer comme le maître de la côte nord-est de l'Arabie. Débarqué à Kalhât, il attira dans son parti les chefs bédouins des environs, s'empara de Zhafâr qu'il pilla et faillit voir périr son armée égarée dans les sables. Les restes de l'expédition furent massacrés par les Arabes, et les tombes des soldats, près de Kalhât, se voyaient encore au milieu du dix-neuvième siècle : on les appelait les tombeaux des Turcs, ce qui montre que le prince d'Hormuz avait à sa solde des mercenaires turcs venus de l'Asie centrale avec les armées mongoles.

Le seul fait digne de remarque qui puisse être relevé du temps de la domination des Banou-Nebhân, c'est l'introduction du manguier, qui depuis est resté acclimaté dans la région ; elle est attribuée à El-Fellâḥ ben el-Moḥsin, dont la capitale était Makniyât, petite ville ruinée décrite par Wellsted et détruite par les Wahhâbites en 1800 ; ce roi doit peut-être son nom, ou plutôt surnom, d'el-Fellâḥ (le cultivateur) à ses préoccupations d'ordre agricole ; il protégeait aussi les poètes, ce qui a toujours été fort bien vu en Arabie.

Les troubles qui marquèrent la fin de la domination des Banou-Nebhân et la tyrannie qu'ils exerçaient sur la population amenèrent celle-ci à rétablir les fonctions d'imam dans la tribu d'Azd (vers 839-1435). Sous le règne d''Omar ben el-Khattâb, descendant de Châdhân ben Çalt, les propriétés des Banou-Nebhân, provenant de pillages et d'exactions et qui ne pouvaient être rendues à leurs propriétaires légitimes, décédés, disparus, ou sans héritiers, furent toutes confisquées au profit du *béït-el-mâl*, trésor commun des pauvres, dont l'administration est laissée à la discrétion de l'imam (887-1482).

Un gouvernement stable ne s'installa que par l'accession au trône de Nâçir ben Mourchid ben Soltân (1034-1624), de vieille souche arabe primitive et qui était de secte ibâdite. Quand il fut élu, certaines villes fortifiées de l'intérieur étaient entre les mains de chefs indépendants qui portaient le titre de *mélik*, « rois » ; d'autres se gouvernaient elles-mêmes ; sur la côte, le port de Lâwa était le seul resté libre, tous les autres ayant été conquis sur le prince de Hormuz par les Portugais, commandés par Albuquerque, en 1508. La plupart des villes de l'intérieur, dont la population était lasse de la longue anarchie qui l'avait ruinée, reconnurent immédiatement le pouvoir du nouveau chef ; les autres furent réduites par la force. Ses succès le mirent en contact avec les possessions portugaises. De fortes garnisons défendaient les principaux ports, Masqaṭ, el-Maṭraḥ, Çoḥâr, Qaryât ; les stations de moindre importance étaient laissées au pouvoir des indigènes qui s'organisaient comme ils l'entendaient, moyennant le payement d'un tribut annuel.

Malgré les secours fournis, en armes et en munitions, aux habitants de Lâwa, à quinze milles au nord de Çoḥâr, ceux ci furent contraints de se rendre à l'imam Nâçir, qui, enhardi par le succès, envoya une armée considérable attaquer les garnisons portugaises de Masqaṭ et d'el-Maṭraḥ. Finalement, il ne resta aux dominateurs étrangers que les châteaux forts qui commandaient ces villes, ainsi que celle de Çoḥâr ; et il fallut payer tribut pour continuer à occuper Masqaṭ.

La politique de l'imam Nâçir était surtout dirigée contre

l'occupation de la côte par les étrangers: il s'empara de Djoulfâr, aujourd'hui Râs el-Khéïma, défendue par une garnison mixte de Persans d'Hormuz et de Portugais ; il fit construire un fort sur la côte près de Çoḥâr et tenta en vain de prendre la citadelle de cette ville ; il profita de ce que les Portugais de Masqaṭ avaient refusé de payer le tribut pour envoyer une expédition contre eux ; cette attaque, il est vrai, n'alla pas plus loin qu'el-Maṭraḥ, mais elle contraignit la garnison chrétienne à admettre certaines conditions désagréables, telles que la reddition de certains postes militaires à el-Maṭraḥ, la remise des fortifications extérieures de Masqaṭ, la liberté du commerce sur la côte et le payement régulier du tribut. Enfin, Çoûr et Qaryât tombèrent entre ses mains. Certains troubles marquèrent la fin de son règne, mais il vainquit les rebelles, et à sa mort (1059-1649), il était le maître entier de la région, à la seule exception des dernières possessions portugaises, Masqaṭ, el-Maṭraḥ et la citadelle de Çoḥâr. Il avait régné vingt-six ans ; sa popularité était due à sa piété plus qu'à sa frugalité qui frisait la parcimonie.

Son cousin, Solṭân ben Séïf, qui lui succéda, continua la politique de son prédécesseur et s'occupa de pourchasser les derniers Portugais ; il réussit à prendre d'assaut Masqaṭ, un dimanche, alors que la garnison se reposait et s'amusait ; il avait été prévenu par un Banian, nommé Naroûtem, qui semble avoir été l'agent général de la garnison chrétienne ; les deux forts extérieurs furent pris de la même façon ; un Portugais, nommé Cabreta, à la tête d'un petit groupe de défenseurs, essaya de reprendre la ville, mais il succomba sous le nombre. Deux navires portugais qui croisaient dans les environs furent pris à l'abordage au moyen de canots, et l'équipage massacré. Mis en goût par ces succès extraordinaires, Solṭân ben Séïf ne craignit pas d'envoyer des navires attaquer les possessions portugaises de l'Inde, sur la côte de Gudjerate, Diu et Dâman, et en rapporter un butin considérable où l'on remarquait les vases d'or et d'argent enlevés aux églises. Ensuite il s'occupa de développer le commerce et d'envoyer des agents en divers pays pour s'y pro-

curer les armes et les chevaux dont il avait un pressant besoin, n'hésitant pas à dépenser pour cet objet des sommes considérables, ainsi que pour élever la citadelle construite dans la ville de Nezwa. Il mourut en 1079 (1668), date probable ; on le surnommait *Çâhib el-kâf,* « le maître de la lettre *kâf* », soit parce qu'on lui attribuait des connaissances en alchimie (dont la lettre initiale est en arabe un *kâf*, *kîmiyâ*), soit parce que les étrivières de la selle de son cheval étaient marquées de cette même lettre. Il se promenait volontiers seul, sans escorte, au milieu du peuple et conversait avec les gens du commun.

Son fils Bel'arab voulut encourager et développer l'instruction et il fonda dans cette intention un collège à Yabrîn, où il avait établi sa résidence. Son règne fut troublé par les compétitions que lui suscita son frère Séïf, soutenu par les gens de loi, *faqîhs* et chéïkhs. Il s'ensuivit une guerre civile ; la population se trouva partagée en deux factions d'abord sensiblement égales ; mais le parti de Séïf grossit rapidement et la plupart des forteresses tombèrent en son pouvoir, à l'exception de Yabrîn. On avait surnommé Bel'arab (ce qui signifie proprement « le fils des Arabes ») d'abord Abou'l-'Arab (le père des Arabes) à cause de sa générosité, puis au milieu des troubles, ce sobriquet devint Bélâ'l-'Arab (le malheur des Arabes) : on l'appela le boucher, tandis que son adversaire méritait le surnom de « fouet ».

Quoi qu'il en soit, Séïf tenait son frère bloqué dans la citadelle de Yabrîn, lorsque celui-ci mourut subitement. Resté seul maître, Séïf expulsa les Portugais de Mombâsa, de l'île de Pemba, de Kilwa et des autres établissements que l''Oman avait jadis fondés sur la côte orientale de l'Afrique (1698) et qui étaient aux mains des chrétiens depuis 1503. Quatre ans auparavant (1694), une expédition partie de l''Oman était venue ravager l'île de Salsette, près de Bombay ; un an après, le radjah du Carnatic avait vu, sans pouvoir se défendre, prendre et brûler les deux villes de Barsalore et de Mangalore. Séïf était, en même temps qu'un guerrier entreprenant, un habile administrateur ; il rendit

à la vie et à la prospérité une grande partie du pays, en y faisant creuser des canaux souterrains d'irrigation (*faldj*) et planter des dattiers et des cocotiers ; il était devenu très riche et possédait le tiers de tous les dattiers de l'ʿOman. Il avait adopté Rastâq pour sa résidence, et c'est là qu'il mourut le 3 ramaḍân 1123 (4 oct. 1711), laissant le pouvoir à son fils Solṭân II ben Séïf.

Celui-ci transporta sa résidence à El-Ḥazm et enleva l'île de Baḥréïn aux Persans, qui l'occupaient depuis que Châh-ʿAbbâs Ier, en 1622, en avait chassé, avec l'aide de navires appartenant à la Compagnie des Indes, la garnison mixte de Portugais et de soldats d'Hormuz. A sa mort, on fut embarrassé pour lui trouver un successeur; le parti populaire préférait son fils Séïf, qui n'était qu'un enfant; les gens instruits faisaient remarquer qu'un enfant ne pouvait exercer les fonctions d'imam, présider à la prière, et proposaient le choix de son frère aîné Mohennâ. Craignant un soulèvement, le chéïkh ʿAdî-ben-Soléïmân, qui paraît avoir été le personnage le plus influent à cette époque, s'avisa d'une ruse : il commença par proclamer Séïf, non en qualité d'*imâm*, mais en lui donnant la qualification d'*amâm* (ce qui signifie « devant »), puis, peu de temps après, Mohennâ fut introduit subrepticement dans la citadelle et déclaré imâm par les chefs (1131-1718).

Mohennâ était un véritable administrateur; il commença par constituer Masqaṭ en port franc par le moyen de l'abolition des douanes et autres taxes auxquelles le commerce était soumis, ce qui améliora immédiatement les conditions économiques du pays. Mais son règne, malgré cela, fut fort court; sa propre tribu, les Yaʿroûba, et les habitants de Rastâq voulaient pour chef Yaʿrob, fils de Belʿarab, et ils conspirèrent pour l'élever sur le trône; ils s'emparèrent de Masqaṭ, et Mohennâ, aux appels de qui la population restait indifférente, sinon hostile, s'enferma dans la citadelle de Rastâq; ensuite, se fiant à une promesse de pardon, il rendit la place, mais il fut bientôt arrêté et assassiné dans sa prison (1133-1720). Yaʿrob se déclara d'abord régent pour le compte de son cousin, le jeune Séïf, puis il se fit proclamer

imam l'année suivante, sur un jugement du qâḍi, qui l'absolvait du crime de rébellion et le dispensait de restituer les biens qu'il avait acquis, sous le prétexte que le repentir absout le pénitent.

Dans ces déplorables conditions, Ya'rob ne pouvait pas espérer voir son pouvoir s'établir sans conteste. Les partisans du jeune Séïf n'avaient pas perdu tout espoir. Celui-ci était à Nezwa, sous la tutelle de son oncle Bel'arab ben Nâçir, qui, sur les sollicitations des mécontents, réussit à se mettre d'accord avec la tribu des Hinâï et avec leur aide chassa de Rastâq le gouverneur de l'imam. D'autres villes ayant pris son parti, Ya'rob dut se réfugier dans la forteresse de Nezwa; le qâḍi 'Adî-ben-Soléïmân fut assassiné à Rastâq et son cadavre traîné à travers les rues; Ya'rob, sur l'intervention de plusieurs chefs, évacua Nezwa et se retira dans le fort de Yabrîn, où on le laissa tranquille.

Domination des Banou-Ghâfir. — Séïf II ben Solṭân était redevenu, pour bien peu de temps, imam sous la régence de son oncle Bel'arab. Quand les chefs des tribus vinrent apporter leurs félicitations et leurs hommages, le régent Bel'arab reçut froidement le chef des Banou-Ghâfir, Moḥammed ben Nâçir, et lui fit même des menaces. Effrayé par cette réception, ce chef entra en correspondance avec l'imam déposé Ya'rob et incita les habitants de Behlâ à se révolter. Après diverses vicissitudes, Moḥammed ben Nâçir s'empara de Rastâq ainsi que de la personne du jeune Séïf, qu'il détint en qualité d'otage et obligea à le suivre dans ses déplacements. Moḥammed ben Nâçir devint ainsi le maître de tout l''Oman, à l'exception de Masqaṭ et du fort de Barqa; Ya'rob, pour lequel il combattait, venait de mourir à Nezwa, et Moḥammed restait seul en face de Khalaf ben Moubârek, surnommé Qoçayyir, « le courtaud », qui avait groupé, pour résister, toutes les forces des Hinâï; il se jeta dans Barqa, où il fut assiégé par Moḥammed ben Nâçir; mais, malgré la présence de quelques pièces de canon que, faute d'affûts, l'on faisait glisser sur le sol, les assiégeants durent se retirer par manque de provisions et s'en retourner à Rastâq, au bout de quatre mois.

Moḥammed ben Nâçir, guéri de la variole qui l'avait atteint à la suite de ces événements, fut élu imam à Nezwa six jours avant la fin de moḥarrem 1137 (2 oct. 1724); mais loin de lui valoir des auxiliaires, cette élévation au rang suprême ne fit que lui susciter de nouveaux ennemis. Son adversaire, Khalaf ben Moubârek, n'était nullement découragé; déjà, profitant d'une absence de Moḥammed ben Nâçir, il s'était emparé de Rastâq, de Nakhl et de Çoḥâr; mais après six mois consacrés à recruter de nouvelles forces, Moḥammed reprit l'avantage, et ses succès contribuèrent à lui faire accorder le rang d'imam. Il essaya de s'emparer de Çoḥâr; Khalaf, ne pouvant arriver à le combattre en rase campagne, s'avisa d'un stratagème. Il inventa un agriculteur persan qui accusa deux hommes de chacune des trois principales tribus du nord d'être entrés sans droit sur ses champs; le litige porté devant l'imam, celui-ci ordonna de soumettre les soi-disant coupables à la bastonnade; leurs tribus ayant pris parti pour les condamnés quittèrent, la même nuit, le camp de Moḥammed. Néanmoins celui-ci fit face à l'attaque de Khalaf avec les troupes qui lui restaient, et mit celles-ci en déroute; Khalaf fut tué dans la lutte; puis Moḥammed ben Nâçir, poursuivant son avantage, pensa enlever la forteresse d'assaut, mais une balle partie des remparts mit fin à son existence mouvementée.

On réussit à cacher pendant trois jours le trépas des deux chefs; mais enfin tout se découvrit, les troupes que Moḥammed ben Nâçir avait levées dans l'ʿOman rentrèrent dans leurs foyers, et la ville de Çoḥâr ouvrit ses portes à Séïf ben Solṭân que Moḥammed emmenait toujours avec lui; de là il se rendit à Rastâq et à Nezwa, où le qâḍi le reconnut cette fois comme imam, parce qu'il avait enfin atteint l'âge légal (1er ramaḍan 1140 = 2 avril 1728).

A peine rétabli dans sa dignité jusque-là contestée, Séïf ben Solṭan apprit que son cousin Belʿarab ben Ḥimyar venait d'être élu imam par les habitants de la contrée de Zhâhira. Sentant, après deux ou trois essais infructueux, qu'il ne pouvait venir à bout de son dangereux rival, il se résolut à engager des mercenaires Béloutchis, armés de

mousquets, qui furent néanmoins taillés en pièces. Il eut alors recours à Nâdir-châh, qui venait de prendre en mains le gouvernement de la Perse sous le titre de Tahmasp-qouli-khan.

Séïf ben Solṭan se trouvant sans conseillers, on lui recommanda un négociant nommé Aḥmed ben Sa'îd, de la famille des Âl-Bou-Sa'îd, qui était un honnête homme : chargé d'administrer la ville de Çoḥâr, il s'attira l'estime et l'admiration des habitants. Séïf le soupçonna d'une ambition démesurée et voulut s'assurer de sa personne ; Aḥmed ben Sa'îd, prévenu du destin qui l'attendait, retourna immédiatement à Çohâr, où il se sentait en sécurité. Séïf équipa quatre navires de guerre qu'il envoya en observation devant le port, sans succès. Enfin une réconciliation intervint, à la demande des chefs. Il était temps : les Persans venaient de débarquer à Bender-Fakkân (1149-1737). Aidé de ses nouveaux auxiliaires, Séïf alla attaquer l'imam rival, Bel'arab ben Ḥimyar, dans sa province de Zhâhira et le défit ; mais les excès auxquels les Persans se livrèrent décidèrent Séïf à se séparer de ces dangereux auxiliaires et à retourner à Masqaṭ ; les Persans, de leur côté, ayant reçu des renforts de Chirâz, continuèrent leurs succès et s'avancèrent dans l'intérieur, en s'emparant des principales villes, dont Nezwa, l'ancienne capitale ; ils s'en retournèrent par Masqaṭ, qu'ils occupèrent, sauf les deux principaux forts. A la suite de cette expédition, les Banou-Ghâfir décidèrent Bel'arab ben Ḥimyar à résigner son pouvoir entre les mains de Séïf, de manière à lutter efficacement contre les Persans devenus l'ennemi commun de tous les 'Omanites.

Divers insuccès induisirent les Persans à quitter l''Oman, à l'exception des forces qui assiégeaient Çoḥâr. Tout changea brusquement par la proclamation d'un nouvel imam à Nakhl (1150-1738) : c'était Solṭân ben Mourchid, de la famille des Ya'rouba, qui chassa Séïf de place en place et s'empara même de Masqaṭ. Séïf s'adressa de nouveau aux Persans, leur promettant la possession de Çoḥâr dont ils poursuivaient le siège ; ceux-ci détachèrent un corps expéditionnaire sur Masqaṭ, prirent la ville et les forts avoisinants, mais ne

les remirent pas à l'imam, qui, se voyant ainsi traité, les quitta brusquement pour se retirer à El-Ḥazm, où il devait bientôt mourir. Son compétiteur, Solṭân ben Mourchid, fut mortellement blessé en essayant de faire lever le siège de Çoḥâr par les Persans. La belle défense de cette ville était due à Aḥmed ben Saʿïd; les Persans, découragés par la longueur du siège, conclurent une convention pour permettre à leurs troupes de regagner sans dommage la côte du Fârs.

Aḥmed ben Saʿïd ne se contenta pas de ce succès. Il se présenta devant Barqa, où il vit les portes s'ouvrir devant lui; il trouva le moyen de bloquer les Persans dans Masqaṭ en y rétablissant les douanes; ceux-ci ayant envoyé Médjîd ben Solṭân, proche parent de Séïf ben Solṭân, demander au Châh de Perse l'autorisation de lui remettre Masqaṭ, la réponse du Châh tomba au retour entre les mains d'Aḥmed ben Saʿïd, qui s'en servit pour se faire remettre les forts de Masqaṭ par la garnison : celle-ci crut qu'il agissait au nom de Médjîd. Enfin il offrit aux Persans, avant leur départ, une grande fête à Barqa, à la fin de laquelle la population soulevée procéda à un massacre général; les Iraniens qui échappèrent furent embarqués dans des navires, auxquels l'équipage mit le feu en pleine mer, en se sauvant à la nage. Aḥmed mit le comble à son indigne trahison en faisant mettre à mort les cinquante officiers qu'il avait eu le soin de tenir à l'écart de leurs troupes, le jour du grand massacre de Barqa.

Dynastie des Imams Saʿîdites. — Aḥmed fut acclamé partout comme le sauveur de la patrie et élu imam par un conseil de chefs tenu à Rastâq (1154-1741). Le premier soin d'un homme rompu à la pratique des affaires par l'exercice de sa première profession, celle de négociant, fut de chercher à organiser le pays qui l'appelait à sa tête et d'édicter des règles financières et judiciaires. Il conserva la direction des affaires militaires et confia à un délégué le soin de s'occuper de la marine. Il constitua une armée permanente, destinée à former la garnison de Rastâq, et composée de 1.100 nègres et de 1.000 soldats engagés volontairement; chaque soldat avait, comme monture, un chameau ou un

cheval. Quand il sortait en pompe, il était précédé de quatre drapeaux.

Les mécontents suscitèrent contre lui Bel'arab ben Ḥimyar, que nous avons vu plus haut abdiquer en faveur de son cousin Séïf ben Solṭân. Pour éprouver la fidélité des chefs, Aḥmed s'avisa d'un stratagème ; il disparut de la scène et alla se cacher quelque temps dans la hutte d'une vieille femme. Le bruit de sa mort suffit pour que Bel'arab allât assiéger Nezwa à la tête de vingt mille hommes. Sachant à quoi s'en tenir, Aḥmed réapparut brusquement, gagna Çoḥâr de nuit, leva toutes les tribus fidèles et livra à son adversaire un combat où celui-ci trouva la mort.

Une autre entreprise montra que le nouvel imam ne reculait devant aucune difficulté et était capable d'entreprendre de vastes desseins. La ville de Baçra, sur le Chaṭṭ-el-'Arab, venait d'être prise par les Persans (1170-1756) ; à la sollicitation de ses habitants, il partit à la tête d'une flotte de dix navires convoyée par une flotille de boutres sur lesquels il avait chargé dix mille hommes, brisa la chaîne de fer tendue en travers du fleuve et défit complètement les adversaires de l'Empire ottoman. Aussi le Sultan, en récompense, lui affecta une pension, qui était encore régulièrement servie par le gouverneur de Baçra à la fin du dix-neuvième siècle. Les sources turques ne font pas allusion à ce concours prêté par les 'Omanites à la reprise de Baçra par les Ottomans.

Le navire qui avait brisé la chaîne du Chaṭṭ se nommait *er-Raḥmânî*. Il ne tarda pas à être envoyé à Mangalore pour demander la raison qui avait empêché les provisions de riz d'atteindre l''Oman cette année-là ; l'envoyé fut reçu avec honneur par Tipou-Çâḥib, qui remplaçait son père Haïder-Alî, lieutenant du Grand-Mogol Châh-'Âlam dans le Carnatic, et lui apprit que les pirates établis sur la côte du Malabar avaient coupé la route au convoi ; le navire 'omanite, muni d'un pilote par les autorités locales, alla attaquer les pirates dans leur repaire et tua leur chef.

La province d'ezh-Zhâhira, située dans l'intérieur, ne reconnaissait que nominalement le pouvoir de l'imam. La

tribu des Ghâfiris y jouissait d'une influence considérable, et l'un de ses membres, Nâçir ben Moḥammed, dont le père avait été gouverneur de la contrée de Baḥréïn du temps de Solṭân ben Séïf et en avait été chassé par les Persans, se révolta ; l'imam lui opposa les levées ʿomanites, auxquelles il adjoignit des Béloutches et des sectaires Zidgâls, qu'il avait été enrôler sur la côte du Mekrân ; malgré cet appoint, il fut battu ; sa défaite fut suivie d'une réconciliation qui laissait le chef Ghâfirî à la tête de la province, moyennant la reconnaissance platonique de la suzeraineté de l'imam.

Deux des principales forteresses étaient au pouvoir de la tribu de Yaʿroûba, Nakhl et el-Ḥazm ; deux tentatives pour les réduire se terminèrent par des désastres. Ces insuccès furent suivis à bref délai par la révolte de deux de ses fils, Séïf et Solṭân, qui s'étaient déjà emparés par surprise du fort de Barqa, et s'étaient vu pardonner ; mais cette fois ils s'introduisirent dans les forts situés à l'est et à l'ouest de Masqaṭ, et qui dominent la ville. Les cadis étant intervenus, le père et les fils se réconcilièrent, ces derniers étant laissés en possession de leurs châteaux. Un an plus tard, ces deux fils se saisirent de leur frère aîné Saʿîd et résistèrent à leur père qui vint les assiéger. Saʿîd fut délivré par un serviteur qui réussit à s'échapper du fort de l'est ; mais quand les deux fils rebelles apprirent que les Arabes du Nord avaient investi Rastâq, pris de peur que cette intervention ne fût fatale à leur propre prétention, ils firent la paix avec leur père ; ce qui suffit pour que les Arabes du Nord s'en retournassent chez eux.

Aḥmed mourut après un règne de trente-quatre ans (dhou'l-qaʿda 1188 = janvier 1775). S'il avait été heureux au début de sa carrière en parvenant à délivrer l'ʿOman des envahisseurs étrangers, ce qui du reste lui valut son élévation à la dignité d'imam, il n'en fut pas de même avec ses compétiteurs, soit qu'ils appartinssent à la famille de Yaʿrouba qui avait si longtemps régné, soit à celle de Ghâfir, qui tenait une partie importante du haut pays. En réalité il ne put les soumettre et dut se contenter de conclure avec eux des paix hâtives, ce qui était gros de menaces pour

l'avenir du pays. Il y eut également à ce moment un changement dans l'ordre de dévolution des pouvoirs de l'imamat. Ces fonctions, qui étaient électives à l'origine, en vertu des principes mêmes de la secte khâridjite, avaient conservé ce caractère même du temps des Yaʿrouba ; car, s'il est vrai que le successeur du souverain était pris parmi ses fils, sa nomination n'en était pas moins due à l'élection. A partir d'Aḥmed ben Saʿîd, la succession s'opère en ligne directe ; mais comme ce principe est loin d'être généralement admis, c'est encore une nouvelle cause de discorde qui vient s'ajouter aux autres motifs de troubles, déjà fort nombreux.

Les chefs et le peuple auraient voulu voir monter sur le trône Hilâl, l'aîné et le plus intelligent des fils d'Aḥmed : malheureusement il était aveugle, à raison d'une cataracte ; pour la guérir, il se rendit dans le Gudjerate où il mourut. Cette incapacité fit choisir à sa place son frère cadet, Saʿîd, qui fut reconnu par tout le pays, sauf quelques villes, et continua d'avoir sa résidence à Rastâq, bien que Masqaṭ commençât dès lors à devenir une grande et importante cité. La population se fatigua vite d'un souverain ami des innovations et des monopoles ; par deux fois on essaya de le déposer, mais sans succès, pour le remplacer par son frère Qaïs, qu'il avait chargé de gouverner Çoḥâr ; son fils Ḥâmid, au contraire, réussit à obtenir la possession de Masqaṭ et réduisit son père à n'être plus qu'un imam de rang, non de fait ; il fut, d'ailleurs, le dernier à porter ce titre : depuis lors, les souverains de l'ʿOman sont désignés simplement sous l'appellation de *sèyyid* « seigneur ». C'est Ḥâmid qui transporta à Masqaṭ la capitale de l'ʿOman. Son règne de dix ans fut tranquille et ne fut guère marqué que par un dissentiment qui le sépara de son oncle Séïf, qui partit pour la côte orientale d'Afrique, dans l'idée probable d'en déposséder son neveu ; Ḥâmid le suivit jusqu'à Lâmo, mais là il apprit la mort de Séïf. A son retour il eut maille à partir avec son autre oncle Solṭân, mais la dispute se termina par une réconciliation. Ḥâmid fut enlevé par la variole à Masqaṭ (18 redjeb 1206 = 13 mars 1792).

A la mort de son fils, Saʿîd reprit les fonctions d'imam

dont il n'avait plus que le titre, mais ce ne fut que pour peu de temps; car son indolence, qui le maintenait dans sa résidence de Rastâq, permit à son frère Solṭân, à son fils Aḥmed, à son neveu ʿAlî ben Hilâl de lutter les uns contre les autres pour le pouvoir effectif. Solṭân enleva d'abord Barqa à ʿAlî, puis marcha sur Masqaṭ où la population était en majorité de son parti; il n'eut pas de peine à s'emparer des forts et obtint même que Saʿîd ne bougerait pas, ayant fait croire à son frère aîné Qaïs, gouverneur de Maṭraḥ, qu'il avait pris Masqaṭ pour le compte de celui-ci, et l'ayant poussé à menacer Saʿîd d'une intervention. Une réconciliation intervint; mais Solṭân n'en discontinua pas ses sourdes manœuvres, et il parvint à s'emparer de nouveau des forts de Masqaṭ qu'il avait dû rendre, et même de la citadelle de Maṭraḥ, apanage de son frère Qaïs.

C'était un peu fort; Qaïs s'allia avec Moḥammed ben Khalfia, le gouverneur de Masqaṭ, victime des ruses de Solṭân; celui-ci fit allumer des feux sur les montagnes pour faire croire à la présence de forces considérables, et détacha, par de fallacieuses promesses, les alliés l'un de l'autre, de sorte qu'en peu de temps il resta seul maître de la situation.

Vers ce temps la Compagnie des Indes commença à entrer en relations avec les autorités de l'ʿOman. Le premier traité fut conclu avec Solṭân le 12 août 1798; il prévoyait l'établissement d'une factorerie anglaise et d'une garnison à Gomroûn (Bender-ʿAbbâs). Un second acte, en date du 18 janvier 1800, porte la signature de John Malcolm et prévoit l'établissement à Masqaṭ d'un résident anglais.

Solṭân, continuant ses entreprises, enleva les ports de Sowaïq et de Maçnaʿa à son frère Saʿîd et conquit les îles de Kichm, Hormouz et Baḥréïn; cette dernière conquête ne fut pas de longue durée, car la tribu d'el-ʿOttoûb, qu'il avait chassée, revint et chassa à son tour son fils aîné Sâlim qu'il avait installé comme gouverneur: ce fut le signal d'un grand massacre des habitants, qui étaient Chîʿites.

C'est à ce moment que les Wahhâbites envahirent l'ʿOman. Saʿoûd avait été remplacé en 1765 par son fils ʿAbd-el-ʿAzîz,

bouillant et entreprenant, qui voulut compléter les conquêtes de son père en attaquant les frontières que celui-ci avait respectées, celles du Baḥréïn et de l''Oman. Une sommation fut bientôt accompagnée de l'envoi d'une expédition de cavalerie commandée par un esclave nubien nommé El-Ḥarîk, qui réduisit les tribus du Nord et la province d'ezh-Zhâhira en y levant le *zakât* et en menaçant de là les villes de la côte.

Ces menaces n'empêchèrent pas Solṭân d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, mais à son retour il apprit les entreprises des Wahhâbites sur le port de Sowaïq. Un conseil tenu à Barqa ordonna une levée en masse des tribus devant laquelle El-Ḥarîk n'eut rien de plus pressé que de regagner le Nedjd. Solṭân était ainsi maître de la situation, lorsqu'il périt de la façon la plus inattendue, au retour d'une visite qu'il avait été faire à Baçra. Il quitta son navire au large de Lindja en Perse et descendit dans un petit côtre, probablement pour se rendre à Bender-'Abbâs ; au milieu de la nuit il fut rencontré par trois barques montées par des Chowéïhis, tribu du cap Mosandim, qui le défièrent ; on remit le combat à la pointe du jour, et Solṭân, par ses prodiges de valeur, était sur le point de l'emporter sur ses adversaires quand l'un de ceux-ci l'abattit d'un coup de fusil (13 cha'bân 1219 = 20 nov. 1804).

Sa'îd était toujours imam en titre à Rastâq, mais le pays était divisé en principautés innombrables, sans compter que les Wahhâbites tenaient garnison à El-Béréïmî, d'où ils se répandaient sur tout le pays. Les deux fils de Solṭân, Sâlim et Sa'îd, régirent conjointement l''Oman en qualité de *séyyids*. Des conspirations, des luttes entre cousins, des assassinats troublèrent leur gouvernement. Ils songèrent à solliciter l'appui de la Perse, et Sâlim, envoyé par son frère Sa'îd qui assumait plus particulièrement le pouvoir, alla trouver Feth-'Ali-Châh à Chirâz. Celui-ci accorda les trois mille cavaliers qu'on lui demandait ; la dépense en était entièrement à la charge de l''Oman ; ces troupes furent embarquées à Bender-'Abbâs et allèrent camper près du fort de Barqa. Là, elles virent passer devant elles une expédition

des Wahhâbites venus du Baḥréïn et luttèrent trois jours sans avantage marqué; le flot des envahisseurs passa outre et alla piller la région de Masqaṭ.

A cette époque se place la première intervention anglaise. Déterminée à restreindre la piraterie des Qawâsim, que leur chef Ḥasan ben Raḥma menait jusque sur les côtes de l'Inde, la Compagnie des Indes fit bombarder Râs el-Khéïma, l'ancienne Djoulfâr (12 nov. 1809); la citadelle fut prise le lendemain et le chef des pirates emmené en captivité.

Le séyyid Saʿîd n'hésita pas à réclamer la coopération des Anglais; avec leur aide, il s'empara du fort de Chinâs d'où partaient les razzias qui ruinaient le territoire de Çoḥâr (1er janvier 1811). Après la remise du fort à Saʿîd, les Anglais se rembarquèrent et conseillèrent à leurs alliés d'en faire de même; ceux-ci, n'ayant pas suivi cet avis, furent surpris par Moṭlaq el-Moṭaïrî, commandant les Wahhâbites, et mis en déroute. Les Wahhâbites étaient en passe de conquérir l'ʿOman tout entier; les Anglais ne voulaient pas intervenir, pour ne pas soulever un conflit avec les puissants dominateurs de l'Arabie centrale. Il fallut se soumettre et Saʿîd paya aux envahisseurs une *zakât* (dîme aumônière) de 40.000 talaris, dont le versement devait se renouveler chaque année.

Le succès de l'expédition des troupes égyptiennes contre les Wahhâbites, la mort de Saʿoûd en 1814 et la destruction de Derʿiyyé en 1818 sauvèrent l'ʿOman de ses persécuteurs. Le Séyyid Saʿîd se sentit bientôt suffisamment fort pour entreprendre, en 1816, une expédition contre l'île de Baḥréïn que l'ʿOman avait jadis possédée, mais il fut repoussé par les Banou-ʿOṭṭoûb; il y perdit son jeune frère Ḥâmid et plusieurs de ses principaux lieutenants. Une nouvelle expédition anglaise, commandée par le général Keir, partit de Bombay pour détruire les pirates de Râs-el-Khéïma et y réussit avec le concours de Séyyid Saʿîd; ce succès décida les chefs des Arabes de la côte à conclure un traité de paix (8 janv. 1820). Les alliés furent moins heureux dans leur entreprise contre les Arabes de Djaʿlân, qui avaient renoncé aux croyances ibâḍites pour adopter celles des Wahhâbites; les cipayes,

avec huit canons, appuyés par deux mille Bédouins commandés par Séyyid Saʿîd, furent battus à l'attaque des positions ennemies, malgré la valeur déployée par le chef ʿomanite qui fut blessé à la main d'un coup de feu (9 nov. 1820). Cette défaite fut vengée l'année suivante par Sir Lionel Smith.

C'est à ce moment que se place la mort de l'imam Saʿîd, oncle du Séyyid Saʿîd et qui fut le dernier chef de l'ʿOman qui porta ce titre ; son neveu, qui était en réalité le chef de l'État depuis la mort de son père Solṭân, son frère Sâlim n'ayant joué qu'un rôle secondaire, se fit appeler uniquement *séyyid*.

Consolider les établissements de l'ʿOman sur la côte orientale d'Afrique fut, de 1829 à 1844, le principal objet des préoccupations de Séyyid Saʿîd. Il visita Zanzibar et mena de là trois attaques contre Mombâsa, dont il finit par s'emparer; il fut moins heureux avec Sîwî, près de Brâwa, place devant laquelle ses troupes éprouvèrent de grandes pertes à deux reprises, de sorte qu'il fallut renoncer à la réduire. Les fréquentes absences de Séyyid Saʿîd affaiblirent son autorité dans l'ʿOman et amenèrent des désordres. Les Qawâsim relevèrent la tête et s'emparèrent de plusieurs ports; Ḥamoûd ben ʿAzzân prit Çoḥâr et Hilâl ben Moḥammed Sowaïq; l'apparition d'une escadre anglaise vint à propos apporter aux autorités de l'ʿOman le prestige qui commençait à les abandonner. Mais il fallut compter encore une fois avec les Wahhâbites, qui sous l'impulsion de Turkî ben Saʿoûd, s'étaient ressaisis et tendaient à dominer la côte nord-est de l'Arabie; Saʿîd se vit contraint de conclure avec eux un traité moyennant le payement d'un tribut.

Le Séyyid Ḥamoûd ben ʿAzzân, qui tenait la ville de Çoḥâr, profitant de ce que le gouverneur de Rastâq, en l'absence de Saʿîd, avait été assassiné pendant qu'il dormait dans une mosquée, tenta de s'emparer de l'ancienne capitale de l'ʿOman et y réussit par un coup de main. Il ne fut pas facile de le réduire. Saʿîd, ne pouvant pas compter sur ses troupes, eut recours à de dangereux auxiliaires, les Bédouins du nord; mais quand il les vit arriver à son appel

en masses énormes, il prit peur et préféra s'arranger avec Ḥamoûd et renvoyer les Bédouins dans leur pays, même au prix d'un grand sacrifice pécuniaire (1834). Deux ans plus tard, il essaya de nouveau de s'en prendre à Ḥamoûd et fit appel, pour cela, au concours des Wahhâbites. Çoḥâr fut assiégée par terre et par mer, mais le siège ne dura pas longtemps, car les habitants firent comprendre à Séyyid Saʿîd que le commandant du contingent wahhâbite entendait garder la ville, une fois prise, pour le compte de son maître, Faïçal ben Turkî. Toutefois Saʿîd arriva à ses fins par le concours d'un navire de guerre anglais qui amena Ḥamoûd à Masqaṭ, où il s'engagea par écrit à ne plus attaquer le Séyyid Saʿîd. Il tint quelque temps sa promesse; puis il voulut profiter de la mort du principal soutien de l'imam, Moḥammed ben Nâçir, pour développer son influence; mais il crut prudent, avant de rien entreprendre, de consulter les autorités anglaises; il se rendit à Bombay où on lui fit comprendre que son écrit était toujours valable et qu'il devait renoncer à ses visées ambitieuses.

Ḥamoûd se retira quelque temps de la vie mondaine et vécut comme un ascète, après avoir remis la place de Çoḥâr entre les mains de son fils Séïf; mais comme celui-ci refusa bientôt de lui payer même une part des revenus de la ville, Ḥamoûd, pour reprendre son pouvoir, n'hésita pas à faire assassiner son fils par quelques-uns de ses officiers (1849). Il ne jouit pas longtemps du fruit de son atroce forfait; le Séyyid Saʿîd, avec l'autorisation de l'Angleterre, le fit arrêter traîtreusement par son fils Thowéïni, gouverneur de Masqaṭ, et enfermer dans le fort de l'est où il ne tarda pas à succomber. Son frère Qaïs ben ʿAzzân le remplaça à Çoḥâr, mais il fut contraint peu après, devant le déploiement de forces considérables venues de l'intérieur, de céder la ville au Séyyid Saʿîd, moyennant le gouvernement de Rastâq et l'engagement de se conduire loyalement à l'avenir (1852). Les Wahhâbites, qui continuaient d'être suzerains de l'ʿOman et d'y percevoir le tribut stipulé, auraient voulu profiter de ces dissensions intestines pour se livrer à leurs exactions habituelles; le protectorat moral que l'Angleterre

avait dès lors réussi à établir dans le golfe Persique les empêcha de pousser à fond leurs entreprises.

Vers la fin de 1854, les Persans occupèrent Bender-ʿAbbâs et d'autres postes fortifiés sur la côte du Kirmân, en chassant les autorités de l'ʿOman qui avaient affermé ces localités depuis près de cent ans et les occupaient effectivement soi-disant pour le compte du châh de Perse. Le Séyyid Saʿîd considéra cette reprise violente comme une agression et réussit, au moyen de troupes commandées par son fils Thowéïni, à reprendre Bender-ʿAbbâs et d'autres places ; mais devant les forces amenées de l'intérieur sur l'ordre de Nâçir-ed-dîn Châh et dans l'impossibilité de faire venir des renforts de la côte d'Arabie, l'Angleterre ayant interdit aux petits chefs riverains de se livrer à des mouvements en armes, il conclut avec la Perse un traité désavantageux (chaʿbân 1272 = avril 1856) par lequel l'affermage était considérablement élevé, sa durée réduite à vingt ans, les îles d'Hormuz et de Kichm rendues définitivement à la Perse.

Séyyid Saʿîd ne survécut pas à cette humiliation ; il mourut au large des Seychelles, à bord du navire qui le conduisait à Zanzibar (19 octobre 1856). Il laissait quinze fils ; Mâdjid, le quatrième, se proclama son successeur, mais Thowéïni, l'aîné, était du vivant de son père gouverneur de l'ʿOman ; il se refusa à reconnaître son frère en qualité de souverain. Toutefois l'on s'arrangea ; Mâdjid, resté en possession de Zanzibar, admit de payer à son frère Thowéïni un subside annuel. Au bout de quelque temps, ce subside ayant cessé d'être versé, Thowéïni équipa une flotte considérable pour la côte d'Afrique ; le Gouvernement britannique s'interposa et fit admettre le vice-roi des Indes, Lord Canning, comme arbitre. L'élection ayant, après examen, été jugée la base de l'état politique dans les États de Mascate, le Séyyid Mâdjid fut reconnu comme souverain de Zanzibar et tenu de payer à son frère le subside admis à titre de compensation pour la cession des droits de Masqaṭ sur ses possessions de l'Afrique orientale (1862). Séyyid Turkî, gouverneur de Çoḥâr et troisième fils de Séyyid Saʿîd, avait été laissé en dehors de ces arrangements ; il se

révolta, et pour comprimer les tribus rebelles, Thowéïni fit encore appel aux Wahhâbites, qui prirent dans le pays une influence plus considérable encore. En 1864, ʿAzzân ben Qaïs, gouverneur de Rastâq, se révolta contre son souverain et reconnut la domination des Wahhâbites ; après le pillage de la ville de Soûr, pendant lequel un sujet britannique de l'Inde fut tué, le Gouvernement anglais, pour entraver le développement du pouvoir des Wahhâbites, fournit à Thowéïni des canons et des munitions et autorisa les chefs de la côte à répondre aux appels du Séyyid, à la condition de ne pas emprunter la voie de la mer. Un navire anglais parut devant el-Qaṭif et y détruisit quelques bateaux et un petit fort qui commandait l'entrée du port.

Thowéïni fut assassiné par son fils Sâlim, pendant son sommeil, avec l'aide de plusieurs complices, dont un Wahhâbite. Le Séyyid Turkî, emprisonné à Çoḥâr, fut mis en liberté par le résident politique anglais. Sâlim s'installa à Masqaṭ et chercha à rester en bons termes avec les autorités anglaises ; celles-ci le reconnurent, sous le prétexte que le parricide qui lui valait l'empire n'était pas dûment prouvé et que l'accusation ne reposait que sur les dires de son oncle Turkî, et pour la raison qu'étant reconnu par ses propres sujets, les étrangers n'avaient pas à se faire juge d'une cause qui échappait à leur juridiction.

L'appui de l'Angleterre sauva seul Sâlim des entreprises de son oncle Turkî ; après s'être emparé de Çoḥâr, celui-ci entra dans el-Maṭraḥ et allait tenter un coup de main sur Masqaṭ, lorsque l'apparition d'une frégate anglaise le fit renoncer à poursuivre son dessein ; il consentit à aller vivre dans l'Inde d'une pension que lui ferait son neveu Sâlim (1867). Une vaine tentative d'un cousin de celui-ci, le Séyyid Ḥâmid ben Sâlim, se termina par une réconciliation amenée par l'inconstance des tribus arabes de Djaʿlân et des chefs Hinâwî, qui hésitaient entre les deux partis. Peu de temps après, ʿAzzân ben Qaïs, parti de Rastâq, enlevait Barqa et s'introduisait dans Masqaṭ, laissant à Sâlim à peine le temps de se réfugier dans une des forteresses du port, en abandonnant son trésor aux envahisseurs. Le résident po-

litique anglais dans le golfe Persique, qui était alors le colonel Pelly, sollicité par Sâlim, ne put intervenir, d'après les ordres reçus de son gouvernement, et Sâlim n'eut d'autre ressource que de partir pour Bender-'Abbâs, d'où il dirigea quelques tentatives de restauration qui avortèrent.

Le Séyyid Turkî, pouvant compter être reconnu par la majorité du peuple, quitta Bombay avec l'autorisation du gouvernement de l'Inde et, avec l'appui des Wahhâbites, réussit à supplanter 'Azzân ben Qaïs ; il régna à partir de 1874. Assiégé dans Masqaṭ, en 1886, il s'y défendit grâce au concours de l'Angleterre. Son fils, le Séyyid Faïçal, lui succéda en 1888 ; un an après, il eut à lutter contre un prétendant, 'Abd-el-'Azîz. L'influence de l'Angleterre s'affermissait de plus en plus. Dès 1873, cette puissance s'était chargée du payement du tribut de Zanzibar ; en 1890, la France, liée par un traité de commerce (1846) et ayant convenu du respect réciproque de l'indépendance des territoires, renonça à défendre l'indépendance de cette dernière île, séparée des possessions continentales de l''Oman en Afrique placées sous la domination de l'Allemagne, mais maintint pour Masqaṭ les termes de la déclaration de 1862 ; ayant obtenu la concession d'un dépôt de charbons à Bender-Hiçâr, elle ne put s'y installer, une démonstration navale anglaise devant la capitale ayant obligé le Séyyid Faïçal à révoquer la concession accordée, qui fut remplacée par une autre de moindre valeur, située tout à côté de la ville de Masqaṭ. La question de la nationalité des boutres possédés par des protégés français a été récemment tranchée par une décision du tribunal de la Haye.

TABLE DES IMÂMS ET DES SÉYYIDS DE L'ʿOMÂN

IMÂMS

Djoulandà ben Masʿoûd	135-751
Mohammed ben ʿAffân	» »
El-Wârith ben Kaʿb	185-801
Ghassân ben ʿAbdallah	192-807
ʿAbd-el-Mélik ben Hamîd	208-824
Mohennâ ben Djaïfar	226-840
Eç-Çalt ben Mélik	237-851
Râchid ben en-Nadr	273-886
ʿAzzân ben Témîm	277-890
Mohammed ben Hasan	284-897
ʿAzzân ben el-Hizr	285-898
ʿAbdallah ben Mohammed	286-899
Eç-Çalt ben Qâsim	287-900
Hasan ben Saʿîd	287-900
El-Hawârî ben Matraf	292-904
ʿOmar ben Mohammed	300-912
Mohammed ben Yézîd	» »
Mollah el-Bahrî	» »
Saʿîd ben ʿAbdallah	† 328-939
Râchid ben el-Wélîd	» »
Khalîl ben Châdhân	400-1009
Râchid ben Saʿîd	† 445-1053
Hafç ben Râchid	445-1053
Râchid ben ʿAlî	446-1054
Ibn-Djâbir Moûsa	† 549-1154
Mâlik ben ʿAlî	809-1406

MÉLIKS DES BANOU-NEBHÂN

El-Fellâh ben el-Mohsin
ʿArâr ben Fellâh
Mozhaffar ben Soléïmân
Makhzoûm ben el-Fellâh

} de 549 (1154) à 809 (1406)

IMÂMS

Abou'l-Hasan	839-1435
ʿOmar ben el-Khattâb	855-1451
ʿOmar Chérîf	896-1490
Ahmed ben Mohammed	» »
Abou'l-Hasan	» »
Mohammed ben Ismaʿîl	906-1500
Barakât ben Mohammed	936-1529
ʿAbdallah ben Mohammed	967-1560
Nâçir ben Mourchid	1034-1624
Soltân I[er] ben Séïf	1059-1649
Belʿarab ben Soltân	1079-1688
Séïf I[er] ben Soltân	† 1123-1711
Soltân II ben Séïf	1123-1711
Séïf II ben Soltân	1131-1718
Mohennâ ben Soltân	1131-1718
Yaʿrob ben Belʿarab	1134-1721
Séïf II ben Soltân (restauré)	1135-1722
Mohammed ben Nâçir	1137-1724
Séïf II ben Soltân (restauré)	1140-1728
Soltân ben Mourchid	1151-1738
Ahmed ben Saʿîd	1154-1741
Saʿîd ben Ahmed	1188-1775

SEYYIDS

Hâmid ben Saʿîd, régent	1193-1779
Soltân ben Ahmed	1206-1792
Sâlim ben Soltân	1219-1804
Saʿîd ben Soltân	1219-1804
Thowéïnî ben Saʿîd	1273-1856
Sâlim ben Thowéïnî	1283-1866
ʿAzzân ben Qaïs	1285-1868
Turkî ben Saʿîd	1291-1874
Faïçal ben Turkî	1305-1888

BIBLIOGRAPHIE

George Percy **Badger**, *History of the Imams and Seyyids of 'Omân*, by Salîl-ibn-Razîk, from A. D. 661-1856 ; translated from the original arabic and edited, with notes, appendices, and an introduction, continuing the history down to 1870. With a map. 1 vol. in-8, CXXVIII, 435 p. London, Hakluyt Society, 1871.

Bombay Government Selections, n°s XVII, XXIV, LIX. Bombay, 1855-1861.

De Barros y Conto, *Decadas da Asia*. Lisbonne, 1615-1736.

Fariã y Souza, *Asia Portuguesa*. Lisbonne, 1666-1675.

R. H. **Major**, *India in the Fifteenth Century*. London, Hakluyt Society, 1857.

Souza, *Documentos arabicos, para a Historia portugueza*. Lisbonne, 1790.

Texeira, *Relacion del Origen, Descendencia, y Succession de los Reyes de Persia y de Hormuz*, etc. Anvers, 1610.

Les voyages d'Ibn Baṭoûṭa, de Niebuhr, de Wellsted et de Palgrave.

Cole, *Journey to Maskat* (dans les *Mémoires* de la Société de géographie de Bombay, 1849).

A. **Germain**, dans le *Bulletin* de la Société de géographie de Paris, octobre 1888, pp. 339-364.

A. **Jouannin**, *Mascate* (*Oman*), dans le *Bulletin* de l'Union franco-persane, février-mars 1911, pp. 10-14, et numéros suivants.

Jardim de Vilhena, *A influencia islamica na costa oriental d'Africa*, in-8, 1906.

A. **Auzoux**, *la France et Mascate aux XVIIIe et XIXe siècles*, 1910.

Shaik Mansur (= Vincenzo Maurizi), *History of Seyd Saïd, sultan of Mascat, together with an account of the countries and people on the Shores of the Persian gulf particularly of the Wahabees*, in-8. Londres, 1819.

Cheikh Mansour, *Histoire de Seyd-Saïd, sultan de Mascat*, accompagnée d'une notice sur les pays et les peuples qui entourent le golfe Persique, traduit de l'anglais, in-8, 1821.

CHAPITRE XXXII

LES WAHHABITES

Les Wahhâbites tirent leur nom d'ʿAbd-el-Wahhâb, père du fondateur de cette secte, le chéïkh Moḥammed, né au village d'el-ʿOyaïna dans le Nedjd, en 1116 (1704). Le grand-père de ce dernier, Soléïman, était un *séyyid* ou descendant du Prophète, qui se rattachait à la tribu de Témîm. La légende raconte que Soléïman vit en songe une flamme qui sortait de son nombril; cette flamme éclairait au loin le désert. Les devins, consultés, expliquèrent que ce rêve indiquait la naissance d'un fils qui convertirait les peuples, deviendrait le chef d'une nouvelle religion et fonderait un puissant empire. Ce rêve se réalisa dans la personne, non de son fils ʿAbd-el-Wahhâb, mais dans celle de son petit-fils, le chéïkh Moḥammed.

Celui-ci, qui avait étudié la théologie à Damas, après avoir visité Bagdad et Baçra pour des motifs de commerce, et y avait reçu la forte impression de l'enseignement du rite ḥanbalite, conçut le projet de ramener l'islamisme à sa pureté primitive. En effet, l'évolution de la religion musulmane à travers douze siècles avait encombré la théologie de superfétations d'origine diverse et de végétations luxuriantes qui en avaient altéré la simplicité primitive, et la crédulité populaire y avait introduit le culte des saints, qui ne pouvait paraître qu'hérétique à tout esprit imbu de la pure doctrine coranique. C'est ce qui arriva au chéïkh Moḥammed, et plein de foi dans l'avenir, de confiance dans la mission

qu'il croyait lui être annoncée dans le rêve de son grand-père, il entreprit, par des prédications, de ramener les Musulmans à des croyances plus saines et moins idolâtriques.

Il réussit à convaincre de son apostolat un certain nombre de membres de sa tribu; mais, sentant que cette méthode ne le conduirait que lentement à son but, il songea à attirer dans son parti quelque personnage politique important, qui pût lui prêter le concours d'une force effective. Il eut la chance de rencontrer dans Moḥammed Ibn-Sa'oûd, souverain du Nedjd, le personnage qui devait faire réussir son entreprise.

Ibn-Sa'oûd venait de créer, au centre de l'Arabie, un État considérable, en groupant d'abord autour de sa propre tribu celles des 'Ottoûb et des 'Anézé, puis une multitude d'autres, attirées par sa réputation de chef entreprenant et habile. Il prit le titre d'Émir, et saisissant l'occasion que venait lui offrir le chéïkh Moḥammed, de mettre à sa disposition le levier puissant d'une organisation théocratique, il lui constitua, à côté de lui-même, un pouvoir spirituel, ne se réservant que le pouvoir temporel. Le peuple, à son imitation, adopta la réforme puritaine qui prétendait guérir l'islam de tous ses vices en même temps qu'elle promettait aux Arabes, sur le terrain politique, le rétablissement de leur ancienne suprématie. Der'iyyè devint la capitale du nouvel État, et Ibn-Sa'oûd songea à se constituer une armée; il organisa les Wahhâbites en compagnies appelées *djemâ'a*, les arma de lances et de fusils à mèche, en les faisant monter deux à deux sur des dromadaires, suivant en cela l'exemple donné par le général Bonaparte pendant l'occupation de l'Égypte. Le fanatisme des nouveaux convertis, joint à l'endurance naturelle aux Bédouins, lui assurait un avantage sérieux sur les populations amollies qui l'entouraient ou sur les tribus arabes non organisées. Ses conquêtes s'étendirent bien vite sur la plus grande partie de la péninsule arabique.

En 1159 (1746), el-'Oyaïna, le village natal du chéïkh Moḥammed, Horéïmlâ, où il avait pris femme, et deux autres

encore se soumirent; mais les habitants de Riyâḍ refusèrent d'acquiescer aux conditions posées, et leur chef, Dahâm ben Dawâs, entreprit même de surprendre Manfoûḥa, qui avait reconnu l'autorité des Wahhâbites ; toutefois il y fut blessé et ses troupes s'enfuirent. Ibn-Saʿoûd, étant tombé malade, dut abandonner la campagne et confier le soin de la poursuivre à son fils ʿAbd-el-ʿAzîz.

Horéïmlâ et Manfoûḥa se révoltèrent en 1160 (1747), mais en revanche, deux ans après, Dahâm, le chef de Riyâḍ, offrait sa soumission, et en 1164 (1751) ʿAbd-el-ʿAzîz préludait aux succès qui l'attendaient en réduisant à l'obéissance les mutins de Horéïmlâ. Un danger plus sérieux menaçait la capitale; le gouverneur d'El-Aḥsâ, ʿOreyyir, résolut de l'attaquer, et Ibn-Saʿoûd s'empressa de la fortifier en y élevant à la hâte deux remparts et plusieurs tours; mais une tentative manquée sur Horéïmlâ fit avorter les projets de l'envahisseur et l'obligea à retourner dans son pays (1758). La province d'El-Wachm se soumit, moyennant le payement d'un tribut en nature composé de la moitié de la moisson et du quart des fruits; el-Qaçab capitula en versant une contribution de guerre de trois cents sequins. ʿAbd-el-ʿAzîz, qui décidément commandait les troupes à la place de son père, continua ses expéditions avec des alternatives de succès et d'insuccès; son but était de s'emparer de Riyâḍ, mais il ne put y parvenir, la ville étant défendue bravement par Dahâm; cependant ce chef sentit en 1763 la nécessité de reconnaître la suprématie d'Ibn-Saʿoûd. Son état de vassalité ne dura pas longtemps; l'année suivante, il profita de ce que le chef des Yéménites, Ḥasan ben Hibet-allah, était entré sur le territoire du Nedjd pour tirer vengeance des mauvais traitements réservés à ses compatriotes prisonniers et avait infligé à ʿAbd-el-ʿAzîz une défaite sanglante, pour se joindre à lui; mais malgré les renforts qu'il reçut de tous côtés, le chef des Yéménites ne poussa pas plus loin ses avantages et retourna dans son pays. Le siège de Derʿiyyè, mené par Dahâm ben Dawâs, se termina, après quelques escarmouches, par la retraite des alliés, suivie de la paix accordée par Ibn-Saʿoûd.

Désespéré de voir des incursions continuelles ruiner son territoire, Dahâm se décida à abandonner Riyâḍ, et la plus grande partie de la population le suivit; il se rendit dans el-Aḥsâ, où il mourut par la suite. C'est en 1772 qu'ʿAbd-el-ʿAzîz entra dans cette ville qui lui avait résisté si longtemps, et qu'il trouva presque vide.

Quand la mort vint surprendre Ibn-Saʿoûd (mars 1765), il laissa son pouvoir à son fils ʿAbd-el-ʿAzîz, qui ne lui cédait en rien pour l'habileté et la bravoure, et qui continua ses succès. Pour augmenter son armée à mesure que s'étendaient ses conquêtes, il avait imaginé de lever pour le service militaire un sur dix parmi les nouveaux convertis; et la plupart de ceux-ci ne l'étaient que par la force, car il fallait ou croire à la doctrine wahhâbite, ou périr immédiatement.

La province d'el-Aḥsâ inquiétait les Wahhâbites; son gouverneur, Saʿdoûn, leur fit la guerre. En 1779, le fils du sultan attaqua la ville d'ed-Delem; ne pouvant s'en emparer, il fit construire un fort en dehors de la ville et y mit garnison. Les habitants de la province d'el-Khardj essayèrent de s'emparer de ce fort, mais, malgré l'emploi d'un chariot automobile bardé de plomb inventé par un Persan qui se trouvait là, ils n'y réussirent pas; le chariot fut brûlé. Alors on fit appel à Saʿdoûn, le gouverneur d'el-Aḥsâ, mais, malgré les pièces d'artillerie qu'il amenait on ne réussit pas davantage. En 1780, la révolte de la province d'el-Qâsim ramena Saʿdoûn dans le Nedjd; la ville de Bouréïdé resta fidèle à l'émir wahhâbite; elle subit quatre assauts sans faiblir. Un fort que Saʿdoûn fit élever devant la ville fut pris par escalade, une belle nuit. Après cinq mois, il fallut lever le siège.

Cette ville d'ed-Delem se rendit à discrétion à la suite du pillage de la caravane de la Mecque que Saʿoûd effectua en 1783; on y trouva deux pièces de canon laissées par Saʿdoûn. La chute de cette place entraîna la soumission de la province, moyennant le versement de fortes sommes d'argent.

La part que Saʿoûd prenait aux entreprises des sectaires, aux lieu et place d'ʿAbd-el-ʿAzîz devenu vieux, le fit désigner en 1787 comme son successeur éventuel par une réunion des chefs de toutes les provinces, provoquée à Derʿiyyè par le

cheïkh Moḥammed. Ce dernier ne survécut pas longtemps à la mesure politique par laquelle il assurait la durée de l'État fondé par le père d'ʿAbd-el-ʿAzîz. Il mourut le 29 chawwâl 1206 (20 juin 1792), à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, presque aveugle. Il avait épousé vingt femmes, qui lui donnèrent dix-huit enfants. Il n'avait plus quitté Derʿiyyè depuis qu'il y était entré, quarante-six ans auparavant.

C'est en 1792 que l'Aḥsâ se soumit à Saʿoûd. Tranquille de ce côté, il put songer à se défendre contre les entreprises du chérif de la Mecque, Ghâlib, que les progrès de la nouvelle doctrine inquiétait tant au point de vue religieux que sous sa forme politique; mais ses succès passagers ne peuvent être mis en balance avec la défaite complète que ses troupes éprouvèrent, au puits de Djemwâniya, en 1796.

Débordant bientôt sur les frontières de l'Empire ottoman, les Wahhâbites ne tardèrent pas à préoccuper la Sublime-Porte. Dès 1797, on leur avait opposé le chef arabe Chowéïnî, qui mena vivement la guerre contre eux, mais fut assassiné par un esclave nègre. Comme, par le Baḥréïn, il leur avait été facile de gagner la région du Chaṭṭ-el-ʿArab (1798), ce fut le gouverneur de la province de Bagdad, Suléïman-pacha, qui fut chargé de châtier les envahisseurs; il leva une armée nombreuse qu'il mit sous les ordres de son intendant, ʿAlî, qui d'ailleurs lui succéda plus tard; cette expédition atteignit à peine El-Aḥsâ, le commandant ayant eu le tort d'écouter les conseils d'un chef arabe qui l'accompagnait et qui lui représenta les difficultés de l'entreprise. Enhardis par cet échec des Turcs, les Wahhâbites tentèrent sur la petite ville de Kerbèlâ ou Mechehed-Ḥoséïn, non loin des rives de l'Euphrate, un coup de main qui réussit (20 avril 1801). Au nombre de quinze mille, ils s'emparèrent de la ville à l'improviste, massacrèrent une grande partie de la population et pillèrent le mausolée de Ḥoséïn, le second fils d'ʿAlî, où la piété des Chiʿîtes avait depuis longtemps accumulé de riches offrandes. C'était une œuvre pie, pour ces sombres fanatiques; la population de la ville, à leurs yeux, n'était plus composée que d'idolâtres,

puisqu'elle se permettait de rendre au sépulcre d'un homme des honneurs presque divins.

Les Wahhâbites se retirèrent incontinent, emmenant sur deux cents chameaux les dépouilles enlevées au sanctuaire. La nouvelle de ce désastre retentit douloureusement dans tout le monde musulman, et surtout en Perse. Feth-'Alî Châh songea à combattre les sectaires dans leur pays même, et pensa lever cent mille hommes pour cette expédition; Suléïman-pacha fit aussi des préparatifs et résolut de se mettre à la tête des troupes ottomanes. Cette belle ardeur s'apaisa bien vite ; les Russes sur l'Araxe et les troubles du Kurdistan détournèrent d'un autre côté les pensées des deux chefs. Aussi, ne se sentant pas inquiétés et remplis d'une confiance insigne en eux-mêmes depuis leur dernier succès, les Wahhâbites dirigèrent leurs coups sur les deux villes saintes de l'Arabie, la Mecque et Médine.

Les compétitions qui s'étaient soulevées autour de la dignité de chérif facilitaient singulièrement une entreprise de ce genre. Ghâlib avait enlevé cette dignité à son frère aîné 'Abd-el-Mo'în, qui s'était réfugié auprès d''Abd-el-'Azîz. Le chef des Wahhâbites somma l'émir de la Mecque de rendre à son frère la situation usurpée; Ghâlib s'y refusa en invoquant le désir du peuple, qui l'avait porté au trône. Les Wahhâbites, commandés par le fils d''Abd-el-'Azîz, Sa'oûd, s'emparèrent de Ṭâïf et pillèrent cette ville; puis ils battirent complètement Ghâlib, qui s'était porté à leur rencontre.

C'est à ce moment qu'arriva la caravane de Damas, placée sous les ordres d''Abdallah-pacha, gouverneur de cette ville. A trois journées de distance de Ṭâïf, les pèlerins virent s'avancer une petite troupe qui réclama le payement des droits de passage. 'Abdallah-pacha, trouvant que ces droits étaient exagérés, refusa de les acquitter et s'ouvrit un chemin par la force. Néanmoins, comme il était informé des dispositions des Wahhâbites, et qu'il savait que ceux-ci étaient tout près de la ville sainte, il écrivit à l'émir Sa'oûd pour le sonder; celui-ci répondit que la caravane des pèlerins pouvait en sécurité entrer dans la ville et y pratiquer les rites sacrés pendant trois jours.

Ghâlib, ne se sentant plus en sécurité et pensant que l'arrivée de la caravane turque, sous les ordres d'un pacha représentant le Sultan ottoman, serait pour lui d'un grand secours, alla trouver ʿAbdallah-pacha et le pria d'intervenir entre l'émir Saʿoûd et lui. ʿAbdallah essaya de négocier avec le chef des Wahhâbites ; celui-ci refusa d'admettre son entremise et lui fit comprendre qu'il ne devait pas se mêler d'affaires qui lui étaient totalement étrangères; le pacha turc jugea prudent de ne pas insister et se contenta d'accomplir le pèlerinage dans le délai fort court qui lui était imparti. Après le départ des pèlerins, les Wahhâbites entrèrent sans difficulté à la Mecque; Saʿoûd installa dans la dignité de chérif ʿAbd-el-Moʿîn, pour lequel il avait pris fait et cause; il fit mettre à mort les dignitaires ecclésiastiques qui lui paraissaient suspects, et démolir les lieux particuliers de dévotion dont la ville était remplie, ne laissant subsister que la mosquée qui entoure la Kaʿba et d'où il chassa les marchands qui s'y étaient installés ; enfin il fit enlever les voiles qui recouvrent le temple central ainsi que tous les objets précieux déposés dans la mosquée.

Ghâlib, après son insuccès auprès du chef de la caravane, s'était réfugié à Djedda, aux côtés de Chérif-pacha. L'émir Saʿoûd résolut de s'emparer de la place; mais celle-ci fit une belle résistance, tous les assauts échouèrent; la peste ayant éclaté sur ces entrefaites, il fallut abandonner le siège. Une entreprise contre Médine n'eut pas plus de succès; les Wahhâbites furent battus, et Saʿoûd se vit contraint d'abandonner le Ḥedjâz, où la garnison de deux cents hommes qu'il avait laissée à la Mecque ne tarda pas à être massacrée par la population révoltée.

Le 18 rédjeb 1218 (3 novembre 1803), ʿAbd-el-ʿAzîz fut poignardé, pendant qu'il faisait la prière de l'*açr*, par un Persan qui voulait venger le meurtre de ses enfants, massacrés lors de la prise de Kerbélâ; il s'était fait Wahhâbite et avait attendu plus d'un an sans pouvoir réaliser son projet. Le meurtrier fut saisi sur-le-champ et brûlé tout vif; on prétend cependant que les flammes n'attaquèrent point son corps et qu'on fut obligé de lui trancher la tête. Ainsi

mourut, à quatre-vingt-deux ans, celui qui, par une lutte perpétuelle, avait le plus contribué à fonder, en plein cœur de l'Arabie, l'État wahhâbite.

Sa'oûd succéda à son père et étendit considérablement les possessions des Wahhâbites; l'occupation du Baḥreïn et du pays des Djawâsim en 1804 attira l'attention du gouverneur de Bagdad, 'Ali-pacha, qui commença de grands préparatifs en vue de combattre les sectaires devenus dangereux; il leva une armée composée de Kurdes et d'Arabes, et la Porte mit sous ses ordres les deux anciens gouverneurs de Damas et de Djedda, 'Abdullah et Chérîf; mais la lenteur avec laquelle s'achevèrent ces dispositions découragea de nombreuses bonnes volontés, comme celle de l'imam de Mascate, chassé de ses États par l'invasion des Wahhâbites, et qui vint à Baçra à la tête de quinze navires de guerre; fatigué d'attendre, il allait regagner l''Oman lorsque sa flottille fut attaquée, près de Zebara, par les corsaires des Djawâsim; il périt en combattant. Les Wahhâbites ravagèrent la région de Baçra, insuffisamment défendue par la tribu des Montéfik. L'armée d''Alì-pacha, après être restée plus de cinq mois campée à Ḥilla sans rien faire, en dehors de quelques escarmouches insignifiantes, fut brusquement rappelée à Bagdad par une révolte du Kurdistan, et il ne fut plus question de lutter contre les Wahhâbites.

Ceux-ci, se sentant soulagés de ce côté, reprirent le cours de leurs entreprises et occupèrent, cette fois sérieusement, la Mecque et Médine. Ceux des pèlerins qui échappèrent au massacre de la caravane de 1806 trouvèrent la première de ces villes au pouvoir des Wahhâbites, qui s'emparèrent du *maḥmal*, la riche litière apportant les présents du Sultan, et accablèrent d'impositions les malheureux fidèles; ceux-ci virent les mosquées démolies, les chaires à prêcher renversées ; au milieu d'un monceau de ruines, la Ka'ba, dépouillée de tout ornement, dressait seule son rigide profil. Médine était depuis longtemps entourée d'ennemis; l'occupation wahhâbite fut pour elle une délivrance. Plus tard Sa'oûd fit ouvrir le tombeau du Prophète et s'empara des pierres précieuses qui y étaient enfermées, et qui

furent vendues aux enchères publiques. On fondit les lampes, les vases, les chandeliers d'or. Les sommes produites furent distribuées à la garnison de la citadelle.

Une tentative des Wahhâbites sur Nédjef (Mechehed-'Alî) en 1807 avorta par l'imprudence d'un chef de corps, qui voulut haranguer ses troupes au début d'une escalade nocturne et ne réussit qu'à réveiller les sentinelles; les habitants coururent aux armes et repoussèrent ceux des assaillants qui déjà s'étaient introduits dans la place; les sectaires qui se retirèrent dans une vallée voisine en furent chassés par un chef arabe à la tête d'un petit corps d'hommes déterminés. En se retirant le long de l'Euphrate, les Wahhâbites passèrent près de la bourgade de Sémâwât qu'ils essayèrent d'escalader la nuit, mais ils ne réussirent pas davantage, furent complètement défaits par un chef arabe de la tribu des Khézâïl et rentrèrent dans le désert après avoir éprouvé de grandes pertes.

Sans se décourager, dès l'année suivante, ils attaquaient par suprise 'Âna sur l'Euphrate et la saccageaient horriblement. En 1808, ils apparaissaient devant Damas et invitaient les habitants à embrasser la réforme, sous peine d'un massacre général. Yoûsouf-pacha, surnommé *Gendj* (le jeune), qui gouvernait la ville, était pris au dépourvu; il négocia avec les envahisseurs, feignit de vouloir se convertir avec le peuple, et amena les Wahhâbites, moyennant une forte rétribution, à permettre le départ de la caravane de la Mecque, suspendue l'année précédente. Toutefois la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les pèlerins et leurs conducteurs; ceux-ci pillèrent les bagages et ramenèrent la caravane à Damas; mais entre temps on avait réparé à la hâte les défenses de la place, et les Wahhâbites n'eurent pas la patience d'essayer de la réduire par la famine; ils partirent après avoir ravagé les environs de la ville, la plantureuse Ghoûṭa.

L'émir Sa'oûd était un esprit politique avisé, qui comprit qu'ayant à lutter contre l'Empire ottoman, il devait se concilier les ennemis de la Turquie; c'est ainsi que, par extraordinaire, la caravane chi'ïte venant de Perse et qui est en

butte aux vexations des Musulmans sunnites dès qu'elle met le pied sur le territoire sacré, fut bien traitée et put accomplir son devoir religieux en toute sécurité, selon les ordres donnés par l'émir, qui s'en fit un mérite auprès de Feth-ʿAlî-Châh, roi de Perse, pour nouer avec lui d'amicales relations. Il eut soin également d'entretenir des rapports étroits avec la Compagnie des Indes.

De nouvelles tentatives vers l'ʿIrâq échouèrent misérablement, comme les premières. Les sectaires essayèrent de surprendre Kerbélâ comme ils l'avaient fait avec succès six ans auparavant; mais Suléïman-pacha, successeur d'ʿAlî à Bagdad, en avait renforcé la garnison, et de plus il se mit aussitôt en marche pour les combattre, ce qui les décida à la retraite.

En passant à Chéfata, bourgade dans le désert, habitée par des Arabes Ḥoséïniyya qui y exercent le métier de cultivateurs, ils razzièrent la région ; ils furent battus sous les murs de Sémâwât, puis de nouveau près de Soûq-ech-Choyoûkh, par la tribu des Montéfik, et rentrèrent en Arabie après avoir enlevé la récolte de dattes de Baçra. Leurs essais en Syrie furent également infructueux; ils furent dispersés près d'Alep, ainsi que dans la région entre Ḥoms et Ḥamâ. Presque tous ceux qui, sur les bords de la mer Rouge, entreprirent d'assiéger Djedda périrent sous les murs de la forteresse (1810).

Les Djawâsim, avec leurs chaloupes nommées *daw*, couraient le long des côtes du golfe Persique ; leur appui semblait promettre aux Wahhâbites la domination de ces régions; mais la Compagnie des Indes ne pouvait pour la sécurité du commerce tolérer une piraterie qui désolait ces côtes ; elle équipa une escadre qui vint se joindre aux navires de l'imam de Mascate et détruisit complètement la flotte des corsaires.

Ce que les gouverneurs turcs de la Syrie et de l'ʿIrâq n'avaient pas pu accomplir, un autre pacha allait l'entreprendre, celui de l'Égypte. Moḥammed-ʿAlî, plus connu chez nous sous l'appellation de Méhemet-Alî, prononciation turque des mêmes noms, venait de préluder à la déclaration

d'indépendance qu'il méditait par la destruction des Mamloûks (1er mars 1811). Ayant reçu l'ordre de la Porte de se préparer à combattre les Wahhâbites, il prit des dispositions pour organiser une flotte de transport à Suez. Un corps expéditionnaire, placé sous les ordres de Tosoûn-pacha, fils de Moḥammed-ʿAlî, âgé de seize ans, partit de cette ville par la route de terre pour Yanboʿ, à la tête de la cavalerie, et y rejoignit l'infanterie qui y avait été transportée par mer. Après avoir établi un camp retranché, on s'avança jusqu'à Bedr; pour atteindre Médine, il fallait forcer les défilés de Djédidé; les troupes marchèrent bravement à l'assaut, mais bientôt rebutée par les difficultés de l'entreprise et par la résistance de l'ennemi, l'armée égyptienne se débanda, et s'enfuit tout entière à Yanboʿ, laissant sept canons aux mains de l'ennemi.

En attendant les renforts promis par le pacha d'Égypte, Tosoûn s'occupa d'entretenir des intelligences avec Ibn-Chédìd, un des meilleurs chefs wahhâbites, qui avait été destitué sous prétexte d'insubordination et qui, pour se venger, passa tout à coup du côté égyptien, entraînant avec lui l'adhésion de tribus arabes auxquelles le général fit de grandes largesses, ce qui lui constitua une armée auxiliaire de Bédouins qu'il plaça sous les ordres d'Ibn-Chédìd. Tosoûn, avec les renforts reçus d'Égypte et le concours des auxiliaires, reprit sa marche en avant, traversa les défilés qu'il trouva sans défenseurs et ne tarda pas à s'emparer de Médine (fin de 1812), après un blocus de soixante-quinze jours. De là, il lui fut facile de gagner Djedda, où l'attendait le chérif Ghâlib.

Enfin ʿAbdallah, fils de l'émir Saʿoûd, laissé par celui-ci à la tête de l'armée du Ḥedjaz, fut forcé d'évacuer la Mecque qui fut aussitôt occupée par les troupes égyptiennes, sous les ordres de Mouçtafâ-bey, beau-frère du vice-roi.

Ṭâïf était commandée par ʿOthman el-Madâïfî, qui l'abandonna à l'approche de la cavalerie égyptienne et se retira dans une bourgade voisine dont la défense était plus difficile; aussi, victime de son imprudence, dut-il essayer de s'enfuir au milieu de la nuit; il fut fait prisonnier, conduit

au Caire, puis à Constantinople, et finalement mis à mort. Il était le beau-frère de Ghâlib et espérait être nommé chérif à sa place.

Mouçṭafa-bey essaya de pénétrer plus avant dans le pays; il trouva à Tarâbé l'ennemi commandé par Faïçal, fils de Sa'oûd. Les Wahhâbites sortirent de la place pour attaquer les Égyptiens; ils avaient à leur tête une femme, Ghâliya, épouse du chéïkh de la tribu de Sobéïḥ, et mirent en déroute complète le corps expéditionnaire, qui perdit à cette affaire son artillerie et ses bagages.

Maintenir l'occupation du Ḥedjâz n'était pas facile. Sa'oûd s'empara d'el-Henâkiya et bloqua Médine, qui ne fut délivrée que par le prompt envoi de trois cents hommes; le climat éprouvait extrêmement des soldats habitués à vivre dans l'abondance sur les bords du Nil. Moḥammed-'Alî résolut de se rendre en personne aux villes saintes, et il débarqua à Djedda le 28 août 1813. Attribuant au chérif Ghâlib la prolongation de la guerre, il le fit arrêter, le destitua et le remplaça par son neveu Yaḥyâ, fils du chérif Souroûr. Ghâlib, exilé à Salonique, y mourut quatre ans après (1231-1816).

Tosoûn, ayant pris Ṭâïf pour base de ses opérations, marcha sur Tarâbè, mais ne put prendre cette ville à cause de la difficulté d'approvisionner l'armée et de la détresse qui s'ensuivit; on dut battre en retraite, brûler les tentes et les équipages, et se défendre constamment contre l'ennemi qui harcelait continuellement les Égyptiens. Mohammed-'Alî savait encourager les troupes par des gratifications, de bonnes paroles et l'envoi opportun de provisions abondantes, de sorte qu'il empêcha le découragement de les gagner. En même temps il faisait occuper Qonfoda, où les Wahhâbites s'étaient installés depuis quelque temps; l'impéritie de Zaïm-oghlou fit que l'occupation se termina par un désastre; les Wahhâbites reprirent ce port de mer.

Sa'oûd mourut à Der'iyyè le 8 djoumâda I 1229 (28 avril 1814); il n'avait que soixante-huit ans. Il souffrait depuis huit mois de coliques néphrétiques; un accès l'emporta. On vantait son désintéressement, sa bravoure, son activité infa-

tigable; on dit qu'il maintint, autant que possible, la justice dans les provinces qui lui étaient soumises. Il avait eu onze enfants de ses quatre femmes légitimes : l'aîné de ses fils, ʿAbdallah, lui succéda.

L'insuccès de la marche de ʿAbidîn-bey sur la province de Zahrân ramena les Wahhâbites sous les murs de Ṭâïf et rendit la position de Tosoûn fort critique. L'approche de Moḥammed-ʿAlî et sa jonction avec les troupes de son fils réduisirent les assaillants à la retraite; le vice-roi força Faïçal à s'éloigner et reprit Qonfoda.

Tosoûn-pacha avait réuni à Médine un corps de deux mille cinq cents hommes de cavalerie et d'infanterie, avec lequel il entreprit ce qu'il y avait de plus difficile, une campagne dans le Nedjd. Arrivé dans la province d'el-Qâsim, il bloqua Chenâné, dont il s'empara au bout de deux jours; les chefs d'er-Rass apportèrent la soumission de la ville; mais les communications avec Médine ne tardèrent pas à être interceptées par les coureurs ennemis, et Tosoûn resta sans nouvelles de son père, qui entre temps avait dû retourner en Égypte, jusqu'au moment où, lors des négociations qui précédèrent une suspension d'armes sollicitée par ʿAbdallah, on eut des informations par un prisonnier relâché. Un traité de paix fut conclu, par lequel ʿAbdallah reconnaissait la suzeraineté du sultan de Constantinople. Là-dessus Tosoûn rentra en Égypte, où son père avait maille à partir avec la soldatesque.

ʿAbdallah avait acheté par sa soumission la retraite des troupes égyptiennes d'er-Rass, mais il voulut s'affranchir de l'obligation de se rendre à Constantinople, qui lui avait été imposée par le traité, Moḥammed-ʿAlî ayant au contraire insisté énergiquement sur ce point en menaçant le chef wahhâbite d'aller détruire sa capitale. ʿAbdallah, d'accord avec les chéïkhs des Arabes, se disposa à la guerre, fortifia Derʿiyyè au moyen d'ouvrages garnis d'artillerie et prépara de grands approvisionnements. De son côté, Moḥammed-ʿAlî avait désigné Ibrahîm, son fils aîné, pour commander l'armée envoyée en Arabie. Six mois furent consacrés aux préparatifs; on fit de Suez un vaste magasin, où s'accumulaient le blé, la farine et les effets de campement.

Cinq cents Maghrébins, sous les ordres de Ḥassân Kâchef, allèrent à Yanbo' attendre le gros de l'armée, qui arriva sur des barques, après avoir traversé le désert de Kéné sur le Nil à Qoçéïr, au moyen de chameaux fournis par les 'Abâbdè, et ensuite la mer Rouge. Cette route, dont on n'avait pas l'idée autrefois, avait été montrée aux Égyptiens par les Anglais, qui avaient amené par là leurs troupes de l'Inde pour obliger les Français à évacuer l'Égypte.

Le 28 septembre 1816, Ibrahîm-pacha débarquait à Yanbo'. Dix jours après, suivi seulement de sa garde particulière, il entrait dans Médine et y accomplissait ses dévotions au tombeau du Prophète. Le 13 dhou'l-ḥidjdja 1231 (4 novembre), il partit et alla camper à Es-Sowéïdara, entre Djedda et Yanbo' ; il était accompagné, entre autres Européens, d'un officier français, Vaissière, son aide de camp. Des razzias mirent à la raison les Bédouins hostiles. Campé à el-Henâkiya, il lança des reconnaissances de cavalerie dans diverses directions; malheureusement les troupes eurent beaucoup à souffrir de la dysenterie; pour y remédier, on remplaça les tentes par des baraquements. 'Abdallah résolut alors de se porter à la rencontre des envahisseurs, mais il attaqua imprudemment le poste d'el-Mâwiyè, dont Ouzoun-'Alî venait de s'emparer et où il s'était retranché; pour éviter l'effet de l'artillerie, il avait recommandé à ses soldats de se coucher à terre; néanmoins, après deux heures de combat, les Bédouins auxiliaires s'enfuirent et entraînèrent le reste de l'armée wahhâbite.

Ibrahîm-pacha arriva à er-Rass et dut entreprendre le siège de la place, dont il ordonna l'assaut au milieu de la nuit, sans avoir fait brèche et sans avoir reconnu un fossé profond au pied des murailles. On n'avait préparé aucun moyen d'escalade; dans des conditions aussi irraisonnées, l'assaut échoua, et les Égyptiens perdirent huit cents hommes. Ce revers n'inquiéta pas Ibrahîm, dont la tranquillité d'âme imposa aux soldats. Deux assauts successifs, dans les mêmes conditions, eurent le même succès; les défenseurs, d'ailleurs, armés de lances et de fusils à mèche, se battaient avec courage et faisaient des sorties.

ʿAbdallah aurait pu avoir raison des Égyptiens; il préféra négocier, mais la fierté des envoyés fit échouer les pourparlers. La ville d'er-Rass, après un siège de plus de trois mois, demanda à se rendre et obtint une capitulation des plus honorables, puisque les habitants n'étaient tenus à rien et que l'armée égyptienne s'engageait à ne pas franchir les murs.

Cet arrangement avait toutefois, pour Ibrahîm, l'avantage de lui permettre de marcher en avant. Il s'empara d'el-Khabrâ et d'ʿOnéïzè, qui se rendirent après avoir été canonnées; un des forts qui défendaient les approches de Bouréïdè ayant été pris d'assaut, la ville se rendit. Chakrâ résista, car il y avait dans la ville cinq pièces de canon; mais, sur les conseils de Vaissière, on établit des batteries et l'on bombarda la forteresse; la ville capitula après six jours, et le général se porta de là sur Derʿiyyè, où il arriva le 6 avril 1818.

Le siège fut long; les Wahhâbites défendirent avec opiniâtreté les abords de la place. Toutefois les renforts qui arrivaient incessamment réconfortaient les assiégeants, dont le camp était abondamment pourvu de provisions par des caravanes venues de différentes régions; il est vrai que la situation était la même pour les assiégés, l'enceinte n'ayant pu être complètement bloquée. Aussi les sorties étaient-elles fréquentes. Un feu de bivouac mit l'incendie à la poudrière des Égyptiens, qui sauta; le lendemain, les Wahhâbites firent une sortie générale, mais n'attendirent pas que les adversaires eussent consommé le peu de munitions qui leur restaient; aussi furent-ils écrasés par la mitraille. Bientôt du matériel d'artillerie vint remplacer celui que le hasard avait détruit.

Ibrahîm pressa le siège et s'empara successivement des divers quartiers fortifiés de la ville. Le 9 septembre, ʿAbdallah envoya demander une suspension d'armes, puis il se rendit lui-même à Ibrahîm-pacha, qui le traita avec considération et l'envoya en Égypte, d'où Moḥammed-ʿAlî le fit conduire à Constantinople, où il fut décapité sur la place de Sainte-Sophie (décembre 1818).

Sur l'ordre de Moḥammed-ʿAlî, on détruisit les murs et les forts de Derʿiyyè, et l'on incendia les maisons, puis l'on évacua le pays, à cause de la difficulté de s'y procurer des vivres. Toutefois on y laissait un gouverneur, Ismaʿîl-pacha, avec une garnison, qui tint les principales places ; mais l'insolence des soldats, et surtout la tyrannie du nouveau gouverneur qui le remplaça au bout de deux ans, Khâlid-pacha, amenèrent promptement la révolte. Turkî, fils d'ʿAbdallah, qui s'était enfui de Riyâḍ lors de la prise de la ville, s'était réfugié dans le Sodéïr puis caché à Baçra, fut rappelé par les mécontents et mis à leur tête; une lutte d'escarmouches commença, ensuite le soulèvement fut général et les garnisons égyptiennes massacrées presque toutes. Khâlid, pour conserver ses communications avec l'Égypte, se retira dans le Qâsim; Turkî rétablit l'État wahhâbite et choisit pour capitale Riyâḍ.

La situation de cette ville était plus avantageuse que celle de Derʿiyyè, d'ailleurs complètement ruinée ; il y fit bâtir un palais que visita Palgrave, une grande mosquée et des murs d'enceinte. Il dut l'évacuer quelque temps, lorsque s'approcha l'expédition égyptienne, placée sous les ordres de Ḥoséïn-pacha et destinée à le combattre ; celle-ci était arrivée dans le Nedjd sans aucune difficulté. Devant elle, les garnisons wahhâbites s'étaient enfuies jusque dans le Ḥarîq, au delà du Yémâma ; Ḥoséïn entreprit de les y poursuivre, et c'est en marchant à leur rencontre qu'il fut égaré par les guides dans le désert de sable qui avoisine le Ḥarîq. L'armée égyptienne y périt tout entière de soif, au nombre de quatre à cinq mille soldats : on dit que Ḥoséïn-pacha réussit à se sauver avec quelques hommes de sa suite.

Moḥammed-ʿAlî renonça pour le moment à une nouvelle entreprise contre le Nedjd. Turkî put gouverner dans une paix profonde. Vers 1830, il songea à reconquérir la province d'el-Aḥsâ et confia à son fils Faïçal le soin de la ramener à l'obéissance. A peine l'expédition s'était-elle mise en route que Turkî fut assassiné, pendant la prière du soir, par un de ses parents, Mochâriʿ ; le prompt retour de Faïçal empêcha le meurtrier de s'emparer du trône, mais il tenait

le palais et s'y laissa assiéger pendant vingt jours, au bout desquels il fut surpris et tué par un chef du Djebel-Chammar attaché à la fortune wahhâbite, 'Abdallah. C'est ce même 'Abdallah qui, appuyé par les Wahhâbites, alla fonder dans le Djebel-Chammar le royaume qui existe encore aujourd'hui.

L'Égypte profita du changement de règne pour renouveler ses tentatives sur le Nedjd et venger le désastre de Ḥoseïn-pacha. Khourchîd-pacha, avec le Qâsim, resté au pouvoir des Égyptiens, comme base d'opérations, envahit le Wâdi-Ḥanîfa; Faïçal dut fuir en toute hâte; plusieurs membres de sa famille furent faits prisonniers. Khourchîd installa à sa place un petit-fils d'un des frères d''Abd-el-'Azîz, Khâlid.

Faïçal, au lieu d'entreprendre une guerre de surprises et de razzias, accomplit le pèlerinage de la Mecque sous un déguisement, et se rendit ensuite en Syrie; à Damas, il visita les docteurs ḥambalites, dont la science avait eu tant de pouvoir sur le fondateur de la secte wahhâbite. C'est là qu'au bout de deux ans un message vint le rappeler au Nedjd; Khâlid avait résolu d'abdiquer un pouvoir précaire et ingrat; les Wahhâbites revirent avec plaisir Faïçal, mais à peine était-il rétabli que Khourchîd, le gouverneur égyptien, fondit à l'improviste sur Riyâḍ et enleva Faïçal, qui fut emmené en Égypte et y resta détenu, dans une forteresse près de Suez, jusqu'à l'avènement d''Abbâs-pacha. Il nomma à sa place Ibn-Thanayân, cousin de Khâlid et petit-fils d''Abd-el 'Azîz.

Celui-ci s'occupa de continuer les travaux d'embellissement commencés à Riyâḍ et de rétablir l'ordre dans le royaume, en réprimant avec sévérité les incursions des nomades; mais il s'aliéna les cœurs par son caractère despotique et cruel. Le terrain était donc bien préparé pour le retour de Faïçal, qui s'était échappé pendant la nuit de la forteresse où il était enfermé depuis cinq ans, et qui profita, pour s'évader, du relâchement de surveillance qui coïncida avec l'accession d''Abbâs-pacha à la vice-royauté du Caire. Khourchîd-pacha, ne pouvant plus compter sur l'appui de son gouvernement, évacua le Qâsim, où Faïçal rentra avec l'appui unanime des populations. Après un simulacre de défense, Ibn-Thanayân se rendit à son heureux rival.

Une ophtalmie contractée en Égypte empêchait Faïçal de prendre le commandement des troupes ; il y fut aisément suppléé par son fils ʿAbdallah, qui entreprit contre les tribus nomades, El-Aḥsâ, le Qaṭif, l'ʿOman, des campagnes qui furent couronnées de succès. ʿAbdallah ne succéda pas à son père sans soulever la compétition de son frère Saʿoûd, et cette lutte intestine affaiblit considérablement l'importance de l'État wahhâbite dans l'Arabie centrale, où le Djebel-Chammar, sous la conduite des émirs de Hâïl, ne tarda pas à établir sa prépondérance.

Doctrine des Wahhâbites. — Moḥammed ben ʿAbd-el-Wahhâb, élève des docteurs ḥambalites de Damas imprégnés des doctrines d'Ibn-Taïmiyya, s'était proposé de rétablir l'Islam dans sa pureté primitive, et pour cela il ne reconnaissait que le texte même du Qorân et la Sonna du Prophète : tout le reste était innovation (*bidʿa*), c'est-à-dire hérésie, et par conséquent à rejeter. Cela excluait non seulement le culte des saints, mais encore les innovations récentes, telles que l'usage du café et du tabac. Toute vénération de personnes humaines était par lui qualifié de *chirk*, association de personnes diverses à la divinité, ou polythéisme ; ce terme, dont Mahomet avait fustigé les vieilles croyances des Arabes païens, il s'en servait pour lutter contre les idées admises par ces contemporains musulmans ; le culte rendu au tombeau du Prophète à Médine rentrait naturellement dans cette catégorie. La construction de minarets à côté des mosquées ou sur leurs murs d'enceinte, l'usage du chapelet, inconnus tous deux à l'Islam primitif, furent rejetés par lui. Tout luxe de vêtements fut banni, l'assistance aux cinq prières journalières exigée par la force : le but était de rétablir la société musulmane telle qu'elle se trouvait au fin début de son existence, à Médine, au premier siècle de l'hégire. L'*idjmâʿ* ou consentement unanime de la communauté était rejeté comme base du dogme, car c'était lui qui avait autorisé l'introduction de toutes les hérésies répudiées par le réformateur.

Le waḥhâbitisme trouva des prosélytes hors de l'Arabie, dans les provinces musulmanes du nord-ouest de l'Inde. Le

pèlerinage de la Mecque fut la voie de pénétration de la réforme. Dans le premier quart du dix-neuvième siècle (vers 1820), le Séyyid Aḥmed de Barêlî, au retour des villes saintes, se fit le propagateur des idées du fils d''Abd-el-Wahhâb et, dans son zèle pour le rétablissement de l'Islam primitif, n'hésita pas à engager la guerre sainte (*djihâd*) avec ses adversaires. Il périt dans un combat, en 1831, mais l'influence de ses prédications se fait encore sentir aujourd'hui.

Sans doute, le wahhâbitisme a développé extraordinairement le fanatisme des habitants du Nedjd, mais il est impossible de nier que ce fut, de bonne foi, un retour aux conditions premières de l'Islamisme. Quand ces sectaires attaquaient à l'improviste une tribu ou une ville, ils ne procédaient toutefois pas par surprise, ils leur signifiaient tout d'abord, par la proclamation d'un héraut, les conditions auxquelles elles devaient souscrire; si elles les rejetaient, elles étaient prévenues que la menace du sabre deviendrait réellement exécutée. Souvent le héraut était muni d'une lettre de l'émir, conçue dans les termes suivants : « Je vous envoie le livre sacré, croyez-y; ne soyez pas du nombre de ceux qui en ont perverti le texte et qui donnent un compagnon à Dieu. » Si la tribu ou la ville, par crainte du pillage certain, se soumettaient aux conditions imposées, l'émir leur nommait un gouverneur, chargé d'exiger, aux termes de la loi divine, la dîme de tout ce qu'elles possédaient.

Toute espèce de décoration fut bannie des mosquées, où l'on ne vit plus ni minarets ni dômes; le nom de Moḥammed disparut de la formule de profession de foi et ne fut plus prononcé dans les prières. Tous les oratoires élevés à la mémoire des chéïkhs et des imams furent démolis par eux; les funérailles de leurs morts se célèbrent sans pompe, et les tombes ne sont revêtues d'aucune décoration funèbre. Leur vie rustique n'a rien à faire avec leurs croyances : c'est celle de tous les Arabes de la péninsule arabique, dont la nourriture est naturellement très frugale.

Par une application stricte du texte du Qorân, les Wahhâbites haïssent moins les Juifs et les chrétiens que les Musulmans, parce que les premiers jouissent d'une situation

légale que les seconds, à leurs yeux, ont perdue par l'hérésie dont on les accuse, accusation qui repose sur les innovations introduites par le cours des siècles et les différentes influences qui se sont exercées sur la religion islamique, et sur les cérémonies supertitieuses qui sont venues obscurcir l'esprit de la révélation primitive.

DYNASTIE WAHHÂBITE

Moḥammed Ibn-Sa'oûd († 1179-1765).
'Abd-el-'Azîz († 1218-1703).
Sa'oûd († 1229-1814).
'Abdallah († 1234-1818).
Turkî († vers 1830).
Faïçal.
Khâlid.
Ibn-Thanayân.
Faïçal, pour la deuxième fois.
'Abdallah II.

BIBLIOGRAPHIE

'Othmân ben 'Abdallah **Ibn-Bichr**, *Kitâb 'onwân el-djadd*, Histoire du Nedjd, publiée par Mohammed ben 'Abd-el-'Azîz ben Mânî en-Nedjdî et Soléïman ed-Dakhîl ; 1re partie, in-8. Bagdad, 1911.

W. S. **Blunt**, *Visit to Jebel Shammar (Nejd), new routes through Northern and Central Arabia*, avec 2 cartes, in-8, 1879.

L. **Pelly**, *Visit to the Wahabee apital, Central Arabia*, avec carte, in-8, 1865.

J.-L. **Burckhardt**, *Essai sur l'histoire des Wahhabites*, joint aux *Voyages en Arabie*, in-8, 1835. — *Notes on the Beduins and Wahabys*. Londres, 1834.

W.-G. **Palgrave**, *Voyage dans l'Arabie centrate*, traduit par E. Jouveaux, t. I, pp. 321 et suivantes; t. II, pp. 103 et suivantes.

Hunter, *Our Indian Musulmans*, 3e éd., 1876.

Grande Encyclopédie, t. XXV, article *Ouahhabites*.

Corancez, *Histoire des Wahabys*. Paris, 1810.

Rehatsek, *History of the Wahabys*, dans le *Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 38, 1881.

F. **Mengin**, *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*, 2 vol. in-8, 1823. (Appendice : Précis de l'histoire des Wahabis, t. II, pp. 441-544).

Djevdet-pacha, *Târîkh* (en turc), t. VII, pp. 282, 304-311, 314, 320 et suiv., 344, 362, 394 et suiv. ; t. IX, pp. 145, 299 et suivantes.

J. **Euting**, *Tagbuch einer Reise in Inverarabien*. Leyde, 1896, t. Ier, pp. 157 et suivantes.

Alexandre **Chodzko**, *le Déisme des Wahhabis expliqué par eux-mêmes*. Mémoire extrait du manuscrit des voyages de Mirza Mohammed Ali-Khan; in-8, 1848 (extrait du *Journal Asiatique*).

CHAPITRE XXXIII

LES ARABES AU SOUDAN

Les listes de rois du Songhaï qui nous ont été conservées nous présentent une série de quatorze princes qui étaient païens, probablement fétichistes. Le premier qui embrassa l'islamisme fut Zâ-Kosoï, qui reçut à cette occasion le surnom de *Moslem-dam*, ce qui veut dire, dans la langue du pays, « celui qui a embrassé l'islamisme volontairement, sans y être contraint ». Cet événement eut lieu en 400 (1009-1010). Après lui, seize rois de la même lignée régnèrent encore. Leur capitale était Koukiya (Gâo ou Kâgho), sur les bords du Niger.

La dynastie des Songhaï fut remplacée par celle des Sonni, dont les rois portent pour la plupart des noms appartenant à la langue mandé. Le premier, 'Ali-Kolon, délivra les habitants du joug du peuple de Malli qui les avait réduits à l'état de vassalité ; il eut pour successeur son frère Selmân-Nârî, et l'on dit qu'ils descendaient tous deux de Zâ-Yasiboï, l'un des derniers princes Songhaï. Dix-huit rois leur succédèrent.

Les rois de Malli étaient musulmans; le premier qui s'empara du Songhaï fut Kankan-Moûsa, qui accomplit le pèlerinage de la Mecque en 724 (1324) ; c'était un prince pieux et équitable, aimant le faste ; il emmenait avec lui un immense cortège ; on estime à soixante mille le nombre d'hommes qui formaient son armée. Il fit bâtir, en dehors de Kâgho (Gâo), une mosquée qui existait encore au dix-septième siècle. A

son retour du pèlerinage, il s'empara de Tombouctou, y laissa un lieutenant et y fit construire le palais royal (en ancien mandé : *ma'-dougou*), remplacé plus tard par des boutiques de bouchers. C'est lui dont parle Ibn-Baṭoûṭa quand il raconte les mésaventures d'un des principaux négociants d'Alexandrie, Sirâdj-eddîn ben el-Koweïk, qui avait prêté des sommes considérables au roi de Malli et aux personnages de son entourage, s'était rendu à Tombouctou pour y rentrer dans ses créances et y mourut la nuit même de son arrivée. Le voyageur arabe fut reçu en audience par le roi Mansa Soléïman, qu'il dépeint comme fort avare, mais passionné pour la justice ; il avait succédé à Mansa Maghâ, et celui-ci à Mansa Moûsa, le même que Kankan Moûsa. C'est le grand-père de celui-ci, Sâraq Djâṭa, qui s'était converti à l'islamisme. Ibn-Baṭoûṭa quitta la capitale de l'État de Malli le 22 moḥarrem 754 (27 février 1353) ; cette capitale n'était autre que Ghâna, ville bien connue des géographes arabes, qu'on a supposé être la Oualâta actuelle; mais Ibn-Baṭoûṭa distingue Malli de Oualâta, qu'il appelle Ioualâten. Sous un des successeurs de Kankan-Moûsa, Tombouctou fut prise d'assaut par le sultan du Mossi et effroyablement saccagée et ruinée ; mais les sultans de Malli s'y réinstallèrent bientôt.

La mine de sel gemme de Teghâzza, à deux jours de marche au nord de Taodeni, et les mines d'or de Biṭou, aujourd'hui le Boukoukou, firent la fortune de Dienné, qui en était le grand marché. Le pays était musulman depuis la fin du sixième siècle de l'hégire (douzième de notre ère), où le sultan Konboro et son peuple à sa suite se convertirent ; mais la contrée semble avoir été déjà remplie de savants musulmans, car le sultan ayant fait rassembler tous ceux qui se trouvaient sur le territoire de la ville, ce nombre en monta à quatre mille deux cents. Sur l'emplacement de son palais, qu'il fit démolir, Konboro fit élever la grande mosquée actuelle, et il édifia un nouveau palais à l'est de la mosquée. Sous le règne du sultan 'Abdallah, fils du sultan Abou-Bekr, Dienné fut assiégée par Sonni-'Alì pendant sept ans, et réduite par la famine à se rendre; mais Sonni-'Alì lui accorda une capitulation honorable et fit asseoir le sultan de Dienné sur

le même tapis que lui-même. De nombreux jurisconsultes et santons mystiques ont fait de Dienné un des centres les plus actifs de la propagation de l'islamisme dans ces contrées; tous n'étaient pas nègres, il en vint beaucoup de blancs de Tombouctou; ils étaient probablement d'origine berbère, cette ville ayant été fondée, à la fin du cinquième siècle de l'hégire, par les Touareg Imochagh.

Sonni-ʿAlî, fils de Sonni-Maḥmoud-Dâʿou et fondateur de l'empire sonni, était khâridjite; homme d'une grande force et d'une puissante énergie, ses ennemis le dépeignent comme méchant, libertin, injuste, oppresseur et sanguinaire. Il persécuta les savants, qui ont contribué à lui créer cette fâcheuse réputation. Il commença de régner en 869 (1464-1465); il occupa le trône vingt-sept ans, employa son temps à des expéditions guerrières et à des conquêtes; il s'empara de Dienné, comme nous l'avons vu, de Djondjo, de Tombouctou (4 redjeb 873 = 29 janvier 1468). Sonni-ʿAlî mourut le 15 moḥarrem 898 (6 novembre 1492) : en revenant d'une expédition dans le Gourma où il avait combattu les Zeghrâni et les Peuls, il se noya en traversant un torrent.

Son fils, Abou-Bekr Dâʿou, fut proclamé souverain dans la ville de Donogha, mais il fut renversé par la révolte de Moḥammed ben Abi-Bekr eṭ-Ṭoûri, l'un des principaux généraux de son père, qui, après avoir été défait une première fois sous les murs de cette ville, reprit l'avantage au bout de quinze jours et, après une lutte terrible, vainquit les troupes d'Abou-Bekr et devint sultan à sa place, avec le surnom d'Askia. Il était orthodoxe, contrairement à son ancien chef, et s'attira immédiatement la faveur des hommes de loi. Après s'être emparé de Zâgha à la fin de l'année 899 (1494), il partit pour le pèlerinage sacré, par la voie de l'Égypte, qui est à cette époque celle par laquelle l'Orient communique avec l'Afrique centrale. Il rencontra à la Mecque le khalife abbaside d'Égypte el-Motawakkil ʿAbd-el-ʿAzîz, et obtint de lui l'investiture des pays qu'il détenait jusque-là à titre de souverain de fait.

Rentré à Kâgho en dhou'l-ḥidjdja 902 (août 1497), Askia-Moḥammed reprit le cours de ses conquêtes et étendit les

frontières de ses États jusqu'à l'océan Atlantique, à l'ouest; mais la seule campagne qui eut le caractère de la guerre sainte est celle qu'il entreprit contre les fétichistes du Mossi. Il eut à lutter contre un faux prophète, Tayenda, qui appartenait à la nation yolof ; il le défit et le tua à Zâra en 917 (1511), mais son fils aîné Kalo alla dans le Fouta fonder un grand État yolof.

Devenu aveugle à la fin de sa vie, Askia-Moḥammed fut détrôné par son fils Moûsa, qui s'était révolté (10 dhoû'l-ḥidjdja 934 = 26 août 1528) ; il continua cependant d'habiter son palais jusqu'à la fin de sa vie, son fils se contentant de sa propre maison pour demeure. Moûsa, après avoir défait en bataille rangée ses frères rebelles et en avoir fait périr certains dans les supplices, fut tué par les autres après moins de trois ans de règne (24 cha'ban 937 = 12 avril 1531), au cours d'une déroute, et remplacé par son cousin Moḥammed-Benkan. Amateur d'expéditions guerrières, celui-ci n'y fut pas toujours heureux; la dernière se termina mal pour lui, car étant arrivé au village de Mançoûr, le même où il avait été proclamé souverain, il y fut déposé par un de ses dignitaires, Mâr-Tomzo (12 dhou'l-qa'da 943 = 22 avril 1537), qui éleva à sa place Askia-Isma'îl, autre fils d'Askia-Moḥammed, dont le premier soin fut de faire sortir son père de l'île où il était interné et de le ramener à Kâgho; mais le vieux pèlerin de la Mecque ne tarda pas à mourir (29 ramaḍân 944 = 2 mars 1538). Isma'îl lui-même ne survécut que peu de temps à une heureuse expédition dans le pays de Gourma, et fut remplacé par son frère Askia-Isḥaq, celui de ces princes qui inspira le plus de terreur et de respect. Prompt à la décision, il faisait mettre à mort immédiatement tout individu soupçonné de vouloir lui résister ; aussi était-il obéi immédiatement. Sous son règne des rapports s'établirent avec le Maroc, où régnait Mouley-Aḥmed le Grand, mais ils étaient loin d'être amicaux ; le sultan du Maroc voulait se faire livrer les mines de Teghâzza, et en réponse Askia-Isḥaq envoya une expédition de deux mille Touareg montés ravager la région du Drâ', près de Merrâkech.

Isḥaq eut pour successeur un autre de ses frères, Askia-

Dâoud, proclamé le 25 çafar 956 (25 mars 1549) dans la ville de Koukiya. Mouley Aḥmed, surnommé Edh-Dhahabî, s'y prit plus habilement à son endroit que ses prédécesseurs ne l'avaient fait à celui de son frère, car il ne demanda l'exploitation de la mine de sel gemme que pour une année entière, et il accompagna sa demande d'un présent de dix mille pièces d'or; aussi les deux souverains restèrent-ils bons amis, tandis que peu d'années auparavant le chef de l'exploitation des mines de Teghâzza avait été tué par ez-Zobéïri du Tafilelt, sur l'ordre de Mouley Moḥammed, ainsi que de nombreux Touareg, caravaniers du sel. Le règne de Dâoud fut marqué par de grandes expéditions guerrières contre ses voisins et par une peste terrible qui ravagea Tombouctou (990-1582) ; cette même année, au mois de rédjeb (août), le souverain mourut dans une de ses fermes, près de Kâgho, où il avait l'habitude de séjourner; il avait régné trente-quatre ans et demi.

Son fils aîné, Askia el-Ḥâdj, s'empara immédiatement du pouvoir, de l'aveu unanime de tous ses frères, car personne ne pouvait lutter avec lui pour l'audace, la bravoure, le sang-froid et l'endurance ; cependant une maladie, des ulcères qu'il avait à la partie inférieure du corps, l'empêcha de se mettre à la tête des troupes et le fit renoncer à tout projet d'expédition. Le sultan du Maroc, Mouley Aḥmed ech-Chérif, lui envoya une ambassade chargée de lui remettre de magnifiques présents, et Askia el-Ḥâdj la renvoya avec des cadeaux encore plus précieux ; ce qui n'empêcha pas le sultan de lancer peu de temps après, sur le Niger, une expédition qui ne réussit pas ; les soldats marocains, éprouvés par la faim et la soif, se dispersèrent. Une tentative des Marocains de s'emparer des mines de sel de Teghâzza ne fut guère plus heureuse, car el-Ḥâdj mit le pays en interdit, et les envahisseurs, ne pouvant trouver d'ouvriers pour exploiter les gisements, durent s'en retourner à Merrâkech. Au bout de quatre ans, les frères d'el-Ḥâdj se révoltèrent contre lui, le déposèrent (4 moḥarrem 995 = 15 décembre 1586) et mirent à sa place un des leurs, Moḥammed-Bâno. Malheureusement leur choix était mauvais : le nouveau sultan ne brillait pas

par l'esprit ; personne n'avait d'estime pour son caractère : son règne ne fut qu'une suite de calamités et de famines. Néanmoins les complots préparés contre lui avortèrent ; le plus sérieux fut la révolte de Moḥammed eç-Çâdiq, qui avait le titre de Balamaʿ ; Moḥammed-Bâno se porta à sa rencontre, mais il mourut subitement, de colère, dit-on, ou peut-être de suffocation, car il était obèse et il faisait très chaud ce jour-là (12 djoumâda I 996 = 9 avril 1588).

On prit pour chef un fils d'Askia-Dâoud, Isḥaq II, qui eut à lutter tout d'abord contre le Balamaʿ : celui-ci s'était fait reconnaître roi à Tombouctou, mais il fut défait par les troupes du sultan du Songhaï, arrêté pendant sa fuite et mis à mort. C'est sous son règne que Mouley Aḥmed edh-Dhahabî entreprit la conquête du Songhaï et y envoya le pacha Djouder à la tête d'une expédition. La propriété de la mine de sel de Teghâzza fut le motif qui amena la guerre. Défait sur les bords du Niger (17 djoumâda II 999 = 12 avril 1591), Isḥaq ordonna d'évacuer Kâgho que les Marocains trouvèrent à peu près abandonnée ; ceux-ci entrèrent sans difficulté à Tombouctou et y construisirent une citadelle. Les fétichistes, depuis longtemps dominés par les nègres musulmans, se soulevèrent et ravagèrent la contrée du Songhaï. Djouder ayant transmis à son maître les propositions de paix des Soudanais, celui-ci se mit dans une violente colère, le destitua et le remplaça par le pacha Maḥmoûd ben Zergoûn. Le premier soin de celui-ci fut de faire construire des barques, nécessaires pour traverser le fleuve, car les fuyards les avaient toutes emmenées : on abattit les arbres qui se trouvaient à l'intérieur de Tombouctou, on arracha les vantaux des portes des maisons, et l'on parvint à construire deux barques. Par ce moyen, on réussit à atteindre Isḥaq, qui venait de rentrer du Bornou et fut de nouveau mis en déroute complète à Banba (25 dhou'l-ḥidjdja 999 = 14 octobre 1591). Réfugié chez les fétichistes du Gourma, il y fut assassiné, tandis que, peu auparavant, l'armée songhaïe avait proclamé sultan Moḥammed-Kâgho, un des fils d'Askia-Dâoud.

Se sentant abandonné par ses frères, qui se réfugièrent auprès des Marocains, Moḥammed-Kâgho se résolut à prêter

serment de fidélité au sultan du Maroc, et il envoya en prévenir le pacha Maḥmoûd, qui l'invita à un repas où il fit arrêter le chef songhaï et ses compagnons; les troupes soudanaises s'enfuirent; les prisonniers, transférés dans la ville de Kâgho, y périrent écrasés sous les murs de la chambre où ils avaient été renfermés, et que l'on fit apparemment crouler sur eux.

Askia-Noûḥ continua la lutte contre les Marocains pendant deux années entières. Il avait préparé une embuscade dans une forêt, sur la route suivie par l'ennemi; mais sa ruse fut éventée par un des généraux marocains, un renégat nommé Ba-Ḥasan Frîro. Cependant les troupes des envahisseurs étaient fort éprouvées par la dysenterie; il fallut faire venir des renforts. Les habitants de Tombouctou se soulevèrent, les Touareg y mirent le feu, mais l'insurrection fut calmée par les mesures habiles du qâïd Mâmi ben Barroûn, envoyé en hâte par le pacha Maḥmoûd; tous ceux qui avaient fui rentrèrent, et entre autres le commandant du port, qui ramena avec lui les embarcations dispersées.

L'occupation de Dienné mit aux mains des Marocains tout le Niger supérieur; mais Tombouctou restait exposée aux attaques des Touareg, qui furent complètement battus sous ses murs par le qâïd el-Moçṭafa, grâce aux renforts de cavalerie et d'infanterie amenés du Maroc. Le pacha Maḥmoûd fut tué en combattant les fétichistes (1003-1595) et sa tête envoyée à Askia-Noûḥ, chef des Songhaï; toutefois celui-ci ne tarda pas à être complètement battu par le qâïd Mançoûr, qui nomma à sa place Askia-Soléïmân, son fidèle lieutenant. Mançoûr fit régner la justice dans toute l'étendue de ses possessions, mais il ne réussit pas à enlever à Djouder l'administration du pays, qu'il avait conservée malgré sa révocation; sur l'ordre de Mouley Aḥmed, il dut se contenter du commandement de toutes les troupes; ce fut pour peu de temps, étant mort de maladie en 1005 (1596). Cependant Djouder continua de gouverner le Soudan, en qualité de pacha, jusqu'à sa mort (1012-1603). D'autres gouverneurs furent envoyés du Maroc jusqu'au pacha Maḥmoûd Longo, qui mourut après huit ans de pouvoir (1021-1612); après lui,

en effet, l'armée d'occupation se choisit des chefs qu'elle désigna sans se donner la peine d'en référer à l'autorité de Fez. Les luttes intestines qui déchiraient le Maroc empêchèrent les détenteurs du pouvoir de songer à l'administration du Soudan.

Les partis qui se disputaient le pouvoir, au Soudan, firent appel à l'intervention des Touareg, qui ruinèrent le pays et finirent par le dominer complètement, vers 1163 (1750). Cet état d'anarchie a duré jusqu'à des temps fort proches de nous, jusqu'à l'occupation du pays par les troupes françaises.

ROIS DU SONGHAÏ

(Pour la transcription de ces noms, voir les remarques de M. O. Houdas, *Tarîkh es-Soudan*, traduction française, p. 4, n. 1.)

Zâ-Alayaman.
Zâ-Zakoï.
Zâ-Takoï.
Zâ-Akoï.
Zâ-Kou.
Zâ-ʿAli-Faï.
Zâ-Biyaï-Komaï.
Zâ-Biyaï.
Zâ-Karaï.
Zâ-Yama-Karaouaï.
Zâ-Yama.
Zâ-Yama-Danka-Kibaʿo.
Zâ-Koukoraï.
Zâ-Kenken.
Zâ-Kosoï se convertit à l'islamisme (Moslem-dam) en 400 (1009).
Zâ-Kosoï-Dâriya.
Zâ-Hen-kon-Ouanko-Dam.
Zâ-Biyaï-Koï-Kîmi.
Zâ-Nintâsanaï.
Zâ-Biyaï-Kaïna-Kimba.
Zâ-Kaïna-Chinyounbo.
Zâ-Tib.
Zâ-Yama-Daʿo.
Zâ-Fadazou.
Zâ-ʿAli-Koro.
Zâ-Bir-Foloko.
Zâ-Yasiboï.
Zâ-Douro.
Zâ-Zenko-Bâro.
Zâ-Bisi-Bâro.
Zâ-Bada.

ROIS SONNÎ

(Zâ-Yasiboï.)
ʿAli-Kolon.
Selmân-Nâri.
Sonni-Ibrahim-Kabaï.
Sonni-Othman-Kanafa.
Sonni-Bar-Kaïna-Ankabi.
Sonni-Mousa.
Sonni-Bokar-Zonko.
Sonni-Bokar-Dalla-Boyonbo.
Sonni-Mâr-Kiraï.
Sonni-Moḥammed-Dâʿo.
Sonni-Moḥammed-Koukiya.
Sonni-Moḥammed-Fâr.
Sonni-Karbîfo.
Sonni-Mâr-Faï-Kollé-Djimo.
Sonni-Mâr-Arkona.
Sonni-Mâr-Arandan.
Sonni-Selimân-Dam.
Sonni-ʿAli.
Sonni-Bâr Bokar-Dâʿo.

DYNASTIE DES ASKIA

Askia el-Ḥâdj Moḥammed.
Askia-Moûsa.
Askia-Mohammed-Benkan.
Askia-Ismâ'îl.
Askia-Isḥâq.
Askia-Dâoud.
Askia-el-Ḥâdj.
Askia-Moḥammed-Bano.
Askia-Isḥâq II, fils de Askia-Dâoud.
Askia-Moḥammed-Kagho.
Askia-Noûḥ.

PACHAS MAROCAINS DE TOMBOUCTOU

(Table dressée par M. O. Houdas à la suite du *Tedzkiret en-Nisiân*.)

Djouder	(1590-1591)
Maḥmoûd ben 'Ali ben Zergoûn	(1591-1595)
Mançoûr ben 'Abd-er-Raḥman	(1595-1596)
Maḥmoûd Ṭâba'	(1598)
'Ammâr el-Fétâ	(1599-1600)
Soléïmân	(1600-1604)
Maḥmoûd Longo	(1604-1612)
'Ali ben 'Abdallah	(1612-1617)
Aḥmed ben Yoûsouf el-'Ildjî	(1617-1618)
Ḥaddou ben Yoûsouf el-Adjnâsi	(1618)
Moḥammed ben Aḥmed el-Mâssi	(1619-1621)
Yoûsouf ben 'Omar el-Qaçrî	(1622-1627)
Ibrâhim ben 'Abd el-Kérîm el-Djerrâri	(1627-1628)
'Ali ben 'Abd-el-Qâdir	(1628-1632)
'Ali ben el-Mobârek el-Mâssî	(1632)
Sa'oûd ben Aḥmed 'Adjeroud ech-Charqî	(1632-1634)
'Abd-er-Raḥman, fils du qâïd Ḥammedî ben Sa'doûn	(1634-1635)
Sa'ïd ben 'Ali el-Maḥmoûdi	(1635-1637)
Mas'oûd ben Mançoûr ez-Za'erî	(1637-1643)

Moḥammed ben Moḥammed ben ʿOthman . . (1643-1646)
Aḥmed ben ʿAli et-Tilimsânî . . . . (1646-1647)
Ḥamîd ben ʿAbd-er-Raḥman el-Ḥayyounî . . (1647-1648)
Yaḥya ben Moḥammed el-Gharnâṭî . . . . . . (1648-1651)
Ḥammedî ben Ḥaddou el-Adjnâsî . . . . . (1651-1654)
Moḥammed ben Moûsa. . . . . (1654-1655)
Moḥammed ben Aḥmed Saʿdoûn ech-Chiyâḍemî . . . . (1655-1657)
Moḥammed ben el-Hadj ech-Cheṭoûkî, surnommé le qâïd Bouya . . . . (1657-1660)
ʿAllâl ben Saʿïd el-Ḥarousî (un jour, en août) (1660)
El-Ḥâdj el-Moukhtâr ben Biyoukhef ech-Charqî. (1660)
Ḥammou ben ʿAbdallah el-ʿIldjî. . . . . . (1660-1661)
ʿAli ben ʿAbd-el-ʿAzîz el-Feredjî. . . . . . (1661)
ʿAlî ben Bachouḍ-Moḥammed et-Tezerkîni . . (1662)
ʿAmmâr ben Aḥmed ʿAdjeroud ech-Charqî . . (1663-1666)
Moḥammed, le qâïd Bouya, pour la 2e fois . . (1666-1667)
Nâçir ben ʿAbdallah el-Aʿmachî ed-Derʿî . . . (1667)
ʿAbd-er-Raḥman ben Saʿîd el-Andalosî . . . (1667-1668)
Nâçir ben ʿAlî et-Tilimsânî . . . . (1667-1669)
Moḥammed ben Aḥmed el-Koïḥil ech-Charqî . (1671-1672)
Moḥammed ben ʿAlî el-Mobârek ed-Derʿî . . (1672-1673)
ʿAli ben Ibrahîm ed-Derʿî . . . . (1673-1675)
Saʿîd ben ʿOmar el-Fâsî . . . . (1675-1678)
ʿAbdallah ben Moḥammed ben el-Qâʾïd Ḥasson ed-Derʿî . . . . (1678-1679)
Dhou'n-Noûn ben el-Ḥâdj el-Mokhtâr ech-Charqî . . . . (1679-1680)
Moḥammed ben Bâ-Riḍwân el-ʿIldjî . . . . (1680)
Yaḥya ben ʿAli el-Mobârek ed-Derʿî . . . . (1680-1681)
Dhou'n-Noûn, pour la 2e fois. . . . . (1681-1682)
Moḥammed ben ʿAli ed-Derʿî, pour la 2e fois . (1682)
Bâ-Ḥaddou Sâlem el-Ḥassânî. . . . . (1683)
El-Fâ Benkano ech-Charqî ben Moḥammed el-Modâseni (3 jours). . . . . (1683)
Zenka ʿAbd-er-Raḥman ben Bou-Zenâd el-Fâsi. (1683-1684)
Moḥammed ben Bâ-Riḍwân, pour la 2e fois . . (1684)
ʿAlî ben Ḥoméïd el-ʿAmrî. . . . . (1684-1685)

El-Mobârek ben Mançoûr ez-Za'erî	(1685-1686)
Sa'oûd Bokarnâ ben Moḥammed ben 'Othmân	(1686)
El-Ḥasan ben Mançoûr el-Monebbih	(1686-1687)
'Abdallah ben Moḥammed ben el-Qâ'ïd Ḥassan ed-Der'î	(1687)
El-'Abbâs ben Sa'îd el-'Amrî	(1688)
Mançoûr ben Mas'oûd ez-Za'erî, dit Senîber	(1688-1689)
Aḥmed ben 'Alî et-Tezerkîni	(1689-1690)
Sa'oûd Bokarnâ, pour la 2e fois	(1690-1691)
Senîber ben Moḥammed Bouya	(1691)
Ibrahîm ben Ḥassoun ed-Der'î	(1691-1692)
Bâbâ-Seyyid ben Ṭâlib Ḥammedî ech-Charqî	(1693)
El-Mobârek ben Mançoûr ez-Za'erî, pour la 2e fois	(1693)
Ibrahîm ben Ḥassoun, pour la 2e fois	(1694)
Dhou'n-Noûn ben el-Ḥâdj, pour la 3e fois	(1694)
Aḥmed el-Khalîfa et-Tilimsâni	(1694-1695)
Senîber ben Moḥammed Bouya, pour la 2e fois	(1695)
'Abdallah ben Nâçir el-A'machî ed-Der'î	(1696)
Ḥammedî ben 'Alî et-Tezerkini	(1696-1697)
El-Mobârek ben Ḥammedî ed-Der'î	(1697)
Moḥammed ben Moḥammed Seyiddî ech-Charqî er-Senâouni (1 jour)	(1697)
'Alî ben Moḥammed ben Chéïkh-'Alî ed-Der'î	(1697-1698)
Yaḥya ben Moḥammed Zenkana el-Fichtâni	(1698)
'Abdallah ben Nâçir et-Tilimsâni	(1698)
Mançoûr Senîber ben Mas'oûd, pour la 2e fois	(1698-1700)
Ḥammedî ben 'Ali et-Tezerkîni, pour la 2e fois	(1700-1701)
'Abdallah ben Nâçir et-Tilimsâni, pour la 2e fois	(1701)
Yoûsouf ben 'Abdallah ed-Der'î	(1701-1702)
Moḥammed ben Sa'îd ben 'Omar el-Fâsi	(1702-1703)
Aḥmed ben Mançoûr ech-Charqî	(1703)
'Alî ben el-Mobârek ben 'Alî ed-Der'î	(1703)
Santâ'a ben Fâris el-Fâsi	(1703)
Mâmi ben 'Alî et-Tezerkîni	(1704)
Moḥammed ben Sa'îd ben 'Omar	(1704)
Moḥammed ben Moḥammed Seyyidi ech-Charqî	(1704-1705)
Yaḥya ben Moḥammed Zenkana, pour la 2e fois	(1705)

ʿAbdallah ben Nâçir et-Tilimsânî, pour la 3e fois. (1705)
Saʿìd ben Bouzîân el-Khabbâzi . . . . (1705)
Mâmi ben ʿAli et-Tezerkîni, pour la 2e fois . . (1705-1707)
El-Mobârek ben Moḥammed el-Gharnâṭi . . . (1707)
Nâçir ben ʿAbdallah el-Aʿmachî ed-Derʿî . . . (1707-1708)
ʿAbdallah ben Nâçir et-Tilimsânî . . . . . . (1708)
ʿAlî ben Raḥmoun el-Monebbih . . . . (1708)
Moḥammed ben Ḥammedi et-Tezerkîni . . . (1709)
Ḥammedî Zenko . . . . (1709-1710)
Yaḥya ben Moḥammed Zenkana, pour la 3e fois. (1710)
ʿAlî ben Moḥammed ben Chéïkh-ʿAlî ed-Derʿî, pour la 2e fois . . . . (1710)
Bâ-Beker ben Moḥammed Seyyidî . . . . . (1710-1711)
Yoûsouf ben ʿAbdallah ed-Derʿî, pour la 2e fois. (1711)
ʿAbd-el-Qâdir ben ʿAli et-Tezerkîni . . . . . (1711-1712)
ʿAbdallah ben Nâçir et-Tilimsâni, pour la 2e fois (1 jour) . . . . (1712)
ʿAli ben el-Mobârek ed-Derʿî. . . . . (1712)
Mançoûr ben Masʿoûd ez-Zaʿerî dit Senîber, pour la 3e fois . . . . (1712)
Mâmi ben ʿAlì et-Tezerkîni, pour la 3e fois . . (1713)
ʿAli ben Raḥmoun el-Monebbih, pour la 2e fois. (1713)
ʿAbdallaḥ ben El-Hâdj ben Saʿìd el-ʿImrâni. . (1713-1714)
ʿAmmâr ben Saʿoûd Bokarnâ. . . . . (1714)
Bâ-Ḥaddou ben Yaḥya ben el-Mobârek ed-Derʿî. (1714)
ʿAbdallah ben el-Hâdj el-ʿImrâni . . . . . (1714-1715)
Bâ-Ḥaddou, pour la 2e fois. . . . . (1715)
Moḥammed ben Ḥammedi et-Tezerkìni . . . (1715)
ʿAli ben Moḥammed ed-Derʿî. . . . . (1716)
ʿAbdallah ben el-Ḥâdj et-ʿImrâni, pour la 2e fois. . . . . (1716)
Mançoûr ben Masʿoûd ez-Zaʿeri, pour la 4e fois. (1716-1719)
Bâ-Ḥaddou, pour la 3e fois. . . . . (1719-1721)
ʿAbd-el-Ghaffâr ben ʿAli et-Tezerkini . . . . (1721-1722)
ʿAbdallah ben el-Ḥâdj, pour la 3e fois. . . . (1722-1723)
Maḥmoûd ben-el-Qâ'ïd Moḥammed Bouya . . (1726)
ʿAbd-er-Rahman ben Ḥammedi et-Tezerkìni. . (1726-1727)
ʿAbdallah ben el-Ḥâdj, pour la 4e fois. . . . (1727)

Bâ-Ḥaddou, pour la 4e fois . . . . (1727-1728)
Yoûsouf ben ʿAbdallah ed-Derʿì, pour la 3e fois. (1729)
ʿAbdallah ben el-Ḥadj, pour la 5e fois . . . . (1730)
Moḥammed Beḥḥou ben Senìber ez-Zaʿeri . . (1732)
El-Ḥasani ben Ḥammedi et-Tezerkìni. . . . (1733)
Moḥammed, frère du précédent. . . . . . (1734-1735)
Saʿìd ben ʿAlì, oncle du précédent. . . . . (1735)
Ḥammedi ben Senìber ben Mançoûr ez-Zaʿerì . (1736)
Saʿïd ben ʿAli, pour la 2e fois. . . . . . . (1736)
Ḥammedi ben Senìber, pour la 2e fois . . . (1737)
Moḥammed ben Ḥammedi et-Tezerkìni, pour la 2e fois. . . . . (1737-1738)
El-Faʿ Ibrahìm ben Mançoûr ed-Derʿì . . . . (1738)
Ḥammedi ben Mançoûr, frère du précédent. . (1738)
El-Faʿ Ibrahim ben Ḥammedi et-Tezerkini . . (1738)
Saʿìd ben Senìber ez-Zaʿerì . . . . (1738-1740)
Yaḥya ben Ḥammedì et-Tezerkìni . . . . . (1740)
Bâbâ-Seyyid ben Ḥammedi Zenko . . . . . (1740)
El-Ḥasan ben Moḥammed el-ʿAmrì. . . . . (1741)
Saʿìd ben Senìber, pour la 2e fois . . . . . (1741-1742)
Saʿìd ben Ḥammedì et-Tezerkini . . . . . (1742)
Saʿìd ben Senìber, pour la 3e fois . . . . . (1743-1745)
Bâbâ-Seyyid ben Ḥammedi Zenko, pour la 2e fois . . . . (1745)
El-Faʿ Mahmoûd ben Senìber ben Moḥammed Bouya ech-Cheṭouki . . . . (1746)
ʿAbd-el-Ghaffâr ben Ousâma et-Tezerkìni . . (1748)
Bâ-Beker ben El-Faʿ Mançoûr ed-Derʿì . . . (1748-1750)
Saʿìd ben Ḥammedi et-Tezerkìni, pour la 2e fois.
ʿAli ben ʿAbd-er-Raʾoûf ed-Derʿì.
ʿAli ben ʿAmmâr ben Saʿoud Bokarnâ ech-Charqì.
Bâ-Ḥaddou ben Bâ-Beker ben el-FaʿMançoûr ed-Derʿì.
Bâbâ ʿAli ben Mançoûr et-Tezerkìni.

BIBLIOGRAPHIE

Abder-Rahman ben Abdallah ben 'Imran ben 'Amir es-Sa'di, *Tarîkh-es-Soûdân*, texte arabe et traduction par O. Houdas, 2 vol. gr. in-8, 1900 (Publications de l'École des Langues orientales vivantes).

— *Tedzkiret en-Nisiân fi akhbar molouk es-Soudân*, texte et traduction par O. Houdas, 2 vol. gr. in-8, 1901 (*id.*).

C. **Ralfs,** *Beiträge zur Geschichte und Geographie des Sudan* (Zeitschr. der deutsch. morgenländ. Gesellschaft, Bd. IV, 1855).

Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, 2 vol.

F. **Dubois**, *Tombouctou la mystérieuse*, 1 vol., 1897.

Ibn-Batoutah, *Voyages*, texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Defrèmery et le docteur B.-R. Sanguinetti ; in-8, 1858 ; t. IV, pp. 376-444.

CHAPITRE XXXIV

LE MAHDI

L'histoire des Juifs, dès les malheurs de la royauté, mais surtout à partir de la captivité et de la diaspore, est dominée par l'idée du rétablissement du royaume d'Israël et du règne du Messie, c'est-à-dire du roi consacré par le moyen de l'onction. Son règne devait coïncider avec la fin du monde. Les chrétiens, reconnaissant dans Jésus le Messie annoncé par les Prophètes, crurent longtemps que les derniers jours de l'existence de l'univers étaient proches; ils admettaient la *Parousie*, le retour prochain du Christ; et quand il fallut reconnaître que le monde continuait de vivre, ils rejetèrent à la fin des temps, qui paraissait de moins en moins rapprochée, un retour de Jésus, anéantissant l'Antéchrist annoncé par l'Apocalypse. Les Musulmans croient de même qu'à la fin du monde il viendra un personnage auguste, qu'on appelle el-Mahdî « le bien dirigé » et qui fera régner la justice sur la terre.

Les Musulmans paraissent même, à l'origine, avoir cru que les temps s'accompliraient du vivant du Prophète et de sa génération. Ibn-Sa'd, dans ses biographies, rapporte que Nâfi' ben Djobéïr expliquait au khalife oméyyade 'Abd-el-Mélik le surnom de *ḥâchir* « rassembleur » donné à Mahomet par ces mots : « Il a été envoyé avec l'heure [dernière] pour vous avertir avant un châtiment terrible. » Le Qorân fait en effet de nombreuses allusions à l'heure où doivent se produire la fin du monde, la résurrection et le jugement dernier,

mais elles sont naturellement vagues ; cette heure doit arriver à l'improviste, on la donne même parfois comme très proche (*Qor.*, LIV, 1) en souvenir de l'Apocalypse. Des traditions du Prophète semblent montrer que la venue de l'heure ne dépasserait pas la génération présente.

On est d'accord que la fin des temps sera marquée par de terribles calamités; toutefois on n'est pas sûr de l'ordre dans lequel elles se produiront. Un auteur du quatrième siècle de l'hégire (dixième de l'ère chrétienne), Moṭahhar ben Ṭâhir el-Maqdisì, originaire de Jérusalem mais qui écrivait à Bost dans le Sidjistân, nous a laissé sur ce sujet des renseignements utilisés plus tard par Ibn-el-Wardì, qui attribuait l'ouvrage d'où ils sont extraits, le *Kitâb el-bèd' wat-târîkh* « Livre de la création et de l'histoire », à Abou Zéïd Aḥmed ben Sahl el-Balkhì, le géographe. D'après les autorités citées par lui, la dernière heure ne devait pas venir avant que les Musulmans n'aient combattu les Turcs, « peuple qui a un visage semblable à un bouclier doublé de cuir, avec de petits yeux et un nez aplati »; certains disaient que cela signifiait que la fin du pouvoir des Hâchémites, c'est-à-dire des khalifes ʿabbassides, aurait lieu par les mains des Turcs; coïncidence bizarre, cette prophétie, dont la dernière rédaction est de l'an 355 de l'hégire, s'est réalisée trois cents ans plus tard par la conquête mongole; car les soldats de Tchingìz-khan appartenaient en grande partie aux peuplades turques de l'Asie centrale. Déjà à cette époque, on prétendait que l'événement prédit avait eu lieu, et on l'expliquait par la prise de Bagdad par les Bouïdes.

La lutte contre les Turcs devait être suivie par un bruit souterrain en ramaḍân, par le soulèvement du Hâchémite dans le Khorasan avec le drapeau noir (prophétie qui ne peut remonter plus haut que la prédication ʿabbasside, et qu'on expliquait déjà ainsi à Bagdad), par la révolte du Sofyanide, c'est-à-dire d'un Oméyyade descendant d'Abou-Sofyan, et enfin par l'apparition du Mahdì, antérieure à celle de l'Antéchrist (Dedjdjâl, le Messie menteur), de Jésus, de la Bête terrestre, de Gog et Magog, aux appels de trompette, au rassemblement des créatures, au changement de

la terre et au reploiement du ciel, ces deux derniers phénomènes précédant immédiatement le jour de la résurrection.

« Le monde ne disparaîtra pas avant que mon peuple ne soit dirigé par un homme de ma famille dont le nom s'accordera avec le mien », dit une tradition attribuée au Prophète; c'est admettre que le Mahdî portera le nom de Moḥammed. Son règne sera celui de la justice; il fera disparaître l'oppression parmi les habitants de la terre, il établira l'égalité entre le faible et le fort, il fera pénétrer l'islamisme jusqu'aux confins de la terre, et il ne restera personne qui ne se convertisse à la vraie religion ou ne paye une rançon.

Il semble tout d'abord, d'après une tradition d'Anas rapportée par el-Ḥasan el-Baçrî, que l'école de Médine considérait le Mahdî comme étant un surnom donné à Jésus, qui doit descendre du ciel à la fin des temps pour faire régner la justice; mais bientôt il fut entendu que ce devait être un personnage différent, précédant la venue de Jésus.

Il se pourrait fort bien que l'apparition du Mahdî, dont le nom n'est pas prononcé dans le Qorân, soit tout simplement le retour de Mahomet lui-même : c'est la thèse exposée récemment par M. P. Casanova. Il avait dit : « Il n'y aura pas de prophète après moi », et il est bien certain qu'on le considère comme le dernier de la série des prophètes. Aucun autre prophète ne devant venir après lui, celui de la fin des temps ne saurait être que lui-même, et voilà pourquoi le Mahdî doit porter le même nom que lui. Son apparition serait, en réalité, une réincarnation du Prophète (*radjʿa*). Cependant, quand le poète Ḥassân ben Thâbit appelle le prophète *Mahdî* dans son oraison funèbre, il n'a en vue que son caractère d'homme *bien dirigé*.

Pour des esprits religieux, attentifs à épier les prodromes de la fin du monde, tout individu réunissant les qualités énumérées ci-dessus fut appelé Mahdî par ses sectateurs. Les uns ont attribué ce titre à ʿAlî, fils d'Abou-Ṭâlib ; d'autres ont prétendu que ce personnage était certainement le troisième khalife ʿabbasside, el-Mahdî, dont le nom était justement Moḥammed; ou encore le khalife oméyyade ʿOmar II

ben 'Abd-el-'Azîz, le souverain pieux dont l'allure tranchait si fortement sur le ton général de la cour de Damas. Les Chî'ïtes admettaient que le Mahdî devait sortir de la descendance d''Alî, et les Kéïsânites, entre autres, attribuèrent ce rôle à Moḥammed, le fils de la Ḥanéfite, dont on disait « qu'il n'était pas mort, et ressusciterait pour pousser les Arabes avec son seul bâton ». Mokhtâr, fils d'Abou 'Obéïd, s'empara de cette idée, du vivant même de Moḥammed, et souleva les populations (surtout les affranchis et les esclaves) en son nom, sans y être réellement autorisé, sous le règne de l'Oméyyade 'Abd el-Mélik, fils de Merwân. C'est cet agitateur qui avait pour doctrine que l'activité intellectuelle de Dieu est si puissante qu'il faut bien qu'il change d'idées à chaque instant, et que le devoir de ceux qui reçoivent ses inspirations est d'essayer de le suivre dans ses variations. Une table carrée (*korsî*), toute imbibée d'huile, trouvée chez un marchand d'huile d'olives, lui servit à rappeler à ses troupes l'arche d'alliance des Israélites et à en faire une promesse de victoire. Il annonçait à ses soldats que les anges viendraient à leur secours sous forme d'oiseaux : on prétend qu'il lançait, au moment opportun, des pigeons qui justifiaient sa prédiction aux yeux de ses adeptes. Malgré cette belle invention, ses troupes furent défaites; assiégé dans son propre palais, à Koûfa, il fut tué, au cours d'une sortie désespérée à la tête de dix-neuf hommes (ramaḍan 67 = avril 687) par les troupes de Moç'ab, frère d''Abdallah ben ez-Zobéïr, l'anti-khalife de la Mecque, et gouverneur de l''Irâq en son nom. Il s'était fait beaucoup d'ennemis en poursuivant à outrance les meurtriers d'el-Ḥoséïn, fils d''Alî, parmi lesquels tombèrent de nombreuses victimes de vengeances particulières.

Malgré sa défaite, Mokhtâr conserva des partisans qui ne voulurent pas démordre de leur croyance en la qualité de Mahdî attribuée par lui à Moḥammed le fils de la Ḥanéfite; et quand celui-ci disparut de la scène du monde, ces sectaires ne voulurent pas croire à sa mort et annoncèrent son prochain retour. On le croyait caché dans la vallée de Raḍwa, entre Yanbo' et Médine, d'où il devait sortir un

jour, à la tête de ses troupes de cavaliers. On prétendait que Mahomet avait indiqué le défilé des montagnes par où le Mahdî devait passer; c'est là que se rassembleraient des armées pareilles aux flocons de vapeur dont se composent les nuages; certains Musulmans s'étaient établis dans cette région et y attendaient l'arrivée des derniers jours, semblables à cet original Anglais qui, il y a une quarantaine d'années, s'était installé dans les tombeaux qui encombrent la vallée du Cédron, au pied de Jérusalem, et y sonnait tous les matins de la trompette — dans l'attente du jugement dernier.

Les espérances de rénovation que la prédication ʿabbaside avait fait naître en Perse, et que l'assassinat d'Abou-Moslim mettait à néant, s'incarnèrent dans l'idée d'un Mahdî que l'on se plaisait à retrouver dans tout agitateur. Lorsque Sombâdh, qui appartenait à la secte de Mazdak, souleva ses partisans pour venger le meurtre d'Abou-Moslim, il affirma que celui-ci n'était pas mort, avait échappé aux embûches du khalife el-Mançoûr, en invoquant le nom mystérieux de Dieu et en s'envolant sous la forme d'une colombe blanche; il s'était retiré dans une forteresse de cuivre, d'où il allait bientôt sortir en compagnie du Mahdî et de Mazdak, devenu le ministre du souverain des derniers jours. Pendant sept ans Sombâdh résista aux troupes envoyées pour le réduire.

Le onzième imâm des Chiʿïtes, descendant direct de Mahomet par sa fille Fâṭima et son gendre ʿAlî ben Abi-Ṭâlib, et de la lignée d'el-Ḥoséïn, el-Ḥasan el-ʿAskérî, avait laissé en mourant un fils âgé de six ans, Moḥammed. Le khalife le tenait prisonnier à Ḥilla; il disparut à l'âge de douze ans, peut-être enlevé par le poison. Les Chiʿïtes ne voulurent pas croire à sa mort; ils prétendent encore aujourd'hui qu'il est retiré dans une caverne, et qu'il en sortira au temps marqué. Pendant longtemps il y eut des ʿAlides qui, chaque matin, attendaient le retour du douzième imam, tellement ils étaient convaincus de son arrivée prochaine. Les plus riches d'entre eux sortaient de leurs bourgades à cheval et en armes, s'en allant à sa rencontre ; puis,

après une longue attente, ils s'en retournaient, déçus dans leurs espérances, mais non découragés. Cela se passait à Kâchân en Perse, à la fin du cinquième siècle de l'hégire et du onzième de l'ère chrétienne, et nous est rapporté par le géographe Yâqoût, qui avait eu entre les mains, à Merw, un ouvrage sur le chi'ïtisme écrit par un certain Abou'l-'Abbâs Aḥmed Ibn-Bâbawéïh.

Au huitième siècle de l'hégire (quatorzième de notre ère), le voyageur maghrébin Ibn-Baṭoûṭa fut témoin à Ḥilla d'un curieux spectacle. Près du marché principal se trouvait une mosquée que l'on appelait le *Méchehed* ou mausolée du Maître de l'époque, c'est-à-dire du douzième imam caché, le Mahdî. Sur la porte de cette mosquée était un rideau de soie baissé. Chaque jour, cent habitants de la ville, revêtus de leurs armes et tenant à la main leurs sabres dégainés, se rassemblaient tard dans l'après-midi, après la prière de l'*'açr*, et se rendaient chez le commandant de la place. Celui-ci leur remettait un cheval ou une mule sellée et bridée, puis ils emmenaient l'animal en procession, en jouant des timbales, des trompettes et des cors. Arrivés devant la porte du sanctuaire, ils s'écriaient : « Au nom de Dieu, ô maître de l'époque, sors; car la corruption est apparue et l'injustice est grande! C'est le moment pour toi de sortir, afin que Dieu distingue par ton moyen ce qui est vrai de ce qui est faux. » Cette invocation, accompagnée de musique, durait jusqu'au coucher du soleil.

Les Çafawides, qui ont fait du chi'ïtisme une religion d'État en Perse, tenaient, dans leur palais d'Ispahan, toujours deux chevaux prêts à recevoir le Mahdî et son vicaire Jésus, lorsque le moment attendu serait venu ; à la fin du quatorzième siècle, Khodja-'Ali el-Mo'ayyad, dernier des princes Serbédariens de Sebzewâr, avait agi de même. Lorsque Lamartine, voyageant en Syrie, alla visiter dans le Liban, en plein pays druse, la nièce de Pitt, lady Esther Stanhope, celle-ci lui montra deux juments qu'elle tenait dans ses écuries : l'une, baie, était ensellée naturellement et devait être la monture du Messie; mais elle ne dit pas au poète et diplomate français à qui était destinée l'autre

jument, la blanche : c'était celle du Mahdî, qui, pour les Druses, est le khalife fâṭimite el-Ḥâkim bi-amrillah.

La même idée aida puissamment au triomphe des Fâṭimites; ʿObéïd-Allah, le fondateur de leur empire, était surnommé le Mahdî; c'est sa venue qu'avait annoncée le missionnaire Abou-ʿAbdallah, quand il proclamait que les temps étaient proches, que le Maître de l'époque allait paraître et subjuguer la terre, que le soleil allait se lever du côté du couchant. ʿObéïd-Allah avait été arrêté par l'ordre des Aghlabites; son missionnaire marche sur la Tripolitaine, délivre le prisonnier, le fait monter à cheval et marche devant lui en annonçant l'arrivée du maître; le vendredi suivant, l'avènement du Mahdî est solennellement proclamé à la mosquée. Cependant quelques-uns restaient incrédules; le soleil continuait de se lever à la place habituelle, et un chéïkh osa un jour réclamer un miracle au Mahdî; il fallut supprimer son existence pour étouffer cette protestation. Après l'assassinat d'Abou-ʿAbdallah, le Mahdî n'est plus qu'un souverain comme les autres.

Quand Moḥammed ben Toûmert revint du pèlerinage de la Mecque avec sa doctrine religieuse et philosophique, il commença par annoncer l'arrivée du Mahdî et finit par se dire le Mahdî lui-même. Les Maçmoûda, auxquels il appartenait, le crurent et formèrent le noyau de l'armée qui porta au pouvoir son disciple ʿAbd-el-Mou'min, le fondateur de la dynastie des Almohades.

Les Berbères continuèrent à attendre la venue du Mahdî; ils croyaient qu'il paraîtrait dans quelque province éloignée, dans quelque localité à la limite des pays habités, tels que le Zâb, l'Afrique propre ou le Soûs-el-aqçâ au Maroc. Ibn-Khaldoûn, en ses *Prolégomènes*, a signalé ces gens d'une intelligence bornée qui se rendent à un couvent fortifié (*ribâṭ*) situé à Massa dans le Soûs et y demeurent avec l'espérance de voir le Mahdî s'y manifester et s'y déclarer roi. Ce couvent était placé dans le voisinage du territoire des Gédâla, un des peuples qui portaient le *lithâm* « voile » à la façon des Touareg; on s'imaginait que le Mahdî appartiendrait à ce peuple, ou que celui-ci se soulèverait pour soute-

nir sa cause. Dans ce milieu éminemment favorable, de nombreux individus ne manquèrent pas de se déclarer Mahdìs; cela leur coûta généralement la vie, l'autorité qui disposait des destinées du Maroc n'hésitant pas à supprimer des agitateurs dangereux qui se permettaient de devancer l'heure inconnue à tout le monde, sauf à Dieu. Sous le règne de Yoûsouf ben Ya'qoûb, de la dynastie des Mérinides, au commencement du huitième siècle de l'hégire, un mystique connu sous le surnom de Touïzérì, c'est-à-dire « le petit habitant de Touzer en Tunisie », parut au couvent fortifié de Massa, souleva les populations en majorité Çanhâdja, et fut sans tarder assassiné par les chefs des Maçmoûda. Il en fut de même d'un certain el-'Abbâs que l'on voit appeler à la révolte les Ghomâra du Rîf, entre 690 et 700 (1291-1300), s'emparer de Velez de Gomera, et être assassiné pendant sa marche sur Alhucema. Au Sénégal, en 1828, Moḥammed ben A'mer ben Aḥmed se déclare Mahdì; enfermé comme fou dans une cave construite à cet effet, ainsi que c'est l'usage en ces contrées, il s'en échappe douze jours après, prononce un discours devant les noirs assemblés et fait reconnaître sa mission. Les troupes de l'Almamy eurent raison de cet agitateur.

Pendant l'occupation de l'Égypte par les Français, en mai 1799, un Mahdì sortit de la Tripolitaine et entreprit, sans succès, de chasser les infidèles du pays. Il annonçait qu'il était descendu du ciel en plein désert; en réalité il avait débarqué à Derna. Il semait l'or à pleines mains et disait aux Arabes de Barqa qu'il le recevait du ciel. Son corps étant soi-disant immatériel, quoique visible et tangible, il n'avait pas besoin de manger pour vivre; tous les jours, à l'heure de la prière du soir, et en présence de ses adhérents, il trempait ses doigts dans une jatte de lait et se les passait sur les lèvres, disant que c'était là toute sa nourriture. En jetant un peu de poussière contre les canons français, il empêchait la poudre de s'enflammer; les balles des fusils tombaient sur le sol sans atteindre ses partisans. Entouré de trois à quatre mille fanatiques, il surprit la ville de Damanhour, insuffisamment défendue par soixante

marins, qui se battirent bravement dans une mosquée et y furent étouffés par l'incendie. Le général Lefebvre, chef de brigade, marche contre ces sectaires à la tête de quatre cents hommes; assailli par une nuée d'Arabes, le chef fait former le carré à son petit bataillon, et les fanatiques viennent sans succès s'écraser contre la muraille vivante, qu'ils ne peuvent entamer. Le combat dura toute une journée. Quand on montra au Mahdî les morts et les blessés, il répondit qu'il n'y avait d'invulnérables que ceux qui ont une foi entière. De Damanhour, le Mahdî essaya de s'emparer de Rosette, mais sans succès; au contraire, le général Lanusse prit sa capitale et l'atteignit à la limite de la province. Une balle qu'il reçut dans une rencontre mit fin à sa carrière aventureuse.

La révolte d''Arabî-pacha et l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre en 1882 eurent un grand retentissement dans le Soudan égyptien; c'est un peu avant cette époque qu'un nouveau Mahdî fit son apparition dans ces régions. Il se nommait Moḥammed Aḥmed, il était fils d''Abdallah et d'Amina, c'est-à-dire que son père et sa mère portaient exactement les mêmes noms que les parents de Mahomet; or la tradition du Prophète, déjà citée plus haut, qui n'est d'ailleurs rien moins qu'authentique, mais est réputée article de foi par les Musulmans, déclare que le Mahdî portera le même nom que le Prophète et que son père s'appellera comme celui de Mahomet. Le Mahdî du Soudan était de taille moyenne, couleur café au lait clair, barbe noire : il portait sur chaque joue trois cicatrices parallèles, traces de ces entailles appelées *méchâli* en Afrique et *tachrîṭ* à la Mecque, que l'on fait aux enfants pour empêcher les humeurs de s'accumuler autour des yeux. Un grain de beauté sur la joue droite passait pour être le « sceau de la prophétie », celui que Mahomet avait entre les deux épaules, sous forme de loupe charnue.

Il avait la vocation : il savait par cœur le Qorân dès l'âge de douze ans. Ses deux frères aînés, constructeurs de navires sur le Nil Blanc, remplaçant leur père mort, l'envoyèrent étudier auprès de deux professeurs des environs de Khartoum. A vingt-cinq ans, il se retira dans l'île d'Aba, y vécut

quinze ans dans un trou sous terre, se livrant à des austérités et à des jeûnes et déplorant la corruption des hommes. La tribu des Beggâra dominait ces régions : elle le considéra bientôt comme un saint et n'hésita pas à le reconnaître comme Mahdî quand il prit cette qualité, à quarante ans et à l'aube de cette année 1300 de l'hégire, que l'on s'accordait à déclarer l'époque du triomphe de l'islamisme, annonce des derniers jours du monde.

En août 1881 (ramaḍân 1298), Ra'ouf-pacha, gouverneur du Soudan égyptien, résidant à Khartoum, est informé de l'agitation qui se produit autour du Mahdî ; il envoie une petite troupe de deux cents hommes pour l'arrêter; celle-ci, parvenue au milieu de la nuit à travers mille difficultés, la pluie et la boue, rencontre dans l'île d'Aba une foule de derviches surexcités : l'un de ceux-ci ayant été tué par un coup de feu tiré du côté des Égyptiens, tous se lèvent, se précipitent sur les soldats et les massacrent jusqu'au dernier.

Le Mahdî se retira avec sa troupe de fanatiques sur le mont Gadir, y soutint de nombreux assauts. Giegler-pacha, d'origine bavaroise, qui commandait par intérim, rassemble à Khartoum les garnisons égyptiennes du Soudan : il est attaqué par cinquante mille insurgés, commandés par les deux frères du Mahdî, qui périrent dans la lutte, mais remportèrent une victoire complète, car il n'échappa, de l'armée égyptienne, que cent vingt hommes. Le Soudan tout entier est en insurrection : le Mahdî entre à El-'Obéïd, le 17 janvier 1883, et en fait sa capitale. Le 5 novembre de la même année, l'armée égyptienne commandée par Hicks-pacha est complètement anéantie. Enfin Gordon-pacha, enfermé dans Khartoum, succombe à son tour et l'armée anglaise de secours arrive trop tard pour sauver le héros (1884).

Les Senousiyya ont eu aussi leur Mahdî ; c'est le fils du fondateur de la secte, Mohammed ben 'Alî es-Senoûsî, Algérien de Mostaganem, qui avait épousé une *chérîfa*, c'est-à-dire une descendante du Prophète par 'Alî et Fâṭima, et avait donné à son fils le nom d'el-Mahdî. Établi à Djaghboûb, en Cyrénaïque, il refusa de reconnaître le Mahdî du Soudan et le dénonça à l'indignation des Musulmans comme imposteur et menteur.

BIBLIOGRAPHIE

Slatin-Pacha (R.), *Feuer und Schwert im Sudan.* Meine Kämpfe mit den Derwischen, meine Gefangenschaft und Flucht, 1879-1895, 12e éd., avec portrait et illustrations, carte et plan, in-8. Leipzig, 1911.

J. **Darmesteter**, *le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*, in-18, 1885.

Ibn-Khaldoun, *Kitâb el-'Ibar*, éd. de Boulaq, t. I, pp. 260 et suiv. — *Prolégomènes*, traduits par M. G. de Slane, t. II, pp. 158 et suivantes. — *Histoire des Berbères*, trad. par de Slane, t. III, pp. 161 et suiv.

'Abd-el-Wahhâb ech-Cha'rânî, *Mokhtaçar* (Abrégé) de la *Tedhkira* d'Abou-'Abdallah Mohammed ben Ahmed el-Qortobî, 1 vol. in-4, Le Caire, imprimerie 'Othmâniyya, 1303 hég., pp. 130 et suivantes.

R. **Dozy**, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, trad. par V. Chauvin, pp. 368 et suivantes.

Snouck-Hurgronje, *Der Mahdi* (Revue coloniale internationale, II, n° 1, janvier 1886), pp. 25-69.

W. **Blunt**, *Gordon at Khartoum*, being a personal narrative of events, in-8, 1911.

Yacoub Artin-Pacha, *Monnaies du Mehdy Mouhammed Ahmed du Soudan.* Le Caire, in-8, 1888.

G. **Dujarric**, *l'Etat mahdiste du Soudan*, 1 vol. in-8, 1901.

E. **Blochet**, *le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane : le Mahdisme*, in-8, 1903.

F. R. **Wingate**, *Mahdism and the Egyptian Sudan*, being an account of the rise and progress of Mahdism ; 1 vol. in-8, avec cartes, 1891.

I. **Goldziher**, *Vorlesungen über den Islam ;* pp. 230 et suivantes, 267, 291.

Van Vloten, *Recherches sur la domination arabe : les croyances Messianiques.* Amsterdam, 1894. — *Der Mahdi*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, t. LII, 1898, pp. 218 et suiv.

I. **Friedländer**, *Die Messiaidee im Islam*, dans les Mélanges A. Berliner, Francfort-sur-le-Mein, 1903, pp. 116-130.

P. Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, étude critique sur l'Islam primitif ; in-8, 1911.

CHAPITRE XXXV

LES LETTRES CHEZ LES ARABES

La poésie anté-islamique. — La poésie arabe est née au désert. Un ermite du Sinaï, saint Nil, a entendu les Arabes improviser des chants quand ils rencontraient une source à la suite d'une longue journée de marche. Des chansons populaires conservaient le souvenir de hauts faits guerriers; quand on avait, par hasard, battu les troupes romaines de Palestine, on célébrait cet événement par des hymnes, ainsi que le dit Sozomène. Le conducteur de la caravane, en tête de la longue file de chameaux, trompait son ennui par un chant nommé *ḥidâ* au rythme duquel les bêtes de somme étaient sensibles. Le devin, le savant (*châʿir*) que l'on consultait dans les affaires graves, avait le pouvoir redoutable de lancer des sorts sur l'ennemi; et ce pouvoir redoutable se traduisait sous une forme poétique, celle de la satire, *hidjâ*, arme terrible qui faisait frissonner sous la tente les vieux guerriers, victimes des impudents sarcasmes et des injures sanglantes du sorcier. D'abord en simple prose rimée, la satire prit une forme prosodique lors de l'invention du mètre *radjaz*, le plus simple et le plus ancien de tous. Enfin la création de centres civilisés et l'établissement de cours royales sur les confins perso-romains et sous l'influence des deux empires rivaux donnèrent à la poésie arabe son essor définitif grâce à l'invention de la *qaçîda*.

Ode dithyrambique, dont le but principal, bien qu'artistement dissimulé, était de conquérir les bonnes grâces du

personnage auquel elle était adressée et d'obtenir la gratification magnifique, récompense des efforts du poète, la *qaçîda* est la forme classique par excellence de la poésie anté-islamique; elle l'est restée pour toute la littérature postérieure et domine, de son élégance souveraine, les petits poèmes et les chansons populaires, qui devaient plus tard fleurir à foison. Les tableaux qui s'y déroulent sont rangés suivant un ordre invariable: le poète chante d'abord la mélancolie des campements abandonnés rencontrés sur sa route et reconnaissables aux traces laissées sur le sol; il se lamente et rappelle le souvenir de l'amie partie avec sa tribu à la recherche de pâturages frais. Une transition naturelle l'amenait à parler de sa belle, des tourments que cause l'amour, des voyages pénibles à travers le désert sans eau, ce qui introduisait ordinairement la description de la monture qui lui permettait de franchir ces longs espaces; enfin les louanges adressées au grand personnage visé par le poème qu'on était venu lui apporter terminaient heureusement ce monologue d'une centaine de vers environ.

La cour de Ḥîra était naturellement le but du pèlerinage profane des poètes, car ils y trouvaient bon accueil. Nâbigha Dhobyânî, originaire des environs de la Mecque, y avait vécu sous el-Moundhir IV; il n'échappa pas à la colère du successeur de celui-ci, Noʿmân Abou-Qâboûs, qui lui reprochait d'avoir traité trop librement la reine dans les vers qu'il lui avait adressés; chassé de la cour, il alla trouver les Ghassânides dans la région de Damas; plus tard il rentra en faveur, mais il quitta définitivement les bords de l'Euphrate, pour rentrer dans sa tribu, quand les Sassanides dépossédèrent les Lakhmides de leur royaume. Dans cette même ville de Ḥîra on put voir, dans l'entourage d'ʿAmr ben Hind, un autre poète, ʿAmr ben el-ʿAbd, plus connu sous le surnom de Ṭarafa; il était le neveu de Djérîr ben ʿAbd-el-ʿOzzà, auquel sa description de la mouche bleue qui furète avait valu le sobriquet de *motalammis :* langue de vipère, il fut mis à mort, sur des instructions secrètes qu'il portait lui-même, à la façon de Bellérophon, par le gouverneur du Baḥréïn. ʿAbîd ben el-Abraç, de la tribu d'Asad,

atteignit un âge avancé et périt sacrifié par Moundhir, fils de Mâ-es-sémâ, sur le tombeau de deux courtisans jadis enterrés vivants sur un ordre donné dans l'emportement d'un accès de colère.

Ḥondodj, plus connu sous le surnom d'Imrou-oul-Qaïs, était fils de Ḥodjr, roi d'une tribu relevant du groupe de Kinda, qui fut tué lors d'une révolte des Banou-Asad. Son fils, qui jusque-là, par punition, avait mené la vie de berger paissant les troupeaux du roi son père, alla chercher les moyens de récupérer le trône paternel; il laissa ses armures à la garde du prince de Téïmâ, Samau'al ben 'Âdiyâ, en son château d'el-Ablaq, et se rendit à Constantinople auprès de l'empereur Justinien, qui, sur les indications des Ghassânides, pensait à utiliser ses services sur la frontière perse; après un long séjour, il reçut le titre de phylarque de Palestine, mais il ne jouit pas de cet honneur, car il mourut à Angora, sur la route du retour, empoisonné pour avoir eu le tort de séduire une princesse de la cour impériale. On dit que c'est lui qui, le premier, établit des règles fixes pour la poésie.

'Antara, fils de Cheddâd, dont le nom s'est conservé sous la forme apocopée d'Antar dans le roman populaire que les conteurs récitent encore à l'intérieur des cafés de l'Orient, fut le héros de la tribu d''Abs et son défenseur; il était mulâtre, sa mère étant une esclave abyssine ; sa valeur personnelle le mit au premier rang. Il périt dans une lutte contre la tribu de Ṭayy, et sa mort mit fin à la longue et terrible guerre qu'avait soulevée la rivalité du cheval Dâhis et de la jument Ghabrâ.

Quelquefois le don poétique passait à toute une famille, comme c'est le cas pour Zohéïr ben Abi-Solmâ, ses deux sœurs et son fils Ka'b ben Zohéïr, l'un des panégyristes de Mahomet. Zohéïr se distingue de ses contemporains par le caractère sérieux de ses vers, leur tendance morale; il avait des scrupules de conscience; il détestait les louanges mensongères; il refusait de plagier ses confrères ; enfin il évitait d'employer des mots rares et inintelligibles, ce qui le met tout à fait à part pour son époque, l'emploi de vocables

étranges, empruntés à certains dialectes ou même à des langues étrangères étant fréquent, pour frapper la mémoire des auditeurs. S'il n'était pas *ḥanîf*, il aurait mérité de l'être, et, à ce point de vue, il a peut-être préparé les voies du Prophète, qui avait pour lui la plus profonde estime.

A la tribu de Témîm appartenait 'Alqama ben 'Abda, que l'on surnommait el-Faḥl « l'étalon », et sur le compte de qui couraient de nombreuses légendes. On a surtout retenu de lui une comparaison de la chamelle qui lui servait de monture avec l'autruche qui arpente les dunes de ses longues échasses, et une description des squelettes blanchis qui marquent les routes du désert.

Les grammairiens ont formé plus tard, avec des œuvres choisies de ces poètes, divers recueils ou anthologies, dont le plus célèbre est sûrement celui qui est universellement connu sous le nom de *Mo'allaqât* « les suspendues », dénomination qui a fait croire que ces poèmes étaient, pour leur faire honneur, suspendus aux murs de la Ka'ba ; mais il y en a encore d'autres, plus ou moins répandus, tels que les deux *Ḥamâsa* ou « recueils de bravoure », celui d'Abou-Temmâm et celui d'el-Boḥtorî.

Les écumeurs des routes commerciales, les brigands qui couraient les grands chemins des sables, les détrousseurs de voyageurs isolés, comptaient aussi des poètes dans leurs rangs. L'exercice avait développé à l'extrême leurs facultés physiques; ainsi Thâbit ben Djâbir el-Fehmî, surnommé Téabbata-Cherran « celui qui porte le mal sous son bras », forçait les gazelles à la course et entendait à de grandes distances la marche des ennemis. La terreur qu'il répandait était telle qu'il n'avait qu'à dire : « Je suis Téabbatta-Cherran » pour voir toute résistance cesser, bien qu'il fût de courte taille et malingre. Ses descriptions de *ghoules* ou djinns femelles peuvent faire croire qu'il avait des hallucinations. Chanfarà « le lippu » dépassait les chevaux au galop. Il avait fait le serment de tuer cent ennemis, mais, surpris dans une embuscade, il périt après avoir mis à mal quatre-vingt-dix-neuf victimes. Le sort se chargea de tenir le serment : abandonné sans sépulture, son squelette fut trouvé

plus tard par un de ses adversaires, qui, par mépris, décocha un coup de pied au crâne dénudé et se fit ainsi une blessure mortelle.

Une qualité fort prisée des Bédouins est la générosité, se traduisant par une large hospitalité. ʿOrwa ben el-Ward, qui appartenait comme ʿAntara à la tribu d'ʿAbs, recueillait les pauvres qui n'avaient pas réussi leur coup de main et rentraient bredouilles. Plus illustre encore est Ḥâtim, de la tribu de Ṭayy, qui ne pouvait résister au plaisir de sacrifier ses chameaux pour nourrir ses hôtes ; un jour même, il distribua à des confrères qui passaient tout le troupeau que son grand-père lui avait donné à garder; celui-ci ne lui pardonna pas ce méchant tour.

Avec Méïmoûn ben Qaïs, surnommé el-Aʿchà, nous arrivons à une catégorie de poètes qui introduisirent en Arabie les idées religieuses dérivées du grand courant judéo-chrétien. El-Aʿcha était monothéiste; il admettait la résurrection et le jugement dernier; il avait pour ami l'évêque de Nedjrân, avec lequel il entretenait des rapports, étant né dans le Yémâma, tout au midi du Nedjd, et allait acheter du vin chez les ʿIbâds ou chrétiens de Ḥîra ; il avait été sûrement influencé par ces relations. Aussi était-il tout préparé à célébrer la mission de Mahomet; elle lui paraissait devoir amener le triomphe des idées qui lui étaient chères.

Une figure étrange, récemment mise en lumière, de ces temps éloignés est Omayya ben Abi'ç-Çalt, né à Ṭâïf. Ses poésies roulent en général sur des sujets religieux ; il est, encore plus qu'el-Aʿchà, un propagateur des idées judéo-chrétiennes à travers la péninsule; mais à la différence de celui-ci, qui admit la vocation du Prophète comme véritable, il ne voulut jamais pactiser avec la nouvelle religion et mourut païen. Il a consacré une élégie à chanter les morts tombés, du côté des Qoréïchites, à la bataille de Bedr. Quelques-uns de ses poèmes, traitant de légendes bibliques, offrent une telle analogie d'expressions avec certains passages du Qorân qu'on a été naturellement conduit, non seulement à voir en lui un précurseur du Prophète, mais même à croire à une influence directe, bien qu'inconsciente des

deux côtés, sur la rédaction de ces passages. Il n'était pas chrétien, car il interdisait l'usage du vin; il portait néanmoins un cilice par mortification et peut être considéré comme un *ḥanîf*, un de ces ascètes qui prétendaient suivre la religion d'Abraham et se retiraient parfois dans les montagnes pour y méditer, comme les solitaires d'Égypte.

Un grand nombre de femmes étaient poétesses, mais elles bornaient en général leur talent à la composition et à la récitation des élégies funèbres (*marthiya*). C'est la fonction des pleureuses aux funérailles, rite certainement très ancien et que l'on retrouve dans diverses contrées, qui les avait amenées à donner à leurs *voceri* une forme tout à fait littéraire; on mit par écrit ces compositions dès que la connaissance de l'écriture commença à se répandre dans les villes, c'est-à-dire fort peu de temps avant Mahomet. Ce qui distingue ce genre de composition, c'est qu'après la célébration des vertus du défunt, la vaillance et la générosité, il se termine par un appel à la vengeance. La plus célèbre de ces auteurs populaires était Tomâdhir, plus connue sous le sobriquet d'el-Khansâ qui fait probablement allusion à un défaut de son visage, car c'est l'épithète que l'on donne à la femelle du bœuf sauvage, au museau écrasé.

Le Qoran. — Le livre sacré des Musulmans est le premier en date des monuments de la prose arabe. Il est composé dans le dialecte du Ḥedjâz, avec l'adjonction d'un certain nombre de mots étrangers, hébreux, araméens, éthiopiens, désignant certaines idées nouvelles; c'est tout naturel, puisque Mahomet était Mecquois et que son auditoire fut d'abord recruté parmi ses concitoyens, puis parmi les Médinois; mais ce qui est plus étrange, c'est que la langue arabe classique, celle qui s'est répandue sur une grande partie de la terre, qui s'est substituée aux parlers locaux en Mésopotamie, en Babylonie, en Syrie, en Égypte, à Malte, dans l'Afrique du Nord et dans l'Espagne du moyen âge, et est encore la langue savante du monde musulman tout entier, représente un dialecte différent de celui dans lequel a été révélé le Qorân; pour expliquer ce phénomène, il faut admettre que la grande majorité des conquérants

n'appartenait pas à la province du Ḥedjaz, et fut surtout levée dans les régions du centre, c'est-à-dire le Nedjd et la contrée où nomadisaient les grands groupes de Ṭayy et de Témîm. Aussi fut-on obligé, de très bonne heure, d'écrire des commentaires pour expliquer les expressions du Qorân et des *ḥadîth* devenues inintelligibles en dehors de la Mecque et de Médine.

Quoi qu'il en soit, le Qorân devint le point de départ d'une immense production littéraire en prose dont il fournissait le premier modèle, et que nous résumerons brièvement; mais auparavant, comme les seules œuvres conservées de l'époque des premiers khalifes et de la dynastie des Oméyyades sont encore des compositions poétiques, les autres ayant disparu dans les tourmentes ou ayant été fondues dans des compilations plus récentes, nous jetterons un coup d'œil rapide sur l'activité littéraire des régions ouvertes à la nouvelle culture par les rapides conquêtes du premier siècle de l'hégire.

La poésie a l'époque musulmane. — El-Akhtal fut le chantre qui célébra les exploits des Oméyyades; il était chrétien et relevait de la tribu de Taghlib, établie en Mésopotamie bien qu'originaire du Nedjd. Sa réputation de satiriste était déjà fort bien établie lorsque le khalife Yézîd I[er], fils de Moʿâwiya, cherchant quelqu'un pour composer des diatribes pouvant aider au but politique poursuivi et aller combattre jusqu'en pleine Arabie les velléités de résistance des partisans des Ançârs et de ceux de la famille d'ʿAli, se le vit indiquer par Kaʿb ben Djoaïl; ce qu'il y a de curieux, c'est que ce dernier était la principale victime des épigrammes d'el-Akhtal, étant de la même tribu et poète attitré du clan; pour que celui-ci ait fait taire son ressentiment, il fallait que le génie de son adversaire lui parût supérieur au sien propre; ce désintéressement ne se serait pas produit dans l'ancienne société païenne; il y avait donc quelque chose de changé en Arabie. El-Akhtal, appelé à la cour de Damas, y conserva *coram populo* la croix qu'il portait habituellement sur la poitrine; et quand ʿAbd-el-Mélik tenta de le convertir à l'islamisme, il répondit qu'il accepterait si on le dispensait du jeûne du ramaḍân et si on l'autorisait à continuer de

boire du vin ; il comparait l'appel à la prière au braiment d'un âne.

Férazdaq, au contraire, était un musulman convaincu, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer au libertinage le plus éhonté qui n'avait de limite que sa poltronnerie; il fut pour cela exilé de Médine. Il était né à Baçra; partisan des Alides, il fut mis en prison, à un âge avancé, pour avoir célébré Zéïn el-ʿÂbidîn. Ses démêlés avec son confrère Djérîr, originaire du Yémâma, les satires par lesquelles ils se sont combattus, sont restés célèbres et ont fourni matière à de longues discussions grammaticales dans les cercles littéraires de Bagdad.

Ces trois grands poètes, hardis manieurs de langage, ont contribué à rendre malléable le rude métal dont avaient été forgées les poésies anté-islamiques. Ce sont là de grands noms ; à côté d'eux, on peut citer les poésies aimables d'un Qoréïchite, ʿOmar ben Abi-Rébîʿa, fort compromettantes pour la vertu de quelques grandes dames de la Mecque, ce qui lui valut la mésaventure d'être conduit enchaîné jusqu'à Damas pour y comparaître devant le rigide ʿOmar II. ʿAbdallah ben Qaïs er-Rouqayyât était partisan de l'anti-khalife ʿAbdallah ben Zobéïr et accompagna Moçʿab, frère de celui-ci, dans sa mission en ʿIrâq. Ghaïlân ben ʿOqba, surnommé Dhou'r-Romma, était un imitateur des procédés des anciens poètes, et ses poésies furent longtemps admirées à cause de l'art avec lequel il employait des expressions rares et précieuses.

Un nouvel élément s'introduit alors dans la vie littéraire de la langue arabe, c'est l'élément iranien. D'un esprit subtil et délié, apte à se plier à toutes les disciplines, le Persan que rien ne rattachait au passé, si ce n'est des souvenirs historiques déjà bien vagues, adopte avec ferveur la langue de ses nouveaux maîtres et y transporte ses habitudes d'esprit. Ziyâd ben Soléïmân, surnommé el-Aʿdjam, n'avait pas su vaincre des difficultés d'élocution inconnues au groupe iranien et particulières aux langues sémitiques : il n'articulait pas la lettre *ʿaïn*, il ne savait pas se servir de l'*ḥ* du gosier, il prononçait mal le *çad* emphatique; mais il était

né poète, et quand il récita l'élégie où il célébrait la mort de Mohalleb ben Abi-Sofra, il fut admiré de tout le monde. Il en fut de même pour Ismâ'îl ben Yasâr, patriote chauvin, qui ne craignit pas de vanter les mérites des Persans à l'encontre des Arabes, et qui réussit à se faire jeter dans une pièce d'eau par le khalife Wélîd : il en fut retiré juste à temps pour être exilé dans le Hedjaz. La prononciation de l'Indien Abou-Atâ Aflaḥ ben Yasâr était tellement mauvaise et inintelligible, qu'il en était réduit à faire réciter ses panégyriques par un esclave barbarin doué d'un excellent organe. Poète aux gages des Oméyyades, il vécut assez pour voir ses protecteurs vaincus, pourchassés, traqués.

Le khalife Wélîd, qui n'admit pas que les Persans subjugués relevassent la tête, était un artiste; compositeur de musique, il dansait au son du tambour de basque; il buvait du vin pendant le pèlerinage de la Mecque, et la première personne qu'il manda près de lui, à son arrivée dans la ville sainte, fut le chanteur Yaḥya. Auteur de chansons bachiques il suivit en ce genre 'Adi ben Zéïd, le chrétien de Ḥîra, et fut le précurseur d'Abou-Nowâs.

Les 'Alides, privés de tout pouvoir politique, de toute reconnaissance de leurs prétentions, trouvèrent un panégyriste dans la personne d'El-Koméït, qui savait l'histoire des guerres de l'Arabie et célébrait les exploits de la race de Moḍar. Ses convictions lui valurent d'être emprisonné : il obtint son pardon pour avoir fait l'éloge de Mo'âwiya.

C'est encore à un Persan d'éducation arabe, Ḥammâd ben Sâboûr, surnommé er-Râwiya « le citateur par excellence », que l'on doit la transmission de la plupart des poèmes antéislamiques : par malheur, il était poète lui-même, dénué de scrupules, et il a été accusé de mêler ses propres vers à ceux des anciens poètes. Il était d'une mémoire prodigieuse et savait des milliers de vers anciens; mais comme il jouissait d'une confiance médiocre, il était bien difficile de distinguer ses propres élucubrations de celles qu'il avait recueillies de la bouche des Bédouins. Cette constatation jette beaucoup de discrédit sur l'authenticité des anciens monuments poétiques de la langue arabe.

A partir du moment où les ʿAbbassides choisissent Bagdad pour leur capitale, à la limite des territoires ethnologiques et linguistiques des Sémites et des Aryens, l'empire des khalifes se transforme, se civilise et prend l'aspect d'un État nouveau. La cour de Damas était purement syrienne; celle de Bagdad va devenir internationale, mais soumise aux Persans, qui vont lui fournir des administrateurs en attendant de la dominer complètement. L'influence de l'Iran sur la littérature arabe, à partir de ce moment, est complète et va forger, avec la langue des tribus du désert, un instrument souple, d'un mécanisme merveilleux, qui sera, pour le moyen âge et jusqu'à nos jours, le véhicule de la pensée philosophique, scientifique et littéraire de l'Orient musulman.

La poésie se fait plus légère. Il n'y a plus à célébrer la vie de caravane; les sujets s'offrent plus nombreux et plus variés. Mouṭiʿ ben Ayâs était originaire de la Palestine; ses œuvres se distinguent par l'élégance de l'expression et la profondeur du sentiment; mais il en a composé de fort libres, car il était débauché. Abou-Dolâma Zend ben el-Djaun, nègre abyssin, était un bouffon qui joua le rôle de fou de cour auprès des rois. Effronté, mais spirituel, il avait réussi à faire passer ses propos les plus acérés. Persan d'origine, aveugle de naissance, Bachchâr ben Bourd, malgré sa laideur et son défaut d'éducation, provoquait l'admiration dès qu'il ouvrait la bouche; son génie naturel se refusait à polir longtemps le vers; aussi ses compositions avaient-elles l'air d'être improvisées, bien que la pureté de la langue qu'il parlait se rattachât aux vraies traditions du désert. Merwân ben Abi-Ḥafça était le fils d'un juif et d'une Arabe; à Bagdad, il couvrit de louanges El-Mahdî et Hâroun er-Rachîd et satirisa les ʿAlides.

La poésie amoureuse revendique Ibn el-Aḥnaf, descendant d'Arabes alliés à des Iraniens; il faisait partie de la cour de Hâroun er-Rachîd, il avait de grandes manières et était fort poli; on prisait la grâce et l'élégance de sa diction. La capacité la plus puissante de cette époque est Abou-Nowâs, poète bachique et lyrique, dont la mère était d'origine persane.

Pour étudier le bon arabe, il voyagea dans le désert pendant un an. Son talent était beaucoup plus varié que celui de ses devanciers, car il a composé dans tous les genres et même, dans sa vieillesse et à titre de repentir d'une vie de débauche, dans le genre dévot. Un autre amateur des amphores pleines du vin que fabriquaient les mazdéens et les chrétiens, c'est Moslim ben el-Wélîd, que Haroûn er-Rachîd s'était amusé à appeler *Çarî'el-ghawâni* « la victime des belles ». Fils d'un tisserand, il menait une vie de bohême et manquait souvent de gîte pour passer la nuit; ses amours étaient de qualité inférieure, mais son imagination les recouvrait du voile de l'idéal. Son style classique ne l'empêchait pas de trouver et de populariser des métaphores nouvelles. D'esprit trop distingué pour s'abaisser à l'insulte, il resta inférieur à ses adversaires. Abou'l-'Atâhiya Isma'îl ben Qâsim, qui avait d'abord composé des vers dans sa boutique de marchand de jarres, métier qu'il exerçait au bazar, était véritablement un maître de la poésie; car il ne s'embarrassait pas des mètres prosodiques et en a même inventé quelques-uns de nouveaux; il se considérait comme supérieur à toute règle. Il écrivait avec une extrême facilité. De plus il affectait de se servir d'expressions simples et à la portée de tout le monde, de manière à être compris par le peuple; ses poésies sont des sortes de sermons en vers sur l'instabilité des choses de ce monde.

Deux poètes s'occupèrent de rechercher et de recueillir les fragments de poésie conservés des auteurs anté-islamiques, Abou-Temmâm et el-Boḥtorî. Le premier, dont le nom propre était Ḥabîb ben Aus, fils d'un droguiste chrétien des environs de Tibériade, avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse; reçu à la cour d'el-Mo'taçim et retenu à Hamadan par les neiges, il y fit la connaissance d'un érudit, qui lui montra sa bibliothèque : de là naquit l'idée qui l'a rendu célèbre, celle de la compilation du *Ḥamâsa* « livre de vaillance ». Le second, Wélîd ben 'Obéïd, né à Manbidj dans la Syrie du Nord, vécut à Bagdad en qualité de panégyriste d'el-Motawakkil; il fut le protégé d'Abou-Temmâm et suivit son exemple en compilant, lui aussi, un *Ḥamâsa*.

L'établissement à Alep de la dynastie des Ḥamdanides,

simple vassale des khalifes, détermina un certain nombre de poètes à s'attacher à la fortune de Séïf-eddaula, et parmi ceux-ci il faut compter l'un des plus célèbres auteurs arabes, Moténebbi. Fils d'un porteur d'eau, il devait ce surnom, « celui qui se prétend prophète », à ce que, dans son adolescence, il avait entrepris de fonder une nouvelle religion; mais Lou'lou', gouverneur de Ḥoms pour les Ikhchidites, le mit vite à la raison. Sa défaite le sacra poète. Novateur, il trouva autant de détracteurs que d'admirateurs : ses compositions étaient d'ailleurs remplies d'expressions rares et recherchées, il cultivait l'accumulation d'images hétéroclites. Il contribua beaucoup à faire verser la poésie dans l'ornière de la boursouflure et du gongorisme. Dans la famille même de Séïf-eddaula, Abou-Firâs el-Ḥamdânî passa sa vie à combattre les troupes romaines d'Asie Mineure; fait prisonnier à la chute de Manbidj, il resta six ans en captivité et charma ses loisirs forcés en écrivant de nombreuses élégies; ses poésies respirent la lutte et les combats; elles offrent peu d'appareil pédantesque.

La Syrie vit naître un peu plus tard, à Maʿarret-en-Noʿmân, un poète qui était à la fois philosophe et même libre penseur, Abou'l-ʿAlâ el-Maʿarrî. La variole l'avait rendu aveugle étant enfant. A l'imitation du Qorân, il avait écrit un livre, pastiche du livre sacré, dont on disait qu'il ne produisait pas l'impression de l'œuvre révélée; mais son auteur objectait qu'il aurait le même effet si on le laissait lire pendant quatre cents ans sur les chaires des mosquées. Ses vers sont magnifiques, ses pensées profondes et en général pessimistes.

L'Égypte enfin, au treizième siècle, fournit à la littérature un certain nombre de noms connus. Le plus grand est certainement ʿOmar Ibn el-Fâreḍ, dont les poésies mystiques ont été universellement admirées. L'extase des çoûfis est le sujet de ces compositions; l'amour de la Divinité, le désir de se réunir à elle par l'anéantissement de la personnalité humaine, la recherche de l'ivresse intellectuelle et physique, sont décrits en tableaux magnifiques au moyen d'une langue colorée et d'expressions enflammées. Chéref-eddin Moḥammed el-Boûçîrî a écrit une ode sur le manteau du Prophète

(*qaçîdat el-Bourda*) dont la popularité est loin de s'éteindre. Béhâ-eddîn Zohéïr et Ibn-Matroûḥ étaient deux amis : ils appartenaient tous deux à l'administration égyptienne, ce qui ne les empêcha pas d'être deux poètes fort élégants.

La Sicile avait donné Ibn-Ḥamdîs et l'Espagne Ibn-Zéïdoûn, Ibn-Guzman qui allait de ville en ville promener ses panégyriques et éleva à la dignité de mode littéraire la poésie populaire dite *zadjal*, Ibn-Sahl, israélite converti, qui pratiquait le *mowachchaḥ*, autre genre de poésie populaire.

Après la prise de Bagdad et jusqu'à la rénovation de la littérature au dix-neuvième siècle, quelques noms de poètes surnagent encore, Çafi-eddîn el-Ḥillî, le maître des jeux de mots et des tours de force; Ibn-Ḥidjdja, Ibn-Faḍlallah el-ʿOmari de Damas, magistrat, historien et géographe non moins que poète classique et populaire; ʿAbd-el-Ghanî de Naplouse, mystique charitable qui fut considéré comme un saint.

La prose littéraire. — La prose élégante et rimée, la seule prose littéraire que les Arabes aient jamais connue, naît en Orient au dixième siècle avec les prônes d'Ibn-Nobâta qui était prédicateur à Alep, du temps de Séïf-eddaula. Une grande partie de ces sermons traite de la guerre sainte ; on était en effet, dans la Syrie du Nord, tout près du théâtre des longues guerres par lesquelles, avec des vicissitudes diverses, les Musulmans et les Grecs du Bas-Empire se disputaient les confins de la Cilicie.

Abou-Bekr el-Khârizmi est un épistolier, neveu de l'historien Ṭabari et d'origine persane, comme celui-ci; il composa aussi des satires, qui lui valurent de nombreuses disgrâces; mais ce sont ses *Résâïl*, lettres en prose rimée sur tous les sujets de littérature possible, qui lui ont valu sa renommée.

Bédîʿ ez-Zémân el-Hamadhâni, reprenant une idée dont on trouve le germe dans les compositions d'El-Djâḥizh, créa le genre des *Maqâmat* ou Séances littéraires, au commencement du onzième siècle. Il ne quitta jamais la Perse, son pays d'origine; les Séances furent composées à Nichâpour, dans le Khorasan. C'est dire combien la langue arabe avait, par la

conquête, pénétré le territoire iranien; le génie de la race s'était réfugié dans la poésie; à cette même époque Firdausî résume l'histoire légendaire de son pays dans l'immortel *Livre des Rois* (Châh-Nâmè). Les Séances sont des historiettes assez courtes, où la trame est voilée sous la richesse de l'expression, qui en fit la fortune; car chaque mot exige un commentaire grammatical et lexicographique. Le héros en est un seul personnage, inventé de toutes pièces, et que l'on retrouve dans toutes sortes de situations extraordinaires. Le chef-d'œuvre de ce genre est le recueil composé, une centaine d'années plus tard, par el-Ḥarîri, qui était de Baçra. La trame est la même que celle des séances de Hamadhâni, mais le vocabulaire est encore plus riche et plus développé.

La grammaire. — Elle était née de bonne heure sur les bords de l'Euphrate. Le contact avec des peuples de race et de langue différentes convertis à l'islamisme avait fait toucher du doigt la difficulté qu'il y avait à leur enseigner la lecture et l'intelligence du livre sacré. De l'interprétation du Qorân naquit, à Baçra, la grammaire arabe. ʿIsa ben ʿOmar eth-Thaqafi fut le maître de Khalîl et de Sîbawéïh. Le premier était un Arabe de l'ʿOman; il découvrit les règles qui régissent la prosodie en entendant le marteau d'un forgeron retomber sur l'enclume à intervalles rythmés et composa un dictionnaire où les mots étaient rangés suivant l'ordre phonétique d'émission des consonnes, en commençant par le ʿ*aïn*. Sîbawéïh était d'origine persane; sa codification des règles de la grammaire est connue sous le titre de *Kitâb* ou Livre par excellence. Qotrob, le loup-garou, ainsi nommé par son maître Sîbawéih parce qu'il était le plus matinal de ses élèves, a laissé entre autres un ouvrage lexicographique sur les racines trilitères (*el-Mothallath*). El-Açmâʿî était un Arabe de Baçra, d'une érudition étonnante, d'un piétisme exagéré qui lui enlevait toute hardiesse dans l'explication des difficultés du texte du Qorân. Il a composé, entre autres, un Livre des chevaux (*Kitâb el-Khéïl*) où il énumère les noms donnés à toutes les parties du corps de l'animal, avec citations à l'appui. El-Mobarrad réunit, sous le titre de *Kâmil*

ou traité complet de lexicographie, une masse de renseignements d'une érudition profonde sur tout ce qui concernait les Arabes. Ibn-Doréïd, en outre d'un dictionnaire, a écrit le *Kitâb el-Ichtiqâq* (Livre de l'étymologie), qui est un lexique généalogique des noms des tribus arabes.

A la tête de l'école rivale, celle de Koûfa, avait brillé El-Kisâï, précepteur des deux khalifes El-Émîn et El-Ma'moûn, auquel Khalîl avait conseillé d'aller étudier le pur langage chez les Bédouins. El-Mofaḍḍal eḍ-Ḍabbî s'occupa de collectionner les vers des anciens poètes et les proverbes.

Les deux écoles de Baçra et de Koûfa disparurent au bout de quelque temps; Bagdad attirait à elle les savants, et l'enseignement s'y donna exclusivement. C'est là qu'on vit professer Ibn-Qotéïba, à la fois théologien et historien, qui combattit le développement des idées philosophiques se répandant à la suite de la traduction, du syriaque en arabe, des œuvres de la philosophie grecque; et Abou-Ḥanîfa ed-Dînawarî, d'un savoir encyclopédique, qui, d'origine persane, introduisit dans son Livre des longues histoires (*el-Akhbâr eṭ-Ṭiwâl*) des fragments de l'épopée iranienne, en y joignant un récit des luttes du khalife 'Alî, déjà légendaires, contre ses compétiteurs.

C'est en Perse qu'El-Djauharî conçut l'idée de son grand dictionnaire, le *Çaḥâḥ*, mais il alla étudier à Bagdad et entreprit des voyages en Babylonie et dans le désert de Syrie pour compléter ses connaissances. On sait que ce dictionnaire est rangé alphabétiquement selon l'ordre des dernières lettres radicales, disposition conservée depuis et qui a l'avantage de faciliter les recherches pour les textes difficiles ou mal écrits, ou pour l'identification des vers des poètes au moyen de la rime.

La fondation de l'université *Nizhâmiyya* par le grand ministre des Seldjouqides, Nizhâm el-Molk, concentra encore plus à Bagdad l'enseignement de la grammaire et des sciences connexes. On y vit Ibn el-Djawâliqî étudier les mots étrangers empruntés par l'arabe et les locutions vicieuses, Ibn-Ḥamdoûn rassembler les éléments de son anthologie historique et philologique, Ibn ed-Dahhân ensei-

gner la métrique, Ibn el-Anbârî expliquer les mystères de la langue arabe (*Asrâr el-ʿArabiyya*), el-ʿOkbarî se servir de son habileté en arithmétique pour résoudre les difficultés juridiques du partage des successions.

La Perse fournit à la grammaire arabe le compilateur Abou-Mançoûr eth-Thaʿâlibi, de Nichâpour, auteur du *Yatîmat ed-dahr*, anthologie des poètes contemporains, et des *Laṭâif el-Maʿârif*, recueil d'anecdotes et de renseignements curieux ; er-Râghib el-Içfahânî, auteur du *Moḥâḍarât el-Odabâ*, anthologie de prose et de vers rangée suivant l'ordre des sujets ; el-Méïdâni, qui a laissé un grand recueil de proverbes ; ez-Zamakhcharî, dont le long séjour à la Mecque lui valut le surnom de *DjârAllah* (voisin de Dieu), qui écrivit, sous le titre de *Kechchâf*, un vaste commentaire du Qorân, et sous ceux de *Nawâbigh el-Kalim* et d'*Aṭwâq ed-Dhahab*, des recueils de proverbes et d'apophtegmes moraux. Le Kurdistan donna à la fois trois Ibn-el-Athîr : le théologien Medjd-ed-Dîn, le littérateur Ḍiyâ-eddin Fakhr-el-Islâm, auteur d'études d'esthétique et de critique littéraires réunies sous le titre d'*el-Mathal es-Sâïr*, et l'historien ʿIzz-eddîn, dont le *Kâmil fi'l-târîkh* est un résumé de l'histoire universelle, fait d'après Ṭabarî et continué jusqu'à son époque.

Bien que né à Jaen en Espagne, c'est en Syrie qu'Ibn-Mâlek composa ses ouvrages dont le plus connu est l'*Alfiyya*, poème didactique en mille vers pour apprendre par cœur les règles de la grammaire.

Les sciences coraniques. — Une des principales sciences coraniques est l'étude des traditions du Prophète. Le Qorân ne pouvant prévoir tous les cas possibles de la vie sociale, il fallut avoir recours à l'interprétation ou aux solutions données par l'éditeur responsable, par Mahomet. Les paroles dont il a laissé le souvenir s'appellent *ḥadîth*. On chercha de bonne heure à les réunir, mais à mesure qu'on les recherchait, on en créait de nouveaux. Les savants jurisconsultes entreprenaient de très longs voyages à la poursuite de la tradition authentique ; ils en recueillaient de toute main, de toute provenance. Le nombre en était devenu formidable.

Pour mettre de l'ordre dans cet effroyable fatras, on eut recours à des procédés critiques, et comme l'esprit juridique s'était fort développé, le procédé critique qui se présenta le premier à l'esprit fut celui de l'enquête judiciaire; on fit comparaître des témoins auriculaires, on utilisa l'examen de moralité prescrit par la loi canonique, et l'on tâcha de certifier l'authenticité des traditions par la véracité des témoins. Seulement ceux-ci étaient morts ; on admit, pour critérium de la véracité, une chaîne ininterrompue de traditionnistes remontant jusqu'au Prophète, ou tout au moins jusqu'à son entourage immédiat, ses femmes, ses affranchis, ses compagnons ; une fissure dans cette chaîne suffisait à la rendre suspecte ; l'enquête de moralité fit rejeter un certain nombre de témoins. Tel est le crible auquel on passa l'ensemble des *ḥadîth*, qui constitue la *Sonna* ou coutume de l'Envoyé de Dieu.

Dès le neuvième siècle, un Persan d'origine, el-Bokhârî, établissait le code des traditions par la publication du *Çaḥîḥ* (le livre authentique). Il passa seize ans à parcourir les États musulmans, les villes saintes, l'Égypte. A son retour à Bokhara, il rapportait avec lui une masse de six cent mille traditions, dont il choisit seulement sept mille deux cent soixante-quinze pour les faire figurer dans son code. El-Bokhâri, qui s'était préparé à ce travail en composant à Médine un traité des traditionnistes dignes de foi et en écrivant un commentaire du Qorân, est resté le plus grand docteur de la loi, et les *ḥadîth* qu'il a admis dans sa rédaction sont passés articles de foi.

A la même époque, Moslim écrivait aussi un autre *Çaḥîḥ ;* les deux traditionnistes étaient amis intimes, et el-Bokhâri défendit son compagnon contre les injustes persécutions que lui réservaient les théologiens. Quatre autres ouvrages complètent le *Corpus juris islamici :* ce sont les *Sonan* (coutumes) d'Abou-Dâoud, originaire du Sidjistan, celles d'en-Nasâî, celles d'Ibn-Mâdja et le *Djâmiʿ* d'et-Tirmidhî. On remarquera que ces auteurs sont tous d'origine iranienne, ou tout au moins nés en Perse. Le recueil d'Abou-Dâoud ne contient que les traditions qui ont un intérêt pour

la jurisprudence ou les règles rituelles ; après avoir eu le plus grand succès, il finit par être tout à fait négligé. Celui d'en-Nasâî est remarquable par les subtilités de la casuistique qu'il a poussées dans les plus petits détails des rites, touchant l'impureté personnelle, la qualité de l'eau des ablutions, etc. ; c'est un vaste formulaire de cette science. L'autorité de celui d'Ibn-Mâdja, de Qazwîn, a toujours été très faible, à cause de l'incertitude des traditions qu'il renferme. Le *Djâmiʿ* d'et-Tirmidhî est une encyclopédie qui marque la différence des écoles de jurisprudence et permet de suivre les raisonnements par lesquels ces écoles se sont séparées les unes des autres.

Le *Mousnad* d'ed-Dârimî de Samarqand, les *Sonan* d'ed-Dâraqoṭnî, rédigées en Égypte à la demande de l'Ikhchidite Kâfoûr, les ouvrages du même genre et parfois du même titre d'el-Baïhaqî, d'Ibn-Mâkoula, d'Ibn el-Qaïsarânî, d'el-Farrâ el-Baghawî, d'Ibn-en-Nadjdjâr, du qâḍi ʿIyâḍ ben Moûsa, né à Ceuta (le même qui a écrit une célèbre biographie de Mahomet, *ech-Chifâ*), forment le développement naturel de la science du *ḥadîth*.

En même temps que l'étude des traditions, la science du droit évoluait ou plus exactement la connaissance de la jurisprudence ; car les Musulmans ne sont guère parvenus à dégager, de l'ensemble des faits concrets qui ont été l'objet de décisions juridiques, les principes directeurs qui auraient pu former la base d'un enseignement doctrinaire. Tout d'abord le juge avait eu la faculté de se décider d'après ses propres lumières et son sentiment de la justice ; mais la suite des temps accumulant des décisions qui risquaient d'être contradictoires, on dut bientôt songer à rassembler ces éléments épars pour en faire des corps de doctrine, et il se créa alors quatre grandes écoles à la fois théologiques et juridiques qui ont subsisté jusqu'à nos jours : les Hanéfites, les Malékites, les Chaféʿites et les Hambalites.

Les Hanéfites tirent leur nom d'Abou-Ḥanîfa Noʿman ben Thâbit, surnommé le grand imam. Petit-fils d'un esclave persan, il naquit à Koûfa en 699 et y exerça le métier de marchand drapier. Son professeur de droit, Ḥammâd ben

Abi-Soléïman, lui avait enseigné la solution des cas embarrassants et non prévus par le Qorân ou la tradition au moyen de l'application de l'analogie (*qiyâs*) à la jurisprudence ; c'est resté la règle de son école. Son élève, Abou-Yoûsouf, a mérité le surnom de *second imam*. Il était également de Koûfa, mais appartenait à une famille d'origine arabe ; il fut qâḍi à Bagdad. Son principal effort consista à restreindre l'emploi de l'analogie, dont Abou-Ḥanîfa avait peut-être abusé, et à s'appuyer davantage, dans les cas douteux, sur les traditions du Prophète. Il forma, lui aussi, un élève, Moḥammed ech-Chéïbânî, qui alla entendre à Médine les leçons de Mâlek ben Anas et fut quelque temps qâḍi de Raqqa. El-Marghinâni, qui mourut en 1197, est l'auteur d'un manuel qui a eu le plus grand succès dans le monde musulman, intitulé *Hidâya* (direction) ; il a été commenté en arabe, en persan et en turc.

Mâlek ben Anas venait en effet de fonder à Médine, où il était né, une école de jurisprudence, écho fidèle de la tradition conservée dans la capitale même du Prophète, qui eut la fortune d'être adoptée par tout l'Occident musulman, l'Espagne et l'Afrique du Nord. Son ouvrage, le *Mowaṭṭa'*, est le coutumier de Médine, et l'usage de cette ville doit, mieux que tout autre, nous reporter au temps même du Prophète et de la première époque du développement de la société musulmane; mais il était moins susceptible d'évolution que les raisonnements sur lesquels repose la doctrine d'Abou-Ḥanîfa, et il est possible que le droit malékite entre pour quelque chose dans l'arrêt de développement de la société musulmane si sensible dans l'Afrique du Nord : il est figé dans des formules peut-être trop rigides, en tout cas trop anciennes. Son élève ʿAbd er-Raḥmân ben el-Qâsim, mort au Caire, a rédigé un manuel de droit malékite sous le titre de *Modawwana*, qui fut revu et corrigé, sous la dictée de l'auteur, par Saḥnoûn, qâḍi de Kairouan.

L'imam ech-Châféʿî, Moḥammed ben Idrîs, avait passé toute son enfance dans la tribu des Hodhéïlites et contribué à fournir à El-Açmâʿî les données qui permirent au grammairien de constituer le recueil de leurs poésies anté-

islamiques. Après avoir étudié auprès de Mâlek et de Moḥammed ech-Chéïbânî, il se rendit en Égypte où il mourut; son mausolée, au Vieux-Caire, est un sanctuaire vénéré. Il emprunta à l'école d'Abou-Ḥanîfa la doctrine de l'analogie et la réduisit à des règles pratiques.

Les Châféïtes, dont la doctrine avait eu beaucoup de succès en Perse avant que ce pays passât ouvertement au chi'ïtisme, sont encore nombreux en Égypte et dans les Indes néerlandaises. C'est à leur rite qu'appartenait le grand docteur de la science politique, el-Mâwerdî, né à Baçra en 974, qui fut grand juge à Bagdad, et a montré, dans son livre des Règles Impériales (*el-Aḥkâm es-Solṭâniyya*), ce qu'aurait dû être, si on avait appliqué les principes du droit musulman, l'État rêvé par les juristes. Abou-Isḥâq ech-Chirâzî, né à Firoûz-Abâd en 1003, a laissé, sous le titre de *Kitâb et-tanbîh* (Livre de l'avertissement), un traité de droit chafé'ïte qui a été imprimé à Leyde pour les besoins des musulmans de Java.

'Abd-el-Mélik el-Djowéïnî est plus connu sous le surnom d'Imam el-Ḥaraméïn (l'imam des deux villes saintes), parce qu'il avait professé pendant quatre ans à la Mecque et à Médine. Il était de Nichâpour dans le Khorasan. Son influence a été considérable ; son principal ouvrage, le *Nihâyet el-Maṭlab*, n'a jamais été publié ; il existe en manuscrit à la bibliothèque khédiviale du Caire.

Abou-Zakariyâ en-Nawawî fut professeur de traditions à Damas, où il mourut en 1278. Son manuel de jurisprudence, *Minhâdj eṭ-ṭâlibîn*, son *Taqrîb*, introduction à l'étude des traditions, son *Tahdhîb el-Asmâ*, dictionnaire biographique destiné à fixer l'orthographe des noms propres, sont tous des ouvrages classiques.

Ibn-Ḥambal naquit à Bagdad, en 780, d'une famille originaire de Merw dans le Khorasan. Il reçut des leçons d'ech-Châfé'î avant que celui-ci partît pour l'Égypte. Son école est une réaction ; il rejeta les lumières personnelles du jurisconsulte et chercha exclusivement la base du droit dans les traditions du Prophète. Les Hambalites furent toujours très fanatiques, et les Wahhâbites, le dernier rejeton de leur doctrine aux époques contemporaines, ne le leur cèdent

en rien sous ce rapport. L'étroitesse de leur esprit les empêcha de gagner beaucoup de partisans ; ils sont aujourd'hui fort peu nombreux.

Une école actuellement disparue, celle des Zhâhirites ou partisans du sens extérieur (*zhâhir*) du Qorân et de la tradition, a eu quelque faveur au moyen âge, surtout au Maghreb et en Espagne ; son succès en Perse, dans l'Inde et dans l'ʿOman ne fut que d'une courte durée. Elle avait été fondée par Abou-Soléïman Dâoud benʿAli, né à Koûfa en 815 d'une famille originaire d'Ispahan. Chez lui, toute analogie, toute citation de l'autorité d'un imam furent absolument répudiées pour s'en tenir exclusivement à l'apparence extérieure du texte.

Le plus grand nom de l'école zhâhirite est peut-être celui de l'Espagnol Ibn-Ḥazm, dont la famille était originaire de Perse. Né à Cordoue en 994, il occupa divers postes élevés de l'administration et écrivit une histoire des religions sous le titre d'*El-Fiçal fi'n-nihal ;* on n'a pas encore publié son *Ibṭâl el-qiyâs w'er-raï* (Destruction de l'analogie et de l'examen spéculatif), qui est l'exposé de la doctrine zhâhirite, non plus qu'une anthologie de poésies amoureuses.

Il y a eu, il y a encore des chiʿïtes arabes ; ceux de Perse ne rentrent pas dans le cadre de ce travail. Au Yémen, la secte des Zéïdites s'est maintenue jusqu'à nos jours. Un certain nombre de manuscrits, relatifs à leur doctrine, ont été rapportés par Glaser, l'explorateur du Yémen.

Leurs docteurs sont peu connus et n'ont, d'ailleurs, exercé aucune influence sur le reste du monde musulman : Abou-Ṭâlib Yaḥya el-Bothânî, surnommé Nâṭiq bil-ḥaqq (qui parle par la vérité), mort en 1033 ; Ibn Abi-Nedjm, mort vers 1165 ; ʿAbdallah ben Zéïd el-ʿAnsî, qui vivait vers 1233 ; l'imâm el-Mançoûr-billah, mort en 1217.

Il y a encore des Motawâlis dans les montagnes de la Syrie, sur le versant ouest du Liban et dans la plaine de la Béqâʿ. Les Fâṭimites n'ont laissé aucune trace en Égypte en dehors de quelques monuments.

Parmi les imamites purs, on peut compter le chérîf el-Mortaḍâ, mort à Bagdad en 1044, qui fut (lui ou son frère

Râḍi) l'auteur du *Nehdj-el-Bélâgha*, recueil d'apophtegmes attribués par lui à ʿAlî, et que les Chiʿîtes considèrent sérieusement comme l'écho des traditions remontant au gendre du Prophète. Nedjm-eddîn Djaʿfar el-Ḥillî, dit el-Moḥaqqiq (l'examinateur), mort en 1277, a compilé le grand code chiʿîte intitulé : *Charâïʿ el-islâm*, traduit en entier par A. Querry.

Les Khâridjites, ces Vieux-Musulmans qui ne reconnaisaient comme règle que la parole de Dieu et se refusaient à admettre, pour la désignation de l'imam, d'autre base que l'élection, ont des représentants, sous la forme de la secte ibâḍite, dans l'Oman, à Zanzibar et dans l'Afrique du Nord (le Mzab en Algérie, l'île de Djerba en Tunisie). Ils ont un corps de doctrine, que l'on a commencé à étudier.

La théologie dogmatique. — Le besoin d'argumenter contre les juifs et les chrétiens, qui ne se faisaient pas faute, armés de leurs textes, d'attaquer les principes de la religion dominatrice, la nécessité de défendre l'orthodoxie contre les sectes dissidentes qui pullulaient à l'occasion des troubles politiques, firent naître la théologie dogmatique (*kélâm*). Abou'l-Hasan ʿAli el-Achʿarî, né en 873 à Baçra, était devenu moʿtazélite ou rationaliste en suivant les leçons du fameux El-Djobbâï, qui professait dans la ville même où Wâçil ben ʿAta avait fondé cette secte ; vers quarante ans, la lumière se fit tout à coup dans son esprit et il retourna à l'orthodoxie. Lui et deux de ses contemporains, Abou-Mançoûr el-Mâtourîdî, né dans un faubourg de Samarqand, et Abou'l-Léïthes-Samarqandî, développèrent considérablement l'étude de la théologie, pour répondre aux objections parfois victorieuses des Moʿtazélites et défendre, par une argumentation pressante, la tradition exégétique contre les attaques redoutables des rationalistes.

La gloire de constituer définitivement la théologie musulmane était réservée à un des plus grands penseurs du moyen âge, un Persan, Abou-Ḥâmid Moḥammed, né à Ghazâla, près de Ṭoûs, dans le Khorasan, et désigné pour cette raison sous l'appellation ethnique de Ghazâli, qu'il a rendue célèbre. Né en 1059, il étudia à Nichâpour auprès de l'Imâm

el-Ḥaraméïn. Le ministre Nizhâm el-Molk ne tarda pas à le distinguer et l'envoya professer à l'université qu'il venait de fonder à Bagdad. Au bout de quatre ans, Ghazâli se livra à des pratiques ascétiques, se lança dans l'étude du mysticisme, puis il rentra dans sa ville natale. Son chef-d'œuvre est l'*Iḥyâ 'oloûm ed-dîn* (Revivification des sciences de la religion), qui est le code de la morale et de la théologie musulmanes. L'admiration des mahométans lui fit décerner unanimement le titre de *Ḥodjdjaṭ el-Islâm* (l'argument décisif de l'islamisme). C'est de lui que Soyoûṭî a dit : « S'il avait dû y avoir un prophète après Mahomet, ç'aurait été sûrement Ghazâli. »

Le catéchisme musulman a été formulé par 'Omar en-Nasafî, mort en 1142, tandis que les écoles philosophiques, les sectes hérétiques et les religions non musulmanes étaient étudiées par Moḥammed ech-Chahrastânî, mort en 1153.

Les mystiques. — Ghazâli avait quelque temps penché vers le mysticisme, puis il l'avait abandonné pour revenir à la théologie orthodoxe, mais le grand mouvement du çoufisme n'en continuait pas moins son cours. Les çoufis rattachent leur origine à un ancien traditionniste et commentateur du Qoran, el-Ḥasan el-Baçrî ; nous avons de nombreuses citations où il figure, nous n'avons plus ses ouvrages. Dhoû'n-Noûn l'Égyptien, Djounéïd, d'une famille de verriers de Néhawend, el-Ḥoséïn ben Mançoûr el-Hallâdj, qui marcha au supplice en criant : « Je suis la vérité suprême ! » (c'est-à-dire Dieu même incarné) sont les noms de saints qui brillèrent au neuvième siècle. Au début du onzième, el-Qochaïrî, professeur châfé'ite de *ḥadîth* à Bagdad, Abou-Ismâ'îl el-Hérévvî, Tâdj el-Islâm Ibn-Khamîs, qâḍi d'une bourgade sur l'Euphrate, composèrent des traités sur le mysticisme. Le Chéïkh 'Âdi ben Mousâfir, de la tribu kurde des Hakkârî, fonda un ordre religieux et s'établit dans les montagnes à l'orient de Mossoul, où il est enterré et où les Yézidis vont en pèlerinage, car ils l'ont adopté pour leur saint principal ; il a écrit quelques poésies, qui nous ont été transmises sous l'apparence de l'arabe vulgaire.

ʻAbd-el-Qâdir el-Gîlâni, né dans le Gîlân, au sud de la Caspienne, fonda l'ordre religieux des Qâdiriyya, répandu dans tout le monde musulman; il passa sa vie à Bagdad, où il était venu étudier auprès de professeurs ḥanbalites, et y mourut; son tombeau est un des monuments de la ville. Il a composé, vers le milieu du douzième siècle, un certain nombre d'ouvrage sur sa science favorite.

On doit encore quelques compositions de même nature à Chihâb-eddin Sohrâwerdî, surnommé *Chéïkh maqtoûl* (le chéïkh assassiné) à cause de sa fin malheureuse, ayant été exécuté, sous le soupçon d'hérésie, par ordre d'el-Mélik ezh-Zhâhir, un des fils de Saladin. Sa doctrine éclectique, fortement influencée par le Chiʻîtisme, avait été appelée par lui « illuminisme » (*ḥikmet el-ichrâq*). Abou-Madyan Choʻaïb ben el-Ḥasan, que les Musulmans d'Algérie vénèrent sous le nom de Bou-Medin, el-Djilyâni, Espagnol établi à Damas, el-Âmidi de Samarqand, Nedjm-eddin Kobrâ de Khîva, écrivirent au cours du douzième siècle des traités divers qui nous amènent à parler du grand mystique du commencement du treizième, Mouḥiy'ddîn Ibn el-ʻArabi. Né à Murcie, il étudia à Séville : à l'âge de trente-six ans, il quitta l'Espagne pour n'y plus jamais revenir; il parcourut l'Orient, le Ḥedjaz, l'Asie Mineure; il mourut à Damas en 1240. Mystique d'une fantaisie désordonnée, il a écrit deux cent quatre-vingt-neuf ouvrages, dont cent cinquante existent actuellement dans les bibliothèques cataloguées. Son chef-d'œuvre est le *Fotoûḥât el-Mekkiyyé* (Révélations de la Mecque) en douze volumes; le *Foçoûç el-Ḥikam* (Mosaïque de préceptes) est fort répandu; étant à la Mecque en 1201, il y a composé des poésies où l'on a voulu voir le cantique de l'amour charnel, imputation dont il s'est défendu.

L'HISTOIRE. — L'étude des traditions a conduit tout naturellement à des recherches sur la biographie du Prophète. A Médine, Moḥammed ben Isḥâq s'était fait une grande réputation par la connaissance de tout ce qui était relatif aux souvenirs de l'Envoyé vénéré; mais les inimitiés qu'il s'y était attirées le contraignirent à se rendre à Bagdad, qui venait d'être fondée, et où il mourut en 768. La plus grande

partie de son livre, rédigé à la demande du khalife El-Mançoûr, a été insérée par Ibn-Hichâm dans son *Sîrat er-Rasoûl* (Biographie du Prophète).

El-Wâqidi avait fait le commerce des grains à Médine; ruiné, il se rendit à Bagdad où on lui procura une place de qâḍi. La partie de son *Kitâb el-Maghâzî* qui nous est parvenue a été publiée, mais en outre son nom est constamment cité dans les anciens ouvrages d'histoire, dont il est une des principales sources. Son secrétaire Ibn-Sa'd, après avoir mis en ordre l'ouvrage de son maître, trouva encore le moyen d'écrire les biographies de tous les contemporains de Mahomet; son livre est actuellement en cours de publication à Berlin sous la direction de M. E. Sachau.

A côté de l'histoire générale, on s'occupe, à cette même époque (commencement du neuvième siècle), de rédiger l'histoire particulière de chaque ville; El-Azraqî et El-Fâkihî rassemblent les documents qui leur permettent de constituer l'histoire de la Mecque; mais nous n'avons plus celles de Médine, de Baçra, de Koûfa, de Wâsiṭ, de Mossoul, des villes de la Perse; la suite des ans les a fait disparaître. Il a surnagé toutefois une *Histoire des savants de la Tunisie* par Abou-Bekr el-Mâlikî et un volume de l'*Histoire de Bagdad* par Aḥmed ben Abi-Ṭâhir Ṭaïfoûr.

Grâce au *Dictionnaire géographique* de Yâqoût, nous avons une grande partie du curieux traité qu'Ibn-el-Kelbî avait consacré aux idoles des anciens Arabes; nous sommes ainsi renseignés quelque peu sur le paganisme détruit par Mahomet. De même El-Bélâdhorî et Ṭabarî nous ont conservé des fragments de la grande histoire d'El-Médâïni. Le surnom de ce dernier indique qu'il était originaire d'el-Médâïn (Ctésiphon), mais ne préjuge rien relativement à son origine, tandis que les deux premiers étaient iraniens de race. L'*Histoire des conquêtes musulmanes* du premier et les *Annales* du second sont des documents de la plus haute valeur, dont la publication et l'étude ont permis de renouveler complètement l'histoire des premières années de l'islamisme, sur lesquelles on ne possédait auparavant que des résumés de date fort postérieure.

Si nous n'avons plus l'*Akhbâr ez-Zamân* et le *Kitâb el-Ausaṭ* de Mas'oûdî, nous en avons du moins le résumé dans son *Tanbîh w'èl-ichrâf* (l'Avertissement et la revision) : l'histoire anecdotique nous est fournie par le *Moroûdj edh-Dhahab* (titre traduit par *Prairies d'or*) qui renferme une foule de renseignements sur la vie sociale et la civilisation durant les premiers siècles de l'hégire. Il se complète admirablement par le *Kitâb el-Aghâni* (le Livre des chansons) d'Aboû'l-Faradj el-Içfahâni, qui, à propos des poésies arabes mises en musique et chantées, traite abondamment de la vie du désert et des villes avec une merveilleuse richesse de détails qui en font un monument incomparable.

Le patriarche melkite d'Alexandrie, qui était un médecin chrétien du nom d'Eutychius, mais portait le surnom arabe de Sa'îd ben el-Baṭrîq, écrivait vers ce temps une histoire universelle sous le titre de *Nazhm el-Djauhar*.

L'immensité de la littérature arabe à ces anciennes époques, dont il ne reste aujourd'hui que des débris, nous est prouvée par le *Fihrist* (catalogue) d'Abou'l-Faradj en-Nadîm, libraire à Bagdad (988). Les renseignements qu'il fournit sur la biographie des auteurs, sur l'origine de l'écriture, sur diverses religions et sectes, en font un guide des plus précieux.

Les provinces qui, les unes après les autres, échappaient à l'autorité du pouvoir central, eurent leurs historiens pour transmettre à la postérité les hauts faits des fondateurs de dynasties. Nous avons, à propos de l'Espagne, donné plus haut quelques indications sur Ibn-el-Qouṭîyya. En Perse, el-'Otbî consacra à la gloire du sultan Maḥmoûd le Ghaznévide, surnommé honorifiquement Yémîn-ed-daula, un panégyrique célèbre par l'éclat de son style, qui s'appelle le *Kitâb el-Yémînî*.

Saladin eut trois biographes remarquables, le Persan Âlouh 'Imâd-eddîn, dit El-Kâtib el-Içfahânî (le secrétaire d'Ispahan), Béhâ-eddin d'Alep, et Abou-Châma. Les deux premiers étaient élèves de l'université Nizhâmiyya, et entrèrent dans les services administratifs, où ils eurent une fortune diverse jusqu'au moment où le grand prince les distingua.

Le troisième tirait son surnom d'une envie noirâtre qu'il avait sous le sourcil gauche ; il était de Damas, et écrivit, sous le titre de *Kitâb er-Rauḍatéïn* (le Livre des deux parterres), l'histoire de Saladin et de son prédécesseur Noûr-eddîn Zengî, le dernier des Atabeks.

Un auteur qui nous a transmis de curieux détails sur la vie en Syrie à l'époque des Croisades, c'est Osâma Ibn-Monqidh, d'une famille princière établie à Chaïzar sur l'Oronte. Il nous a laissé sa biographie écrite par lui-même, dans laquelle on rencontre des études de mœurs d'animaux sauvages, fruit de l'observation d'un chasseur passionné.

L'*Histoire des Almohades* d''Abd-el-Wâḥid el-Merrâkochî, le grand *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikân, qui comprend les hommes célèbres de l'islamisme à l'exclusion de ceux qui ont vécu au premier siècle, le livre des noms patronymiques (*Kitâb el-ansâb*) d'es-Sam'âni, l'histoire de Damas d'Ibn-'Asâkir, celle d'Alep par Kémâl-eddîn Ibn-el-'Adîm, celle du Yémen par 'Omâra, sont les principaux monuments qui furent édifiés à cette époque (fin du douzième et commencement du treizième siècle). 'Izz-ed-dîn Ibn-el-Athîr, l'un des trois frères de ce nom, tira des *Annales* de Ṭabarî, en les élaguant par sa propre critique, les éléments de sa chronologie complète (*el-Kâmil fi'l-târîkh*) qu'il continua jusqu'à son époque en même temps qu'il donnait, sous le titre d'*Ousd el-Ghâba* (les Lions de la forêt), un dictionnaire biographique très étendu des compagnons du prophète. Deux chrétiens écrivent aussi en arabe des histoires universelles, Georges El-Makîn, fils d'un moine défroqué, et Abou'l-Faradj Bar-Hebræus, fils d'un médecin juif converti de Malaṭia, qui prit le nom de Grégoire quand il fut nommé évêque d'une bourgade voisine de sa ville natale.

Au quatorzième siècle, Ibn eṭ-Ṭiqṭaqa voulut écrire un traité de politique en ajoutant l'histoire des ministres à celle des Khalifes, et dans cet ordre d'idées il rédigea le *Fakhrî*, dédié au gouverneur de Mossoul Fakhr-ed-dîn ; ce traité s'étend jusqu'à la conquête mongole. Abou'l-Fédâ descendait d'une famille éyyoubite qui avait possédé la principauté de Hama en Syrie ; ses propriétés lui furent restituées

par el-Mélik en-Nâçir, sultan d'Égypte, en 1310; historien et géographe, il abrégea Ibn-el-Athîr en le continuant jusqu'à son époque et condensa en tableaux (*Taqwîm el-Boldân*) les renseignements qu'on avait de son temps sur la connaissance des pays musulmans. L'Égyptien Nowaïri écrivit une encyclopédie d'où l'on a tiré plusieurs histoires particulières; Ibn-Séyyid-en-Nâs, né au Caire de parents originaires de Séville, s'occupa de la biographie de Mahomet; Ibn-el-Wardî abrégea l'histoire d'Abou'l-Féda; Chems-eddin ed-Dimachqi composa une cosmographie, Chems-eddîn edh-Dhahabi une histoire de l'islamisme en même temps qu'il classait les lecteurs du Qorân dans ses *Ṭabaqât el-hoffâzh;* Ibn-Châkir el-Kotobi continua et compléta Ibn-Khallikân; Khalil ben Aïbek eç-Çafadi écrivit, entre autres, un dictionnaire des contemporains.

Ibn-Khaldoûn, en composant son histoire universelle (*Kitâb el-ʿIbar*), tenta de résumer, en une longue préface connue sous le nom de Prolégomènes (*Moqaddimât*), la philosophie de l'histoire, en expliquant le passage du nomadisme à l'état sédentaire, et en montrant la fondation des cités par l'influence de l'esprit de corps de la famille et de la tribu. Calligraphe, puis secrétaire du sultan ḥafçide Abou-Isḥâq Ibrâhim, il occupa de hautes fonctions à Tlemcen, à Bougie, à Grenade; il fut nommé qâḍi malékite du Caire par le sultan Barqoûq. Sa vie, très accidentée, lui donna une expérience des affaires politiques dont il voulut faire profiter ses contemporains en écrivant sa grande histoire.

La topographie et l'histoire de l'Égypte trouvèrent leur maître dans la personne de Taqî-eddîn el-Maqrîzi, auteur du *Khiṭaṭ* (le Cadastre); l'histoire de la première moitié du quinzième siècle a été rédigée par Ibn-Ḥadjar el-ʿAsqalânî, et Ibn-ʿArabchâh de Damas consacrait un chef-d'œuvre de prose rimée à célébrer les conquêtes de Tamerlan. Abou'l-Maḥâsin Ibn Taghri-birdi, fils d'un esclave turc, réunit toute l'histoire de l'Égypte, depuis la conquête musulmane jusqu'au milieu du quinzième siècle, dans son *Nodjoûm ez-Zâhira.* Enfin le polygraphe Soyoûṭi, originaire de la Haute-Égypte, résuma toute la science musulmane de son époque dans une

masse énorme d'ouvrages; c'était un compilateur forcené, qui prenait ses renseignements de toutes mains; il a pour nous le mérite d'avoir conservé la moelle d'anciens écrits aujourd'hui disparus.

Tombés sous la férule des Turcs ottomans, les Arabes d'Orient n'écrivent plus guère, mais leurs nouveaux maîtres leur empruntent leur langue pour écrire certaines compositions qui sortent de notre cadre.

L'Occident, au contraire, continue à produire. Au dix-septième siècle, el-Maqqarî, né à Tlemcen en 1591, écrivit l'histoire politique et littéraire de l'Espagne musulmane et en particulier la biographie du ministre Lisân-eddîn Ibn-el-Khaṭîb, sous le titre de *Nafḥ eṭ-Ṭîb* (Souffle des parfums).

Ibn Abi-Dînâr er-Roʿaïni était de Kairouan; nous lui devons l'histoire de l'Afrique du Nord et de Tunis. Au Maroc, Ibn-el-Qâḍi commence la série des auteurs purement indigènes avec son *Djadhwet el-Iqtibâs ;* Ibn-ʿAsker, tué dans les rangs portugais à la bataille d'Alcazar el-Kébir, réunit les biographies des hommes marquants du dixième siècle de l'hégire, el-Wafrâni lègue à ses contemporains l'histoire de la dynastie saʿdienne (*Nozhet el-Hâdi*).

Au Soudan, ouvert à l'influence arabe dès le commencement du quatorzième siècle, Aḥmed-Baba de Tombouctou, mort en 727, écrivit un dictionnaire biographique des savants malékites, qu'il intitula *Tekmilet ed-Dibâdj* parce qu'il formait le complément et l'achèvement d'un volume d'Ibn-Ferḥoûn. C'est à Tombouctou également qu'était né ʿAbd-er-Raḥman es-Saʿdi, dont l'*Histoire du Soudan* a éclairé, quand elle a été publiée et traduite par M. O. Houdas, d'un jour nouveau les destinées obscures de cette région des noirs ; c'est là également que vit le jour, au début du dix-huitième siècle, l'auteur du *Tedhkiret en-Nisyân*, qui nous a donné la série des pachas marocains du Soudan jusqu'en 1750.

Les fables et les contes. — Dans les longs voyages que les contes du folk-lore ont faits à travers l'ancien monde, ils ont parcouru les espaces où s'est répandue la langue arabe; ils ont pénétré la littérature, les uns par la voie populaire, c'est-à-dire qu'ils ont été pris directement dans les récits du

peuple par les conteurs de profession et de ceux-ci ont passé sous la plume des rédacteurs; les autres par la voie littéraire, ce qui veut dire que les auteurs écrivant en arabe les ont trouvés tout rédigés en d'autres langues et n'ont eu que la peine de les traduire. A cette seconde catégorie appartient incontestablement le livre de *Kalila et Dimna*. Celui-ci vient de l'Inde, étant une adaptation du Pantchatantra rapportée de ses voyages au delà du Sind par le médecin Barzoûyè, sous le règne du roi sassanide Chosroès I[er] Anôchè-Rawân. Un Persan nommé Roûzbih, qui prit à sa conversion à l'islamisme le nom d'ʿAbdallah, avait été surnommé Ibn el-Moqaffaʿ (le fils du recroquevillé) parce que son père, percepteur des impôts sous la vice-royauté d'El-Ḥadjdjâdj, avait été mis à la torture sous prétexte d'extorsions et en avait conservé une main toujours grippée ; cet Ibn-el-Moqaffaʿ traduisit, entre autres, du pehlevi en arabe le livre de *Kalila et Dimna*, qui, plus tard, servit de base à de nouvelles traductions et amplifications.

C'est de Perse également que vint le prototype du livre des *Mille et une Nuits*, le *Hézâr Afsâné* (les Mille Contes), dont Masʿoûdî nous a conservé le titre. Le cadre appartient à la rédaction primitive; c'est, comme on sait, l'histoire des deux sœurs Chîr-Azâd et Dîn-Azâd (ancienne forme de leurs deux noms, plus tard légèrement altérés) ; les contes qu'il renferme sont d'origine très différente. A l'Inde se rattache probablement la fantasmagorie du pêcheur et du génie. Au cycle des conteurs populaires du bazar se reportent les aventures où figurent le khalife Hâroûn er-Rachîd, son vizir Djaʿfar le Barmékide et l'eunuque noir Mesroûr. Plus récemment il s'y est introduit des contes d'origine égyptienne, des récits d'origine juive, des textes empruntés à la littérature des romans de chevalerie, et même enfin le récit de voyages de Sindebad le Marin.

Les romans de chevalerie dont nous venons de parler ont été rédigés au moyen âge, mais, comme ils ne se sont guère transmis jusqu'à nous que par les manuscrits auxquels le conteur se référait pour se rafraîchir la mémoire, nous n'en avons qu'une forme très récente. Le *Roman d'Antar* (forme

populaire du nom du poète ʿAntara) est une peinture exacte de la vie des Bédouins et des grandes guerres auxquelles ils se livrèrent, soit entre eux, soit avec l'Empire perse des Sassanides ; il nous reporte à l'époque du paganisme, aux luttes homériques des paladins et des preux. Le *Roman des Banou-Hilâl* est l'épopée de la migration des tribus hilaliennes en Afrique ; le sujet est le même que celui du roman d'Abou-Zéïd, qui est le dernier d'une série de trente-huit ; à la base historique de la migration viennent s'ajouter des aventures extraordinaires dans tous les pays du monde. Le roman de Séïf Dhou'l-Yazan nous parle du Yémen et des luttes de l'Arabie du Sud avec les Abyssins. Celui de Séïf et-Tidjân est absolument fabuleux et montre un prince supposé se battant à coups de sabre contre les magiciens et les fées.

Les Fables d'Ésope, traduites en syriaque par Barçoûma au treizième siècle, ont passé ensuite en arabe et ont été mises sous le nom du sage Loqmân, être légendaire de l'Arabie païenne dont le nom et la profonde sagesse nous sont attestés par le Qorân lui-même.

Les très nombreuses anthologies que possède la littérature arabe contiennent des historiettes qui ne sont pas toutes d'invention littéraire et dont beaucoup relèvent du folk-lore. Nous avons déjà parlé incidemment d'ʿAmr ben Baḥr surnommé el-Djâḥizh à cause de la difformité de ses yeux (il avait la cornée saillante) ; polygraphe d'une érudition merveilleuse, il a été pillé à loisir par ses successeurs. Il écrivait au neuvième siècle, ainsi qu'Ibn Abi'd-Dounya, dont le *Faradj baʿd ech-Chidda* (le Délassement après la peine) a fait le bonheur de nombreuses générations de lecteurs ; un ouvrage du même nom est dû à et-Tanoûkhi, qui écrivait cent ans après lui. Longtemps après, dans la première moitié du quinzième siècle, un Égyptien, El-Abchîhî, écrivit au Caire le *Mostaṭraf fi Koll fann Mostazhraf ;* au seizième siècle, le médecin Daoud el-Antâkî, qui habitait l'Égypte, réunit les matériaux de son *Tezyîn el-Aswâq*.

BIBLIOGRAPHIE

Hadji-Khalfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, texte arabe et traduction latine par G. Fluegel, 7 vol. in-4, 1835-1858.

Hammer-Purgstall, *Litteraturgeschichte der Araber*, 7 vol. in-4. Vienne, 1850-1856.

Alfred **von Kremer**, *Kulturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, t. II, chap. VIII et IX. Vienne, 1877.

Carl **Brockelmann**, *Geschichte der arabischen Litteratur*, 2 vol. in-8. Weimar, 1898, et Berlin, 1899-1902.

Du même, *Geschichte der arabischen Litteratur*, vol. VI, 2e partie, de la collection des *Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*. Leipzig, 1901.

Clément **Huart**, *Littérature arabe* (dans les *Histoires des Littératures*), 1 vol. in-12, 1902 ; 2e édition corrigée, 1912.

Italo **Pizzi**, *Letteratura araba* (collection des Manuels Hœpli), 1 vol. in-18. Milan, 1903.

Ahlwardt, *Ueber Poesie und Poetik der Araber*, in-4, Gotha, 1856.

Du même, *Bemerkungen über die Æchtheit der alten arabischen Gedichte*, in-4. Greifswald, 1872.

G. **Jacob**, *Studien in arabischen Dichtern*, Heft II : *Noten zum Verständniss der Mualtaqât*, 1894. — Heft III : *Altarabisches Beduinenleben*, 1897.

Th. **Noeldeke**, *Beiträge zur Kentniss der Poesie der alten Araber*. Hanovre, 1864.

Abou'l-Faradj el-Içfahâni, *Kitâb el-Aghâni*, 20 vol. in-4. Boulaq, 1868. — **Brünnow**, *The twenty-first volume of the Kitâb el-aghâni, being a collection of biographies not contained in the edition of Boulaq*. Leyde, 1888.

F. **Wuestenfeld**, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*. Gœttingue, 1881.— *Die Academien der Araber und ihre Lehrer*, d'après le livre des classes des Châfé'ites d'Ibn-Qâdi Chohba. Gœttingue, 1837.

CHAPITRE XXXVI

LES SCIENCES CHEZ LES ARABES

La science grecque avait pénétré en Asie à la suite des armées d'Alexandre. Les Sassanides eux-mêmes avaient maintenu en pleine Susiane, à Djondéï-Châpour, une école de médecine, qui leur survécut dans les premiers temps de la domination arabe. Lors de la floraison de la littérature syriaque, un grand nombre de traités scientifiques furent traduits du grec en araméen ; quand les Arabes envahirent la Syrie chrétienne, ils se heurtèrent à une civilisation lettrée qui leur était infiniment supérieure, bien que mal défendue par des troupes dégénérées. Un Oméyyade, Khâlid, fils de Yézîd, s'occupait d'alchimie, sous la direction du moine Marianus ; il composa même trois traités, dont le premier est consacré à son professeur et à l'enseignement qu'il avait reçu de lui. Cependant il faut descendre jusqu'aux Abbassides pour voir l'étude des sciences se répandre chez les Arabes. El-Ma'moûn établit à Bagdad une « demeure de la sagesse » (*béït el-ḥikma*), qui était une sorte d'université munie d'une bibliothèque et d'un observatoire plutôt destiné à l'astrologie qu'à l'astronomie.

Ce fut là le point de départ. Pour alimenter les études poursuivies à l'Université, il fallut traduire les ouvrages grecs qui renfermaient toute la science d'alors ; on se servit des intermédiaires syriaques ; pourtant quelques livres furent interprétés directement sur le texte original. Le *Traité d'astronomie* de Ptolémée fut translaté en arabe sous le titre,

devenu célèbre depuis, d'Almageste, par El-Ḥadjdjâdj el-Ḥâsib (l'arithméticien), de même que les *Éléments* d'Euclide : Yoḥannâ ben Baṭrîk, qui mourut en 815, fit passer dans la langue dominante la *Politique* d'Aristote, tandis qu'ʿAbd-el-Mésîḥ Nâïma de Ḥoms étudiait dans Porphyre la *Théologie* du même auteur, à la demande du khalife el-Moʿtaçim. Qosṭâ ben Loûqâ de Baʿalbekk, qui écrivait déjà en 864, composa un livre sur les curiosités des Grecs ou sur leurs sectes (car le titre est donné différemment par les sources). Abou-Zéïd Ḥonéïn ben Isḥaq, originaire de Ḥîra, où son père exerçait la profession de pharmacien, alla étudier la médecine sous la direction de Yaḥya ben Mâsawéïh, apprit le grec pendant son séjour en Asie Mineure et devint le médecin particulier d'El-Motawakkil. Il traduisit l'Ancien Testament sur la version des Septante, le *Timée* et la *République* de Platon, les *Aphorismes* d'Hippocrate, le *Pinax* de Galien et les ouvrages de Dioscoride ; il écrivit des traités de médecine et de philosophie, et même une histoire universelle ; il est souvent cité dans les auteurs orientaux et jusque dans le *Libro de la Savieza* du roi Jayme. L'Escurial a conservé le texte original de son *Nawâdir el-Félâsifa* consacré aux sentences des philosophes grecs. Ḥonéïn mourut en 873, et son œuvre fut continuée par son fils Isḥaq ben Ḥonéïn, ami intime du ministre Qâsim ben ʿObéïdallah ; plus philosophe que médecin, il traduisit les Catégories d'Aristote, et rédigea une histoire des médecins en 296 (903).

Ḥobéïch ben el-Ḥasan, neveu d'Isḥaq, l'aida dans ses travaux et traduisit Dioscoride et Galien; Abou-Bichr Mattâ ben Yoûnous s'occupa de la *Poétique* d'Aristote ; ʿObéïd-allah ben Djibrîl, de la célèbre famille de médecins qui portait le nom de Bokht-Yêchouʿ (ce qui signifie, en pehlevi, « Jésus a sauvé »), a écrit des biographies de ses confrères. Abou'l-Ḥasan Yoûsouf ben Ibrahîm, surnommé Ibn ed-Dâya (fils de la sage-femme), se rendit de l'ʿIraq à Damas en 225 (839) ; lui, ou son fils Abou-Djaʿfar Aḥmed, a recueilli des anecdotes sur les médecins et les astronomes.

En Espagne, Ibn-Djoldjol (Abou-Daoûd Soléïman ben Ḥasan), né à Cordoue vers 980, prit part à la rédaction d'une

nouvelle traduction de la matière médicale de Dioscoride ; il aurait également écrit une histoire de ses confrères contemporains. Abou'l-Qâsim Çâïd ben Aḥmed, qâḍi de Tolède, écrivit vers 1070 un ouvrage d'histoire générale qui paraît avoir été composé de biographies, à en juger par les extraits qu'on en rencontre, et un *Çiwân el-Ḥikam* dont un extrait se trouve à Constantinople.

La philosophie. — C'est la lecture des traductions d'Aristote qui fit naître dans le monde arabe le désir d'étudier la philosophie, qui resta toujours dominée par le grand nom du Stagyrite. Vers 840, Chihâb-eddîn Ibn Abi'r-Rabîʿ avait, à la demande d'El-Moʿtaçim, écrit un traité de politique précédé de considérations sur la psychologie. Yaʿqoûb ben Isḥaq el-Kindî, de vieille race arabe, surnommé par excellence le Philosophe des Arabes, écrivit sur la philosophie, la logique, les sciences mathématiques, la musique, la médecine. La réaction orthodoxe qui marqua le règne d'El-Motawakkil lui enleva sa bibliothèque, qui fut confisquée, et dont il n'obtint la restitution que peu de temps avant sa mort.

A Fârâb, sur le Iaxartes ou Sir-Deryâ, dans les pays turcs, était né Abou-Naçr Moḥammed el-Fârâbi ; il vint à Bagdad étudier d'abord la langue arabe qu'il ignorait, puis la médecine et la philosophie ; il alla ensuite porter ses connaissances à Alep où Séïf-ed-daula protégeait à la fois les lettres et les sciences. C'est là qu'il vécut, retiré du monde, et donnant des leçons dans les jardins des faubourgs. Il avait reçu l'enseignement d'Abou-Bichr Mattâ ben Yoûnous, qui expliquait la logique d'Aristote; les notes prises à son cours fournirent à Fârâbi soixante-dix volumes. Comme Platon, il rêva d'une république modèle, à la tête de laquelle il plaçait un monarque; et comme il lui semblait difficile de trouver réunies chez un seul homme les qualités qui font le bon tyran, il lui adjoignait au besoin des coadjuteurs, revenant ainsi par un détour au système politique de l'Empire romain.

Sous les Bouïdes chiʿites, la pensée jouit d'un peu plus de liberté que sous la farouche orthodoxie des successeurs d'El-Motawakkil; c'est grâce à cette tolérance relative que se constitua à Baçra une société de philosophes, qui prirent le titre

de Frères de la Pureté (Ikhwân eç-Çafâ) et résumèrent en un *Corpus* formé de cinquante et un traités toutes les connaissances de leur époque.

Avicenne fut l'élève d'El-Fârâbi. Abou 'Ali el-Ḥoséïn Ibn-Sînâ, que nous connaissons sous l'appellation déformée d'Avicenne, était le fils du gouverneur d'une petite ville de la Transoxiane, non loin de Bokhara. Ce fut la médecine qui fit sa fortune. Il avait à peine dix-sept ans qu'il réussit à guérir le prince samanide Noûḥ, fils de Mançoûr ; ce succès lui ouvrit l'accès du palais royal. Après la mort de son père, il voyagea en Perse et composa dans le Djordjân, l'ancienne Hyrcanie, son fameux Canon (*el-Qânoùn fi't-tibb*) qui servit à l'enseignement de la médecine pendant tout le moyen âge et jusqu'à des temps assez rapprochés du nôtre. A Hamadan, il remplit quelque temps les fonctions de ministre auprès du prince Bouïde Chems-ed-daula ; victime d'intrigues politiques et emprisonné, il s'échappa de la forteresse où il était renfermé pour aller trouver, à Ispahan, un autre prince rival du premier. Il mourut de maladie en 1037. Les ouvrages qu'il a laissés, et qui embrassent tout le domaine scientifique de l'époque, sont innombrables.

Un émir égyptien, Abou'l-Wéfâ Mobachchir ben Fâtik, a composé un recueil d'apophtegmes empruntés aux sages de l'antiquité sous le titre de *Mokhtâr el-Ḥikam* (Pensées choisies).

En Espagne, nous ne pouvons négliger Ibn-Abi-Randaqa et-Tortoûchî, né à Tortose, que le pèlerinage de la Mecque amena jusqu'en Orient ; au retour, il ne put dépasser Alexandrie où il professa les traditions islamiques et où il mourut en 1126. Ce fut au Caire qu'il termina la composition de son *Sirâdj el-Moloûk* (Flambeau des rois), traité de politique et guide de conduite à l'usage des princes.

Avenpace est la forme espagnole du nom d'Ibn-Bâdjdja, de Saragosse. Ses voyages le menèrent jusqu'à Fez, capitale des Almoravides, où il fut quelque temps emprisonné. Ses études philosophiques le firent considérer comme un libre penseur et ne furent pas étrangères à la perte de sa liberté. Il a écrit sur la philosophie et la médecine.

Son élève Ibn-Ṭofaïl fut, en qualité de médecin, au service de l'Almohade Yoûsouf, et mourut à Merrâkech en 1185, après avoir rempli les fonctions de ministre. Dans son roman de *Ḥayy ben Yaqzhân*, il a essayé de représenter la naissance de l'intelligence dans un enfant isolé du monde, né seul dans une île déserte.

Ibn-Rochd (Averrhoès) appartenait à une famille de juristes de Cordoue. Il fut fréquemment appelé à Merrâkech sans pouvoir s'y fixer. Sous le titre de *Koulliyât*, transformé en *Colliget* dans les traductions latines, il a donné une thérapeutique complète. Il s'occupa de défendre la philosophie contre les attaques de Ghazâli, et écrivit, pour répondre au *Téhâfot el-Félâsifa* (Chute des philosophes) du grand théologien, le *Téhâfot et-Téhâfot* (Chute de la chute). Comme Ibn-Ṭofaïl, il essaya de concilier la religion révélée avec les données scientifiques et les spéculations philosophiques.

Le développement de la philosophie grecque en langue arabe est terminé ; nous n'avons plus à citer que des manuels. C'est à cette catégorie qu'appartiennent le *Ta'lîm el-Moté'allim* (traduit en latin sous le titre d'*Enchiridion studiosi*, Manuel de l'étudiant) de Borhân-eddin ez-Zernoûdji, composé vers 1203, le *Moûdjiz* (Résumé) d'el-Khoûnadji, qâḍi du Caire mort en 1248; le *Hidâyat el-Ḥikma* (Guide de la sagesse) sur la logique, la physique et la métaphysique et une adaptation de l'*Isagoge* de Porphyre par Athîr-eddin el-Abharî ; la *Risâla ech-Chamsiyya* d'el-Kâtibî de Qazwîn, le *Maṭâli' el-Anwâr* d'Aboû'th-Thanâ el-Ormawî, le *Foçoûl* de Borhân-ed-din en-Nasafî sur la controverse et la dialectique, le *Qostâs* et le *'Ain en-Nazhar* de Chems-eddin es-Samarqandî sur la logique, l'*Asrâr el-Ḥikmat el-mochriqiyya* (Mystères de l'illuminisme) par 'Abd-el-Ḥaqq Ibn Sab'în de Murcie, qui correspondit avec l'empereur Frédéric de Hohenstaufen sur l'ordre de l'Almohade 'Abd-el-Wâḥid.

Les mathématiques. — Les origines de la notation des nombres par les chiffres dits *arabes* sont passablement obscures malgré les efforts faits pour les éclaircir. Le système des chiffres romains a été remplacé pour les calculs, dans le

haut moyen âge, par le procédé de l'*abacus* (dérivé de la petite machine à calculer appelée abaque, encore usitée de nos jours en Orient) qui consistait à tracer sur le papyrus des tableaux par colonnes dans lesquels les chiffres avaient déjà la valeur de position ; quand il n'y avait pas de chiffre à indiquer dans une colonne, celle-ci restait vide (*çifr*). Plus tard on supprima les colonnes et la position relative des chiffres suffit à indiquer les dizaines, centaines, milliers ; pour remplacer la colonne vide, on imagina un chiffre spécial, le zéro. Les Arabes avaient commencé par chiffrer au moyen de la valeur numérique des lettres de l'alphabet, à la manière des Grecs ; mais comme cet incommode procédé, suffisant pour numéroter, rendait les calculs difficiles, ils empruntèrent aux Indiens les chiffres dévanagari (on en a un exemple du dixième siècle) qui donnèrent peu à peu la forme des chiffres appelés par les Arabes *indiens* à raison de leur origine.

Sous le khalifat d'El-Ma'moûn, Abou 'Abdallah el-Khârizmî fit un extrait du Siddhanta et entreprit de reviser les tables de Ptolémée. Il écrivit sur l'algèbre et l'arithmétique des ouvrages qui furent de bonne heure traduits en latin ; de son surnom ethnique est même venue l'expression *algorithme*. A la même époque nous trouvons trois frères, Moḥammed, Aḥmed et el-Ḥasan, fils de Moûsa ben Châkir, auteurs de nombreux traités ; le premier eut l'occasion d'amener à Bagdad et de présenter au khalife El-Mo'taḍid un changeur de monnaies de Ḥarrân, Thâbit ben Qorra, qui était de religion païenne et avait été rejeté de sa communauté par suite de divergence de vues avec ses coreligionnaires sur le terrain théologique. Ce changeur mathématicien ajouta une théorie à l'arithmétique spéculative des Grecs, traduisit le livre des sections coniques d'Apollonius de Pergé, et laissa de nombreux traités destinés à l'enseignement. Son fils Sinân continua ses travaux ; il était en même temps médecin et fut en cette qualité attaché au palais d'el-Moqtadir et de Qâhir ; sur leurs menaces, il se décida à embrasser l'islamisme, mais cette conversion ne le mit même pas à l'abri des craintes qu'il concevait pour sa vie ; il prit le parti de s'en-

fuir au Khorasan, d'où il revint plus tard. Le fils de Sinân, Ibrahîm, rédigea les travaux laissés par son père sur la mesure des paraboles et la géométrie en général.

Ibn el-Ḥaïtham, né à Baçra, y occupait des fonctions officielles lorsqu'il eut l'imprudence, avec la fatuité innée des Orientaux, de se vanter de pouvoir régulariser les inondations périodiques du Nil. Pris au mot par le khalife fâṭimite el-Ḥâkim qui le fit venir en Égypte, il dut remonter le fleuve jusqu'à Assouan et s'y convaincre de l'impossibilité, avec les moyens dont on disposait alors, de réaliser un projet qui n'a pu être mis à exécution que de nos jours. Il a écrit un traité des connues géométriques et un autre consacré à l'optique (*Taḥrîr el-Monâzhara*) traduit en latin (*Opticae thesaurus Alhazeni*) par Roesner (Bâle, 1572).

'Omar el-Khayyâm, poète persan célèbre par ses quatrains mystiques, a écrit en arabe un traité d'algèbre, un commentaire sur Euclide, un traité d'analyse chimique pour déterminer les quantités d'or et d'argent dans les alliages ; en sa qualité d'astronome, il fut appelé par le sultan seldjouqide Mélek-châh à procéder à la réforme du calendrier ; de ses travaux sortit le comput connu sous le nom d'ère Djélaléenne.

Cent ans plus tard, Abou'l-Ḥasan 'Ali el-Merrâkochî écrivit son traité des instruments astronomiques, intitulé *Djâmi 'el-mabâdi w'el-ghâyât* (Réunion des commencements et des fins), traduit par J.-S. Sédillot.

Un mathématicien qui a beaucoup voyagé, ce fut Yaḥya Ibn Abi-Choukr ; originaire d'Espagne, il vécut en Syrie, puis auprès d'Houlagou, petit-fils de Tchinggiz-Khan. Il écrivit sur l'astronomie, l'astrologie ; il s'est occupé des sections coniques d'Apollonius de Perga, des sphériques de Ménélaüs et de Théodosius, du comput du temps chez les Chinois et les Ouïgours.

L'astronomie. — Dès le troisième siècle de l'hégire, Abou-Yoûsouf Ya'qoûb el-Qarchî avait composé un traité populaire d'astrologie divisé en douze chapitres, autant que le nombre des signes du Zodiaque. Aḥmed ben Moḥammed el-Ferghânî, qui construisit un nouveau nilomètre en Égypte,

écrivit un manuel d'astronomie dans lequel son nom, transcrit en latin, devint Alfraganus.

L'astrologie judiciaire, que l'on supposait capable de déceler l'avenir des enfants et d'indiquer le moment favorable pour toutes les actions humaines, et dont l'origine se perd dans les ténèbres de la préhistoire, a été cultivée plus tôt que l'astronomie ; elle est restée fort populaire en Orient, où les souverains, encore aujourd'hui, ont des astrologues attachés officiellement à leurs cours. Il est donc tout naturel que l'apparition des traités qui en parlent ait précédé celle des travaux astronomiques proprement dits. L'astronome était en même temps astrologue ; le second métier fournissait au savant de quoi vivre. Abou-Ma'char Dja'far ben Moḥammed, connu en Europe sous le nom d'Albumaser, était plus apprécié par sa science divinatoire et ses opérations astrologiques, au moyen desquels il retrouvait les trésors cachés et les objets perdus, que par ses ouvrages d'astronomie. Il était originaire de Balkh, l'ancienne Bactres, et mourut à Wâsiṭ en 885.

Albatégnius est le nom que nous donnons à Moḥammed ben Djâbir el-Baṭṭâni, auteur de tables astronomiques dressées à Raqqa sur l'Euphrate de 882 à 900 et que Lalande estimait fort. Ces tables traduites par Platon de Tivoli (*De scientia stellarum*, Nuremberg 1537), ont été publiées à Milan par M. Nallino. Il était un païen de Ḥarrân, et mourut en se rendant à Bagdad pour y soutenir un procès.

Parmi les Persans qui ont écrit sur cette science en langue arabe, il faut citer Abou'l-Ḥoséïn 'Abd-er-Raḥman eç-Çoufi, originaire de Réï, entré au service du prince bouïde 'Aḍod-ed-daula, qui écrivit une description des étoiles fixes traduite en français par Schelljerup et d'un mémoire sur l'astrolabe étudié par Bernard Dorn, et Abou'l-Wefâ Moḥammed el-Bouzdjânî, qui obtint la réputation d'un grand géomètre pour avoir déduit certains corollaires inconnus avant lui ; Sédillot lui a même attribué la découverte, avant Tycho-Brahé, de la troisième inégalité lunaire, mais ce n'est pas encore démontré.

La grande table hakémite qui a popularisé le nom du khalife

El-Ḥâkim et a été l'objet des recherches de Caussin de Perceval est due à un savant originaire de Çafed en Palestine, 'Alî ben Abî-Sa'îd, qui mourut en l'an 1008. Albohazen, auteur d'un traité d'astrologie traduit en latin (Bâle, 1551), n'est autre que l'Africain Abou'l-Ḥasan 'Ali ben Abi'r-Ridjâl.

Un homme qui a rendu un service considérable à la science de l'Orient, ce fut l'astronome Naçîr-eddîn eṭ-Ṭoûsî qui profita de son influence auprès d'Houlagou pour sauver du pillage, à la prise de Bagdad par les Mongols, plus de quatre cent mille volumes arrachés ainsi à la destruction. C'est pour lui que le souverain mongol fit construire un observatoire à Méragha. Il était Persan, étant né dans cette ville de Ṭoûs, remplacée aujourd'hui par Méchehed, qui fut la patrie de Firdausî. En mathématiques, il a eu le mérite de traiter la trigonométrie comme une science à part, au lieu d'en faire une simple annexe de la géométrie; sa traduction des *Éléments* d'Euclide a été publiée à Rome (1594); son *Traité du quadrilatère* a été traduit par Alexandre-pacha Carathéodory; il a donné des éléments d'astronomie sous les titres de *Tadhkira* et de *Zobdat el-Idrâk*; il s'est occupé de divers ouvrages d'Autolycus, d'Hypsiclès, de Théodose et d'Aristote étudiés à travers les traductions de Thâbît ben Qorra et de Qostâ ben Loûqâ.

La géographie. — Ptolémée avait été traduit pour El-Kindi; ce travail fut amélioré par Thâbît ben Qorra, mais ces ouvrages n'existent plus. Il faut descendre jusqu'au neuvième siècle pour trouver le *Çoûrat el-arḍ* (Figure de la terre) de Moḥammed ben Moûsa el-Khârizmi, époque qui voit éclore les premiers travaux de la géographie descriptive, administrative et statistique que l'organisation de l'empire abbasside rendait nécessaires. 'Obéïdallah Ibn-Khordâdhbeh était d'origine persane, comme l'indique clairement son nom de famille; son grand-père avait quitté le mazdéisme pour l'islamisme. C'est comme directeur des postes qu'il eut l'occasion de recueillir les renseignements qui lui permirent de rédiger, à Sâmarrâ, vers 848, son *Livre des routes et des provinces* qui, à côté de l'indication

des relais de poste, donne encore le montant des impôts de chaque province.

L'historien chi'ite Ibn Wâdiḥ el-Ya'qoûbi, qui était attaché à la cour des Tâhirides dans le Khorasan, nous a laissé, sous le titre de *Livre des pays*, une description du Maghreb composée à l'occasion de son voyage dans cette contrée, qu'il visita après l'Inde et l'Égypte. Ibn el-Faqîh, originaire de Hamadân ; Ibn-Rostè, qu'on trouve à Ispahan vers 903 ; Ibn-Sérapion, qui écrivit une description de Bagdad après la prise de cette ville par les Bouïdes (945); Ibn-Faḍlân, envoyé comme ambassadeur d'El-Moqtadir auprès du roi des Bulgares du Volga, qui put voir les anciens Russes et rapporter des détails intéressants sur des pays aussi peu connus que du temps d'Hérodote, ont fourni un ensemble de renseignements d'autant plus précieux qu'ils remontent aux débuts des travaux géographiques chez les Arabes.

Le littérateur Abou'l-Faradj Qodâma a traité, dans son *Livre de l'impôt foncier*, de l'organisation du service des postes et donné, à cette occasion, un résumé de la géographie des terres musulmanes et des régions voisines. Le ministre des Samanides, El-Djaïhâni, s'intéressait à la géographie et a même écrit sur cette science un ouvrage aujourd'hui perdu; il chargea le poète arabe de Yanbo', Abou-Dolaf Misaar ben Mohalhal, d'accompagner à travers le Tibet un prince indien qui retournait dans son pays, et de revenir par l'Afghanistan; la relation de ce voyage a été consignée dans un livre qui s'appelle *Merveilles des pays*. A la même époque (commencement du dixième siècle) remonte le *Çowar el-aqâlim* (Figures des climats, c'est-à-dire Atlas), le premier en date des nombreux ouvrages qui portent ce titre, du philosophe Abou-Zéïd el-Balkhi. El-Hamdâni, originaire d'une famille du Yémen, intéressé par les ruines qui couvrent cette province, écrivit une description des châteaux forts du sud de l'Arabie et un traité complet de géographie de la péninsule tout entière.

Abou 'Abdallah el-Moqaddésî, né à Jérusalem, voyagea beaucoup et consigna le résultat de ses observations, joint à l'acquis de ses prédécesseurs, dans son *Ahsan et-taqâsîm*

(La meilleure des divisions pour la connaissance des climats).

A la suite des razzias du sultan ghaznévide Maḥmoûd, continuant et développant les tentatives des premiers conquérants arabes, qui n'avaient guère dépassé le Pendjâb, tandis que Maḥmoûd avait pénétré jusque dans le Gudjerate, l'Inde commença à intéresser le monde musulman; un Persan, né dans un faubourg de Khwârizm, Abou-Raïḥân Moḥammed el-Biroûni, chi'ïte et détestant les Arabes, entreprit d'aller étudier ce pays, ses sciences et les mœurs de ses habitants, et rapporta une description qui porte le titre fort simple de *Târîkh el-Hind* (Histoire de l'Inde). Sa chronologie des peuples orientaux renferme, entre autres, des détails curieux sur un des peuples de l'Asie centrale récemment mis en lumière par les dernières investigations, les Sogdiens.

Cordoue vit naître en 1040 le géographe El-Bekrî, auteur d'un dictionnaire des localités citées dans les anciens poètes et d'une géographie générale dont on a extrait et traduit la partie relative à la description de l'Afrique septentrionale. Le chérif El-Edrîsi, né à Ceuta cinquante ans plus tard, voyagea longtemps pour aboutir à trouver une situation auprès de Roger II, roi normand de Sicile, qui lui demanda de rédiger à son usage un traité complet de géographie sous le titre de *Nozhat el-mochtâq*.

C'était encore un Espagnol que cet Ibn-Djobaïr, qui écrivit le récit de son pèlerinage à la Mecque (1182), donna des leçons à Fez et revint dans son pays après avoir amassé une fortune considérable, que, par dévotion, il distribua aux pauvres.

Yâqout était un enfant grec qui avait été enlevé dans une razzia et vendu comme esclave, à Bagdad, à un négociant originaire de Ḥama. Celui-ci lui fit donner une éducation soignée et l'envoya voyager pour son compte. A la suite du troisième voyage commercial, il se brouilla avec son maître et bienfaiteur, se raccommoda plus tard avec lui et reprit la série de ses voyages, mais l'année suivante il le trouva mort à son retour et s'établit alors comme libraire.

Repris par le démon de la curiosité, il repartit bientôt et eut l'occasion, à Merw, de lire les livres des bibliothèques de la ville et de concevoir le plan de son grand dictionnaire, *Mo'djam el-boldân*, achevé le 13 mars 1224.

Le médecin 'Abd-el-Laṭîf, né et mort à Bagdad, a composé une description de l'Égypte qui brille surtout par les détails relatifs à l'histoire naturelle de ce pays, qu'elle contient; la nature des études de l'auteur avait dirigé son attention sur des particularités qu'un observateur moins bien préparé n'aurait pas distinguées avec le même talent.

Zakariyâ el-Qazwînî, qui fut juge à Wâsiṭ et à Ḥilla sous le dernier khalife abbasside, survécut à la prise de Bagdad par les Mongols et mourut en 1283, laissant une géographie intitulée : *Athâr el-Bilâd* (Monuments des contrées) et une cosmographie appelée *'Adjâîb el-Makhloûqât* (Merveilles des créatures).

La médecine. — Nous avons déjà eu l'occasion, à propos de la philosophie, de citer le *Canon* d'Avicenne. Il avait eu des prédécesseurs. La science de ces derniers, en grande partie d'origine grecque, avait aussi reçu l'influence de l'Inde; auprès de Hâroûn er-Rachîd on pouvait rencontrer un médecin originaire de ce pays, Manka, et l'on trouve, dans les ouvrages de Rhazès, des traces du *Suçruta*.

Abou'l-Ḥasan 'Ali ben Sahl ben Rabbân était le fils d'un médecin juif du Ṭabaristân; sur les instances pressantes d'el-Mo'taçim et dans la crainte de perdre sa place auprès du khalife, il adopta l'islamisme. Il a écrit deux ouvrages, *el-Konnâch* (Système de la médecine) et *Ḥifzh ec-Çiḥḥa* (Hygiène), et fut le maître de Rhazès.

Yaḥya ben Mâsawéïh, le maître d'Ḥonéïn ben Isḥaq, était le fils d'un droguiste de Djondéï-Châpour; Gabriel, fils de Bokht-Yéchoû', lui confia la direction d'un hôpital; il succéda plus tard à celui-ci comme médecin particulier des khalifes, jusqu'au règne de Wâthiq. Il a beaucoup traduit du grec et écrit quelques ouvrages originaux, comme le *Nawâdir eṭ-ṭibb* (Curiosités de la médecine), qu'il dédia à son élève.

Rhazès est le nom que nous donnons à Moḥammed ben

Zakariyâ er-Râzî, dont le surnom ethnique indique qu'il était originaire de Réï, près de Téhéran. Après ne s'être occupé que de musique, il se prit, à trente ans, de passion pour la médecine et vint étudier à Bagdad. Sa mauvaise chance le conduisit ensuite auprès du prince samanide Mançoûr ben Isḥaq et lui inspira l'idée de lui présenter son traité d'alchimie; le souverain exigea qu'on fît des expériences; elles ne réussirent pas, et l'autocrate furieux lui déchargea un coup de fouet sur la tête, qui lui creva les yeux. Le *Ḥâwi*, encyclopédie médicale, n'était pas encore achevé à sa mort; il fut terminé d'après ses notes manuscrites. Le *Mançoûri*, dédié à son protecteur et tyran, ainsi qu'un traité de la variole, ont été traduits en hébreu et en latin.

ʿIsa ben ʿAli était chrétien et s'occupait d'ophtalmologie; son traité des maladies des yeux fut recherché en Europe par les chirurgiens et imprimé à Venise (en 1499). ʿAli ben ʿAbbâs el-Madjoûsi était fils d'un Mazdéen, comme l'indique son surnom; né à el-Ahwâz en Susiane, il était devenu le médecin du prince bouïde ʿAḍod-ed-Daula; Étienne d'Antioche a traduit en latin son *Kâmil eç-çinâʿa eṭ-ṭibbiyya* (Traité complet de l'art médical), imprimé à Leyde en 1523.

Albucasis était un chirurgien de Cordoue; sous ce nom il faut entendre Abou'l-Qâsim Khalaf ben ʿAbbâs ez-Zahrâwî, qui vivait sous le règne du khalife ʿAbd-er-Raḥman III; il employait fréquemment la cautérisation, à la manière des anciens Arabes.

D'autres médecins chrétiens ont écrit en arabe: ainsi Abou'l-Faradj Ibn eṭ-Ṭayyeb, professeur à l'hôpital d'ʿAḍod ed-Daula à Bagdad et secrétaire du catholicos Elias Ier; si nous laissons de côté ses livres sur la théologie chrétienne, nous voyons qu'il a paraphrasé les ouvrages de Galien. Son élève Ibn-Boṭlân était en rivalité littéraire avec Ibn-Riḍwân, médecin particulier du khalife el-Ḥâkim; pour faire sa connaissance, il fit exprès le voyage d'Égypte. Sentant que la fortune lui était contraire, il se rendit sur le territoire de l'empire romain, visita Constantinople et Antioche et termina ses jours dans un cloître. Il a réuni quarante tables de

mortalité dans son *Taqwîm eç-çiḥḥa* (Tables de la santé), publié et traduit à Strasbourg (1532); il a composé un manuel à l'usage des personnes qui vivent éloignées des villes et ne peuvent avoir promptement le secours du médecin (*el-amrâḍ el-'âriḍa*); un opuscule énumère les vices rédhibitoires qu'on peut rencontrer chez un esclave acheté, un autre démontre que le poulet a le sang plus chaud que les autres oiseaux.

Cet Ibn-Riḍwân, rival heureux d'Ibn-Boṭlân, était né à Gizè; les richesses qu'il avait amassées furent dilapidées par un fils adoptif indigne. Son *Kifâyet eṭ-ṭabîb* (Ce qui suffit au médecin) est un traité de nosologie et de diagnostic, dans lequel prédomine l'inspection des urines; ses *Principes de la médecine* existent en traduction hébraïque; ses commentaires sur le *Quadripartitum* de Ptolémée et sur l'*Ars parva* de Galien ont été traduits en latin (Venise, 1484 et 1496).

On a traduit en latin (Strasbourg, 1532) le *Taqwîm el-abdân*, tableaux de maladies établis d'après le modèle des tables astronomiques, rédigés par un chrétien converti à l'islamisme, Yaḥya Ibn-Djazla, qui soignait gratuitement ses voisins et ses amis, sans jamais réclamer d'honoraires et sans faire payer les médicaments qu'il leur fournissait.

Abou'ç-Çalt Oméyya ben 'Abd-el-'Aziz était un Espagnol de Denia, qui se trouvait au Caire au début du douzième siècle et fut chargé d'y renflouer un navire échoué; n'ayant pas réussi, il fut jeté en prison. Quand il put quitter cette Égypte qui lui avait réservé de tels déboires, il se rendit à Mehdia en Tunisie et y termina ses jours en 1134. Entre autres ouvrages, on lui doit un traité des simples (*El-adwiya el-mofrada*) et divers travaux d'astronomie et de logique. Un autre traité des simples, bien plus connu, est celui qu'écrivit au treizième siècle Ibn-Béïṭâr, botaniste de Malaga, qui parcourut l'Égypte, l'Asie-Mineure et la Grèce à la recherche des plantes; il s'installa à Damas et y retourna même après la mort de son protecteur, El-Mélik el-Kâmil.

La médecine réclame encore le grand nom de Moûsa Ibn-

Maïmoûn, connu sous le nom de Maïmonide. Il était né à Cordoue en 1139; c'est dans cette ville qu'il étudia la théologie juive. Lors des persécutions dirigées contre ses coreligionnaires par le sultan almohade ʿAbd-el-Mou'min, il se fit passer pour musulman, puis il se transporta en Égypte, où il fut successivement médecin de Saladin et d'El-Mélik el-ʿAziz. Son *Guide des égarés* rentre dans la philosophie ; ce qu'il est surtout intéressant de constater, c'est que, parmi ses ouvrages médicaux, il existe un traité sur le venin des reptiles et le moyen de s'en guérir.

L'alchimie, science favorite du moine Marianus, que nous avons vu plus haut travailler avec un prince oméyyade, Khâlid ben Yézîd, est représentée par un être énigmatique, sur lequel on n'a presque pas de renseignements, et qu'on dit élève de ce même moine, Djâbir ben Ḥayyân, qui vivait à Koûfa vers 776. Il a laissé vingt-sept ouvrages, dont plusieurs, traduits en latin et en allemand, ont été imprimés à Nuremberg, à Francfort et à Strasbourg, de 1473 à 1710.

Divers traités d'alchimie sont dus à un auteur dont la réputation provient de travaux entièrement différents, Ibn-Waḥchiya. Il était Nabaṭéen, c'est-à-dire, pour les Arabes, araméen des plaines de la Babylonie, et il a écrit un traité consacré à l'agriculture nabatéenne et plein d'observations scientifiques, fruit des antiques traditions conservées de génération en génération par les laboureurs du Sawâd. Un autre traité d'agriculture, reposant en partie sur les sources grecques et en partie sur les propres recherches de l'auteur, est le *Kitâb el-Félâḥa* d'Ibn el-ʿAwwâm de Séville, qui a été traduit en espagnol par Banquera et en français par Clément-Mullet.

Dès cette époque, ʿOṭârid ben Moḥammed, dit El-Ḥâsib (le calculateur) ou El-Kâtib (le secrétaire), écrivit le *Livre des minéraux et des pierres précieuses*, qui est le plus ancien traité connu de ce genre ; sa renommée fut plus tard effacée par un ouvrage sur le même sujet, l'*Azâhr el-afkâr* (Fleurs des pensées), par Eṭ-Ṭîfachî, mort en 1253.

L'hippologie et l'équitation ont fait l'objet, vers l'an 900, d'un ouvrage écrit par un homme éminemment compétent,

Ya'qoûb ben Akhi-Ḥizâm, chef des écuries du khalife el-Mo'taḍid. La terminologie des sciences nous est fournie par le *Mafâtiḥ el-'oloûm* (Clefs des sciences) de Moḥammed el-Khârizmi, ouvrage dédié à 'Obéïd-allah El-'Otbi, ministre du prince samanide Noûḥ II, et par le *Kitâb el-Moqâbasât* d''Ali et-Tauḥîdi divisé en cent trois sections sur différentes sciences.

Les traductions de l'arabe en langues européennes. — C'est par des traductions que l'Europe a eu, au moyen âge, connaissance des sciences cultivées en Orient, et la plupart de ces traductions sont en latin, l'idiome savant le plus généralement répandu. Il est important d'en tracer une esquisse afin de se rendre compte de la manière dont les idées se sont communiquées entre deux mondes aussi profondément séparés que l'Europe chrétienne et l'Orient musulman. Les Juifs furent les grands intermédiaires de ce commerce spirituel, surtout dans le nord de l'Espagne et en Provence. Généralement le concours de deux personnes était nécessaire ; un juif, ou encore un Arabe ou un juif converti au christianisme, était le traducteur qui rendait dans la langue de son pays les idées exprimées en arabe, et ensuite intervenait un lettré chrétien qui mettait en latin cette traduction vulgaire.

Les sciences qui ont particulièrement attiré l'attention des traducteurs sont la médecine, les mathématiques (y compris l'astronomie et l'astrologie), la philosophie, les sciences occultes.

Depuis l'année 1060 vivait à Salerne et au couvent du Mont-Cassin Constantin surnommé Afer (l'Africain), né à Carthage, qui avait voyagé en Orient ; il a laissé des écrits qui sont en grande partie des plagiats et des traductions libres de l'arabe retravaillées ; ils ont été publiés à Bâle en 1539, dans les œuvres d'Isaac (Leyde, 1515) et dans les *Articella*. Ses sources sont le Pseudo-Galien, Hippocrate, le *Kâmil eç-Çinâ'a* d''Ali ben 'Abbâs, Aḥmed ben el-Djezzâr, Isḥaq ben 'Imrân.

Simon, fils de Seth, qui était médecin à Antioche vers 1080, a traduit en grec les fables de Bidpaï, c'est-à-dire le livre de

Kalila et Dimna, dans un texte qui a été publié par Starck en 1697.

Platon de Tivoli (*Tiburtinus*) était établi à Barcelone où il eut l'occasion de s'associer avec un autre traducteur, le Juif Abraham bar Ḥiyya qui portait le sobriquet de Savasorda, c'est-à-dire *Çâḥib ech-Chorṭa* (le maître du guet); leurs travaux s'étendent sur la période 1116-1138. Ce Savasorda avait écrit en hébreu un traité de géométrie qui fut traduit par Platon ; Curtze a reconnu que cette traduction a été la base de l'ouvrage de Léonard Fibonacci de Pise, qui a le premier mis la géométrie arabe à la portée de l'Occident. Les deux collaborateurs ont fait connaître le traité du pouls et de l'urine de Ḥonéïn (nom transformé en *Aeneas* par fausse analogie avec celui d'Énée) et divers ouvrages d'ʿAli ben Aḥmed el-ʿImrâni (Hali ben Hahamet Enbrani), d'Ibn-el-Khayyâṭ; le traité d'el-Baṭṭâni sur le mouvement apparent des étoiles a été publié à Nuremberg (1537) et à Bologne (1645).

Jean de Séville (Johannes Hispalensis), appelé aussi Jean fils de David (Avendehut et même Avendar), était né à Tolède de parents juifs ; il fut, en qualité d'interprète et de traducteur, attaché à l'archevêque Raymond en même temps que Dominique Gundisalvi, chargé de la rédaction latine de l'interprétation que Jean lui fournissait en espagnol. En 1142, il composa d'après des textes arabes un *Epitome totius astrologiæ* qui a été imprimé en 1548. C'est à l'astrologie et à l'astronomie qu'il voua principalement ses efforts ; la philosophie ne vient qu'après. Il a traduit, notamment, l'épître sur la conservation du corps humain attribuée faussement à Aristote, qu'il a extraite du *Sirr el-Asrâr* de Yaḥya ben Baṭrîk, et qui a été publiée, en même temps qu'une traduction libre en vers vieux-français, par Souchier, dans les *Denkmäler provenzalischen Literatur* (Halle, 1883). Il a contribué à la traduction latine des Œuvres d'Avicenne imprimée en 1495 (autres éditions en 1500 et 1508) ; du *Centiloquium* d'el-Baṭṭâni (Betheni) sur l'astrologie judiciaire, publié avec d'autres ouvrages en 1493 ; du catalogue des sciences d'el-Fârâbi imprimé à Paris en 1638 par Camera-

rius, et sur lequel Gérard de Crémone s'était également exercé ; de l'*Abrégé d'astronomie* d'el-Ferghâni, édition rarissime de Ferrare (1497), réimprimé à Nuremberg (1537) et à Paris (1546) ; de la *Source de vie* de Salomon Ibn-Gabirol (Avicebron), publiée par Bäumker (Münster, 1894) ; du *Maqâçid el-félâsifa* de Ghazâli dans l'édition très rare de Venise (1506) ; du *Traité des horoscopes* d'Albohali (Abou ʿAli Yaḥya Ibn-el-Khayyâṭ) publié à Nuremberg (1546 et 1549). L'*Arithmétique* d'El-Khârizmi, traduite par lui, et où la théorie de la numération indienne est traitée en latin pour la première fois, a paru à Rome en 1857 sous le titre de *Liber Algorismi.*

La traduction de l'*Astrologie* d'Abou-Maʿchar, conservée dans de nombreux manuscrits, a été attribuée à Hermann le Dalmate dans les éditions imprimées. Le *Traité des grandes conjonctions* du même auteur a paru sans le nom du traducteur à Augsbourg (1489) et à Venise (1515) ; celui des *Nativités* d'Omar ben Farrukhân a été imprimé à Venise en 1503.

Adelard de Bath (1120-1130) est nommé dans plusieurs manuscrits comme traducteur des *Éléments* d'Euclide, de l'*Introduction à l'astrologie* d'Abou-Maʿchar, et des tables de Moḥammed ben Moûsa el-Khârizmi.

En 1127, Étienne d'Antioche traduisit le *Kâmil eç-Çinâʿa* d'ʿAli ben ʿAbbâs imprimé à Venise en 1492, en critiquant la manière peu précise dont Constantin l'Africain avait traité le même ouvrage dans son *Pantegni.*

Dans une lettre adressé à Bernard de Clairvaux par Pierre Maurice, abbé de Cluny, celui-ci l'informe qu'il a fait traduire le Qorân par Robert Retinensis et Hermann le Dalmate. Ce Robert Retinensis ou Ketenensis, d'origine anglaise (Anglus, Anglicus), était archidiacre à Pampelune ; on l'appelle encore Ostiensis, Astensis et Castrensis. Sa traduction du Qorân, qui a été faite en 1143, a été publiée à Bâle par Bibliander en 1550. Il s'est occupé également des tables astronomiques d'el-Baṭṭâni, et d'un ouvrage d'alchimie placé sous le nom de Morienus Romanus, qui porte le titre de *De compositione alchemiæ* mais a été imprimé à Paris (1564) sous celui de *De re metallica* et à Hanovre (1593) sous celui de *De transfiguratione metallorum ;* ce Morienus est le

même que le moine Marianus dont nous avons déjà parlé. Étant à Ségovie, il traduisit un opuscule d'el-Khârizmi (Algaurizim) qu'il est assez difficile d'identifier : *Liber restaurationis et oppositionis numeri :* ce latin semble correspondre à l'arabe *el-djabr w'èl-moqâbala*, c'est-à-dire à l'algèbre. Le *Traité de l'astrolabe* de Ptolémée paraît avoir été traduit à Londres.

Hermann le Dalmate, appelé encore l'Esclavon, le Scolastique, le Chaldéen et enfin *le second* pour le distinguer du savant hébraïsant Hermann Contractus qui mourut en 1054, est connu comme collègue de Robert Retinensis et son collaborateur dans la traduction du Qorân exécutée à la demande de Pierre Maurice, abbé de Cluny. Il a écrit une *Doctrina Machumeti* imprimée en 1543 dans les *Notationes* de Widmestad, un traité *De generatione Machumet* publié dans les *Poésies populaires latines* de du Méril (1847), une *Chronica mendosa et ridiculosa Saracenorum* (jusqu'à la mort d'el-Ḥasan), un abrégé du *Planisphère* de Ptolémée avec les notes de Maslama el-Madjrìtì, une partie du traité d'astronomie d'Abou Ma'char el-Balkhi dont le nom est ridiculement déformé en *Albumayar Abalambricum*, publiée à Venise en 1489, 1495 et 1506, le *Taḥwîl el-'Alam*, pronostics de l'astrologue juif Sahl ben Bichr (Zael ben Bixir), et les tables astronomiques d'el-Khârizmi.

Rudolf de Bruges, élève d'Hermann le Dalmate, est cité comme traducteur du traité du *Planisphère* de Ptolémée, abrégé par le même Maslama el-Madjrìti à Tolosa en 1144 et imprimé en 1536 à Bâle dans la collection qui porte le titre de *Sphæræ atque astrorum cœlestium ratio* ; et d'un opuscule consacré à la description d'un instrument destiné à mesurer le cours des astres, d'un auteur inconnu.

Eugenius, amiral du roi de Sicile et appelé pour ce motif tantôt Amiratus et Amiracus, tantôt Siculus, traduisit en 1154 l'*Optique* de Ptolémée publiée par Gari à Turin en 1885, et un ouvrage d'origine inconnue sur l'art de prophétiser, qui porte le titre de *Basilographia* ou *Regalis scriptura* ; il paraît avoir été traduit du chaldéen en grec par un certain Daxopater et du grec en latin par Eugenius.

Galippus doit être la transcription du nom de Ghâlib et désigne vraisemblablement un chrétien de Tolède qui, entre les dates 1175 et 1187, traduisit pour Daniel de Morley l'*Almageste* de Ptolémée ; ce Daniel était un Anglais qui, après avoir étudié à Oxford et à Paris, s'était rendu en Espagne pour y étendre ses connaissances.

Gérard de Crémone séjourna quelque temps à Tolède, puis il retourna dans sa ville natale où il mourut en 1187 à l'âge de soixante-treize ans. Traducteur infatigable, il peut être considéré comme un des auteurs ayant le plus contribué à faire connaître la science grecque sous son vêtement arabe. Alexandre d'Aphrodisias lui a fourni, en plus de travaux restés manuscrits, la matière de son opuscule sur l'*Intellect* publié en 1501 d'après la version d'Isḥaq ben Ḥonéïn ; il a pris à Proclus, semble-t-il, le *Traité de l'exposition de la bonté pure*, ou Livre des causes, édité à Fribourg (1882), à Aristote celui des *Propriétés des éléments* souvent réédité depuis 1496. L'*Ars parva* de Galien traduite par Ḥonéïn, que le moyen âge a connue sous le nom grec déformé de *Tegni*, a été publiée sous le nom de l'auteur de la préface, 'Ali ben Riḍwân, à Venise (de 1496 à 1527, quatre éditions). Son *Ptolémée*, traduit vraisemblablement sur la version d'el-Ḥadjdjâdj ben Yoûsouf, aparu à Venise (1515) sans le nom du traducteur. Le *Traité des sphères* de Théodosius, traduit probablement par Qostâ et corrigé par Thâbit, a été imprimé en 1518. Aux auteurs arabes il a emprunté le *Livre de l'astronomie* de Djâbir ben Aflaḥ de Séville imprimé à Nuremberg (1534) et le *Traité des arcs semblables en géométrie* d'Ibn-ed-Dâya que M. Curtze a publié dans les *Mitteilungen des Copernikus-Vereins* (1887) ; le livre des *Anwâ* (Lever des étoiles qui annoncent la pluie), calendrier astronomique et économique à l'usage des chrétiens, d''Arîb ben Sa'd, publié dans l'*Histoire des sciences mathématiques* de Libri (1838) sous le titre de *Liber anoe* ; le *Canon* d'Avicenne, qui a eu plus de trente éditions, dont quinze antérieures à l'an 1500 ; le *Liber trium fratrum*, sur la mesure des figures planes et sphériques, écrit par les trois frères Moḥammed, Aḥmed et El-Ḥasan, fils de Moûsa ben Châkir, publié par M. Curtze

dans les *Nova acta* de l'Académie allemande d'histoire naturelle (Halle, 1885) ; le *De aggregationibus scientiæ stellarum* d'El-Ferghânî (Alfragani) a été publié à Francfort (1590), toutefois le texte latin n'est pas celui de Gérard conservé dans de nombreux manuscrits, mais a été traduit sur une version hébraïque ; le *Livre des crépuscules* d'Ibn el-Haïtham (Alhacen, Allucen) a été publié par Petrus Nonius (Nuñez) à Lisbonne (1541) et par Risner à Bâle (1572). Le *De gradibus medicinarum* a paru à Strasbourg (1531) et à Venise (1556, 1558). Le traité *De Orbe* de Mâchâllah (Messahala) a été publié dans la rarissime édition de Nuremberg (1504) et dans une seconde parue en 1549. Sa traduction de l'algèbre d'el-Khârizmi a été éditée par Libri dans son *Histoire*. Les remarques de Faḍl ben Hâtim en-Néïrîzî sur les *Éléments* d'Euclide, dont l'original arabe a été imprimé à Copenhague (1893), ont été insérées par M. Curtze à la suite de son édition du célèbre géomètre (1899). Le *Kitâb el-Wisâd* (Livre de l'oreiller) d'Ibn-Wéfîd (Abenguefiti) sur les simples et les aliments a été imprimé, dans la version de Gérard, à Strasbourg (1537) et à Venise (1558). La *Chirurgie* d'Abou'l-Qâsim ez-Zahrâwî (Azaragui) a eu de nombreuses éditions (quatre à Venise, de 1497 à 1531, Strasbourg 1532, Bâle 1541).

En 1198, Johannes Tetrapharmacos traduit le manuel des antidotes d'ez-Zahrâwi, appelé « Galaf fils d'Albucasis » ; son travail est resté manuscrit.

L'Anglais Alfred ou Walafred (Alphiatus) de Sarchel traduisit, dans la période qui s'étend de 1200 à 1227, le *Traité des plantes* de Nicolas de Damas attribué parfois à Aristote, publié par Meyer (1841), et d'après des sources arabes indéterminées, l'opuscule *De motu cordis* édité par Barach (1878).

Philippe de Tripoli traduisit, probablement vers 1200, pour Guido de Valence, évêque de Tripoli, le *Secreta secretorum* qu'il disait avoir trouvé à Antioche, qu'on attribuait à Aristote et que Yaḥya ben el-Baṭrik avait traduit du grec en arabe ; cette pauvre compilation, que le traducteur arabe prétendait avoir découverte dans un temple de Sérapis, mélange de mysticisme philosophique et de superstitions, a eu le

plus grand succès au moyen âge dans toute l'Europe et a été la source où ont puisé de nombreux rimeurs et prosateurs, particulièrement dans le nord de la Provence.

Michel Scot, qui doit son nom (Scotus) à ce qu'il était originaire du comté de Fife en Écosse, avait beaucoup voyagé ; après un séjour en France, il était parti pour l'Allemagne, où il devint le favori de l'empereur Frédéric II ; plus tard, en Angleterre, le roi Édouard Ier l'employa à diverses missions ; peu de temps avant sa mort, il fut chargé (1290) d'aller chercher en Norvège une princesse destinée à partager le trône d'Écosse. Instruit comme il l'était, il fut tenu pour sorcier et magicien. Ses traductions de l'arabe sont peut-être passées par l'intermédiaire d'un certain Juif, converti ou non, appelé Andreas. On lui doit la traduction du commentaire d'Averrhoès sur le *De cœlo et mundo* d'Aristote, mise dans les éditions sous le nom d'un certain Paul l'Israélite, du *Talkhîç*, du même philosophe, sur les *Météores* du Stagyrite, celle de l'abrégé du *Traité des animaux* d'après Avicenne, dédiée à Frédéric II, de la *Métaphysique* d'après le grand commentaire d'Averrhoès, imprimée dès 1473 dans les œuvres d'Aristote ; du *Livre de l'astronomie* d'el-Bitrodji (Alpetragius et même Avenalpetrans dans un manuscrit de Paris), datée de 1267 ; c'est sur une traduction hébraïque que Kalonymos bar David a refait une traduction latine imprimée à Venise en 1531.

Étienne de Saragosse, citoyen de Lérida, a traduit en 1233 le *Livre des simples* d'Ibn-el-Djezzâr, dont le nom, défiguré en Ibn Zizar, est aisé à reconstituer d'après l'explication latine « filius carnificis » ; son ouvrage est conservé en manuscrit à Munich.

A la même époque et dans l'entourage de Frédéric II, entre 1236 et 1240, nous trouvons encore un astrologue, Théodore le philosophe, qu'on supposait originaire d'Antioche, qui avait vécu à Jérusalem et finit par se suicider. Avec l'aide d'un *moamyn* (*mou'min*, musulman) qui remplissait à la cour d'Allemagne les fonctions de fauconnier, il composa ou traduisit de l'arabe un traité de vénerie et de fauconnerie, qui est resté manuscrit.

Hermann l'Allemand (Alemannus, Teutonicus, Germanicus) a été, entre les dates de 1240 et de 1260, professeur de Roger Bacon à Tolède ; il n'était pas traducteur par ses propres moyens, il avait recours, pour ses travaux, à l'aide d'interprètes musulmans. On lui attribue la traduction du commentaire moyen d'Averrhoès sur la *Poétique* d'Aristote, publiée en 1481 et en 1515, de l'*Éthique* du philosophe grec, publiée dès 1483, de la Déclaration abrégée d'el-Fârâbi sur la *Rhétorique* du même, imprimée aux mêmes dates (1481-1515).

Salio, chanoine à Padoue, traduisit au commencement du treizième siècle, avec le concours d'un certain David, qui vivait dans le ghetto des Juifs, le livre des naissances d'Albubather, fils d'Alchasibi (ou Alcharsi), lequel est probablement el-Ḥasan ben Khâçib cité dans le *Fihrist*. Cet ouvrage a été imprimé à Venise antérieurement à 1492 et en 1501, à Nuremberg en 1540. Il s'est occupé également du traité des étoiles fixes du pseudo-Hermès, en manuscrit à Vienne.

Un Juif, Isak ben Sid, bedeau de la synagogue de Tolède, rédigea, sur l'ordre d'Alphonse X, de 1252 à 1256, les tables astronomiques connues sous le nom d'Alphonsines, dont la base est l'astronomie arabe ; il traduisit en espagnol un certain nombre d'ouvrages, qui ont été insérés dans les *Libros del saber de astronomia del Rey Alonso*, publiés à Madrid de 1863 à 1867.

Deux autres personnages, dont les talents furent également utilisés par Alphonse X, sont Picatrix, qui a traduit des tables de mouvement de la huitième sphère et des traités de nécromancie et de magie, tous conservés en manuscrit, et Ferrando de Tolède, qui a interprété en espagnol (1255) le traité d'ez-Zarkalì sur l'instrument astronomique appelé *çafîḥa ;* son œuvre, corrigée par Bernaldo al Arabigo et le juif Abraham, a paru dans le même recueil.

Ce même traité d'ez-Zarkali a été traduit à Montpellier en 1263 par Jean de Brescia (Johannes Brixiensis) avec l'aide de Jacob ben Mahir, connu sous le nom de Prophatius, qui était médecin et traducteur de l'arabe en hébreu.

En 1255, un juif, dont le nom italien de Bonacosa est peut-

être la traduction de Tobie, se trouvait à Padoue et y traduisit le *Colliget*, c'est-à-dire le traité général de médecine d'Averrhoès (*Kulliyyât*), publié sans indication de nom à Venise en 1482 et à Strasbourg en 1531, en même temps que les œuvres traduites de Rhazès et de Sérapion.

La *Géomancie* arabe d'ez-Zanâti a été traduite en vers grecs sur la version persane par un moine, Ansénius, à cette même époque (1266). L'*Optique* d'Ibn-Haïtham (Alhazen), traduite par un Polonais ou Thuringien nommé Witelo (Vitellio) en 1269 pour le moine dominicain Guillaume de Moerbeke, ami de saint Thomas d'Aquin et archevêque de Corinthe, a été insérée, en même temps que d'autres ouvrages du même genre, dans l'*Opticæ thesaurus* de Risner (Bâle, 1572).

Étienne de Messine (Stephanus Messanensis, Takki), attaché en qualité de traducteur à la cour de Naples en 1270, a traduit en latin le *Centiloquium*, traité d'astrologie mis sous le nom d'Hermès, imprimé à Venise (1493), et l'a dédié au roi Manfred ; il a aussi mis en latin, non d'après le grec comme le prétend le manuscrit, mais d'après l'arabe, l'opuscule d'Abou-Ma'char (Albumazar) sur la révolution des années.

Un médecin juif de Tolède, Yehuda bar Moses, fut un des collaborateurs des tables Alphonsines, et traduisit en espagnol le *Catalogue d'étoiles* d''Abd-er-Raḥman eç-Çoûfi, le *Libro complido* d''Ali ben Abi'r-Ridjâl (Abenragel), le *Traité de la sphère* de Qostâ ben Loûqâ, et un *Traité de la propriété des pierres* par Abolays, nom défiguré qui en cache un ressemblant à Abou'l-'Aïch. Ce dernier a été publié dans le *Lapidario di Alonso* en 1881.

Robert l'Anglais (Anglicus), dont on ne connaît rien en dehors de ses œuvres, est donné comme traducteur de deux ouvrages, le traité *De judiciis* d'el-Kindî (vers 1272) et celui qui est appelé *De proportione et proportionalitate ;* pour ce dernier l'attribution n'est pas certaine, à raison du silence des manuscrits.

Un Juif de Girgenti, qui s'appelait Faradj ben Salem et dont le nom a été déformé de diverses manières (magister

Farachi, Faragut, Fararius, Ferrarius, Franchinus), traduisit, à la demande de Charles d'Anjou et postérieurement à l'année 1279, le traité attribué à Galien par Ḥonéïn sur les médications expérimentées, le *Taqwîm* d'Ibn-Djazla sous le titre de *Tacuini Buhahylyha* (Strasbourg, 1532), la chirurgie attribuée à Mesue, le *Hâwi* de Rhazès, en deux énormes in-folio (Brescia, 1486; Venise, 1500 et années suivantes); ce dernier ouvrage est accompagné d'un glossaire ; une note nous apprend que le travail a été terminé le 13 février 1279.

Yehuda ben Astruc de Barcelone, appelé communément Bonsenyor, était médecin ; il fut interprète de Jacques Ier et d'Alphonse X; sur l'ordre de ce dernier, entre 1280 et 1300, il compila un recueil de sentences en catalan d'après des sources arabes, imprimé à Palma par Llabres y Quintana en 1889.

Simon Januensis (de Gênes), auteur des *Synonyma*, ouvrage composé vers 1290, traduisit, avec l'aide de l'interprète juif Abraham de Tortose, le *Traité des simples* de Sérapion (Venise, 1497, 1550 ; Lyon, 1525 ; Strasbourg, 1531) et le *Liber servitoris* de Bulchasin, c'est-à-dire le Livre de la préparation des remèdes pharmaceutiques par Abou'l-Qâsim ez-Zahrâwî (Venise, 1471).

On ne connaît de Marc de Tolède, qui était chanoine en cette ville, que ses ouvrages, à savoir, une traduction du Qorân conservée en manuscrit à Paris, à Turin et à Vienne, et des traités médicaux adaptés ou traduits sur le texte de Ḥonéïn, qu'il appelle Joannicius : sur le pouls, le mouvement des muscles, les mouvements liquides, plus une introduction à la *Tegni* de Galien parue en 1527 dans les *Articella* sans que le nom de l'auteur y soit donné, mais qui est vraisemblablement de lui.

En 1280, Paravicius, médecin à Venise, traduit le *Téïsîr* d'Abou-Merwân Ibn-Zohr avec l'aide du juif Jacob, et ce compendium de la médecine est souvent réimprimé depuis l'édition princeps de Venise (1490).

Ce mouvement continue au quatorzième siècle. Armengab ou Armengaud, médecin de Philippe IV le Bel, traduit à Montpellier de l'hébreu, en même temps que ses propres

ouvrages sont translatés dans cette langue ; on cite comme son collègue un autre médecin, Denarius. Il traduit l'*Ordjouza* d'Avicenne avec le commentaire d'Averrhoès en 1284 (son travail a été publié avec le *Canon* et dans les œuvres d'Averrhoès), le traité de Galien sur la connaissance des fautes médicales, en manuscrit à Dresde, et des écrits de Maïmonide restés également manuscrits. Il mourut en 1314.

Arnaud de Villeneuve, originaire des environs de Barcelone, qui mourut en 1312 ou 1314, traduisit le *Traité du cœur* d'Avicenne publié avec le canon d'Armengaud et revu par Andreas Alpagus, celui de l'*incantation* de Qostâ ben Louqâ attribué à tort à Galien ou à Ḥonéïn, celui des *degrés de la médecine* d'El-Kindi, le *Livre des simples* dont on ne connaît pas exactement l'auteur (Abou-Maʿchar, Abou-Khazar, Abou-Zole), la *Diététique* d'Ibn-Zohr (Avenzoar), publiée à Bâle en 1618 sans le nom du traducteur.

Kalonymos fils de Kalonymos, auteur hébraïque d'ailleurs connu, traduit, sur l'ordre de Robert d'Anjou, le *Téhâfot et-Téhâfot*, réfutation de Ghazâli par Averrhoès : ce travail existe en manuscrit à la Vaticane et à Venise ; c'est de là qu'on a tiré les *Disputes de Métaphysique*, qui ont paru dans l'édition des œuvres d'Aristote (Venise, 1497 et 1508). Il fut achevé à Arles le 13 avril 1328.

Le frère Alphonse Bonhomme (Bonihominis), nommé en 1346 évêque de Maroc par le pape Clément VI, s'est occupé de travaux apologétiques et polémiques ; il a censément traduit une lettre adressée par le juif marocain Samuel, baptisé à Tolède en 1087, à un certain Rabbi Isak ; ce document a été fréquemment édité et traduit en différentes langues. Il a écrit également un dialogue entre Samuel et le musulman Abou-Ṭâlib el-Faqîh. Au sentiment de Moritz Steinschneider, ces deux ouvrages sont supposés et vraisemblablement écrits par Bonhomme lui-même.

Guillaume Raymond de Moncada, fils du juif de Girgenti Nissim Abou'l-Faradj, embrassa le christianisme en 1467 et dédia, dix ans après, à Rome, au duc Frédéric d'Urbino ses traductions du traité d'Ibn-Héïtham sur les images célestes, de deux chapitres (XXI et XXII) du Qorân, et de tables

d'éclipses d'après trois ouvrages arabes. Le professeur Bauch a avancé que Moncada était devenu évêque, mais la preuve en manque encore ; et qu'il était peut-être le même que ce problématique Mithridates connu par un grand nombre de traductions latines d'ouvrages cabalistiques hébreux, conservées en manuscrit à la Vaticane.

Hieronymus Ramusius (Rhamnusius) était un citoyen de Venise qui exerçait à Damas la profession de médecin et y mourut en 1486. Il y avait appris l'arabe en peu de temps, si bien qu'il traduisit, dit-on, la plupart des ouvrages d'Avicenne. Ses traductions, avec les notes d'Alpagus, ont été utilisées par les éditeurs du *Canon*.

Pierre Nicolas Castellani de Faenza a traduit la *Théologie* mise sous le nom d'Aristote, qui a été publiée à Rome dans l'édition extrêmement rare de 1519, suivie de trois autres. L'édition de Paris (1571) de Jacques Charpentier est agrémentée de gloses qui ont disparu de la réédition donnée dans les œuvres d'Aristote.

André Alpagus de Bellune (Belluensis), qui mourut vers 1520, a traduit un certain nombre de traités d'Avicenne dans l'édition donnée par son neveu Paul Alpagus (1527, 1544) et dans celle de Venise (1546), l'opuscule d'Averrhoès sur la thériaque (1552, 1560), les *Practica* de Jean Sérapion (Venise, 1550), le traité *De malis limoniis* d'Ibn-Béïṭar (Ebenbitar), dans les éditions de Venise (1583) et de Paris (1602), sans compter d'autres travaux qu'on sait avoir été faits en raison de la citation qu'on en trouve.

Le médecin Jacques Dubois (Jacobus Sylvius) d'Amiens, où il naquit en 1478, professeur à Paris où il mourut le 15 janvier 1555, a traduit et annoté deux livres des simples et un livre des antidotes dans l'édition de ses œuvres médicales parue à Genève (Colonia Allobrogum, 1630).

Nicolas Massa, médecin vénitien, mort en 1569, est cité dans les éditions latines du *Canon* d'Avicenne comme traducteur de la biographie de ce célèbre auteur écrite par Sorsanus, c'est-à-dire Abou-'Obéïd el-Djouzdjâni, élève du grand maître.

La déformation des noms et l'absence de dates permettent

parfois de difficilement identifier tel ou tel traducteur. Qui est-ce que Azogont ou Drogon, qui a traduit le *Traité des pluies* d'El-Kindi (Venise, 1507 ; Paris, 1540) et celui sur le même sujet de Machallah conservé en manuscrit à Paris ? Est-il le même que Hugo Sanctaliensis (Strallensis), traducteur de nombreux ouvrages d'astronomie et d'astrologie, notamment du traité attribué à Aristote, de celui d'El-Ferghâni sur les mouvements des planètes, de celui de Japhar l'Indien (peut-être Abou-Ma'char) sur les pluies ? Et Salome, fils d'Arit Alcoahm de Tolède, qui a écrit en 1159 un traité d'ophtalmologie, était-ce un Juif converti au christianisme ? Il est difficile de préciser l'époque où vivait Étienne Arnaud (Stephanus Arnaldi) de Barcelone, qui était probablement médecin à Montpellier et traduisit le traité de Qostâ ben Loûqâ sur la sphère solide.

Un grand nombre de traductions sont restées anonymes. C'est ainsi que le moyen âge a connu le traité des corps flottants d'Archimède en même temps que par la traduction du grec due à Guillaume de Moerbeke et dont se servit Léonard de Vinci ; les œuvres d'Aristote par les traductions d'Averrhoès d'après la version hébraïque, quelques-unes directement traduites sur l'arabe ; les traités d'alchimie placés sous le nom d'Artephius, qui doit être identifié avec l'alchimiste grec Stephanos, ainsi que sous ceux d'Avicenne et de Geber (Djâbir ben Ḥayyân) ; les œuvres magiques et alchimiques attribuées à Apollonius de Tyane (Balînâs des Arabes, latin médiéval Belenus, Bilonius) ; celles qui s'autorisent du nom de Platon (Neuemich, c'est-à-dire *nawâmîs* « les règles », probablement d'après Ḥonéïn), les traités d'alchimie réunis sous le nom de *Turba philosophorum*, dont on connaît deux traductions différentes et une recension séparée (Strasbourg, 1622, dans le *Theatrum chemicum*, et dans l'*Artis auriferæ*, 1610) ; différents traités et tables des vingt-huit mansions lunaires.

Comme on vient de le voir, la Renaissance n'avait pas arrêté le cours du travail de traduction, bien que la connaissance du grec se répandît et que l'on pût s'adresser aux sources mêmes ; au contraire, l'invention de l'imprimerie

avait contribué à populariser une foule d'ouvrages traduits au onzième siècle et dans les périodes suivantes, restés jusque-là manuscrits. Cependant, avec le dix-septième siècle, il intervient un facteur nouveau, la naissance de l'orientalisme, qui va permettre d'étudier sur les textes mêmes les auteurs arabes qu'on devinait, plutôt qu'on ne comprenait, à travers le vêtement latin dont on les avait revêtus. Le nom de Pierre Vattier (né en 1653, mort en 1667) est universellement connu ; médecin du duc d'Orléans, il traduisit successivement l'*Histoire* d'El-Makîn (1657), l'*Histoire de Tamerlan* d'Ibn-ʿArabchâh (Ahmed Gueraspe) en 1658, la *Logique* et les *Maladies mentales* d'Avicenne, l'*Élégie* de Ṭoghrâï, l'*Onéirocritique* d'ʿAbd-er-Raḥman ben Naçr (Gabdorachaman) et enfin l'*Égypte* de Mortaḍâ fils d'ʿAfîf (Gaphiphe) en 1666.

La fondation du collège maronite de Rome par le pape Grégoire XIII (1584), où vingt jeunes gens étudiaient les sciences ecclésiastiques, contribua beaucoup à répandre la connaissance de l'arabe, car c'est de là que sortirent Gabriel Sionite, Abraham Echellensis et Assémani. Le premier, Djibrâïl eç-Çahyoûnî, était né à Ehden (Liban) dans la région des cèdres, vers 1577 ; il occupait les fonctions de professeur d'arabe et de syriaque au collège de la Sapience à Rome, quand il fut appelé par Louis XIII, sur la recommandation de Savary de Brèves, pour professer au Collège de France et remplir les fonctions de secrétaire-interprète (1614). Il collabora à la Bible polyglotte, mais avec une lenteur telle que, pour hâter son zèle, Richelieu le fit enfermer à Vincennes où il resta trois mois ; il traduisit les *Psaumes* d'arabe en latin (Rome, 1614), la géographie d'Edrîsî sous le titre de *Geographia nubiensis* (Paris, 1619) ; il mourut à Paris en 1648.

Abraham Echellensis s'appelait Ibrahîm el-Heklêni ; il était né à Hékel, dans la province de Djébéïl. Après avoir étudié et donné des leçons à Rome, il vint à Paris, professa au Collège de France (1646) et mourut à Rome en 1664. Collaborateur de Gabriel Sionite pour la Bible polyglotte de Le Jay, il traduisit l'*Histoire* d'Ibn er-Râhib el-Miçrî, trois livres des *Coniques* d'Apollonius de Pergé, les Actes du Concile

de Nicée ; il publia un précis de l'histoire de la philosophie orientale (*Synopsis propositorum sapientiæ Arabum*, 1641).

Assémani est Yoûsef Sim'ân es-Sim'ânî, d'une famille originaire de Ḥasroûn (Liban) ; il naquit à Tripoli de Syrie le 27 juillet 1687. Il fut chargé par le pape Clément XI de dresser le catalogue des manuscrits qu'un de ses parents venait d'envoyer à la Vaticane. Chargé plus tard (1715) d'aller rechercher des manuscrits en Syrie et en Égypte, il en rapporta les matériaux de sa *Bibliotheca orientalis ;* nommé préfet de la Vaticane par Clément XII, il reçut de Charles IV, roi de Naples et des Deux-Siciles, le titre d'historiographe du royaume, à la suite de ses recherches sur les historiens italiens. Il mourut à Rome le 31 décembre 1768, laissant pour successeur son neveu Étienne-Évode ; un autre neveu, Joseph-Éloi, et Simon, qui était de la même famille, enseignèrent après lui les langues orientales, c'est-à-dire l'arabe et le syriaque.

BIBLIOGRAPHIE

F. **Wuestenfeld**, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, Gœttingue, 1840.

A. **Müller**, *Die griechische Philosophen in der arabische Ueberlieferung*, Halle, 1873.

J.-G. **Wenrich**, *De auctorum graecorum versionibus et commentariis*, 1 vol. in-8, Leipzig, 1842.

Mohammed ben Ishâq **en-Nadîm**, *Fihrist*, édition préparée par G. Fluegel, publiée après sa mort, avec index et notes par J. Roediger et August Müller, 2 vol. in-4, 1871-1872.

L. **Leclerc**, *Histoire de la médecine arabe*, 2 vol., Paris, 1876.

F. **Wuestenfeld**, *Die Uebersetzungen arabischer Werke im Lateinische seit dem XI Jahrhundert*, in-4, Gœttingue, 1877.

Moritz **Steinschneider**, *Die arabischen Uebersetzungen aus dem Griechischen*. — 1. Philosophie (dans les *Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen*, V et XII), Leipzig, 1889-1893. — 2. Médecine (dans l'*Archiv für Pathologie* de Virchow, t. CXXIV, 1891). — 3. Euclide chez les Arabes (dans la *Zeitschrift für Mathematik*, section histor.-littér., t. XXXI, 1886). — 4. Mathématiques et index général (dans la *Zeitschrift der deutschen morgent. Gesellschaft*, t. L, 1896).

Du même, *Die europäischen Uebersetzungen aus dem arabischen bis mitte des 17. Jahrhunderts* (*Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Vienne, vol. CXLIX et CLI), in-8, Vienne, 1904-1905.

K.-T. **Khaïrallah**, *La Syrie* (*Revue du Monde Musulman*, vol. XIX, juin 1912, pp. 33-39).

CONCLUSION

Nous voici arrivés au terme de ce long exposé de treize siècles d'histoire. L'impression qui résulte de cette succession de catastrophes, de ces guerres continuelles, de ces rapines incessantes, de ces changements de gouvernements, de ces randonnées d'une oligarchie militaire au travers de populations éternellement victimes de leur oppression, tantôt soumises et tantôt révoltées, est faite de quelque dégoût et de quelque ennui. C'est que l'islamisme, qui a réussi à créer une forme de société, dans sa première base, la famille, devenue intangible et indestructible par sa longue durée même, et dont rien ne permet de prévoir ni la transformation ni la fin, a été incapable de donner à cette forme de société son couronnement naturel, la création d'États organisés permettant, à l'abri de cette organisation même, l'évolution des mœurs, des idées, des relations. Les Arabes d'ailleurs, ni même les peuples parlant arabe, n'ont plus depuis longtemps part au gouvernement. Il n'y a eu de véritable empire purement arabe que le règne, si vite troublé, des quatre premiers Khalifes, ceux de Médine, et la domination des Khalifes oméyyades de Damas, jouissant tranquillement, dans un milieu araméen chrétien fortement influencé par l'hellénisation, des joies de la vie que leur offrait une civilisation avancée, et réglant de haut et de loin les destinées de leur immense empire. Les Persans reprennent vite une influence prédominante en Orient, mais ils ne tardent pas à être dominés à leur tour par les patientes et disciplinées milices turques, dont les Abbassides se font des prétoriens et dont ils sont tout de suite les jouets : en Occi-

dent, les Berbères et les Espagnols, qui forment une masse échappant à toute comparaison numérique avec les immigrants de race arabe, soumettent ceux-ci à leur influence. Le gouvernement est purement empirique, malgré les efforts des théoriciens, dont les chefs ne tiennent pas compte ; il est autoritaire et sans frein.

Ce défaut d'organisation politique remonte à Mahomet lui-même. Il avait bien réussi à créer à Médine un pouvoir théocratique, mais il n'en avait pas réglé la dévolution à ses successeurs. Croyait-il que la fin du monde arriverait si vite, que cette éventualité n'eût pas besoin d'être envisagée ? S'imaginait-il que le fait d'avoir confié la conduite de la prière solennelle du vendredi et le soin de prononcer le sermon à Abou-Bekr emportât désignation d'un successeur, auquel cas il se serait trouvé en désaccord avec l'unanimité de ses partisans dévoués ? Il est difficile de trancher la question, faute de renseignements suffisants.

Ce qui est plus étrange, c'est qu''Omar, véritable organisateur de l'État musulman, n'ait pas compris que les bases en étaient insuffisamment appuyées, et que chaque élection de l'imam allait susciter des compétitions, ce qui se produisit naturellement, et fort vite. Ainsi, d'un côté, une communauté immense formée d'un groupement considérable de familles, fondue en une seule nation (car le Musulman n'a, au fond, d'autre nationalité que sa religion, comme dans le christianisme primitif), et, de l'autre côté, à la tête de cette nation, d'abord une, puis morcelée suivant les nécessités géographiques d'une part, ethniques de l'autre, un pouvoir autocratique chancelant. C'est ce qui a amené l'islamisme à son point de développement actuel : l'indépendance de ses États disparaissant graduellement, et, à côté de cela, une société inattaquable, irréductible.

Cette société a pourtant eu des moments d'éclat, et l'étude de ces périodes brillantes repose de la fastidieuse énumération de dynasties se succédant les unes aux autres sans pouvoir constituer d'États vraiment solides. Une vaste littérature nous est restée de ces instants heureux, elle domine encore de nos jours l'Orient musulman. La science

grecque, cultivée à Bagdad et en Espagne, a influé, grâce aux traductions de l'arabe en latin, sur le développement de la pensée européenne au moyen âge ; le mérite doit en revenir à la floraison de la langue, véhicule des idées à ces lointaines époques, et qui l'est restée, sinon pour l'Europe affranchie de la Renaissance, tout au moins pour les musulmans de quelque pays qu'ils soient, auxquels elle fournit, par son extraordinaire souplesse, les termes scientifiques que nous continuons d'emprunter au grec ou de former sur son modèle.

Le point de départ de cette organisation est la volonté, l'énergie d'un seul homme, un *génie*, puisque c'est le nom que porte dans la langue l'apparition d'un phénomène de cet ordre. Il n'y a pas là d'évolution lente, mais une transformation brusque, une mutation, dont le facteur est la personne de Mahomet. L'action du milieu est nulle ; au contraire, ce sont les réactions de ce même milieu qui produisent tous les événements de l'histoire primitive de l'islam : refus des Mecquois d'abandonner leurs divinités, accord politique des Médinois (milieu fortement influencé par les idées juives) pour placer à leur tête l'adversaire des Qoréïchites. Le milieu où s'est formé l'esprit de Mahomet, celui qui lui a donné son éducation et son instruction de prophète, nous est inconnu : on devine des conversations avec de pauvres chrétiens esclaves, qui avaient conservé dans leur mémoire des bribes des Évangiles canoniques et apocryphes et dans leurs bagages quelques pages de la Bible, ou avec des ascètes à la manière des Égyptiens, moines ermites du désert, récitant peut-être ces poésies nées sur les bords de l'Euphrate, qui avaient donné une forme ailée aux vieilles légendes de l'Ancien Testament. Ainsi formé, cet esprit éclate brusquement dans son milieu hostile, n'y réussit à rien et, changeant de territoire, se trouve du jour au lendemain constitué en chef d'État, pouvant alors, en invoquant le Dieu des batailles, donner par la force à ses élucubrations subconscientes une autorité que la simple persuasion ne leur avait pas acquise. L'empire de Mahomet sur les âmes qu'il avait conquises, celles de ses compagnons, était puissant ; il était

bien moindre sur celles des Arabes qui ne se soumettaient qu'à la démonstration palpable d'une force supérieure à la leur. Cet empire reposait sur cette énergie individuelle dont nous ne pouvons que constater l'effet, en ignorant les causes, et que nous appelons ascendant, n'ayant pas d'autre mot pour désigner ce phénomène.

Le temps a fait le reste. Les Arabes sont restés dans leurs déserts, mais leur langue, devenue le véhicule de l'islamisme, s'est conquis une aire immense, et sa littérature, flambeau de la science au moyen âge, jouit actuellement d'un renouveau qui lui assure une influence de plus en plus considérable ; elle a, pour l'avenir, à remplir le beau rôle d'éducateur moral pour les populations, attardées dans leurs rêves, qui n'ont senti que trop tard l'avance prise par l'Europe et l'Amérique dans le développement progressif de l'humanité.

INDEX GÉNÉRAL

Dans le classement par ordre alphabétique, il n'a pas été tenu compte de l'article arabe *el*.

B

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

Q

S

U

V

Z

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS LA BIBLIOGRAPHIE

C

D

E

J

K

L

M

TABLE DES CHAPITRES

3440. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.



Carte des Conquêtes DES ARABES au Milieu du VIIIe Siècle.
par Cl. Huart
100 0 500 1000
Kilomètres
E U R O P E
A F R I Q U E
M E R M É D I T E R R A N É E
A S I E
A R A B I E
T U R K E S T A N
K H O R A S A N
A F G H A N I S T A N
P E R S E
M A G H R E B
FRANCE
AQUITAINE
GALICE
Poitiers
Bordeaux
Lyon
Toulouse
Nimes
Arles
Martigues
Marseille
Milan
Gênes
Venise
Padoue
Bologne
Pise
Florence
Livourne
Rome
Gaète
Naples
Amalfi
Bari
Otrante
CORSE
SARDAIGNE
ALBANIE
Astorga
Léon
Pampelune
Zamora
Saragosse
Tolède
Lisbonne
Mérida
CATALOGNE
Albarracin
Barcelone
Cordoue
Valence
Xativa
Séville
ANDALOUSIE
Murcie
Grenade
Alicante
BALÉARES
Malaga
Tarifa
Dj. Tarik
Almeria
Asila
Ribât el Fath
Azemmour
Safi
Soweira
Badis
Melila
Ténès
Dellys
Mequinez
Fâs
Taza
Tlemcen
Tâhert
Bougie
Constantine
Lambessa
AURÈS
Biskra
Merrâkech
Tarudant
Figuig
M'ZAB
Bizerte
Carthage
Tunis
Sousse
Kaïrouan
Mehdiyya
Sfax
Gafça
DJERID
Gabès
Ile Djerba
Tripoli
Palerme
Messine
Catane
Girgenti
SICILE
Syracuse
Malte
Barqa
Derna
CYRÉNAÏQUE
Constantinople
CRÈTE
CHYPRE
Nicosie
Biledjik
Angora
Amorium
Iconium
Satalia
Éphèse
Alâyâ
Albistan
Mar'ach
Adana
Alep
Antioche
Hama
Homs
Palmyre
Beyrouth
Damas
Bostra
St Jean d'Acre
Césarée
Ascalon
Jérusalem
Alexandrie
Damiette
Foua
Mançoura
le Caire
Ma'ân
Aila
Tabouk
SINAÏ
CIRCASSIE
ARMÉNIE
ARAXE
EUPHRATE
TIGRE
Amida
Édesse
Raqqa
Mossoul
MÉSOPOTAMIE
Tekrit
'Ana
Hit
Bagdad
el Madâïn
Kerbelâ
Hilla
Hira
Koufa
Nedjef
CHALDÉE
Zobeïr
Baçra
Derbend
DÉILEM (GÎLAN)
Qazwin
Reï
Hamadan
Qirmisin
Kâchân
Ispahan
Suse
Touster
Ahwâz
KHOUZISTAN
FÂRS
Chirâz
KERMÂN
Lar
Gomroûn
MEKRÂN
Merw
Tous
Hérat
Bokhara
Samarqand
OXUS
FERGHANA
BADAKHCHAN
Kâboul
Moultan
INDUS
DÉSERT DE SYRIE
Doûmat el Djandal
NEDJ
Hâïl
DJ. CHAMMAR
Teïma
Okhéïdir
Hidjr
Kheïbar
el Henâkiya
er Rass
Oneïzé
Bereïdé
QASIM
Der'iyyé
Horeïmila
Riyad
Manfoûha
Yemama
el Hariq
WAHHÂBITES
LAHSÂ
Qatif
Hadjar
Hofhouf
ÎLE ARAD
BAHREÏN
GOLFE PERSIQUE
Koweït
Ras el Kheïma
Sohar
Mascate
Çoûr
Bereïmi
Barqa
Nezwa
Makniyât
Yathrib (Médine)
Yanbo el Nakhl
Yanbo
Bedr
La Mecque
Djedda
Tâïf
Tabala
Qonfoda
'ASIR
Nedjrân
Çada
Ma'in
Ma'reb
Çan'â
Dhimâr
Zebîd
Hodeïda
Beït el Faqih
Djoubla
Ta'izz
Moka
Aden
Cheïkh Sa'îd
BAB EL MANDEB
ILE PÉRIM
Massaouah
Adulis
HADRAMAUT
MAHRA
DAHNÂ
Têrim
Chibâm
Chabwat
Makalla
Chihr
Zhafar
SOQOTORA
ILES KHURIAN-MURIAN
Siout
Kéné
Qoçeïr
Assouan
NUBIE
SOUDAN
Khartoum
ABYSSINIE
ILE ABA
ÇOMAL
NIL
ÉGYPTE
Compostelle
Oviedo
Astorga
Léon
Zamora
Roncevaux
NAVARRE
Pampelune
Barbastro
Auch
Narbonne
Montpellier
SEPTIMANIE
el Bâb
Lérida
Saragosse
Barcelone
Qal'at Eyyoûb
Madrid
Tolède
Albarracin
Valence
Caceres
Alcazar
Mérida
Batalyous
Qal'at Rabâh
Xativa
Denia
Alicante
Cordoue
Baeza
Séville
Ecija
Djayyân
Murcie
Carmona
Wâdi Ach
Huelva
Xérès
Grenade
Cadix
Ronda
Archidona
Malaga
Almeria
el Djézireh el Khadra
Tarifa
Dj. Tarik
Ceuta
Tanger
Asila
Tétouan
Larache
el Qçar el Kebir
Melila
Ténès
Miliana
Tâhert
Tlemcen
Oudjda
Badis
Salé
Ribât el Fath
Ouezzan
Dar el Beïda
Taza
Méquinez
Fâs
Mazaghan
Azemmour
Safi
MAROC
Merrâkech
Soweïra
Tarudant
Figuig
DRÂ
100 0 100 200 300
KILOMÈTRES
J.H.
Constantinople
Biledjik
Ancyre
ASIE MINEURE
HALYS
Amorium
Césarée
Éphèse
Iconium
Sis
Albistan
Amida
Mârdin
Mar'ach
Aïntâb
Qal'at er Roûm
Édesse
el Bîré
Harrân
Killis
Manbidj
Raqqa
Satalia
Adana
Tarsous
Maççîça
Ayâs
Rhodes
Alâyâ
Antioche
Alep
CIFFIN
Ma'arra
Hama
Lattaquié
Constantia
Famagouste
Limassol
Château des Kurdes
Homs
Tripoli
Beyrouth
Saïda
Çour
Acre
Palmyre
Damas
Hît
Paneas
L. de Tibériade
Bostra
Césarée
Jaffa
Ascalon
Gaza
Jérusalem
MER MORTE
Hébron
el 'Arich
Rosette
Damiette
Alexandrie
Foua
Farama
MENZALÉ
Damanhour
Mançoura
Qalioûbiyé
Belbeïs
Suez
le Caire
Pétra
Ma'ân
Doûmat el Djandal
Aila
MADIAN
SINAÏ
Ochmounâïn
100 0 100 200 300
Kilomètres
Gomroûn
Ile Hormouz
Ile Kichm
Lindja
Ras el Kheïma
Dabâ
Fakkân
Maqna'n
Chinâs
Lawa
Sohar
Béréïmi
Makniyat
Nakhl
Barqa
Matrah
Mascate
Rastâq
Nezwa
Qaryat
Çoûr
100 0 100
Kilomètres

